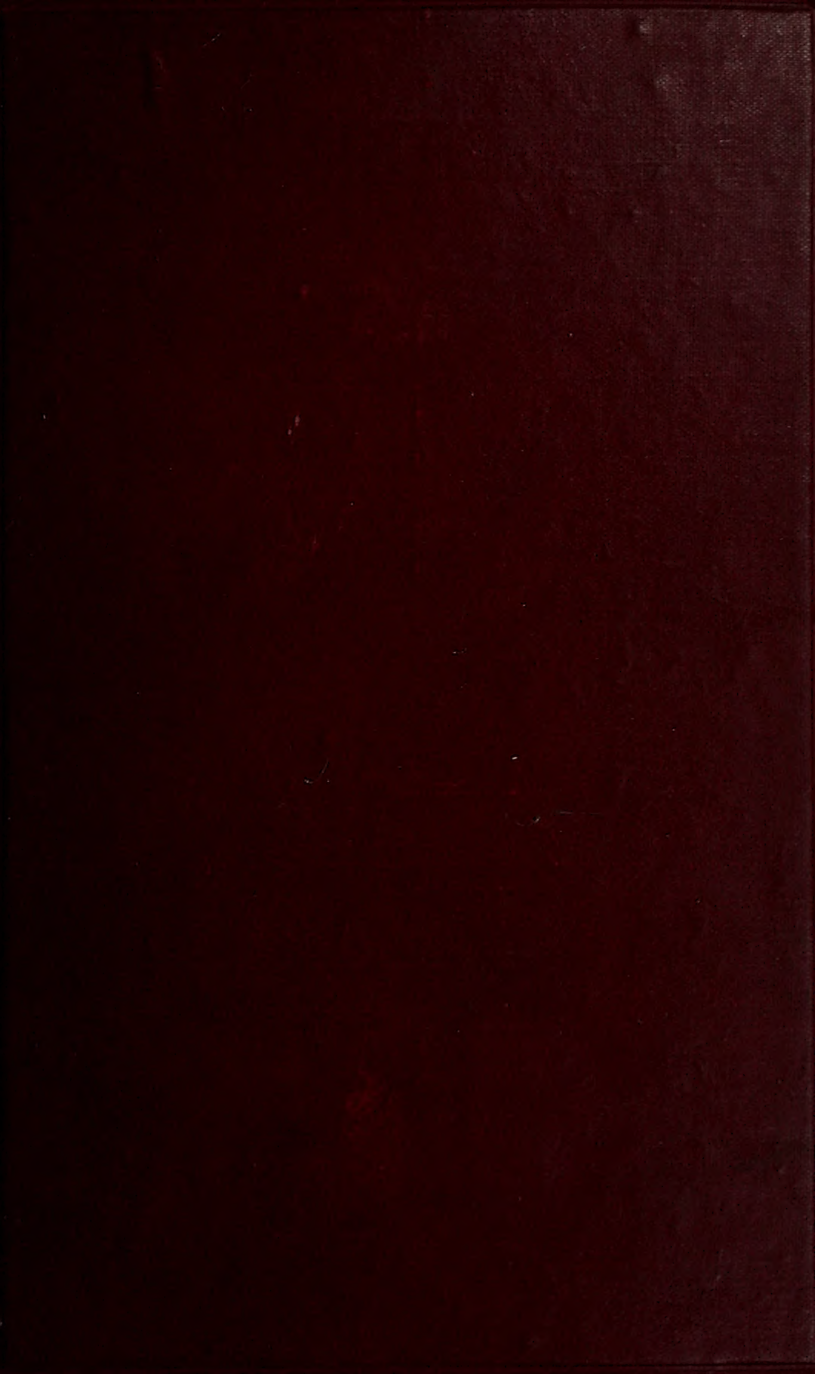


MÉMOIRES

DE

JACQUES CASANOVA

DE SEINGALT

2189. — PARIS. — IMPRIMERIE HEMMERLÉ ET Cie.

MÉMOIRES

DE

J. CASANOVA

DE SEINGALT

ÉCRITS PAR LUI-MÊME

SUIVIS DE

FRAGMENTS DES MÉMOIRES DU PRINCE DE LIGNE

Nequidquam sapit qui sibi non sapit.

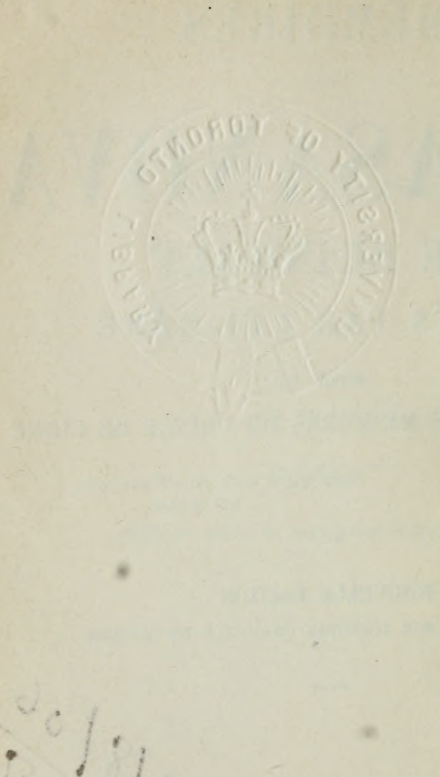
CIC. AD TREB.

NOUVELLE ÉDITION

COLLATIONNÉE SUR L'ÉDITION ORIGINALE DE LEIPSICK

TOME SIXIÈME

PARIS
GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6



MÉMOIRES

DE

JACQUES CASANOVA

DE SEINGALT

CHAPITRE PREMIER

Le Pharaon. — Conquête de la belle Irène. — La marquise de Q. — Projet de mascarade. — Le capucin et la sorcière.

Dès que je fus éveillé, me rappelant la bergère qui avait si bien dansé la *furlana* au bal de l'Opéra, je pensai à lui faire une visite. Sa beauté ne m'intriguait pas plus que de savoir quels étaient ce père et cette mère qui devaient être mes anciens amis. Je fis ma toilette du matin, et étant sorti à pied, je me rendis aux Trois-Rois. Je montai sans rien dire au numéro que m'avait indiqué la jolie fille, et je restai pétrifié de me trouver nez à nez avec la comtesse Rinaldi, que Zavoiski m'avait fait connaître à la *locanda* du Castelletto, il y avait alors seize ans. Le lecteur se souviendra de quelle façon M. de Bragadin avait payé à son mari la somme qu'il m'avait gagnée au jeu.

Mme Rinaldi avait vieilli, mais pas assez pour être

méconnaissable. Comme je n'avais eu pour elle qu'un caprice passager, je ne m'arrêtai pas à des souvenirs qui ne nous faisaient aucun honneur.

« Je suis charmé de vous revoir, madame, lui dis-je, vivez-vous encore avec votre mari ?

— Vous le verrez dans une demi-heure, monsieur, il aura l'honneur de vous présenter ses respects.

— C'est de quoi je ne me soucie nullement, madame, nous avons d'anciens griefs que je ne me soucie point de rappeler ; ainsi, adieu, madame.

— Non, non, je vous en supplie, asseyez-vous.

— Vous m'en dispenserez.

— Irène, tâche de retenir monsieur. »

A cet ordre, la charmante Irène courut se cramponner à la porte, non pas avec la mine d'un mâtin qui grogne, mais comme un ange qui supplie avec ce regard de béatitude, de crainte et d'espérance, dont les âmes tendres connaissent si bien toute la puissance. Je me sentis enchaîné.

« Laissez-moi partir, belle Irène, lui dis-je, nous pourrons nous revoir ailleurs.

— Oh ! je vous en supplie, attendez mon père, ne me refusez pas. »

Ces paroles étaient accompagnées d'un regard si tendre que ses lèvres attirèrent les miennes. Irène l'emporta. Que peut-on refuser à une jeune fille qui sait implorer et dont on hume la douce haleine par le contact sympathique d'un baiser ! Je pris un siège, et la jeune Irène, toute joyeuse de sa victoire, vint s'asseoir sur mes genoux et me combla de caresses. L'idée me vint de demander à la comtesse quand et où était née Irène.

« Elle est née à Mantoue, me dit-elle, trois mois après mon départ de Venise.

— Et quand partîtes-vous de Venise ?

— Six mois après vous avoir connu.

— Voilà madame, une singulière coïncidence, et si j'avais eu avec vous une tendre connaissance, vous pourriez me dire qu'Irène est ma fille ; et je le croirais, prenant pour la voix du sang la passion qu'elle m'inspire.

— Vous avez la mémoire peu fidèle, monsieur; cela m'étonne.

— Oh! pour le coup, je vous réponds que je n'oublie jamais certaines choses. Mais je devine. Vous voulez que je dompte les sentiments que votre fille m'inspire ; je ne m'en défends pas, mais elle y perdra. »

Irène, que ce petit dialogue avait rendue muette, reprend courage un instant après et me dit qu'elle me ressemblait.

« Vous y perdriez, Irène : si vous me ressembliez, vous seriez moins jolie.

— Je ne le crois pas, car moi, je vous trouve très beau.

— C'est flatteur.

— Restez à dîner avez nous.

— Non, car si je restais, je pourrais devenir amoureux de vous, ce qui me rendrait malheureux si je suis votre père, comme votre mère le prétend.

— J'ai plaisanté, dit la comtesse; vous pouvez aimer Irène en toute conscience.

— A la bonne heure. »

Irène étant sortie, je dis à la mère :

« Votre fille me plaît, mais je ne veux ni soupirer longtemps, ni être pris pour dupe.

— Parlez-en à mon mari. Nous sommes dans la détresse et on nous attend à Crémone.

— Mais votre fille a sans doute un amant.

— Non.

— Mais elle en a eu?

— Jamais que pour des bagatelles.

— C'est incroyable.

— C'est cependant très vrai. Irène est intacte. »

Dans cet instant Irène rentra avec son père. Le comte était devenu si vieux que je ne l'aurais point reconnu partout ailleurs. Il vint m'embrasser en me priant d'oublier le passé et de n'en point parler.

« Il n'y a que vous, ajouta-t-il, qui puissiez me tirer d'embarras en me fournissant les moyens de partir pour Crémone. J'ai tout engagé, j'ai des dettes et je cours le danger d'aller en prison. Personne ne vient chez moi, si ce n'est des gueux qui en veulent à ma fille. Cette chère enfant est le seul bien qui me reste. Voilà une montre de Pinsbeck que je suis sorti pour vendre. J'en ai demandé six sequins, la moitié de ce qu'elle vaut, et on ne m'en a offert que deux. Quand le malheur en veut à quelqu'un, tout se réunit pour l'accabler. »

Je pris la montre, et après lui avoir donné six sequins, j'en fis présent à Irène. Elle me dit en riant qu'elle ne pouvait pas me remercier, car je ne faisais que lui rendre son bien :

« Mais je vous remercie du présent que vous venez de faire à mon père. Tenez, dit-elle en s'adressant à son père d'un air sérieux, vous pourrez la vendre de nouveau. »

Cette répartie me fit beaucoup rire. J'embrassai Irène, puis ayant donné dix autres sequins au comte, je lui dis que j'étais pressé et que je le reverrais dans trois ou quatre jours. Irène vint m'accompagner jusqu'au bas de l'escalier, et m'ayant permis de m'assurer qu'elle était encore en possession de sa fleur, je lui donnai dix autres sequins, en lui disant que la première fois qu'elle viendrait au bal seule avec moi, je lui en donnerais cent. Elle me répondit qu'elle dirait cela à son père.

Certain que ce pauvre diable mettrait Irène à ma disposition avant le premier bal, et ne sachant alors où la

conduire pour la voir sans contrainte, je m'arrêtai devant un écriteau, à côté d'une boutique de pâtissier-rôtisseur. C'était un appartement à louer. La rue était solitaire, et tout à fait convenable au mystère. Cela me plut. Je m'adressai au pâtissier, qui me dit que la maison lui appartenait, et sa femme, très jolie, et qui allaitait un petit poupon, me dit qu'elle aurait l'honneur de monter pour me montrer les chambres. Je monte au troisième, mais c'étaient de pauvres gîtes dont je ne pouvais point m'accommoder. Le premier, me dit cette femme, se compose de quatre jolies chambres qui se suivent, mais nous ne pouvons les louer qu'ensemble.

« Allons les voir. Bien, ma chère, voilà ce qui me convient. Et le prix?

— Vous arrangerez cela avec mon mari.

— Et avec vous, ne peut-on rien arranger? »

En disant cela, je lui donnai un baiser qu'elle reçut de la meilleure grâce du monde; mais elle sentait la nourrice, ce que j'ai toujours détesté, et je n'allai pas plus loin, malgré la beauté florissante de ma nouvelle hôtesse.

Ayant fait mon marché avec le patron, je lui comptai un mois d'avance, dont il me donna quittance. Nous convînmes que je serais chez lui libre de tout contrôle et qu'il me ferait à manger au prix que je voudrais. Au reste, je lui donnai un nom banal, de manière qu'il ne sût pas même à qui il avait affaire ; mais il paraissait s'en soucier fort peu.

Comme j'avais concerté avec Barbaro d'aller voir les belles marquises, je fis une brillante toilette, et après avoir fait un mince dîner avec la comtesse, qui se montrait bonne et tendre, sans parvenir entièrement à me plaire, j'allai trouver mon compatriote, et nous allâmes ensemble chez les deux cousines.

« Je viens, leur dis-je, vous demander pardon de vous avoir révélé le secret de ma tabatière. »

Elles rougirent et grondèrent Barbaro, s'imaginant que c'était lui qui les avait trahies. Je considérai ces deux cousines que, préjugé à part, je trouvai bien supérieures à Irène qui m'occupait en ce moment; mais leur ton, le respect qu'elles paraissaient exiger, tout m'effrayait.

Je n'étais pas disposé à croquer le marmot. La situation d'Irène, au contraire, me mettait fort à l'aise; je pouvais la posséder en rendant à ses parents un service signalé, tandis qu'ici je voyais deux grandes demoiselles qui affichaient la morgue commune à la noblesse, morgue qui les rabaisse au-dessous des plus viles classes, mais qui en impose aux sots qui sont partout en si grand nombre. Enfin je n'étais plus dans cet âge brillant qui ne permet de douter de rien, et je craignais que mon extérieur n'eût pas la force de les vaincre. Barbaro, il est vrai, m'avait fait espérer qu'on pourrait en venir à bout par le grand moyen, les présents; mais, réfléchissant à ce que m'en avait dit le marquis Triulzi, je craignais que mon compâtriote ne m'eût tenu ce langage que par conjecture.

Lorsque la société fut assez nombreuse, on parla de jouer. Je me disposai à ponter à petit jeu comme Mlle Q., auprès de laquelle j'étais assis. Sa tante, qui était la maîtresse de la maison, m'avait présenté à un très joli garçon revêtu du costume d'officier autrichien, il s'était mis à mon autre côté.

Mon cher compatriote tenait les cartes en vrai filou; cela me déplut. Ma belle voisine, à la fin du jeu qui dura quatre heures, se trouva en gain de quelques sequins; mais mon voisin, qui avait joué sur parole, après avoir perdu ce qu'il avait sur lui, devait une dizaine de louis. La banque gagnait cinquante sequins, en y comprenant la dette du jeune officier. Lorsque nous

sortîmes, le jeune homme, qui demeurait loin, me fit l'honneur de monter dans ma voiture.

Chemin faisant, Barbaro nous dit qu'il voulait nous faire connaître une jeune Vénitienne nouvellement arrivée. Le jeune officier, prenant feu, le pressa de nous y mener de suite et nous y allâmes. C'était une jeune personne assez bien de figure, mais qui n'intéressa aucunement ni le joli officier ni moi. Tandis qu'on nous faisait du café et que Barbaro amusait la belle, je pris un jeu de cartes, et, tirant vingt sequins de ma bourse, je n'eus pas de peine à persuader le jeune officier de hasarder pareille somme sur sa parole. Tandis qu'il jouait, je lui parlais de la passion que m'avait inspirée la jeune marquise. « C'est ma sœur, » me dit-il. Je le savais, mais je fis semblant d'être surpris, et je continuai. Prenant mon temps lorsqu'il était tout à son jeu, je lui dis que dans l'embarras où j'étais d'exprimer mon amour à la jeune marquise, je ne voyais que lui qui pût me recommander. Mes instances le firent rire; et, comme il s'imaginait que je plaisantais, il ne me répondait que vaguement; mais, s'apercevant bientôt qu'en parlant de ma passion j'oubliais mon jeu, il commença à me promettre de me servir, et bientôt il m'eût gagné les vingt sequins, qu'il paya de suite à Barbaro. Puis, dans l'excès de sa joie, il vint m'embrasser avec autant de transport que si je lui eusse fait présent de cette somme. Il me dit qu'il s'intéresserait pour moi de toutes ses forces, et, quand nous nous séparâmes, il me promit spontanément de me dire quelque chose de favorable à notre première entrevue.

Je devais souper chez Thérèse avec Greppi et mon fils; mais, ayant encore un instant devant moi, j'allai à l'Opéra. Comme on était au troisième acte, j'entrai dans la salle du jeu, et n'ayant pu résister à la tentation, je

perdis deux cents sequins dans une seule taille. Je quittai, ayant presque l'air de me sauver. Canano, en me tendant la main, me dit qu'il attendait tous les jours le bonheur de me voir arriver avec le marquis, et je lui promis que ce serait au premier jour.

M'étant rendu chez Thérèse, j'y trouvai Greppi qui l'attendait. Elle arriva un quart d'heure après avec don Cesarino, que je couvris de baisers, pendant que Greppi, immobile, contemplait ce beau garçon qu'il ne pouvait méconnaître pour mon frère ou mon fils, quand Thérèse vint lui dire que Cesarino était son frère. Cela acheva de troubler les idées du banquier, qui me demanda si j'avais beaucoup connu sa mère. Je lui dis que oui, et cela le contenta.

Le souper fut des plus délicats, mais rien ne m'intéressa que mon fils. Je trouvai ce jeune homme sage, instruit et parfaitement bien élevé. Il avait beaucoup grandi depuis que je l'avais vu à Florence, et son esprit était aussi développé que son physique. La présence de Cesarino rendit notre souper sérieux, mais agréable. La jeunesse belle et pure répand un charme inexprimable sur la vie, et son innocence inspire du respect et de la retenue. A une heure après minuit nous quittâmes Thérèse, et j'allai me coucher très satisfait de ma journée, car je n'étais point sensible à la perte que j'avais faite des deux cents sequins.

A mon lever je reçus un billet d'Irène, qui me conjurait de passer chez elle. Son père lui avait permis d'aller au bal avec moi; elle avait un domino, mais elle avait besoin de me parler. Je lui écrivis que je la verrais dans la journée. J'avais fait annoncer au marquis Triulzi que j'irais ce jour-là chez Canano, et il m'avait fait dire qu'il m'attendrait chez lui.

Nous trouvâmes ce beau joueur dans une belle maison

meublée avec élégance et montrant partout le goût et la richesse du maître. Il me présenta deux jolies femmes, dont l'une était sa maîtresse, et cinq ou six marquis, car à Milan un noble ne saurait être moins que marquis, comme ils sont tous comtes à Vicence. Il nous donna un dîner magnifique qui fut relevé par la conversation la plus spirituelle. Dans un moment de gaieté, il me dit qu'il avait l'honneur de me connaître depuis dix-sept ans, à l'occasion d'une affaire que j'avais eue avec un soi-disant comte Celi, joueur de métier, auquel j'avais escamoté une jolie danseuse que j'avais conduite à Mantoue. J'avouai le fait et j'égayai la compagnie en lui faisant le récit de ce qui m'était arrivé à Mantoue avec Oreilan, et puis à Césène où j'avais trouvé le comte Celi devenu comte Alfani. On parla du bal qui devait avoir lieu le lendemain, et on se mit à rire lorsque je dis que je n'irais pas.

« Je vous parie, me dit Canano, que, si vous venez à la banque, je vous reconnaîtrai.

— Je ne veux plus jouer, mon cher comte, lui répondis-je.

— Tant mieux, répliqua Canano, car, quoique vous ne soyez pas heureux à la ponte, vous ne laissez pas que de me gagner. Au reste, que tout ceci ne soit qu'une plaisanterie. Venez, je perdrai volontiers contre vous la moitié de ma fortune. »

Le comte Canano avait au doigt une pierre paille presque aussi belle que la mienne ; elle lui avait coûté deux mille sequins, et la mienne m'en coûtait trois mille. Il me fit la proposition de les jouer l'une contre l'autre, après les avoir fait démonter et estimer.

« Quand ? lui dis-je.

— Avant d'aller à l'Opéra.

— Je le veux bien, mais en deux tours de cartes et faisant une taille chacun.

— Non, je ne ponte jamais.

— Dans ce cas, rendons le jeu égal.

— Comment cela?

— En annulant les doublets et les deux dernières cartes.

— Alors ce serait vous qui auriez de l'avantage.

— Prouvez-moi cela et je perds cent sequins. Autrement je parie tout ce qu'on voudra que, malgré les doublets nuls et l'annihilation des deux cartes du talon, le jeu est encore avantageux au banquier.

— Pouvez-vous le prouver?

— Oui, je le prouverai avec évidence, et je m'en rapporterai pour la décision au jugement du marquis Triulzi. »

On me pria de démontrer cela sans parier.

« Les avantages du banquier, dis-je alors, seraient : l'un, et le plus petit, qu'en tenant les cartes vous n'êtes obligé d'avoir d'autre attention que de ne jamais faire fausse taille, attention qui ne trouble en rien le calme dont doit jouir un joueur, tandis que le ponte perd la tête en se creusant le cerveau à rechercher les cartes qui peuvent avoir plus de chances à sortir au pair qu'à l'impair. L'autre avantage est celui du temps. Le banquier tire sa carte au moins une seconde avant celle du ponte ; ce qui place votre bonheur avant celui de l'adversaire. »

Personne ne répondit ; mais, après un instant de réflexion, le marquis Triulzi dit que, pour établir une parfaite égalité dans les jeux de hasard, il faudrait que les deux joueurs fussent égaux, ce qui est presque impossible.

« Tout cela, dit Canano, est pour moi du sublime, et j'avoue que je n'y comprends rien. »

Au fait, il y avait peu de chose à comprendre.

Après dîner je me rendis aux Trois-Rois pour voir ce

qu'Irène voulait me dire, jouir de sa présence et la deviner avant de la posséder. En m'apercevant, elle accourut vers moi, me sauta au cou et m'embrassa, mais avec trop d'empressement pour que je prisse ses caresses pour de l'argent comptant. Cependant je savais depuis longtemps que, quand on chérit le plaisir, il ne faut pas philosopher avant d'en jouir, car on court le risque de lui enlever la moitié de sa douceur. Si Irène m'avait frappé en dansant la *furlana*, pourquoi ne pouvais-je pas lui avoir plu aussi, malgré les vingt ans que j'avais de plus qu'elle? Je ne voyais pas de raison d'admettre un doute absolu, et la possibilité devait me suffire, puisque je n'aspirais pas à en faire ma femme.

Le père et la mère me reçurent comme leur sauveur, et je pus croire qu'ils étaient sincères. Le comte me pria de sortir un moment avec lui, et dès que nous fûmes hors de la porte, il me dit :

« Pardonnez à un homme vieux et maltraité de la fortune ; pardonnez surtout à un père qui n'est pas sans se reprocher quelques torts à votre égard, une question impertinente : est-il vrai que vous avez promis à Irène cent sequins, si je lui permets d'aller seule au bal avec vous?

— Cela est très vrai, et vous en sentez les conséquences. »

A ces mots, ce pauvre vieux fripon me prit par la tête de manière à me faire peur si je n'avais pas été deux fois plus fort que lui ; mais je n'avais rien à craindre, car c'était pour m'embrasser.

Nous rentrâmes dans la chambre, moi en riant, lui en versant des larmes de joie. Il courut à sa femme, qui, comme lui, doutait d'un aussi grand bonheur ; mais Irène acheva de rendre la scène comique, en me disant avec un ton sentimental :

« Il ne faut pas que vous me croyiez menteuse ni que mes parents aient cru que je leur en imposais. Ils ont seulement pensé que j'avais entendu cent au lieu de cinquante, comme si je ne valais pas une aussi grande somme.

— Tu en vaux mille, charmante Irène, lui dis-je. Tu t'es mise à la porte pour m'empêcher de partir, et ton courage m'a plu. Mais je veux te voir en domino, car je ne veux pas qu'on puisse critiquer ta mise.

— Oh ! vous me trouverez bien.

— Sont-ce là tes souliers et tes boucles ? n'as-tu pas d'autres bas ? et des gants, en as-tu ?

— Mon Dieu, je n'ai rien.

— Vite, envoie chercher tout ce qu'il te faut. Fais venir des marchands ; nous choisirons, et je payerai. »

Rinaldi sortit pour faire monter un bijoutier, un mar chand de bas, un cordonnier et un parfumeur. Je dépensai une trentaine de sequins pour lui acheter tout ce que je jugeai lui être nécessaire ; mais, lorsque je vis son masque sans une dentelle d'Angleterre, je jetai les hauts cris. Son père, sur mon ordre, fit monter une marchande de modes et je lui fis garnir le masque avec une aune de blonde qui me coûta douze sequins. Irène était ébahie, mais son père et sa mère auraient préféré que tant d'argent passât dans leur poche ; au fond, ils pensaient raisonnablement.

Quand je vis Irène vêtue, je la trouvai délicieuse, et je sentis combien la toilette est essentielle aux femmes.

« Tiens-toi prête avant l'heure de l'opéra de demain, lui dis-je ; car, avant d'aller au bal, nous irons souper tête à tête dans un appartement qui m'appartient et où nous serons tout à l'aise. Tu sais ce qui t'attend, lui dis-je en l'embrassant. »

Elle me répondit par un baiser plein de feu.

En prenant congé du père, il me demanda où j'irais en quittant Milan.

— A Marseille, puis à Paris, et puis à Londres, où j'ai envie de passer un an.

— Heureuse fuite des Plombs !

— C'est vrai, mais j'ai risqué ma vie.

— Il est certain que vous avez mérité votre fortune.

— Le croyez-vous ? Je ne l'emploie qu'à mes plaisirs ?

— Je m'étonne que vous n'ayez pas une maîtresse qui vous suive.

— C'est que je veux être mon maître. Une maîtresse à mes trousses serait bien plus gênante qu'une femme ; elle m'empêcherait de jouir de mille bonnes fortunes que je trouve dans toutes les villes où je séjourne. Voyez, si j'avais une maîtresse, elle m'empêcherait d'accompagner demain au bal votre charmante Irène.

— Vous pensez comme un sage.

— Oui, quoique ma sagesse ne soit pas des plus austères. »

J'allai le soir à l'Opéra, et j'y aurais joué sans doute, mais ayant trouvé Cesarino au parterre, je passai avec lui deux heures délicieuses. Il m'ouvrit son cœur et me pria de parler à sa sœur pour l'engager à consentir à sa vocation. Il se sentait entraîné par un penchant irrésistible vers la navigation. Il me disait qu'en faisant le commerce, ce penchant pouvait être la source d'une grande fortune. Je lui promis de faire ce qu'il désirait.

Après avoir soupé sobrement avec ce cher jeune homme, j'allai me coucher. Le lendemain, le joli officier, frère de la marquise de Q., vint me demander à déjeuner et me dit qu'il avait parlé à sa sœur. Elle lui avait répondu que certainement je m'étais moqué de lui, car il n'était pas croyable que je pensasse à me marier avec la vie que je menais.

« Je ne vous ai point dit que j'aspire à l'honneur de devenir son époux.

— Non, et je n'en ai pas parlé non plus ; mais c'est toujours là que veulent en venir les jeunes filles.

— L'honneur me prescrit d'aller la désabuser sans différer.

— Vous ferez bien ; on avance toujours mieux ces sortes d'affaires par soi-même. Allez-y à deux heures ; j'y dîne, et comme j'aurai à parler de quelque chose avec ma cousine, je vous laisserai en tête à tête. »

Cet arrangement ne pouvait qu'être de mon goût. Voyant que mon beau-frère en herbe admirait un petit étui d'or que j'avais sur ma table de nuit, je le priai de l'accepter de mon amitié comme un souvenir. Il m'embrassa et le mit dans sa poche, en m'assurant qu'il le garderait toute sa vie.

« Oui, lui dis-je, jusqu'à ce qu'il puisse vous procurer les faveurs d'une belle. »

Étant sûr de bien souper avec Irène, je me passai de dîner. Le comte étant allé la veille à San-Angelo, à quinze milles de Milan, et la comtesse étant restée seule, je ne pouvais pas me dispenser d'aller lui faire une visite dans sa chambre, pour m'excuser de n'avoir pas l'honneur de lui tenir compagnie à table. Elle fut très aimable et me répondit avec la plus grande douceur que je ne devais pas me gêner. Je me doutais de sa fausseté, mais je voulais qu'elle crût que j'en étais la dupe. J'y gagnais. Content de passer pour fat, je lui dis que je n'étais pas ingrat et que je le vengerais en carême de la dissipation qui m'empêchait pendant le carnaval de lui faire une cour plus assidue.

« Heureusement, ajoutai-je, le carême approche.

— Je l'espère, » dit la perfide Espagnole avec un sourire enchanteur dont une femme seule est capable quand

elle porte dans le cœur un poison de vengeance qui la dévore.

En disant cela, elle m'offrit une prise de tabac, et elle en prit une elle-même.

« Mais qu'est-ce que c'est, aimable comtesse? ce n'est pas du tabac.

— Non, c'est une poudre excellente contre le mal de tête, elle fait saigner du nez. »

Fâché de l'avoir prise, je lui dis en riant que je n'avais pas la migraine et que je n'aimais pas à saigner par le nez. « On ne saigne pas beaucoup, répondit-elle en souriant, et cela ne peut faire que du bien. » Comme elle achevait ces mots, nous éternuâmes ensemble quatre ou cinq fois de suite, et je me serais fâché tout de bon, si je ne l'eusse vue rire.

Connaissant la propriété des sternutatoires, je ne croyais pas que nous saignerions : j'étais dans l'erreur. Un moment après je sentis une goutte de sang, et elle prit un lavoir d'argent qu'elle avait sur sa table de nuit.

« Approchez-vous, me dit-elle, car je commence aussi à saigner. »

Nous voilà à saigner dans le même bassin, front contre front, dans la posture la plus comique. Après une trentaine de gouttes de part et d'autre, le saignement cessa. La voyant toujours rire, je crus bien faire de me mettre à l'unisson. Nous nous lavâmes avec de l'eau fraîche dans un autre bassin.

« Le mélange de notre sang, me dit-elle, toujours en riant, fera naître entre nous une douce sympathie et probablement une amitié qui ne finira qu'à la mort de l'un de nous. »

Je n'ajoutai aucun sens à ces paroles, mais le lecteur verra bientôt que la perfide Espagnole espérait que cette

amitié ne durerait pas longtemps. Je lui demandai un peu de cette poudre ; mais, me l'ayant refusée, je me contentai de lui en demander le nom.

« Je ne le sais pas, me dit-elle, c'est une amie qui m'en a fait présent. »

Dès que j'eus quitté cette femme, intrigué par l'effet de cette poudre, que j'aurais crue fabuleuse sans l'épreuve que je venais d'en faire, n'en ayant jamais entendu parler auparavant, je me rendis chez un apothicaire; mais ce Diaphorus ne fut pas plus savant que moi. Il me dit cependant que l'euphorbe pouvait quelquefois produire un saignement de nez. Mais il ne s'agissait pas de quelquefois : c'était d'un effet constant qu'il était question. Ce petit accident me fit faire des réflexions sérieuses. Madame était Espagnole, elle devait me haïr ; c'étaient deux raisons qui pouvaient donner à notre saignée une importance dont je ne devinais pas la portée.

J'allai chez les belles marquises, et je trouvai le charmant jeune homme dans le salon près du jardin avec sa cousine, qui écrivait. Mlle de Q. était dans le jardin. Ils avaient déjà dîné. Sous prétexte de ne pas interrompre la cousine, j'allai joindre la sœur. Après l'avoir saluée, je lui dis que j'étais fâché d'un quiproquo qui pouvait me donner à ses yeux l'allure d'un fat dépourvu de jugement. Je suis venu dans l'espoir de me justifier.

« Je devine ce que c'est ; mais soyez sûr que mon frère n'y entend pas malice. Laissons-lui croire ce qu'il voudra. Pensez-vous que j'aie pu vous croire capable d'une pareille démarche, tandis que nous nous connaissons à peine?

— Vous me tranquillisez.

— J'ai cru devoir donner une tournure de mariage à une galanterie à laquelle, sans cela, mon frère, trop

jeune, aurait pu donner une interprétation défavorable.

— J'admire votre esprit, et je n'ai plus rien à dire. Cependant je dois de la reconnaissance à M. votre frère d'avoir bien voulu vous faire savoir que vos charmes ont fait une vive impression sur mon cœur. Il n'y a rien au monde que je ne sois disposé à faire pour vous convaincre de mon tendre attachement.

— Cette explication ne me déplaît pas, mais vous auriez mieux fait de ne pas mettre mon frère dans le secret de vos sentiments ; et même, permettez-moi de vous le dire, vous auriez dû me les taire. Vous auriez pu m'aimer sans que je m'en aperçusse, ou j'aurais fait semblant de ne pas m'en apercevoir. Cela m'aurait mise plus à mon aise, tandis que maintenant je dois m'observer et me tenir sur mes gardes. En convenez-vous ?

— Vous me pétrifiez, belle marquise : jamais nul ne m'a mieux convaincu de ma bêtise. Ce que je trouve de singulier, c'est que tout ce que vous venez de me dire m'était parfaitement connu ; mais vous m'avez fait perdre la tête ; puis-je espérer que vous n'aurez pas la cruauté de m'en punir?

— Comment pourrais-je vous en punir, je vous prie?

— En ne m'aimant pas.

— Hélas ! aimer, ne pas aimer, cela dépend-il de nous? On nous force à aimer, et nous voilà perdues. »

Expliquant à mon avantage ces dernières paroles, je crus devoir parler d'autre chose. Je lui demandai si elle allait au bal de ce jour.

« Non.

— Vous irez peut-être inconnues?

— Nous le voudrions bien, mais c'est impossible. Il y a toujours quelqu'un qui nous connaît.

— Si j'avais le privilège de vous servir, je gagerais ma tête que personne ne vous connaîtrait.

— Je ne crois pas que vous voulussiez vous occuper de nous.

— Je vous aime un peu incrédule ; mais daignez me mettre à l'épreuve. Si vous pouvez sortir seules, nous nous masquerons de manière à exciter la curiosité de tout le monde, sans nous exposer à la satisfaire.

— Nous pourrons sortir avec mon frère et une autre demoiselle qu'il aime, et nous sommes sûres qu'il sera discret.

— Charmante commission ! Mais ce ne pourra être que pour le bal de dimanche. Je m'entendrai avec votre frère. Ayez la bonté de lui dire de venir chez moi, et avertissez-le que Barbaro ne doit rien savoir. Vous viendrez vous masquer dans un endroit que je vous indiquerai ; car nous nous reverrons. En attendant, je vais m'en aller à la sourdine pour m'occuper de cette importante affaire. Voulez-vous me permettre de vous baiser la main ?»

Je la portai à mes lèvres, puis à mon cœur, et là je sentis celle de la marquise serrer doucement la mienne.

Certain de parvenir, et n'ayant aucun déguisement dans la tête, je remis à y penser jusqu'au lendemain ; Irène m'occupait entièrement ce jour-là. M'étant mis en domino, j'allai aux Trois-Rois et je trouvai Irène à la porte ; elle était descendue dès qu'elle avait aperçu ma voiture. Cet empressement me fit plaisir. Nous allâmes à mon bel appartement et j'ordonnai au pâtissier un souper succulent pour minuit. Nous avions six heures devant nous, et le lecteur me dispensera de lui dire comment elles furent employées. Le canal fut ouvert avec effraction, et l'opération supportée en riant, car Irène était née avec toutes les prérogatives de la volupté. Nous nous levâmes à minuit, étonnés et ravis de nous trouver morts de faim en présence d'un souper des plus appétissants.

Irène me dit que son père lui avait enseigné à tailler au pharaon d'une manière qu'elle ne pouvait pas perdre. Curieux du fait, je lui donnai un jeu de cartes, et tout en causant, comme pour détourner mon attention, elle l'arrangea en peu de minutes. Je lui donnai les cent sequins que je lui devais, et je lui dis de me gagner comme si c'eût été pour tout de bon.

« Mon ami, me dit-elle avec douceur, si vous ne jouez qu'une seule carte, je suis sûre que vous la perdrez toujours.

— N'importe ; va. »

Elle tint parole. Je lui avouai que si elle ne m'avait pas prévenu, je n'aurais jamais pu m'apercevoir de son manège. Je vis par là tout le cas que le vieux fripon Rinaldi devait faire de sa fille. C'était dans ce genre un véritable trésor ; car avec un air d'innocence et de candeur, avec beaucoup de gaieté et une figure charmante, elle était faite pour duper les grecs les plus aguerris. Elle me dit avec un petit air de mortification que son talent ne lui servait à rien, parce qu'elle ne se trouvait jamais qu'en présence de pauvres gueux. Puis elle ajouta avec un regard de tendresse que si je voulais l'emmener, elle planterait là ses parents et qu'elle serait heureuse de me gagner des trésors.

« Quand je ne joue pas contre des grecs, ajouta-t-elle, je suis aussi très habile à ponter.

— Eh bien, ma chère, lui dis-je, joue les cent sequins que tu as à la banque de Canano où je vais te conduire. Tu joueras ta carte à vingt sequins ; si tu la gagnes, tu feras paroli, puis le sept et le va, et tu quitteras le jeu quand tu l'auras trouvé. Si tu ne peux pas trouver trois cartes secondes, tu perdras ; mais je te rembourserai. »

A ces mots, elle vint m'embrasser et me demanda si

elle me donnerait la moitié du gain. Non, tout sera pour toi. Je crus qu'elle allait devenir folle de joie.

Nous partîmes en chaise à porteurs, et le bal n'étant pas encore en train, nous allâmes à la redoute. Canano, qui ne faisait rien encore, dépaqueta un jeu de cartes, faisant semblant de ne pas me connaître, et il sourit en voyant que le joli masque que j'avais avec moi allait jouer à ma place. Irène lui fit une profonde révérence; alors il lui offrit une place auprès de lui, et, mettant les cent sequins devant elle, elle commença par en gagner cent vingt-cinq, parce qu'au lieu de jouer le sept et le va, elle ne joua que la paix de paroli. Son économie me plut et je la laissai continuer. A la taille suivante, elle perdit trois cartes de suite, puis elle gagna une autre paix de paroli. Saluant alors le banquier, elle ramassa son or, et nous partîmes; mais, à peine sortis de la salle, je me retournai pour voir d'où partaient des sanglots qui frappaient mon oreille, elle me dit : « Je suis sûre que c'est mon père qui pleure de bonheur. » Elle avait dans sa poche trois cent soixante sequins, qu'elle lui porta après s'être amusée pendant trois heures. Je ne dansai avec elle qu'un menuet, car mes exploits amoureux et l'excellent souper m'avaient tellement fatigué que je soupirais après le repos. Laissant danser Irène tant qu'elle voulut, je m'assis dans un coin et je m'endormis. En m'éveillant, je fus fort surpris de voir Irène qui me cherchait avec anxiété; j'avais dormi pendant trois heures. Je la reconduisis aux Trois-Rois, où je la remis entre les mains de son père et de sa mère. Ce pauvre homme, ébahi à la vue de l'argent que sa fille déposa sur une table, me dit de lui souhaiter un bon voyage, car il allait partir dans quelques heures. Je ne pouvais pas m'y opposer, et je ne m'en sentais point l'envie; mais Irène se mit en fureur.

« Je ne partirai pas, dit-elle, je veux rester avec mon amant. Vous ferez mon malheur, car aussitôt que j'ai le bonheur d'avoir quelqu'un qui s'attache à moi, vous me l'arrachez. J'appartiens à monsieur, je ne veux plus le quitter. »

Cependant, voyant que je ne disais rien pour l'appuyer, elle se mit à pleurer; puis elle m'embrassa à plusieurs reprises; et dans un instant où elle venait de s'asseoir de lassitude et de désespoir, je partis en leur souhaitant un heureux voyage et promettant à Irène que nous nous reverrions. En effet, je les ai revus, et le lecteur saura où, quand j'en serai là. J'allai me coucher.

Il n'était que huit heures lorsque le beau lieutenant vint m'éveiller.

« Ma sœur, me dit-il, m'a confié la mascarade que vous avez projetée; mais j'ai un grand secret à vous confier.

— Parlez, mon cher ami, et croyez à ma discrétion.

— Un des plus aimables seigneurs de cette ville, mon ami et l'adorateur de ma cousine, jeune homme qui, par sa position, a le plus grand intérêt à ne point pécher contre la discrétion, doit être de la partie, si vous y consentez. Cela rendrait heureuses ma cousine et ma sœur.

— Avez-vous pu douter de mon consentement? J'ai pensé à cinq; maintenant je vais penser à six.

— Vous êtes incomparable.

— Dimanche, sur la brune, il faudra vous trouver à l'endroit que je vous indiquerai. Nous souperons et ensuite nous nous masquerons. Quand cela sera fait, nous irons au bal. Demain à cinq heures nous nous verrons chez votre sœur. Dites-moi seulement quelle est la taille de votre maîtresse et de l'ami de votre charmante cousine.

— Mon amie a deux pouces de moins que ma sœur, et elle a la taille un peu moins fine; mon ami est positivement bâti comme vous, et on pourrait vous prendre l'un pour l'autre si vous étiez vêtus de même.

— Voilà qui suffit. Laissez-moi le soin de penser à tout, et adieu pour à présent; car je suis curieux de savoir ce que me veut le capucin qui m'attend. »

Un capucin s'était fait annoncer, et j'avais dit à Clairmont de lui faire l'aumône ; mais il avait refusé en disant qu'il avait besoin de me parler en secret. Cela m'intriguait, car que pouvait avoir un capucin à me dire sous le voile du mystère?

L'ayant fait entrer, je vois une mine vénérable et imposante. Je vais au-devant de lui, et lui présente un siège avec une profonde révérence ; mais lui, sans faire attention à mes politesses :

« Monsieur, me dit-il en restant debout, faites attention à ce que je vais vous dire, et gardez-vous de la tentation de mépriser mes avis ; il pourrait vous en coûter la vie. Vous vous en repentiriez, sans doute, mais ce serait tardivement Après que vous m'aurez écouté, faites sans retard ce que je vous aurai conseillé; mais abstenez-vous de toute question, car il m'est impossible de vous répondre. Vous devinerez peut-être que la raison qui m'impose silence est un devoir sacré auquel mon caractère me soumet et que tout chrétien doit respecter. C'est le sceau inviolable de la confession. Songez que ma parole et ma foi ne sauraient vous être suspectes, puisqu'aucun vil intérêt ne m'amène devant vous. Il n'y a qu'une puissante inspiration qui me force à vous parler, et je dois croire que c'est votre ange gardien qui se sert de mon organe pour vous sauver la vie, ne pouvant communiquer directement avec vous. Dieu ne veut pas vous bandonner. Dites-moi si vous vous sentez ému et si je

puis vous donner le conseil salutaire que je renferme dans mon cœur?

— N'en doutez pas, mon révérend père, je vous ai écouté avec attention et respect. Parlez, donnez-moi ce conseil; vos paroles m'ont donné non seulement de l'émotion, mais encore une sorte de terreur. Je vous promets de suivre votre conseil, si dans l'exécution je ne trouve rien contre mon honneur et contre les lumières de la raison.

— Fort bien. Un sentiment de charité vous empêchera aussi, quelle que soit la fin de l'affaire dont vous allez être instruit, de me compromettre par aucune indiscrétion. Vous ne parlerez de moi à personne? vous ne direz à qui que ce soit que vous me connaissez ou que vous ne me connaissez pas?

— Je vous en fais le serment sur ma foi de chrétien. Mais parlez, je vous en supplie. Votre long préambule m'inspire une impatience qui me brûle.

— Allez seul aujourd'hui avant midi à la place du...., à la maison n°..., au second, et sonnez à la porte que vous trouverez à votre gauche. Dites à la personne qui vous ouvrira que vous voudriez parler à Mme..... On ne fera aucune difficulté de vous conduire à sa chambre : je suis même certain qu'on ne vous demandera pas votre nom : mais, s'il en est autrement, donnez un nom en l'air. Quand vous serez vis-à-vis de cette femme, priez-la avec douceur de vous écouter, et demandez-lui le secret sur ce que vous allez lui confier. Pour lui inspirer confiance, mettez-lui dans la main un ou deux sequins. Elle est pauvre, et je suis sûr que cette générosité la mettra de suite dans vos intérêts. Elle fermera sa porte, et naturellement elle vous dira de lui parler. Vous prendrez alors un air sérieux et imposant, et vous lui signifierez que vous ne sortirez pas de sa chambre

avant qu'elle vous ait remis la petite bouteille qu'une servante doit lui avoir consignée hier au commencement de la nuit avec un billet. Tenez ferme si elle résiste, mais ne faites pas de bruit; ne la laissez point sortir de la chambre et empêchez-la d'appeler quelqu'un. Enfin achevez de la persuader en lui promettant le double de l'argent qu'elle doit perdre en vous rendant la bouteille et tout ce qui en dépend. Souvenez-vous bien de cela — *et tout ce qui en dépend*. Elle fera tout ce que vous voudrez. La somme que cela vous coûtera ne sera pas considérable; mais, quand même, votre vie doit vous être plus chère que tout l'or du Pérou. Je ne puis pas vous en dire davantage, mais, avant que je vous quitte, dites-moi si je puis espérer que vous irez.

— Oui, mon révérend père; je suivrai l'inspiration de l'ange qui vous a mené ici.

— Ainsi, que Dieu vous bénisse! »

Quand ce digne prêtre fut sorti, je ne me trouvai pas en humeur de rire. La raison, il est vrai, me disait de mépriser cette ridicule conjuration et de n'aller nulle part; mais un fond de superstition dont je n'ai jamais pu me débarrasser entièrement m'empêchait d'écouter ma raison. Ajoutons à cela que le capucin m'avait plu. Il avait l'air d'un honnête homme et quelque chose de si respectable que je me sentais comme lié par ma promesse. Il m'avait persuadé, et ma raison me disait que l'homme ne devait jamais agir contre sa persuasion. Enfin je me déterminai. Je pris le petit papier sur lequel j'avais écrit les mots qu'il m'avait dits, je mis deux petits pistolets dans ma poche et je me dirigeai vers la maison mystérieuse, ordonnant à Clairmont d'aller m'attendre sur la place où elle était située. Cette précaution ne gâtait rien.

Tout alla comme le bon capucin l'avait prévu. L'affreuse

vieille prit courage à la vue de deux sequins et ferma sa porte au verrou. Elle commença par me dire en riant qu'elle savait que j'étais amoureux et que c'était ma faute si je n'étais pas heureux, mais qu'elle me donnerait les moyens de le devenir. A ces mots, je vis que j'étais chez une prétendue sorcière. La fameuse Bontemps à Paris m'avait tenu à peu près le même langage. Mais quand je lui eus signifié que je ne sortirais pas de sa chambre sans la mystérieuse bouteille *et tout ce qui en dépendait*, sa figure devint horrible, et elle trembla lorsque, voulant sortir, je l'en empêchai en tenant un canif ouvert dans ma main. Enfin, lorsque je lui eus dit que je lui donnerais le double de ce qu'on lui avait promis pour opérer le maléfice, et qu'ainsi, loin de perdre, elle gagnerait en me donnant tout ce que je voulais, elle redevint calme et tranquille.

« Je perdrai six sequins, me dit-elle, mais vous m'en payerez volontiers le double lorsque vous vous verrez, car je viens de vous reconnaître.

— Dis-moi donc qui je suis.

— Vous êtes Giacomo Casanova le Vénitien. »

Je crus alors devoir tirer de ma bourse douze sequins. La vieille en les voyant s'attendrit jusqu'aux larmes.

« Je ne vous aurais pas fait mourir certainement, me dit-elle ; mais je vous aurais rendu amoureux et malheureux.

— Expliquez-moi cela.

— Suivez-moi. »

J'entrai avec elle dans un cabinet et je fus tout ébahi en y voyant mille choses dont le sens commun ne saurait expliquer l'usage. Des fioles de toutes les dimensions, des pierres de toutes les couleurs, des métaux, des minéraux, des clous grands et petits, des tenailles, des

fourneaux, des charbons, des statues difformes et mille choses pareilles.

« Voilà votre bouteille, me dit la vieille.

— Qu'y a-t-il dedans?

— Votre sang mêlé à celui de la comtesse, comme vous pouvez le lire dans ce billet. »

Je vis alors de quoi il s'agissait, et je m'étonne en ce moment de n'avoir pas éclaté de rire. Au lieu de cela, mes cheveux se hérissèrent, en pensant à la scélératesse de cette Espagnole. Une sueur froide se répandit sur tout mon corps.

« Qu'auriez-vous fait de ce sang?

— Je vous aurais enduit?

— Qu'appelez-vous *enduit?* je ne vous comprends pas.

— Vous allez le voir. »

J'étais effaré; mais la scène changea dans l'instant. La vieille ouvrit une cassette d'une coudée de longueur dans laquelle se trouvait une statue de cire toute nue et couchée sur le dos. Mon nom y était écrit tout au long, et quoique mal faits, mes traits étaient reconnaissables. Cette idole portait le simulacre de ma croix en sautoir. Les parties de la génération étaient monstrueuses de disproportion. A cette vue par trop comique, un rire fou me gagna et je fus obligé de me jeter sur un fauteuil jusqu'à ce qu'il eut cessé.

Dès que j'eus repris haleine :

« Vous riez? me dit la magicienne; mais malheur à vous si je vous avais baigné dans ce sang mêlé selon ma science; et plus grand malheur encore si, après vous avoir *enduit*, j'avais mis ce portrait sur un brasier ardent!

— Est-ce là tout?

— Oui.

— Tout cela est à moi ; voilà vos douze sequins. Maintenant vite, allumez-moi du feu, car je veux fondre ce monstre, et quant au sang, permettez que je le jette par la fenêtre. »

Cela fut fait sur-le-champ.

La vieille, qui craignait que je ne portasse tout cela chez moi pour en faire usage pour la perdre, fut ravie d'aise de me voir fondre cette cire. Elle me dit que j'étais un ange de bonté, et me supplia de lui pardonner et de ne parler à personne de ce qui venait de se passer entre nous. Je le lui jurai, lui promettant même que la comtesse n'en saurait rien. Mais ce qui ajouta à ma surprise, ce fut que la scélérate m'offrit, si je voulais lui promettre douze autres sequins, de rendre la comtesse éperdument amoureuse de moi. Je lui dis que je ne m'en souciais pas, et je la quittai en lui conseillant d'abandonner son affreux métier, qui ne pouvait que la faire brûler vive tôt ou tard.

Je trouvai Clairmont à son poste et je le renvoyai. Malgré tout ce que cette infamie m'avait coûté, je n'étais pas fâché d'avoir acquis cette instruction et d'avoir suivi le conseil du bon capucin qui, de bonne foi, me croyait perdu. Je pense qu'il avait tout su par la confession de la personne même qui avait porté le sang à la sorcière. Ce sont là des miracles qu'opère souvent la confession auriculaire.

Déterminé à ne jamais faire soupçonner à la comtesse que j'avais découvert son criminel projet, je pris le parti de n'avoir envers elle que des procédés capables de la calmer, et de lui faire oublier la cruelle injure que je lui avais faite. Je devais m'estimer heureux que cette femme crût à la sorcellerie, car, sans cela, elle aurait payé des assassins qui auraient pleinement justifié sa vengeance.

Dès que je fus chez moi, je pris le plus beau des deux mantelets que j'avais, et j'allai lui en faire présent en lui baisant la main. Elle me demanda, en l'acceptant de la meilleure grâce du monde, à quel propos je lui faisais un si joli présent.

« J'ai rêvé, lui dis-je, que vous étiez si fâchée contre moi que vous aviez parlé à des sicaires pour me faire assassiner »

Elle me répondit, en rougissant, qu'elle n'était pas devenue folle. Je la quittai, la voyant plongée dans une sombre rêverie. Cependant, soit qu'elle oubliât tout, soit qu'elle ne trouvât pas le moyen de se venger avec sûreté, je n'eus plus à me plaindre d'elle pendant le reste de mon séjour à Milan.

Le comte était de retour de son fief. Il me dit qu'au commencement du carême nous devions absolument y aller faire un tour. Je le lui promis La comtesse annonça qu'elle ne serait pas de la partie. Je fis semblant d'en être mortifié, et c'était au contraire ce qu'elle pouvait me faire de plus agréable.

CHAPITRE II.

Mascarade unique. — Mes heureuses amours avec la belle marquise Q. — La Marseillaise abandonnée; je deviens son sauveur. — Mon départ pour San-Angelo.

Puisque j'avais pris l'engagement de procurer un déguisement qui nous mît à l'abri d'être reconnus, je voulais que la conception me fît honneur et par sa singularité et par sa richesse. J'avais mis, comme on dit, ma

tête à l'alambic, et mes lecteurs jugeront si ma conception était bonne.

J'avais besoin de personnes de confiance pour l'exécution de mon projet ; j'avais surtout besoin d'un tailleur, et, comme on peut le penser, ce fut au tailleur mon compère que je crus devoir la préférence. Zénobie ne m'était pas moins utile que son mari, soit pour certains travaux de femme, soit pour servir les trois demoiselles que je devais travestir.

Je sortis à pied pour me rendre chez mon compère, et lui ayant fait cesser sa besogne, je lui dis de me conduire chez le plus riche fripier de Milan.

« Monsieur le fripier, il me faut tout ce que vous avez de plus beau pour homme et pour femme.

— Monsieur veut-il du neuf ?

— Assurément, si vous en avez.

— Je suis richement assorti.

— Cherchez-moi d'abord un bel habit de velours à ma taille, tout uni et qui ne puisse être connu de personne à Milan. »

Au lieu d'un, il m'en expose une douzaine, tous du plus beau velours et très bien traités. Je fis choix d'un habit de velours bleu doublé de satin blanc. Le tailleur ayant marchandé, nous convînmes du prix, et je le mis de côté ; il était destiné à l'amant de la belle cousine. J'en choisis un second, moins grand, en velours ras couleur de soufre et doublé en satin de la même couleur. Je le destinai au jeune officier. Je pris aussi deux belles culottes de velours ras et deux vestes d'étoffes de soie superbes.

Je choisis ensuite deux robes d'un satin superbe, l'une couleur de feu, l'autre lilas, et une troisième en pou-de-soie à mille raies. Cette dernière était pour la maîtresse du charmant officier. Je pris ensuite des chemises de

batiste, deux pour homme, et trois pour femme, puis des mouchoirs semblables, et plusieurs demi-aunes de velours, de satin, d'étoffes rayées, le tout de diverses couleurs.

Je payai deux cents ducats d'or toute cette marchandise, mais à condition que si l'on venait à savoir par sa faute que j'avais fait cet achat chez lui, il me rendrait mon argent en reprenant les effets dans quelque état qu'ils pussent être.

La condition ainsi écrite, le fripier la signa, et je partis avec le compère, qui porta toute la pacotille chez le pâtissier.

Quand tout fut dans ma chambre, je m'enfermai avec le tailleur, et, après lui avoir dit que je lui brûlerais la cervelle s'il avait le malheur de dire à qui que ce fût un mot du travail que j'allais lui donner, j'étendis toute cette friperie sur une table, et, armé d'un stylet, je fis à chaque habit une soixantaine de blessures dans tous les sens, traitant de même les culottes et les vestes, et riant aux éclats de voir la piteuse figure que faisait le tailleur, en me voyant abîmer ainsi d'aussi belles nippes. Il me croyait fou.

Après cette opération dont le souvenir me fait encore rire, je pris tous les coupons de soie et de velours dont je m'étais muni, et, m'adressant au tailleur :

« Voilà, compère, de la besogne que je vous ai taillée ; il faut rapetasser tout cela et mettre votre esprit à la gêne pour que le contraste des morceaux produise un bel effet. Vous voyez que vous avez à travailler, et pas un instant à perdre. Je vais donner des ordres pour que l'on vous serve à manger convenablement dans une autre chambre ; mais vous ne sortirez pas d'ici que tout ne soit fini. Je vais aller chercher votre femme pour travailler avec vous et vous coucherez ensemble.

— Mais pour l'amour de Dieu, monsieur, est-ce que vous allez traiter ces robes comme les habits ?

— Tout de même.

— Quel dommage ! Ma femme en pleurera.

— Je la consolerai. »

En allant chez Zénobie, j'achetai cinq paires de bas de soie perle, des gants d'homme et de femme, deux chapeaux du plus fin castor, deux masques d'homme en caricature, et trois de femme de forme naturelle, mais à mine sérieuse. Je pris aussi trois belles assiettes de porcelaine, et je portai tout cela chez Zénobie dans une chaise à porteurs.

Je trouvai cette femme charmante occupée à faire sa toilette. Ses beaux cheveux pendaient sur son cou d'albâtre, et sa gorge rebombée par un petit corset s'offrit à mes regards sans l'intermédiaire d'un fichu importun. Tant de charmes méritaient mes hommages, et pour premier compliment, je me mis à les dévorer de baisers.

Je passai une demi-heure chez elle, et mes lecteurs devineront qu'elle fut des mieux employées de part et d'autre. Puis, ayant aidé ma belle tailleuse à finir sa toilette, je la fis entrer dans la chaise et j'ordonnai aux porteurs de me suivre à la piste.

Nous trouvâmes le mari occupé à choisir et à tailler les morceaux qu'il devait coudre aux trous que j'avais faits. Zénobie, interdite, regardait tout cela avec une sorte de stupeur, et lorsqu'elle me vit traiter les robes comme j'avais traité les habits, elle pâlit et s'éloigna par un mouvement involontaire ; elle avait peur tout de bon, car, ne sachant pas quelles étaient mes intentions, elle pouvait me supposer un moment d'absence. Son mari, qui s'était aguerri, la rassura, et quand elle sut de quoi il s'agissait, elle comprit que je pouvais avoir raison,

quoique mon imagination lui parût souverainement bizarre.

L'imagination d'une femme va toujours plus loin que celle d'un homme quand il s'agit du cœur, des passions et du plaisir. Lorsque Zénobie sut que ces robes étaient destinées à trois femmes charmantes et que je voulais qu'elles inspirassent des désirs à tout le bal, elle renchérit sur les déchirures et les disposa de manière à provoquer l'amour sans trop blesser la décence. Les robes furent surtout maltraitées à la gorge, aux épaules et aux manches, on devait voir la chemise de batiste, la chemise elle-même devait laisser quelques parties à découvert, et les falbalas en lambeaux ne devaient pas empêcher la moitié de la jambe de paraître. Satisfait de voir qu'elle m'avait parfaitement deviné et certain qu'elle guiderait le goût de son mari, je les excitai au zèle et je sortis ; mais je revenais les voir trois ou quatre fois par jour, et je m'en allais chaque fois plus content de mon idée et de leur travail.

L'ouvrage ne fut achevé que le samedi après-midi. Je congédiai le mari en lui donnant six sequins, et je gardai Zénobie, car elle était nécessaire pour la toilette des trois belles gueuses. J'eus soin de placer sur une table de la poudre, de la pommade, des peignes, des épingles, avec tout ce que des femmes de condition peuvent désirer ; et je n'oubliai pas des rubans et de la ficelle, qui ce jour-là devait en tenir lieu.

Le lendemain je trouvai le jeu allant grand train ; mais les deux cousines n'y étaient pas : j'allai les trouver auprès de leur tante et elles me dirent qu'elles ne jouaient pas, parce que Barbaro était trop heureux.

« Vous avez donc perdu, mesdemoiselles ?

— Oui, mais mon frère gagne, me dit l'aimable Q.

— J'espère que le bonheur se déclarera aussi pour vous.

— Nous ne sommes pas heureuses. »

La tante étant sortie, elles me demandèrent si le lieutenant m'avait dit qu'elles iraient au bal avec une de leurs amies.

« Je sais tout, leur dis-je, et j'espère que vous serez contentes, mais pas plus que moi ; car je me promets un bien grand plaisir. J'ai besoin de parler à votre bel officier demain matin.

— Dites-nous comment nous serons masquées.

— De manière à n'être positivement reconnues de personne et à intriguer tout le monde.

— Mais comment serons-nous ?

— Très bien.

— Mais quel costume nous donnerez-vous ?

— Voilà mon secret, mesdemoiselles. Quelque envie que j'aie de vous plaire, vous ne saurez rien qu'au moment de vous habiller. Ne m'interrogez pas, car je veux jouir du moment de votre surprise. J'aime les coups de théâtre ; c'est une de mes passions. Vous saurez tout après souper.

— Vous voulez que nous soupions ?

— Oui, certainement, si cela vous fait plaisir. Je suis grand mangeur, et j'espère que vous serez trop bonnes pour me laisser souper seul.

— Nous souperons certainement, puisque cela peut vous faire plaisir. Nous aurons soin de manger peu à dîner, afin de vous tenir tête. Je suis seulement fâchée, ajouta Mlle Q., que vous fassiez tant de dépense.

— C'est encore là une de mes voluptés ; en partant de Milan, je me féliciterai du bonheur d'avoir soupé avec les deux plus belles personnes qu'il y ait dans cette ville.

— Comment vous traite la fortune ?

— Canano me gagne deux cents sequins chaque jour.

— Et vous lui en gagnez deux mille dans une soirée.

— Oui· cependant je suis encore en perte.

— Vous le débanquerez dimanche. Nous vous porterons bonheur.

— Voulez-vous que je vous donne ce spectacle ?

— Il me ferait bien plaisir, mais mon frère m'a dit que vous ne voulez pas être avec nous.

— C'est vrai, mais c'est parce qu'on me reconnaîtrait. Il m'a dit cependant que le cavalier qui sera avec vous me ressemble.

— Tout à fait, dit la cousine, excepté qu'il est blond.

— Il est bien heureux, car les blonds font aisément la conquête des brunes.

— Pas toujours, dit la sœur. Mais au moins dites-nous si c'est en homme que vous nous habillerez ?

— Fi donc ! Je m'en voudrais d'avoir pu concevoir cette pensée.

— Pourquoi ?

— Je ne puis pas supporter une jolie fille déguisée en homme.

— C'est singulier, mais pourquoi ?

— Le voici. Si une demoiselle habillée en homme fait illusion, elle me dégoûte ; car c'est une preuve qu'elle n'a pas les perfections d'une belle femme, dont les formes doivent être bien plus prononcées que celles de l'homme.

— Mais alors une belle fille vous fait voir qu'elle a ce qui convient à la beauté d'une femme.

— C'est vrai, mais dans ce cas je lui en veux de me priver de l'illusion ; car j'aime à ne voir que la figure et la taille et à deviner tout le reste.

— Mais souvent l'imagination trompe.

— J'en conviens ; mais c'est toujours du visage dont je deviens amoureux, et comme il ne me trompe pas sur son propre compte, je me sens toujours disposé à par-

donner les défauts du reste, si j'obtiens la faveur de le voir. Vous riez ?

— Je ris du feu que vous mettez dans votre raisonnement.

— Aimeriez-vous d'être costumée en cavalier ?

— Oh ! je m'y attendais ; mais après tout ce que vous venez de nous dire, nous ne pouvons plus vous répondre.

— Je puis suppléer à une partie de votre réponse ; votre travestissement ne ferait pas illusion ; mais je me tais sur le reste. »

Elles s'entre-regardèrent en souriant, et leurs beaux visages se colorèrent d'un vif incarnat en voyant que mes yeux étaient fixés sur des proéminences qui ne sont jamais l'attribut de mon sexe. Nous changeâmes de conversation, et pendant deux bonnes heures je jouis de leur esprit aimable, naturel et cultivé.

En sortant de chez ces deux enchanteresses, je courus chez mon pâtissier, puis à l'Opéra, où je perdis près de deux cents sequins ; ensuite j'allai souper avec mon Espagnole, qui était devenue gracieuse et prévenante, mais qui ne tarda pas à reprendre sa première humeur quand elle s'aperçut que je m'en tenais aux formes de la politesse et que décidément je ne guettais plus sa chambre.

Le samedi matin, le jeune officier étant venu me voir, je lui dis que je ne le chargeais que d'une seule chose, mais qu'il fallait que son exécution fût à la lettre et que je devais en être sûr d'avance. Sur sa promesse de tout faire avec ponctualité, je lui dis :

« Vous devez, monsieur, avoir une voiture à quatre chevaux, et aussitôt que vous y serez montés tous les cinq, il faut qu'elle vous porte, ventre à terre, hors de la porte de Milan et vous ramène par une autre jusqu'à la porte de la maison que vous connaissez. Là, vous descendrez, vous renverrez la voiture en imposant silence

au cocher, et vous monterez. Après le bal, vous viendrez vous déshabiller, et vous retournerez chez vous en chaises à porteurs. De cette manière nous dérouterons les curieux et je vous préviens qu'ils seront en grand nombre.

— Ce sera, me dit l'officier, le marquis mon ami qui s'acquittera de tout cela, et il le fera au mieux, je vous le promets, car il brûle de faire votre connaissance.

— Je vous attends donc demain à sept heures. Prévenez votre ami qu'il est essentiel que le cocher ne soit point connu, et soyez sans aucun domestique. »

Tout cela bien convenu, je me déterminai à me déguiser en Pierrot. Il n'y a pas de masque qui déguise mieux, car, outre qu'il cache parfaitement toutes les formes, il ne laisse pas même apercevoir la couleur de la peau. Mes lecteurs peuvent se souvenir de ce qui m'était arrivé sous ce costume dix ans avant l'époque dont je parle. Je chargeai le tailleur de me procurer un costume neuf que je mis avec les autres, et muni de deux bourses neuves, dans chacune desquelles j'avais cinq cents sequins, le dimanche avant sept heures je me rendis chez mon pâtissier. Je trouvai le couvert mis et le souper prêt à être servi. J'enfermai Zénobie dans la chambre destinée pour la toilette des dames, et j'attendis la joyeuse bande, qui arriva à sept heures cinq minutes.

Je trouvai le marquis enchanté de faire ma connaissance et je lui fis l'accueil qu'il méritait : c'était un cavalier parfait, beau, jeune, riche, très amoureux de la belle cousine qu'il traitait avec beaucoup de respect. La maîtresse du lieutenant était un véritable bijou et folle de son amant.

Comme chacun savait que je ne voulais leur faire connaître les costumes qu'après souper, on ne m'en parla point, et nous nous mîmes à table. Le souper fut excel-

lent; je l'avais ordonné à ma manière, c'est-à-dire, somptueux et délicat. Quand nous eûmes bien bu et bien mangé, je leur dis :

« Comme je ne veux pas être avec vous, il faut que je vous dise d'abord le rôle que je vais vous faire jouer. Vous allez représenter cinq gueux, deux hommes et trois femmes en guenilles. »

Je jouissais de voir leur mine allongée à cette annonce.

« Vous aurez chacun une assiette à la main pour demander l'aumône, et vous vous promènerez tous ensemble dans le bal en faisant votre métier de mendiants. Maintenant suivez-moi pour prendre possession de vos haillons. »

Je gardais un sérieux imperturbable, malgré l'envie que j'avais d'éclater de rire, en voyant le dépit et le désappointement qui se peignaient sur leurs traits. Comme ils ne se pressaient pas de me suivre : « Je vous attends, leur dis-je. » Ils se lèvent, j'ouvre la porte, et tous furent frappés de la beauté de Zénobie, qui, debout devant la table sur laquelle étaient les riches robes devenues guenilles, leur faisait la révérence avec une grâce parfaite.

« Mesdemoiselles, dis-je aux deux cousines, voilà vos robes, et vous, mademoiselle, voici la vôtre un peu plus petite. Voici vos chemises, vos mouchoirs et vos bas, sur cette toilette se trouvent tous les autres objets qui peuvent vous être nécessaires. Voilà vos masques, dont la physionomie n'est pas aussi fraîche que la vôtre, et voici trois assiettes pour recevoir les aumônes que vous demanderez. Ces jarretières feront voir votre misère, si par accident on vient à voir aussi haut, et ces bas percés indiqueront que vous n'avez pas de quoi acheter un peu de soie pour les raccommoder. Ces ficelles vous tiendront lieu de boucles, et nous allons faire des trous à

vos souliers que vous aurez la bonté de porter en pantoufles. Ces gants auront des trous aussi, et comme il faut que tout soit à l'unisson, dès que vous aurez passé vos chemises, on déchirera, par-ci, par-là, les dentelles qui forment le tour de gorge. »

Pendant que je détaillais tout cela avec complaisance, je voyais la surprise et l'admiration effacer sur leurs traits le ton de dépit qui s'y peignait un instant auparavant. Elles voyaient la richesse de ce déguisement, et elles n'osaient pas dire : *Que c'est dommage!*

« A vous, messieurs, voici vos habits de gueux. J'ai oublié de lacérer ces trois castors : mais la chose sera bientôt faite. Comment trouvez-vous cela? Maintenant, mesdemoiselles, nous allons vous laisser; fermez la porte, car vous devez changer de chemise. Et vous, messieurs, allons. »

Le marquis était enthousiasmé. « Quelle figure nous allons faire! s'écriait-il, car on ne peut rien imaginer de plus magnifique. » On voyait des habits superbes, déchirés à plaisir, et les pièces rapportées avec tant de goût : c'était du comique le plus burlesque et le plus riche.

Dans une demi-heure nous fûmes prêts. Des bas troués exprès, des souliers percés à dessein, des manchettes de fines dentelles déchirées à plaisir, les cheveux épars, des masques qui indiquaient le désespoir, des assiettes d'une belle porcelaine ébréchées tout exprès; tout cela formait un ensemble d'une somptueuse misère dont on n'a pas d'idée.

Les demoiselles furent plus lentes à s'habiller à cause de leur coiffure. Leurs cheveux étaient dans le plus beau désordre et flottaient de toute leur longueur sur leurs épaules. Mlle Q.... brillait sous ce rapport sur les deux autres, car elle les avait jusqu'à mi-jambe.

Quand elles furent prêtes, elles ouvrirent la porte, et

nous vîmes tout ce que trois jeunes filles ravissantes peuvent laisser voir pour exciter des désirs, sans blesser la décence. J'admirai l'adresse de Zénobie. Les robes déchirées ainsi que les chemises laissaient voir quelques parties de leurs épaules, de leur gorge et de leurs bras, tandis que les déchirures des bas permettaient de voir la blancheur de leurs jambes.

Je leur montrai comment elles devaient marcher, le mouvement de la tête pour exciter la compassion, sans nuire à leur grâce, et comment elles devaient se servir de leurs mouchoirs pour que l'on remarquât les trous et la finesse de la batiste. Elles étaient ravies d'aise, et il leur tardait d'être en scène ; mais je voulais être au bal avant elles, pour jouir du plaisir de les voir entrer. Ayant mis mon masque, j'engageai Zénobie à se coucher, puisque nous ne devions rentrer qu'au point du jour, et je partis.

J'entrai au bal, et comme il y avait plus de vingt Pierrots, personne ne fit attention à moi. Cinq minutes après, je vois la foule accourir pour voir des masques qui arrivent, et je me place de manière à les voir tout à mon aise. Le marquis était entre les deux cousines. Leur marche lente et piteuse convenait à merveille à leur rôle. Mlle Q., avec sa robe de feu, sa chevelure magnifique et la beauté de ses formes, attachait tous les regards. La foule avide, curieuse, étonnée, ne commença à parler qu'un quart d'heure après leur entrée; mais alors on entendait de toutes parts : « Quelle mascarade ! — Quelle mascarade ! — Qui sont-ils ? — Qui peuvent-elles être ! — Je n'en sais rien. — Je le saurai. »

Je jouissais de mon œuvre.

L'orchestre s'étant fait entendre, trois beaux masques en domino se présentent à mes trois mendiantes pour les engager à danser un menuet; mais elles s'excusèrent

en montrant leurs souliers dont les quartiers étaient sous le talon. Cela me plut beaucoup, car il me convainquit qu'elles avaient parfaitement saisi l'esprit de leur rôle.

Après les avoir suivies pendant près d'une heure, certain que la curiosité irait toujours croissant, j'allai voir Canano, qui ce soir-là avait un gros jeu. Un masque en baüte et manteau à la vénitienne pontait sur une seule carte, mettait cinquante sequins, paroli et paix de paroli, à ma guise. Il avait ma taille et perdit trois cents sequins, on disait que c'était moi, à l'exception de Canano qui soutenait que non. Pour avoir le droit de rester à la banque, je pris les cartes et je pontai trois ou quatre ducats en novice. A la taille suivante, le masque vénitien, ayant eu une veine, fit paroli, paix de paroli, le va, et regagna tout l'or qu'il avait perdu. Une seconde taille lui ayant été favorable, il ramassa son or et partit.

Sa chaise demeurant libre, je m'en emparai. Alors une dame dit :

« Je parie que c'est là le chevalier de Seingalt.

— Non, dit un autre, car je viens de le reconnaître dans la salle travesti en gueux avec quatre autres masques que personne ne connaît.

— Comment en gueux ? dit Canano.

— En gueux, vêtu en lambeaux ainsi que les quatre autres ; mais malgré cela magnifiques et très comiques. Ils demandent l'aumône.

— On devrait les chasser du bal, » dit un autre.

Je jouissais de voir mon but atteint, car on n'avait cru me reconnaître que par présomption. Je commençai à mettre sur une carte des sequins sans compter et je perdis cinq ou six fois de suite. Canano m'étudiait, mais je lisais l'incertitude sur ses traits. De tous côtés on disait à voix basse : « Ce n'est pas lui ; il ne joue point ainsi, et puis il est au bal. »

La chance tourne : dans trois tailles heureuses je regagne au delà de ce que j'avais perdu, et je continue à jouer avec un tas d'or devant moi. Ayant mis une grosse poignée de sequins sur une carte, elle sort, je fais paroli et paix de paroli. Je gagne, et voyant la banque aux abois, je m'arrête. Canano me paye, fait demander mille sequins à son caissier, et pendant qu'il mêle les cartes, j'entends dire : « *Voilà les gueux, voilà les gueux.* »

Les gueux étant venus se mirent devant la table, et Canano, fixant le marquis, lui demande une prise de tabac. Qu'on juge de ma joie en voyant le marquis tirer modestement de sa poche un cornet de tabac et le présenter à Canano ! Je n'avais pas prévu ce beau trait, qui fit éclater de rire tous ceux qui le virent. Mlle Q., allongeant son assiette pour demander l'aumône au banquier, celui-ci lui dit :

« Avec de si beaux cheveux, vous ne me faites pas pitié, et si vous voulez les mettre sur une carte, je les évaluerai mille sequins. »

N'ayant point répondu à cette galanterie, elle me présenta son assiette et je lui mis une prise de sequins ; j'en usai de même avec les deux autres.

« Il paraît que Pierrot aime les gueuses, » dit Canano en riant.

Les trois mendiantes, m'ayant fait la révérence, s'en allèrent.

Le marquis Triulzi, qui était auprès de Canano, lui dit : « Le gueux en habit paille est certainement Casanova.

— Il n'y a pas de doute, dit Canano, je l'ai reconnu tout de suite ; mais qui sont les autres?

— Nous le saurons.

— C'est la mascarade la plus chère qu'il soit possible d'inventer ; car les habits sont tout neufs. »

Les mille sequins étant arrivés, je les enlevai en deux tailles. « Voulez-vous encore jouer? » me dit Canano. Je lui fis signe que non, et lui indiquant de la main que je prendrais un billet du caissier, il prit une balance, pesa le tout et me fit un billet de vingt-neuf livres d'or, ce qui faisait au delà de deux mille cinq cents sequins. Je serrai mon billet, et, après lui avoir donné une poignée de main, je me levai en Pierrot, marchant de travers, et après avoir fait un tour dans la salle, je montai dans une loge de troisième rang, dont j'avais donné la clef au jeune officier, et là je trouvai tous mes aimables gueux.

Ensemble et sans masque, nous nous félicitons et nous parlons de nos aventures. Nous n'avions pas à craindre les curieux, car les deux loges voisines étaient vides. Je les avais louées et j'en avais les clefs sur moi.

Les belles mendiantes parlèrent de me rendre leurs aumônes, mais je leur répondis de façon à ne leur pas permettre d'insister.

« On me prend pour vous, monsieur, me dit le marquis, et cette méprise pourra faire deviner quelque chose; j'en serais bien fâché à cause de nos aimables amies.

— Je préviendrai ce malheur, lui répliquai-je, en me démasquant avant la fin du bal. Cela déroutera toutes les conjectures, et personne ne devinera la vérité.

— Nous avons les poches pleines de dragées, me dit ma chère Q., Chacun voulait remplir nos assiettes.

— Oui, dit la cousine, tout le monde nous admirait; les dames sortaient de leurs loges pour nous voir de plus près, et partout on s'écriait qu'on ne pouvait rien voir de plus riche qu'une pareille mascarade.

— Vous avez donc eu beaucoup de plaisir?

— Oh! beaucoup.

— Et moi aussi. Je suis presque glorieux d'avoir

imaginé un costume qui vous rende méconnaissables et qui fixe sur vous tous les regards.

— Vous nous avez rendus tous heureux, dit le joli bijou du lieutenant, et moi surtout ; car je n'aurais jamais osé me promettre une nuit aussi délicieuse.

— La fin couronne l'œuvre, mademoiselle, et la fin surpassera, je l'espère, le commencement. »

En disant cela, je pressais amoureusement la main de ma belle, et je ne sais point si elle me devina, mais je sentis sa main trembler dans la mienne.

« Nous allons descendre, me dit-elle.

— Et moi aussi, car j'ai envie de danser, et en Pierrot je suis sûr de vous faire rire.

— Savez-vous combien vous nous avez donné à chacune ?

— Je ne puis pas le dire précisément, mais je suis certain de vous avoir traitées à peu près de même.

— C'est vrai et très étonnant.

— J'ai fait cet essai mille fois en ma vie. Quand on me gagne un paroli de dix sequins, j'allonge trois doigts, et je suis sûr de prendre trente sequins. Je gagerais que je vous en ai donné de trente-huit à quarante à chacune.

— Quarante, ni plus ni moins. C'est étonnant. Nous nous souviendrons de cette mascarade.

— Je parie, dit le marquis, que personne ne nous imitera.

— Non, dit la cousine, mais nous-mêmes n'oserions pas paraître une seconde fois. »

Nous remîmes nos masques, et je sortis le premier. Après avoir fait mille impertinences aux Arlequins et surtout aux Arlequines, je reconnus Thérèse en domino, et de la manière la plus gauche du monde je l'invitai à danser la contredanse.

« Vous êtes, me dit-elle, le Pierrot qui a fait sauter la banque? »

Je répondis affirmativement par un mouvement de tête.

Je dansai comme un forcené, ne manquant jamais la mesure, ne troublant point la figure, toujours près de rouler à terre et ne tombant jamais.

Quand la contredanse fut finie, je lui offris mon bras pour la conduire à sa loge, où Greppi était tout seul. Elle me laissa entrer, et leur surprise ne fut pas mince quand j'ôtai mon masque. Ils me croyaient avec les gueux. Je donnai à M. Greppi le billet au porteur de Canano, et dès qu'il m'en eut remis quittance, je redescendis sans masque, ce qui déconcerta bien des curieux qui se croyaient sûrs de m'avoir reconnu dans le marquis.

Vers la fin du bal, je sortis avec une chaise à porteurs, que je fis arrêter à deux cents pas devant la porte d'un hôtel garni, et un peu plus loin, j'en pris une seconde qui me porta chez mon pâtissier. Je trouvai Zénobie couchée. Elle me dit qu'elle avait eu la certitude que je rentrerais seul avant les autres. Je me déshabillai, et vite je fus à côté de cette Vénus. On ne pouvait rien voir de plus parfait que cette femme. Si Praxitèle l'avait eue pour modèle, il n'aurait pas eu besoin, comme on l'a dit, de plusieurs beautés grecques pour composer sa Vénus. Quel dommage que des formes aussi pures fussent la propriété d'un magot! Je la mis toute nue, et après l'avoir contemplée, je lui rendis les hommages les moins équivoques. Elle était heureuse de mon admiration, et ne se montra pas ingrate. Ce fut la première fois que je l'eus véritablement en mon entière possession. Lorsque nous entendîmes le trot de quatre chevaux, nous nous levâmes en toute hâte et nous fûmes habillés en un tour de main.

Quand mes aimables mendiantes furent entrées, je leur dis que je pouvais assister à leur toilette, puisqu'elles pouvaient se dispenser de changer de chemise, et elles ne firent pas les difficiles.

Dans cette délicieuse occupation, je bornai mes regards à Mlle Q., J'admirai toutes ses beautés, et je vis avec plaisir qu'elle ne se montrait point avare. Zénobie la laissa, après avoir relevé ses cheveux, pour aller aider les deux autres. Je me présentai pour la remplacer, et elle me permit de l'aider à mettre sa robe, et n'empêcha point que mes yeux pénétrassent à travers une grosse déchirure qui me permettait de voir presqu'en entier l'un des deux globes qui ornaient sa superbe gorge.

« Que ferez-vous de cette chemise, mademoiselle?

— Vous allez rire de l'enfantillage. Nous avons résolu de conserver tous ces effets comme une relique en souvenir de la belle soirée que nous vous devons. Vous laisserez à mon frère le soin de nous faire passer tout cela. Nous allons nous coucher. Viendrez-vous nous voir ce soir?

— Si j'étais sage, je devrais éviter votre présence.

— Si je l'étais moi-même, je ne devrais pas vous inviter à venir.

— Quelle repartie! Vous me verrez bien certainement; mais, avant de nous séparer, oserais-je vous demander un baiser?

— Deux. »

Son frère et le marquis sortirent. Deux chaises que j'avais fait venir a la porte emportèrent les deux cousines. Deux autres venues un peu plus tard servirent au lieutenant et à son amie.

Le marquis, resté chez moi, me dit le plus poliment du monde qu'il désirait me rembourser la moitié des frais que j'avais faits.

— J'ai deviné que vous alliez m'humilier.

— Ce n'est pas mon intention, et je n'insisterai pas; mais vous sentez que c'est moi qui deviens l'humilié.

— Non, car je compte sur votre esprit. Vous voyez que l'argent ne me coûte rien. D'ailleurs, je vous donne ma parole d'honneur de vous laisser payer pour moi dans toutes les parties de plaisir où je pourrai me trouver avec vous pendant le reste de ce carnaval. Nous souperons ici quand il vous plaira; c'est chez moi. Vous ferez la compagnie, et je vous laisserai payer la carte.

— A merveille! cet arrangement me plaît. Soyons bons amis. Je vous laisse avec cette charmante femme de chambre, et je ne conçois pas que pareille beauté ait pu exister à Milan, ignorée de tout le monde, excepté de vous.

— C'est une bourgeoise qui sait garder un secret. Dis-je vrai, madame?

— Je mourrais plutôt que de dire à quelqu'un que monsieur est le marquis de F.

— Très bien, charmante et belle dame, ne manquez jamais à votre parole, et prenez, je vous prie, ce petit souvenir. »

C'était une belle bague, que Zénobie accepta avec beaucoup de grâce : elle pouvait valoir cinquante sequins.

Le marquis étant parti, Zénobie fit ma toilette de nuit, et, en me couchant, je lui donnai vingt-quatre sequins après l'avoir embrassée, en lui disant qu'elle pouvait se retirer pour aller consoler son mari.

« Il n'est pas inquiet, me dit-elle, car il est philosophe.

— Il a besoin de l'être avec une femme aussi belle. Embrasse-moi encore, Zénobie, et puis séparons-nous. »

Elle se jeta sur moi en me couvrant de baisers et m'appelant son bonheur et sa providence. Ses baisers de

flamme produisirent leur effet naturel, et après lui avoir donné une nouvelle preuve du pouvoir de ses charmes, elle partit, et je m'endormis.

Il était deux heures quand je m'éveillai, mourant de faim. Je fis un excellent dîner, ensuite je m'habillai pour aller voir la belle Q., que, d'après ce qu'elle m'avait dit, je ne devais pas trouver sévère. Tout le monde jouait, elle exceptée. Elle était appuyée contre une fenêtre, et semblait lire si attentivement qu'elle ne m'aperçut pas ; mais, aussitôt qu'elle m'eut vu, le rouge lui monta au visage, et, fermant son livre, elle le mit dans sa poche.

« Oh ! je ne suis pas indiscret, mademoiselle, je ne dirai à personne que je vous ai surprise lisant un livre de prières.

— Précisément, car je serais perdue de réputation si l'on savait que je suis dévote.

— A-t-on parlé de la mascarade, et dit-on qui étaient les masques?

— On ne parle que de cela, et on nous plaint de n'avoir pas été au bal ; mais on désespère d'apprendre qui étaient les masques, parce qu'on dit qu'une voiture inconnue à quatre chevaux et qui allait comme le vent les a transportés à la première poste, d'où Dieu sait quelle route ils ont prise. On dit aussi que mes cheveux étaient postiches, et alors il me vient envie de leur donner un démenti. On ajoute que vous devez les connaître, parce que sans cela vous ne leur auriez pas donné des poignées de ducats.

— Il faut laisser dire et croire tout ce qu'on voudra, et ne point se trahir.

— Vous avez raison ; mais ce qu'il y a de vrai, c'est que nous avons eu un bien grand plaisir. Si vous vous acquittez aussi bien de toutes les commissions qu'on vous donne, vous êtes unique.

— Mais ce n'est que de vous que j'aurais pu accepter une pareille commission.

— Aujourd'hui de moi, et demain d'une autre.

— Je vois que je passe pour inconstant dans votre esprit ; mais je vous jure que si vous me trouviez digne de votre cœur, votre image ne s'effacerait jamais du mien.

— Je suis sûre que vous avez dit cela à mille filles, et que vous les avez méprisées après qu'elles vous ont eu trouvé digne de leur cœur.

— De grâce, ne vous servez pas du mot *méprisées*, car cela me ferait croire que vous me supposez un monstre. La beauté me séduit, j'aspire à sa possession, et je la méprise si ce n'est pas l'amour qui m'en offre la jouissance ; mais comment pourrais-je ne pas lui vouer un culte d'estime si elle se donne à moi par amour ? je devrais commencer par me mépriser moi-même. Vous êtes belle, et je vous adore ; mais vous vous tromperiez beaucoup si vous pouviez croire que je serais content de vous posséder par un effet de votre complaisance.

— Allons, je le vois, vous en voulez à mon cœur.

— Précisément ; c'est à votre cœur que je vise.

— Pour me rendre malheureuse dans quinze jours.

— Pour vous aimer jusqu'à la mort et souscrire à vos moindres volontés !

— A mes moindres volontés?

— Oui ; elles seraient pour moi des lois inviolables.

— Vous vous fixeriez à Milan ?

— N'en doutez pas, si vous me rendiez heureux sous cette condition.

— Ce qu'il y a de plaisant dans tout ceci, c'est que vous me trompez sans le savoir, s'il est vrai que vous m'aimiez.

— Tromper quelqu'un sans le savoir, c'est du nou-

veau pour moi. Si je ne le sais pas, je suis innocent.

— Innocent, si vous voulez; mais vous ne me trompez pas moins: car vous ne serez pas le maître de m'aimer quand vous ne m'aimerez plus.

— C'est dans les choses possibles, mais je rejette cette idée comme funeste. J'aime mieux me croire amoureux de vous à perpétuité. Ce qu'il y a de certain, c'est que depuis que je suis à Milan, je n'y trouve pas une figure de femme qui me plaise.

— Pas même la charmante fille qui nous a servies, et que vous avez peut-être tenue dans vos bras jusqu'à présent?

— Que dites-vous là, divine marquise! c'est la femme du tailleur qui a travaillé à vos habits. Elle est partie un instant après vous, et son mari ne l'aurait pas laissée chez moi, s'il n'avait su que j'en avais besoin pour faire servir les trois dames pour lesquelles étaient les robes qu'il a faites.

— Elle est jolie comme un cœur. Est-il possible que vous ne l'aimiez pas?

— Comment aimer une femme, lorsqu'on sait qu'un magot en jouit quand bon lui semble? Le seul plaisir que cette femme m'ait fait ce matin, c'est de me parler de vous.

— De moi?

— Oui. Me pardonnerez-vous si je vous confesse que dans ma curiosité je lui ai demandé laquelle des trois demoiselles qu'elle devait avoir vues sans chemise était la plus belle?

— Question de libertin. Eh bien! que vous a-t-elle répondu?

— Que celle qui a de si beaux cheveux est belle à tout point.

— Je n'en crois rien, car j'ai appris à changer de

chemise avec décence, et elle ne peut guère avoir vu que ce que je pourrais laisser voir à un homme sans danger Elle a voulu flatter votre curiosité indiscrète. Si j'avais une femme de chambre comme elle, je la chasserais dans l'instant.

— Vous êtes fâchée.

— Non.

— Vous avez beau dire non : j'ai vu votre âme dans cette petite incartade. Je suis au désespoir de vous avoir tenu ce propos.

— Allons, ce n'est rien. Je sais que les hommes questionnent là-dessus les femmes de chambre, et qu'elles répondent toutes comme votre belle, qui voudrait peut-être vous rendre curieux d'elle.

— Mais comment pourrait-elle se flatter d'y parvenir en exaltant vos beautés aux dépens des deux autres, lorsqu'elle ne pouvait pas savoir que c'est vous que je préfère ?

— Si elle ne le sait pas, j'ai tort ; mais elle n'en a pas moins menti.

— Elle peut avoir inventé, mais je ne crois pas qu'elle ait menti. Vous riez ! cela me ravit.

— Je ris, parce que j'aime à vous laisser croire tout ce que vous voulez.

— Vous me permettez donc de croire que vous ne me haïssez pas ?

— Vous haïr ? quel vilain mot. Si je vous haïssais, vous verrais-je ? Mais parlons maintenant d'autre chose Je veux vous prier de me faire un plaisir. Voici deux sequins. Mettez-les à la loterie sur un ambe, et vous me donnerez le billet quand vous viendrez me voir, ou bien vous me l'enverrez ; mais, de grâce, que personne ne le sache.

— Vous l'aurez demain sans faute, mais pourquoi me dites-vous de vous l'envoyer ?

— Parce qu'il se peut que vous ne veniez pas, si vous vous ennuyez avec moi.

— Franchement, mademoiselle, ai-je cet air auprès de vous ? Je suis bien malheureux ! Quels sont vos numéros?

— Le trois et le quarante. C'est vous qui me les avez donnés.

— Moi! et comment?

— Trois pincées de sequins, et toujours quarante. Je suis superstitieuse, et vous allez m'en faire la guerre; mais il semble que vous ne soyez venu à Milan que pour faire mon bonheur.

— Vous me rendez la vie ! ces paroles me comblent de joie. Vous dites que vous êtes superstitieuse, mais si vous ne gagnez pas cet ambe, n'allez pas vous aviser d'en tirer la conséquence que je ne vous aime pas : ce serait un sophisme monstrueux.

— Ma superstition ne va pas si loin, et je ne raisonne pas si mal.

— Croyez-vous que je vous aime?

— Oui.

— Me permettez-vous de vous le dire cent fois?

— Oui.

— Et de vous le prouver de toutes les façons?

— Pour les façons, je veux les connaître d'avance; car il serait possible que celles que vous croyez les plus efficaces me parussent fort inutiles.

— Je prévois que vous me ferez soupirer longtemps.

— Le plus que je pourrai.

— Et quand vous ne pourrez plus?

— Je me rendrai. Êtes-vous content?

— Oui, sans doute, mais je vais mettre toute ma force à diminuer la vôtre.

— Faites. Vos efforts me seront agréables.

— M'aiderez-vous à réussir?

— Peut-être.

— Ah ! charmante marquise, vous n'avez besoin que de parler pour rendre un homme heureux. Je le suis réellement et je vous quitte plein d'ardeur. »

En quittant cette charmante discoureuse, j'allai au théâtre, puis à la banque de pharaon, où je vis le masque qui avait gagné trois cents sequins la veille ; il jouait très malheureusement, car il perdait en marques plus de deux mille sequins. Dans moins d'une heure, il en perdit le double, et Canano mit bas les cartes en disant : « C'est assez. » Il se leva et le masque partit. C'était un Spinola, Génois.

« Vous avez fait une bonne banque? dis-je à Canano.

— Oui, mais j'en ai fait de mauvaises avec vous. Pierrot a été heureux.

— Eh bien! si j'avais parié, vous auriez perdu? car vous ne m'avez point reconnu en costume de Pierrot.

— C'est vrai, mais c'est que j'étais infatué du gueux que je prenais pour vous. Vous savez qui c'est?

— Pas le moins du monde. Je ne l'avais jamais vu avant ce jour. »

Je ne mentais point sous ce rapport.

« On dit qu'ils sont tous Vénitiens et qu'en sortant d'ici ils sont allés à Bergame.

— C'est possible, mais je n'en sais rien. J'avais quitté le bal lorsqu'ils partirent. »

Ce soir-là j'allai souper avec la comtesse A. B., son mari et Triulzi. Ils pensaient comme Canano. Triulzi me dit que je m'étais dévoilé en donnant à ces masques des poignées de sequins.

« On s'est trompé, lui dis-je ; on ne me connaît pas. Je suis superstitieux au jeu, et croirais perdre si je ne donnais pas une pincée de ducats à ceux qui m'en de-

mandent, pourvu que je sois en bonne veine. J'ai gagné trente livres d'or et je laisse parler les fous. »

Le lendemain j'allai prendre un billet de loterie et je le portai à ma belle marquise. J'étais complètement amoureux d'elle, parce que tout m'annonçait qu'elle l'était de moi. Ce jour-là la cousine ne jouait pas, et je passai trois heures avec elles, causant toujours amour et trouvant à leurs propos un charme inexprimable; car elles avaient infiniment d'esprit. Je les quittai convaincu que si le hasard m'avait mis en face de la cousine au lieu de Mlle. Q., j'en serais devenu amoureux comme je l'étais de l'autre.

Le carnaval, qui dure à Milan quatre jours de plus que partout ailleurs, ce qui raccourcit le carême d'une semaine, le carnaval touchait à sa fin. Il y avait encore trois bals. Je jouais et je perdais chaque jour deux ou trois cents sequins. Chacun admirait ma prudence plus encore que ma mauvaise fortune. J'allais tous les jours chez les belles cousines, où je filais le parfait amour, mais j'en étais toujours au même point; des espérances; et du positif, rien. La belle marquise m'accordait quelques baisers; nourriture de convalescent, sans substance; j'avais besoin de mieux que cela. Il est vrai que je ne m'étais point émancipé jusqu'à lui demander un rendez-vous. Comme c'était là qu'il fallait en venir, puisqu'en restant dans ma position de respectueuse réserve je courais risque de mourir d'inanition, trois jours avant le bal je lui demandai si je pouvais espérer de lui donner à souper avec ses deux amies, son frère et le marquis.

« Mon frère, me répondit-elle, ira vous voir demain pour voir avec vous ce qu'il y aura à concerter là-dessus. »

C'était de bon augure. Le lieutenant vint en effet. Je venais de recevoir les numéros du tirage, et qu'on

juge de ma joie en voyant le *trois* et le *quarante!* J'étais émerveillé du succès! Je ne dis rien au jeune marquis, parce que sa sœur me l'avait défendu; mais je prévis que ce coup du hasard serait favorable à mon amour.

« Le marquis de F., me dit l'aimable ambassadeur, vous invite à souper chez vous le soir du bal avec toute la société des gueux; mais, comme il veut nous surprendre, il a besoin de votre appartement pour faire travailler les habits de masque. Comme il veut s'assurer du secret, il vous prie aussi d'avertir la même femme de chambre que vous aviez.

— Volontiers! très volontiers, mon jeune ami. Dites à l'aimable marquis que tout cela est à son service.

— Faites en sorte que cette fille se trouve là aujourd'hui à trois heures, et prévenez le pâtissier que vous lui avez donné plein pouvoir.

— Tout cela sera fait au gré de votre ami. »

Il ne me fut pas difficile de deviner que le marquis avait envie de goûter de Zénobie; mais je trouvais la chose si naturelle que, loin d'en être fâché, je me sentis disposé à favoriser son doux penchant. Jouir et laisser jouir fut toujours ma devise, et elle le sera jusqu'à ma mort, quoiqu'au point où j'en suis, bien malheureusement, la jouissance pour moi ne soit plus que dans mes souvenirs.

Je sortis dès que je fus habillé, et dès que j'eus prévenu le pâtissier, j'allai chez le tailleur, qui fut charmé de l'occupation que je procurais à sa femme. Il savait par expérience que sa chatouille ne souffrait pas de ces absences.

« Je n'ai pas besoin de vous, lui dis-je, parce qu'il ne s'agit que de costumes de femmes; je n'ai besoin que de ma commère.

— A trois heures précises, je lui donnerai congé pour trois jours. »

Après avoir dîné, je pris ma direction ordinaire, et je trouvai mon aimable Q. dans l'ivresse de la joie. Son ambe lui valait cinq cents sequins.

« Cela vous rend heureuse? lui dis-je.

— Cela me fait plaisir ; mais, quoique je ne sois pas riche, ce n'est pas ce gain qui cause ma joie ; c'est la beauté de l'idée qui m'est venue et que j'ai embrassée ; c'est le plaisir que je ressens en songeant que ce bonheur me vient de vous. C'est une combinaison qui me parle impérieusement en votre faveur.

— Que vous dit-elle?

— Que vous méritez que je vous aime.

— Vous dit-elle aussi que vous m'aimez?

— Non, mais c'est mon cœur qui me tient ce langage.

— Vous me comblez de joie ; mais votre cœur vous dit-il aussi que vous devez me le prouver?

— Cher ami ! pouvez-vous en douter. »

En achevant ces mots, elle me tendit la main. C'était la première fois. J'y collai mes lèvres.

« Ma première idée, dit-elle, fut de mettre les quarante sequins sur l'ambe.

— Vous n'en avez pas eu le courage?

— Ce n'est pas cela ; j'ai eu honte. J'ai eu peur d'une pensée qui aurait pu vous venir et que vous ne m'auriez pas communiquée. J'ai craint qu'en vous donnant les quarante sequins pour les jouer, vous ne vous imaginassiez que je voulais vous faire entendre que je méprisais ce présent. Cela m'aurait fait du tort dans votre esprit ; mais si vous m'y aviez encouragée, j'y aurais consenti sur-le-champ.

— Je suis au désespoir de n'y avoir pas pensé. Vous

auriez actuellement dix mille sequins, et j'en serais heureux.

— N'en parlons plus.

— Votre frère m'a dit que nous irons au bal masqué sous la direction du marquis, et je vous laisse à penser si ma joie est grande en perspective d'une nuit entière que je passerai avec vous. Cependant j'ai une inquiétude.

— Et quelle est-elle?

— Je crains que cela n'aille pas aussi bien que la première fois.

— Soyez sans inquiétude; le marquis a beaucoup d'esprit. Il aime ma sœur autant que son honneur. Il est certain qu'on ne nous connaîtra pas.

— Je le souhaite. Il veut tout payer, et même le souper.

— Il ne saurait faire mieux que de vous imiter.

Le soir du bal, je me rendis de bonne heure chez mon pâtissier, où je trouvai le marquis très satisfait de ce que tout allait à son gré. La chambre des costumes était fermée. Je lui demandai d'un ton équivoque s'il avait été content de Zénobie.

« Je ne puis l'être que de son ouvrage, me répondit-il, car je ne lui ai demandé rien de plus.

— Je le crois pour mon compte, mais j'ai peur que votre belle amie ne soit pas aussi crédule sur ce point.

— Elle sait que je ne puis aimer qu'elle.

— N'en parlons plus. »

Les convives étant arrivés, le marquis nous dit que la mascarade était de nature à nous faire plaisir, et qu'ainsi il valait mieux nous habiller avant de souper.

Nous le suivîmes dans la chambre, où nous vîmes deux gros paquets. « Mesdames, dit-il aux trois belles, voici pour vous. Madame va vous habiller, et nous allons en faire autant dans une autre chambre. »

Il prit le plus gros paquet, et quand nous fûmes enfermés dans notre chambre, il le défit, me donna ce qui m'était destiné, ainsi qu'au lieutenant, et nous dit :

« Allons, mes amis, dépêchons-nous. »

Nous éclatâmes de rire en voyant des habits de femme. Rien n'y manquait, chemises, souliers brodés en paillettes avec des talons qui nous grandissaient de deux pouces, des jarretières superbes, et de riches coiffes de nuit, pour nous délivrer de l'embarras de la frisure ; de magnifiques dentelles qui nous tombaient sur les yeux. Il n'avait oublié ni les bas à coins rouge et or, ni les boucles de souliers. Je fus surpris que les souliers qu'il m'avait destinés me chaussassent bien, mais je sus ensuite que mon cordonnier était le sien. Corset, jupon, soutane, robe, fichu, éventail, sac à ouvrage, boîte de rouge, masques, gants, tout était parfait. Nous ne nous entr'aidâmes que pour placer nos cheveux sous la coiffe, mais quand nous fûmes habillés, nous avions l'air de fagots, à l'exception du jeune officier qui faisait illusion et qu'on aurait pu prendre pour une très jolie femme ; car un faux sein et un cul-de-Paris remplaçaient les beautés qu'il ne pouvait avoir comme homme.

Sans nous être concertés, nous nous mîmes tous trois sans culottes.

« Vos belles jarretières, dis-je au marquis, m'ont fait connaître que je devais m'en passer.

— C'est à merveille, dit-il, mais le malheur est que personne ne s'avisera de s'assurer du fait, car deux demoiselles de cinq pieds dix pouces n'inspireront point de si vifs désirs. »

J'avais deviné que nos charmantes compagnes seraient en homme, et je ne m'étais pas trompé. Comme elles avaient été prêtes avant nous, lorsque nous ouvrîmes la porte, nous les vîmes le dos tourné vers la cheminée.

Elles avaient l'air de trois jeunes pages, moins l'effronterie, car elles avaient la mine un peu embarrassée sous ce costume, quoi qu'elles affectassent de se montrer à leur aise.

Nous nous présentâmes en singeant la modestie du beau sexe et avec cette pudique réserve qui convient au rôle que nous voulions jouer. Cela fit qu'elles se crurent obligées d'imiter l'allure des hommes, et leur accoutrement n'était pas celui qui convient à des jeunes gens qui ont l'habitude d'être respectueux auprès des femmes. Elles étaient costumées en coureurs, culottes serrées, petites vestes bien pincées, gilet découvert, jarretières à franges d'argent, ceinture galonnée et joli bonnet brodé en argent avec des armes banales en dorure. Leurs chemises de batiste étaient ornées d'un immense jabot en point d'Alençon. Vêtues ainsi et montrant forcément leurs belles formes sous un voile presque transparent, elles auraient pu donner des sens à un paralytique, et nous n'étions rien moins que cela. Cependant nous les aimions trop pour les effaroucher.

Après les premières singeries ordinaires en pareille occasion, nous nous mîmes à causer naturellement, en attendant qu'on eût servi. Elles nous dirent qu'étant habillées en homme pour la première fois de leur vie, elles n'étaient pas sans crainte sur le danger qu'elles courraient, si elles osaient aller au bal. « Si par malheur on venait à nous connaître ! s'écria la cousine, nous serions perdues. » Elles avaient raison, mais notre rôle était de les rassurer, quoique, moi surtout, nous désirassions rester en petit comité.

Nous nous mîmes à table, chacun près de s'amie, et, contre mon attente, la maîtresse du lieutenant fut la première à égayer le souper. Croyant ne pouvoir bien jouer son rôle d'homme qu'en se montrant audacieuse,

elle commença par agacer le lieutenant femelle, qui se défendait comme une prude. Les deux cousines, honteuses de paraître moins aguerries que leur amie, commencèrent à nous faire des caresses un peu luronnes. Zénobie, qui nous servait à table, ne put s'empêcher de rire lorsque mon adorable Q. lui reprocha de m'avoir fait ma robe trop étroite à la poitrine. Ayant allongé sa jolie main comme pour me faire violence, je lui donnai un petit soufflet ; elle, imitant la politesse d'un cavalier repentant, me prit la main et la baisa en me demandant pardon. Le rôle n'était pas tenable.

Le marquis ayant dit qu'il avait froid, la cousine lui demanda s'il avait sa culotte, et là-dessus allongeant la main pour s'en assurer, elle la retira en rougissant, ce qui nous fit partir d'un éclat de rire auquel elle eut le bon esprit de faire chorus, en continuant à ravir son rôle d'amoureux intrépide.

Le souper n'avait rien laissé à désirer : délicatesse, variété, profusion, tout s'y trouvait réuni. Échauffés d'amour et de vin, nous nous levâmes après avoir passé plus de deux heures à table ; mais en nous levant la tristesse se peignit sur les traits des deux belles cousines. Elles ne savaient comment se rendre au bal avec leur costume qui devait mettre tous les masques libertins à leurs trousses. Le marquis le sentait comme nous et trouvait leur répugnance naturelle.

« Il faut pourtant se décider, dit le lieutenant ; ou au bal ou chez nous.

— Ni l'un ni l'autre, dit le marquis, dansons ici.

— Où sont les violons? dit sa maîtresse ; vous n'en trouveriez pas cette nuit à prix d'or.

— Eh bien ! dis-je, passons-nous-en. Nous allons prendre du punch, nous jouerons à mille petits jeux, nous causerons, et nous n'en serons que plus heureux ;

quand nous serons fatigués, nous dormirons. Nous avons trois lits.

— Deux suffisent, dit la cousine.

— C'est vrai, mais abondance de bien ne nuit pas. »

Zénobie était allée souper avec la femme du pâtissier; elle devait remonter quand on l'appellerait.

Après deux heures de petites folies qui ne furent point perdues pour l'amour, la maîtresse du lieutenant, ayant la tête un peu troublée, passa dans une autre chambre et se jeta sur le lit; son amant ne tarda pas à la suivre.

Mlle Q., qui était dans le même cas, me dit qu'elle désirait se reposer un moment ; je la conduisis dans une chambre où elle pouvait s'enfermer, et je lui en fis la proposition.

« Je ne crois pas avoir à me défier de personne, me dit-elle.

« Nous laisserons donc le marquis avec l'aimable cousine : ils pourront se reposer, et moi je vous veillerai.

— Non, mon ami; vous dormirez aussi. »

En disant cela, elle passa dans le cabinet de toilette, en me priant d'aller lui chercher sa soutane. Quand elle rentra :

« Ah! je respire, s'écria-t-elle. Cette maudite culotte est trop étroite ; elle me blessait. »

Elle se jeta sur le lit, n'ayant que sa soutane.

« Où donc, mon cher cœur, cette fatale culotte vous blessait-elle?

— Je ne veux pas vous le dire, mais il me semble que ce vêtement doit vous être bien incommode.

— Mais, mon ange, nous sommes différemment construits, et la culotte ne saurait nous blesser à l'endroit où elle vous incommodait. »

Pendant que je parlais, je la tenais dans mes bras, pressée contre mon sein, et je me laissai tout doucement tomber à côté d'elle. Nous restâmes un quart

d'heure sans parler, nous tenant embrassés et collant nos lèvres dans un long baiser. Je la quittai un moment pour la laisser en liberté dans le cabinet de toilette, et quand je revins, je la trouvai sous la couverture. Elle me dit qu'elle s'était déshabillée pour mieux dormir, et se retourna en fermant les yeux. Je sentis que l'heure du berger avait sonné, et m'étant d'un tour de main débarrassé de mon attirail de femme, je me glissai doucement auprès d'elle, car il faut ménager la pudeur expirante; et l'entourant de mes bras, bientôt certaine pression mit le désordre dans ses sens, et, se retournant vers moi, elle m'abandonna la jouissance de tous ses charmes.

Après le premier sacrifice, je proposai une ablution nécessaire; car sans pouvoir précisément me flatter d'avoir brisé la serrure, la victime avait laissé sur l'autel des traces flatteuses. Mon offre fut accueillie avec joie, et quand l'opération réciproque fut achevée, elle me permit de jouir de la vue de toutes ses beautés, que je couvris de mes baisers. Enhardie par mes caresses, elle voulut jouir du privilège de l'égalité.

« Qu'il y a loin, me dit-elle, de la peinture à la réalité !

— Mais la comparaison, mon ange, est en faveur de la peinture?

— Que dites-vous! peut-on donner la préférence à l'art sur la nature?

— Mais la nature peut avoir des imperfections.

— Je ne sais si dans ce que je vois il y a quelque imperfection : mais je n'ai jamais rien vu de plus beau. »

Il est certain que dans ce moment je présentais dans toute sa beauté l'instrument de l'amour, et je lui en fis sentir toute la puissance. Elle ne demeura pas en reste,

car j'ai rarement trouvé dans une femme plus d'ardeur, de flexibilité et de réciprocité. « Si nous sommes sages, me dit-elle, au lieu d'aller à aucun bal, nous reviendrons ici chercher de si douces jouissances. » Je baisai amoureusement la bouche qui m'annonçait mon bonheur d'une manière si formelle, et je la convainquis par mes transports que jamais homme ne pouvait l'aimer plus ardemment que moi. Je n'eus pas de peine à l'empêcher de dormir, car ses beaux yeux ne firent pas mine de se fermer une seule fois. Nous fûmes constamment en action ou en douce contemplation que nous entremêlions de propos amoureux. Je la trompai quelquefois, mais à son avantage; car le tempérament d'une jeune femme l'emporte toujours sur celui d'un homme, et nous ne quittâmes la partie que lorsque le jour commença à poindre. Nous n'eûmes pas besoin de nous cacher les uns des autres, car chacun avait joui en paix, et une modestie réciproque nous empêcha seule de nous adresser des félicitations. Par ce silence, nous ne proclamions pas notre bonheur, mais nous ne le niions pas.

Quand nous fûmes prêts, je remerciai le marquis, en le priant à souper, sans qu'il fût question de mascarade, pour la nuit du bal prochain, si les dames en étaient contentes. Le lieutenant dit oui pour elles, et sa maîtresse lui sauta au cou de joie, en le remerciant et en lui reprochant d'avoir dormi toute la nuit. Le marquis dit qu'il en avait fait autant; je répétai ces paroles comme un article de foi, et les dames se mirent à nous embrasser, en nous remerciant de nos honnêtes procédés à leur égard. Nous nous séparâmes comme la première fois, si ce n'est que le marquis resta seul avec Zénobie.

Je me couchai dès que je fus rentré, et ne m'étant levé qu'à trois heures, je ne trouvai personne à la maison. J'allai donc dîner seul chez mon pâtissier, où je trouvai

Zénobie avec son mari, qui était venu jouir des bribes de notre souper de la veille. Il me dit que j'avais fait sa fortune, car le marquis avait donné vingt-quatre sequins à sa femme ainsi que tout son ajustement d femme. Je lui donnai aussi le mien. Ayant dit à ma commère de me faire servir à dîner, le tailleur partit en me comblant de reconnaissance.

Quand je fus seul avec la belle Zénobie, je l'engageai à me dire si elle avait été contente du marquis.

« Il m'a bien récompensée, me dit-elle avec un petit signe de rougeur.

— Je n'en demande pas davantage, ma chère Zénobie, lui dis-je ; car il est impossible de te voir sans t'aimer, et dès qu'on t'aime, on désire de te posséder.

— Le marquis ne m'a pas prouvé cela.

— C'est possible, mais c'est étonnant. »

Quand j'eus dîné, je me hâtai d'aller trouver ma belle marquise, que j'aimais bien plus qu'avant la délicieuse nuit que j'avais passée avec elle. Il me tardait de la voir, pour connaître l'effet qu'elle ferait sur moi après avoir fait si solidement mon bonheur. Je la trouvai plus belle. Elle me reçut avec le ton et les manières qui conviennent à une amante heureuse d'avoir acquis des droits sur son amant. « J'étais sûre, me dit cette belle, que vous seriez venu me voir. » Et quoiqu'en présence de sa cousine, elle reçut et me donna mille baisers enflammés, et qui ne laissaient aucun doute sur l'emploi que nous avions fait de notre tête-à-tête. Je passai avec elles cinq heures qui me parurent bien courtes, tant le plaisir abrège le temps. Quand on parle d'amour et que les raisonnements se rapportent à soi, l'amour-propre et le sentiment rendent la matière inépuisable. Cette visite de cinq heures, le lendemain de la noce, me prouva que j'étais violemment amoureux de ma nouvelle conquête, en même

temps qu'elle dut convaincre ma belle marquise que j'étais digne de sa tendresse.

La comtesse A. B. m'avait invité par un billet à souper avec elle, son mari et le marquis Triulzi, qui avait invité tous les amis de la maison. Cela fit que je n'allai pas voir Canano, qui depuis ma victoire en Pierrot m'avait gagné un millier de sequins. Je savais qu'il se vantait d'être sûr de me tenir, et *in petto* je me promettais le contraire, ou mieux encore. Pendant le souper, l'Espagnole me fit la guerre. Je découchais, on me voyait rarement; on s'évertuait pour m'arracher mon secret, on voulait connaître mes bonnes fortunes. On savait que je soupais quelquefois chez Thérèse avec Greppi, dont on se moquait, parce qu'il avait la fatuité de dire que j'étais sans conséquence. Moi, pour mieux cacher mon jeu, je disais qu'il avait raison, et je menais la plus heureuse des vies.

Le lendemain Barbaro, honnête homme comme tous les joueurs qui corrigent la fortune, vint me voir et me rendit mes deux cents sequins avec deux cents de bénéfice, et me dit qu'ayant eu une petite querelle avec le lieutenant, il ne jouerait plus. Je le remerciai de m'avoir fait connaître la belle marquise, lui disant que j'en étais tout amoureux et que j'espérais vaincre sa rigueur. Il se mit à sourire, loua ma discrétion et me fit entendre qu'il n'en était pas la dupe. Il me suffisait de ne rien avouer.

Vers les trois heures, j'allai voir cette charmante femme et je passai près d'elle, comme la veille, cinq heures pleines d'agrément. Comme Barbaro ne jouait plus, on avait donné ordre aux gens d'annoncer qu'il n'y avait personne. Amant déclaré de la belle marquise, la cousine me traitait en ami. Elle me priait de rester à Milan le plus qu'il me serait possible; car, outre que cela

prolongerait le bonheur de sa cousine, j'assurerais aussi le sien, puisque sans moi il lui serait impossible de passer des heures tête à tête avec son cher marquis, lequel, aussi longtemps que son père vivrait, ne pourrait jamais la fréquenter librement. Elle se croyait sûre de devenir sa femme dès que le vieux serait dans la tombe. Ses espérances furent vaines, car le jeune marquis donna bientôt dans des travers qui le ruinèrent.

Le lendemain au soir, les cinq aimables personnes, au lieu d'aller au bal, vinrent souper chez moi, et après un repas délicieux nous allâmes sans façon nous livrer au plaisir. Charmante nuit, pendant laquelle pourtant nos plaisirs furent interrompus par les réflexions tristes et vraies que le carnaval, en finissant, allait aussi nous en empêcher la continuation.

La veille du mardi gras, comme il n'y avait point de bal, je me mis à jouer, et n'ayant pas une seule fois rencontré trois cartes gagnantes, je perdis tout l'or que j'avais sur moi. Je serais parti, comme à mon ordinaire, si une femme déguisée en homme ne m'eût donné une carte, en me pressant par signes de la jouer. Je la mis devant le banquier à cent sequins sur parole. Je perdis, et pour regagner ma dette, j'en perdis mille que je fis payer le lendemain.

Près de sortir pour aller me consoler auprès de ma belle marquise, je vois le masque de mauvaise augure, accompagné d'un autre homme masqué qui m'approche en me serrant la main, et me priant à l'oreille d'aller le voir aux Trois-Rois à dix heures, au numéro qu'il m'indiqua, si, ajouta-t-il, l'honneur d'un ancien ami m'était cher.

« Qui est cet ami?

— Moi-même.

— Qui êtes-vous?

— Je ne puis vous le dire.

— Je vous prie de ne pas m'attendre, car si vous êtes mon ami, rien ne doit vous empêcher de me dire votre nom. »

Je sortis, et il me suivit, en me priant d'aller jusqu'au bout des arcades. Là, il ôta son masque, et je vis ce *Croce* que mes lecteurs peuvent se rappeler.

Je savais qu'il était banni de Milan, et je compris ses raisons pour ne point se nommer en public ; mais je me félicitai de lui avoir refusé le plaisir d'aller à son auberge.

« Je suis surpris, lui dis-je, de vous voir ici.

— Je le crois. Je suis venu à la faveur de la saison qui permet le masque, pour obliger mes parents à me donner ce qu'ils me doivent; mais ils me traînent en longueur pour ne rien me donner, persuadés que, dans la crainte d'être reconnu, je serai forcé de m'en aller en carême.

— Mais en carême comptes-tu partir, quand même tu n'auras pas reçu ce que tu attends?

— Il le faudra bien; mais, puisque tu ne veux pas venir me voir, sauve-moi en me donnant une vingtaine de sequins, ce qui me mettra en état de partir dimanche matin, lors même que mon cousin, qui me doit dix mille livres, me refuserait la dixième partie que je lui demande. Mais avant de partir je le tue.

— Je n'ai pas le sou, et ton masque que voilà me coûte mille sequins que je ne sais comment payer.

— Je le sais. Je suis un malheureux qui porte malheur à tous mes amis. C'est moi qui lui ai dit de te donner une carte dans l'espoir de faire changer la chance.

— Est-ce une fille de Milan?

— Non, elle est de Marseille, fille d'un riche commissionnaire. J'en suis devenu amoureux, et l'ayant séduite,

je l'ai enlevée pour son malheur. J'avais beaucoup d'argent alors; mais, malheureux! j'ai tout perdu à Gènes, où j'ai dû vendre tout ce que j'avais pour venir ici, où je suis depuis huit jours. Assure-moi les moyens de me sauver, je t'en supplie. »

Touché de compassion, je retournai sur mes pas pour demander vingt sequins à Canano, et je les donnai à ce malheureux, en lui disant de m'écrire.

Cette aumône me fit du bien, car elle me fit perdre l'humeur que me causait ma perte, et je pus passer une délicieuse soirée avec ma belle marquise.

Le lendemain nous soupâmes chez moi, et puis nous passâmes le reste de la nuit dans les bras de l'amour. C'était le samedi, dernier jour du carnaval de Milan, et je passai le dimanche, premier jour du carême, dans mon lit; car j'avais épuisé mes forces avec la marquise, et je savais qu'un long sommeil me rétablissait.

Le lundi matin de très bonne heure, Clairmont vint me remettre une lettre qu'un domestique de louage avait apportée. Cette lettre, sans signature, contenait ce qui suit :

« Monsieur, ayez pitié de la plus malheureuse créa-
« ture qu'il y ait sous le ciel. M. de La Croix est sûre-
« ment parti désespéré. Il m'a abandonnée dans cette
« auberge, où il n'a rien payé. Grand Dieu! que vais-je
« devenir! Venez, monsieur, je vous en conjure, ne fût-
« ce que pour me donner un conseil. »

Je n'hésitai pas un instant. Ce ne fut ni l'amour ni le libertinage qui me porta à voler au secours de cette infortunée; je ne fus mû que par le sentiment de l'humanité et de la vertu. Je passai ma redingote et je courus aux Trois-Rois, à la même chambre où j'avais vu Irène, et où je trouvai une jeune et belle fille de la figure la plus noble et la plus intéressante. Je crus voir à la fois

la pudeur, la candeur et l'innocence opprimées. Dès qu'elle m'aperçut, elle vint au-devant de moi de l'air le plus modeste, en me demandant pardon d'avoir osé m'incommoder. Elle me pria de dire en Italien à une femme qui était dans la chambre de sortir.

« Elle me fatigue depuis une heure. Je n'entends pas sa langue, mais j'ai compris qu'elle veut m'être utile. Je ne me sens pas inclinée à accepter son secours.

— Qui vous a dit de venir chez cette demoiselle? demandai-je à cette femme.

— Un valet de place m'a prévenue qu'une demoiselle étrangère était restée ici toute seule et qu'elle est bien à plaindre. L'humanité m'a portée à venir voir si je pouvais lui être de quelque utilité. Je m'en vais fort contente d'en être quitte pour ma bonne volonté. Je la laisse en bonnes mains et je lui en fais mon compliment. »

Je vis que cette femme était une pourvoyeuse, et je ne lui répondis que par un sourire de mépris.

La pauvre abandonnée me conta ensuite en peu de mots ce que je savais déjà, puis elle ajouta que *Croce*, qui se faisait appeler *de Sainte-Croix*, alla jouer dès qu'il eut les vingt sequins, qu'ensuite il la reconduisit à l'auberge, où il passa, dans un état de désespoir, toute la journée du lendemain, parce qu'il n'osait pas sortir de jour.

« Le soir il sortit avec un masque, et ne rentra que le matin. Quelques instants après, ayant mis sa capote, il se disposa à sortir, en me disant que s'il ne revenait pas, il me ferait savoir de ses nouvelles par votre canal : en même temps, il me remit votre adresse, dont j'ai pris la liberté de faire usage. Il n'est pas revenu, ajouta-t-elle avec un soupir, et si vous ne l'avez pas vu, je suis sûre qu'il est parti à pied et sans le sou. L'hôte voudra être

payé. En vendant tout, je puis le satisfaire ; mais, grand Dieu ! que ferai-je ensuite ?

— Oseriez-vous retourner chez votre père ?

— Oui, monsieur. Certainement je l'oserai. Mon père me pardonnera quand, à genoux et les larmes aux yeux, je lui dirai que je suis prête à m'ensevelir dans un couvent.

— Eh bien ! je vous conduirai à Marseille en personne, et en attendant je vous trouverai ici une chambre chez d'honnêtes gens. Jusqu'alors, enfermez-vous dans cette chambre, ne recevez personne, et j'aurai soin de vous. »

J'appelai l'hôte, qui m'apporta le compte fort peu considérable, et je payai, en ordonnant qu'on eût soin de fournir madame de tout ce dont elle pourrait avoir besoin jusqu'à mon retour. Cette pauvre personne était muette de surprise et de reconnaissance. Je la quittai en la saluant affectueusement et sans même lui prendre la main. Ce n'est pas pourtant que le diable se fût fait ermite ; mais j'ai toujours respecté le malheur.

J'avais déjà jeté les yeux sur Zénobie, et je me rendis de suite chez elle. Je lui dis, en présence du mari, le service que j'attendais d'elle, si elle pouvait donner un petit coin à ma nouvelle protégée.

« Je lui céderai ma place, s'écria le tailleur bon diable, si elle veut coucher avec ma femme. Je prendrai une petite chambre ici près, et j'y demeurerai aussi longtemps que la demoiselle me remplacera auprès de Zénobie.

— Je trouve cela très bien pensé, compère, mais votre femme perdra au change.

— Fort peu de chose, » dit Zénobie.

Et le tailleur de pouffer de rire.

— Quant au manger, ajouta-t-il, ma foi, elle s'arrangera comme elle voudra.

— C'est le plus facile, dis-je ; Zénobie en aura soin et je payerai. »

Je me mis à écrire deux lignes dans lesquelles je prévenais la jeune personne de l'arrangement, et je chargeai Zénobie de le lui porter. Le lendemain je la vis installée chez ces bonnes gens, mal logée, mais contente et jolie à ravir. Je me sentais sage, mais je soupirais en pensant combien il me serait difficile de l'être en voyage.

Je n'avais plus rien à faire à Milan, mais je m'étais engagé avec le comte d'aller passer avec lui une quinzaine à San-Angelo. C'était un fief appartenant à sa maison, à quinze milles de Milan, et le cher comte m'en parlait avec enthousiasme. Je l'aurais trop mortifié de partir sans lui accorder la satisfaction de l'y accompagner. Il avait un frère marié qui y faisait sa résidence, et il ne cessait de me dire combien ce frère serait enchanté de faire ma connaissance. A notre retour, heureux de ma complaisance, il devait me souhaiter un bon voyage.

Déterminé à reconnaître l'hospitalité de ce brave homme par cet acte de complaisance, le quatrième jour de carême je pris congé de Thérèse, de Greppi et de la tendre marquise pour deux semaines, et nous partîmes.

La comtesse, à mon grand plaisir, ne se soucia pas d'être de la partie. Elle demeurait beaucoup plus volontiers à Milan avec Triulzi, qui ne la laissait manquer de rien.

Nous arrivâmes à San-Angelo en trois heures, et nous trouvâmes qu'on nous attendait pour dîner.

CHAPITRE III

Ancien château. — Clémentine. — La belle pénitente. — Lodi. — Déclaration d'amour réciproque, sans crainte des suites.

Le château seigneurial de la petite ville de San-Angelo est vaste, antique au moins de huit siècles, mais sans aucune régularité, sans aucun genre d'architecture qui puisse faire deviner l'époque de sa fondation. Il est composé d'un rez-de-chaussée divisé en une foule de petites chambres, d'un étage qui contient plusieurs grands appartements très hauts, et d'un immense grenier. Les murs crevassés en maints endroits sont d'une épaisseur qui atteste que nos aïeux bâtissaient pour leurs arrière-petits neveux, ce qui n'est plus de nos jours; car nous commençons à bâtir à l'anglaise, c'est-à-dire à peine pour la durée ordinaire d'une vie d'homme. Les escaliers, en larges dalles de pierres, étaient si usés qu'on ne pouvait monter ou descendre les degrés qu'avec précaution. Le parquet était partout en briques, et comme elles étaient de divers âges et que la couleur n'avait pas été renouvelée peut-être depuis plus d'un siècle, il formait une espèce de marqueterie peu agréable à l'œil. Les fenêtres ne nuisaient pas à l'ensemble; comme elles manquaient de vitres et que les châssis, en plus d'un endroit, n'auraient pu en supporter le poids, elles étaient habituellement ouvertes, et aucune n'avait des volets. Heureusement le climat en rendait la privation peu sensible. Quant aux plafonds, ils étaient de contrebande; de larges poutres en tenaient lieu, et des nids de toute espèce, même d'oiseaux nocturnes, avec force toiles d'araignée, remplaçaient les arabesques.

Dans ce palais gothique, palais bien plus que château, puisqu'il n'avait ni tourelles, ni aucun des attributs de la féodalité, sauf l'énorme écusson de famille, fort bien entretenu, qui couronnait la porte cochère; dans ce palais. dis-je, monument de l'ancienne noblesse des comtes A. B., et dont ils faisaient plus de cas que du plus bel édifice qu'ils auraient acquis de leur argent, il y avait en trois endroits quatre ou cinq chambres de suite un peu mieux tenues que le reste. C'étaient les appartements des maîtres actuels, car ils étaient trois : le comte A. B., mon ami; le comte Ambroise, qui habitait constamment le château, et un troisième, officier dans les gardes-walonnes d'Espagne. Ce fut l'appartement de ce dernier qu'on m'assigna. Mais parlons de l'accueil que j'y reçus.

Le comte Ambroise vint me recevoir à la porte du château comme on aurait pu le faire à un haut et puissant seigneur. Les deux battants étaient ouverts à plein, mais je ne m'enorgueillirai point de cette circonstance par le motif que, tombant de vétusté, il aura été impossible de les fermer.

Le noble comte, le bonnet de coton à la main, dans une mise décente, mais négligée, quoiqu'il fût à peine âgé de quarante ans, me dit avec autant de noblesse que de modestie que son frère avait eu tort de m'engager à venir contempler leurs misères, que je ne trouverais pas chez eux les commodités auxquelles j'étais habitué; mais qu'en revanche *je pouvais compter sur le cœur milanais*. C'est une phrase que les Milanais ont toujours à la bouche: mais, comme ils la justifient, elle leur va bien. Ils sont généralement bons, honnêtes, serviables et hospitaliers; la franchise de leur caractère condamne les Piémontais et les Génois, qu'ils ont à égale distance de leur beau pays.

Le bon Ambroise me présenta à la comtesse son épouse et à ses deux belles-sœurs, dont l'une était une beauté

des plus achevées, à un peu d'embarras près, qui ne venait sans doute que de son défaut du monde, car ils ne voyaient jamais que quelques voisins peu stylés aux belles manières de la haute société. L'autre était de ces femmes dont on ne dit rien, c'est-à-dire ni belle ni laide, et telle qu'on en trouve par centaines. La comtesse portait sur une physionomie de Madona une douceur angélique, mêlée de dignité et de candeur. Elle était de Lodi et n'était mariée que depuis deux ans. Ces trois sœurs étaient très jeunes, très nobles et très pauvres. Pendant le dîner, le comte Ambroise me dit qu'il avait épousé sa femme pauvre, parce qu'il faisait plus de cas de ses mœurs et de son caractère que de sa naissance.

« Elle fait mon bonheur, ajouta-t-il, et quoiqu'elle ne m'ait rien apporté, il me semble qu'elle m'a enrichi, car elle m'a appris à regarder comme superflu tout ce que nous n'avons pas.

— C'est là, lui dis-je, la véritable philosophie de l'homme de bien. »

La comtesse, enchantée de l'éloge de son mari et de mon approbation, lui souri amoureusement, et prenant des mains d'une femme qui le lui présenta un poupon de cinq ou six mois, joli comme un amour, elle lui offrit un sein d'albâtre et fait au tour. C'est le privilège d'une mère nourrice, la nature lui a appris qu'en agissant de la sorte elle ne blesse en rien la pudeur. Son sein, devenu source de vie, est censé ne pouvoir éveiller dans ceux qui le voient d'autre sentiment que celui du respect. J'avoue cependant que cette vue aurait pu réveiller en moi un sentiment plus tendre, car le tableau était ravissant, et si Raphaël l'avait eu sous ses yeux, je suis persuadé que sa belle Madona aurait eu des perfections qui nous sont encore inconnues dans les plus sublimes productions de l'art de la peinture.

Le dîner que le comte Ambroise me donna aurait été excellent sans les ragoûts que je trouvai détestables. Soupe, bouilli, petit salé, saucissons, mortadelles, laitage, légumes, gibier, fromage *mascarpon*, fruits de conserve, tout était délicieux; mais son frère l'ayant avertit que j'étais gourmand et que je tranchais du grand, surtous à table, le bon Ambroise crut devoir me donner des platn travaillés, et c'était tout ce qu'on peut imaginer de plus mauvais. La politesse exigeait que j'en goûtasse, mais je me promis de ne plus m'y laisser prendre. Après le dîner, je pris mon amphitryon à part et je lui fis comprendre que sa table serait friande et excellente avec dix plats au naturel, et sans le moindre ragoût. Depuis lors je fis chaque jour une chère délicieuse.

Nous étions six à table, tous gais et causeurs, excepté la belle Clémentine. C'était le nom de la jeune comtesse qui m'avait fait une vive impression. Elle ne parlait que lorsqu'elle était forcée de répondre, et c'était toujours en rougissant ; mais, comme je n'avais d'autre moyen de voir ses beaux yeux qu'en la contraignant à me parler, je lui faisais mille questions. Cependant sa rougeur me faisant conjecturer que je la gênais, je pris le parti de la laisser tranquille, et d'attendre l'opportunité de faire avec elle plus ample connaissance.

On me conduisit enfin à mon appartement, et on m'y laissa. Les fenêtres étaient vitrées et ornées de rideaux comme dans la salle où nous avions dîné, mais Clairmont me dit qu'il n'osait pas défaire mes malles, parce que les portes et les commodes étaient dépourvues de clefs, a moins que je ne le délivrasse de toute responsabilité. Je trouvai qu'il avait raison, et j'allai trouver mon ami.

« Dans tout le château, me dit-il, il n'y a de clefs qu'à la cave ; malgré cela, tout y est sûr. Il n'y a point

de voleurs à San-Angelo, et s'il y en avait, ils n'oseraient point entrer chez nous.

— Je le crois, mon cher comte; mais vous sentez que mon devoir est d'en supposer partout; vous sentez que mon propre valet pourrait saisir cette occasion de me dévaliser, sans que je pusse le convaincre, et vous sentez que je devrais me taire s'il m'arrivait d'être volé.

— Je sens tout cela. Demain matin un serrurier mettra des clefs à vos portes, et vous serez le seul dans la maison qui pense à prendre des mesures contre les voleurs. »

J'aurais pu lui répondre avec Juvénal :

. . . Cantat vacuus coram latrone viator;

mais je l'aurais mortifié. Je dis à Clairmont d'attendre au lendemain pour ouvrir mes malles, et je sortis avec le comte A. B. et ses deux belles-sœurs, pour aller nous promener dans la ville. Le comte Ambroise et sa belle moitié restèrent au château ; cette aimable et tendre mère ne quittait jamais son nourrisson. La belle Clémentine avait dix-huit ans; quatre de moins que sa sœur mariée. Elle accepta mon bras, et mon ami offrit le sien à la comtesse Éléonore.

« Nous allons, me dit le comte, faire une visite à la belle pénitente. »

Lui ayant demandé ce que c'était que cette belle pénitente, il me dit sans se gêner à cause de ses deux belles-sœurs :

« C'est une ancienne Laïs qui a vécu à Milan pendant une couple d'années avec une telle réputation de beauté, qu'outre tout ce qu'il y a de riche à Milan, on venait de villes voisines pour lui témoigner la curiosité générale qu'elle excitait. Sa maison s'ouvrait et se fermait cent fois par jour, et cette excessive hospitalité était insuffi-

sante pour satisfaire tous les désirs qu'elle excitait. Il y a un an qu'on a mis fin à ce que les dévotes et les vieilles gens appelaient un scandale. Le comte Firmian, homme savant et rempli d'esprit, étant allé à Vienne, reçut, à son départ, l'ordre de la faire enfermer dans ce couvent. L'auguste Marie-Thérèse n'a jamais su pardonner à la beauté mercenaire. Obligé d'obéir aux ordres de la rigide souveraine, le comte fit enfermer la belle pécheresse. On lui dit qu'elle était coupable ; on exigea d'elle une confession générale et on lui imposa une pénitence à vie dans ce monastère. Ce fut le cardinal Pozzobonelli, grand pontife du rit ambroisien, qui lui donna l'absolution, après quoi il lui conféra le sacrement de la confirmation, changeant le nom de Thérèse qu'elle avait reçu aux fonts baptismaux en celui de Marie-Madeleine, voulant par là indiquer à cette belle pécheresse le chemin de son salut éternel, en imitant dans sa pénitence sa nouvelle patronne dont, jusqu'alors, elle avait imité les déréglements.

« Le couvent dont notre famille a le patronage est consacré aux pénitentes. C'est un lieu inaccessible où les recluses vivent sous la surveillance d'une supérieure d'un caractère doux, et bien propre à adoucir les peines qu'elles doivent endurer, passées qu'elles sont de toutes les voluptés de ce monde aux plus rudes privations. Elles ne peuvent que travailler et prier Dieu. Elles ne voient d'autre homme que le confesseur qui leur dit la messe chaque jour. Nous sommes les seuls auxquels la supérieure ne peut défendre l'entrée de cette prison, et elle ne s'avise jamais d'exclure les personnes qui sont avec nous. »

Ce récit me toucha vivement ; j'en avais les larmes aux yeux. Pauvre Marie-Madeleine ! Barbare impératrice ! Je crois avoir dit quelque part d'où lui venait son austère vertu

Dès que nous fûmes annoncés, la supérieure vint rece-

voir le comte à la porte, et nous fit entrer dans une assez vaste salle, où, sans aucune question, il me fut facile de distinguer la célèbre pénitente au milieu de cinq ou six jeunes filles, pénitentes comme elle, mais pour des pécadilles sans doute, car elles étaient laides ou à peu près. Dès que ces pauvres filles nous aperçurent, elles quittèrent leur aiguille ou leur tricot et se tinrent respectueusement debout devant nous. Malgré l'austérité de son costume, Thérèse me fit une vive impression. Que de beauté! que de majesté malgré son air d'humilité ! Avec mes yeux de profane, au lieu de voir l'énormité du péché qui lui valait un traitement si tyrannique, je crus voir l'Innocence incarnée sous l'aspect de Vénus pénitente. Ses beaux yeux étaient fixés vers la terre, mais quelle ne fut pas ma surprise quand, les levant sur moi, elle s'écria en me fixant :

« Dieu! que vois-je ! Sainte Vierge Marie, venez à mon secours. Sors d'ici, pécheur horrible, quoique tu mérites d'y être plus que moi. Scélérat! »

Je n'avais pas envie de rire. La position de cette malheureuse, sa singulière apostrophe dont j'étais l'objet, tout me navrait le cœur. La supérieure s'empressa de me dire :

« Ne vous offensez pas, monsieur ; la pauvre malheureuse est devenue folle, et à moins qu'elle ne vous ait reconnu.....

— Il n'est pas possible qu'elle me connaisse, madame; je la vois pour la première fois de ma vie.

— Je le crois, monsieur; mais daignez lui pardonner, car elle a perdu la raison.

— Hélas ! c'est peut-être une grâce que le bon Dieu lui a faite. »

Dans le fait, je vis dans cette incartade, bien plus de bon sens qu'un accès de folie; car la pauvre fille devait être indignée d'être exposée à mon oisive curiosité dans

l'asile de ses tourments. Profondément ému, une larme malgré moi sillonna ma joue. Le comte, qui la connaissait, riait. Je le priai de se contenir. Cependant je n'en était pas quitte. Un moment après la malheureuse exagéra. Recommençant ses invectives, je vis tous les symptômes de la démence et de la colère. Elle pria la supérieure de me chasser, parce que je n'étais allé la voir que pour la damner. Cette bonne dame, après lui avoir fait quelques reproches avec une douceur toute maternelle, la fit sortir, en lui disant qu'elle se trompait, et que ceux qui venaient la voir ne pouvaient désirer que de coopérer à son salut éternel; mais elle eut la dureté de lui dire que personne n'avait été plus pécheur qu'elle, et la pauvre Madeleine nous quitta en pleurant amèrement.

Si j'avais eu le bonheur d'entrer à Milan à la tête d'une armée victorieuse, il est certain que ma première démarche aurait été d'arracher cette infortunée au supplice qu'un tyran femelle lui avait infligé, et j'aurais sanglé de coups de cravache la mielleuse abbesse, si elle avait fait mine de s'opposer à ma volonté.

Cette abbesse, quand Madeleine fut sortie, nous dit que cette malheureuse avait toutes les qualités d'un ange, et que, si Dieu la préservait du malheur de devenir complètement folle, elle ne doutait pas qu'elle ne devînt une sainte comme sa patronne.

« Elle m'a suppliée, ajouta-t-elle, d'enlever de l'oratoire deux tableaux représentant l'un saint Louis de Gonzague, l'autre saint Antoine, parce que ces images lui causaient des distractions invincibles. J'ai cru devoir me rendre à sa prière, malgré le confesseur, qui sur ce point n'entendait pas raison. »

Ce confesseur était un butor; je ne le dis pas à la supérieure, mais en femme d'esprit je lui laissai deviner ce que j'en pensais.

Nous sortîmes de cette demeure de supplice, tristes, silencieux et maudissant du fond du cœur la tyrannie de la dévote souveraine qui faisait un si pitoyable usage de sa puissance.

Si, dans la vérité de notre sainte religion, l'âme de Marie-Thérèse doit avoir un état dans ce qu'on appelle l'éternité ou l'autre vie, à moins qu'elle ne se soit repentie, elle doit être damnée, quand bien même elle n'aurait fait d'autre mal que celui qu'elle fit de mille façons aux filles qui sont assez malheureuses pour être obligées de vivre du trafic de leurs charmes. La pauvre Marie-Madeleine devenait folle et souffrait de tous les maux de l'enfer, parce que la nature, Dieu maître de tout, l'avait gratifiée du plus précieux de tous les dons, la beauté unie à un excellent cœur. Elle en avait abusé, cela se peut ; mais pour ce crime, le plus petit de tous, sans doute, et qui n'appartient qu'à Dieu seul de trouver tel, fallait-il qu'une femme, plus pécheresse peut-être, lui infligeât la plus cruelle des punitions? Je défie aucun homme raisonnable de se prononcer pour l'affirmative.

En retournant au château, Clémentine, à qui je donnais le bras, riait de temps en temps et ne disait rien. Curieux de savoir ce qui la faisait rire :

« Oserais-je vous demander, belle comtesse, lui dis-je, ce qui vous fait rire ainsi toute seule ?

— Pardonnez-moi. Je ne ris pas de ce que cette pauvre fille vous a reconnu, car elle doit s'être trompée ; mais je ne puis m'empêcher de rire quand je me rappelle votre surprise en vous entendant dire que vous méritiez plus qu'elle d'être enfermé dans ce couvent.

— Et vous le croyez peut-être comme elle?

— Moi ? que le bon Dieu m'en préserve! Mais dites-moi d'où vient que cette pauvre malheureuse n'a pas attaqué mon beau-frère?

— C'est probablement parce qu'elle m'a trouvé l'air plus pécheur qu'à lui.

— C'est, je crois, la seule raison, et voilà pourquoi il ne faut jamais faire attention aux discours des fous.

— Belle comtesse, votre discours est ironique, mais je le prends du bon côté. Je suis peut-être un grand pécheur, comme j'en ai l'air ; mais songez que la beauté me doit de l'indulgence, car d'ordinaire, ce n'est que par elle que je suis séduit.

— Je trouve singulier que l'impératrice ne s'amuse pas à faire renfermer les hommes aussi bien que les femmes.

— Elle espère peut-être d'en voir beaucoup à ses pieds quand ils ne trouveront plus de filles.

— Quelle plaisanterie ! Dites plutôt que c'est parce qu'elle ne peut point pardonner à son sexe de manquer à une vertu qu'elle possède au suprême degré, vertu que d'ailleurs on peut exercer si facilement.

— Je ne doute pas le moins du monde, mademoiselle, de la vertu de l'impératrice ; mais avec votre permission, et généralement parlant, je doute beaucoup de la facilité que vous supposez à l'exercice de la vertu qu'on nomme continence.

— Chacun pense et parle, sans doute, selon les notions qu'il tire de l'examen de soi-même. On prend souvent pour vertu la sobriété dans un individu qui n'a aucun mérite d'être sobre. Vous pouvez trouver difficile ce qui me semble très facile, *et vice versa*. Nous pouvons avoir raison tous les deux. »

Cette conversation intéressante et pleine d'esprit me fit comparer Clémentine à ma belle marquise de Milan, avec cette différence que Mlle Q. mettait beaucoup d'importance à ses raisonnements, et que la jeune comtesse débitait son système d'un air naïf et avec le ton de la

plus parfaite indifférence. Je lui trouvais l'esprit si juste, l'élocution naturelle si soignée, que j'étais confus de l'avoir si mal jugée à table pendant le dîner. Son silence et la rougeur dont son front se couvrait subitement quand elle devait répondre à quelque question m'avaient fait soupçonner dans sa conception un embarras d'idées compliquées qui ne me semblait pas parler en faveur de son esprit; car trop de timidité n'est souvent que de la bêtise ; mais la conversation que je viens de rapporter me faisait revenir de loin. La belle marquise, plus aguerrie que Clémentine, parce qu'elle était plus âgée et qu'elle avait beaucoup plus d'usage du monde, était plus forte en dialectique; mais Clémentine avait éludé deux fois ma question avec une grande finesse d'esprit, ce qui, dans une demoiselle bien née, est le plus noble des artifices; et je me sentais obligé de lui décerner la palme.

De retour au château, nous y trouvâmes une dame avec son fils et sa fille, plus un parent du comte, jeune abbé qui me déplut souverainement.

Parleur impitoyable, il prétendait m'avoir vu à Milan, et se croyait par là autorisé à me flagorner d'une manière dégoûtante. En outre, il faisait les yeux doux à Clémentine, et j'étais fort peu disposé à vouloir d'un tel bavard pour compagnon ou pour rival. Je lui dis d'un ton fort sec que je ne me souvenais point de l'avoir aperçu nulle part; mais cette boutade, faite pour démonter un homme délicat, ne l'embarrassa point. Il s'assit à côté de Clémentine, lui prit la main, et l'engagea à faire ma conquête. Ses propos étaient plats, et la jeune personne ne pouvait qu'en rire : je le sentais, mais j'avais de l'humeur, et son rire me déplut. Il me semblait qu'elle aurait dû lui répondre.... je ne sais quoi, mais quelque chose de mortifiant Loin de là, l'impertinent lui ayant parlé à l'oreille, elle lui répondit, et je trouvai

cela horrible. A propos de je ne sais quelle question, et chacun ayant dit son mot, l'abbé m'excita à dire mon opinion : je ne sais plus ce que je lui dis, mais j'ai souvenance que ce fut caustique, espérant de le forcer au silence et de lui inspirer de l'humeur : mais, bon cheval de trompette, il paraissait habitué à tous les tons : rien ne le déconcertait. Il en appela à Clémentine, et j'eus la mortification de l'entendre lui donner raison, quoiqu'en rougissant. Le fat, satisfait, prit la main de la jeune comtesse et la lui baisa avec l'expression du bonheur. C'en était trop! je ne pouvais plus y tenir, et je confondais dans ma haine Clémentine et l'abbé. Je me levai et j'allai me mettre à la fenêtre.

La fenêtre est un excellent subterfuge pour un homme impatienté et que les convenances forcent à quelque retenue. Là il peut tourner le dos à ceux qui l'ennuient, sans qu'on puisse précisément l'accuser d'impolitesse : mais on le devine et cela le soulage.

Je n'ai rapporté cette circonstance que pour faire remarquer combien l'humeur rend injustes les personnes qui s'y abandonnent. Ce pauvre abbé me déplaisait, parce qu'il flattait Clémentine dont j'étais déjà amoureux, sans m'en être rendu compte, et je voyais en lui un rival qui me blessait; mais, loin de m'avoir offensé, il s'était mis en frais pour me plaire, et j'aurais dû lui tenir compte de sa bonne volonté. Au reste, cette disposition à l'humeur dans ces sortes de circonstances fut toujours un des traits caractéristiques de mon esprit; et aujourd'hui il est trop tard pour me donner la peine d'en guérir. Je crois même n'en avoir plus besoin; car, si cela m'arrive parfois, ceux qui m'écoutent me mettent poliment, mais sans me le dire, à un demi-siècle en arrière. Le malheur veut que je sois forcé, à part moi, de leur donner raison.

Clémentine m'avait bouleversé, et pour cela elle n'avait eu besoin que de quelques heures. Il est vrai que j'étais de nature fort inflammable ; mais jusqu'alors aucune beauté n'avait, en aussi peu de temps, exercé sur moi un pareil ravage. Me sentant tout à elle, je crus devoir tout mettre en œuvre pour la réduire à être toute à moi. Je ne m'avisais pas de douter de la réussite, et je conviens que dans mon assurance il y avait une forte dose de fatuité ; mais il y avait aussi une modestie de raison : car, si pour parvenir à toucher son cœur je sentais avoir besoin d'aplanir bien des difficultés, il me semblait aussi que le moindre obstacle pouvait me faire échouer. C'est ce qui me faisait voir dans l'abbé une guêpe qu'il fallait écraser. La jalousie, le plus horrible de tous les sentiments, véritable poison qui corrode le cœur, s'était mis de la partie et me rendait injuste envers Clémentine ; car je me la figurais, sinon amoureuse de ce singe, au moins indulgente, et dans cette idée j'éprouvais une horrible tentation de vengeance que j'aurais pu faire tomber sur elle. L'amour est le dieu de la nature ; mais qu'est-ce que la nature, si son dieu est un enfant gâté ? Nous le connaissons, nous savons ses bizarres caprices, mais nous l'adorons.

Le comte mon ami, étonné peut-être de me voir si longtemps occupé à contempler l'horizon, vint à moi et d'un ton affectueux me demanda si j'avais besoin de quelque chose.

« Je pense à quelques affaires, lui dis-je, et je passerai dans ma chambre pour écrire quelques lettres jusqu'à l'heure du souper.

— Comment, me dit-il, vous voulez nous quitter ! Clémentine, venez m'aider à retenir M. de Seingalt : vous l'empêcherez d'écrire.

— Mais mon cher frère, répliqua la charmante fille,

si monsieur a des affaires, il serait impoli à moi de chercher à le retenir. »

Je trouvais l'objection piquante, quoique je ne pusse m'empêcher de la trouver raisonnable ; mais elle ne diminuait pas mon dépit, tant il est vrai que tout fournit un aliment à la mauvaise humeur quand elle est en course. Mais l'abbé vint avec bonhomie me dire que je ferais bien mieux de leur faire une banque de pharaon : et tout le monde ayant fait chorus, je dus me rendre.

On apporta des cartes, des fiches de diverses couleurs. Je m'assis, mettant une trentaine de ducats devant moi. C'était une fort grande somme pour une société qui ne demandait qu'à s'amuser, car il fallait perdre quinze marques pour perdre un sequin. La comtesse Ambroise vint s'asseoir à ma droite, et l'abbé s'avisa de se mettre à ma gauche. Clémentine, comme s'ils se fussent donné le mot pour me contrarier, lui avait fait place. Trouvant impertinent ce qui n'était que naturel, je dis au petit collet que je ne taillais qu'entre deux dames, et jamais à côté d'un prêtre.

« Vous croyez que cela vous porterait malheur?

— Je n'aime pas les oiseaux de mauvais augure. »

Il se leva et Clémentine prit sa place.

Au bout de trois heures, on vint annoncer que le souper était servi. Tout le monde avait gagné à ma banque, l'abbé excepté ; car le pauvre diable avait perdu en marques vingt sequins.

En qualité de parent, l'abbé resta à souper, mais on fit d'inutiles efforts pour retenir la dame et ses enfants.

Voyant l'abbé désolé, la bonne humeur me revint, et avec elle l'envie de rire. Je me mis à conter fleurette à Clémentine, et la forçant à répondre à mille questions, je la mis en nécessité de briller, et je vis dans ses re-

gards qu'elle m'en savait gré. Cela me rendit humain, et j'eus pitié de l'abbé. Voulant le relever, je lui adressai la parole avec bienveillance, en lui demandant son opinion sur un propos.

« Je n'y ai pas fait attention, me dit-il, et j'espère qu'après souper vous me donnerez ma revanche.

— Après souper, monsieur l'abbé, j'irai me coucher, mais demain, si cela vous plaît, tant que vous voudrez, pourvu que le jeu amuse mes délicieuses hôtesses. J'espère que si la fortune vous a été contraire aujourd'hui, une autre fois elle vous sera plus favorable. »

Après souper, le pauvre abbé étant parti fort triste, le comte m'accompagna à ma chambre, et en me souhaitant une bonne nuit, il me dit que je pouvais dormir tranquille, car si ma porte n'avait pas de clef, ses belles-sœurs, qui étaient mes voisines, n'étaient pas mieux enfermées que moi.

J'étais étonné et ravi de cette confiance, non moins que de l'hospitalité magnifique (car tout est relatif) dont j'étais l'objet dans cette honnête famille.

Je dis à Clairmont de se dépêcher de mettre mes cheveux en papillotes, car j'avais besoin de repos, et il était à peine à la moitié de la besogne, lorsque je fus agréablement surpris par l'apparition de Clémentine.

« Monsieur, me dit-elle, comme nous n'avons point de femme de chambre qui puisse avoir soin de votre linge, je viens vous prier de me permettre d'en faire l'office.

— Vous? charmante comtesse !

— Moi, monsieur; et je vous prie de ne point vous y opposer. Je m'en fais un plaisir, et qui plus est, j'espère mériter votre suffrage. Faites-moi donner la chemise que vous mettrez demain, et ne répliquez pas.

— Je cède, mademoiselle. »

Et m'étant fait aider par Clairmont à traîner dans sa chambre la malle qui contenait mon linge, j'ajoutai :

« Il me faut chaque jour une chemise, un col, un gilet, des caleçons, une paire de bas, deux mouchoirs ; mais le choix m'est indifférent, et je vous en laisse la maîtresse comme je voudrais que vous la fussiez de tout. Plus heureux que Jupiter, je vais dormir heureux. Adieu, charmante Hébé. »

Sa sœur Éléonore, qui était déjà couchée, s'évertuait de me demander pardon. J'ordonnai à Clairmont d'aller sur-le-champ prévenir le comte que je ne voulais plus de serrure à mes portes. Pouvais-je conserver quelque défiance pour mes guenilles, quand je voyais ces trésors animés ne concevoir aucune crainte de ma curiosité? J'aurais craint de leur faire outrage.

J'avais un lit excellent, et je dormis à merveille, Clairmont me coiffait lorsque ma jeune Hébé s'offrit à mes yeux portant un panier entre ses jolies mains.

« J'espère, me dit-elle, après m'avoir souhaité le bonjour, que vous serez content de mon habileté. »

Je la regarde avec délices : pas le moindre signe n'indiquait sur sa délicieuse figure cette mauvaise honte qu'inspire le préjugé de déroger à sa noblesse. L'incarnat qui colorait son front indiquait au contraire la satisfaction qu'elle éprouvait et dont ne sont capables que les âmes élevées qui ne sont point accablées par un sot orgueil, apanage des sots et des parvenus. Je lui baisai la main en lui disant que jamais rien ne m'avait tant plu que ce que je voyais.

Mon ami, étant survenu, remercia Clémentine des bontés qu'elle avait pour moi. Je trouvai cela fort bien ; mais il accompagna ses remerciements d'un baiser qu'elle reçut de très bonne grâce, et je trouvai cela fort mal. Mais, dira-t-on, c'était son beau-frère, elle était sa

belle-sœur ! Tant que vous voudrez : mais si j'en suis jaloux, tout est dit. La nature en sait plus que vous, et c'est elle qui me dit que j'ai raison. Il est impossible de n'être pas jaloux de ce qu'on aime, avant d'en avoir pris possession, car on doit toujours craindre que l'objet que l'on convoite ne nous soit enlevé par un autre.

Le comte, tirant un billet de sa poche, me le présenta en me priant de le lire. Il était de son cousin l'abbé, qui le suppliait de me faire des excuses, s'il ne pouvait pas me payer les vingt sequins qu'il avait perdus, dans l'espace de temps assigné par le code des joueurs, ajoutant qu'il s'acquitterait dans le courant de la semaine.

« Fort bien, mon cher comte. Dites à votre cousin qu'il pourra me payer quand il voudra, sans difficulté, sans tache à sa réputation : mais prévenez-le de ne pas jouer ce soir : je ne tiendrais pas ses pontes.

— Mais il pourra ponter argent comptant?

— Pas du tout, avant de m'avoir payé, car il ponterait avec mon argent. Du reste, c'est une misère, et je serai bien aise qu'il ne se gêne en rien pour s'acquitter.

— Il sera mortifié.

— Tant mieux ! dit Clémentine. Pourquoi a-t-il proposé de jouer, et pourquoi surtout va-t-il jouer sur parole, sachant qu'il ne pourra pas payer de suite? Cela lui sera une bonne leçon. »

Cette sortie me mit du baume dans le cœur. Voilà l'homme. La passion le rend sec et égoïste. Mais telle est sa nature.

Le comte, n'ayant point répliqué, nous laissa seuls.

« Charmante Clémentine, dis-je, soyez franche, je vous en supplie : dites-moi si la manière un peu rude avec laquelle je traite l'abbé vous fait de la peine ? Je vais vous donner vingt sequins que vous lui enverrez, et ce

soir il pourra me les compter et faire bonne figure. Je vous promets que personne n'en saura jamais rien.

— Je vous remercie. Je ne m'intéresse pas assez à l'honneur de l'abbé pour accepter votre offre. Il est bon qu'il reçoive cette leçon. Un peu de honte lui apprendra peut-être à vivre.

— Vous verrez qu'il ne viendra pas ce soir.

— Cela peut être, mais croyez-vous que j'en sois fâchée?

— J'aurais pu le supposer.

— Et comment? parce qu'il n'a badiné qu'avec moi sans doute? C'est une tête à l'évent dont je ne fais aucun cas.

— Il est à plaindre autant que celui dont vous faites cas doit se trouver heureux.

— Cet homme n'est peut-être pas encore né.

— Quoi! vous n'auriez pas encore rencontré un homme digne de votre attention?

— Beaucoup qui sont dignes de mon attention; mais cela ne suffit pas pour en faire cas. Je ne pourrais faire cas que de quelqu'un que j'aimerais.

— Vous n'avez donc jamais aimé?

— Jamais.

— Vous avez le cœur vide!

— Cela me fait rire. Est-ce un bonheur? est-ce un malheur? Questions à résoudre. Si c'est un bonheur, je m'en félicite; si c'est un malheur, que m'importe, puisque je ne le sens pas?

— Ce n'en est pas moins un malheur, et vous en serez convaincue du jour où vous aimerez.

— Et si lorsque j'aimerai j'allais me trouver malheureuse, ne trouverais-je pas que la vacuité était un bonheur?

— Je ne saurais le nier; mais il me semble impos-

sible que vous puissiez être malheureuse en amour.

— Cette impossibilité n'est que trop possible. Pour être heureuse, il faut un accord réciproque : cela n'est pas facile, et je crois qu'il est plus difficile encore que cet accord soit durable.

— J'en conviens ; mais Dieu nous a fait naître pour que nous en courions le risque.

— Un homme peut en avoir besoin et y trouver du plaisir ; mais une jeune personne est soumise à d'autres lois.

— La nature n'a pas établi de différence dans le besoin, mais dans les résultats, et la société a établi les convenances. »

Le comte vint nous interrompre, et s'étonna de nous trouver encore ensemble.

« Je voudrais, nous dit-il, vous voir amoureux l'un de l'autre.

— Vous souhaitez donc, dit Clémentine, de nous voir malheureux ?

— Comment donc, belle comtesse ? m'écriai-je.

— Moi, parce que j'aimerais un inconstant, et vous parce que vous éprouveriez des remords qui vous feraient payer cher d'avoir détruit mon repos. »

Après cette belle sentence, elle se sauva.

Je demeurai pétrifié ; mais le comte, qui de sa vie ne s'était avisé de réfléchir, s'écria :

« Cette charmante Clémentine a l'esprit trop romanesque. Jeune fille, cela se passera. »

Nous sortîmes pour aller souhaiter le bonjour à la comtesse, que nous trouvâmes allaitant son cher poupon.

« Savez-vous, ma chère sœur, lui dit le comte, que M. le chevalier est amoureux de Clémentine et qu'elle le paye d'un tendre retour ?

— Je voudrais, dit la comtesse en souriant, qu'un bon mariage nous rendît parents. »

Le mot de mariage est un mot magique qui ne sert souvent qu'à masquer la plus flatteuse des idées. La réponse de la comtesse me plut beaucoup, et j'y répondis par une inclination tout affectueuse, quoique ce mot fît toujours vibrer dans mon cœur une corde extrêmement délicate.

Nous sortîmes pour aller faire une visite à la dame de la veille. Nous y trouvâmes un chanoine régulier, qui, après m'avoir dit les choses les plus gracieuses et m'avoir fait l'éloge de ma patrie, qu'il croyait connaître pour en avoir lu l'histoire, me demanda quel était l'ordre dont je portais la croix en sautoir. Je lui répondis d'un air modestement glorieux que c'était une marque de la bienveillance dont m'honorait notre saint-père le pape, qui, de son propre mouvement, m'avait créé chevalier de Saint-Jean de Latran et protonotaire apostolique.

Ce moine n'avait pas voyagé. Il avait l'esprit aimable, mais, s'il avait eu l'esprit du monde, il ne m'aurait point fait cette question. Cependant, loin de vouloir m'offenser, il croyait de bonne foi me faire honneur, en me montrant de l'intérêt et en me mettant à même de parler de mon mérite.

Il y a une foule de questions qui ne paraissent pas indiscrètes en société de gens de bonne foi, et qui le sont pourtant. L'ordre de l'Éperon-d'Or est un ordre si décrié, qu'on me mettait à la torture quand on m'en parlait, tandis qu'on m'aurait plu sans doute si en deux mots j'avais pu répondre : La *Toison-d'Or*; mais après avoir répondu la vérité, l'amour-propre blessé exigeait que j'ajoutasse un commentaire, simple glose justificative, véritable corvée. Je puis dire que ma croix était une

vraie croix pour moi, un supplice réel ; mais, comme c'était une décoration magnifique qui en imposait aux sots, si nombreux partout, je la portais même en déshabillé.

L'ordre du Christ de Portugal est tout aussi décrié que l'Éperon-d'Or, parce que le pape a le privilège de le donner comme Sa Majesté Très Fidèle.

On ne fait cas de l'Aigle-Rouge que depuis que le roi de Prusse en est le grand maître ; il y a trente ans qu'un honnête homme n'aurait pas osé se décorer de cet ordre, parce que le margrave de Baireuth le faisait vendre au premier venu à beaux deniers comptants.

L'ordre bleu de Saint-Michel est honorable aujourd'hui, parce que c'est l'électeur de Bavière qui le confère ; mais avant cette époque personne n'en voulait, parce qu'on l'obtenait à vil prix d'argent des courtisans de l'électeur de Cologne, qui l'avait prodigué à une foule de gens dignes de porter une échelle sur le dos bien plus qu'une croix d'honneur sur leur poitrine. Il y a cinq ans, je vis à Prague un chevalier de cet ordre ; mais il ne fallait pas lui demander de qui il l'avait reçu.

La fureur des crachats augmente avec la corruption des mœurs. Moins on se sent élevé dans sa propre opinion, car nul ne se fait illusion dans un tête-à-tête avec sa conscience, et plus on veut paraître distingué aux yeux des autres. Aussi la vanité dans les hommes, l'avarice dans les gouvernements et surtout la vénalité dans les courtisans font-elles que les décorations ne sont plus un titre de distinction honorable pour personne. En voyant la diversité des insignes, des cordons et des devises, il n'y a pas de savant mandarin qui puisse se flatter de les caser dans sa mémoire. Outre les ordres des têtes couronnées et des petits princes, il y a une foule de décorations de chapitres obscurs, de sociétés privées, d'acadé-

mies, d'associations de chasseurs, de musiciens, de dévots, et peut-être même d'amoureux. Au milieu de ce chaos, comment reconnaître celles des conspirateurs et peut-être même de filous?

Quant aux décorations de femmes, le bon sens suffit pour que tout homme honnête s'abstienne de demander ce que signifie un médaillon masqué, une aigrette placée extraordinairement, ou un portrait porté à droite ou à gauche, en bracelet ou en bague. Cela ne tire jamais à conséquence. Il faut aimer les femmes et n'être point curieux de leurs mystères, d'autant plus qu'en général elles ne mettent à ces colifichets d'autre importance que celle d'exciter la curiosité.

On est parvenu dans le monde, quand on veut passer pour homme poli, à ne plus demander à quelqu'un le nom de sa patrie; car si l'on est ou Normand ou Calabrais, en vous l'avouant on doit vous demander excuse; et un homme du pays de Vaud vous dira qu'il est Suisse.

Vous ne demanderez pas non plus à un seigneur quelles sont ses armoiries, car s'il ignore le jargon héraldique, vous l'embarrasserez. On doit s'abstenir de faire compliment à un homme sur ses beaux cheveux; car il peut se faire qu'il porte perruque, et alors votre compliment est une offense. Il m'est arrivé de vanter la beauté des dents d'une femme, et peu de jours après je vis, par une petite indiscrétion, le mémoire de son dentiste : elle avait un faux râtelier. Je me souviens qu'à mon arrivée en France, il y a cinquante ans, on me trouva impoli, parce que je demandais à une jeune comtesse son nom de baptême : elle ne le savait pas; et une autre fois un petit-maître, qui malheureusement s'appelait Jean, satisfit à mon impertinente curiosité en m'offrant un coup d'épée.

A Londres, le comble de l'impolitesse, c'est de de-

mander à quelqu'un sa religion ; il peut en être parfois de même en Allemagne ; car un herrenhuter ou un anabaptiste seront choqués de vous avouer ce qu'ils sont. Ainsi, le plus sûr, si l'on vise à se faire bien voir de tout le monde, c'est de n'interroger personne sur rien, pas même de demander si l'on a la monnaie d'un louis.

Clémentine fut délicieuse à ravir pendant le dîner, car elle répondit avec grâce, esprit et finesse à tous les propos que je lui adressai. Il est vrai que tout ce qu'elle dit fut en partie perdu pour les autres, car l'esprit est étouffé par la bêtise de ceux qui ne le comprennent pas; mais elle me fit un bien infini. Comme elle me versait trop souvent à boire, je lui en fis un petit reproche, ce qui donna lieu à un dialogue qui acheva de me dompter. Le voici :

« Vous avez tort de vous plaindre, me dit-elle, car le devoir d'Hébé est de tenir toujours pleine la coupe du maître des dieux.

— Fort bien; mais vous savez que Jupiter la renvoya.

— Oui, mais je sais pourquoi, et je ne tomberai jamais aussi maladroitement qu'elle. Ce ne sera jamais pour pareille raison qu'un Ganimède viendra occuper ma place.

— C'est fort sage. Jupiter eut tort, et je prends en ce moment le nom d'Hercule. En êtes-vous contente, belle Hébé? -

— Non, car il ne l'a épousée qu'après sa mort.

— C'est encore vrai; je ne saurais être que Iolas; car.....

— Taisez-vous. Iolas était vieux.

— C'est vrai, et je l'étais hier; mais je ne le suis plus, vous m'avez donné la jeunesse.

— J'en suis bien aise, cher Iolas; mais souvenez-vous de ce que j'en fis quand il me quitta.

— Et, de grâce, que fîtes-vous? je ne m'en souviens pas.

— Je n'en crois rien.

— Vous pouvez le croire.

— Je lui ôtai le don que je lui avais fait. »

A ces derniers mots, l'incendie éclata sur le charmant visage de cette étonnante créature : j'aurais eu peur de brûler ma main en l'appliquant sur son front; mais les étincelles que ses beaux yeux lançaient me dardèrent le cœur et me gelèrent.

Physiciens de nos jours, ne vous fâchez pas, si je dis que les feux que lançaient ses regards me gelèrent. Je ne vous donne point ceci comme un miracle; c'est un phénomène très naturel, qui arrive tous les jours et que vous n'avez peut-être jamais remarqué. Un grand amour qui élève l'homme au-dessus de lui-même est un feu puissant qui ne saurait commencer que par un froid de la même force en juste opposition, tel que je le sentis alors, et qui m'aurait tué s'il eût duré au delà d'une minute.

L'application supérieure que Clémentine venait de faire de la fable d'Hébé m'avait non seulement prouvé que cette charmante fille était profonde en mythologie, mais encore que son esprit était juste, profond et réfléchi. Elle avait fait plus que me convaincre de son savoir, elle m'avait laissé deviner que je l'intéressais, qu'elle avait pensé à moi, qu'elle avait voulu me surprendre et me plaire. Toutes ces idées s'offrent à la fois à l'esprit d'un homme dont le cœur est déjà prévenu, et elles allument l'incendie dans tous ses sens. Dans un moment je me trouvai exempt de doute : voyant clairement que Clémentine m'aimait, j'en conclus tout naturellement que nous serions heureux.

Clémentine, ayant besoin de se calmer, s'évada : ce qui me donna le temps de revenir de mon étonnement ; et, m'adressant à sa sœur :

« Dites-moi, je vous prie, madame, où cette personne a été élevée ?

— A la campagne. Elle a toujours assisté aux études que Sardini faisait faire à mon frère ; mais il ne s'occupait jamais d'elle, et c'était elle seule qui profitait de ses leçons ; mon frère ne savait que bâiller. Clémentine faisait rire ma mère et embarrassait quelquefois le vieux précepteur.

— Nous avons des poésies de Sardini qui ne sont pas sans mérite, mais que personne ne lit, parce qu'elles sont farcies de mythologie.

— C'est vrai. Clémentine possède un manuscrit dont il lui a fait présent, et qui contient une quantité de fables du paganisme. Tâchez de lui persuader de vous montrer ses livres et les vers qu'elle fait, mais qu'elle ne montre à personne. »

J'étais dans l'admiration. Quand elle revint, je lui fis des compliments, puis je lui dis que j'aimais beaucoup la poésie et les belles-lettres, et qu'elle me ferait un grand plaisir en me montrant ses vers.

« J'en aurais honte. J'ai dû cesser d'étudier, il y a deux ans, lorsque le mariage de ma sœur me transféra ici, où nous ne voyons que de bonnes gens qui ne pensent qu'à leur ménage et à la récolte, et qui ne s'occupent que de la pluie et du beau temps. Vous êtes le premier qui, en m'appelant Hébé, m'ait fait juger que vous aimez les lettres. Si notre vieux Sardini nous avait accompagnées ici, j'aurais continué de m'instruire ; mais ma sœur ne s'est pas souciée de l'avoir chez elle.

— Mais, ma chère Clémentine, dit la comtesse, dis-moi, je t'en prie, à quoi un octogénaire qui ne sait que

peser l'air, faire des vers et parler mythologie, pouvait-il être utile à mon mari.

— A la bonne heure, dit le mari, s'il avait pu s'employer à l'économie; mais c'est un honnête vieillard qui refuse d'admettre qu'il y ait des fripons. A force d'être savant, il en est bête.

— Grand Dieu! s'écria Clémentine, Sardini bête! Il est vrai qu'il n'est pas difficile de le tromper; mais personne n'y parviendrait, s'il avait moins de probité et d'esprit. J'aime un homme qu'on trompe facilement pour ces raisons-là. Mais on dit que je suis folle.

— Non, ma chère sœur, dit la comtesse. Au contraire, tout ce que tu dis est marqué au coin de la sagesse; mais hors de ta sphère, je veux dire de la sphère d'une femme; car les belles-lettres, la poésie et la philosophie ne sont pas ce qu'il faut à une maîtresse de maison; et lorsque l'occasion de te marier se présentera, ton goût presque exclusif pour les sciences sera peut-être un obstacle à un bon parti.

— Je m'y attends, et c'est pour cela que je me sens disposée à mourir fille; mais cela ne fait pas l'éloge des hommes. »

Pour sentir tout ce qu'un pareil dialogue peut porter de tumulte dans l'âme, il faut être passionné et amoureux comme je l'étais. Je me trouvais malheureux. Noble et riche, je lui aurais donné cent mille écus, et je l'aurais épousée à l'instant même. Elle me dit que Sardini était à Milan, malade de vieillesse.

« Lui avez-vous fait une visite? lui demandai-je.

— Je n'ai jamais vu Milan.

— Est-il possible? à si petite distance!

— Que voulez-vous? les distances sont relatives. »

Quelle belle expression! C'était me dire sans fausse modestie que les moyens manquaient, et je lui sus gré

de cette franchise. Mais dans la disposition de cœur où elle m'avait mis, de quoi ne lui aurais-je pas su gré? Il y a des moments dans la vie où, je ne dis pas une femme belle, aimable, spirituelle, mais la femme que nous aimons peut nous faire faire, par simple induction, tout ce qu'elle veut.

Je lui fis des instances si tendres, qu'après le café elle me mena dans un cabinet près de sa chambre pour me montrer ses livres. Elle n'en avait qu'une trentaine; mais ils étaient bien choisis, quoiqu'ils n'allassent pas au delà de la littérature d'un jeune homme qui a terminé ses études à la rhétorique Ils ne suffisaient point pour un esprit tel que Clémentine. Elle ne pouvait y puiser ni les leçons d'histoire, ni aucune partie de la physique qui pouvait l'arracher à l'ignorance sur l'essentiel, et lui fournir un aliment pour les délices de la vie.

« Vous apercevez-vous, ma chère Hébé, des livres qui vous manquent?

— Je m'en doute, mon cher Iolas, sans pourtant savoir au juste ce qu'il me faudrait.

— Charmante naïveté, femme adorable. Laissez-moi faire. »

Après avoir passé une heure à parcourir les écrits de Sardini, je la priai de me faire voir du sien.

« Non, me dit-elle, il y a trop de fautes.

— Je m'y attends; mais ce que j'y trouverai de bon l'emportera sur le mauvais.

— J'en doute.

— N'en doutez pas. Je pardonnerai à la langue, au style, aux idées absurdes, au défaut de méthode, et même à vos vers manqués.

— C'est un peu trop, Iolas; Hébé ne croit pas avoir besoin d'une indulgence si vaste. Tenez, monsieur; voici

tous mes griffonnages : épluchez mes fautes et mes défauts. Donnez-vous libre carrière. »

Ravi d'avoir réussi par la ruse, en piquant son amour-propre, je commence par lui lire très lentement une chanson anacréontique, donnant, par le ton de ma voix, du relief aux beautés, et jouissant de la joie qui brillait dans tous ses traits en s'entendant si belle. Quand je lisais un vers que j'avais rendu plus touchant par le changement de quelque syllabe, elle s'en apercevait ; car elle me suivait des yeux ; mais, bien loin de se trouver humiliée, elle me savait gré de la correction. Elle trouvait que mes coups de pinceau, en augmentant le coloris, n'empêchaient pas que le tableau ne fût son ouvrage ; et elle était ravie de voir que je trouvais à cette lecture un plaisir plus grand peut-être que celui qu'elle en éprouvait elle-même. Notre jouissance réciproque dura trois heures. Ce n'était que la jouissance de l'âme, mais comme nous étions amoureux, il serait difficile d'en imaginer une plus pure et plus voluptueuse à la fois. Heureux, et très heureux, si nous avions su nous en tenir là ; mais l'amour est un traître, un trompeur qui se rit de tous les mortels qui s'imaginent pouvoir badiner avec lui sans tomber dans ses filets. Quand on s'amuse à jouer avec des charbons ardents, comment ne pas se brûler !

La comtesse vint nous interrompre pour nous inviter à passer en société. Clémentine se hâta de remettre tout à sa place et me remercia du plaisir que je lui avais procuré avec une reconnaissance qui se manifestait par le feu qui animait toute sa figure. Quand elle parut ainsi dans l'assemblée, on lui demanda si elle venait de se battre, ce qui ajouta encore à sa rougeur. Cela pouvait paraître suspect.

La table de pharaon était prête ; mais avant de prendre

place j'ordonnai à Clairmont de s'assurer de quatre bons chevaux pour le lendemain au point du jour : je voulais aller à Lodi et être de retour pour dîner.

Tout le monde ponta comme le jour précédent, moins l'abbé qui, à ma grande satisfaction, ne parut point ; mais, en revanche, nous avions un chanoine qui pontait à un ducat, et qui en avait une pile devant lui. Cela me fit augmenter la banque, et à la fin du jeu, je fus ravi de voir que tout le monde était content, excepté le chanoine, qui avait perdu une trentaine de sequins; cependant cette perte n'altérait pas sa bonne humeur.

Le lendemain au point du jour, et sans en prévenir personne, je me rendis à Lodi, où je fis l'acquisition de tous les livres qui convenaient à la belle Clémentine, qui ne parlait que l'italien. J'achetai des traductions que je fus fort surpris de trouver à Lodi, qui jusqu'alors ne m'avait paru respectable que par son excellent fromage, connu dans toute l'Europe sous le nom de parmesan. Cet excellent fromage est de Lodi et non de Parme, et le même jour je ne manquai pas d'ajouter un commentaire à l'article *Parmesan* dans mon dictionnaire des fromages, ouvrage que j'avais entrepris et que j'ai abandonné dans la suite, ayant reconnu l'entreprise au-dessus de mes forces, de même que J. J. Rousseau trouva au-dessus des siennes celui de la botanique. Ce grand homme bizarre et singulier avait, à cette époque, adopté le pseudonyme de *Renaud le Botaniste*. *Quisque histrioniam exercet* [1]. Mais Rousseau, si éloquent, n'avait ni l'inclination de rire, ni le sublime talent de savoir faire rire.

L'idée me vint de donner un grand dîner à Lodi le surlendemain ; et, un projet de cette nature ne demandant

1. Chacun joue son rôle.

point une longue délibération, je me rendis dans le meilleur hôtel pour faire les arrangements. J'ordonnai un repas choisi pour douze personnes, je donnai des arrhes et je fis signer au maître obligation et quittance avec promesse de sa part de me faire dépenser le plus possible.

De retour au château de San-Angelo, je fis porter un grand sac plein de livres dans la chambre de Clémentine A cette vue, cette délicieuse fille resta comme pétrifiée. Il y avait plus de cent volumes, poètes, historiens, géographes, physiciens, philosophes, rien ne manquait à la collection. J'y avais joint aussi quelques bons romans traduits de l'espagnol, de l'anglais et surtout du français; car, à l'exception d'une quarantaine de poèmes, nous n'avons pas en italien un seul bon roman en prose.

Cependant que les étrangers n'aillent pas tirer avantage de cet aveu pour s'adjuger la supériorité. L'Italie a peu de choses à envier aux autres peuples et possède mille chefs-d'œuvre que toutes les nations doivent lui envier. Quelle est celle qui possède l'équivalent du chef-d'œuvre de l'esprit humain connu sous le nom d'*Orlando furioso?* Aucune; et cet ouvrage merveilleux ne passera jamais dans une autre langue par la voie de la traduction. L'homme qui a fait l'éloge le plus beau et le plus vrai de l'Arioste est le grand Voltaire à l'âge de soixante ans. S'il n'avait pas, par cette palinodie, rectifié l'erreur du jugement qu'il avait porté sur ce grand génie, la postérité aurait sans doute refusé, au moins en Italie, de lui ouvrir les portes de l'immortalité, que du reste il a acquise à tant de titres. Il y a maintenant trente-six ans que je lui ai dit ce que je consigne ici, ou à peu près, et le grand homme me crut. Il eut peur et fit bien.

Je demande pardon à mes lecteurs, si j'en ai après ma mort, d'interrompre ainsi mes narrations. Qu'ils

veuillent bien se rappeler que je suis vieux en écrivant mes souvenirs, et que la vieillesse est parlière. Le temps de l'indulgence viendra aussi pour eux, et alors ils verront que si les hommes de mon âge aiment à se répéter, à divaguer même, ce n'est que parce qu'ils ne vivent plus que de souvenirs, puisque la réalité est si peu de chose pour eux, et que l'espérance n'est plus rien.

Je reviens à mon sujet, que je n'ai point perdu de vue.

Clémentine, absorbée entre l'étonnement et l'admiration, promenait ses regards des livres à moi, et de moi aux livres : elle semblait douter que ce trésor dût lui appartenir. Enfin, un peu de calme s'étant répandu sur ses esprits, elle me dit avec le ton du sentiment le plus profond de tendresse et de reconnaissance :

« Vous êtes donc venu à San-Angelo pour me combler de bonheur ! »

C'est en pareil moment que l'homme devient un dieu ! car il est impossible que l'être qui profère ces mots ne soit pas déterminé à faire à son tour tout ce qui dépend de lui pour rendre heureux celui qui a fait si facilement son bonheur.

Le plaisir que cause l'expression de la reconnaissance sur les traits de l'objet qu'on adore a quelque chose de suprême, d'indéfinissable. Si vous ne sentez pas cela comme moi, mon cher lecteur, je vous plains, et je juge que vous ne pouvez être qu'avare ou maladroit, et par conséquent indigne d'être aimé.

Clémentine, après avoir fait une apparition à table et fort peu d'honneur au dîner, se retira dans sa chambre, où je ne tardai pas à la rejoindre ; et là nous nous occupâmes à arranger les livres. Elle fit venir un menuisier, pour lui commander une bibliothèque grillée et fermant à clef. « Elle fera, me dit-elle, mes délices quand vous ne serez plus ici. »

Le soir elle fut heureuse au jeu et d'une gaieté charmante. J'invitai toute la compagnie pour dîner ; mais, comme il était pour douze personnes, la comtesse Ambroise s'engagea de trouver à Lodi les deux convives qui manquaient, et le chanoine se chargea de conduire sa dame avec sa fille et son fils.

Le lendemain fut un jour de repos et de bonheur ; je le passai sans sortir du château, occupé à donner à mon Hébé une idée de la sphère et à la mettre sur la voie de goûter Wolf. Je lui fis présent de mon étui de mathématiques, qui lui parut un don inestimable.

Je brûlais pour cette charmante fille, mais son penchant pour les sciences et la littérature aurait-il suffi pour me rendre amoureux d'elle, si préalablement je n'avais été ébloui par ses charmes ? C'est fort douteux. J'aime un mets qui flatte mon palais ; mais s'il ne commence point par flatter ma vue, je le rejette comme mauvais. La superficie est toujours ce qui intéresse de prime abord ; c'est le siège de la beauté : l'examen des formes et des qualités vient en second lieu, et, s'il enchante, il embrase. L'homme qui ne va pas jusqu'à la recherche des qualités de l'esprit et du cœur est superficiel ; mais c'est par la superficie que toute impression amoureuse commence, si l'on en excepte pourtant ces phénomènes qui viennent de l'imagination, véritable chimère que la réalité détruit presque toujours.

Lorsque j'allai me coucher, plein de l'image de Clémentine, je me mis à réfléchir sur moi-même, et je fus tout étonné de devoir m'avouer que dans nos tête-à-tête elle ne me causait pas la moindre distraction, quoique nous fussions des heures entières en présence l'un de l'autre. Cependant ce qui m'imposait n'était ni la crainte, ni la timidité qui m'était étrangère, ni une fausse modestie, ni ce qu'on se plaît à nommer devoir. Ce n'était

pas non plus vertu, car je ne ravale pas la vertu à ce point ; qu'était-ce donc? Je ne me fatiguais pas à m'en rendre compte. Je savais seulement que ce platonisme ne pouvait pas durer longtemps, et je m'en sentais mortifié ; mais cette mortification était une vertu à l'agonie. Les belles choses que nous lisions nous intéressaient si fort, que cet intérêt absorbait le sentiment amoureux qui nous faisait trouver tant de délices d'être l'un près de l'autre: mais, comme on dit, le diable n'y perdait rien. En présence de l'esprit, le cœur perd son empire ; la vertu triomphe, mais le combat doit être court. Nos victoires nous abusèrent ; nous nous crûmes sûrs de nous-mêmes ; mais cette sûreté était un colosse aux pieds d'argile, et ne venait, sans doute, que de ce que nous savions bien que nous aimions, mais nous ignorions si nous étions aimés. L'édifice devait s'écrouler avec la découverte.

Cette confiance téméraire me porta à l'aller trouver pour aller lui dire quelque chose relativement à notre course à Lodi : les voitures étaient déjà prêtes. Elle dormait encore et en m'entendant dans sa chambre, elle se réveilla en sursaut. Je ne pensai pas même à lui faire des excuses. Elle me dit que l'*Aminta* del Tasso l'avait tellement intéressée qu'elle l'avait lue avant de se coucher.

« Le *Pastor fido* vous plaira bien davantage.

— Est-il plus beau?

— Non, pas précisément.

— Pourquoi donc croyez-vous qu'il me plaira davantage?

— Parce qu'il a un charme qui attaque le cœur. Il attendrit, il séduit, et nous aimons la séduction.

— Il est donc séducteur?

— Non, mais il est séduisant comme vous.

— Cette distinction est essentielle. Je le lirai ce soir. Je vais m'habiller. »

Elle s'habilla sans se souvenir que j'étais un homme, mais sans blesser la décence. Cependant je crus m'apercevoir qu'elle aurait été plus réservée, si elle avait su que j'étais amoureux d'elle ; car, pendant qu'elle passait sa chemise, qu'elle laçait son corset, lorsqu'elle se chaussa et qu'elle attacha ses jarretières au-dessus du genou, je vis des lueurs de beauté qui me séduisirent, et je fus obligé de sortir avant qu'elle fût prête pour dissiper un peu l'ardeur qu'elle avait allumée dans tous mes sens.

Je pris dans ma voiture la comtesse Ambroise et Clémentine, et je me plaçai sur le strapontin, tenant sur mes genoux le petit poupon sur un beau coussin. Mes deux belles compagnes se pâmaient de rire, car j'avais l'air d'une nourrice, tant je m'y prenais avec grâce. A moitié chemin, le jeune nourrisson eut besoin de teter. La jolie maman s'empressa d'exposer à son avidité un globe charmant que je dévorais des yeux et qu'elle n'était pas fâchée que j'admirasse. Je convoitais cet admirable tableau : ma joie était visible. L'enfant, étant rassasié, quitta le sein rebondi de sa mère, et à l'aspect de la liqueur qui s'épanchait avec abondance : « Ah ! madame, m'écriai-je, c'est un meurtre ! Permettez à mes lèvres de recueillir ce nectar qui me rendra semblable aux immortels, et ne craignez point mes dents. » J'en avais alors !

La comtesse riant et ne s'opposant pas à mes désirs, je me mis à l'œuvre, regardant mes deux compagnes qui n'en pouvaient plus de rire, et qui semblaient avoir pitié de moi. Ce rire délicieux échappe à la peinture. Homère, le divin Homère seul a su le rendre quand il nous représente Andromaque et Astyanax qu'elle tient entre ses

bras, au moment où Hector la quitte pour retourner à l'armée.

Insatiable de faire rire, je demandai à Clémentine si elle aurait le courage de m'accorder la même faveur.

« Pourquoi non, me dit-elle, si j'avais du lait ?

— Il vous suffit d'avoir la source : je me charge du reste. »

A ces mots cette charmante personne rougit si fort, que je me repentis de les avoir prononcés ; mais je changeai de propos, et bientôt il n'y parut plus. La gaieté fut constamment de la partie, et nous étions déjà descendus à l'auberge de Lodi, que nous n'avions pas eu le temps de nous apercevoir que nous étions en route.

La comtesse envoya de suite chez une dame de ses amies, en la priant de venir dîner avec nous et d'amener sa sœur. Pendant ce temps j'envoyai Clairmont chez un marchand de papier, où il acheta un superbe portefeuille en maroquin fermé à clef, du papier, de la cire d'Espagne et des plumes en abondance, avec encrier, plioir, cachet, canif et tout ce qui constitue un nécessaire de bureau. C'était un présent que je voulais placer devant ma Clémentine avant dîner. J'eus le plaisir de voir à son ébahissement tout le bonheur que ce cadeau lui procurait, et je pus lire sa reconnaissance dans ses beaux yeux. Il n'y a point de femme loyale qu'un homme ne soit certain de conquérir à force de lui imposer de la reconnaissance. C'est toujours le moyen le plus sûr de parvenir, mais il faut savoir s'y prendre.

L'amie de la comtesse vint avec sa sœur, jeune personne qui pouvait le disputer en beauté à tout son sexe ; j'en fus ébloui ; mais la déesse des amours elle-même n'aurait pu dans ce moment m'enlever à Clémentine. Après les embrassements d'amies charmées de se revoir, on me présenta avec des compliments jusqu'aux nues, et,

pour y mettre un terme, je dus faire quelques plaisanteries à faire rire.

Nous eûmes un dîner somptueux et délicat. Au dessert, la société s'augmenta de deux convives volontaires, le mari de la dame et l'amant de la sœur ; ils furent les bienvenus, car ils contribuèrent à augmenter la gaieté. Pour couronner le champagne, cédant aux vœux de la société, je leur fis une banque de pharaon, et au bout de trois heures, nous quittâmes la partie, enchanté d'avoir diminué ma bourse d'une quarantaine de sequins. C'étaient ces petites pertes à propos qui contribuaient à me donner la réputation du plus beau joueur de l'Europe.

L'amant de la belle se nommant Vigi, je lui demandai s'il descendait de l'auteur du treizième chant de l'*Énéide*. Il me répondit que oui, et qu'en honneur de son aïeul, il avait traduit ce chant en stances italiennes M'étant montré curieux de voir sa traduction, il me promit de me la porter le surlendemain à San-Angelo. Je lui fis compliment sur l'ancienneté de sa noblesse, car Maffeo Vigi florissait au commencement du quinzième siècle.

Nous repartîmes à l'entrée de la nuit, et en moins de deux heures nous arrivâmes à San-Angelo. La lune qui éclairait tous mes mouvements me força à résister à la tentation que m'inspirait une des jambes de Clémentine, qui, pour mieux tenir son petit neveu sur ses genoux, avait placé le pied sur le strapontin. La jolie maman ne pouvait se taire sur le plaisir que je leur avais procuré, et chacun renchérissait sur les éloges qu'on me prodiguait.

N'ayant point envie de souper, nous nous retirâmes dans nos appartements, et j'accompagnai Clémentine, qui me confia qu'elle était honteuse de n'avoir aucune

idée de l'*Enéide*. Vigi devait venir avec la traduction de son treizième chant, et ne savoir pas en dire un mot ! Je la consolai.

« Nous lirons cette nuit, lui dis-je, la belle traduction de ce poème faite par Annibal Caro. Vous la possédez, et vous avez aussi celle d'Anguilara, les *Métamorphoses* d'Ovide, et celle de Lucrèce par Marchetti.

— Mais je voulais lire le *Pastor fido.*

— Allons au plus pressé, nous le lirons une autre fois.

— Je ferai tout selon vos conseils, mon cher Iolas.

— Cela fera mon bonheur, mon Hébé. »

Nous passâmes donc la nuit à lire ce magnifique poème en vers blancs italiens ; mais cette lecture fut souvent interrompue par le rire spirituel que ma charmante écolière ne pouvait retenir quand certains passages venaient chatouiller ses sens de trop près. Elle éclata en entendant le hasard qui mit Énée dans le cas de donner à Didon une bonne marque de sa tendresse dans une position très incommode, et bien plus encore quand cette amante, se plaignant de la perfidie du fils d'Anchise, lui dit : « Je pourrais te pardonner encore, si, avant de m'abandonner, tu m'avais laissé un petit Énée que j'aurais le plaisir de voir folâtrer dans ma cour. » Clémentine avait raison de rire, car le reproche est fort plaisant ; mais d'où vient qu'on n'éprouve pas ce besoin quand on le lit en latin ?

. . . . Si quis mihi parvulus aula
Luderet Æneas. . . .

Il n'y a que la beauté grave de la langue qui puisse donner à cette plaisante plainte un vernis de dignité.

Nous ne finîmes cette intéressante lecture qu'au point du jour.

« Quelle nuit, mon cher ami, me dit Clémentine avec un soupir exclamatif. Je l'ai passée dans la joie de mon cœur, mais vous ?

— Moi, je l'ai passée avec un plaisir extrême, en voyant le vôtre.

— Et si vous n'aviez pas vu le mien?

— J'en aurais eu beaucoup, mais beaucoup moins. J'aime infiniment votre esprit, chère Clémentine ; mais dites-moi, je vous en prie, si vous croyez possible que l'on puisse aimer l'esprit de quelqu'un, sans aimer aussi son enveloppe?

— Non, car sans l'enveloppe, l'esprit s'évaporerait.

— La conséquence à tirer de ce raisonnement est donc que je dois vous aimer beaucoup, et qu'il est impossible que je passe six ou sept heures tête à tête avec vous sans mourir d'envie de vous couvrir de baisers.

— C'est vrai, et je crois que nous ne résistons à cette envie que parce que nous avons des devoirs, et que nous nous sentirions humiliés si nous les violions.

— C'est encore vrai ; mais si vous êtes faite comme moi, cette contrainte doit vous êtes fort pénible.

— Peut-être autant qu'à vous-même ; mais je crois que la résistance à certains désirs ne coûte qu'en commençant. Peu à peu on s'accoutume à s'aimer sans aucun risque, sans effort pour se contenir. Nos enveloppes, qui d'abord sont si attirantes, finissent par devenir indifférentes, et quand cela sera venu pour nous, nous pourrons passer ensemble des heures et des journées entières sans qu'aucun désir étranger vienne nous distraire.

— J'en doute pour ce qui me regarde ; mais nous verrons. Adieu, trop belle Hébé.

— Adieu, bon Iolas. Bon sommeil.

— Mais tout plein de votre image. »

CHAPITRE IV

Partie de plaisir. — Ma triste séparation d'avec Clémentine. — Je pars de Milan avec la maîtresse de Croce. — Mon arrivée à Gênes.

Les anciens, dont l'imagination fertile, brillante et mobile allégorisait les vices et les vertus, ont représenté l'innocence, toujours confiante, jouant avec un serpent, ou avec une flèche acérée. Les anciens avaient fait une étude profonde du cœur de l'homme et de la femme, et si, sous ce rapport, les modernes ont ajouté à leurs connaissances la découverte de quelque fibre demeurée cachée à leurs regards observateurs, il n'en est pas moins vrai que les ouvrages qu'ils nous ont transmis, depuis l'emblème jusqu'à l'expression philosophique, seront toujours consultés avec fruit par ceux qui seront jaloux de pénétrer bien avant dans la science du goût et de la raison.

M'étant couché, après avoir prévenu Clairmont de ne plus m'attendre, je me mis à réfléchir sur mes rapports avec l'admirable Clémentine que la nature semblait avoir créée pour briller dans une sphère d'où, malgré les avantages d'une haute naissance, d'une beauté rare et d'un esprit extrêmement distingué, le défaut de fortune la tenait éloignée. Je riais de la voir dans un sentiment si contraire à l'expérience, comme si le moyen de faire passer l'appétit consistait à mettre devant un affamé les mets que ses sens convoitent, en lui prescrivant de ne pas y toucher. Cependant je ne pouvais m'empêcher de trouver pleins de sens ces mots qu'elle

avait prononcés avec la conviction d'une naïve innocence: qu'*en résistant aux désirs, il n'arrive pas qu'on se sente humilié après les avoir satisfaits.*

L'humiliation qui lui faisait peur tenait au respect qu'elle portait à ses devoirs, et elle me faisait l'honneur de supposer que je partageais ses principes. Quoi qu'il en soit, l'amour-propre s'en mêla, et je pris la résolution de ne rien faire qui pût me faire perdre sa confiance.

Je m'éveillai fort tard ce jour-là, comme on peut le penser, et dès que j'eus sonné mon valet de chambre, je vis paraître Clémentine qui vint d'un air joyeux me souhaiter le bonjour. Elle tenait à la main le *Pastor fido* et me dit qu'elle venait de lire le premier acte.

« Je n'ai jamais rien lu de si doux, mon cher ami, ajouta-t-elle ; levez-vous, nous lirons le second ensemble avant dîner.

— Oserai-je me lever devant vous ?

— Pourquoi pas ? Un homme n'a besoin que de très peu d'égards pour observer la décence.

— Faites-moi donc le plaisir de me donner cette chemise. »

Elle se mit en devoir de la déplier et puis de me la passer par-dessus la tête en riant.

« A la première occasion, lui dis-je, je vous rendrai le même service.

— De vous à moi, répliqua-t-elle en rougissant, il y a moins de distance que de moi à vous.

— Voilà, ma divine Hébé, ce que je ne conçois pas. Vous vous exprimez comme la sibylle de Cumes, ou plutôt comme si vous rendiez des oracles dans votre temple à Corinthe.

— Est-ce qu'Hébé eut un temple à Corinthe? Sardini ne le dit pas.

— Mais Apollodore le dit. Ce temple était même un

asile. Mais je vous ramène à la question que je vous prie de ne pas éluder. Ce que vous avez dit est antigéométrique. La distance de vous à moi doit être absolument la même que de moi à vous.

— Il se peut que j'aie dit une bêtise.

— Point du tout, Hébé ; vous aviez une idée, juste ou non, permettez-moi d'insister. Je veux que vous me la disiez.

— Eh bien ! les deux distances sont différentes à l'égard de l'ascension et de la descente, ou chute, comme vous voudrez. N'est-il pas vrai que la chute est naturelle à tous les corps qui ne sont point retenus par un autre corps qui a la force de résister à leur puissance de gravitation, sans qu'ils aient besoin d'une impulsion, d'un élan ?

— Sans doute.

— N'est-il pas également vrai que sans élan il n'y a point d'ascension?

— C'est de toute vérité.

— Convenez donc avec moi qu'étant plus petite que vous, je ne saurais vous atteindre que par un mouvement d'ascension, ce qui est toujours un effort difficile ; tandis que pour venir à moi, vous n'auriez besoin que de vous laisser aller, ce qui ne présente aucune difficulté. Par la même raison, vous ne risquez rien en me permettant de vous passer une chemise ; mais moi, je risquerais beaucoup en vous laissant faire la même fonction. Votre chute sur moi, trop rapide, pourrait m'opprimer. Êtes-vous persuadé ?

— Persuadé n'est pas le mot, belle Hébé ; je suis ravi, extasié ! Jamais, ma belle amie, paradoxe n'a été soutenu avec plus d'esprit. Je pourrais contester, vous chicaner ; mais j'aime mieux me taire, admirer et vous adorer.

— Je vous remercie, cher Iolas; mais point de grâce. Comment pourriez-vous me chicaner?

— Dans l'adresse que vous avez mise à prendre ma taille pour motif de refus, tandis que vous ne voudriez pas m'accorder le bonheur de vous changer de chemise quand bien même je serais un nain.

— Très bien, mon cher Iolas, nous ne pouvons pas nous en imposer. Je serais heureuse si le ciel m'avait destiné un mari tel que vous.

— Hélas! que ne suis-je digne de le devenir! »

Je ne sais pas où ce dialogue aurait pu nous mener, si la belle comtesse maman n'était venue nous dire qu'on nous attendait pour dîner, ajoutant qu'elle était charmée de voir que nous nous aimions.

« A la folie, dit Clémentine, mais nous sommes sages.

— Si vous êtes sages, vous ne vous aimez donc pas à la folie.

— C'est exact, divine comtesse, dis-je, car la folie d'amour et la sagesse ne vont guère ensemble : mais nous sommes raisonnables, et la raison de l'esprit peut s'allier avec la folie du cœur. »

Nous dînâmes gaiement, ensuite nous jouâmes, et le soir nous achevâmes la lecture du *Pastor fido.* Quand nous eûmes achevé et parlé sur les beautés de ce charmant ouvrage, Clémentine me demanda si le treizième chant de l'*Énéide* était beau.

« Ma chère comtesse, il ne vaut rien, et je ne l'ai loué que pour flatter un descendant de l'auteur. Cet auteur cependant a fait un poème sur les friponneries des paysans, et il n'est pas sans mérite. Mais vous avez sommeil, et je vous empêche de vous déshabiller.

— Ne le croyez pas. »

Elle se déshabilla à l'instant avec la plus grande ai-

sance, sans accorder la moindre faveur à la cupidité de mes regards, et elle se coucha. Je m'assis auprès d'elle, elle se remit sur son séant et sa sœur nous tourna le dos. Le *Pastor fido* était sur sa table de nuit, je le pris, et l'ouvrant au hasard, je tombai sur le passage où Mirtille parle de la douceur du baiser qu'il reçut d'Amarillis, et j'en fis la lecture avec le ton convenable à la situation. Clémentine me paraissant aussi émue, aussi attendrie que je l'étais moi-même, je collai ma bouche sur la sienne. Quelle volupté pure! Sentant que mon Hébé aspirait mon baiser avec délice et n'apercevant en elle aucun indice d'alarme, j'allais la presser contre mon sein, lorsqu'avec une douceur angélique elle me repoussa doucement en me priant de l'épargner.

C'était la sagesse aux abois. Je lui demandai pardon, et, m'emparant de sa belle main, j'exhalai sur elle toute l'ardeur dont mes lèvres étaient consumées.

« Vous tremblez, me dit-elle avec cet accent qui augmente si bien le frémissement d'un cœur amoureux.

— Oui, ma divine comtesse, et je puis vous assurer que c'est de peur de vous avoir déplu. Adieu. Je m'en vais, en désirant de pouvoir vous aimer moins.

— Pourquoi? Ce désir ne peut être qu'un commencement de haine. Faites comme moi, je désire que l'amour que vous m'avez inspiré s'augmente toujours en proportion de la force qui m'est nécessaire pour y résister. »

J'allai me coucher fort mécontent de moi-même. Je me trouvais dans une disposition d'esprit telle qu'il m'était impossible de décider si j'avais fait trop ou trop peu; mais qu'importe le cas? le fait essentiel, c'est que j'éprouvais du repentir, et cette position est, selon moi, la plus pénible.

Je voyais dans Clémentine une femme digne de tout respect autant que du plus parfait amour, et je ne voyais

ni le moyen de cesser de l'aimer, ni celui de continuer, sans obtenir la récompense qu'un amant passionné attend de l'objet de son amour. Si elle m'aime, me disais-je, elle ne peut pas me la refuser; mais c'est à moi à la solliciter, et même à l'emporter, afin de justifier sa défaite. Le devoir d'un amant est d'obliger la femme qu'il aime à se rendre à discrétion, et l'amour ne saurait jamais le trouver coupable. D'après ce raisonnement, que j'habillais tout bonnement à la couleur de ma passion et de mes intérêts, Clémentine ne pouvait m'opposer une résistance absolue qu'en ne m'aimant pas, et je me sentais dans l'obligation de la mettre à l'épreuve. Ce qui me fortifiait dans cette pensée était le soin que j'éprouvais de sortir de l'état d'irritation où elle m'avait mis, et je savais que si je la trouvais invincible, je ne tarderais pas à guérir. Mais en même temps ce moyen me faisait horreur, et l'idée de cesser d'aimer Clémentine me paraissait aussi absurde que cruelle.

Ayant passé une nuit très agitée, je me levai de bonne heure et j'allai lui souhaiter le bonjour. Elle dormait encore, mais la comtesse Éléonore s'habillait.

« Ma sœur, me dit-elle, a lu jusqu'à trois heures du matin. Maintenant qu'elle a tant de livres, elle va devenir folle. Faisons-lui une niche. Mettez-vous près d'elle de ce côté; nous rirons de sa surprise quand elle se réveillera.

— Mais croyez-vous qu'elle prenne la chose en plaisanterie?

— Elle ne pourra que la trouver risible. Vous êtes habillé. »

L'occasion était trop séduisante, l'invitation trop rassurante : je laisse tomber ma robe de chambre, et, mon bonnet de nuit en tête, je m'étends doucement à la place d'Eléonore et je me couvre jusqu'au cou. La sœur riait,

et moi je sentais une palpitation de cœur extrême. Je n'étais pas capable de donner à ce tour l'air de plaisanterie qui seul pouvait le couvrir du vernis de l'innocence. Je désirais qu'elle tardât à se réveiller, afin d'avoir le temps de me calmer et pouvoir prendre une contenance facétieuse.

Il y avait cinq minutes que j'étais dans cette position, quand, s'éveillant à demi et se tournant de mon côté, sans ouvrir les yeux, Clémentine allongea le bras, et croyant tenir sa sœur, elle me donna un de ces baisers d'habitude, et parut se rendormir dans cette position. Je l'y aurais certainement laissée longtemps, car son haleine réchauffait mes lèvres et me donnait l'avant goût de l'ambroisie ; mais Eléonore, n'en pouvant plus, éclata de rire et força sa sœur à ouvrir les yeux. Elle ne me reconnut cependant entre ses bras que lorsqu'elle eut vu sa sœur debout et riant de toutes ses forces.

« Le tour est joli, dit Clémentine sans bouger, et je vous admire tous deux. Cet accueil placide me remit dans mon assiette naturelle, et, ranimé par la confiance, je me trouvai assez maître de moi pour bien jouer mon rôle.

— Voilà, dis-je, comment j'ai reçu un baiser de ma belle Hébé.

— J'ai cru le donner à ma sœur. C'est le baiser qu'Amarillis donna à Mirtille.

— C'est égal. Le baiser a produit son effet, et Iolas est rajeuni.

— Ma chère Eléonore, ce que tu as laissé faire à ce cher Iolas est trop fort, car nous nous aimons et je rêvais à lui.

— Ce n'est pas trop fort, dit la sœur, car ton Iolas est tout habillé. Tiens, vois. »

En disant ces mots, la jeune follette me découvrit

pour la convaincre ; mais, en voulant me montrer à sa sœur, le mouvement de son bras ayant été trop fort, elle découvrit Clémentine qui poussa un petit cri et se mit en devoir de cacher ce que mes regards avaient dévoré en un instant. J'avais vu en entier, mais comme on voit ces feux qui sillonnent l'air avec plus de rapidité que la flèche qui rendit la liberté à l'Helvétie, j'avais vu, dis-je, la corniche et la frise de l'autel de l'Amour, sur lequel j'aspirais à mourir.

Clémentine s'étant recouverte, Éléonore sortit, et moi, la tête appuyée sur une main, je restais en contemplation, muet et immobile, devant un trésor que je convoitais et dont je n'osais m'emparer. Rompant enfin le silence :

« Ma chère Hébé, lui dis-je, vous êtes certainement plus belle que celle qui versait le nectar à la table des dieux. J'ai vu ce qu'on lui vit quand elle tomba, et si j'avais été Jupiter, certes j'en aurais agi autrement que lui.

— Sardini dit que Jupiter chassa ma patronne ; pour la venger, je devrais maintenant chasser Jupiter.

— D'accord, mon ange ; mais je suis Iolas, votre ouvrage. Je vous adore, et je cherche à étouffer des désirs qui me martyrisent.

— Vous avez concerté ce mauvais tour avec Éléonore.

— Non, mon cœur, il n'y a pas eu le moindre concert. Le hasard a tout fait. Je suis entré pour vous souhaiter le bonjour, vous croyant éveillée. Vous dormiez, et votre sœur s'habillait. Je vous contemplais, et l'idée est venue à Éléonore de m'engager à me mettre à sa place pour jouir de votre étonnement quand vous vous éveilleriez. Je dois lui savoir gré d'une idée dont mon amour a voulu que je profitasse. Mais les beautés qu'elle

m'a mis à même de voir surpassent l'idée que je m'en étais faite. Mon Hébé si charmante me refusera-t-elle un généreux pardon ?

— Non, puisque le hasard a tout fait. Mais il est singulier que lorsqu'on aime quelqu'un avec tendresse, on ne puisse s'empêcher d'être curieux de sa personne.

— C'est la curiosité la plus naturelle, ma divine penseuse. L'amour lui-même pourrait n'être considéré que comme une puissante curiosité, si l'on pouvait mettre la curiosité au rang des passions ; mais vous n'êtes pas curieuse de moi?

— Non, vous me déplairiez peut-être et je ne veux pas en courir le risque ; car je vous aime, et je suis enchantée des sentiments qui me parlent en votre faveur.

— Je sens que cela est possible, et par conséquent je dois avoir grand soin de conserver mes avantages.

— Vous êtes donc content de moi ?

— Au delà de toute expression ; je suis assez bon architecte, et je vous trouve d'une régularité divine.

— A la bonne heure, mon cher Iolas, mais abstenez-vous de toucher. Pour en juger, qu'il vous suffise d'avoir vu.

— Hélas ! c'est au toucher à rectifier les erreurs de la vue ; c'est par lui qu'on juge du poli, de la résistance. Permettez-moi de baiser ces deux sources de vie. Je les préfère aux cent de Cybèle, et je ne suis pas jaloux d'Athys.

— Vous vous trompez, mon ami, Sardini dit que c'était Diane d'Éphèse qui avait cent mamelles. »

Comment m'empêcher de rire, en voyant dans un pareil instant cette érudition mythologique sortir de la bouche de Clémentine ! L'amour peut-il s'attendre à pareil épisode? peut-il le craindre ou le prévoir? Non ; il n'est pas naturel, ou au moins il est fort rare. Dans la

position où je me trouvais, pressant de ma main une gorge d'albâtre.... pour n'être pas dominée par le feu du désir, il fallait que la passion du savoir fût dans Clémentine supérieure à la passion de l'amour. Cependant loin de trouver son érudition cruelle, j'en tirai bon augure. Je lui dis qu'elle avait raison, et la reconnaissance littéraire l'empêcha de s'opposer à ce que ma bouche s'emparât d'un bouton à peine naissant et dont le pourpre couronnait si merveilleusement les pôles de ses deux hémisphères d'albâtre.

« Tu suces en vain, mon cher Iolas, c'est un terrain stérile. Allez auprès de ma sœur. Mais vous avalez?

— Oui, la quintessence de mon propre baiser.

— Il se peut aussi qu'il y ait quelque parcelle de ma substance, puisque vous m'avez causé un plaisir que je n'avais jamais senti auparavant.

— Chère Hébé, tu me combles de bonheur.

— J'en suis bien aise; mais il me semble que le baiser que l'on donne sur la bouche est bien préférable.

— Sans doute, et c'est parce qu'alors il y a réciprocité. Le plaisir s'augmente pour chacun de toute la somme de plaisir que l'on communique.

— Précepte et exemple! Cruel précepteur! Finissons, mon ami, car cela est trop doux. L'amour nous regarde et se rit de notre témérité.

— Pourquoi, ma chère amie, différons-nous de lui accorder une victoire qui ne peut que nous rendre heureux?

— Ce bonheur n'est pas sûr. Non, je vous en prie. Tenez vos bras ici. Si des baisers peuvent nous tuer, tuons-nous; mais ne nous servons pas d'autres armes. »

Après un long débat aussi doux que cruel, ce fut elle qui fit pause, et me regardant avec des yeux d'où la flamme s'exhalait, elle me pria de la laisser seule.

La violence de la situation dans laquelle je me trouvais est impossible à décrire : je me reprochais le préjugé fatal qui m'avait imposé de la contrainte, et je pleurais de rage. Après avoir calmé mon feu par une toilette qui jamais ne m'avait été si nécessaire, je m'habillai et je retournai dans sa chambre.

Je la trouvai occupée à écrire.

« Je suis ravie que vous reveniez, me dit-elle ; je me sens animée d'un enthousiasme que je n'ai jamais éprouvé. Je veux chanter en vers la victoire que nous venons de remporter.

— Triste victoire que l'Amour abhorre, parce qu'elle l'outrage, et que la nature doit haïr.

— Voilà de la poésie. Écrivons tous les deux, moi pour célébrer la victoire, et vous pour la fronder. Mais, mon ami, vous avez l'air triste.

— Je souffre ; mais, comme vous ne connaissez pas la constitution masculine, vous devez en ignorer la raison. »

Clémentine ne me répondit pas, mais je m'aperçus qu'elle était vivement affectée. Je souffrais une douleur sourde, mais cruelle, à cette partie que le préjugé m'avait forcé de tenir prisonnière tandis que la nature et l'amour voulaient qu'elle fût en parfaite liberté. Il n'y avait que le calme du sommeil qui pût rétablir l'équilibre.

Nous descendîmes pour dîner, mais je ne touchai presque à rien. Incapable d'attention, j'écoutai avec distraction la lecture de la traduction que M. Vigi avait apportée ; mais j'oubliai la politesse au point de ne pas lui en faire compliment. Ayant ensuite prié le comte mon ami de faire une banque de pharaon pour moi, je demandai la permission d'aller me coucher. Personne ne pouvait deviner la nature de mon indisposition : mais Clémentine pouvait s'en douter.

Je dormis quatre heures, après quoi je me levai et me mis à écrire en *terze rime*, à la manière du Dante, l'histoire de la maladie que m'avait causée la triste victoire.

A l'heure du souper, Clémentine, accompagnée d'un domestique, vint m'apporter un ambigu délicat, et m'annonça que la banque avait gagné. C'était la première fois, car j'avais taillé de façon à perdre. Je soupai d'assez bon appétit, mais triste et silencieux. Quand j'eus achevé, Clémentine me souhaita le bonsoir, disant que de son côté elle allait poursuivre sa besogne.

J'étais en veine ; plein de mon sujet, je finis mon poème et le mis au net avant de me coucher. Clémentine vint me voir le lendemain de bonne heure et me présenta son ouvrage, que je lus avec plaisir ; mais celui que je lui causai par mes éloges fut au moins aussi complet que le mien.

Quand j'eus assez relevé la beauté de ses pensées, vint le tour de mon poème, et je ne fus pas longtemps à remarquer la profonde impression que la peinture de mes souffrances faisait sur elle. De grosses larmes roulaient dans ses beaux yeux, au milieu des éclairs de tendresse qui s'échappaient de ses regards. J'eus le bonheur à la fin de l'entendre me dire que si elle avait connu cette partie de la physique, elle se serait comportée autrement.

Après avoir pris une tasse de chocolat avec elle, je la priai de se coucher près de moi, sans se déshabiller, et de me traiter comme je l'avais traitée la veille, afin d'éprouver à son tour l'espèce de martyre que j'avais chanté dans mes vers. Elle sourit et se rendit à mes instances, mais à condition que je n'entreprendrais rien sur elle.

Cette condition était cruelle, mais c'était un commencement de victoire, et je dus m'y soumettre : je n'eus pas

lieu de me plaindre de ma soumission ; car, maîtresse de tout, je pus jouir du despotisme qu'elle exerça sur moi, en me réjouissant de la peine qu'elle devait éprouver que je n'en exerçasse pas un pareil sur elle, et en condamnant ses yeux à la privation des richesses qu'elle possédait à pleines mains. Je l'excitai vainement à se satisfaire, à ne rien refuser à ses désirs, ce qui aurait été le plus sûr moyen de satisfaire les miens ; mais elle persista à soutenir qu'elle ne désirait rien au delà de ce qu'elle faisait. « Il est impossible, lui dis-je, que dans ce moment votre plaisir puisse égaler le mien. » Mais son esprit subtil ne la laissait jamais sans réplique : « Il serait donc injuste, me répondit-elle, que vous vous plaignissiez. »

L'épreuve cependant avait été trop forte pour n'être pas décisive. Elle me quitta tout en feu, et après m'avoir donné un de ces baisers qui lèvent tous les doutes, elle sortit en me disant qu'elle était persuadée qu'en amour il fallait tout ou rien.

Nous passâmes la journée en lecture, à table, à la promenade, en propos gais, équivoques, sérieux, mais sans m'apercevoir que l'amour eût fait autant de progrès que l'épreuve du matin semblait me le promettre. Elle voulait être le revers de la médaille d'Aristippe, qui disait en parlant de Laïs : « Je la possède, mais elle ne me possède pas ; » elle voulait être maîtresse de moi et ne voulait pas que je fusse maître d'elle. Je me plaignais avec douceur, mais cela n'avançait pas mon affaire.

Deux ou trois jours après, sa sœur étant présente, je lui proposai de me laisser coucher près d'elle. C'est l'expédient qu'on propose à une religieuse, à une veuve, à une fille nubile qui se refuse à l'amour par la crainte des conséquences, et cet expédient réussit presque toujours quand celui qui le propose est aimé. Je tirai de ma

poche un paquet de fines redingotes d'Angleterre et je lui expliquai l'usage qu'on pouvait en faire. Elle les prit, les examina attentivement, et, après en avoir beaucoup ri, elle s'écria qu'elles étaient affreuses, dégoûtantes, scandaleuses, et sa sœur de faire chorus. Je voulus vainement les justifier de ces reproches par le repos qu'elles procuraient; mais elle soutint qu'elles n'étaient pas sûres, qu'elles pouvaient facilement se déchirer, et, pour mieux m'en convaincre, ayant passé le doigt dans une, elle poussa si fort qu'elle se déchira avec éclat. Force me fut de me rendre en rempochant mes instruments, et elle acheva par me dire que ce moyen lui faisait horreur.

Leur ayant souhaité une bonne nuit, je me retirai un peu confus ; puis, réfléchissant à la singulière résistance de Clémentine, je demeurai convaincu qu'elle ne pouvait résister de la sorte que parce que je ne lui avais pas inspiré assez d'amour, et dès lors je songeai à l'accroître par le moyen infaillible, celui de lui procurer des plaisirs nouveaux sans épargner la dépense. Je ne trouvai rien de mieux que de mener toute la famille à Milan et de leur donner un somptueux banquet chez mon pâtissier. « J'y mènerai, me dis-je, toute la famille, sans leur en rien dire jusqu'à ce que nous soyons en route ; car, si je nommais Milan, il serait possible que mon ami se crût obligé de faire avertir son Espagnole pour lui présenter ses belles-sœurs ; » ce qui m'aurait contrarié au dernier point. Cette partie me sembla devoir être séduisante pour les trois sœurs, qui n'avaient jamais vu Milan, et peu à peu, me trouvant séduit par ma propre imagination, je résolus de donner à cette partie tout l'éclat compatible avec mes vues.

A mon réveil j'écrivis à Zénobie d'acheter trois robes faites des plus belles étoffes de Lyon pour trois jeunes dames de condition. Je lui envoyai les mesures et je lui

marquai en détail comment je voulais qu'elles fussent garnies. Celle que je destinais à la comtesse mère devait être en satin perle avec une riche garniture d'entoilage de Valenciennes. Je joignis à ma lettre une invitation à M. Greppi de lui donner un homme qui payât ce qu'elle achèterait. Je lui dis de porter les trois robes dans mon logement particulier, de les étendre sur mon lit et de remettre un billet inclus à mon pâtissier. Dans ce billet j'ordonnais pour huit personnes sans épargne. Zénobie devait au jour marqué se trouver chez le pâtissier, prête à servir les trois dames qui viendraient avec moi. Clairmont fut, à l'insu de tout le monde, chargé de porter ma lettre à Milan.

Clairmont étant revenu avant le dîner avec un billet de Zénobie qui m'assurait que tout serait fait selon mes désirs, je m'adressai à la comtesse pendant le dessert, en lui disant que je désirais avoir l'honneur de lui donner un dîner dans le goût de celui de Lodi, mais à deux conditions : la première que personne ne saurait où jusqu'à ce que nous fussions en voiture pour partir, et la seconde, qu'après le dîner nous remonterions dans nos voitures pour revenir coucher à San-Angelo.

Par bienséance, la comtesse, avant de répondre, regarda son mari, et celui-ci, ne se faisant pas prier, s'écria qu'il était prêt à partir, dussé-je enlever toute la famille. « Eh bien , lui dis-je, nous partirons demain matin à huit heures, et vous n'avez besoin de vous embarrasser de rien : les voitures seront prêtes. »

Je ne crus pas devoir exclure de la partie le bon chanoine, autant parce qu'il faisait une cour assidue à la comtesse Ambroise que parce qu'étant devenu fort joueur et perdant chaque soir, c'était lui en effet qui faisait les frais de la fête. Il perdit ce soir-là même trois cents sequins sur parole, et il fut obligé de me demander trois

jours pour me payer. Je lui dis que tout mon avoir était à son service.

Quand la compagnie se sépara, j'offris ma main à mon Hébé et je l'accompagnai dans sa chambre avec sa sœur.

Nous avions commencé la *Pluralité des Mondes*, par Fontenelle, et je croyais que nous la continuerions avant d'aller nous coucher ; mais, quand j'en fis la proposition, Clémentine me dit que, devant se lever de bonne heure, elle voulait se coucher.

« Vous avez raison, ma chère Hébé : couchez-vous, et pendant ce temps je vais vous faire la lecture. »

Comme elle ne fit aucune objection, je pris l'Arioste, et je lus de mon mieux l'histoire de Fleur-d'Épine, princesse d'Espagne, qui était devenue amoureuse de Bradamante. Je croyais, à la fin de cette charmante histoire, trouver Clémentine ardente ; mais j'étais dans l'erreur ; elle était morne, ainsi que sa sœur Éléonore.

« Qu'avez-vous, mon cœur? Ricciardetto vous a-t-il déplu peut-être?

— Non, il m'a plu au contraire, et à la place de la princesse, j'en aurais fait tout autant ; mais nous ne dormirons pas cette nuit et vous en êtes la cause.

— Moi ! et qu'ai-je donc fait ?

— Hélas ! rien ; mais vous pourriez nous rendre heureuses en nous donnant une grande preuve d'amitié.

— Parlez. De quoi s'agit-il? est-il rien en mon pouvoir que je ne fasse pour vous plaire ? Ma vie, ma volonté même, tout est à vous. Vous dormirez.

— Eh bien, confiez-nous où nous allons demain.

— Ne vous ai-je pas dit que je vous le dirai à l'instant du départ ?

— Oui, mais cela ne nous suffit pas. Nous mourons d'envie de le savoir aujourd'hui. Nous ne pouvons résister à la curiosité, et, si vous ne nous satisfaites pas, nous

ne dormirons point, et demain nous serons maussades toute la journée et nous aurons l'air affreux.

— J'en serais désolé ; mais je doute qu'il vous soit possible d'avoir jamais l'air affreux.

— Doutez-vous de notre discrétion? Ce secret d'ailleurs ne peut pas être important.

— C'est vrai, il n'a aucune importance; mais c'est un secret d'ordre.

— C'est affreux si vous me refusez.

— Eh ! chère Hébé, comment vous refuser? Je confesse même que j'ai mauvaise grace de vous faire tant attendre. Le voici : je vous donne à dîner demain chez moi.

— Chez vous ? mais où ?

— Vous avez raison. A Milan.

—A Milan ! à Milan ! oh ! quel bonheur ! »

Tout en répétant ce mot avec l'expression d'une joie immodérée, elles se levèrent, et sans autre formalité de toilette, elles me sautèrent au cou, me couvrirent de baisers, me serrèrent dans leurs bras, puis elles s'assirent sur mes genoux.

« Jamais nous n'avons vu Milan , répétaient-elles ensemble, jamais nous n'avons rien tant désiré que de voir cette superbe ville. Que de fois j'ai rougi quand j'ai été forcée d'avouer que je ne l'ai jamais vue !

— Cette partie me rend heureuse, dit Hébé, mais mon bonheur est troublé quand je pense que nous ne verrons rien ; car vous nous avez imposé la dure loi de retourner ici au sortir de table. Il y a de la barbarie ! En effet, peut-on faire quinze milles pour aller à Milan rien que pour y dîner, et refaire le même chemin ensuite comme pour faciliter la digestion ! Il faudrait au moins que nous vissions notre belle-sœur.

— J'ai prévu toutes vos remontrances, mes chères

enfants, et c'est la raison du mystère; mais la partie est arrangée ainsi. Vous déplaît-elle? parlez, ordonnez.

— Nous déplaire, cher Iolas! Cette partie, telle que vous l'avez conçue dans votre esprit, malgré tout ce qu'elle nous laisserait à désirer, est charmante, et peut-être la cause de la restriction, si nous la connaissions, lui donnerait-elle encore de nouveaux charmes.

— C'est possible, ma divine Hébé; mais pour aujourd'hui elle doit être sans importance pour vous, et je ne dois pas vous la dire.

— Et nous ne pousserons pas l'indiscrétion jusqu'à vous la demander. »

En disant cela, ivre de joie, elle recommença à m'embrasser, et Éléonore dit qu'elle voulait dormir, afin d'être plus alerte le lendemain. C'est ce qu'elle pouvait faire de mieux; car, sentant que l'heure du berger était près de sonner, j'excitai les baisers de Clémentine par l'ardeur des miens, et de proche en proche, enflammée par la joie et l'amour, elle ne pensa pas à s'opposer à mes entreprises téméraires, et bientôt je fus tout entier dans le temple dont j'avais si ardemment convoité l'entrée. Hébé, muette de bonheur et de volupté, partagea mes transports, mon extase, et mêla ses larmes d'une délicieuse félicité à celles que l'excès du plaisir me fit répandre.

Après avoir passé deux heures dans ce délicieux abandon, j'allai me coucher dans la joie de l'ivresse, impatient d'être au lendemain pour renouveler la scène d'une manière plus complète et dans une situation plus convenable.

A huit heures nous étions tous réunis à la table du déjeuner; mais, malgré tous mes efforts et la disposition heureuse où se trouvaient mes esprits, je ne pus réussir à faire éclore un peu de gaieté sur le visage de mes con-

vives. Hommes et femmes, tous se montraient soucieux : la curiosité les dévorait. Clémentine et sa jeune sœur, n'osant montrer leur satisfaction intérieure, faisaient chorus à ce concert de taciturnité, et moi, je jouissais de tout cela.

Clairmont, ayant parfaitement répondu à mes instructions, vint nous avertir que les voitures étaient à la porte. J'invitai mes convives à descendre : on me suivit en silence. Je plaçai la comtesse Ambroise et Clémentine dans ma voiture ; cette dernière ayant le poupon sur ses genoux ; puis, ayant placé Éléonore et les trois messieurs dans la seconde voiture, je m'écriai en riant :

« A Milan !

— A Milan ! à Milan ! répéta chaque convive avec exclamation. Bravo ! »

Clairmont, sur un bon cheval, nous précède, et nous partons. Clémentine faisait l'étonnée, mais sa sœur avait l'air radieux mêlé d'un peu de surprise, comme si l'événement si peu attendu lui avait laissé quelque chose à penser. Mais ayant tout le loisir de causer là-dessus, je ne tardai pas à remarquer que les soucis avaient disparu, et nous nous trouvâmes tous montés sur le ton d'une gaieté parfaite. Nous nous arrêtâmes à mi-chemin dans un village, pour laisser souffler les chevaux, et tout le monde descendit.

J'avais quelque doute que le comte mon ami eût goûté la partie à l'unisson des autres ; mais j'eus la satisfaction de voir tout le monde content, chacun ayant pris son parti en brave.

« Que dira ma femme ? me dit le comte.

— Rien, car elle ignorera tout ; et dans tous les cas, je serai le seul coupable. Vous allez dîner chez moi, dans un appartement que j'habite incognito depuis que je suis à Milan ; car, mon cher ami, vous avez dû com-

prendre que je ne pouvais pas décemment me suffire chez vous, puisque la place est prise.

— Et Zénobie?

— Fort bien, mon cher. Zénobie est une bonne aventure; mais je ne pouvais pas en faire mon pain quotidien.

— Vous êtes un mortel fortuné!

— Je tâche d'être heureux.

— Mon cher mari, dit la comtesse Ambroise, il y a deux ans que tu projettes de me faire voir Milan. Monsieur ne l'a projeté qu'un quart d'heure, et nous voici en route.

— C'est vrai, ma chère amie, mais je voulais que nous y passassions un mois.

— Si vous voulez y passer un mois, lui dis-je, je me charge de tout.

— Je vous remercie, mon cher monsieur. Vous êtes un homme extraordinaire.

— Vous me faites, monsieur le comte, beaucoup plus d'honneur que je ne mérite. Je n'ai d'extraordinaire que de trouver facile ce qui l'est réellement.

— C'est possible; mais vous conviendrez que les difficultés naissent ou de l'aspect sous lequel on considère les choses, ou de la position où l'on se trouve.

— J'en conviens. »

Quand nous fûmes remontés en voiture, la comtesse me dit :

« Avouez, monsieur le chevalier, que vous êtes un homme bien heureux.

— Je n'en disconviens pas, aimable comtesse; mais mon bonheur me vient de la société : si vous me chassiez de la vôtre, je serais malheureux.

— Vous n'êtes pas fait pour qu'on vous chasse.

— C'est un compliment plein d'urbanité.

— Dites plein de vérité.

— Je suis heureux de vous l'entendre dire, mais je serais taxé de présomptueuse fatuité si je le disais moi-même. »

Nous égayâmes ainsi la route par mille propos aimables ou galants, et surtout aux dépens du chanoine, qui avait prié la comtesse d'intercéder pour que je lui permisse de s'absenter une demi-heure.

« J'ai, lui avait-il dit, une visite à faire à une dame dans l'esprit de laquelle je serais perdu sans ressource, si elle venait à savoir que j'ai été à Milan sans lui présenter mes hommages.

— Il faut, monsieur, lui avait répondu l'aimable dame, que vous soyez soumis à la condition commune; ainsi ne comptez pas sur mon intercession. »

Nous arrivâmes à Milan à midi précis, et nous descendîmes à la porte du pâtissier. La femme vint prier la comtesse de lui confier son nourrisson, lui montrant, pour vaincre sa résistance, un sein admirable et qui témoignait de l'idonéité de son offre. Cette scène d'hospitalité nourricière se passa au pied de l'escalier, et la comtesse accepta l'offre avec une grâce et une dignité dont je fus enchanté. C'était un épisode ravissant que le hasard faisait naître pour embellir la pièce que mon génie avait enfantée. Tout le monde paraissait heureux, mais je l'étais plus que personne, et je le sentais. Le bonheur en soi est un fait de pure imagination. Pour être heureux, il faut se croire tel; mais j'avoue que les circonstances qui mettent l'esprit dans l'assiette propre à concevoir cette idée ne dépendent pas souvent de nous, quoique les circonstances défavorables soient assez ordinairement le produit de nos œuvres.

La comtesse ayant pris mon bras, je conduisis la société dans mon appartement, que je trouvai brillant de

propreté. Zénobie, comme je m'y attendais, s'offrit à mes regards ; mais je fus agréablement surpris de voir auprès d'elle la maîtresse de Croce, belle comme un Amour, et que j'eus l'air de ne pas connaître. Elle était très bien mise, et sa figure, délivrée de cette empreinte de tristesse qu'elle portait lorsque je l'avais vue, avait quelque chose de si séduisant, qu'après la première impression que me fait toujours une belle tête, je fus fâché qu'elle se trouvât chez moi dans ce moment.

« Voilà deux bien jolies personnes, dit la comtesse mère. Qui êtes-vous, mesdemoiselles?

— Nous sommes, dit Zénobie, les très humbles servantes de M. le chevalier, et nous ne sommes venues ici que pour avoir l'honneur de vous servir. »

Zénobie avait pris sur elle d'amener la belle Marseillaise, qui commençait à parler l'italien et qui me regardait d'un œil incertain, craignant que je ne trouvasse mauvais qu'elle fût venue sans mon ordre. Je crus devoir la rassurer en lui disant que j'étais bien aise qu'elle eût accompagné Zénobie. Ces mots furent un baume pour son cœur ; son front devint serein et sa beauté en reçut un nouvel éclat. Cette jeune et belle personne ne pouvait pas être longtemps malheureuse, car il était impossible de la voir sans éprouver un vif intérêt. Une lettre de recommandation écrite par la main des Grâces sur le front de la beauté n'est jamais sujette à protêt; car quiconque a des yeux et un cœur la paye à vue.

Mes très humbles servantes prirent les mantelets des trois dames et les suivirent dans ma chambre à coucher, où se trouvaient les trois belles robes étalées sur une table. Je ne connaissais que celle de satin-perle, garnie de dentelles, parce que je n'avais désigné que celle-là. La comtesse, qui précédait ses deux sœurs, la remarqua la première et s'en approcha en disant :

« Quelle belle robe! A qui appartient-elle, monsieur de Seingalt? Vous devez le savoir.

— Sans doute, madame. Elle appartient à votre époux, qui en fera ce qu'il voudra. J'espère que s'il vous la donne, vous ne lui ferez pas l'affront de la refuser. Tenez, monsieur le comte; cette robe est à vous, et je me brûle la cervelle si vous ne me faites pas l'honneur de l'accepter.

— Nous vous aimons trop pour vouloir vous porter à un acte de désespoir. Le trait est aussi noble que neuf; il est digne de vous. Je reçois donc votre beau présent d'une main, et de l'autre je le remets à qui de droit; car je joue dans la circonstance le rôle d'un miroir à réflexion.

— Comment! mon cher mari, cette robe, cette magnifique robe est à moi? Qui remercierai-je? Tous les deux. Je veux absolument m'en parer pour dîner. »

Les deux autres n'étaient pas aussi riches, mais elles étaient plus brillantes, et je jouissais en voyant les yeux de ma Clémentine attachés sur la plus longue. Éléonore à son tour admirait celle qu'elle devinait être pour elle. La première était d'un superbe satin à raies vert-pomme et rose, et garnie de fleurs en plumes du meilleur goût; la seconde était également en satin bleu céleste, parsemée de bouquets de mille fleurs et garnie en mignonette à grosses boucles du plus bel effet. Ce fut Zénobie qui prit sur elle de dire à Clémentine que la première était pour elle.

« Et comment le savez-vous?

— Mademoiselle, elle est la plus longue et vous êtes la plus grande.

— C'est juste. Elle est donc à moi, dit-elle en se tournant vers moi?

— Si je puis espérer que vous daigniez l'agréer.

— Il n'y a pas le moindre doute, Iolas, et je vais la mettre tout de suite. »

Éléonore dit que la sienne était la plus belle et qu'elle mourait d'envie de s'en voir parée.

« Bien! bien! m'écriai-je tout heureux. Nous vous laissons seules pour que vous puissiez vous habiller à votre aise. Ces deux dames sont là pour vous servir. »

Je sortis avec les deux frères et le chanoine, et je remarquai qu'ils avaient l'air interdit. Ils réfléchissaient sans doute sur la prodigalité d'un joueur auquel l'argent ne coûte rien. Je ne cherchai pas à les faire parler, car, ma passion étant d'étonner, leur étonnement ne pouvait que m'être agréable. Je l'avoue, c'était un sentiment d'amour-propre effréné qui me rendait supérieur à ceux qui m'entouraient, ou je le croyais au moins, et cela me suffisait. J'aurais méprisé ceux qui auraient osé me dire qu'on se moquait de moi, et pourtant il se peut qu'on ne m'eût annoncé que la vérité.

Animé d'une joie réelle, je ne tardai pas à la communiquer à mes convives. J'embrassai cordialement le comte Ambroise, en lui demandant pardon des petits présents que j'avais osé faire à sa famille, et je remerciai son frère de m'en avoir fourni les moyens en me faisant faire leur connaissance.

« J'ai été si bien reçu chez vous, ajoutai-je, que je n'ai pu me refuser le bonheur de vous en témoigner ma reconnaissance. »

Les belles comtesses ne tardèrent pas à venir, brillantes de parure et de joie.

« Il est impossible, me dirent-elles, que vous ne nous ayez pas fait prendre mesure; mais nous ignorons comment.

— Ce qu'il y a de tout à fait plaisant, ajouta l'aîné,e

c'est que vous avez fait faire ma robe de façon à pouvoir l'élargir au besoin, sans en déranger la forme. Mais quelle magnifique garniture ! elle vaut quatre fois plus que la robe. »

Clémentine ne pouvait se détacher du miroir. Elle se figurait que dans les couleurs rose et verte, j'avais voulu lui donner les attributs de la jeune Hébé. Quant à sa sœur, elle continuait à soutenir que la sienne était la plus belle.

Charmé de la satisfaction de mes belles convives, nous nous mîmes à table, ayant tous un appétit excellent. On nous servit, en gras et en maigre, un dîner des plus recherchés. Tout était exquis; mais ce qui couronnait l'œuvre, c'est une clayère d'huîtres de l'arsenal de Venise que mon pâtissier avait eu le secret d'escamoter au maître d'hôtel du duc de Modène. Elles firent nos délices. Nous en expédiâmes trois cents, car nos dames en étaient friandes, et le chanoine insatiable; et nous les arrosâmes d'une foule de bouteilles de champagne Nous restâmes trois heures à table, buvant, chantant, plaisantant à qui mieux; car la gaieté nous avait tous mis à l'unisson, et toujours servis par mes très humbles servantes dont les charmes pouvaient le disputer à celles qui les admiraient.

Vers la fin du repas, la belle pâtissière entra, le sein découvert, la mine joyeuse, et vint présenter à la comtesse son poupon qui se tenait attaché à sa mamelle. Ce fut un coup de théâtre. La joie de l'aimable mère éclata en un cri d'allégresse en voyant son enfant, et la pâtissière semblait toute glorieuse d'avoir possédé pendant près de quatre heures l'unique rejeton d'une si illustre famille. On sait que l'imagination, qui agit si fort sur les hommes qu'on pourrait la croire créatrice du génie, a sur les femmes un empire inappréciable. Qui peut répondre que cette femme, simple et bonne, comme le sont

en général toutes les femmes du peuple quand le vice ou la misère ne les dégradent pas en les corrompant, qui peut savoir dis-je, si ma pâtissière ne se figurait pas ennoblir son propre fruit en offrant son sein à un jeune comte? Ces idées sont folles, sans doute, mais c'est parce qu'elles le sont que le peuple les adopte.

Nous passâmes encore une heure à prendre du café et du punch ; après, les comtesses allèrent reprendre leur costume du matin. Zénobie eut soin de placer les trois robes dans des cartons et de les faire attacher sur le siège de ma voiture.

La maîtresse de Croce trouva un moment pour me dire tête à tête qu'elle était très contente de Zénobie et me demanda quand nous partirions.

« Vous serez à Marseille, lui dis-je en lui serrant la main, au plus tard quinze jours après Pâques. »

Zénobie, que j'avais interrogée à part dès le commencement, m'avait dit que la jeune Marseillaise était une personne du plus aimable caractère, très sage, et telle enfin qu'elle ne la verrait partir qu'avec beaucoup de chagrin. Je lui donnai douze sequins pour la remercier des peines qu'elle s'était données.

Satisfait de tout, je payai au brave pâtissier un fort mémoire et je remarquai que nous avions vidé une vingtaine de bouteilles de champagne. Il est vrai que, mes trois dames aimant ce jus de préférence, nous n'avions presque pas bu d'autre vin.

J'aimais, j'étais aimé, je me portais bien, j'avais beaucoup d'argent, je le prodiguais pour mon plaisir et j'étais heureux. J'aimais à me le dire, tout en riant des sots moralistes qui prétendent qu'il n'y a point de véritable bonheur sur la terre. Et précisément c'est ce mot *sur la terre* qui excite mon hilarité, comme s'il était possible d'aller le chercher ailleurs ! « *Mors ultima*

linea rerum est. » Oui, la mort est la dernière ligne du livre des choses ; c'est la fin de tout, puisqu'à la mort l'homme cesse d'avoir des sens ; mais je suis loin de prétendre que l'esprit suive le sort de la matière. L'on ne doit affirmer que ce qu'on sait positivement, et le doute doit commencer aux limites dernières du possible.

Oui, moralistes moroses et imprudents, il y a du bonheur sur la terre, il y en a beaucoup, et chacun a le sien. Il n'est pas permanent, non, il passe, renaît et passe encore, par cette loi inhérente à la nature de tout ce qui est créé, le mouvement, l'éternelle rotation des hommes et des choses ; et peut-être la somme des maux, conséquence de notre imperfection physique et intellectuelle, surpasse-t-elle la somme du bonheur pour chaque individu. Tout cela est possible, mais il ne suit pas de là qu'il n'y ait point de bonheur et beaucoup de bonheur. S'il n'y avait point de bonheur sur la terre, la création serait une monstruosité, et Voltaire aurait eu raison d'appeler notre planète les latrines de l'univers ; mauvais bon mot qui n'exprime qu'une absurdité, ou plutôt qui n'exprime rien, si ce n'est un élan de bile poétique. Oui, il y a du bonheur et beaucoup ; je le répète aujourd'hui que je ne le connais que par le souvenir. Ceux qui avouent avec candeur celui qu'ils éprouvent sont dignes de le posséder ; les indignes sont ceux qui le nient tout en jouissant, et ceux qui, pouvant se le procurer, le négligent. Je n'ai aucun reproche à me faire sous ce double rapport.

Il était sept heures quand nous quittâmes mon joli logement pour retourner au château du comte, où nous arrivâmes à minuit. La route nous parut courte, tant elle fut délicieuse. Le champagne, le punch et le plaisir avaient échauffé mes deux belles compagnes, et à la

faveur du crépuscule, je pus avoir d'heureuses distractions dont elles ne furent point fâchées ; mais j'aimais trop Clémentine pour pousser avec sa charmante sœur la plaisanterie au delà du bout du doigt.

Dès que nous fûmes descendus de voiture, nous nous souhaitâmes une bonne nuit, et chacun se rendit dans sa chambre, moi excepté, car j'allai passer avec Clémentine de ces heures d'une délicieuse volupté dont le souvenir ne s'efface jamais.

« Penses-tu, mon doux ami, me disait cette charmante fille, qu'après ton départ je puisse vivre heureuse ?

— Ma chère Hébé, je sais que pendant les premiers jours nous serons tous deux malheureux ; mais peu à peu le calme renaîtra, et sans éteindre l'amour, la philosophie en rendra l'amertume délicieuse.

— Une amertume délicieuse ! Je ne crois pas que la philosophie puisse opérer ce miracle. Je sais bien, mon aimable sophiste, que tu te consoleras facilement avec tes demoiselles. Au reste, ne va pas me croire jalouse. Je me ferais horreur si je me reconnaissais susceptible d'un sentiment aussi bas ; mais je me mépriserais aussi si je pouvais être capable d'employer pour me consoler les mêmes moyens que certainement tu emploieras.

— Je serais au désespoir que tu eusses cette idée.

— Elle est naturelle.

— Peut-être. Ce que tu appelles ces demoiselles ne sont pas faites pour te remplacer et ne sauraient m'occuper. La plus grande des deux est l'épouse d'un tailleur, et l'autre est une jeune personne honnête que je me suis chargé de reconduire à Marseille sa patrie, d'où un malheureux l'a enlevée après l'avoir séduite. Tu seras à l'avenir et jusqu'à ma mort la seule femme qui régnera sur mon âme ; et s'il m'arrive jamais qu'égaré par mes sens je presse dans mes bras un objet qui m'aura sé-

duit, le repentir ne tardera pas à te venger d'une infidélité à laquelle mon âme n'aura point de part.

— Je suis sûre de n'avoir jamais de repentir de cette nature. Mais je ne comprends pas que, m'aimant comme tu m'aimes et me tenant en ta possession pressée entre mes bras, tu puisses penser à la possibilité de me devenir infidèle.

— Je ne la crois pas, mon ange, mais je la suppose.

— Je ne vois pas dans ce cas grande différence entre la croyance et la supposition. »

Que répondre à ces objections? Clémentine avait raison, quoiqu'elle se trompât ; mais son erreur venait de son amour. Le mien était loin de l'ardeur qui l'empêchait de prévoir les infidélités possibles, nécessaires même. Je ne raisonnais plus juste qu'elle que parce que je n'en étais pas à mon premier amour. Mais si mes lecteurs ont passé par là, comme la chose est certaine pour la majeure partie, ils sauront tout l'embarras que causent de pareils raisonnements dans la bouche d'une femme que l'on voudrait pouvoir rendre heureuse pour toujours. Le plus bel esprit reste court et n'a pour répliquer que des baisers et des larmes.

« Veux-tu m'emmener? me dit-elle, je suis prête à te suivre et je serai heureuse. Si tu m'aimes, tu dois être enchanté de ton propre bonheur. Rendons-nous heureux, cher ami.

— Je ne puis déshonorer ta famille.

— Me trouves-tu indigne de devenir ta femme?

— Tu es digne d'un trône, et c'est moi qui suis indigne de posséder une femme aussi accomplie que toi. Sache que je n'ai rien au monde que ma fortune qui peut me quitter demain. Seul, je ne crains pas les revers; mais je me tuerais si je te voyais exposée à quelque pri-

vation après que tu aurais attaché ton sort au mien.

— D'où vient qu'il me semble qu'il est impossible que tu puisses jamais devenir malheureux, et que tu ne puisses être réellement heureux qu'avec moi ? Ton amour ne ressemble pas au mien, si tu as en lui moins de confiance que moi.

— Mon ange, si j'ai moins de confiance que toi, c'est que j'ai une cruelle expérience que tu n'as pas, et elle me fait trembler pour l'avenir. L'amour alarmé perd en force ce qu'il gagne en raison.

— Raison cruelle ! Nous devons donc nous résoudre à nous séparer ?

— Il le faut, mon cœur ; c'est une nécessité cruelle ; mais mon cœur restera avec toi. Je partirai en t'adorant, et si la fortune m'est favorable en Angleterre, tu me reverras ici l'année prochaine. J'achèterai une terre où tu voudras et je t'en ferai présent le jour de notre mariage ; nos enfants et les belles-lettres feront nos délices.

— Oh ! l'agréable avenir. Quel rêve ! Que ne puis-je m'endormir en rêvant ainsi et ne m'éveillant que le jour où il s'accomplira, ou mourir en m'éveillant, s'il ne doit point s'accomplir ! Mais, mon ami, que ferai-je si tu m'as laissée enceinte ?

— Ma divine Hébé, tu n'as pas à craindre de l'être. Ne t'es-tu pas aperçue que je t'ai ménagée ?

— Ménagée ? Je ne comprends pas cela, mais je me l'imagine, et je t'en remercie. Hélas ! il vaudrait mieux peut-être que tu n'eusses pas pris des précautions, car tu n'es pas né pour mon malheur ; et si tu m'avais laissé un gage de notre mutuelle tendresse, tu n'aurais pas voulu méconnaître et la mère et l'enfant.

— Tu me rends justice, chère amie : si malgré mes précautions, tu t'aperçois que ta taille s'arrondisse, et tu en auras des signes avant que deux lunes soient pas

sées, tu m'écriras, et alors, quel que soit mon sort, je légitimerai le fruit de notre amour en te donnant mon nom et ma main. Il est vrai qu'en changeant de nom, tu contracteras une mésalliance : mais en seras-tu moins heureuse ?

— Non, non, ton nom avec ta main serait pour moi le comble de l'ambition. Non, il ne sera jamais vrai que je puisse me repentir de m'être donnée à toi sans réserve.

— Tu me combles de bonheur !

— Toute la famille te chérit ; tous disent que tu es heureux et que tu mérites ton bonheur. Quel éloge, mon cher ami ! Tu ne saurais te figurer comment mon cœur palpite de joie quand j'entends ces propos en ton absence. Quand on me dit que je t'aime, je réponds que je t'adore ; et tu sais que je ne mens pas. »

C'était avec des dialogues pareils que nous remplissions les intervalles de nos transports amoureux durant les cinq ou six dernières nuits que nous passâmes ensemble. Sa sœur, couchée près de nous, dormait ou faisait semblant de dormir. Quand je me retirais, j'allais me coucher et je me levais tard ; puis je passais toute la journée avec elle, seul ou en famille. Quelle vie délicieuse ! Est-il possible qu'un homme maître de lui-même, indépendant comme l'aigle dans les airs, puisse se résoudre à quitter un bonheur pareil ? Aujourd'hui je ne le conçois pas.

La fortune m'avait fait gagner au bon chanoine tout l'argent que j'avais laissé gagner à la famille, dont je ne contrôlais jamais le jeu. Clémentine seule ne voulut jamais profiter de mon inattention ; mais les deux derniers jours je la forçai à être de moitié dans ma banque, et le chanoine étant toujours malheureux, elle eut une centaine de sequins de bénéfice. Ce bonhomme de moine perdit mille sequins, dont sept cents restèrent dans la

famille. C'était bien payer l'hospitalité que j'avais reçue, et aux dépens d'un moine, tout honnête homme qu'il était, c'était doubler le mérite de l'action

La dernière nuit, que je passai tout entière avec ma délicieuse comtesse, fut très triste : nous serions morts de douleur, sans les voluptés de l'amour qui ne nous abandonnèrent pas. Jamais nuit ne fut mieux employée! Les larmes de la douleur et celles de l'amour se succédèrent sans interruption, et je renouvelai neuf fois les offrandes sur l'autel du dieu qui renouvelait mes forces à mesure que la jouissance les épuisait. Le sang et les larmes inondaient le sanctuaire ; mais le sacrificateur et la victime étaient rendus et les désirs disaient : *Encore!* Il fallut nous détacher par un effort aussi pénible que notre union de huit heures avait été douce. Éléonore, profitant d'un instant où, subjugués par la fatigue, nous dormions enlacés dans un double nœud, s'était levée à petit bruit et nous avait laissés seuls. Nous lui en sûmes gré, et, admirant son amitié et sa résignation, nous convînmes ou qu'elle était bien insensible, ou qu'elle avait dû beaucoup souffrir en sentant les efforts de nos délicieux combats. Je quittai Clémentine, la laissant libre pour les ablutions dont elle devait avoir un besoin extrême, et j'allai faire ma toilette.

Lorsque nous parûmes ensemble au déjeuner, nous avions l'air de deux agonisants, et les yeux de Clémentine surtout auraient pu la trahir ; mais on nous respecta. Je ne pouvais pas être gai à mon ordinaire, mais on ne m'en demanda pas la raison. Je leur promis de leur donner de mes nouvelles et de revenir l'année suivante. Je leur ai écrit, mais je cessai quand le malheur qui m'accabla à Londres me fit perdre l'espoir de les revoir jamais. En effet, je ne les ai plus revus, mais je n'ai jamais pu oublier Clémentine. Six ans plus tard, à mon

retour d'Espagne, je sus, et j'en pleurai de plaisir, qu'elle vivait heureuse avec le marquis de N., qu'elle avait épousé trois ans après mon départ. Elle avait à cette époque deux fils; le plus jeune, qui a maintenant vingt sept ans, est capitaine au service d'Autriche. Quel plaisir j'aurais à le voir! Lorsque j'appris le bonheur de Clémentine, je venais d'Espagne, comme je l'ai dit, et j'étais malheureux. J'allais chercher fortune à Livourne; en traversant la Lombardie, je passai à quatre milles d'une terre où cette femme adorable devait être avec son mari; mais je n'eus pas le courage de l'aller voir, et peut-être fus-je bien inspiré. Mais je reviens à mon sujet

J'étais reconnaissant de la bonté d'Éléonore et je voulus lui en laisser un témoignage. Ayant tiré de mon doigt un très beau camée en onyx représentant le dieu du silence, entouré de belles rosettes, je saisis un moment pour lui parler en particulier, et je le lui mis à l'index en lui serrant la main, et sans lui donner le temps de proférer une syllabe.

Etant au moment de descendre pour monter en voiture, et voyant toute la famille en train de m'accompagner, mes yeux se remplirent de larmes. Je cherchai Clémentine; elle avait disparu. Affectant d'avoir oublié quelque chose dans ma chambre, je montai dans celle de mon Hébé, et je la trouvai dans un état affreux; ses sanglots l'étouffaient. Je la pressai dans mes bras, je mêlai mes larmes aux siennes; puis, sans qu'elle pût me dire un seul mot, je la mis sur son lit, et ayant déposé un dernier baiser sur ses lèvres tremblantes, je m'arrachai de ce lieu où je laissais des souvenirs si doux et si déchirants.

Après avoir remercié et embrassé toute la compagnie, car le bon chanoine avait voulu me voir au moment du congé, je dis à l'oreille d'Éléonore d'aller vite trouver sa

sœur, et je m'élançai dans la voiture à côté de mon cher comte. Nous n'échangeâmes pas un mot ; nous dormîmes pendant tout le chemin jusqu'à ce que Clairmont nous ouvrit la portière à l'entrée de la maison. Nous trouvâmes le marquis de Triulzi avec l'Espagnole, qui ne nous attendait pas, et l'aimable remplaçant de mon ami se hâta d'envoyer chercher un dîner pour quatre. Je ne fut pas peu surpris de les voir instruits que nous avions été dîner à Milan, et la comtesse était fort disposée à nous faire sentir sa mauvaise humeur de ce que nous ne l'en avions pas prévenue. Heureusement le marquis, fertile en expédients, l'apaisa en lui disant que c'était une délicatesse de ma part, car j'avais voulu lui épargner la peine de donner à dîner à tant de monde.

Pendant le dîner, j'annonçai mon départ pour Gênes comme très prochain, et, pour mon malheur, le marquis m'offrit une lettre pour la signora Isolabella, coquette célèbre, et la comtesse m'en offrit une autre pour l'évêque de Tortone son parent.

J'étais arrivé à Milan comme tout exprès pour prendre congé de ma Thérèse qui allait partir pour Palerme. Je lui parlai du penchant de don Cesarino et je fis mon possible pour l'engager à céder à son inclination.

« Je le laisse à Milan, me dit-elle : je sais où sa passion a pris naissance, et je ne consentirai jamais à satisfaire ses désirs sous ce rapport. Au reste, j'espère le trouver changé à mon retour. »

Elle se trompait : mon fils ne changea pas, et dans quinze ans d'ici mes lecteurs en auront des nouvelles.

Ayant réglé mes comptes avec Greppi, je pris des lettres de change sur Marseille et une de dix mille francs sur Gênes, où je ne pensais pas avoir besoin de beaucoup d'argent. Malgré mon bonheur au jeu, tout compte fait, je partais de Milan avec mille sequins de moins que je

n'avais en y arrivant. Mais aussi j'avais fait une dépense extravagante.

Je passai toutes mes après-midi avec la belle marquise Q., tantôt seule, tantôt avec sa cousine ; mais, l'âme pleine du souvenir de Clémentine, elle ne me semblait plus être ce qu'elle était trois semaines auparavant.

Je n'avais aucun motif de faire un mystère au comte A. B. de la demoiselle que j'emmenais. Ainsi j'envoyai Clairmont prendre sa petite malle, je payai à Zénobie les petites dépenses qu'elle avait faites, et le jour de mon départ, à huit heures du matin, elle vint, proprement vêtue, s'installer chez moi.

Après avoir baisé la main à la comtesse qui avait voulu attenter à ma vie, et l'avoir remerciée de son obligeante hospitalité, à laquelle, lui dis-je, j'attribuais la bonne société que je quittais en partant de Milan, je remerciai le comte, qui me répéta que sa reconnaissance serait éternelle, et je partis, le 20 mars de l'an 1763. Je ne suis jamais retourné dans cette magnifique capitale.

Mademoiselle, que, par respect pour elle et pour sa famille, j'appellerai Crosin, était charmante. Elle avait un air de noblesse qui imposait, et un ton de réserve qui décelait une éducation soignée. La voyant ainsi près de moi, je me félicitais de ne pas me sentir en danger de devenir amoureux ; le lecteur devine que je me trompais. Je prévins Clairmont que je voulais la faire passer pour ma nièce, et je lui ordonnai d'avoir pour elle tous les égards possibles.

N'ayant jamais eu occasion de la faire raisonner, mon premier soin fut de sonder son esprit, et, quoique je n'eusse pas la moindre intention de lui faire ma cour, j'éprouvai le besoin de lui inspirer de l'amitié et de captiver sa confiance.

La plaie que mes dernières amours avaient faite à mon cœur saignait encore, et je me félicitais de me trouver capable de remettre la jeune Marseillaise entre les mains de son père sans me gêner et sans me préparer des regrets. Je jouissais d'avance de ma belle action en perspective, et j'étais vain de me voir assez maître de moi-même pour pouvoir vivre auprès d'une très jolie fille, sans autre désir que l'héroïque intérêt de la sauver de l'opprobre dans lequel elle aurait pu tomber, si elle avait dû faire le voyage toute seule, ou si elle n'avait pas eu le bonheur de me rencontrer après l'abandon de son séducteur. Elle sentait tout cela; aussi me dit-elle :

« Je suis sûre que M. de la Croix ne m'aurait jamais abandonnée, s'il ne vous avait pas rencontré à Milan.

— Je vous admire, mademoiselle, mais je ne partage point votre bonne opinion sur son compte. A mes yeux, Croce en a agi en véritable mauvais sujet, pour ne rien dire de plus; car, malgré votre mérite, il ne pouvait pas compter sur moi avec certitude. Je ne vous dirai pas qu'il vous a donné une preuve de mépris, car il est possible qu'il ait été dominé par son désespoir; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il ne vous aimait plus puisqu'il a pu vous abandonner ainsi.

— Je suis sûre du contraire. Se voyant sans ressource, il devait m'abandonner ou se tuer.

— Ni l'un ni l'autre. Il devait vendre tout ce que vous avez et vous remettre à Marseille. Vous pouviez aller à Gênes sans beaucoup de frais, et de là, vous seriez allés à Marseille par eau Croce a compté sur l'intérêt qu'inspirerait votre jolie figure, et il ne s'est pas trompé; mais vous sentez à quel danger il vous a exposée. Croyez-moi, mademoiselle, quand on aime véritablement, la seule idée doit être mortelle. Vous ne vous offenserez pas que je vous avoue une vérité : si lorsque vous m'envoyâtes

prier d'aller vous voir vous n'aviez pas fait une vive impression sur mes sens, il serait très possible et même très naturel que je n'eusse éprouvé pour vous qu'un intérêt de compassion, et cet intérêt-là ne fait pas faire de bien grands sacrifices. Mais j'ai tort de blâmer Croce : cela vous fait de la peine, car je vois évidemment que vous l'aimez.

— Je l'avoue et je le plains. Quant à moi, je ne me plains que de ma cruelle destinée. Je ne le verrai plus mais je n'aimerai plus personne, car mon parti est pris : je me retirerai dans un couvent pour y expier ma faute. Mon père a le cœur excellent ; il me pardonnera. J'ai été victime de l'amour ; ma volonté n'était point libre. La séduction m'avait ravi l'usage de ma raison, et seule je dois me punir de ne m'être point prémunie contre l'illusion des sens. Au reste, quand j'y pense mûrement, je ne vois pas mon crime ; je ne vois que ma faute.

— Vous seriez partie de Milan avec Croce, s'il vous l'avait dit, et même à pied?

— N'en doutez pas, et c'eût été de mon devoir ; mais il m'aimait trop pour m'exposer à tant de fatigues et à la misère qu'il avait en perspective.

— Ou plutôt à celle qu'il possédait déjà. Je suis sûr que si vous le retrouvez à Marseille, vous vous réunirez à lui.

— Quant à cela, jamais. Je commence à recouvrer ma liberté avec ma raison, et le jour viendra où je remercierai Dieu de l'avoir tout à fait oublié. »

La sincérité de cette jeune personne me plaisait, et comme je connaissais la puissance de l'amour, je la plaignais sincèrement. Elle employa deux heures à me conter en détail toute l'histoire de sa malheureuse passion, et comme elle contait bien, elle me fit plaisir et commença à me donner du goût pour elle.

Nous arrivâmes à Tortone au commencement de la nuit, et ayant décidé d'y coucher, j'ordonnai à Clairmont de nous faire préparer un souper selon mes goûts. Pendant le repas, ma prétendue nièce déploya une espèce d'esprit dont je fus étonné. Outre cela, elle me tint bonne tête, car elle avait un excellent appétit; et le verre à la main, elle ne le cédait à aucune jeune personne de son âge. Elle était gaie avec décence, plaisante dans le ton de la bonne compagnie, et enfin ravissante, parce qu'elle ne parlait plus de son amant. En nous levant de table, je ne sais à quel propos elle dit un bon mot si piquant d'à-propos, qu'en me faisant éclater de rire, elle acheva de me subjuguer. Je l'embrassai d'exubérance de cœur, et ayant trouvé sur sa bouche charmante un baiser aussi ardent que le mien, je sentis que l'amour s'en mêlait tout de bon, et dans cet élan d'ardeur, n'ayant pas le temps de peser mes paroles, je lui demandai si elle voulait que nous nous contentassions d'un seul lit.

A cette invitation, faite sans métaphore, la surprise et la crainte se peignirent sur ses traits, et d'un air sérieux, mais avec l'accent de la soumission qui tue les désirs, elle me répondit :

« Hélas! vous êtes le maître de vos volontés! Si la liberté est un bien précieux, c'est surtout en amour.

— Il n'est question, mademoiselle, ni d'obéissance, ni même de complaisance. Vous m'avez inspiré de l'amour, mais si vous ne partagez pas ce tendre sentiment, je puis l'étouffer à sa naissance. Ici, comme vous voyez, il y a deux lits ; vous pouvez choisir celui qui vous conviendra.

— J'irai donc me coucher dans celui-là; mais si pour cela vos bontés pour moi diminuaient, j'en serais malheureuse.

— Non, non; ne le craignez point, charmante Française : vous ne me trouverez pas indigne de votre estime. Adieu, soyons bons amis. »

Son lit était caché par un paravent. Elle me souhaita une bonne nuit; puis elle alla se coucher dans une confiance parfaite, car j'ai su d'elle-même quelques jours plus tard qu'elle s'était entièrement déshabillée.

Le lendemain de bonne heure, j'envoyai à l'évêque la lettre que m'avait donnée la comtesse.

Une heure après, étant à déjeuner avec *ma nièce*, un vieux prêtre vint m'inviter à dîner chez monseigneur avec la dame qui était en ma compagnie. La lettre de la comtesse ne faisait mention d'aucune dame, mais le prélat, Espagnol et très poli, sentit que, ne pouvant point laisser ma nièce, vraie ou supposée, seule dans une auberge, je n'aurais pas accepté son invitation, si elle n'avait été conviée avec moi. Il est probable que monseigneur avait été informé du fait par ses estaffiers qui, en Italie, sont des espèces d'espions officieux qui rapportent à leurs maîtres la chronique scandaleuse de la ville. Il faut bien à un évêque quelque chose de plus qu'un bréviaire pour passer le temps, depuis que les vertus apostoliques sont devenues des vieilleries hors de mode. Bref, j'acceptai l'invitation, en chargeant le prêtre émissaire de mes respects pour Sa Grandeur.

Ma nièce était d'une humeur charmante, et me traita comme si je n'avais en aucune manière dû ressentir la préférence qu'elle avait donnée à son lit sur le mien Cela me plut, car de sens rassis, je voyais qu'elle se serait avilie, si elle en avait agi autrement. Je n'étais pas même piqué, ce qui, en pareille circonstance, est cependant si naturel. L'amour-propre et le préjugé peut-être imposent à une femme d'esprit de ne se rendre aux désirs d'un amant que lorsqu'il peut la supposer séduite

par les attentions. Je l'avais, comme par manière d'acquit, invitée à partager mon lit; mais je ne l'aurais point fait sans les fumées du pomard et du champagne dont nous avions abondamment arrosé les mets délicieux que notre hôte nous avait servis. L'invitation de l'évêque l'avait flattée, mais elle ignorait si j'avais accepté pour elle comme pour moi : je la mis à deux doigts du ciel quand je lui annonçai que nous irions dîner ensemble. Elle fit sa toilette, s'habilla fort bien pour une voyageuse, et à midi la voiture de monseigneur vint nous prendre.

Je vis un prélat à haute taille, car il avait deux pouces de plus que moi ; et malgré ses quatre-vingts ans, il était frais, ingambe et fort bien sous tous les rapports, quoique sérieux comme un grand d'Espagne. Il nous reçut avec une affabilité qui tenait beaucoup de la politesse exquise des Français. Lorsque ma nièce voulut lui baiser la main, selon l'usage, le prélat la retira affectueusement et lui présenta la magnifique croix d'améthystes et de brillants qu'il portait en sautoir. Elle la baisa cordialement, en disant : « C'est ce que j'aime. » Elle me jeta un coup d'œil, et cette plaisanterie, qui faisait allusion à *la Croix*, me surprit.

Nous nous mîmes à table, et j'y trouvai l'évêque aimable et savant. Nous étions neuf, car outre quatre prêtres que je pris pour ses commensaux, monseigneur avait invité deux jeunes seigneurs qui eurent pour ma nièce toutes les attentions de bonne société et auxquelles elle répondit en femme qui en a l'habitude. Je remarquai que l'évêque, qui lui adressa souvent la parole, ne leva pas une seule fois les yeux sur sa jolie figure. Monseigneur connaissait le danger, et en vieillard prudent, il ne s'y exposait pas. Après le café, nous prîmes congé, et à quatre heures nous quittâmes Tortone pour aller coucher à Novi.

Pendant le court trajet de cette après-midi, ma belle Marseillaise m'amusa par mille propos aimables et spirituels. Pendant le souper, je ramenai la conversation sur l'évèque, puis sur la religion, afin de sonder ses principes. L'ayant trouvée bonne chrétienne, je lui demandai comment elle avait pu se permettre une plaisanterie à double sens en baisant la croix du prélat.

« Le hasard, me dit-elle, et l'opportunité ont tout fait. L'équivoque est innocente, puisque je n'ai point prémédité l'allusion ; si j'avais eu le temps de réfléchir, ce mauvais bon mot ne serait point sorti de ma bouche. »

Je fis semblant de la croire, car il était possible qu'elle fût sincère. Cette fille avait beaucoup d'esprit, et les désirs qu'elle m'inspirait devenaient de plus en plus ardents ; mais l'amour-propre tenait l'amour en bride. Lorsqu'elle alla se coucher, je m'abstins de l'embrasser; mais, comme elle n'avait pas de paravent, elle ne se déshabilla que lorsqu'elle me crut endormi. Le lendemain, nous arrivâmes à Gènes vers midi.

Pogomas m'avait loué un appartement bourgeois et j'en avais l'adresse. J'allai y descendre, et je trouvai quatre pièces très bien meublées, dans une belle exposition, et sous tous les rapports *comfortable*, comme disent les Anglais, qui s'entendent si bien en tout ce qui constitue les aisances de la vie. Après avoir ordonné un bon dîner, je fis prévenir Pogomas de mon arrivée.

CHAPITRE V

Je trouve Rosalie heureuse. — La signora Isolabella. — Le cuisinier. — Biribi. — Irène. — Passano en prison. — Ma nièce, ancienne connaissance de Rosalie.

A Gênes, où tout le monde le connaissait, Pogomas se nommait Passano. Cet individu n'eut rien de plus pressé que de me présenter sa femme et sa fille ; mais je trouvai en elles deux êtres si peu ragoûtants, deux laiderons sales et si effrontées, que je m'en débarrassai au plus vite, sous un prétexte frivole, et j'allai faire un dîner délicieux avec ma nouvelle nièce. En sortant de table, je courus chez le bon marquis Grimaldi, car il me tardait de savoir où demeurait Rosalie. Je ne trouvai pas le marquis ; il était à Venise et on ne l'attendait que pour la fin d'avril ; mais un de ses laquais me conduisit chez Rosalie, qui était devenue Mme Paretti six mois après mon départ.

Le cœur me battait en entrant dans la demeure de cette femme charmante qui m'avait laissé de si doux souvenirs.

J'allai d'abord trouver M. Paretti à son comptoir et j'en fus reçu avec une expression de joie qui me prouva qu'il était heureux. Il s'empressa de me conduire auprès de sa femme, qui, en me voyant, poussa un cri d'allégresse et vint m'embrasser avec effusion de cœur.

M. Paretti ayant des affaires à expédier, me pria de

l'excuser, en invitant sa femme à me faire les honneurs de la maison.

Rosalie, m'ayant présenté une charmante petite fille de six mois, me dit qu'elle était heureuse, qu'elle aimait son mari dont elle possédait toutes les affections, que, comprenant les affaires, ayant beaucoup d'ordre et d'activité et protégé par le crédit de M. Grimaldi, ses affaires prospéraient à souhait, et qu'il se trouvait dans un état de fortune des plus satisfaisants.

L'hymen et la sécurité avaient puissamment opéré sur cette femme : je la trouvai une beauté parfaite dans toute l'acception du mot.

« Mon cher ami, me dit-elle, je te sais un gré infini de m'avoir consacré les premiers instants de ton retour, et j'espère pouvoir t'attendre à dîner demain. Je te dois mon bonheur ; souvenir plus doux encore que les instants de délire que j'ai passés avec toi. Embrassons-nous, mais restons-en là : le métier d'honnête femme me convient avec un homme digne de toute mon estime ; ne troublons pas la paix que je te dois, et dès demain, gardons-nous bien de nous tutoyer. »

Je lui pressai tendrement la main, en signe d'adhésion, et j'allais parler quand elle me dit :

« A propos ! je vais, je l'espère, te faire une agréable surprise ! »

Et elle sortit. L'instant d'après, elle rentra et me présenta Véronique, dont elle avait fait sa femme de chambre.

Jouissant de la surprise de cette jeune personne et la voyant avec plaisir, je l'embrassai, puis je lui demandai des nouvelles d'Annette.

Elle m'apprit qu'elle se portait bien et qu'elle travaillait avec sa mère.

« Je désire, lui dis-je, qu'elle vienne servir ma

nièce pendant le peu de temps que je passerai ici. »

A ces mots, Rosalie partit d'un éclat de rire :

« Encore une nièce ! mon ami ? Que ta parenté est nombreuse ! Mais en qualité de nièce, j'espère qu'elle sera demain des nôtres.

— Bien volontiers, ma chère, et d'autant plus qu'elle est Marseillaise.

— Marseillaise ? mais il serait bien possible qu'elle me connût ! Au reste, cela ne fait rien, car tu n'as que des nièces discrètes. Quel est son nom ?

— Crosin.

— Ce nom m'est inconnu.

— Je le crois bien. C'est la fille d'une cousine que j'avais à Marseille.

— A d'autres, mon cher ami ; mais n'importe, tu t'amuses, tu choisis bien, tu fais le bonheur de celles qui te rendent heureux ; c'est peut-être de la sagesse, et je t'en félicite. Je verrai ta nièce avec joie ; mais si elle me connaît, fais-lui la leçon en bon maître. »

En quittant Mme Paretti, je me rendis chez la signora Isolabella et lui fis remettre la lettre du marquis Triulzi.

Une minute après, elle vint me recevoir en disant que j'étais attendu avec plaisir : Triulzi l'avait prévenue de mon arrivée. Elle me présenta le marquis Augustino Grimaldi della Pietra, son grand cicisbeo pendant la longue absence de son mari qui vivait à Lisbonne.

Mme Isolabella était fort bien logée ; cela prévient toujours favorablement. Sa figure était jolie, ses traits mignons et réguliers ; son esprit agréable, le son de sa voix très doux, la taille mince, bien prise, mais trop maigre ; elle avait à peu près trente ans. Je ne dirai rien de son teint, car elle était placardée de rouge et de blanc, et si maladroitement que ces couches de vilaine peinture

étaient la première chose qui frappait en elle. Cela me dégoûta malgré ses beaux yeux pleins d'expression et de vie.

Après une heure passée en propos agréables, et qui visaient de part et d'autre à sonder le terrain, je la quittai en acceptant à souper pour le lendemain.

Rentré chez moi, je fis compliment à ma nièce de la manière dont elle avait fait arranger sa chambre, qui n'était séparée de la mienne que par un cabinet que je destinai à la femme de chambre que je lui annonçai pour le lendemain. Cette attention lui plut beaucoup, et me fit faire du chemin dans ses affections. Je lui annonçai ensuite que le lendemain elle viendrait dîner avec moi chez un bon négociant, en qualité de ma nièce, et cette nouvelle la rendit tout heureuse.

Cette jeune personne, que la Croix avait rendue folle, était jolie comme un ange ; mais son ton noble et la douceur de son caractère surpassaient de beaucoup les autres charmes que la nature lui avait richement départis.

J'en étais déjà éperdument épris, et j'éprouvais un vif regret de ne m'en être pas emparé dès le premier jour.

Si je l'avais prise au mot, je serais devenu un amant tranquille, et je n'aurais pas tardé, je pense, à lui faire oublier son premier séducteur.

J'avais peu dîné ; aussi je m'assis à table affamé, et comme ma nièce avait un appétit à ravir, nous nous disposions à faire honneur au souper, que nous nous attendions à trouver délicat ; mais il en fut tout autrement : les mets étaient détestables. J'ordonnai à Clairmont de faire monter l'hôtesse, qui me dit qu'elle n'en pouvait rien, puisque tout avait été préparé par mon cuisinier.

« Mon cuisinier ? lui dis-je.

— Oui, monsieur, celui que M. Passano, votre secrétaire, a pris à votre service. S'il m'en avait chargée, je vous en aurais donné un excellent et bien moins cher que celui-là.

— Donnez-le-moi demain.

— Volontiers, mais auparavant, veuillez vous débarrasser de celui que vous avez, et m'en débarrasser moi-même, car il s'est installé chez moi avec sa femme et ses enfants. Ordonnez à Passano de le renvoyer.

— Je m'en charge, madame ; en attendant, arrêtez-moi le vôtre, et j'en ferai l'essai après-demain. »

Ayant accompagné ma nièce dans sa chambre, je la priai de se coucher sans faire attention à moi, et je me mis à lire la gazette. Quand ma lecture fut achevée, je m'approchai du lit et, en lui souhaitant une bonne nuit :

« Vous pourriez bien, lui dis-je, m'épargner le déplaisir d'aller me coucher tout seul. »

Elle baissa les yeux, sans me répondre ; je lui donnai un baiser et la quittai.

Le lendemain matin, ma belle nièce entra dans ma chambre au moment où Clairmont me lavait les pieds, et me pria de lui faire donner du café parce que le chocolat l'échauffait. J'ordonnai à mon valet de chambre d'en aller chercher et, dès qu'il fut sorti, elle se mit à genoux et voulut m'essuyer les pieds.

« Je ne souffrirai point cela, ma chère demoiselle.

— Et pourquoi ? c'est une marque d'amitié.

— Je le conçois, mais vous ne pouvez, sans vous avilir, en donner de semblables qu'à un amant. »

Elle se releva modestement et s'assit sans rien dire.

J'achevai ma toilette.

Comme il restait de l'eau froide, elle dit, étourdiment peut-être :

« Maintenant à mon tour. »

Et je me mis en devoir de l'aider.

« Je ne le souffrirais pas. »

— Je ne pense pas que la bienséance soit blessée de ce que je fais. »

Et je saisissais un de ses pieds pour le déchausser.

« Je pourrais vous répéter ce que vous me disiez naguère

— J'entends : je ne suis pas votre amant ; mais aussi je suis votre oncle, et, s'il le faut, j'exige que vous m'obéissiez. »

Elle se laissa tirer souliers et bas. L'opération dura bien dix minutes.

J'embrouillais les cordons. C'était toujours à recommencer.

Elle n'osait se fâcher tout haut, quoique son déplaisir fût visible.

Quand Clairmont rentra, nous n'avions pas fini : il fallait renoncer au bain, l'eau était froide.

A ce moment, l'hôtesse, nous ayant apporté notre déjeuner, demanda à ma nièce si elle voulait acheter une belle mantille de pékin à la mode de Gènes. Sans lui laisser l'embarras de répondre, je lui dis de la faire monter.

Un instant après, la marchande de mode entra ; mais j'avais déjà remis à ma jeune protégée vingt sequins de Gênes, en l'invitant à s'en servir pour ses menus besoins. Elle les avait pris en m'en remerciant de la meilleure grâce du monde et en me laissant prendre un tendre baiser sur ses lèvres délicieuses.

Je venais de renvoyer la modiste, après avoir acheté la mantille, quand Passano se permit de venir me faire des remontrances sur l'affaire du cuisinier.

« Je l'ai engagé par votre ordre, me dit-il, pour tout

le temps que vous serez à Gênes, à quatre francs par jour, avec la nourriture et le logement.

— Où est ma lettre?

— La voici : « *Procurez-moi un bon cuisinier que je garderai pour tout le temps que je passerai à Gênes.* »

— Avez-vous remarqué la clause : *un bon cuisinier?* or celui-là est détestable, et je suis, je pense, le seul juge compétent de sa bonté.

— Vous vous trompez, car cet homme vous prouvera qu'il est bon. Il vous fera un procès, et vous le perdrez.

— Vous avez donc fait un contrat en forme?

— Oui ; j'y étais autorisé par vous.

— Faites-le monter, que je le voie. »

Pendant que Passano allait appeler le marmiton, je dis à Clairmont d'aller me chercher un avocat. Le cuisinier monte, je lis le contrat, et je vois qu'il était conçu de façon qu'en rigoureuse justice je devais avoir tort ; mais cela ne me fit point changer de résolution.

« Monsieur, me dit le cuisinier, je suis habile dans mon état, et je trouverai quatre mille Génois qui le certifieront.

— Cela ne ferait pas l'éloge de leur bon goût, lui dis-je ; et, dans tous les cas, le souper que vous m'avez donné hier prouve que vous n'êtes qu'un gargotier. »

Comme il n'y a rien de plus irritable que l'amour-propre d'un artiste culinaire, je m'attendais à une vive repartie, quand l'avocat entra, et comme il avait entendu la fin de notre dialogue, il me dit que non seulement il trouverait beaucoup de monde pour attester qu'il était très bon cuisinier, mais qu'en outre je ne trouverais personne qui voulût dire qu'il était mauvais.

« Cela peut être, monsieur l'avocat ; mais, comme je

suis de mon avis, que je trouve sa cuisine détestable, je veux qu'il s'en aille, car je veux en prendre un autre ; quitte à payer celui-ci comme s'il m'avait servi.

— Cela ne me suffit pas, me dit vivement le cuisinier, et je vous appellerai en justice afin d'obtenir une indemnité convenable pour réparation d'honneur. »

A ces mots, la moutarde, comme on dit, me montant au nez, j'allais peut-être le jeter hors de ma chambre, quand don Antonio Grimaldi entra. Dès que ce seigneur fut informé de mon différend, il se mit à rire en haussant les épaules et me dit :

« Mon cher monsieur, n'allez pas en justice, car vous payeriez les frais, puisque les pièces sont contre vous. Cet homme a droit et non raison, peut-être, de se croire excellent cuisinier ; tout le tort est à celui qui l'a engagé de n'avoir point spécifié qu'il ferait un repas d'épreuve. C'est un tour de fripon ou de bête. »

Passano, l'interrompant d'un ton grossier, lui répliqua qu'il n'était ni bête ni fripon.

« Mais vous êtes cousin du cuisinier, » lui dit l'hôtesse.

Cette apostrophe, venue à propos, me dévoila le mystère. Je paye l'avocat que je congédie, et, ayant ordonné au cuisinier de sortir :

« Passano, dis-je à mon soi-disant secrétaire, vous dois-je de l'argent ?

— Au contraire, vous m'avez payé le mois d'avance, et je suis obligé de vous servir encore dix jours.

— Je vous fais présent des dix jours, et je vous renvoie sur l'heure, à moins que votre cousin ne sorte aujourd'hui de chez moi en vous rendant le sot engagement que vous lui avez souscrit en mon nom. Allez.

— Vous avez, me dit M. Grimaldi, tranché le nœud gordien. »

Il me pria ensuite de vouloir bien le présenter à la dame qu'il voyait avec moi. Je le fis, en lui disant qu'elle était ma nièce.

« Vous ferez grand plaisir à Mme Isolabella en la lui présentant.

– Le marquis Triulzi ne l'ayant point nommée dans sa lettre, je ne prendrai point cette liberté. »

Ayant changé de propos, il ne fut plus question de ma nièce, et le marquis partit quelques instants après. Il était à peine sorti quand Annette entra avec sa mère. Cette jeune personne s'était développée pendant mon absence d'une manière incroyable. Les taches de rousseur étaient parties, et son teint avait l'éclat d'une rose ; ses dents étaient du plus bel émail, et sa gorge, modestement couverte d'une gaze, s'était arrondie d'une manière parfaite. Je la présentai à sa maîtresse, dont la surprise m'amusa beaucoup.

Annette, dont le regard exprimait le plaisir qu'elle éprouvait de se retrouver avec moi, passa dans la chambre de sa maîtresse pour l'habiller et, ayant donné quelques sequins à la mère, je la renvoyai pour faire ma toilette.

Vers midi, au moment de sortir avec ma nièce pour nous rendre chez Rosalie, mon hôtesse entra avec mon nouveau cuisinier, auquel j'ordonnai les mets que je voulais pour mon dîner du lendemain, et me remit l'écrit que Passano avait fait à son cousin. Cette victoire burlesque me mit en bonne humeur.

Nous trouvâmes chez Paretti une société brillante ; mais j'éprouvai une agréable surprise quand, présentant ma nièce à Rosalie, je les vis, d'un mouvement spontané, tomber dans les bras l'une de l'autre, se nommer par leur nom et s'embrasser comme deux bonnes amies. Après cette première effusion de tendresse, mes deux

amies passèrent dans une autre pièce, comme je m'y attendais, et en revinrent un quart d'heure après de l'air le plus satisfait. Mais ici la scène change. Parettì entrant dans le moment, Rosalie lui présente ma nièce par son vrai nom, et celui-ci lui fait l'accueil le plus cordial. Il était en correspondance avec son père et, tirant de sa poche une lettre qu'il venait d'en recevoir, il la lui donne à lire. Ma nièce la dévore et, les larmes aux yeux, elle pose avec respect ses lèvres sur la signature. Cette expression de piété filiale, devinant toutes les pensées qui, dans cet instant, se pressaient sur le cœur de cette jeune personne, m'émut au point que j'en versai des pleurs. Puis, tirant Rosalie à l'écart, je la priai de dire à son époux que, pour des raisons importantes, je l'invitais à ne point faire mention de cette rencontre à son correspondant.

Le dîner fut aussi brillant que bon, et Rosalie en fit les honneurs avec cette aisance et cette grâce qui lui étaient naturelles. Cependant les hommages des convives ne furent point pour elle exclusivement, car ma prétendue nièce en obtint la plus grande partie. En effet, outre que son père, riche négociant de Marseille, était très avantageusement connu du commerce de Gênes, son esprit et sa beauté captivaient l'attention générale, et un très aimable jeune homme de la société en devint éperdument amoureux. Ce jeune homme était un très bon parti, et c'était l'époux que le ciel destinait à ma charmante protégée. Quel plaisir pour moi de me voir comme le ministre du bonheur que le sort destinait à cette charmante créature que j'avais arrachée au gouffre de l'abjection où la misère et le désespoir étaient au moment de la précipiter ! J'avoue qu'aucune volupté, dans ma longue et aventureuse carrière, n'a égalé la douceur du sentiment que m'a fait éprouver le bien que j'ai pu

faire, quoique je n'aie pu toujours me rendre le témoignage de l'avoir fait pour le seul bien lui-même et sans aucune vue d'intérêt ou de jouissance.

Quand nous sortîmes de table gais et contents, on proposa des parties de jeu; mais Rosalie, qui savait que je n'aimais pas les jeux de commerce, déclara qu'il fallait faire un trente-et-quarante, et tout le monde y adhéra de bon cœur. Ce jeu nous mena jusqu'au souper, sans que personne eût fait ni grande perte ni grand gain. Nous nous séparâmes à minuit, tous enchantés les uns des autres.

De retour au logis et seul avec ma nièce, je lui demandai comment elle avait connu Rosalie.

« Je l'ai connue chez moi; elle y venait porter le linge avec sa mère, et je l'ai toujours aimée.

— Vous êtes à peu près du même âge?

— Elle a deux ans de plus que moi, et je l'ai reconnue tout de suite.

— Que vous a-t-elle dit?

— Que c'est vous qui l'avez emmenée de Marseille et qu'elle vous doit sa fortune.

— Elle ne vous a point fait d'autres confidences?

— Non, mais il y a des choses qui n'ont pas besoin d'être dites.

— Vous avez raison; et vous, que lui avez-vous dit?

— Rien que ce qu'elle devait se figurer. Je lui ai avoué que vous n'êtes pas mon oncle, et si elle pense que vous êtes mon amant, je n'en suis point fâchée. Vous ne sauriez croire combien la partie d'aujourd'hui m'a fait plaisir. Vous êtes né pour faire des heureux.

— Mais la Croix?

— Oh! de grâce, ne m'en parlez plus. »

Cet entretien me consumait. Elle appela Annette, et j'allai me coucher.

Annette, comme je m'y attendais, vint me trouver dès qu'elle eut couché sa maîtresse.

« S'il est vrai, me dit-elle, que madame ne soit que votre nièce, puis-je me flatter que vous m'aimez encore ?

— Assurément, ma chère Annette ; je t'aime toujours. Va te déshabiller et viens causer avec moi. »

Annette ne se fit pas attendre ; le temps l'avait formée et, pendant deux heures de volupté, j'éteignis avec elle les feux qu'un autre amour avait attisés dans tous mes sens.

Possano vint me dire le lendemain qu'il avait arrangé l'affaire avec le cuisinier, moyennant six sequins que je lui donnai, en lui recommandant d'être plus avisé à l'avenir.

Je me rendis chez Rosalie, lui demandant à déjeuner ; c'était lui faire grand plaisir ; puis je l'invitai à dîner pour le jour suivant avec son mari et quatre personnes à son choix. « Vous déciderez, lui dis-je, si je dois engager le cuisinier qui doit faire son dîner d'épreuve. »

Après qu'elle m'eut promis, elle me témoigna le désir de connaître l'histoire de mes amours avec sa belle compatriote.

« Hélas! ma charmante amie, me croirez-vous si je vous dis que j'en suis encore à l'*a*, *b*, *c*, avec elle?

— Oui, si vous me le dites, quoique cela me paraisse incroyable.

— Rien pourtant de si vrai; mais il faut que vous sachiez que je ne la connais que depuis très peu de temps; et puis vous savez que je ne veux jamais devoir un bonheur qu'au sentiment. Une complaisance me tuerait.

— Bien ; mais que vous a-t-elle dit de moi? »

Je lui rapportai alors mot pour mot la conversation de la veille, et elle en fut enchantée.

« Puisque vous êtes encore avec votre nouvelle nièce sur le pied d'une demi-délicatesse, trouverez-vous mauvais que le jeune homme qui hier lui montra tant d'attentions soit demain votre convive ?

— Qui est-il ? je suis curieux de le savoir.

— C'est M. N..., fils unique d'un riche négociant.

— Ne manquez pas de l'amener. »

En rentrant chez moi, je trouvai ma nièce au lit, et, en lui annonçant que sa compatriote viendrait dîner avec nous le lendemain, je la tranquillisai en lui assurant que M. Paretti n'écrirait pas à son père qu'elle se trouvait à Gênes. Ces assurances lui firent plaisir, car elle était tourmentée de l'appréhension que le contraire n'arrivât

Comme je devais souper en ville, je lui dis qu'elle pouvait aller souper chez Rosalie, ou rester au logis, si elle l'aimait mieux.

« Vous avez, mon cher oncle, des attentions dont je suis à la fois confuse et reconnaissante. J'irai chez Rosalie.

— Bien. Êtes-vous contente d'Annette ?

— A propos, mon cher oncle, elle m'a dit qu'elle a passé la nuit avec vous et que vous avez été son amant, en même temps que vous étiez celui de sa sœur.

— Je l'avoue ; mais c'est une sotte indiscrète.

— Il faut lui pardonner. Elle m'a dit qu'elle n'a consenti au sacrifice qu'après que vous lui avez assuré que je suis réellement votre nièce. Je sens au reste qu'elle n'a pu me faire cette confidence que par vanité et dans l'espoir d'obtenir de moi une sorte de considération ; car elle a jugé qu'il est naturel que je respecte une jeune fille que vous aimez.

— J'aimerais bien mieux que vous eussiez le droit d'en être jalouse ! et je vous jure que si elle n'a pas pour vous les procédés les plus délicats et la soumission

la plus absolue, je la mettrai à la porte sans le moindre égard pour mes rapports avec elle ; car, dans ma situation avec vous, elle n'est qu'un pis-aller. Quant à vous, mademoiselle, vous pouvez ne point m'aimer, et je n'ai pas le droit de m'en plaindre ; mais vous n'êtes pas faite pour descendre au rôle avilissant de ma complaisante. »

Je n'étais pas fâché que ma nièce sût que je me servais d'Annette ; mais j'étais assez vivement piqué de voir comment elle prenait la chose. Il me paraissait évident qu'elle n'avait aucun goût pour moi et qu'elle était bien aise que sa femme de chambre la mît à l'abri du danger qu'elle semblait courir chaque jour dans ses longs tête-à-tête avec moi ; car elle ne devait pas ignorer le pouvoir de ses charmes.

Nous dînâmes tête à tête, et nous pûmes bien augurer de l'habileté de mon nouveau cuisinier. M. Paretti m'ayant promis un valet comme il faut, il se présenta à la fin du dîner, et j'en fis présent à ma nièce. Nous allâmes faire un tour en voiture, puis je la menai chez Rosalie, où je la laissai, et je me rendis chez Isolabella, où je trouvai nombreuse et brillante compagnie : la première noblesse de Gênes était réunie dans ses salons.

Le biribi, véritable jeu de fripon, faisait la fureur des dames du haut parage, et par conséquent des hommes qui voulaient leur plaire. Ce jeu était sévèrement prohibé à Gênes, motif de plus pour être en faveur ; mais la prohibition ne pouvait s'étendre aux sociétés privées, car le gouvernement n'a point d'action dans l'intérieur des maisons particulières. Bref, j'en trouvai un d'établi chez la signora Isolabella. Les joueurs qui le tenaient allaient de maison en maison quand on les appelait, et les amateurs prévenus ne manquaient pas au rendez-vous.

Quoique ce jeu soit au nombre de mes aversions, pour faire comme les autres, je me mis de la partie.

Dans l'appartement où l'on jouait se trouvait un portrait de la dame du logis costumée en Arlequine ; et, par un caprice du hasard, il y en avait un pareil sur le tableau du biribi. Par un mouvement de galanterie fort naturelle, je fis choix de cette case et ne jouai sur aucune autre. Je jouais un sequin chaque fois ; le tableau avait trente-six cases, et on payait au gagnant trente-deux fois la mise ; ce qui constituait un avantage énorme pour le banquier. Chaque joueur tirait trois numéros consécutifs, et les teneurs du biribi étaient trois : l'un tenait le sac ; un autre, l'argent, et le troisième avait soin du tableau, ramassant soigneusement l'argent dès que le coup était connu. La banque était de deux mille sequins environ. La table, un beau tapis et quatre flambeaux d'argent, appartenaient aux tenants.

Je me trouvais à la gauche de Mme Isolabella, qui commença le jeu, et, comme nous étions quinze ou seize joueurs, lorsque mon tour vint, j'avais perdu une cinquantaine de sequins, car mon arlequine n'avait pas paru une seule fois. Chacun me plaignait ou feignait de me plaindre ; car, au jeu, l'égoïsme étouffe d'ordinaire tout autre sentiment.

Mon tour étant venu, je tire mon arlequine et je reçois trente-deux sequins. Je les laisse sur la même figure; je gagne et je reçois mille sequins. J'en laisse cinquante, et l'arlequine sort pour la troisième fois. Tout l'argent de la banque ne suffisant point, la table, le tapis, le tableau, les flambeaux et le biribi, tout m'appartient, et je m'en empare. Chacun de me féliciter, et les fripons débanqués, sifflés, hués, furent mis à la porte.

Mais, après les premiers transports apaisés, je vis les dames affligées, car, le jeu étant fini, elles ne savaient

plus que faire. Pour les consoler et ramener la joie, je leur déclarai que j'allais me constituer banquier, mais à jeu égal, et que je payerais trente-six au lieu de trente-deux les figures gagnantes. On me trouva charmant, et j'amusai tout le monde jusqu'à l'heure du souper, sans perte ni gain. Quand le jeu fut fini, je priai tant la dame du logis qu'elle consentit à accepter toute la boutique ; ce qui était un fort joli présent.

Le souper fut agréable, et mon aventure fit le sujet de la conversation. Avant de sortir, je priai à dîner la signora Isolabella et son marquis, qui acceptèrent avec empressement. En sortant j'allai chercher ma nièce, qui me dit avoir passé une soirée délicieuse.

« Un jeune homme fort aimable, et que mon amie nous amènera demain à dîner, m'a comblée de prévenances.

— N'est-ce pas le même, lui dis-je, qui s'est constamment occupé de vous pendant le dîner?

— Oui, le même. Il m'a dit, entre autres belles choses, qu'il veut aller à Marseille pour faire la connaissance de mon père, et lui demander ma main, si j'y consens. Je ne lui ai rien répondu ; mais j'ai pensé en moi-même que si le pauvre jeune homme se donne cette peine, il sera bien attrapé.

— Et pourquoi?

— Parce qu'il ne me verra pas. Un couvent deviendra mon asile. Mon père, plein de bonté et de tendresse, me pardonnera, je le sais ; mais c'est à moi à me punir.

— Voilà une pensée fort triste, mon aimable nièce : et j'espère que vous l'abandonnerez. Vous avez tout ce qu'il faut pour faire le bonheur d'un époux digne de vous rendre heureuse, et indépendant, par sa fortune, autant qu'on peut l'être. Plus je vous examine, et plus je suis convaincu de ce que je vous dis. »

Nous ne causâmes plus sur ce sujet, car elle avait besoin de repos. Annette étant venue pour la déshabiller, je remarquai avec plaisir la bonté de ma nièce envers elle, mais la nonchalance que cette jeune fille mettait à servir sa maîtresse ne m'échappa point. Aussi, quand elle vint se coucher, je lui fis de douces remontrances à ce sujet, en l'engageant à mieux s'acquitter de ses devoirs. Annette, au lieu de me répondre par des caresses, comme elle l'aurait dû, se mit à pleurer.

« Ma chère enfant, lui dis-je, tes pleurs m'ennuient. Je ne te fais venir que pour être gaie, et si tu veux m'attrister, je vais te renvoyer. »

La petite, impérieuse et piquée, comme le sont toutes les sottes en pareil cas, se leva et s'en alla sans mot dire.

Je m'endormis de mauvaise humeur.

Le lendemain matin, je lui dis, d'un ton de maître, qu'elle m'avait joué un mauvais tour, et que si cela lui arrivait encore, je la renverrais. Au lieu de tâcher de me calmer par des caresses, la petite mutine se prit à pleurer des plus belles. Impatienté, je la mets hors de ma chambre, puis je m'occupe à compter mon gain de la veille.

Je ne pensais plus à cette affaire quand ma nièce entra d'un air de bonté, en me demandant d'un ton doux et plein de sentiment pourquoi j'avais mortifié la pauvre Annette.

« Ma chère nièce, dites-lui d'être sage, de bien vous servir, ou que je la renverrai à sa mère. »

Sans me répondre, elle prit, en souriant, une poignée de pièces d'argent et s'enfuit. Je n'eus pas le temps de réfléchir à cette singularité, car Annette entra, faisant sonner mes écus dans son tablier, et en m'embrassant, me promit de ne plus me fâcher de sa vie.

Tel était l'esprit de ma nouvelle nièce. Elle savait qeu je l'adorais ; elle m'aimait. mais ne voulant pas de moi pour amant, tout en se prévalant de l'ascendant que ma passion lui donnait sur moi. Dans le code de la coquetterie féminine, ces sortes de cas sont fort connus.

Passano vint me trouver, sans que je l'eusse fait appeler, et me complimenta sur ma victoire de la veille.

« Qui vous a dit cela ?

— Je viens du café, et tout le monde en parle. C'est une victoire merveilleuse, car les *biribanti* sont des fripons ferrés à glace. Cette aventure va faire du bruit, car on dit qu'il est impossible que vous ayez débanqué les coquins de cette façon sans avoir été d'accord avec celui qui tenait le sac.

— Mon cher, vous m'ennuyez. Tenez, donnez cette pièce à votre femme, et partez. »

La pièce était une monnaie d'or qui valait cent livres de Gênes, et que le gouvernement avait fait frapper pour la commodité de la circulation intérieure : il y en avait de cinquante et de vingt-cinq livres.

Je continuais à compter mon or et mon argent quand Clairmont m'apporta un billet. C'était une tendre invitation d'Irène, qui désirait que j'allasse déjeuner avec elle. J'ignorais qu'elle fût à Gênes, et cette nouvelle me fit grand plaisir. Je mets mon argent sous clef, et m'habillant à la hâte, je me rends chez elle. Je la trouvai bien logée et bien meublée, et son vieux père, le comte Rinaldi, m'embrassa en versant des larmes de joie.

Après les premiers compliments d'usage, ce vieillard se mit à me féliciter sur mon gain de la veille.

« Trois mille sequins, s'écria-t-il, sont bons !

— Assurément !

— Le plaisant de l'affaire, c'est que l'homme qui tenait le sac est aux gages des deux autres

— Que trouvez-vous de plaisant à cela?

— Que, sans rien hasarder, il ait gagné la moitié de la somme ; car sans cette condition il est probable qu'il ne se serait jamais entendu avec vous.

— Vous croyez donc qu'il y a eu connivence?

— Tout le monde le croit, et la chose ne peut pas être autrement. C'est un coquin qui a fait sa fortune en trahissant des coquins. Tous les grecs de Gênes l'applaudissent et vous célèbrent.

— Comme un coquin plus grand que lui?

— On ne vous donne pas ce nom-là, tant s'en faut. On vous nomme esprit sublime ; on vous approuve, on vous envie.

— Grand merci d'une pareille approbation.

— Je tiens cette histoire de quelqu'un qui était présent au combat. Il dit que la seconde et la troisième fois vous avez connu la balle au toucher, par le ministère de l'homme au sac.

— Et vous êtes persuadé que c'est la vérité?

— J'en suis convaincu. Il n'y a pas d'honnête homme qui, à votre place, n'en eût fait autant. Cependant je vous conseille de bien prendre vos mesures dans l'entrevue que vous aurez avec votre homme, car vous aurez des espions à vos trousses. Si vous le voulez, je vous servirai. »

Je fus assez maître de moi pour ne point céder à l'indignation qu'un pareil langage m'inspirait ; je gardai mon sang-froid ; mais, d'un air dédaigneux, sans prononcer un mot, je pris mon chapeau, et, repoussant durement Irène qui voulait, comme autrefois à Milan, m'empêcher de sortir, je quittai l'appartement, bien décidé à ne plus me trouver en rapport avec ce misérable vieux comte.

Cette calomnie me blessait vivement, quoique je susse bien que, dans la politique, ou si l'on veut dans

la morale des joueurs, elle me fît beaucoup d'honneur. Passano et Rinaldi m'en avaient assez dit pour ne pas douter de la publicité. Je ne m'étonnais point qu'on y ajoutât foi ; mais j'avais agi avec la plus parfaite loyauté, et je ne pouvais consentir à passer pour fourbe quand j'avais pour moi la conscience de l'honneur.

Dans le besoin de vider mon cœur, je me dirigeai vers la *Strada Balbi*, pour faire visite au marquis Grimaldi et lui parler en même temps de l'affaire. Ce seigneur n'était pas chez lui ; il était allé siéger au palais. Je m'y fis conduire, et dès qu'il sut que je l'attendais dans un salon, espèce de pas perdus, il vint m'y trouver, me fit accueil, puis, quand je lui eus conté l'histoire qui courait sur moi :

« Mon cher chevalier, me dit-il, vous devez vous en moquer et ne pas même vous donner la peine de la réfuter.

— Vous me conseillez donc de convenir que je suis un fripon ?

— Non, car il n'y a que les sots qui vous croiront ainsi. Méprisez-les, à moins qu'ils ne viennent vous la dire en face.

— Je voudrais bien connaître le patricien qui a raconté le fait et qui dit avoir été présent.

— Je ne le connais pas. Il a tort de le conter, mais vous auriez également tort de chercher à le connaître : car, en le contant, je suis sûr qu'il n'a aucunement l'intention de vous offenser, car il ne croit pas dire du mal de vous.

— J'admire cela, et je m'y perds, ne comprenant point le préjugé sur lequel se base le raisonnement. Supposons, je vous prie, que la chose fût comme on la débite, et dites-moi si vous croyez qu'elle me ferait honneur ?

— Ni honneur, ni honte. Telles sont les mœurs, tels sont ici les idées reçues sur les jeux de hasard. On rira, on vous vantera, on vous aimera même ; car chacun dira qu'à votre place il en aurait fait autant.

— Et vous aussi ?

— Oui. Certain que dans la balle se trouvait l'Arlequine, j'aurais débanqué tout comme vous l'avez fait. Je vous dirai sincèrement que je ne sais pas si vous avez gagné par bonheur ou par adresse ; mais si je devais prononcer une sentence fondée sur le plus vraisemblable, je dirais que vous connaissiez la balle. Convenez que je raisonne juste.

— J'en conviens, mais votre raisonnement n'en est pas moins une supposition déshonorante ; et partant, vous conviendrez à votre tour que tous ceux qui supposent que j'ai gagné par adresse, ou par connivence avec un fripon, m'insultent.

— Cela dépend de la façon de penser. Je conviens qu'ils vous insultent, si vous vous trouvez insulté ; mais ils ne peuvent pas le deviner, et s'ils ne devinent point que cette supposition vous blesse, et que leur intention ne soit point de vous blesser, il ne saurait y avoir insulte. Au reste, je vous promets que vous ne trouverez personne d'assez imprudent pour vous dire que vous avez gagné frauduleusement ; mais dites-moi s'il est possible d'empêcher que chacun le pense.

— Bien, qu'on le pense, mais qu'on se garde de me le dire. »

Je rentrai chez moi fâché contre Grimaldi, contre Rinaldi, contre tout le monde, et surtout contre moi-même ; j'étais fâché de l'être, car, au fait, j'aurais pu rire de tout, puisque je me savais innocent, et que dans la corruption des mœurs qui faussait tous les jugements, ce fait, vrai ou faux, ne pouvait affecter mon

honneur. Au contraire, cette aventure me donnait une réputation d'homme d'esprit dans une acception qui, à Gênes plus que partout ailleurs, ennoblissait la désagréable idée que les jansénistes attachent au mot de fripon. Enfin je me surpris à réfléchir que je n'aurais eu aucun scrupule à débanquer le biribi, si l'homme au sac se fût préalablement entendu avec moi, lors même que ce n'aurait été que pour faire rire une aimable société. Ce qui, peut-être, me fâchait le plus dans cette affaire, c'est qu'on me prêtât un exploit dont je n'avais pas le mérite.

L'heure du dîner approchant, je tâchai de vaincre ma mauvaise humeur ; car j'étais dans l'obligation d'égayer l'aimable compagnie que j'allais recevoir. Ma nièce parut, belle de ses seuls attraits, car elle n'avait ni perles ni brillants, son malheureux la Croix lui ayant tout vendu ; mais elle était mise avec élégance, très bien coiffée et sa superbe chevelure valait mieux qu'une garniture de rubis.

Rosalie arriva quelques instants après ; elle était richement parée et fort belle encore. Son mari, son oncle, sa tante l'accompagnaient, ainsi que deux amis, dont l'un était le soupirant de ma belle Marseillaise.

Mme Isolabella et son ombre, M. Grimaldi, vinrent tard, à l'instar du beau monde.

Avant de nous mettre à table, Clairmont m'annonça un homme qui demandait à me parler.

« Faites-le entrer. »

Dès qu'il paraît, M. Grimaldi s'écrie :

« C'est l'homme au sac !

— Que me voulez-vous? lui dis-je sèchement.

— Monsieur, je viens vous demander quelque secours. Je suis père de famille, on croit que.... »

Je ne laissai pas finir.

« Je n'ai jamais refusé des secours à un malheureux, dis-je. Clairmont, donnez dix sequins à cet homme.

— Sortez. »

Cette rencontre me favorisait, et contribua à me rendre ma belle humeur.

Nous nous mîmes à table, et à l'instant on me remet une lettre. Reconnaissant l'écriture de Passano, je la mis dans ma poche sans l'ouvrir.

Mon dîner fut brillant et délicieux. Mon cuisinier y gagna ses éperons. Si Mme Isolabella y tint la première place par le rang et le brillant de ses atours, elle fut éclipsée par mes deux nièces.

Le jeune Génois fut tout attention pour sa belle Marseillaise, et je vis clairement qu'elle n'y était pas insensible, et j'en tirai bon augure. Je désirais sincèrement la voir éprise de quelqu'un, car je l'aimais trop pour ne pas souffrir de l'idée qu'elle nourrissait, d'aller s'enterrer dans un couvent, et elle ne pouvait retrouver le bonheur qu'en perdant le souvenir du malheureux qui l'avait placée si près de l'opprobre.

Pendant le dîner, voyant un moment où mes convives étaient occupés les uns des autres, je fus curieux de voir ce que m'écrivait Passano. Voici sa lettre :

« Je me suis présenté à la banque pour y échanger la pièce d'or que vous m'avez donnée. On l'a pesée, et on l'a trouvée de dix carats au-dessous de son poids. On a exigé que je déclarasse de qui je la tenais, et vous sentez que j'ai refusé de satisfaire à cette demande. Je me suis donc laissé conduire en prison, et si vous ne trouvez pas le moyen de m'en faire sortir, on me fera un procès criminel ; mais vous sentez aussi que je ne dois pas me laisser pendre. »

Je passai la lettre à Grimaldi, et quand nous fûmes sortis de table, me prenant à l'écart, il me dit :

« C'est là une très mauvaise affaire, car, par les voies directes, elle doit mener à la potence celui qui l'a rognée.

— Eh bien! on pendra les tenants du biribi. Il n'y aura pas grand mal à cela.

— Mme Isolabella serait compromise, puisque le biribi est sévèrement défendu. J'irai parler aux inquisiteurs d'Etat : laissez-moi faire. Écrivez à Passano de continuer à se taire, et dites-lui que vous répondez de tout. La loi sur l'article des monnaies n'est sévère que pour ces pièces-là, parce que le gouvernement désire qu'elles prennent, et veut que les rogneurs, épouvantés par l'exemple, les respectent. »

Ayant écrit à Passano, je fis venir des balances. Nous pesâmes toutes les pièces d'or que j'avais gagnées au biribi, et nous les trouvâmes rognées sans exception. M. Grimaldi se chargea de les couper et de les vendre à un orfèvre.

En rentrant dans la salle, nous trouvâmes toutes les parties faites. M. Grimaldi me proposa une partie au quinze tête à tête. C'est un jeu odieux qui m'a toujours déplu; cependant j'étais chez moi, et par un sentiment de politesse, j'acceptai. En quatre heures, je perdis cinq cents sequins.

Il vint me voir le lendemain pour m'annoncer que Passano était hors de prison et qu'on lui avait restitué la valeur de la pièce. Il me remit aussi treize cents sequins qu'il avait retirés de la vente de mon or. Nous convînmes que le lendemain j'irais voir Mme Isolabella, et qu'il me donnerait ma revanche au quinze.

Exact au rendez-vous, selon mon habitude, je perdis trois mille sequins. Je lui en payai mille le jour suivant et lui fis des lettres de change, tirées sur moi, pour les deux autres mille. A l'échéance de ces lettres, j'étais en Angleterre, et, mal dans mes affaires, je dus les laisser

protester. Cinq ans après, me trouvant à Barcelone, M. de Grimaldi fut excité par un traître à me contraindre par corps; mais il comptait assez sur ma loyauté pour être certain que, puisque je ne le payais pas, c'était faute de moyens. Il poussa même la délicatesse jusqu'à m'écrire une lettre fort polie dans laquelle il me faisait connaître le nom de mon ennemi, en m'assurant qu'il ne ferait jamais la moindre démarche pour me forcer à le payer. Cet ennemi était Passano, qui, à mon insu, se trouvait alors à Barcelone. J'en parlerai quand j'en serai là; mais je ne puis m'empêcher de consigner ici une triste remarque, c'est que tous ceux que j'ai pris pour m'aider dans mes folies avec Mme d'Urfé m'ont trahi, à l'exception d'une jeune Vénitienne que le lecteur connaîtra dans le chapitre suivant.

Malgré mes pertes, je vivais bien, et l'argent ne me manquait pas, car enfin je n'avais perdu que celui que j'avais gagné au biribi. Rosalie venait souvent dîner chez moi, seule ou avec son mari, et je soupais régulièrement chez elle avec ma nièce, dont les amours faisaient des progrès. Je le lui disais en l'en félicitant, mais elle me soutenait toujours qu'un cloître deviendrait bientôt son asile et que sa résolution sur ce point était immuable. Les femmes font souvent par entêtement les actes les plus outrés, et il est possible qu'elles se fassent illusion à elles-mêmes et que, dans leur erreur, elles agissent de bonne foi; malheureusement, quand le voile se déchire, la vue ne leur sert plus qu'à mesurer la profondeur de l'abîme où elles se sont jetées, faute d'avoir prêté l'oreille aux conseils de la raison.

En attendant, ma nièce avait pris une telle amitié pour moi et sa confiance s'était tellement établie depuis que j'avais Annette que, souvent le matin elle venait s'asseoir sur le bord de mon lit pendant que la petite était

encore dans mes bras. Sa présence attisait mon ardeur et j'éteignais mes feux sur la blonde, pendant que mes regards dévoraient la brune. Celle-ci semblait jouir de nos caresses, et je voyais dans ses yeux que ses sens éprouvaient un doux martyre. Annette, ayant la vue très basse, ne s'apercevait pas de mes distractions, et ma belle nièce, sachant qu'elle augmentait mes jouissances, se prêtait à de légères caresses. Quand elle me croyait rendu, elle priait Annette de se lever et de la laisser seule avec moi, ayant quelque chose à me dire. Alors elle se mettait à rire, à plaisanter, et bien que dans le plus grand négligé, elle se figurait que ses charmes ne pouvaient exercer sur moi aucune puissance, ou au moins au point de me rendre dangereux. Elle se trompait, mais j'étais loin de chercher à la désabuser, de crainte de perdre sa confiance. Au reste, en agissant ainsi, je me la ménageais, car les progrès que je faisais dans sa familiarité m'assuraient qu'elle finirait par se rendre, sinon pendant notre séjour à Gênes, au moins dès que nous serions en route, quand nous nous trouverions dans ces tête-à-tête libres et continuels immanquables en voyage et dans cette douce oisiveté qui amène nécessairement l'abandon. Alors, las d'insister, de raisonner, de causer et même de rire, échauffés par le voyage, les aliments et le voisinage, on se laisse aller et on fait quelque chose comme pour savoir qu'on existe et comme si on n'avait pas l'énergie de résister. Puis, quand la réflexion vient après coup, on se trouve ordinairement bien aise d'en être là.

Mais l'histoire de mon voyage de Gênes à Marseille était écrite dans le grand livre du destin et, ne l'ayant jamais lu, je ne pouvais le connaître. Je savais seulement que je devais partir, car Mme d'Urfé m'attendait à Marseille, et à ce voyage étaient attachées des combi-

naisons décisives dont devait dépendre l'état de la plus jolie de toutes les créatures, d'une Vénitienne qui ne me connaissait pas, dont j'ignorais l'existence ; et pourtant j'étais né pour être l'instrument de son bonheur. Le destin semblait ne m'avoir arrêté à Gênes que pour l'y attendre.

Ayant fixé mon départ pour la seconde fête de Pâques, j'avais encore six jours devant moi. Je soldai mes comptes avec le banquier auquel Greppi m'avait adressé et je pris une lettre de crédit sur Marseille, où je ne pouvais cependant manquer de fonds, puisque mon grand trésorier, Mme d'Urfé, s'y trouvait. Je pris congé de Mme Isolabella et de ses amis, afin de pouvoir donner tout mon temps à Rosalie et à sa famille.

CHAPITRE VI

Mon frère l'abbé et sa turpitude. — Je m'empare de sa maîtresse. — Départ de Gênes. — Le prince de Monaco. — Ma nièce vaincue. — Arrivée à Antibes.

Le mardi de la semaine sainte, je venais de me lever lorsque Clairmont vint me dire qu'un prêtre étranger, qui ne voulait pas se nommer, désirait me parler. Je sortis en bonnet de nuit et, dès que je fus auprès de l'abbé, le drôle me saute au cou et m'embrasse à m'étouffer. Cette tendresse me déplut et, ne le reconnaissant pas d'abord, parce que la chambre était obscure, je le pris par le bras et, le menant près d'une fenêtre, je reconnus le plus jeune de mes frères, mauvais sujet qui

m'avait toujours déplu. Je ne l'avais pas vu depuis une dizaine d'années, mais il m'intéressait si peu que je ne m'informais pas même de son existence dans la correspondance que j'entretenais avec MM. de Bragadin, Dandolo et Barbaro.

Dès que ses sots embrassements cessèrent, je lui demandai froidement par quelle aventure il se trouvait à Gênes dans l'état pitoyable où je le voyais, sale, déguenillé, dégoûtant. Ce drôle n'avait pour lui que vingt-neuf ans, les couleurs les plus fraîches et une chevelure magnifique. Il était posthume, étant né comme Mahomet, trois mois après la mort de son père.

« Si je dois, mon cher frère, vous conter l'histoire de mes malheurs, elle sera longue. Ayez donc la bonté d'entrer dans votre chambre, et là, assis, je vous raconterai tout avec la plus exacte vérité.

— Avant tout, réponds à toutes mes questions. Depuis quand es-tu ici?

— Depuis hier soir.

— Qui t'a dit que je suis ici?

— Le comte B... me l'a dit à Milan.

— Qui t'a dit que le comte me connaît?

— Le hasard. J'étais, il y a un mois, chez M. de Bragadin, et je vis sur la table de ce seigneur une lettre ouverte que ce comte vous y avait adressée.

— Lui as-tu dit que tu es mon frère?

— J'ai dû en convenir quand il m'a dit que je vous ressemble.

— Il t'a trompé, car tu n'es qu'une grosse bête!

— Il n'a pas dû juger comme vous, car il m'a invité à dîner.

— Dépenaillé comme te voilà, tu m'as fait un be honneur.

— Il m'a donné quatre sequins qui m'ont servi à

venir jusqu'ici ; sans ce secours, je n'aurais jamais pu faire le voyage.

— Il a fait une grande sottise. Te voilà au rang des gueux, puisque tu demandes l'aumône. Pourquoi as-tu quitté Venise? Que me veux-tu ? Je ne sais que faire de toi.

— Ah ! je t'en prie, ne me mets pas au désespoir, car je suis capable de me tuer!

— Courage! c'est ce que tu pourrais faire de mieux, mais tu es trop poltron. Pourquoi, te dis-je, as-tu quitté Venise, où, avec ta messe et les sermons, tu pouvais vivre sans mendier, comme vivent tant d'honnêtes prêtres qui valent plus que toi?

— C'est là le grand point de mon histoire. Entrons.

— Pas du tout. Attends-moi ici. Nous irons quelque part où tu me conteras tout ce que tu voudras, pourvu que j'aie la patience de t'entendre. En attendant, garde-toi bien de dire à mes gens que tu es mon frère, car je suis honteux que tu m'appartiennes. Allons, mène-moi à ton auberge.

— Je dois vous prévenir qu'à mon auberge, je ne suis pas seul, et que c'est tête à tête que j'ai besoin de vous parler.

— Et avec qui es-tu?

— Je vous le dirai. Allons dans un café.

— Mais je veux savoir si tu n'es pas avec des voleurs. Tu soupires ?

— Oui, l'aveu est pénible, car je suis avec une femme.

— Une femme! et tu es prêtre?

— Pardonnez-moi. Aveuglé par l'amour, séduit par mes sens et par sa beauté, je l'ai séduite à mon tour en lui promettant de l'épouser à Genève. Il est certain que

je n'oserais jamais retourner à Venise, car je l'ai enlevée de la maison paternelle.

— Qu'irais-tu faire à Genève? On ne t'y garderait que trois jours, puis on te chasserait. Allons à ton auberge; je veux voir la fille que tu as trompée. Tu me parleras tête à tête après cela. »

Je m'achemine vers le lieu qu'il m'avait indiqué, et force lui fut de me suivre. Dès que nous sommes à l'auberge, il se hâte de me précéder, monte au troisième où, dans un misérable gîte, j'aperçois une très jeune personne, de haute taille, belle brune, piquante, à l'air fier et nullement embarrassée. Dès qu'elle me voit, sans me saluer :

« Êtes-vous le frère de ce menteur, me dit-elle, de ce monstre qui m'a trompée?

— Oui, ma belle demoiselle, j'ai ce singulier honneur.

— Bel honneur, en vérité! Eh bien, faites donc la bonne action de me renvoyer à Venise; car je ne veux plus rester avec ce coquin, que j'ai eu le malheur d'écouter comme une imbécile que je suis, et qui m'a conté des fables à me tourner la tête. Il devait vous trouver à Milan, où vous deviez lui donner de l'argent pour nous rendre à Genève en poste, et là, m'a-t-il dit, les prêtres se marient en se faisant réformés. Il m'avait juré que vous l'attendiez à Milan, et cependant vous n'y étiez pas. Il a trouvé quelque argent, je ne sais comment, et il m'a menée ici d'une manière misérable. Je bénis le ciel qu'enfin il vous ait trouvé; sans cela je partais demain à pied en demandant l'aumône. Je n'ai plus rien, car le malheureux a vendu tous mes effets à Bergame et à Vérone. Je ne sais pas comment j'ai pu conserver mon bon sens, au milieu de cette misère. A l'entendre, le monde, hors de Venise, était un paradis. Hélas! j'ai déjà

bien éprouvé que nulle part on n'est mieux que chez soi. Maudit soit le moment où j'ai connu cet être abominable ! C'est un gueux qui parle toujours comme il prêche. Il voulait jouir de ses droits d'époux dès que nous fûmes arrivés à Padoue, et je suis bien heureuse de ne lui avoir rien accordé. Je voulais voir auparavant ce mariage qu'il m'a promis à Genève, et tenez, voici l'écrit qu'il m'a fait; vous pouvez en disposer. Mais, si vous avez une bonne âme, envoyez-moi à Venise, sans quoi je serai forcée d'y aller à pied. »

J'écoutai cette longue tirade debout et sans l'interrompre. Je l'aurais laissée parler longtemps encore, tant j'étais dans l'étonnement. Son discours, décousu comme l'indignation qui le lui inspirait, recevait un haut degré d'éloquence de la vivacité de son expression et du feu de ses regards.

Mon frère, assis, tenant la tête entre ses mains, et obligé d'entendre, sans mot dire, cette longue kyrielle d'injures bien méritées, donnait à cette scène quelque chose d'éminemment comique. Malgré cela, ce que cette aventure avait de triste m'affecta péniblement. Je sentis de suite qu'il fallait que je prisse soin de cette jeune personne et rompre sans détour des nœuds si mal assortis. Je pensai que je trouverais facilement une occasion pour la renvoyer convenablement dans sa patrie, que, peut-être, elle n'aurait point quittée, sans la confiance qu'elle avait mise en moi, sur les promesses fallacieuses de son séducteur.

Le caractère franchement vénitien de cette jeune fille me frappa encore plus que sa beauté. Sa franchise, la noblesse de son indignation, son retour sur elle-même, son courage, tout en elle m'avait inspiré une sorte d'estime qui me disait que je ne devais pas l'abandonner. Je ne pouvais point douter de la vérité de son récit,

puisque mon frère, que cela concernait, avait toujours gardé le silence du vrai coupable.

Après l'avoir observée assez longtemps en silence, et mon parti étant pris, je lui dis :

« Je vous promets, mademoiselle, de vous renvoyer à Venise par la voiture ordinaire et accompagnée d'une honnête femme ; mais en retournant à Venise vous serez malheureuse si, par malheur, vous portez dans votre sein des suites de vos amours.

— Quelles suites? ne vous ai-je pas dit qu'il devait m'épouser à Genève?

— Fort bien, mais malgré cela.

— Je vous entends, monsieur ; mais sur ce point je suis fort tranquille, car j'ai le bonheur de n'avoir pas cédé au plus petit désir de ce mauvais sujet.

— Souvenez-vous, lui dit l'abbé d'un ton plaintif, du serment que vous m'avez fait d'être toujours à moi. Vous l'avez prononcé devant un crucifix. »

En disant ces mots, il s'était levé, et se rapprochant de la jeune fille, il avait l'air de la supplier du geste : mais elle, sans s'émouvoir, dès qu'il fut à portée, lui appliqua un soufflet des mieux conditionnés. Je m'attendais à un petit combat, que je n'aurais pas empêché ; mais nullement. L'abbé, humble et doux, se tourna vers la fenêtre, leva les yeux au ciel et se mit à pleurer.

« Vous êtes un petit diable, ma chère demoiselle, lui dis-je, car ce pauvre diable n'est malheureux que parce que vous l'avez rendu amoureux.

— S'il est devenu amoureux de moi, je n'ai rien fait pour cela, car je n'aurais jamais pensé à lui, tandis qu'il a tout fait pour me faire devenir folle. Je ne lui pardonnerai jamais que quand je ne le verrai plus. Quant au soufflet, ce n'est pas le premier que je

lui aie donné : j'ai été obligée de commencer à Padoue.

— C'est vrai, lui dit le sot, mais vous êtes excommuniée, car je suis prêtre.

— Je me moque bien de l'excommunication d'un bandit de ton espèce et, si tu dis un mot, je t'en donnerai bien d'autres.

— Apaisez-vous, mon enfant, lui dis-je ; je vois que vous avez bien raison d'être outrée ; mais vous ne le soufflèterez plus. Prenez votre paquet et suivez-moi.

— Où la conduisez-vous ? me dit le sot.

— Chez moi, et tais-toi. Tiens, voilà vingt sequins; va t'acheter des habits et du linge, et rentre ici, sans sortir. Je viendrai te parler demain matin. Donne aux pauvres les haillons que tu portes, et remercie le ciel de m'avoir trouvé.

— Pour vous, mademoiselle, je vais vous faire porter chez moi, car Gênes ne doit pas vous voir en ma compagnie, surtout sachant que vous êtes venue avec un prêtre. Il faut étouffer ce scandale. Je vous mettrai sous la garde de mon hôtesse, et n'allez pas surtout lui faire confidence de cette vilaine histoire. Je vous ferai habiller convenablement, et rien ne vous manquera.

— Oh ! que le ciel vous récompense ! »

Mon frère, pétrifié par les vingt sequins, nous laissa partir sans la moindre résistance. Je fis porter ma jeune Vénitienne chez moi en chaise à porteurs, et la recommandant à mon hôtesse, je la priai de la faire habiller très proprement sans aucun délai. Il me tardait de voir ce que deviendrait cette jeune personne dont les haillons absorbaient le mérite. Je prévins Annette qu'une fille qui m'était recommandée mangerait et coucherait avec elle ; puis, devant recevoir belle et nombreuse compagnie, je me mis à ma toilette.

Quoique je ne dusse rien à ma nièce, je tenais à son

estime, et je crus devoir l'informer de toute l'histoire, afin qu'elle ne portât point sur moi un jugement défavorable. Elle m'écouta avec attention, fut reconnaissante de ma confiance, et me dit qu'elle désirait beaucoup voir cette jeune fille, et même l'abbé, qu'elle trouvait fort à plaindre, quoique coupable. Je lui avais fait faire pour ce jour-là une robe superbe qui lui allait à ravir. Je me sentais heureux de faire quelque chose qui lui plût, car elle captivait mon admiration par sa conduite envers moi, et par la manière dont elle traitait son prétendant, qui en était déjà amoureux fou. Elle le voyait tous les jours, ou chez moi, ou chez Rosalie. Ce jeune homme, bien élevé, mais négociant, lui écrivit, en style de commerce, que, tout entre eux étant bien assorti, âge et condition, rien ne pourrait l'empêcher d'aller à Marseille pour demander son cœur, si une aversion de sa part n'y mettait obstacle. Il finissait par la prier de vouloir bien s'expliquer. Quand ma nièce me montra cette lettre, en me demandant conseil, je lui en fis mon compliment.

« A votre place, lui dis-je, je ne mépriserais pas un pareil parti, pourvu que ce monsieur vous plaise.

— Rien, me dit-elle, ne me déplaît en lui, et Rosalie est de votre avis.

— Dites-lui donc de vive voix que vous l'attendez à Marseille, et qu'il peut compter sur votre consentement.

— Bien, puisque vous trouvez cela bien, je le lui dirai demain. »

En me levant de table, pressé par un désir curieux, je me rendis dans la chambre de ma nièce où Annette dînait avec Marcoline. C'est le nom de ma Vénitienne. Je fus frappé en la voyant, car, partout ailleurs, je ne l'aurais point reconnue, et cela beaucoup moins à cause du changement occasionné par une très jolie toilette, que par le contentement qui régnait sur sa figure, et

qui l'avait métamorphosée en une tout autre personne. La plus aimable gaieté avait pris la place de la colère qui enlaidit toujours, et la douceur née de la satisfaction donnait à sa belle physionomie le caractère de l'amour le plus séduisant. Il me paraissait impossible que cet être ravissant que j'avais sous les yeux fût le même que celui qui avait si vigoureusement confirmé mon frère, un prêtre, homme sacré dans les croyances du peuple. Les deux nouvelles amies mangeaient et riaient de ne pas se comprendre. Marcoline ne parlait que le joli jargon de Venise, et Annette ne parlait que celui de Gênes ; or ce dernier est plus éloigné de la douceur et du charme de l'autre que le bohémien ne l'est du plat allemand.

Adressant la parole à Marcoline dans son dialecte, qui était celui de mon enfance et que je n'ai jamais oublié, elle me dit :

« Il me semble être passée tout d'un coup de l'enfer au paradis.

— Aussi maintenant vous me faites l'effet d'un ange.

— Et ce matin vous m'avez appelée un petit diable. Mais voilà un ange blanc, ajouta-t-elle en désignant Annette, dont on n'a point d'idée à Venise.

— Aussi est-elle mon bijou. »

Ma nièce survint, et me voyant en belle humeur avec ces deux jeunes filles, elle se mit auprès de moi pour bien examiner ma nouvelle acquisition. Elle me dit en français qu'elle la trouvait parfaitement belle, et après le lui avoir dit en italien, elle lui donna un baiser. Marcoline, sans façon, à la vénitienne, lui demanda qui elle était.

« Je suis la nièce de monsieur, qui maintenant me reconduit chez moi à Marseille.

— Vous seriez donc ma nièce aussi, si j'étais sa sœur. Que je serais heureuse d'avoir une si jolie nièce ! »

Cette jolie repartie fut suivie d'un déluge de baisers donnés et rendus avec cette ardeur que l'on pourrait appeler vénitienne par excellence, si l'on ne craignait de blesser les ardentes Provençales.

Après avoir fait avec ma nièce une assez longue promenade en mer dans une barque à voiles, et avoir joui ensemble d'une de ces soirées délicieuses qu'on ne trouve, je crois, que dans le golfe de Gênes, quand sur une nappe transparente comme un miroir argenté par le reflet de la lune, on se sent inondé des parfums que le zéphyr butine sur la côte, que l'on sait être couverte d'orangers, de citronniers, d'aloès, de grenadiers et de jasmin, nous rentrâmes au logis, sages, mais les sens disposés aux plus voluptueuses émotions; et, comme je n'osais rien attendre encore de ma belle compagne, ayant besoin de distraction, je demandai à Annette où était la Vénitienne. Elle me dit qu'elle s'était couchée de bonne heure, et je passai tout doucement dans sa chambre, n'ayant cependant d'autre intention que de la voir dormir. La lueur du flambeau la réveille, elle me voit et n'est point effrayée de mon apparition. Je m'assieds auprès d'elle, et, lui contant fleurette, je fais mine de l'embrasser, mais elle se défend : je n'insiste pas, et nous causons.

Quand Annette eut couché sa maîtresse, elle vint et nous surprit dans notre entretien. « Va te coucher, ma chère, lui dis-je ; je ne tarderai pas à venir. » Toute fière que la Vénitienne sût qu'elle était mon odalisque, elle me donne un baiser brûlant et s'en va sans mot dire.

Je fis tomber alors la conversation sur mon frère, et passant de lui à moi, je lui parlai du vif intérêt qu'elle m'avait inspiré de prime abord et de tout ce que je me sentais disposé à faire pour elle, soit qu'elle persistât à

retourner à Venise, soit qu'elle préférât passer en France avec moi.

« Vous m'y épouserez?

— Non, car je suis marié.

— Je sais que cela n'est pas, mais peu m'importe. Renvoyez-moi à Venise, et le plus tôt, s'il vous plaît : je ne veux être la concubine de personne.

— J'admire vos sentiments, ma chère : vous me ravissez. »

Tout en la louant, je devenais pressant, non en employant la force, mais ces caresses vives et douces dont une femme a bien plus de peine de se défendre que d'une attaque violente. Marcoline riait; mais, voyant que je poursuivais, quoiqu'elle me fermât tous les chemins, elle se glisse soudainement en bas du lit, entre dans la chambre de ma nièce et s'y enferme. Satisfait de ce tour d'adresse, car elle l'avait exécuté avec autant de grâce que de souplesse, j'allai me coucher, et Annette ne perdit rien au moment d'irritation que m'avait causé Marcoline dont elle loua beaucoup la fuite.

Le lendemain, m'étant levé de bonne heure, j'entrai chez ma nièce pour rire un moment de la compagnie que je lui avais procurée sans le vouloir, et certes elles m'offrirent une scène plus plaisante que je ne l'aurais imaginé. En me voyant paraître, ma nièce me dit :

« Mon cher oncle, croiriez-vous bien que cette espiègle de Vénitienne m'a violée? »

Marcoline, qui la comprit, bien loin de s'en défendre, se remit en train de lui donner de nouvelles marques de tendresse qui furent acceptées de bonne grâce; et, au mouvement que recevait la légère draperie qui les recouvrait, je pouvais aisément deviner de quelle nature étaient ces tendresses.

« Voilà, dis-je à ma nièce, un rude assaut porté aux égards que votre oncle a pour vos préjugés. »

Ces badinages entre deux jeunes filles ne sauraient, je pense, tenter un homme qui sort des bras d'Annette.

« Vous vous trompez, et peut-être avec dessein, car je suis plus que tenté. »

En disant cela, je fais voler la couverture. Marcoline crie, mais ne bouge pas : l'autre, d'un ton plein de sentiment, me prie de les recouvrir; mais le tableau que j'avais sous les yeux était trop ravissant pour que je le voilasse.

Annette survint et, obéissant aux ordres de sa maîtresse, elle étendit de nouveau la couverture sur mes deux bacchantes, et me priva de ma belle vision. Fâché contre Annette, je la saisis, la renverse sur le lit, et je donnai aux deux amies un spectacle qui leur parut si intéressant qu'elles quittèrent leur jeu pour contempler le mien. Quand j'eus fini, Annette, toute joyeuse, me dit que j'avais eu raison de me venger ainsi de leur pruderie. Pour moi, satisfait de mon exploit, je sortis pour déjeuner, et quand je fus habillé, j'allai trouver mon frère.

« Comment se porte Marcoline? me dit-il dès qu'il me vit.

— Bien, ne t'en inquiète pas : elle est bien vêtue, bien logée et bien nourrie; elle est heureuse.

— Est-ce qu'elle loge avec vous?

— Oui, elle couche avec la femme de chambre de ma nièce.

— Je ne savais pas que j'eusse une nièce.

— Il y a bien des choses que tu ne sais pas. Dans trois ou quatre jours, Marcoline partira pour retourner à Venise.

— J'espère, mon cher frère, que je dînerai aujourd'hui avec vous.

— Non, pas le moins du monde, mon cher frère : car je te défends de te faire voir chez moi, où ta présence chagrinerait Marcoline que tu ne dois plus revoir.

— Oh ! je la reverrai, car j'irai à Venise quand je devrais m'y faire pendre.

— A quoi bon, puisqu'elle ne peut te souffrir ?

— Elle m'aime.

— Elle te bat.

— Parce qu'elle m'aime. Elle deviendra douce comme un agneau en me voyant si bien mis. Vous ne savez pas combien je souffre !

— Je me le figure, mais je n'ai nulle pitié de ta souffrance ; car tu es impie, sot et par-dessus tout un indigne barbare, qui, pour satisfaire un indigne caprice contraire à tes vœux et qui blesse ton état, n'as pas craint d'exposer à la honte et à la misère une jeune fille charmante et qui mérite d'être heureuse. Dis-moi, vilain, qu'aurais-tu fait, si au lieu de te secourir, je t'avais tourné le dos ?

— Je serais allé demander l'aumône avec elle.

— Elle t'aurait roué de coups, et pour se délivrer de toi, elle aurait peut-être recouru à la justice.

— Mais que ferez-vous de moi, si je la laisse retourner à Venise sans l'y suivre?

— Je te conduirai en France, et je tâcherai de te faire entrer au service de quelque évêque.

— Au service ! je ne suis né que pour servir Dieu.

— Sot orgueilleux ! Marcoline t'a bien dit hier que tu parles comme tu prêches. Quel est ton Dieu ? Quel service lui rends-tu ? Imbécile ou hypocrite ! le sers-tu en faisant tourner la tête à une honnête fille que tu ravis à son père ? le sers-tu en profanant ton caractère, en trahissant ta religion que tu ne connais pas ! Sot malheureux qui t'imagines que, sans aucun talent, sans avoir

aucune notion de la théologie, sans même savoir ta langue, tu puisses devenir ministre du culte protestant. Aie bien soin de ne jamais te présenter chez moi, car tu m'obligerais à te faire chasser de Gênes.

— Eh bien! conduisez-moi donc à Paris, où j'irai me présenter à mon frère François qui n'a pas le cœur aussi dur que le vôtre.

— Fort bien, tu iras à Paris, et nous partirons dans quatre ou cinq jours. Reste ici; mange, bois, ne sors pas, et je te ferai avertir. J'aurai avec moi ma nièce, mon secrétaire et mon valet de chambre. Nous irons par mer.

— La mer me fait du mal

— Cela te purgera. »

Rentré chez moi, je fis part à Marcoline de mon entretien avec l'abbé.

« Je le déteste, me dit-elle, mais je lui pardonne, puisque je lui dois le bonheur de vous connaître.

— Eh bien, ma charmante compatriote, je lui pardonne aussi, puisque sans lui je ne vous aurais peut être jamais connue; mais je vous aime, et je sens que j'en mourrai, si vous ne consentez pas à satisfaire mon amour.

— Jamais, car je sens que je deviendrais folle de vous, et puis quand vous me quitteriez je serais malheureuse.

— Je ne vous quitterai jamais.

— Si vous me le jurez, menez-moi en France, et là je serai tout à vous. Ici, continuez à vivre avec Annette ; d'ailleurs, je suis amoureuse de votre nièce. »

Le plaisant de l'affaire, c'est que ma nièce était également éprise d'elle, au point qu'elle m'avait prié de la faire manger avec nous et de la laisser toujours coucher avec elle. Comme je pouvais assister à leurs lubriques folies, je n'y avais mis aucun obstacle, et nous mangeâmes ensemble dès le jour même. Nous n'eûmes pas à

nous en repentir, car elle nous fit une foule de contes à nous tenir les côtés, ce qui nous retint à table jusqu'au moment où nous dûmes nous rendre chez Rosalie, où nous étions certains de trouver l'adorateur de ma nièce.

Le lendemain, c'était le jeudi saint, Rosalie nous accompagna pour voir les processions. Je tenais sous mes bras Rosalie et Marcoline bien couvertes de leur *mezzaro*, et ma nièce était conduite par son amoureux. Le jour suivant, étant allé, avec les mêmes personnes, pour voir la procession qu'à Gênes on appelle *Caracce*, Marcoline me fit observer mon frère qui ne faisait que rôder à l'entour, tout en faisant semblant de ne pas nous voir. Il était frisé avec un soin extrême, et le fat semblait être sûr de plaire ce jour-là à Marcoline et l'obliger à éprouver du regret de l'avoir méprisé; mais le pauvre diable dut souffrir le martyre, car ma Vénitienne, accoutumée du manège du *Cendal*, savait manier et faire jouer le *mezzaro* aussi bien et mieux qu'une Génoise; de sorte que, tout en étant vu et bafoué, il ne put jamais être certain d'avoir été vu de sa cruelle. En outre, et comme pour le désespérer, la lutine se tenait si serrée à mon bras que nous devions lui paraître sur le pied le plus intime.

Ma nièce et Marcoline se croyaient les meilleures amies du monde, et ne pouvaient supporter que je leur disse que leurs folies amoureuses étaient la seule source de leur attachement réciproque; et, pour me prouver que je me trompais, elles me promirent que leurs amusements finiraient à notre départ de Gênes, et que je coucherais entre elles dans la felouque qui devait nous transporter à Antibes, où nous devions au moins passer une nuit, mais que nous ne nous déshabillerions point. Je les sommai de tenir leur parole, et je fixai notre dé-

part au jeudi. Ayant ordonné l'apprêt de la felouque, j'allai prévenir mon frère de s'y trouver.

Ce fut un moment bien cruel que celui où je remis ma petite Annette à sa mère. Elle pleurait si amèrement, qu'elle nous fit verser des larmes à tous. Ma nièce lui donna une belle robe et moi trente sequins, en lui promettant de revenir à Gênes à mon retour d'Angleterre. Passano fut prévenu qu'il se trouverait avec l'abbé dans la felouque où j'avais fait apporter de bonnes provisions pour trois jours. Le jeune négociant promit à ma nièce d'être à Marseille en quinze jours, lui disant que, lorsqu'il arriverait, leur mariage serait déjà conclu entre leurs pères. Cet événement me comblait de joie, car il m'assurait que son père la recevrait à bras ouverts. Nos amis ne nous quittèrent que quand nous montâmes dans la felouque.

Ce petit bâtiment avait douze rameurs, et sa distribution était très commode. Il était armé de deux pierriers et de vingt-quatre fusils, afin de pouvoir, dans tous les cas, nous défendre contre un corsaire. Clairmont avait fait disposer ma voiture et mes malles avec tant d'adresse que cinq matelas étendus par-dessus en formaient un lit très commode, et nous aurions pu nous y coucher, et même nous déshabiller parfaitement à l'aise : nous avions de bons oreillers et d'amples couvertures. Une longue tente de serge couvrait toute la barque, et deux lanternes étaient suspendues à la perche qui soutenait la tente. Le soir étant venu, après avoir allumé les lanternes, Clairmont nous servit à souper, et comme j'avais prévenu mon frère que, à la première sottise, je le jetterais dans la mer, je lui permis de souper avec nous, ainsi qu'à Passano.

Assis sur mon séant entre mes deux nymphes, je servais gaiement mes convives, d'abord ma nièce, puis la

Vénitienne, ensuite mon frère et enfin Passano. L'eau étant défendue pendant le repas, et les mets étant succulents, nous vidâmes chacun une bouteille d'excellent bourgogne; et, quand nous eûmes soupé, quoique le vent fût très léger, nos rameurs se reposèrent. Je fis éteindre les lumières et mes deux amies s'endormirent à mes côtés.

L'aurore me réveilla et je trouvai ces deux anges endormis dans la position où je les avais vues le soir. Je ne pouvais couvrir de mes baisers ni l'une ni l'autre, car l'une passait pour ma nièce, et l'autre était une orpheline que l'humanité m'empêchait de traiter comme une maîtresse en présence d'un malheureux frère qui l'adorait et qui n'en avait jamais obtenu la moindre faveur. Il était là accablé de chagrin et du mal de mer, et tout attentif à saisir les mouvements que nous aurions faits dans des ébats amoureux. Voulant éviter le scandale, j'eus la force de me contenter de la seule jouissance des yeux, jusqu'à leur réveil, qui fut celui de deux roses.

Dès que j'eus fait trêve à ma contemplation oiseuse de ces deux êtres délicieux, je me levai pour saluer la mer, et m'apercevant que nous n'étions encore qu'en face de Final, je me mis à gronder le maître de la felouque.

« Monsieur, le vent a cessé de souffler à Savone; et tous les bateliers de faire chorus.

— Il fallait ramer, mais vous avez mieux aimé faire les paresseux.

— Nous avons craint de vous réveiller. Vous serez demain à Antibes. »

Ayant fait bonne chère pour passer le temps, à trois heures de l'après-midi, il nous prit envie de descendre à San-Remo. Tout l'équipage fut dans la joie. Nous abordâmes, et ayant défendu que personne mît le pied sur le rivage, je conduisis mes deux nymphes à l'auberge où

j'ordonnai du café. Un monsieur nous aborde et nous invite à nous aller reposer chez lui, où nous pourrions nous amuser à jouer au biribi.

« Je croyais, lui dis-je, que ce jeu était défendu dans les États de Gênes? »

Certain que c'étaient les fripons que j'avais débanqués, j'acceptai l'invitation. Ma nièce avait cinquante louis dans sa bourse ; j'en donne une quinzaine à Marcoline, et nous voilà dans une salle avec nombreuse compagnie. On ouvre le cercle, nous prenons place et j'aperçois les fripons de Gênes. Dès qu'ils me virent, ils pâlirent et frissonnèrent. Je dois dire que celui qui tenait le sac n'était plus le pauvre diable qui m'avait si bien servi, sans le vouloir.

« Je joue l'arlequine, leur dis-je.

— Elle n'y est plus.

— De combien est la banque?

— Vous la voyez. On joue ici petit jeu. Deux cents louis que voici sont suffisants. On peut mettre aussi peu qu'on veut et le plus haut ponte est d'un louis.

— Fort bien, mais mes louis sont de poids.

— Je crois que les nôtres le sont aussi.

— En êtes-vous sûr?

— Non.

— Dans ce cas, dis-je, en m'adressant au maître du logis, nous ne jouerons pas.

— Vous avez raison. Apportez des balances. »

Le banquier dit alors qu'à la fin du jeu il donnerait quatre écus de six livres pour chaque louis qu'on lui aurait gagné, et tout fut dit. Dans un instant tout le tableau fut couvert.

Nous pontions tous un louis, et j'en perdis vingt, de même que ma nièce ; mais Marcoline, qui de sa vie ne s'était vue maîtresse de deux sequins, gagna cent qua-

rante louis. Elle jouait sur la figure d'un abbé qui, sur vingt fois, sortit cinq. On lui donna un sac plein d'écus de six francs, et nous retournâmes à notre felouque.

Le vent étant contraire, nous dûmes aller à rames toute la nuit, et, la mer étant très houleuse, à huit heures du matin, je résolus d'arrêter à Menton. Mes deux belles amies étaient malades, ainsi que Passano et mon frère. Quant à moi, je me portais à merveille. Ayant mené mes deux malades à l'auberge, je permis à Passano et à l'abbé d'aborder et de se restaurer à terre. L'aubergiste m'ayant dit que le prince et la princesse de Monaco étaient à Menton, je me décidai à leur faire une visite. Il y avait treize ans que je lui avais fait ma cour à Paris, où je l'empêchais de bâiller en soupant avec lui et avec sa maîtresse Caroline. C'est ce prince qui m'avait conduit chez la vilaine duchesse de Rufec : il n'était point marié alors, et je le retrouvais dans sa principauté avec son épouse dont il avait déjà deux fils. La princesse était née marquise de Brignoles, riche héritière, mais belle et encore plus aimable. Je savais tout cela par la renommée, et j'étais fort curieux de la voir.

Je me rends chez le prince, on m'annonce, et après m'avoir longtemps fait attendre, on m'introduit. Je lui donnai alors son titre d'altesse, que je ne lui avais jamais donné à Paris et où personne ne le lui donnait. Il m'accueillit poliment, mais avec cette froideur qui fait assez connaître qu'on n'a aucun plaisir à nous voir.

« Vous vous êtes, je le devine, me dit-il, arrêté à cause du mauvais temps?

— Oui, mon prince, et, si Votre Altesse me le permet, je m'arrêterai toute la journée dans votre délicieuse ville (qui n'est pas délicieuse).

— A votre loisir. La princesse, comme moi, s'y plaisant mieux qu'à Monaco, nous y habitons de préférence.

— Je désirerais que Votre Altesse voulût me présenter à la princesse. »

Il y avait un page à côté, et sans lui dire mon nom, il lui ordonna de me présenter à sa femme.

Ce page ayant ouvert la porte d'un bel appartement, me dit : « Voilà la princesse, » et me laissa. Elle était à son piano-forte et chantait une romance. La princesse se leva en me voyant et vint à moi. Obligé de m'annoncer moi-même, ce qui est toujours fort désagréable en pareille circonstance, la princesse, qui le sentait sans doute, car elle avait un grand usage des convenances, fit semblant de n'en avoir pas besoin, et m'adressa, avec une aimable bienveillance, les phrases du catéchisme de la noblesse, à l'article Présentation. Je ne lui laissai pas l'embarras de rester à court, et me mettant fort à l'aise, avec décence, mais avec les airs de grand seigneur, je lui dis une foule de choses agréables ou plaisantes, sans toucher cependant l'article de mes deux belles compagnes.

Cette princesse était belle, affable et pleine de talents. Sa mère, qui connaissait le prince et qui savait qu'un homme de sa sorte ne la rendrait pas heureuse, s'opposait à son union avec lui ; mais la jeune marquise en était infatuée, et la mère dut céder quand la fille lui eut dit :

« *O Monaco, o monaca.* » (Ou Monaco, ou religieuse.)

Nous en étions à ces riens qui entretiennent une conversation sans intérêt, quand le prince entra, courant après une des femmes de chambre qui se sauvait en riant. La princesse fit semblant de ne rien voir et acheva ce qu'elle me disait. La scène me déplaisant, je pris congé de la princesse qui me souhaita un bon voyage. Le prince, que je rencontrai en passant, m'invita à l'aller voir chaque fois que je passerais par là. « Sans aucun

doute, » lui dis-je ; et je file, sans rien dire de plus. Rentré à l'auberge, j'ordonnai un bon dîner pour trois.

Il y avait dans la principauté de Monaco une garnison française, qui valait au prince une pension de cent mille francs, et cette troupe lui donnait un relief dont il avait besoin.

Un jeune officier pimpant et frisé à quatre épingles et sentant le musc à vingt pas, passant devant notre chambre dont la porte était ouverte, s'arrête et, avec une politesse effrontée qui ne doute de rien, nous demande si nous voulions bien lui permettre de joindre sa bonne humeur à la nôtre. Je lui répondis avec une politesse très froide qu'il nous ferait bien de l'honneur. phrase de convention qui ne veut dire ni oui ni non ; mais un Français qui a fait le premier pas ne recule jamais ni en sottise ni en bravoure, et ne se laisse pas facilement démonter.

Après avoir déployé ses grâces devant mes belles, et leur avoir tenu mille propos insignifiants, sans leur laisser le temps de répondre, il se tourna vers moi, en me disant que, sachant que j'avais parlé au prince, il était étonné qu'il ne m'eût pas invité a dîner avec ces belles dames. Je crus devoir lui répondre que je n'avais point parlé au prince du beau trésor que j'avais avec moi.

A peine eus-je proféré ces paroles, que mon aimable étourdi se lève avec enthousiasme, en s'écriant :

« Parbleu ! je ne suis plus surpris. Je cours en rendre compte à Son Altesse, et j'aurai bientôt l'honneur de dîner avec vous au château. »

Sans attendre la moindre objection, il part.

Nous rions de la fougue de notre étourdi, bien sûrs de ne dîner ni avec lui ni avec le prince, quand, en moins d'un quart d'heure, nous le voyons revenir tout

joyeux, en nous invitant d'un air de triomphe à dîner au château de la part du prince. « Je vous prie, lui dis-je, de remercier Son Altesse de notre part et de lui faire en même temps nos excuses. Le temps s'étant mis au beau, je veux absolument partir dès que nous aurons mangé un morceau à la hâte. »

Notre jeune Français, ayant mis en campagne toute sa rhétorique pour nous persuader d'accepter, et n'ayant pu vaincre mon refus, nous quitta avec l'air mortifié, pour aller rendre au prince notre réponse.

Je m'en croyais débarrassé ; mais j'avais à faire à partie tenace. Il revint quelque temps après, et s'adressant, de l'air le plus satisfait, à mes deux dames, et comme s'il ne m'avait plus compté pour rien, il leur dit qu'il avait fait au prince une description si vraie de leurs perfections, que Son Altesse avait résolu de venir dîner avec elles.

« J'ai déjà ordonné qu'on mette deux couverts de plus, car j'aurai l'honneur d'être de la partie. Dans un quart d'heure, mesdames, le prince sera ici .

— Fort bien, dis-je sans hésiter, mais pour bien recevoir le prince, il faut que j'aille faire un tour à ma felouque pour prendre un excellent pâté dont je sais le prince très friant. Venez, mesdemoiselles.

— Vous pouvez les laisser ici, monsieur, je leur ferai bonne compagnie.

— Je n'en doute pas le moins du monde ; mais elles ont aussi quelque chose à prendre.

— Vous me permettez donc d'être de la partie.

— Oh ! très volontiers. »

En descendant, étant à quatre pas en avant, je demandai à l'aubergiste ce que je lui devais.

« Rien, monsieur, je viens de recevoir l'ordre de vous servir en tout et de ne rien prendre.

— C'est magnifique ! »

Pendant ce court dialogue, mes dames étaient sorties avec l'étourdi ; je me hâtai de les rejoindre, et ma nièce prit mon bras, riant de tout son cœur d'entendre l'officier conter fleurette à Marcoline, qui ne comprenait pas le mot, et le sot ne pouvait pas s'en apercevoir, parce qu'il parlait comme une roue de moulin, n'attendant jamais de réponse.

« Nous rirons bien à table, me dit ma nièce ! mais qu'allons-nous faire dans la felouque ?

— Partir. Tais-toi.

— Partir ?

— A l'instant.

— Voilà un tour piquant qui vaut de l'or ! »

Nous entrons dans la felouque, et l'officier, enchanté de ma belle voiture, se met à l'examiner. Je dis à ma nièce de l'entretenir, et pendant qu'il était occupé, je dis à voix basse au maître de la felouque que je voulais partir à l'instant.

« A l'instant ?

— Oui, dans la minute.

— Mais l'abbé et votre secrétaire sont allés se promener et deux de mes felouquiers aussi.

— Cela ne fait rien, ils viendront nous trouver par terre à Antibes, il n'y a que dix lieues et ils ont de l'argent : je veux partir, et tout de suite. Dépêchez-vous, je suis pressé.

— Cela suffit. »

Il lève la chaîne et la felouque, libre, s'éloigne du rivage.

L'officier, s'en apercevant, me demande tout ébahi ce que cela signifiait.

« Cela signifie que je vais à Antibes, et je vous y mène gratis avec le plus grand plaisir.

— Voilà une plaisanterie des plus belles. Mais vous badinez !

— C'est tout de bon, et votre société nous sera très agréable.

— Pardieu ! mettez-moi donc à terre ; car, pardon, mes belles dames, mais je n'ai pas le temps d'aller à Antibes. Ce sera pour une autre fois.

— Mettez monsieur à terre, dis-je au maître, car notre société ne paraît pas être de son goût.

— Ce n'est pas cela, sur mon honneur, car ces dames sont charmantes ; mais vous sentez que le prince aurait raison de se plaindre de moi, car il croirait que je suis d'accord avec vous pour lui jouer ce tour qui, vous en conviendrez, n'est pas indifférent.

— Je ne fais pas de tour indifférent.

— Mais que dira-t-il?

— Il dira tout ce qu'il lui plaira, comme je fais ce qui me plaît.

— Quant à moi, je suis parfaitement justifié. Adieu, mesdames et monsieur.

— Adieu, monsieur ; vous pourrez remercier le prince d'avoir fait payer pour moi à l'auberge. »

Marcoline, qui ne comprenait rien à tout ce qui se passait, ne pouvait pas rire : elle demeurait tout ébahie, ne sachant que penser, mais ma nièce s'en donnait à se tenir les côtés ; car rien n'était plus comique que le ton sur lequel le pauvre officier avait pris la chose.

Clairmont nous servit un dîner à souhait, et jamais il n'en fut de plus gai, car tout était matière à rire, jusqu'à l'étonnement que devaient éprouver Passano et mon sot de frère quand ils arriveraient au débarcadère et ne nous trouveraient plus. J'étais bien sûr, au reste, de les revoir à Antibes dès le jour suivant ; et nous y arrivâmes nous-mêmes le soir à six heures.

La mer, ce jour-là, nous avait fatigués sans nous rendre malades, car l'air en était vif, et nos appétits s'en étaient ressentis; aussi fîmes-nous grand honneur au souper et des libations copieuses. Marcoline dont l'estomac était affaibli par le mouvement de la mer, éprouva bientôt les effets du bourgogne, ses yeux s'appesantirent et elle s'alla coucher. Ma nièce voulait l'imiter, mais je lui rappelai avec tendresse que nous étions enfin à Antibes, et que je me flattais qu'elle ne me manquerait pas de parole. Elle me tendit la main sans me répondre et en baissant les yeux de l'air le plus tendre et le plus modeste.

Enivré de bonheur de voir une complaisance qui ressemblait si bien à de l'amour, je me couchai près de cette ravissante fille en m'écriant :

« Enfin voici donc venu l'instant de ma félicité !

— Et de la mienne, mon cher ami.

— Comment de la tienne? ne m'as-tu pas constamment repoussé?

— Jamais ! Je t'ai aimé dès le premier instant, et j'ai souffert ton indifférence avec la plus douloureuse amertume.

— Mais la première nuit, en partant de Milan, n'as-tu pas préféré le plaisir d'être seule à celui de passer la nuit avec moi?

— Pouvais-je en agir autrement sans m'exposer à passer à tes yeux pour une personne plus esclave de ses sens que d'un véritable sentiment d'amour? Au reste, tu aurais pu croire que je me donnais à toi pour prix de tes bienfaits, et ce sentiment, quoique noble, aurait détruit tout ce que l'amour a de suave abandon. Il fallait me dire que tu m'aimais, et m'en convaincre par ce vif empressement qui nous subjugue toujours, nous autres femmes, pour peu que le cœur soit de moitié. Par là tu m'aurais encouragée à te convaincre aussi que je t'ai-

mais, et tu n'aurais pas eu la peine de te croire amoureux tout seul. De mon côté, je n'aurais pas eu la mortification de pouvoir m'imaginer que tu ne te serais cru redevable qu'à la complaisance du plaisir que tu aurais trouvé dans mes bras. Je ne sais pas si le lendemain tu m'aurais moins aimée, mais je sais que tu ne m'aurais pas estimée. »

Ma nièce avait raison, et je lui en fis hommage, tout en me justifiant; car je ne voulais pas qu'elle pût conserver le moindre doute que les obligations qu'elle me devait pussent entrer en rien dans les complaisances qu'elle allait avoir. Je voulais qu'elle sentît bien que j'étais tout à fait persuadé que le sentiment faisait tout de son côté comme du mien.

Nous passâmes une nuit plus facile à deviner, à sentir, qu'à décrire, et nous fûmes également heureux de nos jouissances et de notre bonheur réciproque. Le matin, elle me dit que c'était sans doute pour son bien que nous n'avions pas commencé par où nous finissions, car elle sentait qu'elle ne se serait jamais décidée à se promettre au Génois, quoique, selon toute apparence, il fût destiné à la rendre heureuse.

Marcoline vint nous trouver le matin, nous fit cent caresses, et nous promit de coucher seule pendant tout le voyage.

« Tu n'en es donc pas jalouse? lui dis-je.

— J'aime son bonheur comme le mien, parce que je la chéris et que je sais qu'elle te rend heureux. »

Cette créature se développait et devenait de plus en plus ravissante.

Passano arriva avec l'abbé au moment où nous allions nous mettre à table, et, ma nièce ayant ordonné deux couverts de plus, je consentis qu'ils dînassent avec nous. Mon frère faisait la mine la plus piteuse et la plus ridi-

cule. Comme il ne pouvait pas marcher, il avait pris un cheval et c'était peut-être le premier qu'il avait enfourché de sa vie. « J'ai la peau délicate, disait-il, il n'est pas étonnant que je sois tout écorché. Mais que la volonté de Dieu soit faite ! Je ne crois pas que l'on puisse endurer des peines plus cuisantes que celles que j'ai souffertes pendant ce cruel voyage. Mon corps en est affligé et encore plus mon esprit. » En disant cela. il lançait des regards piteux à Marcoline, et nous nous battions les flancs pour ne pas éclater de rire. Ma nièce, qui n'en pouvait plus, lui dit : « Que je vous plains, mon cher oncle ! » A ce mot, il rougit, et l'appelant : « Ma chère nièce, » il se mit à lui faire, en français, le plus sot des compliments. Je lui dis de se taire et d'attendre, pour parler cette langue si facile à l'équivoque, qu'il la comprît et la parlât de manière à ne pas se faire rire au nez. Mais le poète Pogomas ne parlait pas mieux que lui.

Curieux de savoir ce qui s'était passé à Menton après notre départ, il nous dit :

« Quand nous rentrâmes de la promenade, nous fûmes fort surpris de ne plus trouver la felouque. Nous nous rendîmes à l'auberge, où je savais que vous aviez commandé à dîner, et l'aubergiste ne put rien m'apprendre, si ce n'est qu'il attendait le prince et un jeune officier qui devaient dîner avec vous. Comme je lui disais qu'il vous attendrait en vain, voilà le prince qui arrive, en lui disant avec colère que, puisque vous étiez parti, il pouvait vous aller demander le payement de son dîner. « Monseigneur, lui dit l'aubergiste, le monsieur qui est parti a voulu me payer, mais j'ai respecté vos ordres et j'ai refusé le payement que j'attends de Votre Altesse. » A ces mots, le prince lui a jeté de mauvaise grâce un louis, et nous a demandé qui nous étions. Je lui ai dit

que nous vous appartenions et que vous ne nous aviez pas attendu non plus, ce qui nous mettait fort dans la peine. « Vous en sortirez aisément, » m'a-t-il dit. Puis il s'est mis à rire, disant que la farce était plaisante. Il m'a demandé ensuite qui sont les deux demoiselles qui se trouvent avec vous. « L'une, lui ai-je dit, est sa nièce; je ne connais pas l'autre. » Mais l'abbé, prenant la parole, lui a dit qu'elle est sa *cuisine*. Le prince, devinant qu'il voulait dire sa cousine, est parti d'un éclat de rire, et le jeune officier n'a pas manqué de faire chorus. « Vous le saluerez de ma part, m'a-t-il dit en partant, et vous lui direz que je le trouverai quelque part et que je n'oublierai pas le mauvais tour qu'il vient de me jouer. » L'aubergiste, honnête homme, a ri aussi après son départ, et nous a fait servir un bon dîner, ainsi qu'aux deux felouquiers, disant que le louis du prince attrapé payerait tout cela. Quand nous eûmes bien dîné, nous louâmes deux chevaux, et nous avons couché à Nice. Ce matin nous nous sommes remis en route, certains de vous retrouver ici. »

Marcoline dit d'un air sec à l'abbé que si à Marseille ou ailleurs il s'avisait de la nommer sa *cuisine*, il aurait affaire à elle, car elle ne voulait passer ni pour sa *cuisine* ni pour sa cousine. Je lui conseillai aussi très sérieusement de s'abstenir de parler français, parce que les balourdises qu'il disait dans cette langue faisaient honte à ceux avec lesquels il se trouvait.

Comme j'allais ordonner des chevaux de poste pour se rendre à Fréjus, je vois paraître un homme qui se dit mon créancier de dix louis pour la remise d'une voiture que je lui avais consignée il y avait près de trois ans. C'était quand j'enlevai Rosalie. Je me mis à rire, car la voiture ne valait pas cinq louis.

« Mon ami, lui dis-je, je vous fais présent du meuble.

— Je ne veux pas de votre présent, et je veux dix louis que vous me devez.

— Vous n'aurez pas dix louis, et je vous envoie promener.

— Nous verrons. »

Et il part. J'envoie chercher des chevaux pour partir. Quelques instants après, un huissier vient m'intimer de la part de mon créancier d'aller parler au commandant. Je le suis et trouve un manchot qui m'engage poliment à payer les dix louis que réclamait le plaignant et de retirer ma voiture. Je lui réponds que dans mon contrat à six francs par mois, il n'y avait point de clause qui prescrivît un terme à la remise, et que je ne voulais pas retirer ma voiture.

« Mais, monsieur, si vous ne la retirez jamais?

— Il sera le maître de laisser par testament la prétention à son héritier.

— Je crois cependant qu'il pourrait vous forcer à la retirer ou à consentir à la vendre à l'encan.

— Vous avez raison, monsieur, c'est une peine que je veux lui épargner le plus noblement du monde, en lui en faisant présent.

— C'est une affaire finie. Mon ami, la voiture est à vous.

— Mais, monsieur le commandant, je vous demande pardon, dit le prétendant, ce n'est pas fini, car la voiture ne vaut pas dix louis, et je veux le surplus.

— Vous avez tort, mon ami. Et vous, monsieur, je vous souhaite un bon voyage, en vous priant de pardonner à l'ignorance de ces pauvres gens qui voudraient que les lois se pliassent à leurs étroites idées. »

Tous ces tracas m'ayant fait perdre du temps, je pris le parti de remettre mon départ au lendemain. Réfléchissant qu'il me fallait une voiture pour Passano et l'abbé,

et pensant que celle que je venais d'abandonner pourrait faire mon affaire, je la fis acheter par mon secrétaire, qui l'eut pour quatre louis. Elle était dans un état déplorable, il fallut la faire réparer pour pouvoir la mener à Marseille, ce qui nous retint jusqu'au lendemain après midi; mais ce temps ne fut pas perdu pour le plaisir.

CHAPITRE VII

Mon arrivée à Marseille. — Mme d'Urfé. — Ma nièce est bien reçue de Mme Audibert. — Je me défais de mon frère et de Passano. — Régénération. — Départ de Mme d'Urfé. — Constance de Marcoline.

Ma nièce, devenue ma maîtresse, me devenait chaque jour plus chère, et je ne pensais pas sans un frisson que Marseille devait être le tombeau de mon bonheur actuel; je veux dire de mon amour. Aussi, ne pouvant éviter de me rendre en cette ville, j'éloignais de mon mieux l'instant de mon arrivée, en ne voyageant qu'à très petites journées. Etant arrivé d'Antibes à Fréjus en moins de trois heures, je ne passai pas outre; et, ayant dit à Passano et à mon frère de s'accommoder à leur gré pour la nuit, j'ordonnai pour moi et pour mes deux belles nymphes un souper délicat et les meilleurs vins. Nous fîmes un repas voluptueux que nous sûmes prolonger jusqu'à minuit; puis nous allâmes nous coucher, et le plus doux sommeil ne fut interrompu pendant douze heures que par les plus douces voluptés. J'en agis de même au Luc, à Brignoles et à Aubagne, où je passai la sixième et dernière nuit de bonheur.

Dès que je fus arrivé à Marseille, je conduisis ma

belle nièce chez Mme Audibert, et j'envoyai Passano et mon frère à l'hôtel des Treize-Cantons, leur ordonnant d'observer le plus strict silence à mon égard, voulant éviter que Mme d'Urfé, qui m'y attendait depuis trois semaines, apprît mon arrivée par d'autres que par moi.

C'était chez Mme Audibert que ma nièce avait connu la Croix. Cette dame, intrigante et de beaucoup d'esprit, aimait mon amie depuis son enfance et avait quelque ascendant sur sa famille : c'était par sa voie que ma nièce espérait rentrer en grâce auprès de son père. Nous avions concerté que, laissant dans ma voiture ma Marseillaise et la Vénitienne, je monterais seul chez Mme Audibert, que j'avais eu occasion de connaître à mon dernier passage en cette ville ; que, seul avec elle, je concerterais le moyen de loger ma nièce, en attendant qu'elle pût faire les démarches nécessaires pour faire réussir notre projet.

Mme Audibert m'avait vu descendre de voiture, et, sans me reconnaître, curieuse de voir qui lui arrivait ainsi en poste, elle vint au-devant de moi et me reçut sur le seuil de sa porte. Après m'être fait connaître, elle consentit de la meilleure grâce du monde à m'accorder un instant d'entretien en particulier, et me mena dans un cabinet où tout promettait le silence.

Je ne perdis pas le temps en longs préambules, et après lui avoir rapidement conté l'affaire, le malheur qui avait forcé la Croix à abandonner Mlle Crosin, le bonheur que j'avais eu de pouvoir lui être utile, et enfin la bonne fortune qui lui avait fait trouver en route un homme riche et distingué qui en était devenu épris et qui viendrait en moins de quinze jours pour demander sa main à son père, je finis par me féliciter d'être au moment de remettre entre ses mains une créature aussi aimable et dont j'avais été le sauveur.

« Où est-elle donc? s'écria Mme Audibert.

— Dans ma voiture dont j'ai baissé les stores.

— Allez vite la chercher, et abandonnez-moi le soin de toute cette affaire. Personne ne saura qu'elle est chez moi, et je suis heureuse de pouvoir l'embrasser. »

Plus heureux qu'un prince, malgré le dicton, je ne fais qu'un saut jusqu'à la voiture, et lui cachant en partie sa jolie figure avec le capuchon de son mantelet, je conduis ma nièce dans les bras de son amie. Ce fut un coup de théâtre délicieux pour moi! Embrassements de tendresse, baisers reçus et rendus, larmes de bonheur et de repentir : j'en versai d'attendrissement, de satisfaction et de regret!

Clairmont pendant ce temps ayant monté les effets de ma nièce, je partis, en lui promettant de l'aller voir chaque jour.

J'avais un autre placement à faire non moins important : c'était celui de ma Vénitienne. J'ordonnai aux postillons de me mener chez le brave vieillard où j'avais si heureusement tenu Rosalie. Marcoline pleurait de se voir séparée de son amie. Je descends chez le bon vieux et je fais à la hâte mon marché pour que ma nouvelle conquête y fût logée, nourrie et servie comme une princesse. Il me montre l'appartement qu'il lui destine : il était digne d'une petite marquise, et m'annonce qu'il lui donnera sa propre nièce, et me promet qu'elle ne sortira pas et que personne que moi n'entrera chez elle.

Tout étant arrangé à mon gré, je fais monter ma belle Vénitienne, et je l'installe. Je lui remis son argent que j'avais converti en or et complété à mille ducats. « Tu n'en auras pas besoin, lui dis-je, mais aies-en soin, car mille ducats à Venise te donneraient de l'importance. Ne pleure pas, mon ange, je te laisse mon cœur, et demain soir je viendrai souper avec toi. » Le vieillard m'ayant remis une clef de la porte d'entrée, je me rendis à l'hô-

tel des Treize-Cantons. On m'y attendait, et mon appartement était contigu à celui de Mme d'Urfé.

Dès que j'y fus installé, Bourgnole vint me faire les compliments de sa maîtresse et me dire qu'elle était seule et qu'elle attendait avec impatience le moment où je pourrais la voir.

Je ne détaillerai pas à mes lecteurs les circonstances de cette entrevue, car ils n'y trouveraient que les disparates saillantes du jugement de cette pauvre femme qui était entichée jusqu'à la monomanie de la plus fausse, de la plus chimérique de toutes les doctrines; et de ma part, un tissu de faussetés qui n'avaient pas même le mérite de la vraisemblance. Absorbé dans le libertinage, et chérissant la vie que je menais, je tirais parti de la folie d'une femme qui, n'étant pas trompée par moi, aurait cherché à l'être par un autre; car, au fond, c'était par son propre esprit qu'elle était trompée, puisque son erreur était identifiée à son existence. Je me donnais la préférence, parce qu'entre un inconnu et soi, c'est toujours soi que l'on préfère, et puis parce que je savais qu'en profitant de la folie de cette dame très riche, je ne faisais positivement de tort à personne, et que je me faisais beaucoup de bien.

La première chose qu'elle me demanda en me voyant fut : « Où est Quérilinth? » et elle frémit de joie quand je lui répondis qu'il était sous le même toit que nous.

Elle prit son bonnet et le jeta au plafond en signe d'allégresse.

« Il serait convenable de le retenir à dîner. Ma maison lui est ouverte, chevalier, ma bourse, ma table....

— Piano, madame, vous êtes trop passionnée.

— C'est donc lui qui me rajeunira en moi-même. Mon génie me l'assure toutes les nuits. Demandez à Paralis si les présents que je lui ai préparés sont dignes d'être faits par Sémiramis à un chef des roses-croix. »

Ne sachant pas en quoi consistaient ces présents, et ne pouvant point lui demander de les voir, je lui répondis qu'avant d'occuper Paralis de ces questions, il fallait les sacrer aux heures planétaires propres aux cultes que nous devions faire, et que Quérilinth même ne devait pas les voir avant la consécration. Sur cela, elle me fit entrer dans la chambre voisine et tira d'un secrétaire sept paquets destinés au rose-croix en qualité d'offrandes aux sept planètes.

Chaque paquet contenait sept livres de métal dépendant de la planète, et sept pierres précieuses, également dépendantes de la planète même, et chacune de sept carats : diamants, rubis, émeraudes, saphirs, chrysolite, topaze et opale.

Bien résolu à manœuvrer de façon que rien de tout cela ne passât entre les mains du Génois, je dis à mon extravagante que, pour la méthode, nous devions entièrement nous en remettre à Paralis, et commencer la consécration en plaçant chaque petit paquet dans une cassette faite exprès. On ne pouvait en consacrer qu'un par jour et il fallait commencer par le soleil. Nous étions au vendredi, il fallait attendre jusqu'au dimanche, jour consacré au soleil. Le samedi je fis faire la caisse avec sept niches.

Pour cette consécration, je passai chaque jour trois heures en tête à tête avec Mme d'Urfé, de sorte que le culte ne fut fini que le samedi suivant. Pendant ces huit jours, je fis manger avec Mme d'Urfé et moi Passano et mon frère, qui, ne comprenant pas un mot de tout ce que la bonne folle nous disait, n'ouvrai pas la bouche et aurait pu passer pour un muet du sérail. Mme d'Urfé, qui le trouvait imbécile, se figura que nous voulions mettre dans son corps l'âme d'un sylphe, pour lui faire engendrer quelque créature d'une espèce entre la divine et l'humaine. Quand elle me confia cette belle

découverte de son imagination, elle me dit qu'elle s'en accommoderait, pourvu qu'après l'opération il eut l'air avec elle d'avoir le sens commun.

Je me divertissais de voir mon frère au désespoir que Mme d'Urfé le prît pour imbécile, et qu'il lui parût l'être au double quand il s'avisait de dire quelque chose dans l'intention de montrer qu'il ne l'était pas. Je riais en moi-même de ce qu'il aurait mal joué ce rôle, si je l'avais prié de le jouer exprès. Cependant le drôle n'y perdit rien, car la bonne marquise, pour s'amuser, l'habilla avec tout le luxe modeste qu'aurait pu afficher l'abbé d'une des plus illustres familles de la France. Celui que désolait le plus le dîner de Mme d'Urfé était Passano, qui devait souvent répondre aux interrogations les plus sublimes, et qui, ne sachant comment sortir du dédale, biaisait parfois assez gauchement.

N'osant pas se soûler, il bâillait quelquefois et n'observait pas toujours cette décence de politesse que l'on observe en France plus qu'ailleurs. Mme d'Urfé me disait que quelque grand malheur devait menacer l'ordre, puisque ce grand homme était si distrait.

Après avoir fait porter la caisse à madame, et avoir tout disposé avec elle pour commencer les consécrations, je me fis ordonner par l'oracle d'aller coucher à la campagne pendant sept jours consécutifs, d'observer une abstinence complète avec toute femme mortelle, et faire un culte à la lune, chaque nuit et à l'heure de cette planète, en pleine campagne, pour me disposer à la régénérer moi-même, au cas où Quérilinth, par des raisons divines, ne serait pas en état de faire l'opération en personne.

Moyennant cet ordre, non seulement Mme d'Urfé ne pouvait point trouver mauvais que je découchasse, mais

encore elle me savait gré des peines que je me donnais pour assurer l'heureuse réussite de l'opération.

Le samedi, lendemain de mon arrivée à Marseille, j'allai chez Mme Audibert, où j'eus le plaisir de voir ma nièce fort satisfaite de l'amitié avec laquelle son amie avait pris ses intérêts à cœur. Elle avait parlé à son père, en lui disant que sa fille était chez elle et qu'elle n'aspirait qu'à obtenir son pardon pour retourner au sein de sa famille et devenir sous peu l'épouse d'un riche Génois qui, pour l'honneur de sa maison, ne voulait la recevoir que des mains de son père. Ce brave homme, heureux de retrouver une fille qu'il chérissait et de ramener au bercail une brebis égarée, lui avait dit qu'il irait la prendre le surlendemain pour la conduire chez une de ses sœurs qui demeurait dans une maison dont elle était propriétaire à Saint-Louis, à deux petites lieues de la ville. Là, en se tenant tranquille, elle pourrait attendre l'arrivée de son futur époux, sans donner lieu à aucun bruit. Ma nièce était surprise que son père n'eût point encore des lettres du jeune homme, et je crus apercevoir un peu de cette anxiété naturelle qui fait naître le doute. Je la fortifiai dans ses espérances, et lui promis de ne point quitter Marseille que je n'eusse assisté à son mariage.

Je la quittai pour aller trouver Marcoline, qu'il me tardait de presser contre mon cœur. Elle me reçut avec une sorte d'ivresse, et me dit qu'elle se croirait heureuse si elle pouvait se faire comprendre et entendre ce que lui disait la femme qui la servait. Je voyais bien que cette situation était un supplice et surtout pour une femme; mais je n'y voyais pas de remède pour le moment; il aurait fallu lui chercher une servante qui parlât italien, et c'eût été une corvée. Elle pleura de joie quand je lui portai les compliments de ma nièce et que je lui appris

que le lendemain elle serait dans les bras de son père. Elle savait qu'elle n'était pas ma nièce depuis qu'elle l'avait trouvée dans mes bras.

Le souper délicat et choisi que le bon vieillard avait pris soin de nous procurer, et qui prouvait sa bonne mémoire, me fit rappeler l'histoire de Rosalie : Marcoline l'entendit avec grand plaisir et me dit, à la fin, qu'il paraissait que je ne voyageais que pour faire le bonheur des jeunes filles malheureuses, pourvu que je les trouvasse jolies.

« Je serais tenté de le croire, lui dis-je, et toujours est-il vrai que j'ai fait le bonheur de plusieurs et que je ne me reproche pas d'avoir fait positivement le malheur d'une seule.

— Dieu t'en récompensera, mon cher ami.

— Peut-être n'en vaux-je pas la peine. »

Si Marcoline me charmait par sa beauté, son esprit naturel et sa gentillesse, elle ne me plaisait pas moins par son excellent appétit, et le lecteur sait que l'appétit chez les femmes a toujours été une de mes faiblesses. Au reste, à la volaille près, qui n'y vaut rien, on fait en Provence, et surtout à Marseille, une chère excellente, et surtout quand on a le palais fait à l'ail, car on en met à tout, et, il faut être vrai, employé avec mesure, c'est un stimulant sans pareil.

Au lit, Marcoline fut charmante. Il y avait huit ans que je n'avais joui à l'aise des folies vénitiennes, et cette fille était un chef-d'œuvre devant lequel Praxitèle se serait mis à genoux. Je riais de mon benêt de frère, tout en lui pardonnant, d'en être devenu amoureux. Ne pouvant la mener nulle part, et désirant pourtant qu'elle s'amusât, je priai mon complaisant vieillard de la faire aller à la comédie tous les jours avec sa nièce, et de me faire préparer à souper tous les soirs. Je lui achetai une

brillante garde-robe, afin de la mettre en état de paraître avec élégance, et cette attention me valut un redoublement de tendresse.

Le lendemain, qui était le second jour de mes visites, elle revenait du spectacle quand j'arrivai chez elle, et elle me dit que la scène l'avait beaucoup intéressée, bien qu'elle n'eût pas saisi un mot du dialogue, et le jour après elle me surprit beaucoup en me disant que mon frère était allé se mettre auprès d'elle dans la même loge, et qu'il lui avait adressé tant d'impertinences, qu'elle l'aurait souffleté, si elle ne s'était pas souvenue qu'elle n'était pas à Venise.

« Je crois, ajouta-t-elle, que le drôle m'a suivie, et je crains que je n'en sois inquiétée.

— Sois tranquille, lui dis-je, je te promets d'y mettre bon ordre. »

De retour à l'hôtel, j'entrai dans la chambre de l'abbé et je vis près du lit de Passano un homme qui ramassait de la charpie et des instruments de chirurgie.

— D'où vient cela? Etes-vous malade?

— J'ai gagné un vilain mal qui m'apprendra à être sage à l'avenir.

— A soixante ans, c'est un peu tard!

— A soixante ans vaut mieux que plus tard.

— Vous êtes un vieux fou. Vous puez le mercure.

— Je ne sortirai pas de ma chambre.

— Cela fera le plus mauvais effet auprès de la marquise qui vous croit le plus grand des adeptes, et par conséquent au-dessus des faiblesses.

— *Je me moque bien de la marquise. Laissez-moi en repos!* »

Ce coquin ne s'était jamais permis de me parler sur

ce ton. Je crus devoir dissimuler, et je m'approchai de mon frère, qui se tenait dans un coin.

« Qu'es-tu allé faire hier au théâtre auprès de Marcoline?

— Je suis allé lui rappeler son devoir, et lui dire que je ne suis pas fait pour faire son complaisant.

— Tu l'as insultée et moi aussi, sot misérable qui dois tout à cette charmante personne; car sans elle je ne t'aurais seulement pas regardé; et après cela tu oses encore t'en approcher pour lui tenir des propos outrageants!

— Je me suis ruiné pour elle, et je ne puis plus retourner à Venise. Je ne saurais vivre sans elle, et vous me l'ôtez, vous me l'arrachez! Quel droit avez-vous de vous emparer d'elle?

— Le droit de l'amour, animal, le droit de la fortune et celui du plus fort. D'où vient qu'avec moi elle se trouve heureuse et qu'elle ne voudrait point me quitter?

— C'est que vous l'avez éblouie.

— Et qu'avec toi elle mourait de misère et de faim.

— Oui, et puis vous l'abandonnerez, comme vous avez fait de tant d'autres, et moi je l'aurais épousée.

— Épousée, renégat! et tu es prêtre! Quant à moi, je pense ne la renvoyer jamais; mais si je la renvoie, ce sera riche.

— Eh bien! faites comme il vous plaira, mais j'ai bien le droit de lui parler partout où je la trouve.

— Je te l'avais défendu, et tu lui as parlé pour la dernière fois, crois-m'en, et tu verras si je tiens parole. »

En disant cela, je sors, je monte dans un fiacre et je vais trouver un avocat pour savoir si je pourrais faire arrêter un abbé étranger qui me devait de l'argent, quoique je n'eusse point les titres qui constataient ma créance.

« Vous le pouvez, s'il est étranger, pourvu que vous donniez caution. Vous le ferez consigner à l'auberge où il est, et vous le contraindrez à vous payer, à moins qu'il ne vous prouve qu'il ne vous doit rien. Vous doit-il beaucoup?

— Douze louis.

— Venez avec moi chez le magistrat, où vous déposerez douze louis, et vous serez dans l'instant le maître de lui donner une garde. Où est-il logé ?

— Dans le même hôtel que moi, et comme je ne veux pas le faire arrêter là, je le ferai renvoyer, et je l'enverrai à la Sainte-Baume. C'est là que je lui donnerai une garde. En attendant, voilà douze louis pour la caution, allez prendre l'ordre et vous me reverrez à midi.

— Donnez-moi son nom et le vôtre. »

Je rentre vite aux Treize-Cantons, et je rencontre l'abbé tiré à quatre épingles qui se disposait à sortir.

« Suis-moi, lui dis-je ; je vais te mener chez Marcoline et vous aurez une explication en ma présence.

— Avec plaisir. Il monte en fiacre avec moi, et j'ordonne au cocher de nous conduire à l'auberge de Sainte-Baume. Quand nous y fûmes, je lui dis de m'attendre, que j'allais chercher Marcoline et que je ne tarderais pas à revenir avec elle. »

Remonté dans le fiacre, je me fais conduire chez l'avocat qui, ayant déjà l'ordre, le porta à un exempt qui courut l'exécuter ; puis, retournant aux Treize-Cantons, je fis enfermer ses effets dans une malle et je les lui portai à sa nouvelle demeure, où je le trouvai dans une chambre gardé à vue et parlant à l'hôte étonné qui ne comprenait rien à tout ce coup de théâtre. Je commençai par débiter ma fable à l'aubergiste, en lui consignant la malle et lui disant qu'il n'avait rien à craindre pour la dépense, qu'il serait bien payé. C'était

tout ce qu'il désirait savoir, et il n'en demanda pas davantage.

J'entrai ensuite chez l'abbé en lui annonçant qu'il devait se disposer à quitter Marseille le lendemain, et que je lui payerais le voyage jusqu'à Paris ; que s'il répugnait à cette mesure, il était le maître de faire ce qu'il voudrait, mais qu'alors je l'abandonnais à son sort sans retour, et qu'avant trois jours il serait chassé de Marseille. Le lâche se mit à pleurer et me dit qu'il irait à Paris.

« Tu partiras donc demain matin pour Lyon ; mais avant, tu me feras un billet de douze louis au porteur.

— Pourquoi ?

— Parce que je le veux. Moyennant cela, je te promets de te donner douze louis avant de partir et de déchirer ton billet en ta présence.

— Je suis obligé de faire tout ce que vous voulez.

— C'est ce que tu peux faire de mieux.

— Quand il m'eut fait le billet, j'allai lui arrêter une place à la diligence, et le lendemain, un peu avant le départ, j'allai avec l'avocat faire mainlevée et retirer mes douze louis, que je remis à mon frère dans la diligence, avec une lettre de recommandation pour M. Bono, que je prévins de ne pas lui donner d'argent et de le faire partir pour Paris par la même diligence. Puis, ayant déchiré son billet, je lui souhaitai bon voyage. »

C'est ainsi que je me débarrassai de ce sot que je revis à Paris un mois après. Je dirai plus tard comment il retourna à Venise.

Le jour où je fis arrêter mon frère, avant d'aller dîner en tête à tête avec Mme d'Urfé, je passai dans la chambre de Passano pour savoir quelle était la raison de sa mauvaise humeur.

« Ma mauvaise humeur vient de ce que je suis sûr

que vous allez vous emparer de vingt ou trente mille écus en diamants et en or que la marquise m'avait destinés.

— C'est possible, mais ce n'est pas à vous à savoir si je m'en emparerai ou non. Ce que je puis vous dire, c'est que je saurai bien l'empêcher de vous donner ni l'or ni les diamants. Si vous croyez pouvoir y prétendre, allez porter vos plaintes à la marquise ; je ne vous en empêcherai pas.

— Il faut donc que je supporte d'avoir servi de truchement à vos impostures, sans en avoir retiré aucune utilité ! Vous ne vous en vanterez pas. Je veux mille louis.

— Cherchez qui vous les donne. »

Et je lui tourne le dos.

Je monte chez la marquise, lui disant qu'on avait servi et que nous dînerions en tête à tête, puisque de fortes raisons m'avaient forcé à renvoyer l'abbé.

« C'était un imbécile ; mais Quérilinth ?

— Après dîner, Paralis nous dira tout ce qui le concerne. J'ai de grands soupçons qu'il nous faut éclaircir.

— J'en ai aussi. Cet homme me semble changé. Où est-il ?

— Il est dans son lit avec un mal que je n'oserais vous nommer.

— Voilà une chose bien extraordinaire. C'est une œuvre des noirs qui n'est peut-être jamais arrivée auparavant.

— Jamais que je sache ; mais dînons ; nous aurons beaucoup à travailler aujourd'hui après la consécration de l'étain.

— Tant mieux. Il faut faire un culte d'expiation à Oromasis ; car quelle horreur ! il devait me régénérer

dans quatre jours, et c'est dans cet état affreux que l'opération se serait faite !

— Mangeons, vous dis-je.

— J'ai peur que l'heure de Jupiter ne nous surprenne.

— Ne craignez rien, je veille à tout. »

Après le culte de Jupiter, je transportai celui d'Oromasis à un autre jour pour faire force cabales que la marquise traduisait en lettres. L'oracle dit que sept salamandres avaient transporté le vrai Quérilinth dans la voie lactée, et que celui qui était au lit dans la chambre voisine était le noir Saint-Germain, qu'une gnomide avait mis dans l'état affreux où il se trouvait, afin de le rendre le bourreau de Sémiramis, qui serait morte de la même maladie avant de parvenir à son terme. L'oracle disait encore que Sémiramis devait laisser à *Paralisée Galtinarde* (moi) tout le soin de se défaire du noir Saint-Germain ; qu'elle ne devait pas douter de l'heureuse réussite de la régénération, puisque le verbe devait m'être envoyé de la voie lactée par le vrai Quérilinth même, dans la septième nuit de mon culte à la lune. Enfin le dernier oracle indiquait que je devais inoculer Sémiramis deux jours après la fin des cultes, après qu'une ondine charmante nous aurait purifiés au bain dans la chambre même où nous étions.

M'étant ainsi engagé à régénérer ma bonne Sémiramis, je pensai à ne pas m'exposer à faire mauvaise figure. La marquise était belle, mais vieille, et il pouvait m'arriver de me trouver hors d'état de consommer l'œuvre. J'avais trente-huit ans, et je commençais à éprouver que j'étais sujet à ce fatal malheur. La belle ondine que je devais obtenir de la Lune était ma belle Marcoline qui, devenue baigneuse, devait me procurer par l'aspect de ses belles formes et par ses attouchements les forces

génératrices qui m'étaient nécessaires. Je connaissais déjà sa puissance, et je ne pouvais point douter de son pouvoir. Le lecteur verra comment je m'y pris pour la faire descendre du ciel.

Un billet de Mme Audibert m'engagea à passer chez elle avant d'aller chez Marcoline. Dès qu'elle me vit, elle vint à moi d'un air joyeux, en m'annonçant que le père de ma nièce avait reçu une lettre du père du Génois qui lui demandait pour son fils unique la main de sa fille, la même qu'il avait connue chez M. et Mme Paretti et qui lui avait été présentée par son oncle, M. le chevalier de Seingalt, qui la reconduisait à Marseille.

« Cet honnête homme, me dit Mme Audibert, croit vous avoir les plus grandes obligations ; il adore sa fille et sait que vous avez eu pour elle les soins paternels les plus tendres. Sa fille lui a fait de vous le portrait le plus intéressant, et il désire vivement d'avoir l'honneur de vous connaître. Dites-moi quand vous pouvez souper chez moi ; le brave homme y sera, mais non point sa fille.

— J'en suis ravi, car l'époux de ma chère nièce ne pourra qu'augmenter d'estime pour sa femme quand il trouvera ici que je suis l'ami de son père, mais je ne puis pas être du souper ; je viendrai quand vous voudrez à six heures, et je resterai jusqu'à huit ; ainsi la connaissance sera faite jusqu'à l'arrivée du futur époux. »

Comme madame me laissa le choix du jour, je fixai le rendez-vous pour le surlendemain, puis j'allai trouver ma belle Vénitienne à qui je rendis compte de toutes ces nouveautés, et de la manière dont j'allais, le jour après, me défaire de l'abbé.

Le surlendemain, au moment où nous allions dîner, la marquise, en souriant, me remit une lettre que Passano lui avait écrite en mauvais français, mais qu'on

pouvait néanmoins facilement comprendre. Il avait rempli huit pages pour lui dire que je la trompais, et pour la convaincre de cette vérité, il lui disait toute l'affaire, sans lui cacher la moindre circonstance qui pouvait aggraver mes torts. Il lui disait en outre que j'étais arrivé à Marseille avec deux filles, qu'il ne savait pas où je les tenais cachées, mais que c'était sûrement avec elles que j'allais passer toutes les nuits.

Je lui demandai, en lui rendant la lettre, après l'avoir lue avec le plus grand calme, si elle avait eu la patience de la lire tout entière. Elle me répondit qu'elle l'avait parcourue, mais qu'elle n'y avait rien compris, que ce noir écrivait en ostrogoth et qu'elle ne se souciait pas de le comprendre, car il ne pouvait lui avoir écrit que des mensonges calculés pour l'égarer dans un instant où elle avait le plus grand besoin de ne point se laisser induire en erreur. Cette prudence fut parfaitement de mon goût, car il fallait que la marquise ne soupçonnât point l'ondine, dont la vision et les attouchements m'étaient indispensables dans le grand œuvre que j'étais à la veille d'entreprendre.

Après avoir dîné et dépêché tous les cultes et les oracles dont j'avais besoin pour fortifier l'esprit de ma pauvre victime, je me rendis chez un banquier pour prendre une traite de cent louis sur Lyon, à l'ordre de M. Bono, et je la lui envoyai en l'avertissant de compter cette somme à Passano quand celui-ci présenterait une lettre d'avis écrite de ma main, mais à condition que ladite lettre lui serait présentée le jour même qu'elle indiquerait, et non plus tard.

Après cette expédition, j'écrivis la lettre d'avis dont Passano devait être porteur ; elle était conçue en ces termes :

« Monsieur Bono, payez à M. Passano, à vue, à lui-

même et non à son ordre, la somme de cent louis d'or, si la présente vous est présentée dans la journée du 30 avril 1763 ; après ledit jour, mon ordre devient nul. »

Puis, tenant cette lettre à la main, j'entrai dans la chambre du traître, auquel un bistouri avait percé l'aine une heure auparavant.

« Vous êtes un traître infâme, lui dis-je ; mais Mme d'Urfé, connaissant votre état honteux, n'a point voulu lire votre lettre. Moi je l'ai lue, et voici ce que pour récompense vous avez à choisir, sans réplique, car je suis pressé. Ou déterminez-vous à vous laisser porter tout de suite à l'hôpital, car nous ne voulons pas ici de pestiférés de votre espèce ; ou partez dans une heure pour Lyon, où vous arriverez sans vous arrêter, car je ne vous donne que soixante heures, qui sont plus que suffisantes pour faire quarante postes. Au moment où vous serez arrivé à Lyon, vous porterez cette lettre à M. Bono qui vous remettra cent louis, dont je vous fais présent ; puis vous ferez ce que vous voudrez, puisque vous n'êtes plus à mon service. Je vous fais présent de la voiture que vous avez achetée pour moi à Antibes, et je vous donne vingt-cinq louis pour votre voyage. C'est tout. Choisissez ; mais je vous avertis que si vous choisissez l'hôpital, je ne vous payerai qu'un mois de gages, puisque je vous renvoie de mon service dans cet instant. »

Après un instant de réflexion, il me dit qu'il irait à Lyon, au risque de sa vie ; car il était fort malade. « Il faut, lui dis-je, que tu portes la peine de ta traîtrise, et si tu meurs, ce sera un bien pour ta famille qui héritera de ce que je donne, mais non de ce que je t'aurais donné si tu avais été un serviteur dévoué. »

Le *tu* parut lui faire impression, car je lui avais toujours dit *vous* ; mais je le quittai pour aller chercher Clairmont, auquel j'ordonnai de faire sa malle, et je fus

prévenir l'aubergiste du départ de cet homme, et le prier d'envoyer quérir des chevaux de poste dans l'instant.

Je remis ensuite à Clairmont ma lettre pour Bono, et vingt-cinq louis, pour qu'il remît le tout à Passano dès qu'il l'aurait enfermé dans la voiture, et prêt à partir.

Cette grande expédition étant faite, et promptement menée à bon port au moyen du grand levier, l'or, que je savais prodiguer au besoin, je courus vaquer à mes amours.

J'avais besoin d'endoctriner ma belle Marcoline, dont je devenais chaque jour plus amoureux. Elle ne cessait de me répéter que, pour se sentir pleinement heureuse, il ne lui manquait que la connaissance de la langue française, et une ombre d'espoir que je pourrais la conduire en Angleterre.

Je ne l'avais jamais flattée de pousser mon amour aussi loin, et cependant j'éprouvais une profonde tristesse quand je pensais qu'il me faudrait quitter un être aussi parfaitement pétri de volupté et que la nature semblait avoir faite pour savourer toutes les délices de la vie et pour les rendre mille fois plus douces à un homme de mon humeur. Elle était ravie que je me fusse débarrassé de mes deux détestables compagnons, et me conjurait d'aller quelquefois à la comédie avec elle ; « car, me disait-elle, tout le monde vient s'informer qui je suis, et la nièce de mon vieux me querelle de ce que je ne lui permets pas de répondre. » Je lui promis de lui faire ce plaisir dans le courant de la semaine suivante, lui disant que pour le moment j'étais absorbé par une affaire qui ne me laissait aucun repos, et que pour l'achever, j'aurais besoin d'elle.

« Je ferai ce que tu voudras, mon cher ami.

— Bien. Écoute. Je te ferai faire un petit habit bien élégant pour te déguiser en jockey, et ainsi vêtue, tu te

présenteras à la marquise avec laquelle je loge, à l'heure que je te dirai, et tu lui remettras un billet. Auras-tu le courage de faire cela ?

— Certainement ! y seras-tu ?

— Oui. Elle te parlera, mais tu ne diras rien et tu passeras pour muet. Le billet t'annoncera pour tel, et lui fera connaître en même temps que tu t'offres pour la servir au bain, que je dois prendre avec elle. Elle acceptera ton offre, et à l'heure où elle te l'ordonnera, tu la déshabilleras entièrement. Quand tu auras fini avec elle, tu te déshabilleras aussi, puis tu frotteras la marquise depuis la pointe des pieds jusqu'à la ceinture, mais pas plus haut. Tandis que tu la frotteras gracieusement ainsi, moi je me déshabillerai, j'embrasserai étroitement la marquise, et tu nous regarderas en te plaçant de façon que je puisse bien voir toutes les parties de ton joli corps. Ce n'est pas tout, ma délicieuse amie ; quand je me séparerai d'elle, tu laveras avec tes mains délicates les parties amoureuses, et puis tu les essuieras avec une fine batiste que tu trouveras à portée. Tu feras sur moi la même fonction, en essayant de me ranimer ; puis j'embrasserai de nouveau la marquise, et à la fin tu nous feras les mêmes ablutions, et quand tu auras fini, tu l'embrasseras, puis tu viendras m'embrasser aussi, et tu couvriras de tes baisers vénitiens l'instrument avec lequel j'aurai consommé le sacrifice. Quand je serai revenu à la vie, j'embrasserai la marquise une troisième fois, et pendant que cette dernière lutte aura lieu, tu nous feras de vives caresses jusqu'à ce que l'acte soit complet. Enfin tu nous feras une troisième ablution ; puis tu l'habilleras, et après avoir pris ce qu'elle te donnera, tu reviendras ici, où je te rejoindrai une heure après.

— Tu peux compter sur moi. Je ferai très exacte-

ment tout ce que tu m'ordonnes ; mais tu sens combien cela va me coûter.

— Pas plus qu'à moi, car je ne pourrais rien sur cette vieille femme, sans le feu que tu me communiqueras.

— Est-elle bien vieille?

— Elle a près de soixante-dix ans.

— Tant que cela ! oh ! mon pauvre ami, que je te plains ! Mais après cette pénible corvée, tu viendras souper et coucher ici?

— Bien certainement.

— A la bonne heure. »

Au jour fixé, je vis, chez Mme Audibert, le père de ma défunte nièce et dans un entretien très amical, je lui dis tout ce qui concernait sa fille, moins l'histoire de nos privautés amoureuses, particularités que l'on ne confie jamais à un père. Ce brave homme ne savait comment me témoigner sa reconnaissance ; il m'embrassa à plusieurs reprises, me nomma son bienfaiteur, disant que j'avais fait pour sa fille plus qu'il n'aurait pu faire lui-même, et à certains égards il avait raison. Il m'apprit qu'il avait reçu de son correspondant une seconde lettre avec une de son fils qui lui écrivait de la manière à la fois la plus tendre et la plus respectueuse. Il ne me demande point de dot, me dit-il, chose rare par le temps qui court : mais je lui donnerai cent cinquante mille francs, et nous ferons la noce : car ce mariage est fort honorable. et surtout fort heureux après l'échappée de ma pauvre étourdie. Tout Marseille connaît le père de mon gendre futur, et demain je mettrai ma femme au fait de toute l'histoire ; je suis sûr qu'en faveur de l'heureuse issue, elle accordera un pardon absolu.

Je dus lui promettre d'assister à la noce avec Mme Audibert, qui, me connaissant pour gros joueur, et ayant

chez elle grande partie, s'étonnait de ne pas m'y voir. Mais je me trouvais alors à Marseille pour créer et non pour détruire. Il faut que chaque chose soit faite à son temps.

Je fis faire à Marcoline une veste de velours vert qui lui prenait joliment la taille jusqu'à la ceinture; une culotte de même étoffe avec des jarretières en tresse d'argent, des bas de soie verts et des souliers de maroquin de la même couleur. Un réseau de soie verte à l'espagnole, avec une houpe d'argent, enfermait ses beaux cheveux noirs. Vêtue ainsi, cette jeune fille, à la taille svelte et gracieuse, aux formes arrondies et voluptueuses, représentait un personnage si digne d'admiration, que si elle s'était montrée dans les rues de Marseille, tout le monde l'aurait suivie pour la contempler; car, malgré le costume d'homme, sa nature de fille ne pouvait échapper à l'œil de personne. Je la conduisis chez moi, dans son costume de femme, pour lui montrer l'endroit de ma chambre où elle devait s'aller cacher après l'opération.

Tous les cultes étant finis le samedi, l'oracle fixa la régénération de Sémiramis au mardi suivant, à l'heure du Soleil, de Vénus et de Mercure, qui, dans le système planétaire des magiciens, se suivent, comme dans l'imagination de Ptolémée. Ces heures correspondaient ce jour-là aux neuvième, dixième et onzième du matin, puisque étant un mardi, la première devait appartenir à Mars. Les heures au commencement de mai étant de soixante-cinq minutes, pour peu que mon lecteur soit magicien, il verra que je devais faire la grande opération à Mme d'Urfé depuis deux heures et demie jusqu'à six heures moins cinq minutes. J'avais pris du temps, parce que je prévoyais en avoir grand besoin.

Le lundi, au commencement de la nuit et à l'heure

de la lune, j'avais conduit Mme d'Urfé sur le bord de la mer, avec Clairmont qui portait la caisse des offrandes pesant cinquante livres.

Sûr de n'être vu de personne, je dis à Mme d'Urfé que le moment était venu. J'ordonnai à Clairmont de déposer la caisse à nos pieds, puis de retourner nous attendre à notre voiture. Restés seuls, nous adressâmes une prière de formule à Sélénis, puis nous jetâmes la caisse dans la mer, à la grande satisfaction de la marquise, mais à ma satisfaction bien plus grande encore, et le lecteur le concevra, car la caisse jetée dans la mer ne contenait que cinquante livres de plomb. La véritable caisse, celle qui renfermait le trésor, était dans ma chambre et cachée à tous les regards.

De retour aux Treize-Cantons, j'y laissai la marquise, en lui disant que je ne rentrerais à l'hôtel qu'après que j'aurais fait les conjurations à la Lune au même lieu et à la même heure où je lui avais fait mes sept cultes.

Je ne mentais pas ; je me rendis chez Marcoline et pendant qu'elle se déguisait en jockey, j'écrivis avec de l'alun de roche sur un papier blanc, en lettres majuscules et contournées : « *Je suis muet, mais non pas sourd. Je sors du Rhône pour vous baigner. L'heure d'Oromasis a commencé.* »

« Voilà, dis-je à Marcoline, le billet que tu remettras à la marquise quand tu te montreras à elle. »

Après souper, nous sortîmes à pied, et nous entrâmes à l'hôtel sans être vus de personne. Je cachai Marcoline dans une grande armoire, puis m'étant mis en robe de chambre, j'entrai chez la marquise pour lui annoncer que Sélénis avait fixé la régénération au jour suivant avant trois heures, et qu'il fallait qu'elle fût terminée à cinq et demie, pour ne pas nous exposer à empiéter sur l'heure de la Lune, qui venait à la suite de celle de Mer-

cure, et qui ne devait point être mêlée à la régénération, parce que son effet serait de l'annuler ou au moins de la rendre incomplète.

« Vous ferez, madame, qu'avant dîner le bain soit prêt ici, à côté de votre lit, et vous vous assurerez que Brougnole n'entre point chez vous avant la nuit.

— Je lui dirai d'aller se promener. Mais Sélénis nous avait promis une ondine.

— C'est vrai, mais je ne l'ai point vue encore.

— Interrogez l'oracle.

— Volontiers. »

Ce fut elle-même qui fit la question, en renouvelant ses prières au génie Paralis, pour que l'opération ne fût point différée, quand bien même l'ondine ne paraîtrait pas, étant prête à se baigner toute seule.

« Les ordres d'Oromasis sont immuables, répondit l'oracle, et vous avez commis une faute en admettant le doute. »

A cette réponse, la marquise se lève et fait un culte d'expiation. Puis, consultant de nouveau l'oracle, il répondit : « *Oromasis est satisfait.* »

Cette vieille ne pouvait pas me faire pitié, car elle me faisait trop rire. Elle m'embrassa, en me disant avec une solennité toute particulière : « Demain, mon cher Galtinarde, vous serez mon époux et mon père ! Dites aux savants d'expliquer cette énigme. »

Rentré dans mon appartement, et ma porte bien close, je me hâtai de retirer l'ondine de sa prison. Elle se déshabilla, se coucha, et comprenant bien qu'elle devait ménager mes forces, elle me tourna le dos, et nous passâmes sagement la nuit sans nous donner un baiser, car une étincelle aurait pu allumer un incendie.

Le matin, avant d'appeler Clairmont, je la fis déjeuner, puis je la remis dans sa cachette. Plus tard, je lui

fis de nouveau sa leçon, lui prescrivant l'exactitude, le calme, la gaieté et le silence.

« Tu seras content de moi, mon cœur ; sois tranquille. »

Le dîner étant ordonné à midi précis, j'entrai chez Sémiramis, qui n'était point dans son appartement ; mais la baignoire était à sa place et le lit était couvert comme l'autel de Cypris.

Quelques minutes après, la marquise sortit d'un cabinet voisin, peinte en miniature, coiffée d'un bonnet de superbe dentelle, et l'air radieux. Un mantelet de blonde couvrait sa gorge, qui, quarante ans plus tôt, avait été l'une des plus belles de France ; une robe ancienne, mais très riche, une paire de boucles d'oreilles en superbes émeraudes, et un collier de sept aigues marines de la plus belle eau qui soutenaient la plus belle émeraude qu'il soit possible de voir, entourée de vingt brillants d'un carat et demi, complétaient sa parure. Elle portait à son doigt l'escarbouche que je connaissais, qu'elle estimait un million, et qui n'était qu'une magnifique composition.

Voyant Sémiramis ainsi parée pour le sacrifice, je crus devoir la flatter par mon hommage. J'allai donc au-devant d'elle pour lui baiser la main à genoux ; mais, ne voulant pas le souffrir, elle m'ouvrit les bras et m'embrassa.

Après avoir dit à Brougnole qu'elle lui donnait la liberté jusqu'à six heures, nous nous entretînmes sur nos mystères jusqu'à ce qu'on eut servi.

Il ne fut permis qu'au seul Clairmont de nous voir à table, et Sémiramis ne voulut ce jour-là manger que du poisson. A une heure et demie, je dis à Clairmont que je n'étais au logis pour personne, voulant travailler seul, et lui donnant un louis, je lui dis d'aller s'amuser jusqu'au soir.

La marquise commençait à se montrer inquiète, et j'affectais de l'être aussi un peu. Je regardais à mes montres, je calculais les minutes des heures planétaires, et je disais de temps en temps : « Nous sommes encore dans l'heure de Mars; celle du Soleil n'est pas encore commencée. »

Enfin la pendule sonne deux heures et demie, et deux minutes après nous voyons la belle ondine qui, entrant d'un air riant et s'avançant à pas comptés, va mettre un genou en terre devant Sémiramis et lui présente le papier. Voyant que je ne me levais pas, la marquise se tint assise, mais elle releva gracieusement le génie, en prenant sa feuille, qu'elle fut très surprise de voir toute blanche.

Je me hâte de lui présenter une plume pour consulter l'oracle, et elle lui demanda ce que c'était que ce messager. Reprenant sa plume, je fais la pyramide de sa question, elle l'interprète, et trouve : « Ce qui est écrit dans l'eau ne peut être lu que dans l'eau. »

« Je comprends, » dit-elle.

Et, s'approchant de la baignoire, elle y plonge la feuille, et lit, en caractères plus blancs que le papier : « *Je suis muet, mais non pas sourd. Je sors du Rhône pour vous baigner. L'heure d'Oromasis a commencé.* »

« Baignez-moi donc, divin génie, » lui dit Sémiramis, en posant la feuille sur la table et s'asseyant sur le lit.

Marcoline, exacte à la leçon, déshabille la marquise et lui place délicatement les pieds dans la baignoire; puis, leste comme une sylphide, elle se dépouille de son joli costume et en un clin d'œil elle est dans la baignoire jusqu'aux genoux. Quel contraste que ces deux corps! mais la vue de l'un me donnait la vie que j'allais éteindre dans l'autre.

Je me déshabillais en contemplant cette délicieuse créature, et quand je fus près d'ôter ma chemise : « O

génie charmant, lui dis-je, essuyez les pieds de Sémiramis, et soyez le divin témoin de mon union avec elle, à la gloire de l'immortel *Horomadis*, roi des Salamandres! »

Ma prière à peine achevée, l'ondine muette, mais qui n'était pas sourde, se hâte de l'exaucer, et je consomme ma première union avec Sémiramis, en admirant les beautés de Marcoline que je n'avais jamais si bien vues.

Sémiramis avait été belle, mais elle était alors comme je suis aujourd'hui, et sans l'ondine, l'opération aurait manqué. Cependant Sémiramis était tendre, très propre, et n'ayant rien de ce dégoûtant qu'amène la vieillesse, elle ne me déplut pas, et l'opération fut parfaite.

Quand le lait fut répandu sur l'autel : « Il faut maintenant, lui dis-je, attendre l'heure de Vénus. » L'ondine fait ses ablutions, embrasse l'épouse, et vient amoureusement me rendre le même service.

Sémiramis était enchantée de son bonheur, et absorbée dans la contemplation des charmes de l'ondine, elle m'engage à les admirer, et je trouve qu'aucune femme mortelle ne lui ressemble. Sémiramis, excitée par ces images voluptueuses, sent renaître sa tendresse, l'heure de Vénus commence, et, encouragé par l'ondine, j'entreprends le second assaut, qui devait être le plus fort ; car l'heure était de soixante-cinq minutes. J'entre en lice, et je travaille une demi-heure, dégouttant de sueur et fatigant Sémiramis sans pouvoir parvenir au bout de mon travail. J'avais honte cependant de la tricher. Elle, victime dévouée, essuyait mon front, et l'ondine, qui me voyait épuisé, ranimait par ses agaçantes caresses ce que détruisait le contact du vieux corps sur lequel je labourais. Vers la fin de l'heure, mourant à la peine et ne pouvant plus y tenir, je décidai à feindre d'avoir atteint le bout du stade, en faisant toutes ces contorsions auxquelles nous oblige d'ordinaire l'obtention d'un plaisir réel.

Sortant du combat en vainqueur écumant, et portant encore tous les signes de ma vigueur, je ne laissai à Sémiramis aucun doute sur mon triomphe. L'ondine même y fut trompée quand elle en vint à me faire la seconde ablution. Mais la troisième heure ayant commencé, il était important de satisfaire à Mercure. Nous restâmes un quart de cette heure plongés dans le bain. L'ondine enchantait Sémiramis par des caresses que le duc régent de France aurait enviées, s'il en avait eu connaissance, et cette bonne marquise, les croyant familières aux génies des rivières, applaudissait à tout ce que l'ondine faisait sur elle. Émue par la reconnaissance, Sémiramis supplia l'ondine de me prodiguer ses trésors, et Marcoline étala alors toutes les ressources de l'école vénitienne. C'était une Lesbienne parfaite, et son action ayant bientôt réussi à me rendre une vie des plus actives, elle m'encouragea à satisfaire Mercure. Je me mis en besogne; mais, hélas! je menaçais de la foudre, et n'avais point la puissance de la faire éclater. Je voyais la souffrance que mes vains efforts faisaient éprouver à l'ondine compatissante, et m'apercevant aussi que Sémiramis désirait la fin du combat, n'en pouvant plus de la fatigue que je lui causais, je pris l'indispensable résolution de la tricher de nouveau par la simulation d'une agonie accompagnée de convulsions qui se terminèrent par une immobilité complète, suite nécessaire d'une agitation que Sémiramis, ainsi qu'elle me l'avoua plus tard, avait trouvée au-dessus des forces d'un simple mortels

Après avoir fait semblant de recouvrer mes esprits, je me jetai dans le bain, où je ne restai que le temps nécessaire à ma troisième ablution; ensuite je m'habillai. Marcoline ayant purifié la marquise, se mit à l'habiller, et je surpris Sémiramis en contemplation d'envie devant les charmes de l'ondine, qui s'habilla à son tour avec

cette prestance de jeune fille qui met dans toutes ses poses les grâces de l'agilité; et Sémiramis, inspirée par son heureux génie, détacha son magnifique collier et le suspendit au cou de la belle baigneuse, qui, après lui avoir donné un baiser vénitien, disparut et alla se cacher dans l'armoire.

Sémiramis demanda à l'oracle si l'opération avait été parfaite. Épouvanté de cette question, je lui fis répondre que le verbe du Soleil était dans son âme et qu'elle accoucherait au commencement de février d'un autre elle-même du sexe du créateur; mais que, pour que les influences des génies contraires ne pussent nuire au succès, il était indispensable qu'elle se tînt tranquille dans son lit pendant cent sept heures consécutives.

Transportée d'aise, la bonne marquise, que j'avais horriblement fatiguée, trouva cet ordre de repos divinement savant et du meilleur augure. Je l'embrassai, lui disant que j'allais dormir en campagne, pour recueillir le reste des drogues que j'avais laissées après les cultes que j'avais faits à la Lune; mais je lui promis de dîner avec elle le lendemain.

Je m'enfermai dans ma chambre avec Marcoline, nous réjouissant de notre mieux jusqu'à la nuit; car je ne pouvais point sortir de jour avec elle dans son beau costume d'ondine. Je quittai mon bel habit de noces, et quand nous pûmes sortir sans craindre les curieux, un fiacre nous transporta chez Marcoline, avec la caisse des offrandes aux sept planètes que j'avais si bien gagnée.

Nous mourions de faim, mais le souper délicat qui nous attendait nous assurait de nous rendre à la vie. En arrivant, Marcoline n'eut rien de plus pressé que de jeter de côté ses belles guenilles vertes et de reprendre ses vêtements de fille, en me disant :

« Je sens, mon bon ami, que je ne suis point faite

pour porter la culotte. Tiens, voilà le beau collier de ta folle.

— Je le vendrai, belle ondine, et tu en auras le montant.

— Est-ce qu'il vaut grand'chose ?

— Au moins mille sequins. Quand tu retourneras à Venise, tu seras maîtresse au moins de cinq mille ducats courants, et tu pourras choisir un époux avec lequel tu vivras en riche bourgeoise.

— Garde tout, mon ami, je n'aurai besoin de rien et mène-moi avec toi. Je ne te serai point à charge, je ferai tout ce que tu voudras et je t'aimerai comme mon âme. Je te promets de n'être jamais jalouse et de te soigner comme mon enfant.

— Nous parlerons de cela, belle Marcoline; mais actuellement que nous avons bien soupé, allons nous coucher, car je ne t'ai jamais trouvée si digne de mes hommages que dans cet instant.

— Mais tu dois être fatigué?

— Oui, fatigué, mais non pas épuisé, car je n'ai pu distiller qu'une fois l'essence de mon être, et j'en rends grâce à l'amour.

— J'ai cru que tu avais sacrifié deux fois sur ce vieil autel. Pauvre femme ! elle est bien aimable pour son âge, et je crois bien que cinquante ans plus tôt elle a pu être la première beauté de France. Hélas ! quand on est vieux, quelle folie de penser à l'amour !

— Tu me montais, mais elle me démontait avec plus de force encore.

— As-tu toujours besoin du stimulant d'une jeune femme pour être tendre avec elle?

— Non, car les autres fois il ne s'agissait pas de lui faire un garçon.

— Te serais-tu engagé à la rendre grosse? Oh! que

c'est risible ! et peut-être s'imagine-t-elle avoir conçu?

— Sans aucun doute; cette espérance fait son bonheur.

— Bizarre imagination ! mais pourquoi t'es-tu engagé à répéter trois fois l'épreuve?

— J'ai voulu faire un coup d'Hercule ; et je croyais qu'en te voyant ma force irait jusque-là. Je me suis bien trompé !

— Je te plains d'avoir tant souffert.

— Tu me rajeuniras. »

En effet, je ne sais si la force de la comparaison agit sur moi, mais je passai avec ma belle Vénitienne une de ces nuits délicieuses que je ne puis comparer qu'avec celles que j'avais passées à Parme avec Henriette et à Muran avec mon incomparable religieuse. Je restai au lit quatorze heures, dont quatre au moins furent consacrées à réparer l'outrage que j'avais fait à l'amour. Quand j'eus fait ma toilette et pris mon chocolat, je dis à Marcoline de s'habiller élégamment et de m'attendre à l'heure de la comédie. J'aurais pu difficilement lui faire un plus grand plaisir.

Je trouvai Mme d'Urfé dans son lit, vêtue avec une élégance recherchée, coiffée en jeune épouse de la veille, et ayant sur tous ses traits un air de satisfaction que je ne lui avais jamais vu.

— Je sais, mon bien-aimé Galtinarde, que je vous dois tout mon bonheur, me dit-elle en m'embrassant.

— Je suis heureux, divine Sémiramis, d'y avoir contribué, mais je n'ai été que l'agent dont se sont servis les génies. »

Là-dessus, la marquise se mit à me raisonner de la manière la plus sensée : malheureusement tout l'échafaudage de son raisonnement était basé sur la plus absurde de toutes les folies.

« Épousez-moi, me disait-elle, et vous resterez tuteur

de mon enfant qui sera votre fils. Ainsi vous me conserverez tout mon bien, et vous deviendrez le maître de ce que je dois hériter de M. de Pontcarré, mon frère, qui est vieux et qui ne peut plus vivre longtemps. Si vous n'avez pas soin de moi au mois de février prochain, temps où je dois renaître homme, en quelles mains tomberai-je? On me déclarera bâtard, et on me fera perdre quatre-vingt mille francs de rente, que vous pouvez me conserver. Pensez-y bien, mon cher Galtinarde. Il faut que je vous dise que je me sens déjà l'âme homme. Je suis amoureux de l'ondine, je vous l'avoue, et je veux savoir si, dans quatorze ou quinze ans, je pourrai coucher avec elle. Si Oromasis le veut, il le peut, et j'en serai heureuse, ou heureux, car alors je serai un beau jeune homme. Oh ! la charmante créature ! Avez-vous jamais vu une femme aussi belle ? Quel dommage qu'elle soit muette ! Elle doit avoir un ondin pour amant. Mais tous les ondins sont muets, car dans l'eau on ne peut point parler. Je suis étonnée qu'elle ne soit pas sourde. Je ne conçois pas que vous n'ayez pas eu envie de la toucher. La douceur de sa peau est incroyable ! le velours et le satin ne sont rien en comparaison ! Elle a l'haleine si suave ! Les ondins ont un langage mimique qu'on peut apprendre. Que je serais aise de pouvoir converser avec cet être ! Mon cher Galtinarde, je vous prie de consulter l'oracle pour savoir où je dois accoucher ; et si vous ne pouvez pas m'épouser, il me semble qu'il faut vendre tout ce que j'ai pour m'assurer un sort quand je renaîtrai ; car dans ma première enfance, je ne saurai rien, et il faudra de l'argent pour me donner une éducation. En vendant tout, on pourrait mettre en rente une grosse somme qui, déposée en des mains sûres, servirait à fournir à tous mes besoins sans toucher au capital.

— L'oracle, lui dis-je, doit être notre seul guide. Au

reste, vous serez mon fils, et quand vous deviendrez homme, je ne souffrirai jamais que l'on vous déclare bâtard. »

Cela tranquillisa cette sublime folle.

Sans doute plus d'un lecteur trouvera qu'en agissant en honnête homme j'aurais dû désabuser cette femme; mais je les plains, car la chose était impossible; et j'avoue que lors même que je l'aurais pu, je ne l'aurais pas voulu; car la rendre à la raison, c'eût été la rendre malheureuse; avec la tournure de son esprit, elle ne pouvait que se repaître de chimères.

Voulant accompagner Marcoline au théâtre et lui ayant recommandé de bien se parer, je mis un de mes plus beaux habits, afin d'être à l'unisson. Le hasard amena dans notre loge les deux sœurs Rangoni, filles du consul de Rome. Comme je les connaissais depuis la première fois que j'avais été à Marseille, je leur présentai ma Vénitienne en qualité de nièce qui ne parlait qu'italien. Comme ces deux demoiselles parlaient aussi la langue du Tasse, Marcoline fut au comble du bonheur. La cadette Rangoni, très supérieure en charmes à son aînée, devint, peu d'années après, princesse Gonzague Solferino. Le prince qui l'a épousée, homme lettré et même homme de génie, quoique pauvre, n'en était pas moins de la famille Gonzague, étant fils de Léopold, très pauvre aussi, et d'une Medini, sœur de ce Medini mort en prison à Londres l'an 1787.

Babet Rangoni, quoique pauvre fille du consul de Rome, marchand de Marseille, méritait de devenir princesse, car elle en avait les airs et les manières. Elle brille par son nom de Rangoni dans la série des princes qui se trouve sur tous les almanachs. Son mari, fort vain, est enchanté que les lecteurs d'almanachs croient sa femme de l'illustre famille de Medine. C'est une vanité

innocente qui ne fait ni bien ni mal au monde. Les mêmes almanachs transforment *Medini* en *Medici*, ce qui est tout aussi innocent. Ces mensonges naissent de la sotte morgue de la noblesse qui se figure bonnement être d'une nature supérieure au reste des humains, parce qu'ils ont acquis des titres le plus souvent par des bassesses. Il faut leur passer cela, puisque les choses n'ont de valeur qu'autant qu'on leur en prête, et que, pour décolorer la plus orgueilleuse noblesse, il n'y a qu'à la voir telle qu'elle est.

Ce prince Gonzague Solferino, que j'ai vu à Venise il y a dix-huit ans, vivait d'une pension suffisante que lui avait faite l'impératrice Marie-Thérèse. Je souhaite que le feu empereur Joseph ne la lui ait pas ôtée, car il la méritait par son esprit et par ses connaissances littéraires.

Marcoline, à la Comédie, ne fit que jaser avec la jeune et charmante Babet Rangoni, qui voulait m'engager à la conduire chez elle; mais j'avais mes raisons pour n'en rien faire.

Je réfléchissais au moyen d'envoyer à Lyon Mme d'Urfé, dont je ne savais plus que faire à Marseille, et qui m'embarrassait beaucoup quand, le troisième jour après la régénération, elle me donna une question à faire à Paralis pour savoir où elle devait se disposer à mourir, c'est-à-dire à faire ses couches, et ce fut à cette occasion que je fis dire à l'oracle qu'il fallait faire un culte aux ondins sur deux rivières dans la même heure, et qu'après ce culte la chose serait décidée. L'oracle ajoutait que je devais faire trois expiations à Saturne, à cause du traitement trop dur que j'avais fait éprouver au faux Quérilinth: que Sémiramis n'avait aucun besoin d'intervenir à ces expiations, tandis qu'il fallait qu'elle fût présente au culte des ondins.

Comme je faisais semblant de penser à l'endroit où

deux rivières se trouvaient à assez peu de distance l'une de l'autre pour pouvoir facilement exécuter les prescriptions de l'oracle, ce fut Sémiramis elle-même qui me dit que Lyon était arrosé par le Rhône et la Saône, et que rien n'était plus facile que de faire le culte dans cette ville. Comme on le pense bien, j'en tombai d'accord. Ayant ensuite interrogé Paralis pour savoir s'il y avait des préparatifs à faire, il répondit qu'il fallait verser une bouteille de la mer dans chacune des deux rivières quinze jours avant de faire le culte, cérémonial dont Sémiramis pouvait s'acquitter en personne à la première heure diurne de la lune.

« Il faut donc, me dit la marquise, remplir les bouteilles ici, car tous les autres ports de mer de la France en sont plus éloignés, et il faut que je parte sans retard, dès que je pourrai quitter le lit ; j'irai vous attendre à Lyon, car puisque vous êtes obligé de faire ici des expiations à Saturne, vous ne pouvez pas venir avec moi. »

J'en convins en affectant du regret de la laisser partir seule. Le lendemain, je lui portai deux bouteilles d'eau de mer bien cachetées et je lui prescrivis de les vider dans les deux rivières le 15 de mai (c'était le mois où nous étions), lui promettant de la rejoindre avant l'expiration des deux semaines, et nous fixâmes son départ au surlendemain, qui était le 11. Je lui donnai par écrit les heures de la lune et son itinéraire.

Dès que la marquise fut partie, je quittai les Treize-Cantons et j'allai me loger avec Marcoline ; je lui remis quatre cent soixante louis en or, lesquels, joints aux cent quarante qu'elle avait gagnés au biribi, la rendaient riche de six cents louis, ou quatorze mille quatre cents francs, somme avec laquelle elle pouvait braver l'avenir.

Le lendemain du départ de Mme d'Urfé, le fiancé de

Mlle Crosin arriva à Marseille chargé d'une lettre de Rosalie qu'il m'apporta le même jour. Elle m'engageait, pour notre honneur commun, à présenter moi-même le porteur au père de la fiancée. Rosalie avait raison, mais la prétendue n'étant pas ma nièce, la chose offrait quelque difficulté. Quand j'eus fait bon accueil à mon futur remplaçant, je lui dis que je voulais d'abord le présenter à Mme Audibert, et que nous irions ensemble le présenter à son futur beau-père.

Mon jeune Génois était allé se loger aux Treize-Cantons, où il me croyait. Il était enchanté de se voir au moment d'atteindre le comble de ses vœux, et sa joie reçut un nouvel élan de l'accueil que lui fit Mme Audibert. Étant montés tous trois dans ma voiture, nous allâmes chez le futur beau-père, qui fit beaucoup d'accueil à son futur gendre et qui, ensuite, alla le présenter à sa femme, qu'il avait déjà disposée à la réception.

Je fus agréablement surpris quand ce brave homme, homme de bon sens et préparé par Mme Audibert, me présenta à sa femme en qualité de son cher cousin, M. le chevalier de Seingalt, qui avait pris tant de soin de leur fille en voyage. Cette femme vertueuse et bonne mère, partageant le bon esprit de son mari, me tendit la main, et voilà tout l'embarras passé.

Mon nouveau cousin envoya de suite un exprès à sa sœur pour l'informer que le lendemain il irait dîner chez elle avec sa femme, son gendre futur, Mme Audibert et un de ses cousins qu'elle ne connaissait pas. Quand l'exprès fut parti, il nous invita, et Mme Audibert se chargea de nous conduire. Elle lui dit que j'avais avec moi une autre nièce que sa fille aimait beaucoup et qu'elle serait enchantée de revoir. Le brave papa fut ravi de pouvoir augmenter le plaisir de sa fille en augmentant la société d'une agréable convive. J'étais en-

chanté de l'esprit de cette dame, et comme c'était m'obliger infiniment que de procurer ce plaisir à ma chère Marcoline, je lui en témoignai de mon mieux toute ma reconnaissance.

Je menai le jeune Génois au spectacle, ce qui fut très agréable à Marcoline, qui n'aimait pas les Français par la seule raison qu'elle ne pouvait pas s'en faire comprendre. Il vint faire avec nous un excellent souper, pendant lequel j'annonçai à ma Vénitienne le plaisir qui l'attendait le lendemain. Je crus qu'elle en deviendrait folle de joie.

Le lendemain nous fûmes chez Mme Audibert aussi exacts que des Achilles un jour de bataille. Comme cette dame parlait fort bien l'italien, elle trouvait Marcoline délicieuse, et me fit d'aimables reproches de ne pas lui avoir fait faire plus tôt sa connaissance. A onze heures, nous arrivâmes à Saint-Louis, et je fus témoin d'un coup de théâtre charmant. Mon ancienne nièce avait un air de dignité qui lui allait à ravir et fit à son futur époux l'accueil le plus gracieux ; puis elle me remercia avec le plus agréable sourire de la bonté que j'avais eue de le présenter à son père, et passant de la dignité à la gaieté, elle donna cent baisers à son amie qui ne fut pas en reste de caresses.

Le dîner fut gai et délicat ; moi seul je m'abandonnais à une douce mélancolie, riant cependant en moi-même quand on me demandait pourquoi j'étais triste. On me jugeait triste, parce que je n'étais pas loquace à mon ordinaire ; mais il s'en fallait bien que je le fusse ! J'étais au contraire dans un des plus beaux moments de ma vie. Mon esprit était, pour ainsi dire, absorbé par ce calme qui naît du sentiment d'une bonne action. Je me voyais l'auteur d'une comédie dont le dénouement était si heureux ! Je jouissais de voir que, tout bien pesé, je

faisais dans ce monde plus de bien que de mal, et que sans être né roi, le sort propice m'accordait de faire des heureux. Il n'y avait personne à table qui ne me fût redevable de sa satisfaction, de son contentement, et quatre d'entre eux au moins, le père, la mère et les deux fiancés, me devaient tout leur bonheur. Cette réflexion me causait un état placide dont je ne pouvais jouir que dans le silence.

Mlle Crosin retourna à Marseille avec son père, sa mère et son futur, que le beau-père voulut loger chez lui. Je revins avec Mme Audibert, qui me fit promettre de lui mener à souper sa délicieuse Marcoline.

On avait fixé le mariage à la réception d'une lettre que l'on attendait du père du fiancé, en réponse à une autre que lui avait écrite le père de la demoiselle. Il va sans dire que nous étions tous invités à la noce, et Marcoline, heureuse de ces plaisirs, redoublait de tendresse pour moi.

Le soir à souper, nous trouvâmes chez Mme Audibert un beau jeune homme, fort riche négociant en vins, indépendant et plein d'esprit. Il était assis à côté de Marcoline qui dit mille jolies choses, et le jeune homme, qui parlait passablement l'italien et même le dialecte vénitien, car il avait passé un an à Venise, se montra très sensible aux charmes de ma nouvelle nièce.

J'ai toujours été, par caractère, très jaloux de mes maîtresses; mais lorsque, dans un rival, je pouvais voir pour elles un établissement avantageux, ma jalousie faisait place à un sentiment plus généreux. Ce jour-là, je me contentai de demander à Mme Audibert qui était ce jeune homme, et je fus très satisfait d'apprendre qu'il jouissait d'une excellente réputation, de cent mille écus de fortune, d'un commerce très étendu et de la plus complète indépendance.

Le lendemain, il vint nous voir à notre loge, et je fus

charme de l'accueil gracieux que Marcoline lui fit. Voulant pousser l'épreuve plus loin, je l'engageai à souper avec nous, il accepta, et je fus très satisfait de ses manières et de son esprit, il fut tendre avec Marcoline, mais il fut respectueux. A son départ, je lui dis que j'espérais que ce ne serait pas la dernière fois qu'il nous ferait cet honneur, et quand je fus seul avec Marcoline, je lui fis compliment sur sa conquête, en lui faisant envisager une fortune à peu près égale à celle de Mlle Crosin. Au lieu de trouver cette charmante fille reconnaissante, je la vis furieuse.

« Si tu veux te défaire de moi, me dit-elle, envoie-moi à Venise, et ne me parle plus de me marier.

— Apaise-toi, mon ange. Me défaire de toi ! quel langage ! As-tu pu juger par quelque chose que tu me sois à charge ? Je vois cet homme beau, bien élevé, jeune et riche ; je vois qu'il t'aime et qu'il ne te déplaît pas ; et comme je t'aime beaucoup et que je désire te savoir heureuse et à l'abri des caprices de la fortune, que je crois trouver dans cet aimable Français tout ce qui peut fonder le bonheur d'une honnête femme, je te fais envisager tous ces avantages, et tu me brusques, au lieu d'être reconnaissante ! Ne pleure pas, ma charmante amie, tu m'affliges.

— Je pleure, parce que tu vas t'imaginer que je l'aime.

— Cela pouvait être, ma chère, en tout honneur, cela n'aurait pu m'offenser ; mais, sois tranquille, je n'imaginerai plus de pareilles choses, et allons nous coucher. »

Marcoline passa des larmes aux ris et aux caresses et nous ne parlâmes plus du marchand de vin. Le lendemain il vint nous tenir compagnie à la loge, mais la scène avait changé : Marcoline fut polie, mais réservée, et je n'osai point l'inviter à souper comme la veille. Quand nous fûmes rentrés, elle me remercia de ne pas l'avoir

engagé à nous accompagner, ajoutant qu'elle en avait eu grand'peur.

C'en fut assez pour que je me réglasse à l'avenir.

Le lendemain Mme Audibert vint nous faire une visite pour nous prier de souper de la part du marchand de vin. Avant de répondre je me tournai vers ma Vénitienne, qui, devinant ma pensée, se hâta de dire qu'elle serait heureuse de se trouver partout où Mme Audibert se trouverait. Cette dame vint nous prendre le soir et nous mena chez l'aspirant, qui nous donna un souper magnifique, sans avoir invité personne que nous. Nous vîmes une maison parfaitement montée, où il ne manquait qu'une femme pour en faire les honneurs et en être la maîtresse. Le maître partagea ses attentions entre les deux dames, et Marcoline y fut à ravir. Sa conduite gaie et décente, sa conversation vive et mesurée, tout me persuada qu'elle avait achevé d'enflammer l'honnête marchand de vin.

Le lendemain je reçus un billet de Mme Audibert qui me priait de passer un instant chez elle. Je m'y rendis et c'était pour me demander la main de Marcoline pour le jeune négociant.

« La proposition que vous me faites, lui dis-je, m'est très agréable, et sous bonne garantie, je lui donnerai volontiers trente mille francs; mais je ne puis pas m'exposer à lui en parler. Je vous enverrai cette charmante personne, madame, et si vous pouvez la déterminer à accepter une proposition qui l'honore et que je considère comme très avantageuse pour elle, vous pouvez compter sur moi; je tiendrai ma parole; mais vous ne lui parlerez pas de ma part, car cela pourrait tout gâter.

— J'irai la prendre, et, si vous le voulez bien, elle dînera avec moi, et vous viendrez la prendre pour la Comédie. »

Elle vint exactement le lendemain, et Marcoline, que j'avais prévenue, alla dîner avec elle. J'allai la prendre vers les cinq heures, et la trouvant d'une humeur charmante, je ne sus que penser. Elles étaient seules, et Mme Audibert ne m'ayant point appelé à part, je fis taire ma curiosité, et à l'heure du théâtre, je sortis avec Marcoline, sans rien savoir.

Chemin faisant, Marcoline ne tarit point sur les éloges de cette dame ; mais elle ne dit pas un mot touchant la proposition qu'elle avait dû lui faire. Vers la moitié de la pièce cependant, je crus deviner le mot de l'énigme, car je vis le jeune homme au parterre, et il ne parut point à notre loge, quoiqu'il y eût deux places vides.

Nous rentrâmes au logis sans avoir prononcé une syllabe au sujet du négociant ni de Mme Audibert ; mais, comme j'étais sûr du fait, je me sentais disposé à la reconnaissance, et je vis Marcoline radieuse de me trouver plus tendre que jamais. Enfin dans l'intimité des ébats amoureux, Marcoline, se sentant aimée, me raconta tout ce qui s'était passé entre elle et la dame.

« Elle m'a, me dit-elle, dit les choses les plus belles et les plus raisonnables, et je me suis bornée à lui répondre que je ne me marierai que lorsque tu me l'ordonneras. Je te remercie cependant de tout mon cœur des dix mille écus dont tu serais prêt à me faire présent. Tu as jeté l'affaire sur moi, et moi je t'ai renvoyé la balle. J'irai à Venise quand tu voudras, si tu as des raisons pour ne pas me mener en Angleterre ; mais je ne me marierai point. Il y a toute apparence que nous ne verrons plus ce monsieur, fort aimable du reste, et que je pourrais aimer, je le crois, si je ne te connaissais pas. »

Il ne fut plus question de lui, et je l'en estimai ; car un homme qui sait ce qu'il vaut doit savoir prendre son parti.

La noce de ma défunte nièce arriva. Marcoline y fut avec moi, sans diamants, mais avec tout le luxe qui pouvait relever sa beauté et flatter mon amour-propre.

CHAPITRE VIII

Je pars de Marseille. — Henriette à Aix. — Irène à Avignon. — Trahison de Passano. — Départ de Lyon de Mme d'Urfé.

Le repas des noces ne m'amusa que par l'intérêt que je prenais au sujet de la fête. La profusion, plutôt que le choix, la compagnie nombreuse, mêlée et bruyante, les compliments, les propos sans suite et sans motif, les plaisanteries plates et à contre-sens, les rires à gorge déployée sur des choses insipides, tout cela m'aurait mis aux abois, sans Mme Audibert, que je ne quittai pas un instant. Marcoline fut l'ombre de la jeune mariée qui, devant suivre son époux à Gênes huit jours après, voulait l'emmener avec elle, et se chargeait de l'envoyer à Venise avec une personne de confiance ; mais Marcoline ne prêtait l'oreille à aucun projet qui tendît à la séparer de moi. « Je n'irai à Venise, me dit-elle, que lorsque tu m'y enverras de ton propre mouvement. » Du reste, la noce de son amie, toute splendide qu'elle fût, ne lui causa pas le moindre regret d'avoir refusé le beau parti du jeune Marseillais. Quant à la nouvelle épouse, la joie de son âme se peignait sur tous ses traits. Je lui en fis mon compliment de grand cœur et sans arrière-pensée ; elle en convint, et me dit que ce qui ajoutait à son bonheur était de me le devoir, et d'être sûre de trouver à

Gênes une amie dévouée dans Rosalie, qui sympathiserait d'autant plus avec elle qu'il y avait entre elles parenté et affinité de situation.

Le lendemain des noces, je me disposai à partir. Je défis d'abord la caisse qui contenait les offrandes aux planètes. J'en conservai les diamants et les pierres précieuses, et je portai tout l'argent à Rousse de Cosse, qui avait encore toute la somme dont Greppi m'avait accrédité. Je pris une lettre de crédit sur Tourton et Bauer; car, Mme d'Urfé étant à Lyon, il n'était guère possible que je pusse avoir besoin d'argent, et trois cents louis que j'avais dans ma bourse me suffisaient pour le courant. J'en agis autrement quant à Marcoline. Je pris ces six cents louis et j'y ajoutai ce qui manquait pour lui faire une somme ronde de quinze mille francs. Je pris une lettre sur Lyon pour cette valeur, car je pensais à profiter de la première bonne occasion qui se présenterait pour la renvoyer à Venise, et dans cette intention je lui fis faire une malle à part où je lui fis mettre toutes ses robes et le linge dont je l'avais abondamment fournie.

La veille de notre départ, nous prîmes congé des nouveaux époux en soupant avec toute la famille, et nous nous séparâmes en versant des larmes et nous promettant une amitié à toute épreuve.

Le lendemain nous nous mîmes en route avec l'intention de voyager toute la nuit, pour ne nous arrêter qu'à Avignon; mais vers les cinq heures, à une lieue au delà de la Croix-d'Or, la chaîne du timon de ma voiture se rompit, de sorte que nous ne pûmes aller plus loin sans le secours d'un charron. Nous nous disposâmes à attendre le temps nécessaire, et Clairmont alla s'informer à une belle maison que nous avions sur notre droite, au bout d'une allée de beaux arbres. Comme je n'avais qu'un postillon, je ne permettais pas qu'il s'éloignât un in-

stant de ses chevaux. Bientôt nous vîmes reparaître Clairmont avec deux domestiques, dont l'un m'invita, de la part de son maître, à vouloir bien aller attendre chez lui l'arrivée du charron. J'aurais eu mauvaise grâce de refuser une politesse très naturelle du reste à tous les Français. Laissant tout à la garde de mon fidèle Clairmont, je m'acheminai avec Marcoline vers la demeure hospitalière.

Trois dames et deux messieurs du meilleur ton nous vinrent à l'encontre, et l'un d'eux me dit qu'ils se félicitaient du petit contretemps qui m'était arrivé, puisqu'il procurait à madame le plaisir de m'offrir et sa maison et ses services. Je me tourne vers la dame que le monsieur m'avait indiquée de la main, et je lui dis, en la remerciant, que j'espérais ne pas l'importuner longtemps, mais que j'étais fort reconnaissant de son obligeance. Elle me fit une révérence pleine de grâce, mais je ne pus distinguer ses traits, car un vent de Provence très vif l'obligeait, ainsi que ses deux compagnes, à tenir le capuchon fort avancé sur la figure. Marcoline avait sa belle tête à découvert et les cheveux flottants. Elle ne répondait que par des révérences gracieuses et des sourires de bon ton aux compliments flatteurs qu'on adressait à ses charmes, qui bravaient le vent. Le même monsieur qui m'avait accueilli me demanda, en lui offrant le bras, si madame était ma fille. Marcoline sourit, et je répondis qu'elle était ma cousine et que nous étions Vénitiens.

Le Français est si empressé de flatter une jolie femme que, pour réussir, il se soucie peu que ce soit aux dépens d'un tiers. Il ne pouvait pas, en conscience, supposer que Marcoline fût ma fille; car, quoique j'eusse vingt ans de plus qu'elle, on me donnait généralement dix ans de moins que mon âge; aussi Marcoline sourit-elle d'une manière assez significative.

Nous allions entrer, quand un gros màtin, courant après un joli épagneul, fit craindre à madame qu'il ne le mordît et, courant à son secours, elle fit un faux pas et tomba. Nous courûmes à son aide, mais dès qu'elle fut relevée, elle se plaignit d'une entorse et, boitant appuyée sur le bras d'un cavalier, elle monta à son appartement. On se hâta de nous servir des rafraîchissements et, voyant Marcoline embarrassée vis-à-vis d'une dame qui lui parlait, je me hâtai de faire ses excuses, en lui disant qu'elle ne parlait pas français. Marcoline commençait à baragouiner, mais comme la langue la plus sociale du monde me semble ne point supporter la médiocrité, je l'avais priée de ne point parler dans le monde jusqu'à ce qu'elle sût s'exprimer d'une manière supportable. Cela valait mieux que de faire rire par des phrases étrangères et des équivoques ridicules.

La moins jolie, ou plutôt la plus laide des deux dames me dit qu'il était étonnant qu'à Venise on négligeât à ce point l'éducation des demoiselles. Comment ne pas leur faire apprendre le français !

« Sans doute, on a tort, madame ; mais, dans ma patrie, on ne fait entrer dans l'éducation des jeunes filles ni l'étude des langues étrangères, ni celle des jeux de commerce. Ces choses-là viennent quand l'éducation est finie.

— Vous êtes donc Vénitien aussi ?

— Oui, madame.

— En vérité, on ne le croirait pas. »

Je fis une révérence pour répondre à ce compliment, qui n'était qu'une offense ; car, s'il était flatteur pour moi, il était offensant pour mes compatriotes, et cela n'échappa point à Marcoline qui marqua sa désapprobation par une petite moue accompagnée d'un de ces sourires pleins de grâce et de fine malice.

« Je vois que mademoiselle comprend le français, dit la complimenteuse ; car elle a ri fort à propos.

— Oui, madame, elle comprend, et elle a ri, parce qu'elle sait que je suis fait comme tous les Vénitiens.

— Fait comme tous les Vénitiens, cela se peut ; mais il est facile de voir que monsieur a beaucoup vécu en France.

— Oui, madame; oui, madame, » dit Marcoline.

Et ces mots, prononcés avec son joli accent vénitien, firent plaisir à entendre.

Le monsieur qui avait accompagné la dame à sa chambre revint et nous dit que Mme la comtesse, ayant trouvé son pied un peu enflé, s'était couchée, et qu'elle nous priait de monter.

Nous la trouvâmes couchée dans un lit magnifique, au fond d'une alcôve que des rideaux de satin cramoisi rendaient encore plus obscure ; de sorte qu'il me fut impossible de la voir pour m'assurer si elle était jeune ou vieille, belle ou laide. Je lui dis que j'étais au désespoir d'être la cause indirecte de son malheur, et elle me répondit en bon italien que c'était peu de chose et qu'elle ne croyait point payer trop cher le plaisir de donner asile à des hôtes si aimables.

« Madame la comtesse doit avoir habité Venise pour parler ma langue avec cette pureté.

— Je n'y ai jamais été, monsieur, mais j'ai beaucoup parlé à des Vénitiens. »

Un domestique étant venu m'avertir que le charron était venu et qu'il disait avoir besoin de quatre heures pour réparer ma voiture, je demandai la permission de descendre. Le charron demeurait à un quart de lieue, et, en attachant le timon avec des cordes, je pouvais me rendre auprès de lui dans ma voiture et y attendre que la réparation fût achevée. C'était le parti auquel je venais

de m'arrêter, lorsque le monsieur qui faisait les honneurs de la maison vint me prier de la part de Mme la comtesse de souper et de passer la nuit chez elle, car en allant chez le charron, non seulement je me détournerais, mais encore le charron devant travailler la nuit, je la passerais mal à l'aise et la réparation serait mal faite. Convaincu que la comtesse avait raison, j'acceptai, et je convins avec le charron qu'il viendrait le lendemain de bonne heure avec tout ce qui lui était nécessaire pour réparer la voiture sur les lieux ; puis je dis à Clairmont de porter dans la chambre qu'on me destinait tout ce qu'on avait détaché de ma voiture.

Étant rentré chez la comtesse pour lui témoigner ma reconnaissance, je trouvai la compagnie dans la joie causée par les plaisantes saillies de Marcoline que la comtesse traduisait. Je ne fus point étonné de voir ma Vénitienne aux tendres caresses avec la comtesse que j'enrageais de ne pas voir ; car je connaissais le faible de ma maîtresse, et ces caresses me laissaient deviner que celle qui en était l'objet devait être belle.

On couvrit la table dans la chambre de la comtesse que j'espérais voir pendant le souper ; mais je fus trompé, car madame déclara qu'elle ne prendrait rien et, durant tout le repas, elle ne cessa de s'entretenir avec Marcoline et avec moi, montrant beaucoup d'esprit et d'instruction et parlant l'italien avec une grande correction. Le mot de *feu mon mari* lui ayant échappé, je sus qu'elle était veuve ; mais, n'osant point faire des questions, toutes mes informations en demeurèrent là. Le soir, en me déshabillant, Clairmont me dit le nom matrimonial de la comtesse ; mais, ne connaissant point la famille que ce nom indiquait, cette circonstance n'ajouta rien à mes lumières.

Quand nous eûmes soupé, Marcoline alla reprendre

sa place sur le lit de sa nouvelle connaissance, et toutes deux parlaient avec tant de volubilité que personne ne pouvait entamer une conversation.

Lorsqu'il me parut que la politesse voulait que je me retirasse, ma prétendue cousine me dit qu'elle coucherait avec la comtesse. Celle-ci s'étant mise à rire en disant : « Oui, oui, » je ne crus pas devoir dire à mon étourdie que son projet était impertinent, et les embrassements réciproques me firent voir qu'elles étaient d'accord. Je me contentai de dire à la comtesse que je n'étais pas garant du sexe du compagnon qu'elle se donnait, et elle me répondit :

« Soyez tranquille, monsieur, je ne risque que de gagner à l'erreur. »

Je trouvai le propos un peu leste, mais je n'étais pas homme à m'en formaliser. Je riais du goût de ma Vénitienne et de la facilité qu'elle trouvait à le satisfaire, ainsi qu'elle l'avait fait à Gênes avec ma dernière nièce. Au reste, les Provençales inclinent généralement à ce goût, et, loin de leur en faire un reproche, je ne les en trouve que plus aimables.

Le lendemain, je me levai au point du jour pour accélérer le travail du charron ; je déjeunai auprès de ma voiture et, quand tout fut prêt, je demandai si Mme la comtesse était visible. Un instant après, Marcoline sortit avec le chevalier, qui me pria de vouloir bien excuser madame qui n'osait me recevoir dans son profond négligé ; mais elle vous prie instamment, si jamais vous repassez par ici, d'honorer toujours sa maison, soit que vous soyez seul ou en compagnie.

Ce refus, tout doré qu'il était, me déplut beaucoup : mais je dissimulai mon déplaisir, car je ne pouvais en attribuer la cause qu'à l'effronterie de Marcoline, que je voyais fort gaie et que je ne voulais point mortifier. Après

m'être répandu en compliments et avoir mis un louis dans la main de chaque domestique qui se présenta, je partis.

Après avoir tendrement embrassé Marcoline, afin qu'elle ne s'aperçût point de ma mauvaise humeur, je lui demandai comment elle avait passé la nuit avec la comtesse, que je n'avais point vue.

« Très bien, mon cher ami, me dit-elle ; c'est une femme charmante, et nous avons fait pendant toute la nuit toutes les folies de deux femmes amoureuses l'une de l'autre.

— Est-elle jolie ? est-elle vieille ?

— Elle n'a que trente-trois ans, et je t'assure qu'elle est tout aussi belle que mon amie Crosin. Je puis t'en parler, car nous nous sommes vues et embrassées dans l'état de pure nature.

— Tu es un être singulier. Tu m'as été infidèle pour une femme et tu m'as laissé passer la nuit tout seul. Tu es indigne de me préférer une femme.

— Tu dois me pardonner un caprice ; et puis, je devais cette complaisance, car elle a été la première à me dire qu'elle était amoureuse de moi.

— Vraiment ! et comment cela ?

— Quand dans nos premiers transports de rire, je lui donnai le premier baiser de folie, elle m'embrassa à la florentine et nos langues se communiquèrent par un attouchement enflammé. Après souper, lorsque je suis allée me mettre sur son lit, nous nous sommes fait les premières caresses significatives ; je t'avoue que j'ai été la première, mais elle ne m'a pas fait attendre la réciprocité. Pouvais-je alors ne pas la rendre tout à fait heureuse en passant la nuit avec elle ? Tiens, vois la preuve de son contentement. »

En achevant ces mots, Marcoline tira de son doigt

une superbe bague en brillants. J'en fus ébahi. « Voilà, lui dis-je, une femme qui aime le plaisir et qui mérite qu'on lui en donne. » Je donnai cent baisers à ma nouvelle Lesbienne que Sapho n'aurait pas désavouée et je lui pardonnai son infidélité.

« Mais, lui dis-je, je ne conçois pas pourquoi elle n'a pas voulu que je la visse. Il me semble que ta généreuse comtesse m'a un peu traité en *procuratore*, en ami du prince, comme on dit à la cour.

— Non, je crois plutôt qu'elle a eu honte de se laisser voir par mon amant, après m'avoir rendue infidèle ; car j'ai dû lui avouer ce que nous nous sommes.

— C'est possible. Au reste, ma chère, tes complaisances sont bien payées, car cette bague vaut deux cents louis.

— Mais je ne dois pas rougir de te dire que le plaisir que j'ai donné est bien payé par celui que j'ai reçu.

— Fort bien, et je suis charmé de te voir heureuse.

— Si tu veux que je le sois tout à fait, mène-moi en Angleterre. Mon oncle doit y être, et je retournerai à Venise avec lui.

— Comment ! un oncle en Angleterre ? est-ce bien vrai ? Ceci a tout l'air d'un conte bleu. Tu ne m'as jamais rien dit de pareil.

— Je ne t'en ai rien dit jusqu'ici, parce que je me suis toujours figuré que cette raison pourrait t'empêcher d'accomplir cet ardent désir.

— Ton oncle est Vénitien ? et que fait-il en Angleterre ? Es-tu sûre qu'il te fera bon accueil ?

— Oui.

— Comment se nomme-t-il ? et comment m'y prendre pour le découvrir dans une ville où il y a plus d'un million d'habitants ?

— Mon oncle est tout trouvé. Il s'appelle Matteo Bosi ;

il est valet de chambre de monsignor Querini, ambassadeur de Venise pour complimenter le nouveau roi d'Angleterre, avec le procurator Morosini. C'est le frère de ma mère ; il m'aime beaucoup et il me pardonnera ma folie, surtout quand il me saura riche. Lorsqu'il partit, il nous dit qu'il retournerait à Venise au mois de juillet de cette année, et nous pourrons le trouver précisément sur son départ. »

Pour ce qui était de l'ambassade, je savais par M. de Bragadin que tout était vrai ; et, pour le reste, le récit de Marcoline portait tout le caractère de la vérité. Son projet, d'ailleurs, flattant mon goût pour elle, je lui promis de l'emmener, bien content de pouvoir la posséder cinq ou six semaines de plus sans m'engager à rien d'ultérieur.

Nous arrivâmes à Avignon vers la fin du jour, et nous avions grand appétit. Je connaissais l'auberge de Saint-Omer pour excellente, et, en y arrivant, j'ordonnai un repas délicat et des chevaux pour cinq heures du matin. Marcoline, qui n'aimait pas à passer ses nuits dans une voiture, était dans la joie ; elle me sauta au cou comme une aimable folle et me dit :

« Sommes-nous à Avignon ?

— Oui, mon cœur

— Eh bien, mon cher amant, voici l'heure où je dois, en fille consciencieuse, remplir la promesse que j'ai faite à la comtesse, quand elle m'a embrassée ce matin pour la dernière fois. Elle m'a fait jurer sur ma foi de ne te rien dire avant ce moment.

— Cela m'intrigue, ma chère ; parle.

— Elle m'a confié une lettre que je vais te remettre.

— Une lettre !

— Me pardonnes-tu de ne te l'avoir pas remise plus tôt ?

— Certainement, si tu en as contracté l'obligation sur parole ; mais où est cette lettre ?

— Attends. »

Elle tira de sa poche un gros paquet de papiers et me dit :

« Ceci est mon acte de naissance.

— Je vois que tu es née en 1746.

— Ceci est un certificat de bonnes mœurs.

— Garde-le ; il pourra te servir plus tard.

— Voici celui de ma virginité de ce temps-là.

— Marchandise surannée. Est-ce une sage-femme qui te l'a donné ?

— Non, c'est le patriarche de Venise.

— S'est-il assuré du fait ?

— Il était trop vieux ; il me l'a donné de confiance.

— Voyons la lettre.

— J'espère bien ne pas l'avoir perdue.

— Que Dieu t'en préserve !

— Voici la promesse de mariage de ton frère qui voulait être réformé.

— Tu peux la mettre à la réforme.

— Que veut dire réformé ?

— Je t'apprendrai cela plus tard. Où est la lettre ?

— Dieu merci, la voilà !

— C'est fort heureux ! Mais elle est sans adresse ! »

Le cœur me battait fort. Je brise l'enveloppe et je trouve, au lieu d'adresse, ces mots en italien :

« *Au plus honnête homme que j'aie connu de ma vie.* »

Est-ce bien à moi que cette allocution s'adresse ?

J'ouvre la feuille...

« *Henriette !* »

Pas un mot de plus : la feuille était en blanc.

A la vue de cette feuille, je fus comme anéanti.

Io non mori, e non rimasi vivo [1].

Henriette ! C'était son style, son laconisme eloquent. Je me rappelai sa dernière lettre de Pontarlier, que je reçus à Genève, et qui ne contenait que ce mot : « *Adieu !* »

Cette Henriette que j'avais tant aimée, et qu'en ce moment il me semblait aimer avec une nouvelle ardeur ! Henriette ! me disais-je à moi-même, tu m'as vu, cruelle, et tu n'as pas voulu que je te visse ! Sans doute tu as craint que tes charmes n'eussent plus cette force qui m'enchaînait il y a seize ans, et tu n'as pas voulu que je visse qu'en toi je n'ai aimé qu'une mortelle ! Et cependant je t'aime encore avec toute l'ardeur des premières amours ! Pourquoi m'as-tu privé du bonheur d'apprendre de ta belle bouche que tu es heureuse ? C'est la seule question que je t'aurais adressée, cruelle amie ! Je ne t'aurais point demandé si tu m'aimes encore, car je m'en reconnais indigne, puisque j'ai pu aimer tant d'autres femmes après toi, après l'être le plus parfait de ton sexe, et par conséquent de la création. Adorable et généreuse Henriette ! je te verrai demain, puisque tu m'as fait dire que ta maison me serait toujours ouverte.

Je ruminai quelque temps cette pensée, et je me fortifiais dans cette résolution, quand je me dis :

« Non, ta démarche prouve que tu ne veux pas que je te voie à présent, et tu dois avoir tes raisons ; je les respecterai, mais je n'aurai pas le regret de mourir sans te revoir. »

Marcoline, confondue de me voir immobile et absorbé en moi-même, n'osait respirer, et je ne sais quand je serais revenu à moi, si l'hôte n'était venu m'annoncer

1. Je ne mourus point, et ne restai pas en vie.

que, se rappelant mon goût, il m'avait fait un souper des plus délicats. Cela me réveilla, et apprenant que j'étais servi, je rendis ma belle Vénitienne heureuse en l'embrassant avec une espèce de fureur.

« Sais-tu, mon ami, me dit-elle, que tu m'as fait peur? Tu étais pâle et immobile comme un mort. Tu as passé ce quart d'heure dans un état de stupéfaction dont je n'avais point d'idée. D'où t'est venu cela? Je savais bien que la comtesse te connaissait, mais je n'aurais jamais imaginé que son nom tout seul eût pu faire sur toi un effet aussi surprenant.

— C'est étonnant, je le conçois; mais comment savais-tu que la comtesse me connaissait?

— Elle me l'a dit vingt fois cette nuit, mais elle m'a fait promettre de ne t'en rien dire avant de t'avoir remis la lettre.

— Que t'a-t-elle dit?

— Ce que contient l'adresse de sa lettre, tourné de mille manières.

— Quelle lettre! son nom et rien de plus.

— C'est bien drôle!

— Oui, mais ce nom dit tout.

— Elle m'a dit que, si je veux être toujours heureuse, je ne dois jamais te quitter. Je lui ai dit que j'en étais certaine, mais que tu veux me renvoyer, quoique tu me chérisses uniquement. Je devine, mon cher ami, que vous avez été deux tendres amants. Y a-t-il longtemps de cela?

— Seize à dix-sept ans.

— Elle était bien jeune, mais il est impossible qu'elle ait été plus belle qu'à présent.

— Tais-toi, Marcoline.

— Et votre union a-t-elle été longue?

— Quatre mois d'un bonheur constant

— Je ne serai pas heureuse aussi longtemps !

— Tu le seras plus longtemps, ma chère Marcoline, mais avec un autre honnête homme et plus rapproché de ton bel âge. Je vais en Angleterre pour tâcher de retirer ma fille des mains de sa mère.

— Tu as une fille ? La comtesse m'a demandé si tu étais marié, et je lui ai dit que non.

— Tu as dit vrai : ma fille n'est point légitime ; elle a dix ans, et quand tu la verras, tu la reconnaîtras pour être à moi. »

Au moment où nous allions nous mettre à table, nous entendîmes descendre quelqu'un pour aller souper à table d'hôte, dans la salle où le lecteur se souviendra que je connus Mme Stuard. Comme notre porte était ouverte et que nous regardions les personnes qui descendaient, une jeune personne nous vit, poussa un cri, et leste comme un faon, la voilà auprès de moi, me baisant la main et m'appelant « Mon cher papa ! » Je me tourne vers la lumière, et je vois... Irène ! la même que j'avais brusquée à Gênes à cause du ton qu'avait pris son père en me parlant du biribi. Je retirai ma main et je l'embrassai avec effusion de cœur. La petite rusée, contrefaisant la surprise, fait une profonde révérence à Marcoline, qui la lui rend avec noblesse et demeure attentive au dialogue qui devait s'établir entre cette jeune personne et moi, surtout après m'avoir entendu parler vénitien.

« Comment ici, ma belle Irène ?

— Nous y sommes depuis quinze jours. Dieu ! que je suis heureuse de vous y rencontrer ! Je me sens altérée. Madame, voulez-vous bien me permettre de m'asseoir ?

— Oui, ma chère, lui dis-je, asseyez-vous. »

Et je lui versai un verre de vin qui la ranima.

Un serviteur étant venu lui dire qu'on l'attendait pour

souper : « Je ne souperai pas, » dit-elle. Et Marcoline toujours attentive à deviner ce qui pouvait me faire plaisir, ordonne qu'on mît un troisième couvert. Je la rendis radieuse en lui faisant un signe d'approbation.

Nous nous mîmes à table, et j'engageai Irène à nous tenir tête, car nous avions grand appétit. « Quand nous aurons soupé, ajoutai-je, vous nous direz par quel hasard vous vous trouvez à Avignon. »

Marcoline n'avait pas encore dit le mot. Voyant qu'Irène mangeait de bon appétit, elle lui dit d'un air gracieux qu'elle aurait mal fait de ne pas souper. Irène, ravie de l'entendre parler vénitien, la remercie de l'intérêt qu'elle lui témoigne, et, en trois ou quatre minutes, les voilà devenues amies à s'embrasser.

Je me mis à rire en voyant Marcoline toujours incline à s'amouracher de toutes les jolies femmes, comme si elle avait été d'un autre sexe.

En causant, j'appris que le père et la mère d'Irène étaient à la table d'hôte ; et je compris par les exclamations qu'elle faisait de temps en temps : *que c'était par bonté pour elle que Dieu m'avait envoyé à Avignon*, je compris, dis-je, qu'ils étaient dans la détresse. Malgré cela, Irène, toujours très jolie, avait pris un air de contentement qui répondait à merveille aux propos joyeux que Marcoline lui tenait, et celle-ci était ravie de savoir qu'Irène ne m'avait appelé papa que parce que sa mère lui avait dit à Milan qu'elle était ma fille : elle bâtissait déjà son roman ; au moins je le pense, et ma paternité l'aurait contrariée.

Nous n'étions pas à moitié de notre souper quand Rinaldi entra avec sa femme. Je le priai de s'asseoir ; mais sans Irène j'aurais mal reçu ce fripon qui avait tenté de me mettre à contribution. Il fit des reproches à sa fille d'être venue m'importuner sans réfléchir qu'elle devait

être de trop dans la belle compagnie que j'avais; mais Marcoline se hâta de le rassurer en lui disant qu'Irène ne pouvait que m'avoir causé du plaisir, puisque, étant son oncle, je ne pouvais qu'être charmé de la voir jouir de la société d'une aimable personne.

« J'espère même, ajouta-t-elle, que vous lui permettrez de coucher avec moi, si cela ne lui déplaît pas.

Les *oui*, *oui*, volèrent de toutes les bouches, et quoique j'eusse préféré passer la nuit seul avec Marcoline, je me mis à rire de l'à-propos, ayant toujours su m'accommoder aux circonstances.

Irène partageait les désirs de Marcoline, car dès qu'elles furent certaines de passer la nuit ensemble, elles furent folles de joie, et je me complus à augmenter leur ivresse en leur prodiguant le champagne et le punch.

Rinaldi et sa femme ne nous quittèrent que lorsqu'ils furent complètement dans les vignes du Seigneur. Quand nous en fûmes débarrassés, Irène nous dit qu'un Français, étant devenu amoureux d'elle à Gênes, avait persuadé à son père d'aller à Nice, où, disait-il, il y avait grand jeu ; mais qu'à Nice, n'ayant rien trouvé qui répondît à leur attente, elle avait été obligée de vendre de ses effets pour payer l'aubergiste, et que, persuadée par son amant qu'il la dédommagerait à Aix, où il avait de l'argent à recevoir, elle avait engagé ses parents à l'y suivre ; que, trompé encore dans son attente, les personnes dont il avait à prétendre étant à Avignon, une nouvelle vente d'effets avait eu lieu pour le suivre jusque-là. Arrivés ici, nous n'avons pas été plus heureux, et le pauvre jeune homme, désespéré des vifs reproches que lui faisait mon père, se serait tué, si je ne lui avais donné, pour le mettre en gage, et à condition qu'il s'en irait avec le produit, le mantelet doublé de loup-cervier dont tu m'as

fait présent à Milan. Il l'a engagé pour quatre louis, et m'en a envoyé le reçu avec une lettre très tendre, dans laquelle il m'assure qu'à Lyon il trouvera décidément des fonds; que de là il reviendra nous prendre pour nous mener à Bordeaux, où il nous assure que nous gagnerons des trésors. Il y a douze jours qu'il est parti, et nous en attendons encore les premières nouvelles. En attendant, nous sommes sans le sou, et n'ayant plus rien à vendre, l'hôte menace de nous mettre à la porte sans chemise, si nous ne le payons pas demain.

« Et quel parti ton père compte-t-il prendre ?

— Je n'en sais rien. Il prétend que la Providence aura soin de nous.

— Que dit ta mère ?

— Elle est tranquille à son ordinaire.

— Et toi ?

— Hélas ! moi, je supporte mille mortifications chaque jour : ils me reprochent sans cesse de m'être amourachée de ce Français, et d'avoir, en le suivant, causé notre pénible situation.

— Etais-tu réellement amoureuse de lui ?

— Trop réellement.

— Tu te sens donc malheureuse ?

— Beaucoup ; mais non à cause de mon amour, dont je guérirai , mais à cause de ce qui arrivera demain.

— Et à table d'hôte, tu n'as pu faire aucune conquête ?

— Il y en a qui m'ont fait la cour en belles paroles : mais comme on sait que nous sommes dans le besoin, personne n'a osé monter chez nous.

— Et malgré tout, tu es gaie. Tu n'as point cet air de tristesse que donne ordinairement le malheur. Je t'en félicite. »

Irène était la répétition de l'aventure de la belle

Stuard. Marcoline, bien qu'un peu offusquée par le champagne, se montra très sensible au récit d'Irène. Elle l'embrassa, en lui disant qu'en ma qualité de bon père, je ne l'abandonnerais pas, et qu'en attendant il ne fallait penser qu'à bien passer la nuit.

« Allons nous coucher, » dit-elle.

Et bientôt, débarrassée de ses vêtements, elle aida Irène à se déshabiller.

Quant à moi, n'ayant pas envie de livrer de combat à partie double, je leur dis que je voulais être en repos. La Vénitienne, éclatant de rire, me dit :

« Couche-toi et laisse-nous faire. »

Je me couchai en effet, et m'amusai, par oisiveté, à voir mes deux bacchantes; mais Irène, qui, sans doute se trouvait à pareil assaut pour la première fois, se montrait beaucoup moins adroite à la lutte.

Bientôt Marcoline, portant Irène dans ses bras, s'approche de mon lit et m'ordonne de l'embrasser.

« Laisse-moi tranquille, ma chère, lui dis-je; tu ne sais ce que tu fais, car le punch t'a troublé le cerveau. »

Piquée de ce propos, elle excita Irène à l'imiter, et les voilà par force couchées auprès de moi, et comme la place n'était pas suffisante, Marcoline se colla sur Irène, l'appelant sa femme, et l'excitant à en jouer le rôle.

J'eus la vertu de rester une heure entière spectateur passif d'une scène toujours nouvelle, quoique je l'eusse vue tant de fois; mais enfin elles s'acharnèrent sur moi avec tant de violence, que force me fut de me mêler à leurs jeux, et je passai une grande partie de la nuit à seconder leurs folies; car elles ne me quittèrent que lorsqu'elles me virent dans un état d'épuisement qui ne laissait aucune espérance à leurs excitations. Nous nous endormîmes et notre sommeil dura jusqu'à midi. Je m'éveillai le premier, et mes premiers regards tombèrent sur ces deux beautés

toutes nues et entrelacées comme deux branches de chèvrefeuille. Je soupirai en songeant aux voluptés dans lesquelles ces deux créatures étaient plongées, et me levai doucement, pour ne point troubler leur repos. Je sortis pour commander un bon dîner et renvoyer les chevaux qui attendaient depuis plusieurs heures.

L'hôte, qui se souvenait de ce que j'avais fait pour Stuard, devina que j'en agirais de même pour le comte Rinaldi, et laissa la famille tranquille.

Quand je rentrai, mes deux Lesbiennes étaient éveillées, et m'accueillirent avec un raffinement de volupté qui devait m'exciter à couronner par un bonjour amoureux mes travaux de la nuit, et je me sentis tenté de les satisfaire ; mais je commençais à éprouver le besoin de l'économie, et je m'abstins de toute démonstration, supportant leurs excitations et leurs amoureux sarcasmes jusque vers une heure. Je les invitai alors à se lever, leur disant que nous aurions dû partir à cinq heures, et que nous n'aurions pas dejeuné à deux. »

« Nous avons joui, me dit Marcoline, et le temps que l'on consacre à la jouissance est toujours le mieux employé.

Quand elles furent habillées, je fis venir le café, et je donnai seize louis à Irène, dont quatre pour retirer son mantelet. Son père et sa mère, qui venaient de dîner, entrèrent pour nous donner le bonjour, et Irène, d'un air fier, remit douze louis au comte, en lui disant de la gronder un peu moins à l'avenir. Il rit, pleura, et sortit ; puis rentra annonçant à sa fille qu'il avait trouvé une bonne occasion de se rendre à Antibes pour peu d'argent ; mais qu'il fallait partir à l'instant, le voiturier voulant aller coucher à Saint-Andiol

« Je suis prête.

— Non ma chère Irène, lui dis-je, tu ne l'es pas ; tu dîneras avec ton amie, et le voiturier attendra. Faites-le attendre, comte Rinaldi ; ma nièce lui payera sa journée. N'est-ce pas, Marcoline ?

— Oh ! bien certainement. Je suis très contente de dîner ici, et je le serais davantage de ne partir que demain. »

Ce vœu était un ordre pour mon amour. Nous soupâmes délicieusement à cinq heures, nous nous couchâmes à huit, et toute la nuit se passa en folies comme la précédente ; mais à cinq heures du matin nous fûmes tous prêts à partir. Irène avec son beau mantelet versa de chaudes larmes en se séparant de Marcoline, qui pleurait aussi de bon cœur. Le vieux Rinaldi, qui n'était pas prophète, me pronostiqua un bonheur prodigieux en Angleterre, et sa fille soupirait de ne pas être à la place de ma Vénitienne. Nous la retrouverons dix ans plus tard.

Dès que nous fûmes en voiture, nous courûmes quinze postes sans nous arrêter, et nous passâmes la nuit à Valence. Nous y fîmes mauvaise chère, mais Marcoline l'oublia en parlant d'Irène.

« Sais-tu bien, mon ami, me dit-elle, que, si je l'avais pu, je l'aurais enlevée à ses parents ? Je la crois ta fille, quoiqu'elle ne te ressemble pas.

— Comment veux-tu qu'elle soit ma fille, puisque je n'ai jamais connu sa mère ?

— Elle me l'a dit aussi.

— Ne t'a-t-elle dit que cela ?

— Elle m'a dit encore que tu as vécu trois jours avec elle et que tu as payé ses prémices mille sequins.

— C'est vrai ; t'a-t-elle dit que c'est à son père que je les ai payés ?

— Oui. Oh ! la pauvre sotte, elle ne garde rien pour elle. Il me semble, mon cher ami, que je ne serais jamais jalouse de tes maîtresses, si tu me laissais coucher avec elles. N'est-ce pas un indice d'un bon caractère ? Dis-moi si j'ai raison.

— Tu es bonne sans doute, mais tu pourrais l'être tout autant sans le tempérament qui te domine.

— Ce n'est point le tempérament, mon ami, car je n'ai des désirs qu'avec les personnes que j'aime.

— Qui t'a donné ce goût?

— La nature, j'ai commencé à sept ans, et dans dix ans j'ai eu certainement quatre cents amies.

— Tu t'y es prise de bonne heure ! Et quand est-ce que tu as commencé à avoir des amis ?

— A onze ans.

— Conte-moi cela.

— Le père Molini, moine de Saint-Jean-et-Paul, était mon confesseur ; il voulut connaître l'amie que j'avais alors. C'était pendant le carnaval. Il nous fit au confessionnal une morale paternelle, et nous promit de nous conduire ensemble à la Comédie, si nous voulions nous abstenir de ce badinage pendant une semaine entière. Nous le lui promîmes, et au bout de huit jours, nous allâmes lui certifier que nous nous étions fidèlement abstenues. Le lendemain, le père Molini vint en masque chez la tante de mon amie, qui le connaissait, et qui nous laissa aller avec lui, sans penser à mal ; car, outre que Molini était moine et confesseur de mon amie comme de moi, nous étions, en apparence, trop enfants pour faire naître le soupçon : mon amie n'avait qu'un an de plus que moi. Après le théâtre, Molini nous mena souper à une auberge, et après le repas, il nous parla de notre crime, et voulut voir comment nous étions faites. « Ce péché-là, entre filles, nous dit-il, est très grand,

tandis qu'entre homme et femme, c'est peu de chose. Savez-vous comment sont faits les hommes? » Nous le savions, mais nous dîmes que non d'un commun accord. « Désirez-vous le savoir, » nous dit-il ? Nous répondîmes que nous en serions bien aises, et il ajouta : « Si vous me promettez le secret, je puis satisfaire votre curiosité ». La promesse étant faite, le bon confesseur nous montra la richesse dont la nature l'avait gratifié, et dans l'espace d'une heure, il nous fit passer à l'état de femme. Il faut que je te dise qu'il sut si bien nous prendre que ce fut nous qui le priâmes d'opérer cette métamorphose. Trois ans après, à quatorze ans, je devins la maîtresse d'un jeune orfèvre. Enfin ton frère est venu, mais il n'a rien obtenu, parce qu'il commença par me dire qu'il ne pouvait, en conscience, me demander des faveurs qu'en m'épousant.

— Tu dus trouver cela bien ridicule?

— Cela me fit bien rire, je l'avoue, et puis je ne croyais pas du tout qu'un prêtre pût se marier ; et il me rendit curieuse en me disant que cela se pourrait à Genève. La curiosité, la folie, m'ont déterminée à le suivre : tu sais tout le reste. »

C'est par ce beau récit de sa vie précoce que Marcoline me fit passer la soirée, puis nous nous endormîmes sagement jusqu'au matin. Nous partîmes de Valence à cinq heures, et à la chute du jour nous arrivâmes à l'hôtel du Parc à Lyon.

Dès que je fus installé dans un bel appartement, je me rendis place Bellecour, chez Mme d'Urfé, qui me dit, à son ordinaire, qu'elle était certaine que j'arriverais ce jour-là Elle voulut savoir si elle avait bien fait les cultes, et Paralis, comme de raison, trouva qu'ils avaient été au mieux ; ce qui la flatta beaucoup. Le petit d'Aranda était chez elle; je le fis venir, et après l'avoir embrassé

tendrement, je dis à la marquise que je serais chez elle le lendemain à dix heures.

Exact au rendez-vous, nous employâmes cette journée tête à tête à demander à l'oracle toutes les instructions nécessaires pour ses couches, pour son testament, et pour savoir comment, en renaissant homme, elle ne se trouverait point dans la misère. L'oracle décida qu'elle devait attendre sa transformation à Paris, laisser tout à son fils qui ne serait point bâtard, car Paralis s'engageait, aussitôt mon arrivée à Londres, de lui envoyer un gentilhomme anglais qui l'épouserait. Enfin l'oracle finit par lui ordonner de se disposer à partir dans trois jours et d'emmener le petit d'Aranda, que je devais remettre à Londres entre les mains de sa mère ; car sa véritable qualité n'était plus un mystère, puisque le petit drôle avait tout dit ; mais j'avais remédié à son indiscrétion, comme aux trahisons de la Corticelli et de l'indigne Passano.

Il me tardait d'autant plus de remettre le petit ingrat à sa mère, que celle-ci ne cessait de m'écrire des lettres impertinentes, et que je visais à lui retirer ma fille, alors âgée de dix ans, et qui, à ce que me marquait sa mère, était devenue un prodige de beauté, de grâces et de talents.

Après ces dispositions, je retournai au Parc pour dîner avec Marcoline. Il était fort tard, et, ne pouvant ce jour-là conduire cette chère fille à la Comédie, j'allai faire une visite à M. Bono, pour savoir s'il avait envoyé mon frère à Paris. Il me dit qu'il était parti la veille, et que Passano, mon grand ennemi, était encore à Lyon, et que je devais me prémunir contre lui.

« J'ai vu cet homme, me dit Bono, pâle, défait et ne pouvant se tenir debout. « Je vais, m'a-t-il dit, mourir quelque part, car le scélérat de Casanova m'a fait em-

poisonner; mais je lui ferai payer cher son crime, et je serai vengé avant de mourir, ici même à Lyon, où je sais qu'il doit venir. »

« Enfin, dans l'espace d'une demi-heure il m'a débité, avec l'accent de la rage, les accusations les plus exécrables sur votre compte. Il veut que le monde sache que vous êtes le plus grand scélérat qui existe, que vous ruinez Mme d'Urfé par d'impies mensonges, que vous êtes sorcier, magicien, faussaire, voleur, espion, rogneur de monnaies, empoisonneur, enfin le plus infâme de tous les hommes. Et ce n'est point par un libelle qu'il prétend vous faire connaître du public, mais bien par une dénonciation formelle en justice, à laquelle il veut recourir pour demander réparation des torts que vous avez faits à sa personne, à son honneur et à sa vie, car vous devez l'avoir tué par un poison lent dont vous avez le secret. Il ajoute qu'il n'avance rien dont il ne puisse fournir les preuves les plus irrécusables.

« Je ne vous répéterai point tout ce qu'il a ajouté d'injurieux à toutes ces accusations; mais l'amitié et l'estime que j'ai pour vous m'ont fait un devoir de vous faire connaître les propos que cet homme débite à votre sujet, ses intentions contre vous et la résolution qu'il a prise de s'adresser à la justice, afin qu'étant informé de tout, vous preniez vos mesures pour déjouer ses perfides desseins. Ce n'est pas le cas de mépriser un misérable, car vous connaissez la puissance des calomnies.

— Où demeure ce misérable?

— Je n'en sais rien.

— Comment parvenir à le savoir?

— Je l'ignore, car s'il se tient caché à dessein, il sera difficile de le découvrir.

— Cependant Lyon n'est pas si vaste qu'on ne puisse....

— Lyon est un dédale, et rien n'est si facile que de s'y tenir caché, surtout quand on a de l'argent ; or Passano en a.

— Mais que peut-il tenter contre moi ?

— Il peut vous intenter un procès criminel qui vous déchirera le cœur, qui vous prostituera, fussiez-vous même le plus juste, le plus innocent de tous les hommes.

— Je pense que je ne saurais mieux faire que de le prévenir.

— C'est mon avis, mais vous ne pourrez éviter la publicité.

— Dites-moi franchement si vous seriez disposé à déclarer en justice tout ce que ce calomniateur vous a dit.

— Je rendrai en toute circonstance hommage à la vérité.

— Veuillez m'indiquer un bon avocat.

— Voilà l'adresse de l'un des meilleurs ; mais pensez-y bien, cette affaire fera du bruit.

— Ne sachant où déterrer le scélérat, je n'ai pas d'autre parti à prendre. »

Si j'avais su où Passano demeurait, Mme d'Urfé étant parente de M. de La Rochebaron, alors mandant du roi à Lyon, j'aurais étouffé cette affaire en le faisant chasser : mais je n'avais pas à opter entre deux moyens.

Quoique Passano fût un ingrat, un calomniateur, je ne laissais pas d'éprouver de l'inquiétude. Je me rendis donc à mon hôtel, et sans perdre de temps, je me mis à tracer un réquisitoire sur le sujet. Je demandais sûreté pour ma personne contre un traître qui s'était caché à Lyon et qui en voulait à ma vie et à mon honneur.

Mon réquisitoire était prêt, quand, le lendemain, M. Bono vint pour me déconseiller.

« Car, me dit-il, la police fera d'abord des perquisi-

tions pour connaître le lieu où il se cache, et dès que votre ennemi en aura vent, il vous attaquera au criminel, et alors, loin de se cacher, ce sera lui qui demandera sûreté contre vous. Il me semble que, si vous n'avez pas à Lyon des affaires importantes, vous pourriez hâter votre départ.

— Hâter mon départ pour fuir un Passano? ce serait me rendre méprisable à mes propres yeux, mon cher monsieur Bono, et ce n'est pas ainsi que j'entends l'honneur. Non, je mourrais plutôt que de devancer mon départ d'une heure à cause d'un coquin que j'ai comblé de bienfaits, malgré son indignité. Je donnerais cent louis pour savoir où le fourbe se tient caché.

— Je suis charmé de l'ignorer, car si je le savais, je vous le dirais, et Dieu sait ce qui arriverait. Vous ne voulez pas hâter votre départ; eh bien, prévenez l'accusation, et dès qu'il vous plaira, je rendrai compte, de vive voix ou par écrit, de tous les propos qu'il m'a tenus. »

Je me rendis chez l'avocat que m'avait indiqué M. Bono, et avant de lui communiquer mon affaire, je lui dis de quelle part je venais. Quand il fut informé du but de ma visite, il me dit :

« Monsieur, je ne puis être ni votre avocat ni votre conseil, car j'ai entre les mains l'affaire de votre adversaire. Mais ne soyez pas fâché de m'avoir fait part de vos intentions, car je vous donne ma parole que ce sera de tout point comme si vous ne m'en aviez pas parlé. La plainte ou l'accusation de mon client Passano ne sera rédigée qu'après-demain; je ne lui dirai pas de se hâter parce que vous pouvez le prévenir; car c'est une circonstance que je ne sais que subrepticement et comme par surprise. Allez, monsieur; vous trouverez à Lyon d'autres avocats aussi honnêtes et plus habiles que moi.

— Voudriez-vous bien, monsieur, m'en nommer un?

— C'est, monsieur, ce que je ne dois pas; mais M. Bono, qui a si bien voulu vous parler de moi avec quelque estime, pourra vous servir en cela.

— Vous serait-il permis de me dire où votre client demeure?

— Son principal objet étant de se tenir caché et il a raison, vous sentez que je ne puis commettre une pareille indiscrétion.

— Vous avez raison, et je vous remercie. »

En le saluant, je mis un louis sur sa table, et quoique je l'eusse fait avec autant de dextérité que de délicatesse, il s'en aperçut, et me courut après pour me forcer à le reprendre.

« Pour le coup, me dis-je, voilà un avocat honnête homme. »

Chemin faisant, je projetai de mettre aux trousses de l'infâme Passano un espion qui parvînt à le découvrir; car j'avais dans ma juste fureur une forte envie de le faire mourir sous le bâton. Mais où trouver l'espion dans une ville qui m'était peu connue? J'arrivai chez M. Bono, occupé de ces pensées. Il me donna le nom d'un autre avocat, et me conseilla de me hâter; car, disait-il, en affaire criminelle, le premier plaignant a toujours la balance en sa faveur. Je lui dis de m'indiquer les moyens d'avoir un homme sûr et adroit pour le mettre sur les traces de l'avocat de Passano et parvenir ainsi à découvrir la demeure du fripon; mais cet honnête homme refusa de me servir en cela. Il me démontra même qu'en faisant espionner l'avocat, je ferais une action déloyale. Je le savais, mais quel est l'homme qui, dominé par une colère juste ou injuste, ne cède pas à la violence de la passion la plus absolue et la moins susceptible d'écouter les conseils de la raison?

J'allai chez le second avocat, vieillard respectueux par sa figure et plus encore par sa prudence. Je lui racontai de point en point mon affaire, en lui demandant s'il voulait s'en charger. Après m'avoir répondu affirmativement, il me dit qu'il présenterait ma plainte dans la journée.

« C'est ce que je désire, lui dis-je, car j'ai appris de la bouche même de l'avocat de mon calomniateur que l'accusation sera présentée après-demain.

— Ce n'est pas là, monsieur, me répondit-il, ce qui doit nous porter à agir avec célérité, car vous ne devez point abuser de la confidence que mon confrère vous a faite.

— Mais il ne saurait y avoir de la déloyauté à se prévaloir d'une connaissance due au hasard.

— Cela peut être vrai quelquefois ; mais ici, ce qui doit nous porter à ne point perdre de temps, c'est l'exigence même de la nature de l'affaire. *Prior in tempore potior in jure.* La prudence veut qu'on attaque l'ennemi. Vous aurez la bonté, s'il vous plaît, de passer ici à trois heures de l'après-midi.

— Je n'y manquerai pas ; en attendant, monsieur, voici six louis.

— Je vous en tiendrai compte.

— Je vous invite à ne pas épargner l'argent.

— Monsieur, je ne dépenserai que ce qui sera absolument nécessaire. »

Je fus tenté de croire que la probité avait élu domicile parmi les avocats de Lyon; et ici j'aime à publier une vérité honorable pour le barreau français, c'est que je n'ai jamais trouvé nulle part des avocats aussi probes qu'en France.

A trois heures, ayant trouvé la plainte exacte et savamment rédigée, j'allai chez Mme d'Urfé, où je restai

quatre heures à faire des pyramides qui la remplissaient de joie : et malgré ma mauvaise humeur, je ne pouvais m'empecher de rire des mille folies qu'elle me faisait sur sa grossesse. Elle en était certaine, elle en ressentait tous les symptômes! Puis elle me parlait de la douleur qu'elle éprouvait de savoir qu'elle ne pourrait pas rire de toutes les hypothèses que les physiciens de Paris feraient sur ses couches, qu'on trouverait fort extraordinaires à son âge.

En rentrant au Parc, je trouvai Marcoline triste. Elle me dit qu'elle m'avait attendu pour la mener à la Comédie, comme je le lui avais promis.

« Il ne fallait pas me faire attendre.

— Tu as raison, mon cœur; mais tu me pardonneras, car une affaire pressante m'a retenu chez la marquise. *Sois sage.* »

J'avais besoin de suivre ce conseil moi-même, car cette affaire me tracassait, et je dormis fort mal. Le lendemain de bon matin, je vis mon avocat qui me dit que mon affaire était au greffe du lieutenant criminel.

« Pour le moment, ajouta-t-il, nous n'avons rien de plus à faire; car, comme nous ne savons pas où il est, nous ne pouvons point le citer.

— Ne pourrais-je pas engager la police à tâcher de le déterrer ?

— Vous le pourriez, mais je ne vous le conseille pas. Voyons-le venir. L'accusateur se trouvant accusé, il faudra qu'il songe à se défendre et à prouver les crimes dont il veut vous charger. S'il ne se montre pas, nous le ferons condamner par contumace à toutes les peines qu'on inflige aux calomniateurs. Son conseil même l'abandonnera, s'il ne se montre pas comme vous. »

Un peu tranquillisé par ces raisonnements, je passai la journée chez Mme d'Urfé, qui devait partir le lende-

main. et je lui promis d'être à Paris aussitôt que je serais débarrassé de quelques affaires qui concernaient l'honneur de l'ordre.

Sa grande maxime était de respecter mes secrets et de ne jamais me gêner. Marcoline, qui s'était morfondue seule pendant toute la journée, respira quand je lui dis que j'allais être tout à elle.

Le lendemain, M. Bono vint me prier de passer avec lui chez l'avocat de Passano, qui désirait me parler. Cet avocat me dit que son client était un fou qui s'imaginait être empoisonné, et qui, pour cette raison, étant au désespoir, était prêt à tout.

« Il soutient que, quand bien même vous l'aurez prévenu, il vous fera condamner à mort. Il est prêt à se laisser mettre en prison, disant qu'il en sortira victorieux, ayant des témoins de tout ce qu'il avance. Il montre vingt-cinq louis que vous lui avez donnés à Marseille et qui tous sont rognés ; il a deux certificats de Gênes qui constatent que vous avez rogné une quantité de quadruples qu'un noble M. Grimaldi a fait fondre par un orfèvre, pour qu'on ne vous les trouvât point dans une perquisition que le gouvernement allait faire faire chez vous pour vous convaincre de ce crime. Il a même une lettre de votre frère l'abbé qui dépose contre vous. C'est un enragé qu'un mal vénérien ronge et qui veut vous voir, s'il le peut, aller dans l'autre monde avant lui. J'ose, dans votre intérêt, vous conseiller de lui donner de l'argent pour vous en débarrasser. Il m'a dit qu'il est père de famille, et que si M. Bono veut lui donner mille louis, il sacrifiera à ses besoins toutes ses justes plaintes. Il m'a chargé d'en parler à M. Bono. Monsieur, que répondez-vous ?

— Ce que ma juste indignation m'inspire envers un scélérat que j'ai tiré de la misère par bonté, et qui

maintenant me poursuit d'une atroce calomnie ; il n'aura jamais un sou de moi. »

Je racontai alors mon affaire de Gênes dans toute sa vérité, et je dis que, s'il le fallait, M. de Grimaldi serait prêt à le certifier.

« J'ai, me dit l'avocat, différé de présenter la plainte, pour voir si je pourrais remédier au scandale qui doit en dériver ; mais je vais la présenter.

— Je vous en prie et vous en serai infiniment obligé. »

Je me rendis de suite chez mon avocat pour lui rendre compte de la proposition de mon coquin, et il m'approuva beaucoup d'avoir refusé toute transaction avec un sujet pareil. Il ajouta qu'ayant M. Bono pour témoin, je devais obliger l'avocat de Passano de présenter sa plainte, qu'il disait être rédigée ; et je l'autorisai à faire la sommation en mon nom.

Un clerc fut de suite expédié auprès du lieutenant criminel pour qu'il intimât à l'avocat de présenter dans trois jours une plainte criminelle qui devait exister entre ses mains de la part d'un quidam nommé tantôt Anami, tantôt Pogomas et tantôt Passano, ladite plainte étant contre Jacques Casanova, dit chevalier de Seingalt. Cette pièce, signée de ma main, fut remise au lieutenant criminel.

Je ne voulais pas du délai de trois jours, mais l'avocat me dit que la chose était de rigueur, qu'au reste *jacta erat alea*, et que je devais me disposer à tous les désagréments que ce procès allait me causer, même avec les succès les plus heureux.

Mme d'Urfé étant partie conformément aux ordres de Paralis, j'allai dîner au Parc avec Marcoline, cherchant à m'égayer de toutes les manières. Ayant conduit cette charmante fille chez les marchandes de modes les plus

renommées, je lui achetai tout ce qu'elle parut désirer, puis je la menai au spectacle, où elle dut être flattée de se voir l'objet de tous les regards. Mme Pernon, qui se trouvait à la loge attenante à la nôtre, m'obligea à lui présenter ma Vénitienne, et à la manière dont elles s'embrassèrent après le spectacle, je prévis que la grande intimité allait naître ; mais il y eut un obstacle, parce que Mme Pernon ne parlait pas un mot d'italien et que Marcoline n'osait enfreindre la défense que je lui avais faite de parler français : je l'avais menacée du ridicule. En rentrant à l'hôtel, Marcoline me dit que sa nouvelle connaissance lui avait donné le baiser florentin. C'était le mot de passe de la secte.

Heureuse des mille colifichets dont je l'avais enrichie, elle redoubla d'ardeur à souper pour m'en témoigner sa reconnaissance, et la nuit fut une des plus vives.

Je passai le lendemain, comme la veille, à courir les fabriques, où je fis de nouvelles dépenses pour Marcoline, et nous soupâmes en joyeuse compagnie chez Mme Pernon.

Le surlendemain, M. Bono vint me voir de bonne heure, et quoique abattu, il avait l'air fort gai. « Allons, me dit-il, déjeuner au café ; nous causerons. » Là il me montra une lettre du scélérat Passano dans laquelle le coquin lui disait qu'il était prêt à se désister, d'après l'avis de son avocat, qui avait trouvé une accusation contre lui et à laquelle il ne voulait pas s'opposer. « Cela étant, ajoutait l'infâme, faites en sorte que M. de Seingalt me donne cent louis, et je partirai sans retard. »

« Je serais bien fou ! dis-je, de donner encore de l'argent à ce fourbe pour lui faciliter les moyens d'échapper à la justice. Qu'il s'en aille, s'il le veut ; je ne saurais y mettre obstacle ; mais qu'il n'attende rien de moi.

Il aura demain un décret de prise de corps, car, si je le puis, je veux le voir flétrir par la main du bourreau. Les calomnies qu'il s'est permises envers moi, son bienfaiteur, sont trop fortes; elles affectent trop mon honneur, et je veux qu'il les prouve, ou qu'il soit diffamé par la justice.

— Un bon désistement, me dit M. Bono, pourrait, à mon avis, vous tenir lieu de justification, et vous devriez le préférer à un procès qui, dans le triomphe même, ne saurait manquer de vous faire un tort réel dans l'opinion publique. D'ailleurs les cent louis ne sont rien en comparaison des frais que vous occasionnera le procès.

— Monsieur Bono, j'estime beaucoup votre avis et beaucoup plus le sentiment de bienveillance qui vous fait me le donner; mais souffrez que, pour cette fois, j'en fasse à ma tête. »

Étant allé rendre compte à mon avocat de la proposition qui venait de m'être faite, je lui dis que je ne voulais accéder à rien, et que je le priais de faire les démarches légales pour faire décréter de prise de corps le fripon qui avait juré ma mort.

Le même soir, je donnai à souper à Mme Pernon avec M. Bono, qui était son amant; comme ce dernier parlait fort bien l'italien, Marcoline eut le plaisir de contribuer par ses saillies au plaisir de la soirée.

Le lendemain Bono m'écrivit que Passano était parti pour ne plus revenir, et qu'avant de quitter Lyon il avait fait par écrit une rétractation complète dont je ne pourrais qu'être satisfait. Je trouvais sa fuite naturelle, mais sa rétractation me paraissait invraisemblable, s'il s'en allait de plein gré. Je me hâtai donc d'aller trouver Bono, qui me surprit en me présentant un écrit où la rétractation était des plus explicites.

« En êtes-vous content? me dit-il.

— J'en suis si content que je lui pardonne ; mais je trouve surprenant qu'il n'ait pas insisté sur les cent louis.

— Mon ami, je les lui ai donnés, et avec plaisir, pour qu'un scandale qui nous aurait fait du tort à tous ne devînt pas public. Si je ne vous avais rien dit, vous n'auriez rien fait, et je me suis cru obligé de réparer tout le mal par ce sacrifice, dont vous n'auriez rien su si vous m'eussiez dit n'en être point satisfait. Pour cette bagatelle, je suis bien aise d'avoir pu vous témoigner mon amitié. N'en parlons plus.

— Fort bien, mon ami, lui dis-je en l'embrassant ; n'en parlons plus, mais portez-moi cette somme en compte, et recevez l'assurance de ma gratitude. »

J'avoue que je me sentis fort à mon aise d'être débarrassé de cette fatale affaire.

CHAPITRE IX

Je rencontre à Lyon les ambassadeurs de Venise et l'oncle de Marcoline. — Je me sépare de cette charmante fille et je pars pour Paris. — Voyage amoureux avec Adèle.

Libre des soucis que m'avait causés l'affreuse calomnie de Passano, je me livrais au bonheur de jouir de ma belle Vénitienne, en attendant mon départ pour Paris, et je ne négligeais rien de ce qui pouvait ajouter à la félicité de cette admirable créature, comme si j'avais eu un pressentiment de devoir bientôt m'en séparer.

Le lendemain du jour où nous avions soupé avec Mme Pernon et M. Bono, je me trouvais au spectacle avec elles, quand dans la loge qui était en face de la nôtre, j'aperçus M. Querini, le procurator Morosini, M. Memo et le comte Stratico, professeur à l'université de Padoue. Je connaissais tous ces messieurs. Ils revenaient de Londres et passaient à Lyon pour retourner dans leur patrie. « Adieu, ma chère Marcoline, » me dis-je à moi-même, le cœur navré de douleur ; mais je demeurai calme, sans lui rien dire, heureux qu'elle ne remarquât rien, étant tout occupée d'une conversation avec M. Bono ; et d'ailleurs elle ne connaissait aucun de ces messieurs. Observant que M. Memo m'avait remarqué et qu'il me montrait au procurator, qui me connaissait beaucoup, je crus ne pouvoir me dispenser d'aller les complimenter à l'instant même.

L'ambassadeur Querini me reçut très poliment, pour un dévot, et MM. Morosini et Memo avec une émotion marquée ; car il se souvenait que sa mère avait eu part au complot qui, huit ans auparavant, m'avait fait enfermer sous les plombs.

Je complimentai ces messieurs sur leur ambassade auprès de George III, sur leur retour dans leur patrie, et, par manière d'acquit, je me recommandai à leur protection pour obtenir la grâce de pouvoir y retourner un jour. M. Morosini, me voyant dans un état brillant, me dit que j'étais plus heureux que lui de devoir m'en tenir éloigné, tandis qu'il ne retournait que par devoir.

« Votre Excellence sait bien, lui dis-je, que rien n'est si doux que le fruit défendu. »

Il sourit et me demanda d'où je venais et où j'allais.

« Je viens de Rome, lui répondis-je ; j'y ai passé quelque temps, et le saint-père, que j'ai eu occasion de connaître, m'a fait son chevalier, et je vais à Paris, où je

m'arrêterai peu, mon dessein étant de me rendre à Londres.

— Venez me voir, si vous en avez le temps; je vous chargerai d'une petite commission.

— J'aurai toujours du temps quand il s'agira d'être agréable à Votre Excellence. Monseigneur s'arrêtera-t-il ici quelque temps?

— Trois ou quatre jours. »

En rentrant dans la loge, Marcoline me demanda qui étaient les messieurs que je venais de saluer. Je lui dis d'un ton calme et indifférent, mais en l'observant, que c'étaient les ambassadeurs de Venise qui revenaient de Londres. Une pâleur subite remplaça ses belles couleurs; elle leva les yeux au ciel, les rabaissa et ne parla plus. J'avais le cœur brisé. Quelques instants après, elle me demanda doucement lequel était M. Querini : je le lui montrai, et durant toute la pièce, je la vis occupée à l'observer d'un œil furtif.

La toile baissée, nous descendîmes, et nous trouvâmes à la porte les ambassadeurs qui attendaient leur voiture. La mienne se trouvait à la file avant la leur. L'ambassadeur Querini me dit :

« Vous avez là une charmante demoiselle. »

Marcoline, sans me laisser le temps de répondre, saisit sa main et la lui baise.

Querini, tout étonné, la remercie et lui dit :

« Pourquoi cet honneur, à moi?

— Parce que, lui répondit Marcoline en vénitien, j'ai l'honneur de connaître Son Excellence monsignor Querini.

— Que faites-vous avec M. Casanova?

— Il est mon oncle. »

Ma voiture étant arrivée, je prends congé par une profonde révérence, et donnant la main à ma nièce impro-

visée, nous montons et je crie : « *Au Parc !* » C'était le premier hôtel de Lyon et j'étais bien aise qu'ils sussent que j'y demeurais.

Marcoline était au désespoir, car elle voyait que notre séparation allait être immédiate. Nous soupâmes les larmes aux yeux. « Nous avons, lui dis-je, trois ou quatre jours devant nous ; nous verrons comment nous pourrons parler à ton oncle Mathieu. En attendant, ma chère, je te loue d'avoir baisé la main à M. Querini ; tu as fait là un coup de maître. Je prévois que tout ira bien ; mais, je t'en supplie, sois gaie, car la tristesse me tue. »

Nous étions encore à table quand j'entendis dans l'antichambre la voix de M. Memo, jeune Vénitien aimable et plein d'esprit. Je prévins de suite Marcoline de ne pas dire un mot de nos affaires et d'être gaie avec décence. Le laquais de place ayant annoncé ce jeune seigneur, nous nous levâmes pour l'accueillir ; mais il nous obligea de nous remettre à table, s'y assit avec nous et but de la meilleure grâce du monde. Il nous conta en détail le souper qu'il venait de faire avec M. Querini, vieux dévot, auquel une jeune et belle Vénitienne avait baisé la main. Cette circonstance avait mis la gaieté parmi les ambassadeurs, et Querini lui-même, malgré sa conscience méticuleuse, en était vivement flatté.

« Oserais-je vous demander, mademoiselle, comment vous connaissez M. Querini ?

— Monsieur, c'est un mystère.

— Un mystère ! oh ! que nous rirons demain ! Je suis venu, ajouta M. Memo en s'adressant à moi, vous prier à dîner de la part des ambassadeurs, demain, avec cette charmante nièce.

— Voulez-vous y aller, Marcoline ?

— *Con grandissimo piacere !* Nous parlerons vénitien, n'est-ce pas ?

— Sans aucun doute.

— *E viva!* Il m'est impossible d'apprendre à parler français.

— M. Querini est dans le même cas, » dit M. Memo.

Après une demi-heure d'entretien fort gai, il nous quitta, et Marcoline vint m'embrasser avec un redoublement de tendresse, se félicitant d'avoir fait une agréable impression sur ces messieurs.

« Tu te mettras demain, lui dis-je, dans ta plus élégante parure, et tu n'oublieras pas tes bijoux. A table, tu seras charmante avec tous; mais fais semblant, sans afféterie, de ne pas voir ton oncle Mathieu qui certainement servira à table.

— Laisse-moi faire; je saurai suivre tes conseils.

— Et moi, ma chère, je saurai amener la reconnaissance d'une manière dramatique et intéressante; car je veux faire en sorte que ce soit M. Querini lui-même qui te ramène à Venise, et ton oncle aura soin de toi par son ordre.

— Je suis enchantée de cet arrangement, pourvu qu'il réussisse.

— J'y pourvoirai; fie-toi à mon adresse. »

Le lendemain, à neuf heures, je laissai Marcoline à sa toilette, et j'allai recevoir les commissions de M. Morosini. Il me remit une petite boîte cachetée pour milady Harington avec une lettre; puis une autre lettre qui contenait ce peu de mots :

« Le procurator Morosini est parti bien fâché de n'avoir pu prendre un dernier congé de Mlle Charpillon. »

« Où trouverai-je cette dame?

— Je n'en sais rien; si vous la trouvez, donnez-lui le billet; sinon, n'importe. Vous avez avec vous, mon cher Casanova, une jeune beauté éblouissante.

— Aussi en suis-je ébloui.

— Mais comment connaît-elle Querini?

— Elle l'a vu par hasard à Venise, mais elle ne lui a jamais parlé.

— Je le crois, nous avons beaucoup ri, car Querini donne à cette rencontre une grande importance. Mais comment avez-vous cette Vénitienne, qui doit être toute neuve, car Memo m'a dit qu'elle ne parle pas français.

— Ce serait une longue histoire à conter, et la solution serait le simple hasard.

— Elle n'est pas votre nièce?

— Elle est bien plus que cela, car elle est ma reine.

— Il faut lui faire apprendre le français, car à Londres...

— Je ne l'y conduirai pas, car elle veut retourner à Venise.

— Je vous plains, si vous l'aimez. Elle dînera avec nous, j'espère?

— Elle est ravie de cet honneur.

— Et nous sommes charmés qu'une belle personne vienne animer notre repas.

— Vous la trouverez digne d'y figurer, car elle est pleine d'esprit. »

De retour au Parc, je dis à Marcoline que, si pendant ou après le dîner on venait à parler de son retour à Venise, elle devait déclarer que personne au monde, autre que M. Querini, ne saurait l'engager à y retourner; mais qu'elle était prête à rentrer dans sa patrie sous l'égide de ce seigneur qui serait dépositaire de tout son avoir. « Je me charge, lui dis-je, de te tirer d'embarras après ce propos. » Elle me promit d'être docile à mes leçons.

Marcoline, ayant suivi mes avis quant à sa toilette, était brillante de parure, de fraîcheur et de beauté; de mon côté, voulant briller aux yeux de mes fiers oligarques, je m'habillai richement: j'avais un habit de velours ras cendré, brodé en paillettes or et argent; une chemise garnie de point à l'aiguille qui valait au moins cinquante louis; mes diamants, mes montres à chaînes en diamants, mon épée du plus bel acier d'Angleterre, ma tabatière garnie en beaux brillants, et ma croix de chevalier, également en brillants avec mes boucles des mêmes pierres, le tout formait une valeur de plus de cinquante mille écus. Cette ostentation, puérile en elle-même, tenait au temps et surtout à la circonstance; car je voulais que M. de Bragadin sût que je ne faisais pas mauvaise figure dans le monde; je voulais que les tyranniques magistrats qui m'avaient forcé de quitter ma patrie sans autre moyen que mon esprit, sussent que j'avais su en tirer assez bon parti pour pouvoir me moquer d'eux.

Ce fut dans ce brillant équipage que nous nous rendîmes, à une heure et demie, au dîner des ambassadeurs.

La société, toute composée de Vénitiens, reçut Marcoline avec une espèce d'admiration. Cette jeune personne, née avec le sentiment des convenances sociales, se présenta avec les grâces d'une nymphe et toute la dignité d'une princesse française. Dès qu'elle fut assise au milieu de cette brillante réunion, entre deux graves sénateurs, elle débuta par dire qu'elle était charmée de se voir, seule de son sexe, dans une compagnie aussi distinguée, et de n'y voir aucun Français.

« Vous n'aimez donc pas les Français, madame, lui dit M. Memo?

— Je les trouve fort bien, mais je ne puis les appré-

cier que par leur extérieur, puisque je n'entends pas leur langue. »

Après cet échantillon d'esprit, tout le monde sut sur quel ton on devait se monter, et chacun fut à l'aise.

On lui tint des propos riants qu'elle reçut avec décence ; elle répondit toujours à propos, n'interrogea point et conta avec grâce les observations qu'elle avait faites sur les mœurs françaises si opposées aux mœurs vénitiennes.

Pendant le dîner, M. Querini lui demanda comment elle l'avait connu. Elle lui dit qu'elle l'avait remarqué cent fois pendant le service divin ; ce qui parut beaucoup flatter le dévot personnage. M. Morosini, faisant semblant d'ignorer qu'elle voulût retourner à Venise, lui dit qu'elle devait s'appliquer à la langue française, qui était la langue de toutes les nations, et que, sans cela, elle s'ennuierait à Londres, où la langue italienne était très peu en usage.

« J'espère, lui répondit-elle, que M. de Seingalt aura la complaisance de ne me mettre qu'en présence des personnes avec lesquelles je pourrai échanger mes idées, ainsi qu'il l'a fait jusqu'à ce jour ; car je prévois que si je ne dois apprendre le français que par l'étude, je ne le saurai jamais. »

Lorsque nous sortîmes de table, les ambassadeurs me prièrent de leur conter l'histoire de ma fuite des Plombs, et je m'empressai de me rendre à leur désir. Ma narration dura deux heures sans interruption, et comme chacun avait remarqué que Marcoline avait les yeux humides de larmes aux endroits où je me trouvais le plus en danger, on lui en fit la guerre, en lui disant que, pour une nièce, elle s'était montrée trop sensible.

« Pour une nièce, dit-elle, cela se pourrait, messieurs ; quoique je ne voie pas pourquoi une nièce n'aimerait

pas tendrement son oncle. Quant à moi, messieurs, sans m'arrêter au titre, je n'ai jamais aimé que le héros de l'histoire, et je ne puis savoir quelle différence il y a entre amour et amour.

— Il y a, dit M. Querini, cinq espèces d'amour dans la nature de l'homme : l'amour du prochain, l'amour de Dieu, qui doit passer avant tous les amours, l'amour conjugal, celui de la famille et l'amour de soi, qui doit venir après tous les autres, quoique bien des gens le mettent en première ligne. »

Ce sénateur expliqua brièvement ces divers amours; mais à l'article de l'amour de Dieu, il prit l'essor, et mon étonnement fut extrême en voyant Marcoline attendrie verser des larmes abondantes, qu'elle essuyait avec vitesse, comme pour les dérober au bon vieillard que le vin avait rendu théologien plus que de coutume. Marcoline, feignant de l'enthousiasme, lui baisa la main, et l'homme vain et exalté lui prit amoureusement la tête et la baisa au front en disant : « *Poveretta!* vous êtes un ange. »

A cette exclamation, où l'amour du prochain avait plus de part que l'amour de Dieu, nous nous mordîmes tous les lèvres, pour ne pas éclater de rire, et la friponne fit semblant d'être touchée d'une profonde componction.

Je ne connus bien Marcoline que de ce jour-là, car elle m'avoua, quand nous fûmes rentrés à l'hôtel, qu'elle s'était attendrie à dessein pour captiver le cœur du vieillard, et que si elle avait cédé aux dispositions de son cœur elle aurait ri comme une folle. Cette jeune fille était née pour la représentation, sur la scène ou sur le trône, ce qui ne diffère guère. Le hasard l'avait fait naître dans la classe obscure de la société, et son éducation avait été négligée comme l'éducation du peuple;

mais avec une éducation soignée et de l'instruction, elle aurait été digne du rôle le plus brillant.

Avant de quitter la noble compagnie, nous fûmes instamment priés d'accepter à dîner pour le jour suivant.

Comme nous éprouvions le besoin d'être ensemble, nous n'allâmes point ce jour-là au spectacle, et, rentrés chez nous, je n'eus pas la patience d'attendre qu'elle se déshabillât pour la couvrir de baisers.

« Chère Marcoline, tu as attendu jusqu'aux derniers instants de notre trop douce union pour me dévoiler toutes tes perfections et me faire regretter toute ma vie de t'avoir laissée retourner à Venise. Tu as aujourd'hui enchaîné tous les cœurs.

— Eh bien, mon cher Jacques, garde-moi et je ferai toujours comme j'ai fait aujourd'hui. A propos! as-tu vu mon oncle?

— Je crois l'avoir vu. N'est-ce pas celui qui t'a constamment servie à table?

— Précisément. Je l'ai reconnu à sa bague. Me regardait-il?

— Toujours, et de l'air le plus étonné. J'ai évité de le fixer, car il ne faisait que promener ses regards de toi à moi.

— Que je voudrais savoir ce que le bonhomme pense! Tu verras du nouveau demain, mon ami; car je suis sûre qu'il aura dit à M. Querini que je suis sa nièce, et que par conséquent je ne suis pas la tienne

— Je le pense aussi.

— Et si M. Querini me le dit demain, il faudra, je crois, que j'en convienne. Qu'en dis-tu?

— Je dis que c'est absolument indispensable: mais il faut que cela soit de la façon la plus noble; d'une manière toute cordiale et sans lui faire sentir le moins

du monde que tu as besoin de lui pour retourner à Venise. Il n'est pas ton père et n'a aucun droit sur ta liberté.

— Oh! non, certainement aucun.

— Bien! Tu conviendras aussi que je ne suis pas ton oncle, et que nous sommes unis par le lien le plus tendre. Auras-tu quelque difficulté à cela?

— Comment me faire une pareille question? Le lien qui m'attache à toi me rend glorieuse et ferait mon bonheur pour la vie.

— Eh bien, je ne te dis plus rien; tu es savante et je me fie entièrement à toi. Rappelle-toi que c'est Querini, et non un autre, qui doit te conduire à Venise; il doit t'y conduire comme si tu étais sa fille. S'il en était autrement, tu n'y retournerais pas.

— Oh! plût à Dieu! »

Le lendemain de bonne heure, je reçus un billet de M. Querini qui me priait de passer chez lui, ayant quelque chose d'important à me dire.

« Voilà l'affaire en train, me dit Marcoline. Je suis bien aise que l'affaire prenne cette tournure, car à ton retour, tu me conteras mot pour mot ce qui se sera dit, et je me réglerai là-dessus. »

Je me rendis à l'invitation, et je trouvai Querini avec M. Morosini. Ils me présentèrent la main en entrant, et M. Querini m'invita à m'asseoir, en me disant que son collègue n'était pas de trop dans notre entrevue.

« Monsieur Casanova, me dit-il, j'ai une confidence à vous faire; mais, avant, j'ai besoin que vous m'en fassiez une autre.

— J'ai assez de confiance en Votre Excellence pour n'avoir aucun secret pour elle.

— Je vous remercie, et je la mérite par la bonne opinion que vous m'inspirez. Je vous prie donc de me dire sincèrement si vous connaissez la jeune personne

qui est avec vous, car personne ici ne croit qu'elle soit votre nièce.

— Il est vrai qu'elle n'est pas ma nièce; mais, ne connaissant ni ses parents ni sa famille, je ne puis dire la connaître dans le sens que Votre Excellence donne à ce mot. Cependant je crois la connaître au moral comme au physique et avoir raison de me féliciter d'avoir conçu pour elle une tendresse qui ne finira qu'avec ma vie.

— Ce que vous me dites me fait plaisir. Combien de temps y a-t-il que vous l'avez?

— Deux mois à peu près.

— C'est excellent. Comment est-elle venue en vos mains?

— Voici un point qui la regarde seule: souffrez que je ne réponde point à la question.

— Bien; passons là-dessus. Amoureux d'elle, il est bien possible que vous n'ayez pas eu la curiosité de lui demander qui sont ses parents et à qui elle appartient.

— Elle m'a dit qu'elle appartient à un père et à une mère honnêtes gens, quoique pauvres; mais, en vérité, je n'ai pas eu la curiosité de lui demander leur nom. Je ne connais que son nom de baptême, qui n'est peut-être pas le sien; mais il me suffisait d'un appellatif, et je me suis contenté de celui qu'elle m'a donné.

— Elle vous a dit son vrai nom?

— Votre Excellence m'étonne! elle la connaît donc?

— Oui; je ne la connaissais pas hier, mais à présent. Deux mois..... Marcoline..... Oui, c'est bien elle. Je suis sûr maintenant que mon valet de chambre n'est pas fou.

— Votre valet de chambre?

— Oui, c'est sa nièce. Il a appris à Londres qu'elle s'est enfuie de la maison paternelle vers la mi-carême.

La mère de Marcoline, qui est sa sœur, le lui a écrit. Le brillant état où il l'a vue hier l'a empêché de lui parler. Il a cru même se tromper, et il aurait craint de m'offenser en lui parlant, puisqu'il la voyait à ma table comme une grande dame. Elle doit l'avoir vu aussi.

— Je ne le crois pas, car elle me l'aurait dit.

— Il est vrai qu'il était toujours derrière elle. Mais venons maintenant à la conclusion de l'affaire. Dites-moi si Marcoline est votre femme, ou si vous avez l'intention de l'épouser.

— Je l'aime aussi vivement et aussi tendrement qu'il soit possible d'aimer ; mais je ne puis en faire ma femme ; et c'est là ce qui fait mon chagrin : la chose n'est connue que d'elle et de moi.

— Je respecte vos raisons ; mais alors trouverez-vous mauvais que je m'intéresse à elle au point de vous prier de la laisser retourner à Venise avec son oncle?

— Je crois Marcoline heureuse, mais si elle a su vous inspirer de l'intérêt, je l'estimerais plus heureuse encore ; et je suis même persuadé qu'en retournant au sein de sa famille sous le patronage bienveillant de Votre Excellence, elle parviendrait facilement à effacer la tache qu'elle s'est faite en fuyant. Quant à la laisser aller, je ne saurais y mettre obstacle, puisque je ne suis pas son maître. En qualité de son amant, je la défendrais de toutes mes forces contre toute violence qu'on voudrait lui faire pour l'arracher de mes bras ; mais si elle veut me quitter, je ne puis que souscrire à sa volonté, quelque douloureuse que puisse m'être sa séparation.

— Je vous trouve parfaitement raisonnable, et j'espère que vous ne trouverez pas mauvais que j'ose entreprendre cette bonne œuvre. Vous sentirez, monsieur, que, sans votre consentement, je n'oserais me mêler de rien.

— Je respecte les décrets du destin quand ils me semblent venir d'une source aussi pure. Si Votre Excellence peut fléchir Marcoline et la persuader à me quitter, je n'y mettrai aucun obstacle; mais je vous préviens qu'il ne faut employer que les voies de la douceur ; car elle a de l'esprit, elle m'aime et elle a le sentiment de son indépendance : en outre, elle compte sur moi, et elle a raison. Parlez-lui aujourd'hui même, tête à tête; car ma présence ne pourrait que vous gêner tous deux. Attendez, pour lui parler, que nous soyons sortis de table, car le discours pourrait être long.

— Mon cher Casanova, vous êtes un honnête homme, et je vous jure que je suis ravi de vous avoir connu.

— Vous me faites un honneur auquel je suis vivement sensible. Je vous quitte, et je vous préviens que je ne dirai rien à Marcoline. »

De retour au Parc, je rendis à cette charmante fille un compte exact de tout l'entretien, en la prévenant que j'avais promis de ne lui en rien dire. « Tu dois faire un coup de maître, ma chère, afin de persuader à M. Querini que je n'ai point menti en lui disant que tu n'as point vu ton oncle. Dès que tu l'apercevras, tu affecteras une grande surprise, en t'écriant : « *Mon cher oncle!* » puis tu courras l'embrasser.

« Feras-tu cela? Ce sera un coup de théâtre magnifique qui te fera le plus grand honneur aux yeux de tous ces messieurs.

— Sois sûr, mon cher ami, que je m'acquitterai de mon rôle de façon à te contenter, quoique j'aie le cœur fort triste. »

Quand l'heure fut venue, nous nous rendîmes chez les ambassadeurs, où la société réunie n'attendait plus que nous. Marcoline, plus gaie et plus brillante encore que la veille, distingua d'abord M. Querini, puis fut aimable

envers tout le monde. Quelques minutes avant qu'on servît, Mathieu vint présenter les lunettes à son maître sur un plat d'argent. Marcoline, qui était assise auprès de M. Querini, interrompant un propos qu'elle tenait à la ronde, fixe ses regards surpris sur cet homme, et s'écrie, d'un ton interrogatif : « *Mon oncle?* »

— Oui, ma chère nièce! »

Marcoline se jette dans ses bras, et voilà une scène de tendresse qui nous jette tous dans l'étonnement et l'admiration.

« Je savais, mon cher oncle, que vous étiez parti de Venise pour aller je ne sais où, mais je ne savais pas que vous fussiez au service de Son Excellence. Je suis bien aise de vous revoir. Vous porterez de mes nouvelles à Venise. Vous voyez que je suis heureuse. Où étiez-vous hier?

— Ici.

— Et vous ne m'avez pas vue?

— Si fait, mais votre autre oncle qui est là...

— Eh bien! lui dis-je en riant, mon cher cousin, reconnaissons-nous, et embrassez-moi. Marcoline, je vous fais compliment de ce que vous avez un oncle si honnête homme.

— Oh! le beau moment! » s'écria M. Querini.

Et tous les autres de répéter : « *Bien beau! bien beau!* »

Le nouvel oncle Mathieu s'en alla, et nous nous mîmes à table, mais tous dans une disposition d'esprit bien différente de la veille. Marcoline portait sur ses traits un mélange indéfinissable de regret et de ce bonheur que cause aux belles âmes le souvenir de la patrie. M. Querini avait l'air de l'admiration, et décelait cette confiance de réussite qui donne au regard cette assurance calme particulière au sentiment d'une bonne action. M. de Morosini avait la mine d'un observateur satisfait. Les au-

tres étaient attentifs et curieux ; ils écoutaient avec intérêt le dialogue, dévoraient les mots que Marcoline laissait échapper avec une grâce parfaite. Pour moi, je devais paraître divers, selon la connaissance plus ou moins rapprochée que chacun avait et de l'histoire et de l'intrigue.

Après le premier service, il y eut un peu plus d'unisson dans les esprits, et M. de Morosini dit à Marcoline que, si elle retournait à Venise, elle pouvait être certaine d'y trouver un époux digne d'elle.

« Pour être digne de moi, dit cette adorable créature, il faudrait que j'en fusse juge.

— Mais on peut aussi s'en rapporter aux personnes sages qui s'intéressent sincèrement au bonheur des deux parties.

— Pardonnez-moi, si je ne partage pas votre manière de voir. Si jamais je me marie, il faut que l'époux de mon choix me plaise avant le mariage.

— Qui vous a insinué cette maxime ? dit M. Querini.

— Mon oncle Casanova, qui, en deux mois que j'ai eu le bonheur de vivre avec lui, m'a, je crois, enseigné toute la science du monde.

— J'en fais mon compliment au maître et à l'élève ; mais, ma chère Marcoline, vous êtes trop jeunes l'un et l'autre pour connaître toute la science du monde. Cette science est la morale, et elle ne s'apprend pas en deux mois.

— Ce que vient de vous dire Son Excellence, dis-je alors, en m'adressant à Marcoline, est très vrai. En matière de mariage, il faut s'en rapporter beaucoup à de sages amis, car la plupart des mariages qui ne sont que le produit d'un goût réciproque sont malheureux.

— Voilà, mon aimable Marcoline, lui dit Querini, une remarque qui est de la bonne science. Mais dites-moi,

d'après vos maximes, quelles sont les qualités que vous voulez trouver dans l'époux que vous choisirez?

— Je serais embarrassée de vous le dire; mais je les lui supposerais toutes dès l'instant où il me plairait.

— Et si c'était un mauvais sujet.

— Assurément il ne me plairait pas, et voilà pourquoi je suis résolue à ne jamais épouser un homme que je n'aurai pas bien étudié.

— Et si vous vous trompiez?

— Je pleurerais mon erreur en secret.

— Et la misère?

— Elle ne peut pas la craindre, monseigneur, lui dis-je; car elle est sûre d'avoir cinquante écus par mois pour tout le temps de sa vie.

— Ah! cela change bien la thèse. S'il en est ainsi, ma belle amie, vous avez un grand privilège; car vous pouvez vivre à Venise parfaitement indépendante.

— Il me semble à moi que, pour y vivre honorablement, je ne saurais me passer de la protection d'un seigneur tel que Votre Excellence.

— Quant à cela, chère Marcoline, venez à Venise, et je vous donne ma parole d'honnête homme de faire pour vous tout ce qui pourra dépendre de moi. Mais, permettez-moi cette question, comment êtes-vous sûre de ces cinquante écus par mois? Vous riez?

— Je ris parce que je suis une étourdie qui ne s'intéresse pas de ses propres affaires. Mon ami vous dira tout.

— Vous n'avez pas plaisanté? me dit alors le bon vieillard.

— Non seulement, dis-je, Marcoline a un capital en argent comptant, lequel, en rente viagère, peut lui donner au delà de la somme que j'ai annoncée; mais elle a encore des effets de prix. Votre Excellence sentira d'autant mieux qu'elle a parfaitement bien fait de dire qu'il

lui faut à Venise la protection de Votre Seigneurie, puisqu'il faut veiller à bien placer les capitaux. Ces capitaux sont entre mes mains, et si ma chère Marcoline le veut, elle peut les avoir en moins de deux heures.

— Cela suffit. Il faut donc, ma chère fille, partir pour Venise, et cela après-demain. Je vois Mathieu qui ne se sent pas d'aise : il est tout prêt à vous recevoir.

— J'aime mon oncle Mathieu ; j'ai pour lui la plus tendre estime ; mais ce n'est pas à lui que Votre Excellence doit me confier, si je me détermine à partir.

— Et à qui donc ?

— A vous-même, monseigneur ; Votre Excellence a bien voulu me nommer trois fois du doux nom de sa chère fille ; qu'elle daigne me mener à Venise comme un bon père, et je suis prête à la suivre ; sinon, je déclare positivement que je ne quitterai point l'homme auquel je dois tout ; et que nous partirons après-demain pour Londres. »

A ce discours qui me ravissait d'aise, tout le monde s'entre-regardait en silence ; chacun semblait épier les paroles que M. Querini allait prononcer, et on sentait qu'il était trop avancé pour reculer. Cependant le vieillard gardait le silence ; en sa qualité de dévot, il craignait peut-être ou de se laisser aller à un mouvement d'innocente volupté, ou de donner occasion qu'on le crût : et chacun de se taire comme lui et de manger par contenance.

Mathieu faisait son office d'une main tremblante ; Marcoline seule montrait un calme ravissant. On servit le dessert, sans que personne eût encore ouvert la bouche. Tout à coup cette étonnante fille, élevant la voix avec un air d'humilité et d'inspiration, se mit à dire, comme s'adressant à elle-même :

« Il faut adorer la Providence divine, mais après l'effet ;

car. avant, personne ne peut, dans ce monde, juger ni du bien ni du mal!

— A quel propos, ma chère fille, faites-vous cette réflexion? dit M. Querini; et pourquoi me baisez-vous la main en ce moment?

— Je vous baise la main parce que vous venez de m'appeler votre chère fille pour la quatrième fois. »

Cet à-propos plein de finesse excita un rire général d'approbation et ramena la gaieté; mais M. Querini, n'oubliant pas l'exclamation de Marcoline sur la Providence, l'invita à s'expliquer.

« J'ai dit cela par inspiration, et cette pensée est le résultat d'un examen que je faisais de moi-même. Je me porte bien, j'ai appris à vivre, je n'ai que dix-sept ans, et, en deux mois, je suis devenue riche par des moyens honnêtes et loyaux. Je suis heureuse, car j'ai le sentiment de mon bonheur ; mais je dois tout cela à la plus grande faute qu'une honnête fille puisse faire. Je trouve dans tout cela de nombreux sujets de m'humilier devant la divine Providence en adorant mille fois ses décrets.

— Vous avez raison, ma chère enfant; mais vous ne devez pas moins vous repentir de la faute que vous avez faite.

— Voilà le point qui m'embarrasse; car, pour m'en repentir, il faut que j'y pense, et quand j'y pense, je ne puis trouver le motif de m'en repentir. Il faudra pour cela que je consulte quelque grand théologien.

— Cela n'est pas nécessaire, ma chère; vous avez l'esprit clair et le cœur bon; je me charge de vous enseigner en route comment cela s'arrange. Quand on se repent, il n'est pas nécessaire de penser au plaisir que nous a fait éprouver l'objet de notre repentir. »

En devenant apôtre, le bon M. Querini devenait pieusement amoureux de sa belle prosélyte. En sortant de ta-

ble, il disparut quelques instants, puis, quand il fut rentré, il dit à Marcoline que s'il avait une jeune personne à reconduire à Venise, il ne le ferait qu'en la confiant aux soins de la dame Veneranda, sa gouvernante, digne femme en laquelle il avait placé toute sa confiance.

« Je viens de lui parler, et si vous voulez venir, tout est fait. Vous coucherez avec elle, si cela vous convient, et vous mangerez avec nous jusqu'à Venise : là, je vous remettrai moi-même entre les mains de votre mère, en présence de votre oncle. Que dites-vous de cet arrangement?

— Je le trouve parfait.

— Allons voir la dame Veneranda.

— Volontiers.

— Casanova, venez avec nous. »

Je vis une véritable femme canonique dont Marcoline ne pouvait point devenir amoureuse à sa façon, mais dont l'air était sensé et les manières fort honnêtes. M. Querini lui dit en notre présence tout ce qu'il venait de dire à sa nouvelle protégée, et la duègne lui assura qu'elle aurait pour la demoiselle toutes les attentions d'une bonne gouvernante. Marcoline l'embrassa en l'appelant sa bonne mère, et se la rendit ainsi tout à fait favorable. Nous rejoignîmes la compagnie, qui, à l'envi, félicita mon amie de l'avoir pour compagne de voyage.

« Il faut, dit M. Querini, que je pense à placer mon maître d'hôtel dans une autre voiture, car la calèche n'est que pour deux personnes.

— Votre Excellence, repris-je, n'a pas besoin d'y penser, car Marcoline a sa voiture, et la dame Veneranda s'y trouvera très à son aise. Vous pourrez aussi y faire placer ses malles.

— Tu veux donc, mon cher ami, me dit Marcoline,

me faire aussi présent de ta voiture? C'est beaucoup trop de bienfaits! »

Je ne puis lui répondre, tant j'étais attendri. Je me retournai et j'allai essuyer mes larmes dans l'embrasure d'une fenêtre. L'instant d'après, étant venu rejoindre la société, je ne vis plus Marcoline, et M. Morosini, vivement attendri aussi, me dit qu'elle était allée parler à la dame Veneranda. Tout le monde était triste, et devinant que c'était mon émotion qui en était la cause, je me mis à parler de l'Angleterre, où j'allais dans l'intention de faire fortune, moyennant un projet que j'avais conçu et dont l'exécution ne dépendait que du ministre lord d'Egremont. M. de Morosini me dit qu'il me donnerait une lettre pour lui, et une autre pour M. Zuccata, résident pour la république de Venise. Ne craignez-vous pas, lui dit Querini, de vous compromettre auprès des inquisiteurs d'État en recommandant M. Casanova? Morosini lui répondit froidement que, les inquisiteurs ne lui ayant point communiqué le crime dont j'étais coupable à leurs yeux, il ne croyait pas devoir se rendre solidaire de leur jugement.

Le vieux Querini, méticuleux et très borné, secoua la tête et ne dit plus rien.

Marcoline revint en cet instant, et chacun put remarquer qu'elle avait pleuré. J'avoue que mon amour-propre fut aussi satisfait de cette marque de ses regrets que ma tendresse : tel est l'homme, et tel, sans doute, est le lecteur, qui peut-être me blâme.

Cette charmante fille, dont, après tant d'années, je conserve un si vif souvenir, malgré la vieillesse qui devrait m'avoir desséché, si le cœur vieillissait, vint à moi affectueusement, en me demandant si je ne voudrais pas la reconduire au Parc, parce qu'elle avait besoin de faire sa malle. Nous partîmes de suite, mais après avoir pro-

mis de dîner ensemble le lendemain, peut-être pour la dernière fois, avaient ajouté affectueusement nos amphitryons.

J'étais tout en larmes en arrivant dans mon appartement. Je donnai ordre à Clairmont de faire visiter la voiture et de la mettre en ordre pour un long voyage; puis, m'étant déshabillé à la hâte, je me jetai sur mon lit en robe de chambre, et là je me livrai aux larmes comme si l'on m'eût arraché un bien qu'il m'eût été impossible de défendre. Marcoline, mille fois plus raisonnable que moi, me disait, pour me consoler, tout ce que la raison et la tendresse peuvent inspirer; mais je trouvais un je ne sais quel plaisir à me tourmenter, que ses paroles ne faisaient qu'augmenter mon désespoir. « Songe, me disait cette adorable fille, que ce n'est pas moi qui te quitte, que c'est toi qui me renvoies, que mon bonheur serait de passer mes jours avec toi et que tu n'as qu'un mot à dire pour que toute cette comédie se termine sans dénouement. »

Je sentais que tout cela était vrai, que mon amour était d'accord avec ses vœux; mais une fatalité qui m'a toujours dominé, la peur, peut-être, d'une obligation qui m'aurait lié, peur innée et dont je ne me rendais pas compte, mais qui agissait en moi; enfin l'hypocrisie d'un esprit libertin qui court, malgré lui, malgré sa réflexion, au moins, plutôt vers le changement que vers de nouveaux plaisirs : en un mot, tout me faisait persister et dans ma résolution et dans ma tristesse.

Vers les six heures, MM. Morosini et Querini entrèrent dans la cour, et s'arrêtèrent à considérer ma voiture, que le charron examinait. Ils parlèrent à Clairmont, puis ils vinrent nous faire visite. « Grand Dieu ! » dit M. Querini, en voyant la quantité de boîtes que Marcoline devait placer sur la voiture ; et quand il sut que c'était

celle qu'il venait de voir, il en exprima sa surprise : c'était au fait une fort belle voiture.

M. de Morosini dit à Marcoline que si elle voulait la lui vendre dès qu'elle serait à Venise, il lui en donnerait mille ducats ; ce qui fait trois mille francs de France, car le ducat de Venise n'est que le quart de celui de Hollande.

« Vous pourrez lui en donner le double, dis-je, car elle en vaut trois mille.

— Nous nous arrangerons, » dit-il.

Et Querini ajouta :

« Ce sera une bonne augmentation au capital. »

Après plusieurs propos plaisants ou polis, je dis à M. Querini que le lendemain je lui remettrais une lettre de change de cinq mille ducats, lesquels réunis à trois ou quatre mille qu'elle pouvait facilement retirer de la vente de divers bijoux de prix, et aux mille de la voiture, feraient à Marcoline un capital de neuf à dix mille ducats dont les intérêts lui assureraient une noble existence.

Le lendemain matin, je pris chez M. Bono une lettre de change à l'ordre de M. Querini, et à l'heure du dîner, Marcoline la remit à son nouveau protecteur, qui lui en donna une quittance en bonne forme. M. Morosini me donna les lettres qu'il m'avait promises, et le départ fut fixé pour le jour suivant à onze heures. Le lecteur sentira que le dîner ne fut pas un repas de noces. Marcoline abattue, moi sombre comme un Anglais hypocondre, nous donnâmes à tout le monde un ton plus convenable à un enterrement qu'à une réunion d'amis.

Je ne dirai pas ici quelle nuit je passai dans les bras de cette sylphide, car je n'aurais pas des couleurs pour en rendre le ton. Elle ne cessait de me répéter comment je pouvais être ainsi le bourreau de moi-même, et elle

avait raison, car je ne le comprenais pas plus qu'elle. Mais que de fois dans ma vie n'ai-je pas fait des choses ou à regret, ou auxquelles je ne comprenais rien, et comme poussé par une force occulte à laquelle je me plaisais à ne pas résister!

M'étant habillé en bottes et éperons, et ayant dit à Clairmont de n'être pas inquiet s'il ne me voyait pas revenir le soir, je pris Marcoline et nous nous rendîmes en voiture chez les ambassadeurs. Nous déjeunâmes ensemble, assez silencieusement, car Marcoline avait constamment la larme à l'œil, et tout le monde respectait sa tristesse, que l'on estimait légitime; car on appréciait ma noble conduite envers cette délicieuse créature. Après le déjeuner, nous partîmes, et je me mis sur le devant de la voiture, ayant en face Marcoline et la dame Veneranda, qui, en toute autre circonstance, m'aurait fait rire de la voir se rengorger dans un équipage plus beau que celui des ambassadeurs. Elle ne tarissait pas sur la beauté et les commodités de la voiture, et nous amusait en nous répétant que son maître avait bien raison de dire qu'on la prendrait en route pour l'ambassadrice. Malgré cette diversion comique, nous fûmes fort tristes, Marcoline et moi, tout le long de la route. M. Querini, qui n'aimait pas à voyager la nuit, fit arrêter à Pont-de Beauvoisin à neuf heures du soir, et après un mauvais souper chacun gagna sa chambre, pour être prêt le matin au point du jour. Marcoline devant coucher avec Veneranda, je l'accompagnai, et cette bonne dame se coucha sans façon, nous tourna le dos et se mit si près de la ruelle, que le lit offrait encore de la place pour deux; mais dès que Marcoline fut couchée, je me plaçai sur une chaise, et mettant ma tête sur le chevet, à côté de la belle figure de mon amie, nous passâmes la nuit à mêler nos larmes et nos soupirs.

Veneranda, qui avait dormi d'un profond sommeil, fut fort surprise, le matin quand je l'appelai. de me voir dans la même posture où elle m'avait vu mettre le soir. Cette femme était fort dévote, mais chez les femmes, la piété le cède facilement à la pitié ; et, en se retirant au bord du lit, elle avait eu l'intention de me procurer une dernière nuit d'amour dont ma tristesse m'empêcha de profiter.

J'avais commandé le soir un cheval de selle pour l'instant où les voyageurs monteraient en voiture. Après avoir pris à la hâte une tasse de café, nous descendîmes, et, tout le monde étant prêt, nous nous adressâmes des vœux réciproques; puis, ayant placé Marcoline dans sa voiture où je l'embrassai pour la dernière fois, et que je n'ai revue que onze ans plus tard, je montai à cheval, attendant auprès de la portière le coup de fouet du postillon, pour m'élancer à bride abattue sur la route que j'avais parcourue la veille. J'allais en désespéré, car il me semblait que je devais, pour me soulager, crever le cheval et me tuer moi-même. Mais la mort ne vient jamais quand un malheureux la désire, si ce n'est dans la fable du bonhomme La Fontaine. Je fis en six heures, sans m'arrêter, excepté pour changer de cheval, les dix-huit lieues qui séparent Pont-de-Beauvoisin de Lyon. Je ne me donnai que le temps de me déshabiller à la hâte, et je me jetai dans le malheureux lit où, trente heures plus tôt, je jouissais de toutes les délices de l'amour, espérant retrouver en songe une réalité dont je déplorais la perte. Il n'en fut pas ainsi, car je dormis d'un sommeil et profond et paisible, et ne m'éveillai qu'à huit heures. J'en avais dormi d'un trait environ dix-neuf

Ayant sonné Clairmont, je lui ordonnai de m'apporter à déjeuner, et je dévorai, sans examen, tout ce qu'il me servit en viandes et en vins. Quand mon estomac fut

restauré, je me rendormis et ne sortis du lit que le lendemain matin, parfaitement rétabli et en état de pouvoir supporter l'existence.

Trois jours après le départ de Marcoline, ayant acheté une bonne voiture à deux roues, montée sur des ressorts qu'on appelait *Amadis*, et parfaitement commode, j'envoyai mes malles à Paris par la diligence. Je n'avais gardé dans un porte-manteau que les effets les plus nécessaires; car je voulais partir le lendemain en robe de chambre et en bonnet de nuit, décidé que j'étais à ne sortir de mon solitaire qu'après avoir parcouru cinquante-huit postes sur la plus belle route de l'Europe. En voyageant seul et dans un profond négligé, il me semblait que je rendais hommage à ma chère Marcoline que je ne pouvais pas oublier. Mais que de fois j'ai compté sans mon hôte!

J'arrangeais mes bijoux dans ma cassette, quand Clairmont vint m'annoncer un marchand et sa fille, jolie personne, que j'avais remarquée en passant pendant le dîner : car depuis le départ de ma belle Vénitienne, je mangeais à table d'hôte pour me distraire.

Les ayant fait entrer, pendant que je fermais ma cassette, le père m'adressa poliment la parole, en me disant :

« Monsieur, je viens vous demander une grâce qui ne vous coûtera qu'un peu d'incommodité, et qui m'obligera infiniment, ainsi que ma fille.

— Que puis-je faire pour vous? je pars demain au point du jour.

— Je le sais, monsieur, car vous l'avez dit à table; mais nous serons prêts à toute heure. Daignez prendre ma fille dans votre solitaire; je payerai, comme de raison, un troisième cheval, et je courrai à franc étrier.

— Il y a apparence que vous n'avez pas vu ma chaise.

— Pardonnez-moi, je l'ai vue. C'est un solitaire, mais le siège a beaucoup de fond, et en vous tenant un peu en dedans, elle pourra très bien s'arranger sur le bord, car elle est mince. C'est une importunité, je le sens; mais si vous pouviez imaginer le bien que vous nous ferez par cette complaisance, je suis sûr que vous ne nous la refuseriez pas. Toutes les places sont prises à la diligence jusqu'à la semaine prochaine, et si dans six jours je ne suis pas à Paris, je perds mon pain. Si j'étais riche, je prendrais la poste, mais cela me coûterait quatre cents francs, et je ne puis faire cette dépense. Le seul parti qui me reste à prendre est de partir demain par la diligence, en me faisant lier sur l'impériale avec ma fille. Voyez, monsieur, cette idée la fait pleurer, et je ne suis guère moins triste qu'elle. »

Je regarde la jeune fille avec attention, et je la trouve trop bien, pour que, voyageant seul avec elle, je pusse me tenir dans les bornes de la simple politesse. J'avais l'âme triste, et le martyre que j'avais enduré en me séparant de Marcoline m'avait inspiré le projet d'éviter toute occasion de contracter des engagements qui pussent avoir des suites. Je croyais ce parti nécessaire à mon repos.

« Cette fille, me disais-je, peut, pour mon malheur, avoir tant de charmes dans l'esprit ou dans le caractère, que je pourrais en devenir amoureux, si j'avais la faiblesse de céder à ce qu'on me demande; et je ne le veux pas. »

M'adressant alors au père, sans regarder la demoiselle, je lui dis :

« Votre situation, monsieur, me fait la plus grande peine, mais je ne saurais y remédier, tant j'y vois d'inconvénients.

— Vous pensez peut-être, monsieur, que je ne pourrai

point résister à courir tant de postes de suite; mais ne craignez rien.

— Le cheval peut s'abattre, vous pouvez vous faire du mal; et si cela arrivait, je me connais : il faudrait que je m'arrêtasse, malgré vous; et je suis pressé. Si cette raison-là ne vous paraît pas assez puissante, j'en suis fâché; car, pour moi, elle me paraît sans réplique.

— Hélas! monsieur, courons ce risque.

— Il y en a un plus grand que je ne crois pas devoir vous dire. Enfin, monsieur, c'est impossible.

— Au nom du ciel, monsieur, me dit la demoiselle avec un ton de voix et un regard suppliant capables de briser un cœur de pierre, empêchez-moi d'aller sur cette fatale impériale, dont l'idée seule me fait frémir; car, quoique liée, j'aurai peur à mourir, et puis l'espèce d'opprobre qui s'attache, peut-être sottement, à voyager ainsi, me donne le frisson. Daignez m'accorder cette grâce! je me tiendrai assise à vos pieds afin de ne vous incommoder que le moins possible.

— C'en est trop! vous ne me connaissez pas, mademoiselle. Je ne suis ni cruel ni impoli, et surtout avec votre sexe, quoique ma résistance puisse vous faire penser le contraire. Si je me rendais à vos désirs, vous pourriez en avoir du regret, et je ne veux pas que cela soit. »

Me tournant alors vers le père :

« Une calèche de poste coûte six louis. Les voilà. Je vous prie de les accepter. Je différerai mon départ de quelques heures, s'il le faut, pour répondre de la chaise, si vous n'êtes point connu; puis voilà encore quatre louis pour un cheval de plus que l'on vous fera prendre sans doute. Quant au surplus, vous l'auriez dépensé en prenant deux places dans la diligence.

— Monsieur, je rends hommage à votre vertu et j'admire votre générosité; mais, quoique plein de recon-

naissance, je ne puis accepter le don que vous voulez me faire. Je n'en suis pas digne, et je le serais moins si je l'acceptais. Adèle, sortons. Pardon, monsieur, si notre importunité vous a fait perdre une demi-heure. Allons, ma pauvre enfant!

— Attendez un moment, mon père. »

Adèle le pria d'attendre, parce que les larmes la suffoquaient. Ce tableau me mit en fureur; mais ayant rencontré les beaux yeux de cette jeune personne, je ne pus fermer mon cœur à la pitié qu'elle m'inspira, et je lui dis :

« Apaisez-vous, mademoiselle. Il ne sera pas dit que j'aie pu être insensible aux pleurs de la beauté. Je cède, car sans cela je ne pourrais pas dormir. Mais j'exige une chose, dis-je en parlant au père; vous ne trouverez pas mauvais de monter derrière ma voiture.

— J'y monterai très volontiers, mais votre domestique?

— Il me précède à franc étrier. Ainsi tout est arrangé. Allez vous coucher, et soyez prêts à six heures.

— Nous le serons, monsieur, mais vous me permettrez de payer un cheval?

— Vous ne payerez rien, cela me déshonorerait, et je vous prie de ne pas insister; car, comme vous m'avez dit que vous êtes pauvre, ce qui n'est pas une honte, je vous dirai que je suis riche, ce qui n'est un mérite que lorsqu'on s'en prévaut pour faire du bien. Il est donc naturel que je paye et que vous ne payiez pas.

— Je cède, monsieur, mais je payerai le cheval pour ma fille.

— Encore moins. Ne marchandons pas, je vous prie, et allons nous coucher. Je vous déposerai à Paris l'un et l'autre, sans qu'il vous en coûte une obole, et là vous

me remercierez, si vous voulez. Le marché ne peut avoir lieu qu'à ces conditions. Tenez, voilà Mlle Adèle qui rit, et cela me paye assez.

— Je ris du bonheur de me voir délivrée de la funeste impériale.

— Je comprends cela, et j'espère que vous ne pleurerez pas dans ma chaise, car je vous préviens que j'abhorre la tristesse. »

J'allai me coucher, soumis à ma destinée. Je pressentais que je ne pourrais résister aux charmes de cette nouvelle beauté, et je m'arrangeai pour ne point prolonger la tentation au delà de deux jours. Cette Adèle si jolie, aux yeux bleus admirablement bien fendus, au teint de lis et de rose, à la bouche mignonne et parfaitement meublée, au corsage délicat encore, mais qui promettait un superbe développement, car elle était aux confins de l'adolescence.... Que de motifs pour prévoir une nouvelle chute! Je me couchai en remerciant mon bon génie du soin qu'il prenait de m'empêcher d'avoir de l'ennui pendant ce court voyage.

Un moment avant le départ, le père vint me demander s'il me serait égal de passer par le Bourbonnais ou par la Bourgogne.

« Cela m'est égal. Et vous, préférez-vous l'une à l'autre?

— En passant à Nevers, je pourrais recevoir une petite somme.

— Nous prendrons donc la route du Bourbonnais. »

L'instant d'après, Adèle, simplement vêtue, mais très propre, vint me souhaiter le bonjour d'un air de contentement, en me disant que son père prendrait le parti de mettre derrière la voiture une petite malle dans laquelle étaient leurs hardes; et, me voyant affairé à mettre quelques effets en ordre, elle me demanda si elle pou-

vait m'être utile. « Non, lui dis-je, mais prenez un siège. » Elle s'assit, mais de cet air timide et embarrassé qui me déplaît, parce qu'il semble exprimer le sentiment de la dépendance. Je le lui dis avec douceur et encourageai à prendre du café avec moi, ce qu'elle fit, n perdant de son embarras.

Nous allions descendre quand un homme vint me dire ue les lanternes ne tenaient pas aux ressorts, et que je erdrais l'enchâssement des bougies, si je ne les faisais point raccommoder. Il m'offrit de les remettre en bon état en une heure. J'étais enragé. J'appelai Clairmont pour le gronder, mais il s'excusa en disant qu'il n'y manquait rien, et qu'il fallait que cet homme, en les visitant sans ordre, les eût dérangées exprès, pour avoir occasion de gagner de l'argent. C'était à la lettre. Comme je connaissais cette ruse, j'appelai cet homme fripon, et lui m'ayant répondu un peu trop à la française, je lui donnai des coups de pied, en tenant un pistolet à la main.

Il s'en va en jurant, et au bruit que nous faisions, l'hôte monte, accompagné de cinq ou six personnes. Tout le monde me donne raison, mais je n'en suis pas moins obligé de perdre deux heures, car il n'était pas prudent de voyager la nuit sans lumière.

Un autre lanternier est aussitôt appelé; il visite le dommage et rit de la friponnerie flagrante de son confrère.

« Puis-je faire emprisonner le coquin, dis-je à l'hôte? c'est une satisfaction qu'il me faut, dût-il m'en coûter deux louis!

— Deux louis! monsieur? Vous allez être servi dans l'instant. »

Je rugissais de colère, sans prendre garde à Adèle à qui je faisais peur. Voilà un commissaire qui vient s'informer

du fait, qui entend des témoins et dresse procès-verbal.

« Monsieur, me dit-il, combien votre temps vaut-il par heure ?

— Je le taxe à l'anglaise : cinq louis. »

En achevant, je glisse deux louis dans la main du commissaire, qui se hâte d'écrire vingt louis d'amende pour le lanternier, puis il part en me disant :

« Votre homme, monsieur, sera en prison dans dix minutes. »

Je respire, et ma vengeance accomplie, je me calme. Alors je m'avise de demander pardon à Mlle Adèle, qui, fort embarrassée de savoir en quoi je l'avais offensée, me demandait pardon à son tour. C'était un moment d'embarras qui pouvait amener un commencement de tendresse, quand le père entra en m'annonçant que le lanternier était en prison, et que tout le monde me donnait raison.

« Pour moi, dit-il, je certifierai que le coquin a cassé les ressorts.

— Vous l'avez donc vu ?

— Non. Mais c'est égal, car tout le monde assure que c'est lui. »

Cette naïveté me mit de bonne humeur, et m'étant assis en riant, je fis quelques questions oiseuses à Moreau, père d'Adèle, qui m'apprit qu'il était veuf, qu'Adèle était son unique enfant, qu'il allait à Louviers se placer dans une fabrique, et mille bagatelles pareilles.

Il y avait une heure que je m'amusais du comique de l'aventure, quand la scène devint pathétique, et voici comment. Deux femmes en larmes, l'une tenant un bambin à la mamelle, et suivies de quatre marmots qu'on aurait pu enfermer sous un boisseau, se presentent et, se mettant à genoux, me présentèrent un tableau lamentable qui me fit deviner de suite ce qu'elles

venaient me demander. C'étaient la mère, la femme et les enfants du délinquant. La pitié ne tarda pas à pénétrer dans mon cœur, et d'autant plus facilement que ma colère étant apaisée par la satisfaction d'une vengeance complète, je n'avais plus aucun motif de persister dans mon ressentiment; mais la femme faillit me remettre en fureur en me disant que j'avais été trompé, que son mari était un honnête homme, et que tous ceux qui l'avaient accusé étaient des coquins.

La mère, voyant l'orage près d'éclater, s'y prit d'une manière plus adroite. Elle me dit qu'il était possible que son fils eût fait la friponnerie, mais que je devais la lui pardonner, parce qu'il ne pouvait y avoir été porté que par la misère, n'ayant pas de pain à donner à ses enfants. Elle ajouta :

« Mon bon monsieur, ayez pitié de nous, qui n'avons que lui pour soutien; daignez faire une bonne action en le rendant à la liberté; car, hélas! il restera en prison toute sa vie, puisque, lors même que nous vendrions nos lits, nous ne serions jamais en état de vous payer.

— Brave femme, je lui pardonne pour ce qui me regarde. Voilà mon désistement par écrit : faites le reste avec le commissaire, car je ne veux plus voir personne. »

Je lui donnai en même temps un louis pour s'acheter des vivres, et je lui intimai de sortir, ne voulant pas qu'elle me fatiguât de ses remerciements. Quelques instants après, le commissaire vint me faire signer son registre et je dus encore payer les frais. Les lanternes raccommodées pour douze francs, et l'affaire m'ayant coûté quatre ou cinq louis, je montai dans mon solitaire vers les neuf heures.

Adèle fut obligée de s'asseoir entre mes jambes, mais elle se tenait mal à l'aise. Je l'engageai à s'approcher afin d'être mieux d'aplomb; mais, ne pouvant s'appuyer

que sur moi, je n'osai point l'exciter à le faire, car la position aurait été de prime abord un peu trop scabreuse. Le père Moreau se plaça sur le siège de derrière, et Clairmont allant à cheval, nous étions tête à tête ou plutôt tête à dos et forcés à un contact ininterrompu. Dans cette position, je fis jaser cette jeune fille jusqu'au premier relai, mais sans aucune malice, et dans le seul but de passer le temps.

Nous étions descendus pendant qu'on relayait, et lorsque nous remontâmes en voiture, Adèle, obligée de lever fortement la jambe, me laissa voir une culotte noire. J'ai toujours eu de l'horreur pour les femmes culottées, mais surtout pour une culotte noire.

« Moreau, dis-je au père qui l'aidait par derrière, votre fille m'a montré sa culotte noire. »

Adèle rougit, et le père répliqua en riant :

« C'est fort heureux pour elle qu'elle ne vous ait montré que cela. »

Cette réponse me plut ; mais la maudite culotte m'avait tellement offusqué la vue que j'en devins tout morose. Je crus y voir une idée offensante, un moyen de défense : choses fort raisonnables sans doute, mais que je trouvais déplacées dans une jeune fille qui ne devait point soupçonner le danger, ou qui devait bien se garder de le laisser penser. Comme je ne pouvais ni lui rien reprocher ni vaincre l'humeur qui s'était emparée de moi, je me contentai d'être poli, mais je ne lui parlai plus, jusqu'à Saint-Simphorien, que pour la prier de s'asseoir plus commodément ; tandis que jusqu'au moment où la fatale culotte s'était manifestée à mes regards, je l'avais amusée par ces riens de bonne compagnie qui font passer le temps sans fatiguer l'esprit.

En arrivant à Saint-Simphorien, je dis à Clairmont de nous devancer, de me faire préparer un bon souper

pour trois à Roanne, et d'aller se coucher jusqu'à la pointe du jour. Vers le milieu du chemin, Adèle me dit qu'il fallait qu'elle m'incommodât, puisque je n'étais plus aussi gai que je l'avais été. Je lui assurai que non, et que je ne me tenais si tranquille que pour la laisser dans un repos parfait.

« Je vous suis bien reconnaissante de votre intention, me dit-elle ; mais vous avez bien tort de croire qu'en me parlant vous puissiez troubler mon repos. Souffrez que je vous dise ce que je pense ; vous ne me dites pas la véritable raison de votre changement d'humeur.

— Et croyez-vous en connaître la véritable raison?

— Oui, ou au moins je l'imagine.

— Eh bien, dites-la-moi.

— C'est depuis que vous avez vu mes culottes.

— C'est vrai; ces culottes noires m'ont mis du noir dans l'âme.

— J'en suis fâchée ; mais avouez que je ne pouvais pas deviner, d'abord que vous verriez mes culottes, et puis que la couleur noire vous déplaisait.

— C'est encore très vrai; mais, le hasard m'ayant fait découvrir la chose, vous pardonnerez aussi l'effet qu'elle a produit sur moi. Ce noir m'a donné des idées lugubres, tandis que le blanc m'en aurait inspiré de riantes. Portez-vous toujours ce vilain vêtement?

— C'est la première fois.

— Vous voyez donc bien qu'en en mettant aujourd'hui, vous avez fait une action inconvenante.

— Inconvenante?

— Oui, selon moi. Écoutez, Adèle ; qu'auriez-vous dit si, ce matin, j'avais mis des jupes? Vous auriez trouvé la chose inconvenante. Vous riez?

— Excusez, et permettez-moi de rire, car je n'ai jamais rien entendu de plus plaisant. Au reste, vous avez

tort d'établir cette comparaison, qui n'est pas juste : car tout le monde vous aurait vu en jupes, ce qui aurait été ridicule, tandis que personne ne pouvait deviner que j'eusse des culottes. »

Je cédai à cette analyse, charmé de trouver en cette jeune personne assez d'esprit pour démasquer le sophisme; mais je continuai à être sobre de paroles.

A Roanne, nous eûmes un assez bon souper, et Moreau, sentant bien que sans Adèle il n'aurait ni soupé avec moi ni voyagé gratis, fut enchanté quand je lui dis que sa fille, bien loin de me gêner, me tenait très bonne compagnie. Je lui rendis compte de notre discussion sur les culottes, et il donna tort à sa fille, en riant comme un bienheureux. Je l'édifiai après souper, en lui disant qu'il coucherait, avec sa fille, dans la chambre où nous étions et dans laquelle se trouvaient deux lits, et que j'irais passer la nuit dans un cabinet voisin.

Le lendemain, au moment du départ, Clairmont me dit qu'il me devancerait pour préparer ma couchée, ajoutant que, puisque nous avions perdu une nuit, nous ne risquions rien d'en perdre une seconde.

Cette sortie de mon fidèle Clairmont me fit voir qu'il commençait à sentir le besoin de repos, et sa santé m'était chère. Je lui dis de s'arrêter à Saint-Pierre-le-Moutier et d'avoir soin que je trouvasse un bon souper. Quand nous fûmes en voiture, Adèle me remercia.

Vous n'aimez donc pas à aller la nuit? lui dis-je.

— Cela me serait égal, si je n'avais pas peur de m'endormir et de tomber sur vous.

— Vous me porteriez bonheur, ma chère Adèle. Une jolie fille comme vous est un agréable fardeau. »

Elle ne me répondit rien, mais elle me comprit ; ma déclaration était faite ; mais, pour me l'assurer douce comme un agneau, je devais la voir venir. Je gardai de

nouveau le silence, jusqu'à ce que nous arrivâmes auprès de Varennes. Là je lui dis :

« Si je savais, ma chère Adèle, que vous voulussiez manger un poulet d'aussi bon appétit que moi, nous dînerions ici.

— Essayez, et je tâcherai de vous tenir tête. »

Nous dînâmes bien et bûmes mieux, de sorte que nous en partîmes un peu gris. Adèle, qui buvait du vin deux ou trois fois par an, riait de ne pouvoir se tenir debout, et n'était pas sans inquiétude. Je la consolai en lui disant que les fumées du champagne n'étaient pas de longue durée ; mais bientôt, résistant au sommeil de toutes ses forces et ne pouvant le vaincre, elle laissa tomber sa jolie tête sur ma poitrine et dormit profondément pendant deux heures. Je la respectai soigneusement, quoique je ne pusse résister au désir de m'assurer que le vêtement qui m'avait tant déplu avait entièrement disparu.

Pendant qu'elle dormait, je m'enivrais de volupté, en voyant sa gorge naissante se débattre contre les entraves qui la tenaient légèrement prisonnière; mais j'imposais un frein à mes désirs, d'autant plus que la découverte que j'avais faite de la disparition de la culotte ne me laissait aucun doute que je trouverais Adèle soumise, dès que je voudrais l'attaquer. Cependant je voulais qu'elle se livrât d'elle-même ou qu'au moins elle vînt au-devant de sa défaite; et je savais que pour cela je n'avais qu'à lui faciliter la voie.

Quand elle s'éveilla, sa surprise fut extrême de se trouver entre mes bras; elle se confondait en excuses, et je crus, pour la mettre à son aise, devoir lui donner un tendre baiser. Ce moyen fit effet, et le lecteur n'aura pas besoin que je le lui dise; car qui n'a éprouvé la puissance d'un baiser donné en certaines circonstances.

Comme sa robe était un peu dérangée, elle voulut la rajuster, mais nous étions gênés, et par un mouvement maladroit, elle découvrit son genou. Je partis d'un éclat de rire qui excita le sien, et elle eut la présence d'esprit de dire :

« Pour le coup, j'espère que la couleur noire ne vous aura pas inspiré des idées sombres.

— Mais, chère Adèle, la couleur des roses peut m'en inspirer de délicieuses? »

Je vis ses grands yeux se baisser, mais avec ce charme qui annonce le plaisir.

En causant ainsi, et comme on dit, en jetant de l'huile sur le feu, nous arrivâmes à Moulins, où nous descendîmes quelques instants. Une foule de femmes nous ayant assaillis pour nous faire acheter des ouvrages de taillanderie, je fis présent au père et à la fille de tous les objets qui parurent leur plaire, et nous repartîmes, laissant ces femmes se quereller et s'égratigner, les unes pour n'avoir rien vendu, les autres pour avoir eu la préférence.

Nous arrivâmes à Saint-Pierre à l'entrée de la nuit; mais pendant les quatre heures que nous avions mises à venir de Moulins nous avions fait du chemin, et Adèle était devenue familière comme avec une ancienne connaissance.

Un excellent souper nous attendait, grâce à la diligence de Clairmont qui était arrivé deux heures avant nous, et qui, après avoir tout soigné pour mon arrivée, était allé se coucher. Nous soupâmes dans une grande chambre où deux grands lits bien blancs nous attendaient.

Je dis à Moreau qu'il coucherait dans l'un avec sa fille, et que j'occuperais l'autre; mais il me répondit que nous occuperions chacun le nôtre, Adèle et moi, car il me demandait la permission de partir pour Nevers de suite

après souper, afin de trouver son débiteur à la pointe du jour, et être prêt à nous suivre quand nous y arriverions le lendemain.

« Si vous m'aviez dit cela, nous serions allés coucher à Nevers.

— Vous avez trop de bonté. Je vais faire ces trois postes et demie à franc étrier. Cela me fera du bien, j'aime beaucoup l'exercice du cheval. Je vous confie ma fille. Elle sera moins près de vous que dans le solitaire.

— Oh ! nous sommes d'ailleurs fort sages tous les deux. »

Après son départ, je dis à Adèle d'aller se coucher dans son lit et de rester habillée, si elle ne me croyait pas son ami.

« Je ne m'en offenserai point, ma belle, ajoutai-je.

— J'aurais grand tort, reprit-elle, de vous donner cette preuve de méfiance. »

Elle se leva, sortit un instant ; puis, en rentrant, elle ferma la porte, et quand elle fut près de laisser tomber son dernier vêtement, elle vint m'embrasser. J'écrivais en ce moment, et comme elle s'était approchée en tapinois, j'éprouvai un moment de surprise, au reste fort agréable. En s'enfuyant vers le lit, elle me dit d'un air mutin :

« Fi ! vous êtes effrayé.

— Tu as tort, ma belle sylphide, mais tu m'as surpris. Reviens, je t'en prie, car je meurs d'envie de te revoir endormie dans mes bras.

— Venez me voir dormir.

— Dormiras-tu toujours ?

— Oui, toujours.

— C'est ce que nous allons voir. »

Je jette la plume, et dans un instant je tiens Adèle riante entre mes bras, pleine de feu, livrée à mes désirs

et se bornant à me prier de l'épargner. Je fis tout ce qu'elle voulut, et quoique la chère petite se prêtât de son mieux et avec toute l'ardeur qui facilite la besogne, le premier assaut fut aussi laborieux que l'un des travaux d'Hercule. Le reste alla mieux, car il n'y a que le premier pas qui coûte ; et quand par trois combats successifs le champ se trouva tout ensanglanté, nous nous livrâmes au repos. A cinq heures, Clairmont étant venu frapper à ma porte, je lui dis de nous faire servir le café, et nous nous levâmes, sans que je pusse donner le bonjour à mon Adèle ; mais je le lui promis en route.

Quand Adèle fut habillée, elle découvrit l'arène sur laquelle elle avait offert le premier sacrifice à l'amour, et en voyant les traces de sa défaite, elle soupira. Elle fut un peu pensive en prenant le café, dès que nous fûmes dans notre solitaire, la gaieté revint avec le plaisir, et nous confondions dans nos transports le regret de devoir sitôt achever le voyage.

Nous trouvâmes Moreau à Nevers, désolé que son débiteur ne pût lui payer deux cents francs qu'à midi. Il n'osait pas me prier de l'attendre. « Tâchez, lui dis-je, de nous préparer un magnifique dîner, et nous partirons quand vous aurez votre argent. »

En attendant le dîner, nous allâmes nous enfermer dans une chambre, pour nous dérober à un tas de femmes qui voulaient nous vendre mille bagatelles, et après les deux heures, Moreau ayant touché son argent, nous repartîmes. Nous arrivâmes à Cosne à la brune, et quoique Clairmont nous attendît à Briare, je décidai que nous y passerions la nuit, et celle-là valut mieux que la première. Le lendemain, après avoir déjeuné à Briare du souper que Clairmont nous avait fait préparer la veille, nous allâmes coucher à Fontainebleau, où je possédai ma belle Adèle pour la dernière fois. Le matin, je lui pro-

mis d'aller la voir à Louviers à mon retour d'Angleterre, mais je ne pus lui tenir parole.

Nous mîmes quatre heures de Fontainebleau à Paris, mais elles nous parurent bien courtes ! Je fis arrêter à Paris auprès du pont Saint-Michel, devant un horloger, et m'étant fait apporter des montres dans ma voiture, j'en achetai une pour quinze louis, et j'en fis présent à Adèle, que je laissai avec son père au coin de la rue aux Ours. J'allai ensuite descendre à l'hôtel de Montmorency, ne voulant pas aller loger chez Mme d'Urfé ; mais, après avoir fait toilette, j'allai dîner avec elle.

CHAPITRE X

Je chasse de Paris mon frère l'abbé. — Mme du Rumain recouvre la voix par l'effet de ma cabale. — Mauvaise plaisanterie. — La Corticelli. — J'emmène le petit d'Aranda à Londres. — Mon arrivée à Calais.

Selon sa coutume, Mme d'Urfé me reçut à bras ouverts ; mais cette fois elle me surprit en disant au petit d'Aranda, dès qu'elle m'eut tendu la main, d'aller chercher dans son cabinet le billet cacheté qu'elle lui avait remis le matin. J'ouvris ce billet qui portait la date de ce jour, et je lus :

« Mon génie m'a dit au point du jour que Galtinarde part de Fontainebleau, et qu'il viendra aujourd'hui même dîner avec moi. »

Le hasard avait dit vrai, mais cent choses pareilles me sont arrivées dans ma vie, choses excellentes pour faire tourner la tête à d'autres qu'à moi. Elles m'ont étonné,

je l'avoue; mais elles ne m'ont jamais induit à déraisonner. On allègue un fait qu'on a deviné, et on en tire la conséquence d'un pouvoir prophétique; mais on ne parle point de mille où l'événement a démenti la prévision. Il y a environ six mois que j'eus la folie de parier qu'une chienne mettrait bas le lendemain cinq petits tous femelle, et je gagnai. Tout le monde criait au prodige, excepté moi; car, si le hasard n'avait point favorisé ma témérité, j'aurais ri le premier, pour empêcher les rieurs de se moquer de mon assurance.

Comme de raison, j'admirai la science du génie de Mme d'Urfé, et je partageai vivement la joie qu'elle éprouvait de se voir en si bonne santé pendant sa grossesse. Cette bonne folle, dans la persuasion de mon arrivée, avait fait annoncer une indisposition à tous ceux qui, ce jour-là, devaient dîner avec elle; de sorte que nous passâmes tête à tête le reste de la journée, occupés à chercher les moyens d'obliger le petit d'Aranda à passer à Londres de bon gré; et, comme je ne savais pas du tout comment je pourrais en venir à bout, toutes les réponses de l'oracle furent obscures, entortillées et à double et triple sens. La répugnance que Mme d'Urfé avait à lui annoncer la nécessité de partir était si forte, que je ne pouvais abuser à ce point de son obéissance; et je devais me creuser le cerveau pour amener l'affaire au point que le petit bonhomme sollicitât le voyage comme une faveur.

Ayant besoin de me distraire, j'allai à la Comédie-Italienne, où je trouvai Mme du Rumain, qui fut ravie de me voir de retour à Paris.

« J'ai, me dit-elle, le plus grand besoin de consulter l'oracle, et je vous conjure de venir me voir demain. »

Je n'eus pas de peine à le lui promettre.

Je m'intéressais peu au spectacle, la pièce que l'on

jouait ne me plaisant pas, et je serais sorti si je n'avais désiré voir le ballet. Je ne m'attendais pourtant guère au genre d'intérêt qu'il devait m'offrir. Qu'on juge de ma surprise, quand parmi les figurantes je découvris la Corticelli ! Il me prit envie de lui parler, non qu'elle réveillât en moi aucun désir amoureux, mais par la curiosité de connaître ses aventures. En sortant, je trouvai le bon Baletti, qui avait quitté le théâtre et qui vivait honnêtement d'une pension. Après l'avoir embrassé et m'être informé de sa situation, je lui parlai de la Corticelli et il m'apprit où elle demeurait et le triste état de ses affaires.

J'allai souper chez mon frère, qui fut ravi de me revoir, ainsi que sa femme, et tous deux se félicitèrent que je fusse venu très à propos pour persuader à notre frère l'abbé de sortir de chez lui de bon gré, car il était déterminé à le mettre à la porte.

« Où est-il ?

— Tu ne tarderas pas à le voir, car c'est l'instant du souper, et comme boire et manger sont les deux grandes affaires de sa vie, il ne manquera pas de venir.

— Que t'a-t-il fait ?

— Toutes les avanies d'un mauvais sujet. Mais je l'entends, et je vais tout te conter en sa présence. »

L'abbé, étonné de me voir, m'adressa un compliment, quoique je ne le regardasse point, et me demanda ce que j'avais contre lui.

« Ce qu'un honnête homme peut avoir contre un monstre. J'ai la lettre que tu as écrite à Passano et dans laquelle je suis un trompeur, un espion, un rogneur de monnaies, un empoisonneur. Qu'en dit monsieur l'abbé? »

Il ne répondit rien et se mit à table.

Alors mon frère me parla ainsi :

« Quand ce beau monsieur s'est présenté chez moi, je l'ai reçu avec plaisir, et ma femme lui fit l'accueil le plus amical. Je lui donnai une chambre très propre, en lui disant de considérer ma maison comme la sienne Lui, comme pour nous intéresser en sa faveur, commença par nous dire que tu étais le plus grand coquin du monde, et pour nous le prouver, il nous conta qu'ayant enlevé une jeune fille à Venise avec l'intention de l'épouser, il alla te trouver à Gênes, parce qu'il se trouvait avec elle dans le besoin le plus urgent. Il est vrai qu'il a reconnu que tu l'as d'abord tiré de la misère, mais tu t'es traîtreusement emparé de la belle, l'associant à deux autres que tu avais alors. Enfin il nous a dit que tu couchais avec elle en sa présence et que tu l'as chassé de Marseille pour en jouir plus librement. Il a terminé sa vilaine histoire en nous disant que, l'enlèvement de la jeune personne l'empêchant de retourner à Venise, il avait besoin de nous jusqu'à ce qu'il eût trouvé le moyen de vivre de ses talents ou de son métier de prêtre. Je lui demandai quels étaient ses talents, et il me répondit qu'il enseignerait la langue italienne ; mais, comme nous voyions qu'il la parle fort mal, nous rîmes de son idée quand nous sûmes qu'il ne sait pas un mot de français. Nous nous arrêtâmes en conséquence à sa ressource de prêtre, et dès le lendemain ma femme parla à M. de Sauci, trésorier de l'économat du clergé, pour le prier de l'introduire chez l'archevêque de Paris qui pourrait lui accorder un emploi à son service, et mériter par la suite un bon bénéfice. Pour cela, il fallait qu'il fréquentât l'église de notre paroisse, et je parlai au curé de Saint-Sauveur, qui me promit de s'intéresser à lui et de lui assigner l'heure à laquelle il irait dire la messe, pour laquelle il lui passerait l'au-

mône ordinaire de douze sols. C'était un bon commencement qui pouvait mener loin; mais, lorsque nous l'informâmes du succès de nos démarches, M. l'abbé se mit en colère, disant qu'il n'était fait ni pour dire la messe à douze sols, ni pour faire la cour à un archevêque dans l'espoir d'entrer à son service, puisqu'il ne voulait être au service de personne. Nous fûmes indignés, mais nous dissimulâmes; mais, comme depuis trois ou quatre semaines qu'il est ici, le drôle a trouvé le moyen de tout mettre en confusion chez nous, qu'il est cause que la femme de chambre de ma femme nous a quittés hier, à notre grand regret, et que la cuisinière veut nous quitter, s'il reste, parce qu'il est toujours à la tourmenter dans la cuisine, nous sommes bien résolus de le renvoyer, d'autant plus que sa société nous est insupportable. Je suis charmé que tu sois arrivé, car j'espère qu'ensemble nous trouverons le moyen de l'expulser, et le plus tôt ne sera que le mieux.

— Rien n'est plus facile, dis-je; s'il veut rester à Paris, il en est le maître; mais dès demain, envoie ses guenilles dans une chambre garnie, et fais-lui, en même temps, signifier un ordre de la police de ne plus remettre le pied chez toi. S'il veut s'en aller, qu'il dise où, et je m'engage à lui payer le voyage ce soir, avant de sortir.

— On ne peut pas en agir plus généreusement. Eh bien, abbé, que dis-tu?

— Je dis que c'est de la même façon que M. Jacques m'a chassé de Marseille. Voilà son style. Violence, despotisme!

— Monstre, rends grâces à Dieu de ce qu'au lieu de te rouer de coups, je veuille bien te donner de l'argent. Souviens-toi que tu as tenté de me faire pendre à Lyon.

— Où est Marcoline ?

— Ai-je des comptes à te rendre? Dépêche-toi, choisis : Rome ou Paris ; mais à Paris, pas un sou.

— J'irai à Rome.

— Fort bien. Ce voyage ne coûte, pour un homme seul, que vingt louis ; mais je t'en donnerai vingt-cinq.

— Où sont-ils?

— Tu vas le voir. Donnez-moi du papier, de l'encre et une plume.

— Qu'allez-vous écrire?

— Des lettres de change pour Lyon, Turin, Gênes, Florence et Rome. Pour te rendre à Lyon, tu auras demain une place payée à la diligence, et en y arrivant, tu y toucheras cinq louis; la même somme te sera payée dans les quatre autres villes; mais ici, à Paris, aussi longtemps que tu y resteras, tu n'as pas une obole à espérer de moi. Je demeure hôtel Montmorency; c'est tout ce que tu as besoin de savoir. »

Saluant ensuite mon frère et sa femme, je leur dis à revoir.

Checco, diminutif du nom de mon frère, me dit que le jour suivant il m'enverrait la malle de l'abbé : je l'encourageai à le faire en lui disant de se reposer sur moi pour le reste de l'expédition.

Le lendemain la malle vint avec l'abbé. Sans le regarder, je lui fis donner une chambre, prévenant à haute voix le maître de l'hôtel que je répondais pour trois jours du loyer et de la nourriture de l'abbé, mais non pour une heure de plus. L'abbé voulut me parler, mais je le renvoyai durement au lendemain, défendant fortement à Clairmont, en sa présence, de le laisser entrer dans ma chambre.

M'étant rendu chez Mme du Rumain, le suisse me

« Monsieur, tout dort encore, mais qui êtes-vous? J'ai un ordre.

— Le chevalier de Seingalt.

— Veuillez entrer dans ma loge et vous amuser avec ma nièce. Je serai bientôt à vous. »

J'entre et je trouve une jeune personne charmante, très proprement vêtue et à la mine enjouée.

« Mademoiselle, votre oncle m'a dit de venir m'amuser avec vous.

— Il est drôle, mon oncle, car il ne m'a point consultée, ni vous non plus.

— C'est vrai, mais il a deviné que je n'avais pas besoin d'être consulté pour vous trouver très jolie.

— C'est très flatteur, monsieur, mais je sais ce que valent les compliments.

— Je ne doute pas qu'on ne vous ait fait souvent le même, mais vous le méritez bien.

— J'en suis bien aise, mais ce n'est pas là un mérite.

— Vous êtes sévère, mademoiselle.

— Si vous êtes raisonnable, vous ne m'en ferez pas un crime. »

Le dialogue commençait à m'intéresser autant que les beaux yeux de la jeune nièce ; mais heureusement l'oncle vint y mettre fin en me priant de le suivre. Il me conduit chez la femme de chambre qui passait une jupe en grommelant.

« Qu'avez-vous, ma belle demoiselle? Vous ne paraissez pas de bonne humeur.

— Vous auriez bien pu venir à midi ; il n'est pas neuf heures, et madame n'est rentrée qu'à trois. J'en suis fâchée pour elle, je vais l'éveiller. »

Je fus introduit dans l'instant, et quoiqu'elle eut les yeux à demi fermés, elle me remercia de l'avoir fait

éveiller en même temps que je lui faisais mes excuses d'avoir troublé son sommeil.

« Raton, dit-elle, donnez-nous tout ce qu'il faut pour écrire, et allez-vous-en. Vous ne viendrez que quand je vous appellerai, et souvenez-vous que je dors pour tout le monde.

— C'est bon, madame; moi, je vais dormir aussi.

— Mon cher monsieur, d'où vient que l'oracle nous a trompés? M. du Rumain vit encore, et il devait mourir il y a six mois. Il est vrai qu'il ne se porte pas bien. Mais nous demanderons cela après. L'affaire qui m'importe le plus maintenant, est celle que je vais vous dire. Vous savez que la musique est ma passion de prédilection et que ma voix est célèbre pour la force et l'étendue; eh bien, mon cher ami, je l'ai perdue; il y a trois mois que je ne chante plus. On m'a farcie de remèdes qui n'ont produit aucun effet. Je suis désolée! Je suis malheureuse, car le chant était la seule jouissance qui me fît aimer la vie. Demandez, je vous en supplie, à l'oracle un remède qui me fasse recouvrer la voix. Que je serais heureuse si je pouvais chanter, demain par exemple! j'aurai ici nombreuse compagnie, et je jouirais de l'étonnement universel. Si l'oracle le veut, je suis sûre que cela se peut; car j'ai la poitrine excellente. Tenez, la demande est faite; elle est longue, mais tant mieux; la réponse le sera aussi, et j'aime les longues réponses. »

J'aimais aussi parfois les longues demandes, car en faisant la pyramide, j'avais le temps de penser à ce que je devais répondre. Dans le cas de Mme du Rumain, il s'agissait d'un remède à un petit mal, mais je ne suis pas médecin et je n'en connaissais aucun. D'ailleurs, pour l'honneur de la cabale, l'oracle ne devait point se traîner dans l'ornière de la médecine, toujours routinière et empirique. Je vis bientôt qu'un bon genre de vie lui

remettrait la glotte dans son état normal, et tout médecin penseur aurait pu opérer ce miracle. Pour moi, il me fallait l'imposant appareil d'un charlatan, et cela précisément parce que je devais agir sur une femme d'esprit, mais d'un esprit prévenu. Je m'avisai donc de lui ordonner un culte au soleil à une heure qui l'obligeât à un genre de vie propre à la guérir et qu'elle suivît exactement, sans que je lui prescrivisse.

En conséquence, l'oracle déclara qu'elle recouvrerait la voix en vingt et un jours, à commencer par celui de la nouvelle lune, en faisant chaque jour un culte au soleil naissant, dans une chambre qui eût au moins une fenêtre donnant sur l'orient.

Un second oracle lui imposa l'obligation de ne faire le culte qu'après avoir dormi sept heures de suite, nombre égal aux sept planètes, et avant de se mettre au lit elle devait faire un bain à la lune, en tenant ses jambes dans de l'eau tiède, jusqu'aux genoux. Je lui indiquai ensuite les psaumes de la liturgie qu'elle devait réciter pour se rendre la lune favorable, et ceux qu'elle réciterait à la naissance du soleil derrière une fenêtre fermée.

Cette dernière prescription la saisit d'admiration, car, dit-elle; l'oracle a bien prévu qu'avec la fenêtre ouverte, j'aurais pu m'enrhumer.

« Je ferai, ajouta la crédule dame, tout ce que me prescrit l'oracle; mais je vous supplie, mon cher ami, de me procurer tout ce qu'il faut pour les cultes.

— Non seulement j'aurai soin de vous fournir de tout, mais encore, et pour vous donner une preuve de mon zèle, je viendrai le premier jour faire les fumigations en personne, afin que vous en appreniez la manière; car la nature de ces deux cultes repousse la présence des femmes. »

Elle reçut mes offres avec une sensibilité marquée,

mais je m'y attendais : je savais comment on ajoute un prix infini aux moindres services, et c'est là le grand secret de réussir dans le monde, et surtout auprès des dames du grand ton.

Comme il fallait commencer le lendemain, jour de la nouvelle lune, je me rendis chez elle à neuf heures ; car pour dormir sept heures avant de faire le culte au soleil levant, il fallait qu'elle se couchât avant dix heures ; et l'observation de toutes ces bagatelles était importante, comme chacun peut le sentir.

J'étais certain que, si quelque chose pouvait faire recouvrer la voix à cette dame, le régime seul pouvait l'opérer. Je ne me trompai point dans mes conjectures, et ce fut à Londres que j'appris l'heureux succès de ma méthode par une lettre où le cœur parlait à chaque ligne.

Mme du Rumain, dont la fille épousa le prince de Polignac, aimait le plaisir et courait les grands soupers.

Elle ne pouvait pas toujours avoir une santé parfaite, et elle avait perdu la voix par l'abus qu'elle en avait fait. Quand elle l'eut recouvrée par une opération qu'elle attribuait à l'influence des génies, elle riait des gens raisonnables qui lui disaient que la magie était une science chimérique.

Je trouvai chez Mme d'Urfé une lettre de Thérèse, qui m'écrivait qu'elle était déterminée à venir à Paris pour y reprendre son fils, si je ne le lui ramenais pas, ajoutant qu'elle exigeait une réponse définitive. Je ne demandais pas mieux, mais je trouvais Thérèse fort insolente.

Je dis au petit d'Aranda que sa mère nous attendrait à Abbeville en huit jours et qu'elle désirait l'y voir. C'est une satisfaction que nous irons lui donner ensemble.

« Avec plaisir, me dit-il ; mais si vous allez à Londres, avec qui reviendrai-je ici ?

— Tout seul, dit Mme d'Urfé, en guise de postillon.

— A franc étrier ! oh quel plaisir !

— Mais vous ne courrez que huit à dix postes par jour, car vous n'avez pas besoin de risquer la vie, en courant la nuit.

— Volontiers ; mais, n'est-ce pas, je m'habillerai en courrier ?

— Oui, je vous ferai faire une belle veste, des culottes de peau, et je vous donnerai un placard superbe avec les armes de France.

— On me prendra pour un courrier de cabinet et je dirai que je viens de Londres. »

Persuadé que pour rendre sa résolution inébranlable, il ne fallait que lui opposer des difficultés, je m'écriai d'un ton improbateur que je n'y consentirais pas, parce que le cheval pourrait s'abattre et lui casser le cou. Je me fis prier trois jours avant d'avoir l'air de me laisser vaincre par les sollicitations de Mme d'Urfé, et je mis pour condition à ma condescendance qu'il n'irait à franc étrier qu'en revenant.

Comme il se croyait sûr de retourner à Paris, il ne voulut emporter que le linge nécessaire à un très court voyage ; mais, comme je savais qu'une fois que je le tiendrais à Abbeville, il ne m'échapperait pas, j'envoyai en secret sa malle à Calais, où nous la trouvâmes à notre arrivée.

Cependant la bonne d'Urfé lui fit faire un magnifique équipage de courrier, sans oublier les bottes fortes.

Cette affaire, qui semblait devoir offrir bien des difficultés, se trouva arrangée par un pur hasard, et je me plais à reconnaître que, maintes fois dans ma vie, il m'a

tout aussi bien servi, sans qu'il y eut aucun mérite de ma part.

Je passai ensuite chez un banquier, et j'y pris des lettres de crédit pour de grandes sommes sur plusieurs grandes maisons de banque de Londres, ayant envie de faire beaucoup de connaissances dans cette ville.

En traversant la place des Victoires, je passai devant chez la Corticelli, et la curiosité m'y fit entrer. Elle fut fort étonnée de me voir, et après un long silence, voyant que je ne lui disais rien, elle se mit à verser des larmes en me disant :

« Je ne serais pas malheureuse, si je ne t'avais jamais connu.

— Tu le serais de même, mais d'une autre façon ; car tes malheurs sont le fruit de ta mauvaise conduite. Mais cesse de te plaindre et dis-moi quels sont tes malheurs.

— Ne pouvant plus me soutenir à Turin après que tu m'eus déshonorée....

— Tu trouvas bon sans doute de venir te faire déshonorer ici. Mais prends un autre ton, ou je m'en vais. »

Elle me conta alors une vie des plus abjectes, et j'en fus atterré ; car enfin je me sentais forcé de m'avouer la cause première de cette série de misères, et de là résultait la nécessité morale de secourir cette infortunée, quelque cause de plainte que j'eusse au reste à lui adresser.

« Tu te trouves, lui dis-je, dans l'abjection, dévorée par une maladie affreuse, au moment d'être mise à la porte et puis emprisonnée par tes créanciers. Dans cet état, quel parti penses-tu prendre ?

— Hélas ! le parti d'aller me jeter dans la Seine, le seul qui me reste ; car, pour en prendre un autre, il fau-

drait que j'eusse de l'argent, et je n'ai pas de quoi fournir aux dépenses de la journée.

Et si tu avais de l'argent, que ferais-tu?

— Je tâcherais d'abord de guérir, et puis, s'il me restait assez, j'irais à Bologne, où je vivrais comme je pourrais, rendue peut-être plus sage par l'expérience.

— Pauvre Corticelli, tu me fais pitié, et malgré ta conduite scélérate à mon égard, conduite qui fait aujourd'hui ta misère, je ne veux pas t'abandonner. Tiens, voilà quatre louis pour tes besoins les plus pressants, et demain je viendrai te faire connaître l'endroit où tu pourras te guérir. Quand tu seras rétablie, je te donnerai l'argent nécessaire pour ton voyage. Sèche tes larmes, repends-toi, prends des résolutions honnêtes, et que le ciel ait pitié de toi. »

Cette pauvre malheureuse se jeta à mes genoux, s'empara d'une de mes mains qu'elle couvrit de baisers et de larmes, me demandant pardon d'avoir eu des torts à mon égard. Je la consolai et m'en allai le cœur navré. Je pris un fiacre en sortant, et pour ne point laisser refroidir le sentiment d'humanité qui me stimulait, je me rendis rue de Seine chez un vieux chirurgien de mes amis auquel je narrai le fait et ce que j'attendais de lui. Quand il m'eut écouté, il me dit que la cure serait de six semaines, que la personne ne serait connue de qui que ce fût, mais qu'il faudrait payer d'avance.

« Très volontiers, mais la personne est pauvre, et c'est un acte de charité que je fais. »

Sans me répondre, cet honnête homme prit du papier, et me donna un billet adressé au fond du faubourg Saint-Antoine, et ainsi conçu :

« Vous prendrez en pension la personne qui vous remettra ce billet et trois cents francs, et dans six semaines, vous la renverrez guérie, si Dieu n'en dispose

autrement. La personne a ses raisons pour ne pas vouloir être connue. »

Charmé d'avoir arrangé cette affaire aussi vite et à si bon marché, je me retirai plus tranquille et me couchai, sans vouloir entendre mon frère que je renvoyai au lendemain.

Il vint dès les huit heures, et, toujours sot, il me dit qu'il avait un projet à me communiquer et qu'il était sûr que je n'aurais rien à y redire.

« Je ne suis point d'avis de t'écouter : que choisis-tu, Paris ou Rome?

— Donnez-moi l'argent du voyage ; je resterai à Paris en m'engageant par écrit à ne plus me présenter ni à mon frère ni à vous. Cela doit vous être égal.

— Ce n'est pas à toi à juger de ce qui me convient. Sors de ma présence, car je n'ai ni le temps ni la volonté de t'écouter. Songe bien à ceci : à Paris sans le sol, ou à Rome avec vingt-cinq louis, comme je te l'ai déjà dit. »

Là-dessus, appelant Clairmont, je lui ordonne de mettre l'abbé dehors.

Pressé d'en finir avec la Corticelli, je me rendis au faubourg Saint-Antoine, et je trouvai un homme et une femme à l'air humain, à la mine intelligente et l'arrangement de la maison parfaitement approprié au but des guérisons secrètes. Je vis la chambre et le bain destinés à la nouvelle pensionnaire ; je fus content de la propreté et du bon ordre, et je comptai cent écus dont je retirai quittance, annonçant que la dame malade viendrait dans la journée ou le lendemain.

J'allai dîner avec Mme d'Urfé et le petit d'Aranda. Après le dîner, la bonne marquise, tout heureuse, me parla longtemps de sa grossesse, des symptômes qu'elle reconnaissait, du bonheur qu'elle éprouverait dès qu'elle

se donnerait à elle-même des signes évidents de vie et de croissance. J'avais besoin d'être constamment en scène pour ne pas me trahir par un éclat de rire que ses naïvetés excitaient à chaque instant. Quand je m'en fus débarrassé, je retournai chez la Corticelli, qui m'appela son sauveur, son ange tutélaire. Je lui donnai deux louis pour retirer quelques nippes du mont-de-piété, et lui promis d'aller la voir avant mon départ pour lui remettre cent écus qui lui suffiraient pour retourner à Bologne après sa guérison. Puis j'allai chez Mme du Rumain, qui avait pris congé de toutes ses connaissances pour trois semaines.

Cette dame était de la plus grande probité, jolie au possible, mais elle avait un ton de petite-maîtresse si singulier qu'elle me faisait souvent rire de tout cœur. Elle parlait du soleil et de la lune comme de deux puissants souverains dont elle eût été sur le point de faire la connaissance. Me parlant un jour du bonheur des élus après la mort, elle me dit qu'il fallait qu'au ciel le bonheur des âmes consistât à aimer Dieu *à la folie*, car elle ne le concevait pas dans une placidité, dans un calme qui ressemble trop à l'indifférence.

Lui ayant remis les aromates pour les fumigations, je lui indiquai les psaumes à réciter, puis nous fîmes tête à tête un souper délicat, à la fin duquel elle ordonna à sa femme de chambre de l'enfermer et de m'attendre à dix heures pour me faire coucher dans une chambre au second, qu'elle avait eu soin de me faire préparer avec la recherche la plus sybaritique. « Vous aurez soin, ma chère, ajouta-t-elle, que M. de Seingalt puisse entrer demain matin dans ma chambre à cinq heures. »

A neuf heures, je lui mis les jambes dans une baignoire pleine d'eau tiède, et je lui enseignai à se faire les fumigations toute seule pour les jours suivants. Elle

avait une iambe moulée par la main des Grâces, et je les lui essuyai amoureusement jusqu'aux genoux, riant en moi-même de l'expression de sa reconnaissance ; puis je la mis amoureusement au lit, me bornant à déposer un baiser solennel sur son joli front. Quand tout cela fut fini, j'allai me coucher, servi par sa femme de chambre, jeune et gentille soubrette, qui faisait tout en folâtrant, mais avec une adresse particulière à ces sortes de femmes en France, et qui me fit éclater de rire quand elle me dit que, puisque j'étais devenu la femme de chambre de sa maîtresse, il était bien juste qu'elle devînt mon valet. Sa gentillesse excitant ma gaieté, je voulus l'asseoir sur mes genoux, mais, leste comme une biche, elle se débarrassa de mes liens et s'enfuit en me disant que je devais me ménager, pour me montrer brave le lendemain à cinq heures. Elle se trompait, mais les apparences étaient contre sa maîtresse, et l'on sait qu'en général les gens de service n'épargnent à leurs maîtres ni les soupçons ni les mauvais propos.

Le matin à cinq heures, je trouvai Mme du Rumain à peu près habillée quand j'entrai dans sa chambre, et nous passâmes de suite dans une autre, d'où l'on aurait pu voir le soleil levant, si l'hôtel de Bouillon n'en avait intercepté la vue ; mais on sent que la vue immédiate était fort indifférente. Elle fit un culte avec toute la dignité d'une antique prêtresse de Baal. Elle se mit ensuite à son clavecin, me disant que ce qui lui semblait le plus difficile était de remplir la longue matinée de neuf heures ; car elle dînait à deux, heure alors du monde le plus distingué.

Nous déjeunâmes à la fourchette, car je lui avais prescrit peu de café, et je partis en lui promettant de la revoir avant de quitter Paris.

Quand je fus rentré à l'hôtel Montmorency, j'y trouvai

mon frère, fort inquiet de ce que j'avais découché. En le voyant, je lui criai :

« Paris ou Rome ?

— Rome, répondit-il d'un air cafard.

— Attends dans l'antichambre, je vais expédier ton affaire. »

Quand j'eus fini, je le fis appeler, et voilà mon autre frère et sa femme qui entrent avec lui, en me disant qu'ils venaient me demander à dîner.

« Soyez les bienvenus, leur dis-je. Vous êtes venus fort à propos pour voir l'exécution de l'abbé, qui s'est enfin décidé à partir pour Rome de la manière qu'il me plaît de lui prescrire. »

J'envoyai Clairmont au bureau des diligences lui retenir une place pour Lyon, puis je lui fis cinq billets de cinq louis sur Lyon, Turin, Gênes, Florence et Rome.

« Qui m'assure que ces billets me seront payés ?

— Moi, butor. Si tu ne les veux pas, laisse-les-moi. »

Clairmont ayant rapporté le billet d'une place pour le départ du lendemain, je le lui donnai, en l'invitant rudement à sortir.

« Mais, dit-il, je pourrai dîner avec vous ?

— Non, je ne veux pas de toi. Tu peux aller dîner avec Passano, puisque tu es son complice dans l'horrible attentat que ce monstre avait médité contre moi. Clairmont, mettez cet homme à la porte, et ne lui permettez jamais de remettre les pieds ici. »

Aux yeux de plus d'un lecteur, j'ai traité ce frère abbé en barbare ; mais outre que je ne dois compte à personne de ma manière de voir, de sentir et d'agir, outre que la nature m'avait infusé une forte répugnance pour ce frère, sa conduite comme homme et comme prêtre, et surtout sa connivence avec Passano, me l'avaient tellement rendu odieux, que je l'aurais vu pendre avec une

parfaite indifférence, pour ne point dire avec grand plaisir. Chacun a sa morale, chacun a ses passions, et ma passion de prédilection a toujours été la vengeance

« Qu'avez-vous fait de la fille qu'il avait enlevée ? me dit ma belle-sœur.

— Je l'ai renvoyée à Venise avec les ambassadeurs, riche de plus de trente mille francs, de beaux bijoux, munie d'une garde-robe, et dans ma voiture qui vaut plus de deux cents louis.

— C'est bien beau, mon cher beau-frère ; mais songez au chagrin qu'a dû éprouver l'abbé en la voyant coucher avec vous.

— Les sots, ma chère sœur, sont faits pour avoir de ces chagrins-là et de bien d'autres sortes. Vous a-t-il dit qu'elle ne lui a jamais permis de l'embrasser et qu'elle lui donnait de vigoureux soufflets ?

— Au contraire, il ne parlait que de son amour pour lui.

— Il se peignait en beau, ma chère sœur, et le fait est que l'affaire était fort laide. »

Après avoir passé quelques heures très agréablement à causer, mon frère se retira et je conduisis ma belle-sœur à l'Opéra.

Tête à tête et dans les épanchements d'une confiance toute fraternelle, cette pauvre belle-sœur me fit sur son mari les plaintes les plus amères.

« Depuis dix ans que je suis sa femme, me dit-elle, je suis encore comme la veille de notre mariage.

— Comment, ma chère sœur, encore pucelle?

— Comme le jour où je suis née. On me dit que je pourrais facilement obtenir la dissolution de notre stérile hyménée ; mais, outre le scandale, j'ai la faiblesse de l'aimer, et je ne veux pas lui faire de la peine.

— Vous êtes une femme rare, ma chère sœur ; mais que ne lui donnez-vous un substitut ?

— Je le pourrais, je crois, sans charger ma conscience : mais je préfère souffrir mon affreuse situation et n'avoir rien à me reprocher.

— C'est très méritoire, et je vous loue ; mais pour le reste, vous êtes heureuse ?

— Il est chargé de dettes, et si je voulais l'obliger à me rendre ma dot, il ne lui resterait pas une chemise. Pourquoi m'a-t-il épousée, puisqu'il devait connaître son impuissance ? C'est une monstruosité.

— Oui, mais il faut lui pardonner. »

Cette femme avait raison de se plaindre, car le mariage sans la jouissance est un buisson épineux sans fleurs. Elle avait des passions, mais ses principes étaient plus forts ; s'il en avait été autrement, elle aurait cherché au dehors ce qu'elle ne trouvait pas chez elle. Mon frère, qui se connaissait impuissant, s'excusait sur ce qu'aimant beaucoup sa femme, il avait espéré que la cohabitation avec elle développerait la faculté qui lui manquait ; il s'était trompé en trompant sa compagne. Cette femme étant morte, il conçut la même espérance avec une autre ; mais cette fois il trouva plus de passion que de vertu, et sa nouvelle épouse le réduisit à se sauver de Paris et à lui tout abandonner. J'en parlerai dans vingt ans.

Le lendemain à six heures du matin, l'abbé partit par la diligence, et je ne l'ai revu que six ans après, à Rome. Je passai la journée chez Mme d'Urfé, et je consentis en apparence à ce que le petit d'Aranda retournât d'Abbeville à Paris à franc étrier. Je fixai notre départ au surlendemain.

Le jour suivant, après avoir dîné avec Mme d'Urfé, qui continuait à nager dans les délices de sa renaissance, je pris un fiacre et j'allai voir la Corticelli dans sa retraite. Je la trouvai triste et souffrante, mais satisfaite de

son sort et se louant beaucoup de la douceur du chirurgien et de sa femme, qui me donnèrent l'assurance qu'elle guérirait radicalement. Je lui remis douze louis, lui promettant de lui en envoyer douze autres dès qu'elle m'aurait écrit de Bologne. Elle me le promit, mais la pauvre infortunée n'a pu tenir sa promesse, ayant succombé au traitement, ainsi que mon vieux chirurgien me l'écrivit à Londres, en me demandant comment il devait s'y prendre pour envoyer douze louis qu'elle avait en mourant et qu'elle avait légués à une Mme Laure qui devait m'être connue. Je lui en envoyai l'adresse, et cet honnête homme s'empressa de remplir les dernières volontés de la défunte.

J'ai été trahi par tous ceux dont je me suis servi pour m'aider dans les jeux magiques que j'ai faits à Mme d'Urfé, excepté par Marcoline, et tous sont morts malheureux, excepté cette belle et spirituelle Vénitienne. Le lecteur trouvera plus tard Passano et Costa.

La veille de mon départ pour Londres, je soupai avec Mme du Rumain, qui m'assura que sa voix commençait à revenir, et elle ajouta à cela une sage réflexion qui me fit plaisir.

« Je crois me dit-elle, que le régime auquel m'oblige le culte cabalistique doit contribuer à mon amélioration.

— N'en doutez point, madame, lui dis-je, et si vous acquérez cette persuasion, vous continuerez, et vous conserverez longtemps et la voix et la santé. »

Je voyais que souvent, pour mettre la raison sur la voie de la vérité, il faut commencer par la tromper : les ténèbres ont nécessairement précédé la lumière.

Je pris congé de ma bonne Mme d'Urfé, et avec un attendrissement que je n'avais jamais éprouvé, comme si j'avais eu un pressentiment que je la voyais pour la dernière fois. Je lui assurai que je ne manquerais à aucune

de mes promesses, et elle m'embrassa avec la tendresse la plus expressive, me disant qu'elle était au comble du bonheur et qu'elle reconnaissait ne le devoir qu'à moi. Enfin je pris le petit d'Aranda et ses bottes fortes, qui faisaient son adoration, et je le menai à l'hôtel Montmorency, d'où nous partîmes vers le soir, car il m'avait prié de voyager de nuit, parce qu'il avait honte d'aller en voiture habillé en courrier.

Arrivés à Abbeville, il me demanda où était sa mère.

« Nous nous en informerons après dîner.

— Mais on peut savoir dans un instant si ma mère est ici ou non ?

— Oui, mais cela ne presse pas.

— Et si elle n'y est pas ?

— Nous pousserons plus avant et nous la trouverons en route. Allons, en attendant le dîner, voir la belle fabrique de M. Varobes.

— Allez-y tout seul ; je suis fatigué, et je dormirai jusqu'à votre retour.

— Fort bien. »

Ayant mis près de deux heures à voir avec détail ce magnifique établissement dont le maître me fit les honneurs en personne, je rentrai pour dîner et je fis appeler mon jeune homme.

« Monsieur, me dit l'aubergiste, qui était en même temps maître de poste, il est parti pour Paris à franc étrier, cinq minutes après que vous avez été sorti. Il a dit qu'il va chercher les dépêches que vous avez oubliées à Paris.

— Si vous ne me le faites point ramener, je vous ruine en justice, car vous ne deviez point lui donner un cheval sans mon ordre.

— Calmez-vous, monsieur, je vais faire rattraper le petit vaurien avant qu'il ait atteint Amiens. »

Il appela un postillon bien découplé et alerte qui se mit à rire quand il sut pourquoi j'étais inquiet.

« Je le rattraperai, monsieur, me dit-il, quand même le gars aurait quatre heures sur moi. Je vous le promets ici avant six heures.

— Je te promets deux louis pour boire.

— Avec cela, monsieur, je vous ramènerais un Turc. »

En cinq minutes, le postillon fut en selle, et au train dont il partit, je ne doutai point du succès. Cependant, quoique ayant bon appétit, je ne pus me mettre à table, tant j'étais honteux d'avoir été la dupe d'un jeune adolescent sans expérience. Je me jetai sur un lit, où je dormis jusqu'au moment où le postillon vint m'éveiller en me présentant mon fugitif qui avait l'air d'un mort. J'ordonnai, sans lui adresser la parole, qu'on l'enfermât dans une bonne chambre, avec un bon lit, qu'on lui servît un bon souper, et qu'on me répondît de lui jusqu'au lendemain à l'heure de mon départ pour Calais. Le postillon l'avait rattrapé à la cinquième poste, tout près d'Amiens, et, déjà harassé de fatigue, le bonhomme s'était rendu comme un mouton.

Au point du jour, l'ayant fait mener devant moi, je lui demandai s'il voulait aller à Londres avec moi, de bon gré ou garrotté.

« Je vous suivrai de bon gré, je vous en donne ma parole d'honneur, mais à franc étrier et en courant devant vous; car autrement, avec cet habit, je me croirais déshonoré. Je ne veux pas que l'on puisse dire que vous avez fait courir après moi comme si je vous avais volé.

— J'accepte votre parole d'honneur; mais n'y manquez pas. Ordonnez un autre cheval de selle de ma part, et venez m'embrasser. »

La joie dans le cœur, il monta à cheval, me précéda avec Clairmont, et fut tout étonné de trouver sa malle à Calais, où il arriva deux heures avant moi.

CHAPITRE XI

Mon arrivée à Londres. — La Cornelis. — Je suis présenté à la cour. — Je loue une maison meublée. — Je fais beaucoup de connaissances. — Morale des Anglais

Dès que je fus arrivé à Calais, je consignai ma chaise de poste à l'hôtel du Bras-d'Or, et je louai un paquebot pour être à mes ordres à l'heure que je voudrais. Il n'y en avait qu'un de libre, et un second destiné pour le public à six francs par tête. Je donnai six guinées d'avance, ayant bien soin d'en retirer quittance en bonne forme ; car je savais que c'était à Calais que l'homme commençait à avoir tort dans toutes les contestations où il ne pouvait démontrer son bon droit par écrit.

Avant que la marée baissât, Clairmont fit embarquer tout mon équipage, et j'ordonnai à souper. L'hôte, m'ayant prévenu que les louis n'avaient point cours en Angleterre, m'offrit d'échanger les miens contre des guinées, ce que j'acceptai ; mais je fus fort surpris quand je vis qu'il me donnait autant de pièces d'or anglaises que je lui en donnais de françaises. Je voulus lui faire accepter la différence, qui est de quatre pour cent : mais il la refusa, disant qu'il ne la donnait point quand les Anglais lui donnaient des guinées pour des louis. J'ignore s'il gagnait à ce compte, mais je n'y perdais pas.

Le petit d'Aranda, auquel je dois rendre son modeste nom de Trenti, avait pris son parti ; il était tranquille, mais glorieux de m'avoir donné un échantillon de son savoir-faire en courant à franc étrier. Nous venions de nous mettre à table, satisfaits l'un de l'autre, quand j'entendis à ma porte un bruit de paroles anglaises, et l'hôte entra pour m'informer du sujet de la discussion. « C'est, me dit-il, le courrier du duc de Bedford, ambassadeur d'Angleterre, qui annonce son maître, et qui dispute avec le capitaine du paquebot. Il prétend l'avoir nolisé par lettre, et soutient qu'il ne pouvait point disposer de son bâtiment. Le patron soutient qu'il n'a point reçu de lettre, et personne ne peut le convaincre du contraire. »

Bien aise d'avoir loué et arrhé le paquebot, j'allai me coucher. Dès le point du jour, l'hôte vint me dire que l'ambassadeur était arrivé à minuit et que son valet de chambre demandait à me parler.

L'ayant fait entrer, il m'exposa que le lord son maître était très pressé de retourner à Londres et que je lui rendrais un grand service en lui cédant le paquebot.

Sans me donner la peine de prononcer une parole, je pris la plume et j'écrivis ces lignes :

« *Mylord duc peut disposer de tout mon paquebot, à l'exception de la place qui m'est nécessaire pour moi, deux autres personnes et mon petit bagage. Je saisis avec empressement l'occasion d'être agréable à l'ambassadeur d'Angleterre.* »

Le messager revient me remercier de la part du duc, mais en me disant que son maître ne peut accepter qu'en payant.

« Dites-lui que c'est impossible, car c'est déjà payé.

— Il vous remettra les six guinées.

— Dites à votre maître qu'il peut disposer du paque-

bot, sans payer, et non autrement ; car je ne revends point la marchandise que j'achète. »

Le duc se fit annoncer une demi-heure après, et me dit d'un air noble que j'avais raison, mais qu'il n'avait pas tort de refuser.

« Il y a un tempérament, ajouta-t-il, adoptez-le, et je ne vous en serai pas moins obligé.

— Quel est-il, milord?

— Nous payerons par moitié.

— Le désir que j'ai de vous être agréable m'empêche de refuser, milord ; mais c'est moi qui devient votre débiteur de l'honneur que Votre Seigneurie veut bien me faire. Nous partirons dès que vous en donnerez l'ordre, car je puis m'arranger en conséquence. »

Il me quitta en me présentant la main, et quand il fut parti, je trouvai sur ma commode trois guinées qu'il y avait déposées sans que je m'en aperçusse. Une heure après, je lui rendis sa visite, et je fis dire au maître du paquebot d'embarquer l'ambassadeur et ses équipages, et de s'arranger avec ses officiers pour son propre compte, cela ne me regardant point.

Nous ne mîmes que deux heures et demie pour traverser la Manche : le vent était violent, mais nous arrivâmes à bon port.

En arrivant sur le sol de l'Angleterre, l'étranger a besoin de se munir de résignation. La visite de la douane fut minutieuse, vexante, indiscrète et même impertinente ; mais, le duc ambassadeur s'y soumettant, force me fut de suivre son exemple ; et d'ailleurs que m'aurait servi de résister ou de récriminer ? L'Anglais, se renfermant dans les droits que les lois lui confèrent, ne se permettant que ce que les lois ne défendent pas, est brusque, intraitable et grossier ; et les employés surtout ne sauraient, sous aucun rapport, être comparés aux

Français, qui ont l'art de mettre des formes et de la délicatesse dans l'exercice de tous leurs droits.

Rien en Angleterre n'est comme dans le reste de l'Europe ; la terre même a une nuance différente, et l'eau de la Tamise a un goût qu'on ne trouve en aucune autre rivière : tout en Albion porte un caractère particulier, les poissons, les bêtes à cornes, les chevaux, les hommes et les femmes, tout a un type qu'on ne trouve que là. Il n'est pas étonnant que la manière de vivre en général ne ressemble en rien à celle des autres peuples, et surtout leur cuisine. Quant au trait principal de ces fiers insulaires, c'est l'orgueil national qui les fait se mettre fort au-dessus de tous les autres peuples. Il faut cependant reconnaître que ce défaut est commun à toutes les nations; chacune se met en première ligne, et au fait, il n'y a que le second rang qui soit difficile à déterminer.

Ce qui attira d'abord mon attention, ce fut la propreté générale, la beauté de la campagne et la bonne culture, la solidité de la nourriture, la beauté des routes, celle des voitures de poste, la justesse des prix des courses, la facilité de les payer avec un morceau de papier, la rapidité de leurs chevaux de trait, quoiqu'il n'aillent jamais qu'au trot, enfin la construction de leurs villes, de Douvres à Londres, telles que Canterbury et Rochester, villes très populeuses, et qui pourraient être figurées par de vastes boyaux; car elles sont extrêmement longues et n'ont presque point de largeur.

Arrivés à Londres vers le soir, nous allâmes descendre chez Mme *Cornelis*, nom qu'avait pris Thérèse, femme du comédien Imer, puis du danseur Pompéati, qui s'était tué à Vienne en se coupant le ventre avec un rasoir.

Cette Pompéati, qui, en Hollande, avait pris le nom

de Trenti, portait à Londres celui de Cornelius Rigierboos, son amant, dont j'ai parlé dans mes Mémoires, et qu'elle trouva le secret de ruiner.

Mme Cornelis logeait à Soho-Square, presqu'en face du résident de Venise. En arrivant chez elle, je suivis l'ordre qu'elle m'avait indiqué dans sa dernière lettre. Je laissai son fils dans la voiture, et m'étant annoncé, je croyais la voir voler à ma rencontre ; mais un portier m'intima l'ordre d'attendre, et deux minutes après, un domestique à grande livrée vint me remettre un billet dans lequel Mme Cornelis me disait d'aller descendre à la maison où le domestique me conduirait. Je dissimulai mon dépit, trouvant le procédé étrange ; mais elle pouvait avoir ses raisons. Arrivés à la maison indiquée, une grosse dame nommée Rancour et deux domestiques nous accueillirent ou plutôt accueillirent mon jeune compagnon ; car la dame embrassa le petit Cornelis, le félicita sur son heureuse arrivée, et ne fit pas semblant de s'apercevoir que je fusse au monde.

Nos malles détachées, on les fit monter, et la dame Rancour s'étant informée de celle qui appartenait à Cornelis, la fit placer dans un bel appartement composé de trois pièces, et lui dit, en lui montrant l'appartement et les deux domestiques :

« Ces deux domestiques et cet appartement vous appartiennent, ainsi que moi, qui suis votre très humble servante. »

Quant à moi, Clairmont vint me dire qu'il avait déposé mes malles dans une chambre qui avait une entrée dans l'appartement de Cornelis. Je m'y rendis, et d'un coup d'œil je pus m'apercevoir que j'étais traité sans façon en petit subalterne. La colère était près d'éclater, mais je me domptai, chose merveilleuse, et ne dis pas le mot.

« Où est votre chambre ? dis-je à Clairmont.

— En haut, et je dois partager avec l'un des deux gros butors que vous avez vus. »

Ce brave serviteur, qui me connaissait, fut fort surpris du calme avec lequel je lui dis :

« Portez-y votre malle.

— Déferai-je les vôtres?

— Non, nous verrons demain. »

Continuant de dissimuler, je rentrai dans la chambre de celui que, sans doute, on croyait mon maître, et qui avec l'air d'un sot, tant il était fatigué et surpris, écoutait Mme Rancour qui lui détaillait complaisamment l'état magnifique où se trouvait Mme Cornelis sa mère, ses vastes entreprises, son immense crédit, la maison magnifique qu'elle avait fait bâtir, ses trente-trois domestiques, ses deux secrétaires, ses six chevaux, sa maison de campagne, etc., etc.

« Comment se porte ma sœur Sophie? dit le bonhomme.

— Se nomme-t-elle Sophie ? On ne l'appelle que miss Cornelis. C'est une beauté, un prodige ; elle joue à livre ouvert de plusieurs instruments, danse comme Terpsichore, parle avec une égale facilité l'anglais, le français et l'italien ; en un mot, c'est quelque chose de merveilleux ! Elle a sa gouvernante et sa femme de chambre. Il est dommage qu'elle soit un peu petite pour son âge, car elle a huit ans. »

Elle en avait dix ; mais comme la dame Rancour parlait sans m'honorer d'un regard, je gardai l'observation pour moi.

Le seigneur Cornelis, qui sentait vivement le besoin de repos, demanda à quelle heure on soupait.

« A dix heures et pas avant, dit la duègne, car Mme Cornelis n'est jamais libre avant. Elle est toujours

occupée avec son avocat, à cause d'un grand procès qu'elle a contre sir Frédéric Fermer. »

Jugeant que, sans l'interroger, la dame Rancour ne m'apprendrait pas grand'chose par son caquetage, je pris ma canne et mon chapeau, et j'allai me promener au hasard dans cette ville immense, attentif seulement à ne pas me désorienter.

Il était sept heures, et un quart d'heure après, voyant beaucoup de monde dans un café, j'y entrai. C'était le café le plus mal famé de Londres, celui où se réunissait la lie des mauvais sujets de l'Italie qui venaient a passer la Manche. J'en avais été informé à Lyon, et je m'étais fortement proposé de ne jamais y mettre les pieds. Le hasard, qui se mêle presque toujours de nous faire aller à gauche quand nous voulons aller à droite, me joua ce mauvais tour, bien à mon insu. Je n'y suis plus allé.

Etant allé m'asseoir à part et ayant demandé une limonade, un inconnu vint se placer près de moi, pour profiter de la lumière et lire une gazette que je reconnus être imprimée en italien. Cet homme, muni d'un crayon, s'occupait à effacer certaines lettres et mettait la correction en marge ; ce qui me fit juger que c'était un auteur. Une oisive curiosité m'ayant fait suivre cette besogne, je vis qu'il corrigeait le mot *ancora*, mettant un *h* en marge, comme voulant faire imprimer *anchora*. Cette barbarie m'irritant, je lui dis que depuis quatre siècles on écrivait *ancora* sans *h*.

« D'accord, me dit-il ; mais je cite Boccace, et dans les citations il faut être exact.

— Je vous fais réparation d'honneur, monsieur, je vois que vous êtes homme de lettres.

— De la très petite espèce. Je m'appelle Martinelli.

— Alors vous êtes de la grande et non de la petite espèce. Je vous connais de réputation; et, si je ne me trompe, vous êtes parent de Calsabigi, qui m'a parlé de vous. J'ai lu quelques-unes de vos satires.

— Oserais-je vous demander à qui j'ai l'honneur de parler?

— Je me nomme Seingalt. Avez-vous achevé votre édition du *Décaméron?*

— J'y travaille encore et je tâche d'augmenter le nombre de mes souscripteurs.

— Si vous me voulez, je vous prie de me mettre du nombre.

— Vous me faites honneur. »

Il me donna un billet, et voyant que ce n'était qu'une guinée, je lui en pris quatre, puis, me levant pour m'en aller, je lui dis que j'espérais le revoir au même café, dont je lui demandai le nom. Il me le dit, étonné que je l'ignorasse. Je fis cesser son étonnement en lui disant que je n'étais à Londres, pour la première fois, que depuis une heure.

« Vous serez, me dit-il, embarrassé de retourner chez vous; permettez-moi de vous accompagner. »

Dès que nous fûmes sortis, il me prévint que le hasard m'avait conduit au café d'Orange, le plus décrié de Londres.

« Mais vous y allez!

— Moi, je puis y aller, escorté du vers de Juvénal :

Cantabit vacuus coram latrone viator[1].

Les fripons n'ont aucune prise sur moi; je les connais, ils me connaissent; nous ne nous parlons point.

1. Le voyageur qui n'a rien chante en présence des voleurs.

— Il y a longtemps, sans doute, que vous êtes à Londres.

— Cinq ans.

— Y connaissez-vous beaucoup de monde?

— Oui, mais je ne fais ma cour qu'à lord Spencer, m'occupant de littérature, vivant seul, gagnant peu, mais sachant me suffire. Je loge en chambre garnie, j'ai douze chemises et les habits que vous me voyez sur le corps. Avec cela, je me trouve heureux.

Nec ultra deos lacesso[1]. »

Cet homme, qui parlait le toscan avec la plus grande pureté, me plut, surtout par le ton de probité qui perçait en lui.

Chemin faisant, je lui demandai comment je devais m'y prendre pour me bien loger. Quand il sut comment je voulais être, comment je voulais vivre et combien de temps j'avais l'intention de passer à Londres, il me conseilla de prendre une maison entière, garnie de tout depuis la cuisine jusqu'à la chambre à coucher et à la salle à manger.

« On vous donnera un inventaire de tous les effets, et dès que vous aurez un répondant, vous serez maître souverain, domicilié comme un Anglais et ne dépendant que des lois.

— Ce que vous me proposez, lui dis-je, est fort de mon goût, mais indiquez-moi une maison dans ce genre.

— Cela ne sera pas long. »

Il entre dans un magasin, prie la maîtresse de lui prêter l'*Advertiser*, en extrait quelques adresses, et me dit :

1. Je ne demande rien de plus aux dieux.

« Voilà notre affaire. »

C'étaient diverses adresses.

La plus voisine du lieu où nous étions était située Pall-Mall; nous nous y rendîmes. Une vieille femme vint nous en ouvrir la porte et nous montra le rez-de-chaussée et trois étages; chaque étage ayant deux chambres sur le devant, avec un cabinet, ce qui, à Londres, va sans dire; et deux lits à chaque étage. Tout, dans cette maison, brillait de propreté, linge, meubles, tapis, glaces, porcelaines, et jusqu'aux sonnettes et aux ferrures des portes. Une grande armoire contenait tout le linge nécessaire; dans une autre se trouvaient l'argenterie et plusieurs services de porcelaine et de faïence. La cuisine était fournie d'une nombreuse batterie, brillante et dans le meilleur état. En un mot, rien ne manquait dans cette maison pour le *comfortable* d'une riche famille. Le prix était de vingt guinées par semaine, et sans marchander, chose assez inutile à Londres, je dis à Martinelli que je l'arrêtais dans l'instant, pour en prendre possession quand je voudrais.

Dès que mon compatriote eut traduit mes paroles à la vieille, elle me fit dire que si je voulais la garder en qualité de *housekeeper*, je n'avais pas besoin de caution, et qu'il suffirait que je payasse chaque semaine d'avance. Je lui fis répondre que je la garderais, à condition qu'elle prît une servante que je payerais, et qui serait entièrement à ses ordres, mais qui devait savoir, outre l'anglais, le français ou l'italien. Elle promit qu'elle aurait ce que je voulais dès le lendemain, et je payai de suite quatre semaines d'avance. Elle m'en donna quittance sous le nom de chevalier de Seingalt. Je n'ai point porté d'autre nom à Londres.

Ce fut ainsi qu'en moins de deux heures je me trouvai logé à souhait dans une ville qu'on appelle un

chaos et surtout pour un étranger. Mais à Londres tout est facile pour celui qui a de l'or et qui ne craint pas la dépense. J'étais enchanté de me trouver tout d'un coup en état de fuir une maison où j'étais si mal reçu et où j'avais le droit d'espérer que je le serais au mieux ; mais je l'étais tout autant du hasard qui m'avait fait connaître Martinelli dont, depuis six ans, j'avais la meilleure idée.

Quand je rentrai chez la Cornelis, on l'attendait encore, quoique dix heures fussent sonnées, et monsieur son fils dormait étendu sur son canapé. Tout choqué que j'étais contre cette femme, je l'attendais avec impatience, mais déterminé à faire bonne contenance.

Bientôt trois grands coups (manière de frapper des maîtres) annoncèrent la dame Cornelis, venue en chaise à porteurs, et je l'entendis monter l'escalier à grand bruit. Elle entre, se montre joyeuse de me voir, mais ne s'approche pas de moi pour me faire les caresses que je pouvais en attendre. Courant à son fils, chose assez naturelle, elle l'assied sur ses genoux, le couvre de baisers ; mais l'enfant endormi répond froidement à ses caresses.

« Il est très fatigué, lui dis-je, ainsi que moi ; et pour des gens qui ont besoin de repos, vous nous avez fait attendre bien longtemps. »

Je ne sais si elle allait me répondre ni ce qu'elle m'aurait répondu, quand on vint avertir qu'on avait servi. Alors, se levant, elle me fit l'honneur de se pendre à mon bras pour aller souper dans une salle que je n'avais pas aperçue. Comme il y avait quatre couverts, elle ordonna d'ôter le quatrième, et j'eus la curiosité de lui demander pour qui il était destiné.

« Il était pour ma fille, mais je l'ai laissée à la maison, car dès qu'elle a su que vous étiez arrivé avec son frère, elle a demandé si vous vous portiez bien.

— Et vous l'avez punie pour cela?

— Sûrement, car il me semble qu'elle aurait dû commencer par s'informer de la santé de son frère et puis de la vôtre. Ne trouvez-vous pas que j'ai raison?

— Pauvre Sophie! je la plains. La reconnaissance a sur son cœur plus d'empire que la force du sang.

— Il ne s'agit pas du sentiment, mais d'accoutumer les jeunes gens à penser comme il faut.

— Le comme il faut n'est pas toujours le comme il faudrait. »

La Cornelis dit à son fils qu'elle travaillait pour le laisser riche à sa mort, et qu'elle m'avait obligé de le lui ramener parce qu'il était en âge de l'aider et de partager ses travaux dans la maison qu'elle tenait.

« Et quels sont, ma chère maman, les travaux que je dois partager?

— Je donne par an douze soupers, et douze bals à la noblesse, et douze aux bourgeois, à deux guinées par tête, et j'ai souvent de cinq à six cents personnes. La dépense est immense, et seule comme je le suis, il est impossible que je ne sois pas volée, car je ne puis être partout à la fois. Maintenant que vous êtes ici, vous pourrez veiller à tout, mon cher fils, tenir tout sous clef, écrire, avoir la caisse, payer, recevoir les quittances et parcourir les salles pour voir si tout le monde est bien servi ; enfin vous ferez les fonctions de maître.

— Et vous croyez, ma chère maman, que je serai en état de faire tout cela?

— Oui, car vous l'apprendrez.

— Cela me paraît bien difficile.

— Un de mes secrétaires viendra demeurer avec vous et vous mettra au fait de tout. Pendant un an, vous ne ferez qu'étudier l'anglais et assister aux assemblées pour que je vous fasse connaître à tout ce qu'il y a de plus

distingué à Londres ; et peu à peu, vous deviendrez Anglais.

— J'ai cependant bien envie de rester Français.

— Préjugé, mon enfant ; vous vous en déferez, et tout le monde parlera de mister Cornelis.

— Cornelis ?

— Oui, c'est votre nom.

— C'est bien drôle.

— Je vais vous l'écrire pour que vous ne l'oubliez point. »

Croyant que son cher fils plaisantait, la Cornelis me regarda un peu surprise, et lui dit d'aller se coucher, ce qu'il fit à l'instant. Restés seuls, elle me dit que son fils lui paraissait mal élevé, et trop petit pour son âge.

« Je crains bien, ajouta-t-elle, qu'il ne faille commencer un peu tard à lui donner une autre éducation. Qu'a-t-il appris en six ans ?

— Il aurait pu apprendre beaucoup, car il a été dans le premier pensionnat de Paris ; mais il n'a appris que ce qu'il a voulu, et ce qu'il a voulu se réduit à fort peu de chose : jouer de la flûte, monter à cheval, faire des armes, bien danser le menuet, changer de linge chaque jour, répondre avec politesse, se présenter avec grâce, conter joliment des bagatelles et s'habiller avec élégance. Voilà tout ce qu'il sait. Comme il n'a jamais voulu s'appliquer, il n'a pas l'ombre des belles-lettres ; il sait à peine écrire, sans orthographe, ne sait pas bien les quatre règles de l'arithmétique et se soucie fort peu de savoir si l'Angleterre est une île d'Europe.

— Voilà six ans bien employés.

— Ou six ans de perdus, si vous voulez ; mais il en perdra bien d'autres.

— Ma fille se moquera de lui. Mais c'est moi qui l'ai

élevée. Il sera honteux quand il la verra, à l'âge de huit ans, remplie de connaissances.

— Il ne la verra jamais à huit ans, si je sais bien compter ; car elle en a dix.

— C'est à moi à savoir cela. Elle sait la géographie, l'histoire, les langues, la musique ; elle raisonne avec esprit, et se comporte avec un discernement bien au-dessus de son âge. Toutes les dames se l'arrachent. Je la tiens toute la journée à une école de dessin, car elle montre pour cet art une disposition supérieure : elle ne revient que le soir. Elle dîne chez moi le dimanche, et si vous me faites le plaisir d'y venir dîner dimanche, vous verrez que je n'exagère pas. »

C'était un lundi. Je ne fis aucune objection, mais je trouvai singulier qu'elle ne me crût pas impatient de la voir, et qu'elle ne m'invitât pas à me procurer ce plaisir en allant souper le lendemain avec elle.

« Vous êtes, me dit-elle, arrivé à temps pour voir la dernière fête que je donnerai cette année à la noblesse, qui, dans deux ou trois semaines, désertera la ville pour aller passer tout l'été à la campagne. Je ne puis pas vous donner un billet, car je ne puis en donner qu'à la noblesse ; mais vous pourrez y venir, en vous tenant près de moi, en qualité d'ami ; vous verrez tout. Si l'on me demande qui vous êtes, je dirai que vous avez pris soin de mon fils à Paris, et que vous me l'avez ramené.

— Vous me faites trop d'honneur. »

Nous restâmes à causer jusqu'à deux heures du matin, et elle me raconta en détail le procès qu'elle avait contre M. Fermer. Il prétendait que la maison qu'elle avait bâtie, et qui coûtait dix mille guinées, lui appartenait, parce que c'était lui qui lui avait donné l'argent. Dans le fait il avait raison, mais selon le code anglais, il avait tort ; car c'était elle qui avait payé les ouvriers, les ma-

tériaux, l'architecte ; c'était elle qui avait donné et reçu les quittances en son propre et privé nom. La maison donc lui appartenait, et Fermer en convenait ; mais il soutenait lui en avoir fourni les fonds, et c'était là le point délicat du litige, car elle le défiait de lui en montrer une seule quittance. « Il est vrai, disait la femme probe, que vous m'avez donné plus d'une fois mille guinées en bloc, mais c'était une générosité de votre part, en qualité d'ami ; et cette générosité n'a rien qui doive surprendre dans un riche Anglais, puisque nous nous aimions et que nous vivions ensemble. »

Ce procès que la Cornelis avait gagné quatre fois en deux ans, et que Fermer renouvelait sans cesse, par la vertu de la chicane anglaise, coûtait déjà beaucoup à la dame ; et au moment où nous en parlions, il s'agissai d'une appellation en dernier ressort, mais la solution pouvait se faire attendre quinze ans.

« Ce procès, me dit l'honnête Cornelis, déshonore Fermer.

— Je le conçois sans peine, mais vous ne pensez pas qu'il vous honore ?

— Si, assurément, et de très bonne foi.

— C'est ce que j'ai de la peine à comprendre.

— Je vous l'expliquerai.

— Nous en parlerons une autre fois. »

Dans trois heures d'entretien, cette femme ne me demanda pas une seule fois si je me portais bien, si je me trouvais bien logé, si je pensais faire quelque séjour à Londres, si j'étais content de l'état de ma fortune ; rien enfin qui eût trait à moi, et me dit seulement, en riant, et à propos de rien, mais non pas sans intention, *qu'elle n'avait jamais le sol.* Il lui entrait en caisse plus de quatre-vingt mille livres sterling par an ; mais ses dépenses étaient énormes, et elle avait des dettes.

Je me vengeai de son indifférence en ne lui disant rien qui eût rapport à moi ; d'ailleurs, j'étais mis proprement, mais simplement, n'ayant sur moi aucun diamant ni bijoux de prix.

J'allai me coucher, piqué, mais non fâché ; car au fond, j'étais bien aise d'avoir découvert son mauvais cœur. Aussi, malgré l'impatience que j'avais de voir ma fille, je me déterminai à ne rien faire pour me procurer ce plaisir avant le dimanche prochain.

Le lendemain de bonne heure, je dis à Clairmont de mettre tous mes équipages dans une voiture, et quand tout fut prêt j'allai voir le jeune Cornelis dans son lit, en lui disant que j'allais me loger Pall-Mall, et je lui laissai mon adresse.

« Comment! vous ne restez pas avec moi?

— Non, car votre mère a oublié de me loger et de m'accueillir.

— Vous avez bien raison. Je veux retourner à Paris.

— Gardez-vous de faire une pareille sottise. Songez qu'ici vous êtes chez vous, et qu'à Paris vous ne trouveriez peut-être plus de gîte. Adieu ; je vous reverrai dimanche. »

Je fus bientôt établi dans ma nouvelle maison, et je sortis pour aller chez M. Zuccato, résident de Venise. Je lui remis la lettre de M. Morosini ; il la lut et me dit froidement qu'il était bien aise de me connaître. Lui ayant demandé de me présenter à la cour, le sot insolent ne me répondit que par un sourire dans lequel j'aurais pu trouver une expression de dédain, pour peu que je m'en fusse donné la peine. C'était un effet de la morgue aristocratique ; et, lui rendant orgueil pour orgueil, je lui fis une froide révérence et ne mis plus le pied chez lui.

En sortant de chez Zuccato, j'allai chez milord d'E-

gremont, et l'ayant trouvé malade, je lui laissai la lettre dont j'étais porteur. Ce lord mourut quelques jours après, de sorte que les deux lettres de M. de Morosini ne me servirent à rien ; mais ce ne fut pas la faute de ce seigneur. Nous verrons quel fut le succès de son petit billet.

M'étant rendu ensuite chez M. le comte de Guerchi, ambassadeur de France, avec une lettre de M. le marquis de Chauvelin, j'en fus reçu à souhait. Ce seigneur m'invita à dîner pour le lendemain, et me dit que, si je le désirais, il me présenterait à la cour le dimanche suivant après la chapelle. Ce fut à la table de cet ambassadeur que je connus le chevalier d'Éon, secrétaire d'ambassade, qui, dans la suite, fit tant parler toute l'Europe. Ce chevalier d'Éon était une belle femme qui, avant d'entrer dans la diplomatie, avait été avocat et capitaine de dragons; elle servit Louis XV en soldat valeureux et en négociateur consommé. Malgré son esprit ministériel et ses manières d'homme, je ne fus pas un quart d'heure à le reconnaître pour femme; car sa voix était trop franche pour une voix de castrat, et ses formes trop arrondies pour être d'un homme, sans compter le manque de barbe, qui peut accidentellement être le défaut d'un homme fort bien constitué du reste.

Dès les premiers jours, je me fis connaître de tous les banquiers entre les mains desquels j'avais trois cent mille francs au moins. Tous acceptèrent les traites dont j'étais porteur, et tous, pour faire honneur aux lettres de MM. Tourton et Baur, m'offrirent leurs services particuliers. Je n'en ai point fait usage.

Je visitai les théâtres de Covent-Garden, de Drury-Lane, inconnu de tout le monde, et y trouvant peu de plaisir, parce que je ne savais pas un mot d'anglais. J'allais diner à toutes les tavernes de bon et de mauvais

ton, pour me faire aux mœurs de ces insulaires si grands et si petits. Le matin j'allais à la Bourse, où je faisais des connaissances. Ce fut là qu'un négociant auquel je m'étais adressé me donna un nègre qui parlait anglais, français et italien, et de la fidélité duquel il me répondit. Ce fut lui encore qui me donna un très bon cuisinier anglais qui parlait français et qui entra à mon service avec toute sa famille. Je voulus aussi, dès la première semaine, connaître les bains choisis, où un homme riche va souper, coucher et se baigner avec une catin du bon ton, espèce qui n'est pas rare à Londres. C'est une partie de débauche magnifique et qui ne coûte que six guinées. L'économie peut réduire la dépense à cent francs : mais l'économie qui gâte le plaisir n'était pas de mon fait.

Le dimanche, m'étant habillé avec élégance et richesse, j'allai à la cour vers les onze heures, et j'y trouvai le comte de Guerchi, comme nous en étions convenus. Il me présenta à George III, qui me parla, mais si bas que, ne le comprenant point, je ne pus lui répondre que par une inclination. La reine y suppléa, et je fus enchanté de voir, parmi ceux qui lui faisaient leur cour, le sot résident de ma chère république. Dès que M. de Guerchi prononça mon nom de chevalier de Seingalt, je vis l'étonnement peint sur les traits de M. Zuccato, car dans sa lettre, M. le procurator Morosini ne m'avait annoncé que sous le nom de Casanova. La reine, m'ayant demandé de quelle partie de la France j'étais, et ayant su par ma réponse que j'étais Vénitien, regarda le résident de Venise qui, par une révérence, fit connaître qu'il n'avait rien à dire contre. Sa Majesté me demanda alors si je connaissais les ambassadeurs qui étaient venus féliciter le roi : je lui répondis que je les connaissais très particulièrement, et qu'ayant passé à Lyon trois jours dans

leur intimité. M. de Morosini m'avait donné des lettres pour milord d'Egremont et pour M. Zuccato.

« M. Querini, me dit Sa Majesté, m'a beaucoup fait rire, en me disant que je suis un petit diable.

— Il a voulu dire, madame, que Votre Majesté a de l'esprit comme un ange. »

Je désirais beaucoup que la reine me demandât pourquoi le résident de Venise ne m'avait pas présenté, car j'avais sur le bout de la langue une réponse qui aurait empêché le signor Zuccato de dormir pendant huit jours, et moi, j'en aurais mieux dormi, parce que la vengeance, et surtout envers un sot orgueilleux, est un plaisir de dieu ; mais la conversation fut ce qu'elle est toujours à la cour, un composé de riens.

Après la cour, je rentrai dans ma chaise à porteurs, et mes deux bipèdes me portèrent Soho-Square chez la dame Cornelis, où j'étais invité à dîner. Un homme en costume de cour n'oserait aller à pied dans les rues de Londres sans s'exposer à être couvert de boue par une vile populace, et les gentlemen lui riraient au nez. Il faut respecter les usages quels qu'ils soient ; car il n'y en a aucun qui ne soit à la fois respectable et ridicule.

Arrivé chez la Cornelis, on me fait monter avec mon nègre Jarbe, et au bout d'une douzaine de grands et beaux appartements, on m'introduit dans le salon où la dame de la maison se trouvait avec deux dames et deux messieurs anglais. Elle me reçut avec la politesse de l'amitié la plus familière, et après m'avoir fait donner un fauteuil auprès d'elle, elle continua la conversation en anglais, sans me nommer et sans me faire savoir avec qui je me trouvais. Quand son maître d'hôtel vint la prévenir qu'on avait servi, elle ordonna qu'on fît descendre ses enfants.

Mon cœur attendait ce moment avec une vive impa-

tience; aussi, dès que je vis paraître Sophie, je courus à elle avec émotion; mais, instruite par sa mère, elle se retire en faisant une profonde révérence et un compliment appris par cœur. J'eus la discrétion de ne pas y répondre, afin de ne point l'embarrasser, mais je me sentis le cœur serré.

La Cornelis présenta alors son fils, disant à la compagnie que je le lui avais ramené après avoir pendant six ans soigné son éducation. Comme elle fit cette annonce en français, je vis avec plaisir que tout le monde comprenait cette langue.

Nous nous mîmes à table; la Cornelis entre ses deux enfants, et moi en face entre les deux Anglaises, dont l'une, quoique d'un âge qu'on appelle raisonnable, me plut de prime abord par son amabilité et l'enjouement de son esprit. Ce fut avec elle que je m'attachai à converser dès que je m'aperçus que la maîtresse du logis ne m'adressait la parole que par hasard, et que Sophie, qui roulait ses beaux yeux sur la compagnie, ne les arrêtait jamais sur moi. Elle me ressemblait à ne pouvoir s'y méprendre. Il était sensible qu'elle ne se comportait ainsi à mon égard que parce que sa mère lui en avait imposé le devoir, et je trouvais cette comédie aussi ridicule qu'impertinente. Fâché de me sentir dépité et ne voulant point le paraître, je fis naître des propos plaisants sur les mœurs que j'observais en Angleterre, mais ayant soin de ne pas y laisser percer la critique qui blesse toujours l'orgueil national dans la bouche d'un étranger. Je voulais les faire rire et leur rendre ma société agréable, et j'y réussis; mais, ne négligeant jamais le soin de ma vengeance, je ne m'adressai pas une seule fois à la Cornelis; je ne la regardai même pas.

Ma voisine, après avoir admiré la beauté de mes dentelles, me demanda ce qu'il y avait de nouveau à la cour

« Tout m'y a paru nouveau, madame, car je l'ai vue aujourd'hui pour la première fois.

— Avez-vous vu le roi? me demanda sir Joseph Cornelis.

— Mon fils, lui dit sa mère, on ne fait jamais de pareilles questions.

— Pourquoi, ma chère mère?

— Parce que cette demande peut ne pas plaire à monsieur.

— Bien le contraire, madame, elle est fort de mon goût. Il y a six ans que j'ai enseigné à votre fils qu'il doit toujours questionner, parce que c'est le vrai moyen de l'instruire. Qui ne questionne pas reste toujours ignorant. »

J'avais touché au vif; la Cornelis boude et ne dit rien.

« Avec cela, reprit le petit, vous ne m'avez pas dit si vous avez vu le roi.

— Oui, mon ami, j'ai vu le roi et la reine, et Leurs Majestés m'ont fait l'honneur de me parler.

— Qui vous a présenté?

— L'ambassadeur de France.

— C'est fort bien, dit la mère; mais vous m'avouerez que cette dernière question est de trop.

— Si elle était adressée à un étranger, oui; mais non à moi qui suis son ami. Vous voyez que ce qu'il m'a obligé de répondre me fait honneur. Si je n'avais pas voulu qu'on sût que j'ai été à la cour, je ne serais pas venu dîner chez vous avec ce costume.

— A la bonne heure; mais puisque vous aimez à être questionné ainsi, je vous demanderai pourquoi vous vous êtes fait présenter par l'ambassadeur de France et non par le résident de Venise?

— Parce que celui de Venise n'a pas voulu, et il a

eu raison, sachant que j'ai maille à partir avec son gouvernement. »

Nous étions au dessert, et la pauvre Sophie n'avait pas proféré une syllabe.

« Ma fille, lui dit sa mère, dites donc quelque chose à M. de Seingalt.

— Je ne saurais, ma chère maman. Engagez, je vous prie, M. de Seingalt à me parler et je répondrai le mieux que je pourrai.

— Eh bien, ma chère Sophie, dites-moi à quelles études vous vous appliquez actuellement.

— Au dessin, et si vous voulez, je vous ferai voir de mon ouvrage.

— Je verrai tout avec grand plaisir; mais je vous prie de me dire en quoi vous croyez m'avoir offensé, car vous avez l'air coupable.

— Moi, monsieur? mais je crois ne vous avoir manqué en rien.

— Je le crois aussi, ma belle enfant; mais, comme vous me parlez toujours sans me regarder, je m'imagine que vous êtes honteuse. Auriez-vous honte d'avoir de beaux yeux? Et vous rougissez! Quelle faute avez-vous donc commise?

— Vous l'embarrassez, me dit sa mère. Réponds-lui, ma chère, que tu n'as aucune faute à te reprocher, mais que c'est par respect, par modestie, que tu ne fixes pas les personnes avec lesquelles tu parles.

— Mais si la modestie, ajoutai-je, fait baisser les yeux à une jeune personne, la politesse lui ordonne de les lever quelquefois. »

Personne ne répondit à mon objection, qui était une censure pour la pédante Cornelis; mais après un moment de silence, on se leva de table, et la petite alla chercher ses dessins qu'elle m'apporta.

« Je ne veux rien voir, Sophie, lui dis-je, à moins que vous ne me regardiez.

— Allons, dit sa mère, regarde monsieur. »

Elle fut obéie comme un éclair, et je vis les plus jolis yeux qu'il soit possible d'imaginer.

« Pour le coup, ma chère Sophie, je vous reconnais; et vous, vous souvenez-vous de m'avoir vu?

— Oui, monsieur, quoiqu'il y ait six ans de cela, je vous ai reconnu dès que je vous ai vu.

— Et comment cela, puisque vous ne m'avez point regardé? Si vous saviez, mon petit ange, combien c'est impoli de ne pas regarder la personne à laquelle on parle! Qui peut vous avoir inspiré un si faux principe? »

La petite regarda sa mère, qui s'était avancée vers la fenêtre, et je vis à son regard d'où lui était venue la leçon.

Me sentant assez vengé, et voyant les Anglais parfaitement au fait, je commençai à examiner ses dessins, à louer en détail et à la féliciter sur son talent. Je la félicitai d'avoir une mère qui lui procurait une si belle éducation. Ce compliment indirect rendit la mère toute glorieuse, et ma petite Sophie, tout heureuse de n'être plus contrainte, ne cessait de me regarder avec une expression de tendresse enfantine qui me ravissait. Elle portait sur sa physionomie tous les caractères d'une belle âme, et je plaignais en moi-même cet ange de devoir vivre sous l'empire d'une mère folle. Sophie alla se mettre au clavecin, joua avec sentiment, et puis, prenant une guitare, elle chanta quelques airs italiens avec un goût trop parfait pour son âge : elle prouvait une précocité de sentiment qui demandait une direction mieux entendue que celle d'une Cornelis.

Quand elle eut chanté et reçu les applaudissements de la société, sa mère voulut qu'elle dansât le menuet avec

son frère, qui l'avait appris à Paris, et qui dansait fort mal, parce qu'il n'avait point de tenue. Sa sœur, lui ayant fait ce compliment en lui donnant un baiser, comme pour adoucir la brûlure, me pria de le danser avec elle, ce que je fis sans me faire prier. Sa mère, ayant trouvé qu'elle avait dansé à ravir, et c'était vrai, lui dit qu'elle devait me permettre de l'embrasser. Elle vint à moi, et l'ayant assise sur mes genoux, je la couvris de baisers, et ce qui les rendait plus doux que toute expression ne saurait rendre, c'est qu'elle me les rendait avec la plus vive tendresse. Sa mère, qui se trouvait en bonne humeur, en riait à cœur ouvert ; cependant, comme par un retour sur elle-même, Sophie me quitta et alla demander à sa mère si elle était fâchée. Un baiser l'assura du contraire.

Après le dîner et le café, qu'on servit à la française, la Cornelis me fit voir une salle magnifique qu'elle avait fait construire et dans laquelle elle pouvait donner à souper à quatre cents personnes, assises au large, à une seule table en fer à cheval. Elle me dit, et je la crus facilement, qu'il n'y avait pas dans l'immense ville de Londres une salle de cette dimension.

On donnait la dernière fête avant la clôture du parlement ; c'était quatre ou cinq jours après. Elle avait à son service une vingtaine de filles, toutes assez jolies, et une douzaine de valets en grande livrée.

« Toute cette canaille, me dit-elle, me vole ; mais je ne puis m'en passer. Il me faudrait un homme intelligent et actif qui surveillât avec moi et qui fût attaché à mes intérêts : alors, ajouta-t-elle, je serais sûre de faire en peu d'années une brillante fortune ; car les Anglais ne savent pas calculer quand il s'agit de plaisir. »

Je lui souhaitai et l'homme et la fortune, et puis je la quittai, en admirant son courage.

En sortant de chez elle, je me fis porter au parc Saint-James pour aller voir milady Harington, pour laquelle j'avais une lettre, comme je l'ai déjà dit. Cette dame logeait dans l'enceinte de la cour; par cette raison, elle tenait assemblée tous les dimanches. Il était permis de jouer chez elle, car le parc est dans la juridiction royale. Partout ailleurs, le dimanche, on n'ose ni jouer, ni faire de la musique. Les nombreux espions qui parcourent les rues de cette capitale écoutent l'espèce de bruit que l'on entend dans les parloirs des maisons, et s'ils peuvent juger qu'on y joue, ou qu'on y chante, ils se cachent comme ils peuvent, et dès qu'ils voient ouvrir la porte, ils s'y glissent et s'emparent de tous les mauvais chrétiens qui osent profaner la journée du Seigneur par un amusement qui, partout ailleurs, n'a rien que d'innocent; mais, en revanche, l'Anglais peut aller sanctifier impunément ce saint jour dans les tavernes ou dans les maisons de prostitution, si communes dans cette ville.

Je montai chez lady Harington, et lui ayant fait tenir ma lettre, elle me fit entrer. Je trouvai autour d'elle une trentaine de personnes des deux sexes, mais il me fut facile de la distinguer à l'air d'accueil qu'elle me fit en me voyant paraître.

Après lui avoir adressé ma révérence, elle me dit qu'elle m'avait vu chez la reine, et que, sans me connaître, elle avait désiré me voir aussi chez elle. Notre entretien dura trois quarts d'heure et ne fut composé que de ces riens frivoles, de ces questions vagues que l'on fait sans but à un voyageur.

Cette dame avait quarante ans, mais elle était encore belle. Elle était fameuse à Londres par son crédit et par ses galanteries. Elle me fit connaître son mari et ses quatre filles, nubiles et charmantes. Elle me demanda pourquoi j'étais allé à Londres dans le temps où tout le

monde en partait pour aller à la campagne. Je lui dis que, ne consultant d'ordinaire que ce qui me convenait pour le moment, je serais embarrassé de répondre à sa question ; qu'au reste je comptais y passer un an, et qu'ainsi ce qui serait différé ne saurait être perdu.

Ma réponse parut lui plaire, parce qu'elle tenait au caractère anglais par son indépendance, et elle m'offrit de la meilleure grâce du monde tous les services qui pourraient dépendre d'elle.

« En attendant, ajouta-t-elle, vous commencerez par voir jeudi toute la noblesse à Soho-Square, chez Mme Cornelis. Je puis vous donner un billet. Tenez. C'est pour bal et souper : il coûte deux guinées. »

Je les lui donne, et elle reprend le billet pour mettre dessus : *Payé. Harington.*

— Cette formalité est-elle de rigueur, milady?

— Oui, sans cela on vous en demanderait le montant à la porte. »

Je me gardai de lui dire que je venais précisément de Soho-Square.

Pendant que lady Harington arrangeait un whist, elle me demanda si j'avais des lettres pour des dames.

« J'en ai une, lui dis-je, d'une espèce singulière, et je compte la remettre demain. Cette lettre n'est que le portrait de la personne même.

— L'avez-vous sur vous?

— Oui, milady.

— Puis-je le voir ?

— Sans aucune difficulté. Le voilà.

— C'est la duchesse de Northumberland. Allons le lui donner.

— Volontiers.

— Mais attendons qu'on marque le *rober.* »

Lord Perci m'avait donné ce portrait en me disant

qu'il me servirait d'introducteur et de lettre de recommandation quand je le présenterais à sa mère.

« Chère duchesse, lui dit lady Harington, voici une lettre de recommandation que monsieur est chargé de vous remettre.

— Ah ! oui ; c'est M. de Seingalt. Mon fils me l'a écrit. Je suis ravie de vous voir, monsieur le chevalier, et j'espère que vous viendrez chez moi. Je reçois trois fois par semaine.

— Milady veut-elle bien permettre que j'aille lui remettre la précieuse lettre chez elle ?

— Volontiers. Vous avez raison. »

Je fis un whist à très petit jeu et je perdis quinze guinées que je payai sur-le-champ. A cette occasion lady Harington me prit à part pour me donner une leçon que je crois digne d'être consignée ici.

« Vous avez perdu, me dit-elle, et vous avez payé en or. J'imagine que vous n'avez pas sur vous des billets de banque.

— Pardon, milady, j'en ai de cinquante et de cent livres sterling.

— Il fallait en changer un, ou attendre à un autre jour pour payer, car chez nous, payer en or ou en monnaie sonnante est un manque d'égard que l'on pardonne à un étranger, qui ne peut connaître nos usages. Mais faites en sorte que cela ne vous arrive plus. Vous avez vu que la dame a souri.

— Oui, qui est-elle ?

— C'est lady Coventry, sœur de la duchesse Hamilton.

— Dois-je lui faire des excuses ?

— Oh ! pas du tout ; l'offense n'est pas de la nature de celles qui en exigent. Au reste, elle a pu être surprise, mais non offensée, car elle y gagne quinze shillings. »

Cette petite bévue, véritable école de provincial, me

piquait, parce que cette lady Coventry était une brune piquante, belle à ravir. Je m'en consolai cependant sans trop de peine.

Je fis ce jour-là connaissance avec lord Hervey, le même qui avait conquis la Havane, homme aimable et plein d'esprit. Il avait épousé miss Chodeleigh, mais il fit casser son mariage. Cette célèbre Chodeleig était demoiselle d'honneur de la princesse douairière de Galles, et devint ensuite duchesse de Kingston. Comme ses rares aventures sont très connues, je parlerai d'elle en son lieu. Je rentrai chez moi assez satisfait de ma journée.

Le lendemain je commençai à dîner chez moi, et je me trouvai très content de mon cuisinier anglais, car, outre les plats favoris des Anglais qu'il me servait chaque jour, il connaissait bien la cuisine française, et faisait parfaitement la poularde, les fricandeaux, les côtelettes, les ragoûts et surtout la bonne soupe française qui suffirait à la gloire nationale, si ce peuple n'avait pas des gloires dans tous les genres. Malheureusement elles sont ternies par des défauts qui obscurcissent trop le tableau.

Ma table et ma maison ne suffisaient pas à mon bonheur. J'étais seul, et mes lecteurs savent assez que la nature ne m'avait point coulé au moule des ermites. Je n'avais ni maîtresse jolie, ni ami jovial ; et à Londres, on peut bien inviter un homme comme il faut à dîner en compagnie à la taverne, où il paye son écot, c'est l'habitude, mais non à sa propre table. Je fus un jour invité au parc Saint-James par un cadet du duc de Beaufort à manger des huîtres et à boire une bouteille de champagne. J'acceptai, et arrivé à la taverne, il commanda des huîtres et une bouteille de champagne : mais nous en bûmes deux, et il me fit payer la moitié de la seconde. Telles sont les mœurs au delà de la Manche ! On me riait au

nez quand je disais que je mangeais chez moi, parce qu'aux tavernes on ne donnait pas de soupe. « Êtes-vous malade ? me disait-on ; car la soupe n'est bonne que pour les gens malades. » L'Anglais est souverainement carnivore ; il ne mange presque pas de pain, et se prétend économe, parce qu'il épargne la dépense de la soupe et du dessert, ce qui m'a fait dire que le dîner anglais n'a ni commencement ni fin. La soupe est considérée comme une grande dépense, parce que les gens de service même ne voudraient pas manger de la viande qui aurait servi à faire le bouillon. Ils prétendent que le bouilli n'est bon que pour être donné aux chiens. Au fait, le bœuf salé qui leur en tient lieu est excellent. Il n'en est pas de même de leur bière, à laquelle il me fut impossible de m'accoutumer, son amertume me paraissant insoutenable. Au reste, ce qui contribua peut-être à m'en dégoûter, ce furent les vins excellents de France que mon marchand de vin me fournissait ; ils étaient très purs, mais très chers.

Il y avait une semaine que j'occupais mon joli logement, et je n'y avais pas encore vu Martinelli : le lundi matin, il vint me voir, et je l'engageai à dîner. Il me dit qu'il allait au Muséum pour y rester jusqu'à deux heures, et l'envie me prit d'aller voir ce cabinet fameux qui fait tant d'honneur à l'Angleterre. J'y fis connaissance avec le docteur Mati, dont par la suite je dus faire le plus grand cas. J'en parlerai quand il en sera temps.

A dîner, Martinelli me tint excellente compagnie, car il était instruit et connaissait profondément les mœurs anglaises qu'il m'importait de connaître, si je voulais me trouver bien dans le pays. Comme j'avais sur le cœur l'impolitesse que j'avais faite en payant en belles pièces d'or ce que j'aurais dû payer en papier, il me raisonna savamment sur le crédit de la nation, me démontrant

que c'était une marque certaine de la prospérité nationale ; car la préférence que les Anglais donnent à leur papier sur leur or témoigne de leur entière confiance dans leur banque ; confiance qui peut être aveugle, mais d'où résulte une source de richesse. A la vérité, cette confiance peut être détruite par l'abus que le gouvernement peut faire de la facilité d'augmenter sa richesse factice ; et si jamais cela arrivait, comme c'est possible, soit par une guerre malheureuse ou par tout autre événement, une banqueroute serait immanquable, et nul ne peut en calculer les résultats.

Après avoir longtemps raisonné politique, mœurs et littérature, parties dans lesquelles Martinelli brillait, nous allâmes au théâtre de Drury-Lane, et j'y jouis d'un échantillon des mœurs un peu rudes des insulaires. La troupe n'ayant pu donner ce jour-là, par un accident dont je ne me souviens plus, la pièce qu'on avait annoncée, le public fit du tapage. Garrick, célèbre comédien, que vingt ans plus tard on enterra à Westminster, se présenta en vain pour le calmer : il fut obligé de se retirer. Alors quelques furieux ayant crié : *Sauve qui peut!* le roi, la reine, tout le monde enfin se hâta de quitter le théâtre, et en moins d'une heure, tout fut détruit jusqu'aux murs, qui résistèrent à la fureur d'une populace qui faisait tout ce ravage pour le seul plaisir d'exercer sa puissance.

Après cette expédition, à laquelle aucune autorité ne s'opposa, les furieux allèrent se gorger de bière et de genièvre.

Dans une quinzaine de jours, la salle fut rétablie et la pièce annoncée, et, au lever de la toile, Garrick s'étant montré pour implorer l'indulgence du public, une voix du parterre cria : « *A genoux!* » Aussitôt mille voix de répéter : « *A genoux!* » Et le Roscius de l'Angleterre,

qui valait cent fois mieux que tous les forcenés qui criaient, fut obligé de courber le genou et de demander pardon dans cette posture humiliante. Alors un tonnerre d'applaudissements se fit entendre, et tout fut fini. Tel est le peuple anglais, et surtout le peuple de Londres ; il bafoue le roi, la reine, les princes, quand il les voit en public : aussi n'y vont-ils jamais, si ce n'est dans les grandes cérémonies, où des centaines de constables veillent au maintien de l'ordre public.

Un jour, me promenant seul au parc Saint-James, j'aperçus sir Auguste Hervey dont j'avais fait la connaissance ; il parlait à quelqu'un qu'il quitta pour venir à moi. Curieux, je lui demandai qui était le gentleman qu'il venait de quitter.

« C'est, me dit-il, le frère de lord Ferex qui a eu la tête tranchée il y a une couple de mois pour avoir tué un de ses gens.

— Et vous lui parlez ?

— Pourquoi non ?

— N'est-il pas déshonoré par la mort de son parent ?

— Déshonoré ? ce serait plaisant ! Son frère même n'est point déshonoré. Il a violé la loi, mais il a payé la violation de sa vie, et dès lors il a satisfait à la société, il n'est plus son débiteur. C'est un homme d'honneur qui a joué gros jeu, et qui a perdu ; voilà tout. Je ne connais pas, dans notre constitution, une peine qui déshonore : elle serait tyrannique, et nous ne la souffririons pas. Il m'est permis de violer toute loi qui me gêne, dès que je suis disposé à subir la peine qu'impose la violation. C'est un peu fou, j'en conviens, mais c'est une chose dont nous sommes jaloux ; car nous sommes les maîtres de choisir. Nous ne considérons comme déshonoré que le criminel qui, pour se soustraire aux châti-

ments, commet des lâchetés ou des bassesses, indignes d'un gentleman.

— Par exemple ?

— Prier le roi de lui faire grâce, demander pardon au peuple et autres actes pareils.

— Et prendre la fuite ?

— Non, car se sauver est une action de courage ; il ne fait que continuer la transgression de la loi, et tant pis pour la loi, si elle n'a pas l'habileté de se faire obéir. Remarquez bien que, pour fuir, l'homme n'a besoin que de sa force physique ou morale. Vous vous êtes honoré en fuyant la tyrannie de vos magistrats : votre fuite des Plombs est un acte de vertu. L'homme, dans ce cas, combat la mort à son corps défendant ; il l'affronte en la fuyant. *Vir fugiens denuo pugnabit* [1].

— Que pensez-vous donc des voleurs de grand chemin?

— Ce sont des misérables que je déteste, car ils sont incommodes à la société ; mais je les plains, quand je pense que leur métier les tient toujours en présence de la potence. Vous sortez dans un fiacre pour aller faire une visite à un ami à trois ou quatre milles de Londres. Un homme leste et décidé saute sur le marchepied de la voiture, et un pistolet à la main qu'il vous appuie contre la poitrine, il vous demande votre bourse : que feriez-vous alors?

— Si j'avais un pistolet à la main, je lui brûlerais la cervelle ; sinon, je lui donnerais ma bourse en l'appelant infâme assassin.

— Vous auriez tort dans l'un et l'autre cas. Si vous lui donniez la mort, vous seriez pendu, car vous n'avez

1. L'homme qui fuit combat de nouveau.

pas le droit d'attenter à la vie d'un Anglais, et si vous l'appeliez infâme assassin, il vous répondrait qu'il ne l'est pas, car en vous attaquant par devant, il vous laisse le choix. Et ici on vous prouverait que cette action est généreuse, car il pouvait vous tuer. Vous pourrez, en lui donnant votre bourse, lui reprocher le vilain métier qu'il fait, et il vous dira que vous avez raison, qu'il éloignera de lui, le plus qu'il pourra, la potence qu'il croit inévitable. Il vous remerciera ensuite, et vous conseillera de ne jamais sortir de Londres, sans être accompagné d'un domestique à cheval; car alors aucun voleur n'osera vous attaquer. Nous autres Anglais, qui savons que cette vermine existe dans notre pays quand nous voyageons, nous avons deux bourses : une petite pour les voleurs éventuels, une autre pour nos besoins. »

Que répondre à un pareil discours, basé sur les mœurs nationales? je l'ai trouvé raisonnable. L'Angleterre est une mer riche, mais semée d'écueils. Ceux qui s'y hasardent, par intérêt ou par curiosité, doivent prendre leurs précautions. La leçon de sir Auguste Hervey me fit grand plaisir.

Passant d'un propos à un autre, comme cela arrive toujours quand on n'a pas de sujet déterminé et obligatoire, sir Auguste déplora la destinée d'un malheureux Anglais qui, après avoir volé soixante-dix mille livres sterling au jeu de bourse, s'était réfugié en France, croyant y être en sûreté, et qui venait d'être pendu à Londres.

« Comment cela est-il possible? lui dis-je.

— Le roi, me dit-il, en a demandé l'extradition au duc de Nivernais, et Louis XV l'a accordée pour se rendre l'Angleterre favorable à quelques articles de la paix. C'est une bassesse indigne d'un roi, car il a violé par là le droit des gens. Il est vrai que c'est dans la personne

d'un misérable, mais cela ne change rien à l'action.

— Sans doute, l'Angleterre a par là récupéré les soixante-dix mille livres sterling?

— Pas un shilling.

— Comment?

— Parce qu'on ne lui a pas trouvé une guinée. Il a apparemment laissé le petit trésor à sa femme, qui vit très à son aise, et qui pourra se remarier, parce qu'elle est encore jeune et jolie.

— Je m'étonne qu'on ne l'ait pas inquiétée.

— On n'y a pas même pensé. Que pourrait-on lui faire? Il n'est pas probable qu'elle avouât que son mari lui a laissé l'argent du vol. La loi contre les voleurs ordonne qu'on les pende, mais elle ne parle pas du vol, car elle le suppose disparu. D'ailleurs, si l'on raisonnait sur les voleurs qui auraient restitué le vol et sur ceux qui l'auraient dissipé, il faudrait faire deux lois, établir deux peines, et puis suivre les nuances des circonstances et les nuances des restitutions. Ce serait un dédale où l'on se perdrait. Il nous semble, à nous Anglais, qu'il ne faut pas infliger deux peines pour un crime; celle de la potence nous paraît suffisante, sans y ajouter celle de la restitution du vol, à moins qu'elle ne soit liquide et qu'elle ne puisse être réclamée par celui à qui l'effet volé appartient. Le voleur en est devenu propriétaire, par une violence, il est vrai; mais la violence n'empêche point qu'il n'en soit réellement propriétaire et maître de fait, car il peut en disposer. Cela étant, chacun doit garder soigneusement ce qu'il possède; car s'il se laisse voler, il a tort, puisqu'il sait que la restitution est presque impossible. J'ai pris la Havane à l'Espagne. C'est un grand vol exécuté à force ouverte, et on la rendra, parce que je n'ai pas pu mettre l'île de Cuba dans ma bourse, comme j'y ai mis, pour le compte du gouvernement,

quarante millions de piastres, dont on n'a pas même fait mention. »

C'était parler en philosophe et en fidèle sujet de son pays.

Tout en parlant sur des sujets du plus grand intérêt, nous allâmes chez la duchesse de Northumberland, où je fis la connaissance de lady Rochefort, dont le mari venait d'être nommé ambassadeur en Espagne. Cette dame était l'une des trois illustres dont la chronique galante fournissait chaque jour de nouveaux sujets de causerie aux oisifs de cette grande cité.

La veille de l'assemblée de Soho-Square, Martinelli dîna avec moi et me parla de la dame Cornelis et des dettes dont elle était encombrée et qui la forçaient à ne sortir de chez elle que le dimanche, seul jour privilégié où les créanciers n'ont aucun droit sur leurs débiteurs.

« La dépense excessive qu'elle fait, sans nécessité, me dit-il, la met dans un état de détresse tel, qu'elle ne peut tarder à se trouver aux abois. Elle doit quatre fois plus qu'elle ne possède, même en y comprenant la maison, qui est toujours une possession douteuse, puisqu'elle est encore en litige. »

Son état ne me peinait que par rapport à ses enfants; car, pour elle, il ne me semblait pas qu'elle fût digne d'un meilleur sort.

CHAPITRE XII

L'assemblée de la Cornelis. — Aventure à Ranelagh-House. — Dégoût des courtisanes anglaises. — Pauline, Portugaise.

Je me rendis à l'assemblée, et le secrétaire placé à la porte inscrivit mon nom en recevant mon billet. Dès que la Cornelis m'aperçut, elle vint à moi et me dit qu'elle était charmée de me voir dans l'assemblée par billet, et qu'elle s'était bien doutée que j'y serais. « La chose n'était pas difficile à deviner, lui dis-je, car dès que vous me saviez reçu à la cour, vous deviez savoir que deux guinées ne m'empêcheraient pas d'y venir. Je suis fâché pour notre ancienne amitié que ce ne soit pas à vous-même que je les aie remises ; car vous ne pouviez pas ignorer que je n'aurais jamais accepté le rôle trop modeste que vous me réserviez. »

Cette allocution, faite avec l'accent de l'ironie, embarrassait la Cornelis, quand milady Harington, qui était une de ses grandes protectrices, vint à son secours.

« J'ai, ma chère Cornelis, une quantité de guinées à vous remettre, et entre autres deux de M. de Seingalt que j'ai soupçonné être de vos connaissances. Je n'ai pourtant pas osé le lui dire, ajouta-t-elle en me donnant un coup d'œil malin.

— Pourquoi, milady? il y a longtemps que j'ai l'honneur de connaître Mme Cornelis.

— Je le crois, dit-elle en riant, et je vous en fais mon compliment à tous les deux. Je suppose aussi, chevalier, que vous connaissez l'aimable miss Sophie.

— Milady, la chose est toute simple : qui connaît la mère doit connaître la fille.

— Oui, oui. »

Sophie était auprès d'elle, et après l'avoir embrassée avec affection, milady me dit :

« Si vous vous aimez, vous devez l'aimer aussi, car c'est votre image.

— C'est un des mille jeux de la nature.

— Certainement, mais cette fois elle a joué avec connaissance de cause. »

En achevant ces mots, milady prit Sophie par la main, et s'appuyant sur mon bras, elle nous mena dans la foule, et je dus écouter avec patience une quantité de questions qui lui furent faites par des personnes qui ne m'avaient pas encore vu.

« Voilà donc le mari de Mme Cornelis?

— C'est sans doute M. Cornelis qui est arrivé?

— Ah! voilà certainement M. Cornelis.

— Voilà bien certainement le mari de Mme Cornelis.

— Non, non, non, disait lady Harington aux curieux. »

Cela m'ennuyait, car on ne répétait ces questions que parce que la petite portait son origine sur ses traits et que chacun devinait que j'étais son père. Je désirais que milady laissât aller la petite; mais cela l'amusait trop pour me faire ce plaisir. « Restez près de moi, me dit-elle, si vous voulez connaître tout le monde. » Elle s'assit, me fit asseoir auprès d'elle et retint la petite à son côté.

La mère étant venue pour faire sa cour, et chacun lui adressant les questions qui m'ennuyaient depuis si longtemps, elle prit son parti, et dit bravement que j'étais son meilleur, son plus ancien ami, et que ce n'était pas sans raison que l'on s'étonnait de la parfaite ressemblance

de sa fille avec moi. Chacun rit et dit qu'il n'y avait rien d'étonnant à cela, que rien n'était plus naturel. La Cornelis, pour changer le sujet, dit que la petite Sophie avait appris le menuet et qu'elle le dansait en perfection.

« Voyons, voyons, dit lady Harington, faites venir un violon pour que nous admirions la jolie virtuose. »

Comme nous étions dans une chambre et que le bal n'était pas encore commencé, dès que le violon fut venu, désirant que la petite captivât les suffrages, je la pris, et le menuet fut dansé au grand contentement du cercle choisi qui nous entourait.

Le bal commença et dura toute la nuit, sans interruption, car on allait manger par pelotons et à toutes les heures : c'était un vrai gaspillage digne de la maison d'un prince. J'y fis la connaissance de toute la noblesse et de toute la famille royale, car elle y était toute, à l'exception de Leurs Majestés et du prince de Galles. La Cornelis avait reçu plus de douze cents guinées ; mais la dépense était énorme, sans économie, et sans toutes ces précautions nécessaires pour empêcher les vols dans tous les genres. Elle s'évertuait à présenter son fils à tout le monde ; mais le pauvre garçon avait l'air d'une victime et ne savait que faire de profondes révérences, ce qui, en Angleterre, a l'air tout à fait gauche. Il me faisait pitié.

Rendu chez moi, je passai la journée au lit, et le lendemain j'allai dîner à Star-Tavern, où l'on m'avait dit que l'on trouvait les filles les plus jolies et les plus réservées de Londres. C'était de lord Pembroke que je tenais cette nouvelle : il y allait fort souvent. En arrivant à la taverne, je demande un cabinet particulier, et le maître, s'apercevant que je ne parlais pas anglais, vint me tenir compagnie, m'abordant en français, ordonna ce que je voulais et m'étonna par ses manières nobles, graves et décentes, au point que je n'eus pas le courage

de lui dire que je désirais dîner avec une jolie Anglaise Je lui dis à la fin, avec des détours très respectueux, que je ne savais pas si lord Pembroke m'avait trompé en me disant que je pourrais trouver chez lui les plus jolies filles de Londres.

« Il ne vous a point trompé, monsieur, et si vous en désirez, vous pouvez en avoir à souhait.

— Je suis venu dans cette intention. »

Il appelle, et un garçon fort propre s'étant présenté, il lui ordonna de faire venir une fille pour mon service, du même ton qu'il lui aurait dit de m'apporter une bouteille de champagne. Le jeune homme sort, et quelques minutes après je vois entrer une fille aux formes herculéennes.

« Monsieur, lui dis-je, l'aspect de cette fille ne me revient pas.

— Donnez un shilling pour les porteurs et renvoyez-la. On ne fait pas de façons à Londres, monsieur. »

Ce propos m'ayant mis à mon aise, j'ordonnai qu'on donnât un shilling et qu'on m'en amenât une autre plus jolie. La seconde vint pire que la première, et je la renvoyai ainsi que dix autres qui vinrent à la suite, charmé de voir que mon goût difficile amusait le maître qui me tenait toujours compagnie.

« Je ne veux plus de fille, lui dis-je ; je ne veux que bien dîner. Je suis sûr que le pourvoyeur s'est moqué de moi pour faire plaisir aux porteurs.

— C'est très possible, monsieur, et cela leur arrive souvent, quand on ne leur donne pas le nom et la demeure de la fille que l'on veut. »

Le soir, étant allé me promener au parc Saint-James, je me rappelai que c'était jour de Ranelagh, et, voulant connaître cet endroit, je pris une voiture, et seul, sans domestique, je m'y rendis dans le dessein de m'y

amuser jusqu'à minuit et d'y chercher quelque beauté qui me plût.

La rotonde du Ranelagh me plut ; je m'y fis servir du thé, j'y dansai quelques menuets ; mais point de connaissances ; et quoique j'y visse plusieurs filles et femmes fort jolies, de but en blanc je n'osais en attaquer aucune. Ennuyé, je prends le parti de me retirer ; il était près de minuit, et j'allai à la porte, comptant y trouver mon fiacre que je n'avais point payé ; mais il n'y était plus, et j'étais fort embarrassé. Une très jolie femme, qui était sur la porte en attendant sa voiture, s'apercevant de mon embarras, me dit en français que si je ne demeurais pas loin de White-Hall, elle pourrait me conduire à ma porte. Je la remercie et, lui ayant dit où je demeurais, j'accepte avec reconnaissance. Sa voiture arrive, un laquais ouvre la portière et, s'appuyant sur mon bras, elle monte, m'invite à me placer à côté d'elle et ordonne qu'on arrête devant chez moi.

Dès que je fus dans la voiture, je m'évertuai en expressions de reconnaissance, et lui disant mon nom, je lui témoignai le regret que j'éprouvais de ne l'avoir point vue à la dernière assemblée de Soho-Square.

« Je n'étais pas à Londres, me dit-elle, je suis revenue de Bath aujourd'hui. »

Je me loue du bonheur que j'avais de l'avoir rencontrée, je couvre ses mains de baisers, j'ose lui en donner un sur la joue ; et ne trouvant, au lieu de résistance, que la douceur et le sourire de l'amour, je colle mes lèvres sur les siennes, et sentant la réciprocité, je m'enhardis et bientôt je lui ai donné la marque la plus évidente de l'ardeur qu'elle m'avait inspirée.

Me flattant que je ne lui avais pas déplu, tant je l'avais trouvée douce et facile, je la suppliai de me dire où je pourrais aller pour lui faire une cour assidue pen-

dant tout le temps que je comptais passer à Londres; mais elle me dit : « Nous nous reverrons encore, et soyez discret. » Je le lui jurai, et ne la pressai pas. L'instant d'après la voiture s'arrête, je lui baise la main, et me voilà chez moi fort satisfait de cette bonne fortune.

Je passai quinze jours sans la revoir, lorsque enfin je la retrouvai dans une maison où lady Harington m'avait dit d'aller me présenter à la maîtresse de sa part. C'était une lady Betty Germen, vieille femme illustre. Elle n'était pas au logis, mais elle devait rentrer en peu de temps, et je fus introduit au salon pour l'attendre. Je fus agréablement surpris en y apercevant ma belle conductrice du Ranelagh occupée à lire une gazette. Il me vint dans l'esprit de la prier de me présenter. Je m'avance vers elle, et à la question que je lui fais si elle voudrait bien être mon introductrice, elle répond d'un air poli qu'elle ne le pouvait pas, n'ayant point l'honneur de me connaître.

« Je vous ai dit mon nom, madame, est-ce que vous ne me remettez pas?

— Je vous remets fort bien, mais une folie n'est pas un titre de connaissance. »

Les bras me tombèrent à cette singulière réponse. Elle se remit tranquillement à lire sa gazette, et ne m'adressa plus la parole jusqu'à l'arrivée de lady Germen.

Cette belle philosophe passa deux heures en conversation, sans faire le moindre semblant de me connaître, me parlant cependant avec beaucoup de politesse lorsque l'à-propos me permettait de lui adresser la parole. C'était une lady de haut parage et qui jouissait à Londres d'une belle réputation.

Me trouvant un jour chez Martinelli, pour la première

fois que je lui rendais visite, je lui demandai qui était une jeune et belle personne qui, d'une maison en face, m'envoyait des baisers, et je fus très agréablement surpris en apprenant que c'était une danseuse nommée Mme Binetti. Il n'y avait pas quatre ans qu'à Stuttgardt elle m'avait rendu le grand service dont mon lecteur peut se souvenir. Je ne la savais pas à Londres. Je pris congé de Martinelli pour aller la voir, avec d'autant plus d'empressement que mon ami me dit qu'elle ne vivait pas avec son mari, quoiqu'il dût danser avec elle au théâtre de Haymarket.

Elle me reçut à bras ouverts en me disant qu'elle m'avait reconnu à la première vue.

« Je suis surprise, mon cher doyen, ajouta-t-elle, de vous voir à Londres. »

Elle m'appelait doyen parce que j'étais la plus ancienne de ses connaissances.

« Je ne savais pas que vous y fussiez, ma chère, et je n'ai pu vous voir danser, parce que je suis arrivé après la clôture de l'Opéra. D'où vient que vous ne vivez plus avec votre mari?

— Parce qu'il joue, perd et me dépouille de tout. Outre cela, une femme de mon état, si elle vit avec son mari, ne peut pas espérer qu'un riche amoureux vienne lui faire des visites; tandis qu'en vivant seule, elle peut recevoir tous ses amis sans aucune contrainte.

— Qu'avaient-ils à craindre de Binetti? Je ne l'ai jamais connu jaloux ni difficile.

Il ne l'est pas non plus; mais il faut que tu saches, mon cher doyen, qu'il y a une loi en Angleterre qui autorise un mari à faire arrêter l'amant de sa femme, s'il le trouve en flagrant délit avec elle. Il n'a besoin que de deux témoins. Il suffit même qu'il le trouve assis sur le lit avec elle, chose qu'un mari seul est censé avoir le

droit de faire. Cet amant est condamné à payer au mari qui dévoile sa honte la moitié de tout son bien. Plusieurs riches Anglais y ont été pris, et cela fait qu'ils ne vont pas chez des femmes mariées, et surtout chez des Italiennes.

— Ainsi, bien loin de te plaindre de la complaisance qu'a ton mari, tu dois en être bien aise; car, jouissant de toute ta liberté, tu peux recevoir qui tu veux et devenir riche.

— Eh! mon cher ami, tu ne sais pas tout. Dès qu'il soupçonne que j'ai reçu quelque présent de quelqu'un qui est venu me voir, et il le sait par des espions, il vient la nuit en chaise à porteurs, et il me menace de me mettre dans la rue, si je ne lui donne tout l'argent que j'ai. Tu ne connais pas cet infâme coquin. »

Je quittai cette pauvre femme, en lui donnant mon adresse et l'invitant à venir dîner chez moi quand elle voudrait, en me faisant cependant prévenir la veille. Ce fut encore une leçon que je reçus sur l'article des visites aux dames. Il y a en Angleterre de très bonnes lois, mais elles sont telles, en général, qu'on peut trop facilement en abuser. Le serment que prêtent les jurés de les faire exécuter à la lettre fait que plusieurs, qui ne sont pas rédigées avec assez de clarté, reçoivent une interprétation tout opposée aux intentions du législateur, et embarrassent infiniment les juges. Cela fait qu'on est obligé de faire sans cesse de nouvelles lois et de nouvelles gloses pour l'explication des anciennes.

Milord Pembroke, m'ayant vu à ma fenêtre, vint me voir, et après avoir examiné ma maison et ma cuisine, où mon cuisinier était en besogne, il me fit le compliment de me dire qu'il n'y avait pas de lord, excepté ceux qui vivaient habituellement à Londres, qui se fût avisé de tenir une maison aussi bien montée que la

mienne. Après avoir calculé en gros, il me dit que si je voulais recevoir des amis et leur donner à dîner, il me fallait trois cents livres sterling par mois.

« Vous ne pouvez pas vivre ici, Seingalt, sans y loger une jolie fille; et ceux qui savent que vous vivez en garçon vous loueront, car vous y trouverez sûreté et grande économie.

— En tenez-vous une chez vous, milord?

— Non, car j'ai le malheur de me dégoûter d'une femme dès que je l'ai possédée un seul jour.

— Il vous en faut donc une chaque jour?

— Oui, et sans être aussi bien que vous, je dépense quatre fois plus. Notez que je suis garçon et que je vis à Londres comme un étranger, ne mangeant jamais chez moi. Je m'étonne que vous mangiez seul.

— Je ne parle pas anglais; j'aime la soupe et les bons vins; c'en est assez pour fuir vos tavernes.

— Je le conçois avec vos goûts à la française.

— Convenez qu'ils ne sont pas mauvais?

— Je ne saurais en disconvenir, car, tout bon Anglais que je suis, je m'accommode très bien de la vie de Paris. »

Il partit d'un grand éclat de rire quand je lui dis qu'à Star-Tavern j'avais renvoyé une vingtaine de filles sans m'accommoder d'aucune, et qu'il était la cause de mon désappointement.

« Je ne vous ai pas dit le nom de celles que j'envoie chercher, et j'ai eu tort.

— Oui, vous auriez dû me le dire.

— Mais, ne vous connaissant pas, elles ne seraient pas venues, car elles ne sont pas à la disposition du pourvoyeur. Promettez-moi de les payer comme moi, et je vous donnerai des billets qui les feront venir.

— Pourrai-je aussi les avoir ici?

— A votre choix.

— Eh bien, cela me convient mieux. Faites-moi des billets et donnez la préférence à celles qui parlent français.

— Voilà le mal ; les plus belles ne parlent qu'anglais.

— Faites toujours ; pour ce que je veux en faire, nous nous comprendrons. »

Il écrivit plusieurs billets à quatre et à six guinées; une seule était marquée douze.

« Celle-ci est donc le double plus belle? lui dis-je.

— Ce n'est précisément pas le cas, mais elle fait cocu un duc et pair de la Grande-Bretagne qui l'entretient et qui n'en use qu'une ou deux fois par mois.

— Voulez-vous, milord, me faire l'honneur de goûter quelquefois du savoir-faire de mon cuisinier?

— Volontiers, mais seulement au hasard.

— Et si vous ne me trouvez pas?

— Petit malheur! j'irai à la taverne. »

N'ayant rien à faire ce jour-là, j'envoyai Jarbe chez l'une des belles que Pembroke avait taxées à quatre guinées, en lui faisant dire que c'était pour dîner tête à tête avec elle. Elle vint, mais, malgré l'envie que j'avais de la trouver aimable, je ne la trouvai bonne que pour badiner un instant après dîner. Elle ne devait pas s'attendre à quatre guinées que je ne lui avais pas fait gagner; aussi je la renvoyai fort contente en les lui mettant dans la main. La seconde, au même taux, soupa avec moi le lendemain; elle avait été fort jolie; elle l'était encore; mais je la trouvai triste et trop passive, de sorte que je ne pus me résoudre à la faire déshabiller.

Le troisième jour, n'ayant point envie d'essayer encore d'un troisième billet, j'allai à Covent-Garden, et m'étant trouvé face à face d'une jeune personne attrayante, je

l'abordai en français, en lui demandant si elle voulait venir souper avec moi.

« Que me donnerez-vous au dessert?

— Trois guinées.

— Je suis à vos ordres. »

Après le théâtre, je me fis servir un bon souper pour deux, et elle me tint tête comme je l'aimais. Quand nous eûmes soupé, je lui demandai son adresse, et je fus fort surpris quand je trouvai que c'était l'une de celles que lord Pembroke m'avait taxées à six guinées. Je jugeai qu'il fallait faire ses affaires par soi-même, ou n'avoir pas de grands seigneurs pour agents. Les autres billets ne me procurèrent que des objets à peine dignes d'attention. La dernière, celle de douze guinées, que je m'étais réservée pour la bonne bouche, fut celle qui me plut le moins. Je ne la trouvai pas digne d'un sacrifice et je ne me souciai point de cocufier le noble lord qui l'entretenait.

Lord Pembroke était jeune, beau, riche et plein d'esprit. Étant allé le voir un jour, je le trouvai sortant du lit, et, voulant nous aller promener, il dit à son valet de chambre de le raser.

« Mais, lui dis-je, vous n'avez pas signe de barbe sur la figure!

— Vous n'en verrez jamais, mon ami, car je me fais raser trois fois par jour.

— Comment, trois fois?

— Oui, quand je change de chemise, je me lave les mains ; quand je me lave les mains, il faut aussi que je me lave le visage, et le visage d'un homme ne doit se laver qu'avec un rasoir.

— A quelle heure faites-vous ces trois ablutions?

— Quand je me lève, quand je m'habille pour aller dîner ou pour aller à l'Opéra, et au moment de me cou-

cher ; car la femme qui passe la nuit avec moi ne doit point sentir ma barbe. »

Nous fîmes une petite promenade, puis je le laissai pour aller écrire. En le quittant, il me demanda si je dînais chez moi. Je lui dis que oui, et prévoyant qu'il avait dessein de venir me tenir compagnie, j'imitai Lucullus, en prévenant mon cuisinier de nous bien servir, tout en évitant de faire paraître que j'attendisse un noble convive. L'amour-propre a plus d'une corde à son arc.

J'étais à peine rentré quand la Binetti se fit annoncer, et me dit que si elle n'était pas importune, elle venait me demander à dîner. Je l'accueillis avec amitié, et elle me dit que je la rendais heureuse, car elle était sûre que son mari se donnerait au diable pour deviner où elle aurait dîné.

Cette femme me plaisait toujours, et quoiqu'elle eût alors trente-cinq ans, personne ne lui en aurait donné plus de vingt-cinq. Sa personne était gracieuse sous tous les rapports. Sa bouche un peu trop fendue, était garnie de deux rangs de perles du plus bel émail et ses lèvres avaient la fraîcheur d'une feuille de rose. Un teint frais et uni, des yeux d'un brillant inexprimable et un front où l'innocence ne se serait point trouvée mal placée : tout cela ensemble en faisait une tête vraiment ravissante. Ajoutez à cela une gorge parfaitement placée, d'une belle proportion et un enjouement imperturbable, et vous concevrez facilement qu'un goût plus difficile encore que le mien aurait pu la trouver charmante.

Il n'y avait qu'une demi-heure qu'elle était chez moi quand lord Pembroke entra. En se voyant ils poussèrent tous deux un cri de surprise, et j'appris de milord qu'il était amoureux d'elle depuis six mois, qu'il lui avait écrit des lettres de feu, mais qu'elle n'en avait fait aucun cas. « Je n'ai jamais voulu l'écouter, me dit-elle, parce qu'il

est le plus libertin de toute l'Angleterre ; et c'est dommage, ajouta-t-elle, car il est le seigneur le plus aimable. » Cette explication fut suivie d'une douzaine de baisers, et je vis qu'ils étaient d'accord.

A table, nous fîmes chère exquise à la française, et Pembroke me jura que de toute l'année il n'avait fait un si bon repas. « Je vous plains, me dit-il, que vous n'ayez pas compagnie tous les jours. » La Binetti étant friande et aussi gourmande que l'Anglais, nous nous levâmes de table fort gais et très disposés à passer du culte de Comus à celui de Cypris ; mais notre belle était trop experte pour accorder à l'Anglais autre chose que des baisers sans importance.

M'occupant à feuilleter des livres nouveaux que j'avais achetés la veille, je les laissai s'entretenir en secret tant qu'ils voulurent; mais, pour éviter qu'ils ne me demandassent à dîner ensemble un autre jour, je me hâtai de leur dire que j'espérais que le hasard me favoriserait encore d'une pareille fête.

A six heures, mes deux convives m'ayant quitté, je m'habillai pour aller au Vaux-Hall, où je trouvai Malingan, officier français, auquel j'avais ouvert ma bourse à Aix-la-Chapelle, et auquel, m'ayant dit qu'il avait à me parler, je remis mon adresse. J'y trouvai aussi un homme, nommé chevalier Goudar, sujet beaucoup trop connu, qui me parla de jeu et de filles. Malingan me présenta un individu comme un homme rare et qui pourrait m'être très utile à Londres. C'était un homme de quarante ans à figure grecque, qui portait le nom de Frédéric, fils de feu Théodore, prétendu roi de Corse, qui, quatorze ans avant cette époque, était mort misérable à Londres, un mois après être sorti de prison, où il avait été enfermé pendant six ou sept ans par des créanciers inhumains. J'aurais mieux fait de ne pas aller au Vaux-Hall ce jour-là.

Pour entrer au Vaux-Hall, on payait la moitié moins que pour l'entrée du Ranelagh, et malgré cela on pouvait s'y procurer les plaisirs les plus variés, tels que bonne chère, musique, promenades obscures et solitaires, allées garnies de mille lampions, et l'on y trouvait pêle-mêle les beautés les plus fameuses de Londres, depuis le plus haut jusqu'au plus bas étage.

Au milieu de tous ces plaisirs, je m'ennuyais, parce que je ne partageais pas ma bonne table et ma charmante demeure avec une amie qui me la rendît chère. Il y avait cependant six semaines que j'étais à Londres. Cela ne m'était jamais arrivé, et la chose me semblait inexplicable à moi-même.

Ma maison semblait faite exprès pour y tenir une amie avec toute la décence possible ; et, comme j'avais la vertu de la constance, il ne me fallait que cela pour être heureux. Mais comment trouver à Londres une femme qui me convînt et qui, sous le rapport du caractère, ressemblât à quelqu'une de celles que j'avais tant aimées ? J'avais déjà vu une cinquantaine de filles que tout le monde trouvait jolies, et que je n'avais pas même trouvées passables. Comme j'y pensais sans cesse, il me vint une idée bizarre à laquelle je m'arrêtai.

J'appelai ma vieille *housekeeper* (femme de charge), et je lui fis dire par la fille qui nous servait d'interprète que je voulais louer le second ou le troisième, pour avoir une compagnie, et que, quoique j'en fusse le maître, je voulais lui faire présent d'une demi-guinée par semaine ; et sur-le-champ je lui ordonnai d'afficher à la fenêtre l'écriteau suivant :

« *Second ou troisième à louer à bon marché, en garni, à une jeune demoiselle seule et libre, qui parle anglais et français, et qui ne reçoive aucune visite, ni de jour ni de nuit.* »

La vieille Anglaise, qui avait rôti le balai, se prit si fort à rire quand la fille lui expliqua l'écriteau, que je crus qu'elle en étoufferait.

« Pourquoi riez-vous tant, ma bonne dame ?

— Parce que cet écriteau est fait pour faire rire.

— Vous croyez sans doute que personne ne se présentera pour louer l'appartement ?

— Oh ! bien au contraire. J'aurai du matin au soir une foule de curieuses. Mais j'en laisserai l'embarras à Fanny. Veuillez me dire seulement ce que je dois demander.

— Je veux faire le prix moi-même en parlant à la demoiselle. Je ne crois pas que les filles se présentent en si grand nombre, car je veux qu'elle soit jeune, qu'elle parle anglais et français, et de plus, qu'elle soit honnête fille ; car elle ne doit absolument recevoir aucune visite, pas même de père et de mère, si elle en a.

— Mais il y aura toujours à notre porte une foule de monde pour lire l'écriteau.

— Tant mieux. La singularité ne gâte rien. »

Ainsi que la vieille me l'avait dit, dès que l'écriteau fut affiché, chacun s'arrêtait pour le lire et, après avoir fait des commentaires, on s'en allait en riant. Dès le second jour, mon nègre Jarbe m'apprit que mon annonce se trouvait en toutes lettres dans la *Saint James' Chronicle* avec un commentaire plaisant. Je me fis apporter cette feuille, et Fanny me la traduisit ainsi :

« Le maître du second et du troisième occupe probablement le premier. Il doit être homme de plaisir et de goût, car il veut une locataire jeune sans doute, seule et libre ; et, comme elle ne pourra recevoir aucune visite, il faudra bien qu'il s'engage à lui faire bonne compagnie »

Il ajoutait :

« Ce qu'il y a à craindre, c'est que le propriétaire ne

soit la dupe de son marché ; car il est fort possible que telle jolie fille ne loue que pour y aller coucher, et même que pour n'y aller qu'une fois de temps à autre ; en outre, cette jolie fille pourrait bien refuser, si la chose lui convenait, la visite du propriétaire. »

Cette glose, fort bien raisonnée, me fit plaisir, car elle me prémunissait contre les surprises.

Voilà ce qui rend les feuilles anglaises séduisantes. On y jase en toute liberté sur tout ce qui se passe, et elles ont le talent de rendre intéressantes les plus simples bagatelles. Heureux les peuples où l'on peut tout dire et tout écrire.

Lord Pembroke fut le premier qui vint me complimenter sur mon invention, puis Martinelli ; mais celui-ci craignait qu'il ne me devînt funeste ; car, disait-il, à Londres il y a un grand nombre de filles expertes qui pourraient bien ne venir que pour vous faire tourner la cervelle. « Ce sera, lui répliquai-je, fin contre fin, et nous verrons. S'il arrive que je sois trompé, on pourra à double titre s'amuser à mes dépens ; car j'aurai pu me mettre sur la défensive. »

Je ne fatiguerai pas mes lecteurs du détail d'une centaine de filles qui vinrent pendant les neuf ou dix premiers jours, et auxquelles je refusai de louer sous divers prétextes, quoique quelques-unes ne manquassent ni de grâces ni de beauté. Mais enfin le onzième ou le douzième jour, pendant que j'étais à table, j'en vis paraître une de vingt à vingt-quatre ans, d'une taille au-dessus de la moyenne, vêtue sans luxe, mais avec grâce et propreté, à la physionomie noble et douce, quoique sérieuse ; aux traits réguliers, au teint un peu pâle, aux cheveux noirs, et belle de tout point. Elle me fit une révérence noble et respectueuse qui me força à me lever pour la lui rendre ; et, comme je restais debout, elle me pria avec

le ton de la bonne société de ne point me déranger et de continuer mon dîner. Je la priai d'accepter un siège, ce qu'elle fit; puis je lui offris des confitures, car elle m'avait déjà frappé; mais elle refusa avec un ton de modestie qui me charma.

Cette belle personne me dit, non en très bon français, comme elle avait débuté, mais en italien digne d'une Siennoise, car elle n'avait pas l'accent du tout étranger, qu'elle prendrait une chambre au troisième, qu'elle espérait que je ne la lui refuserais pas, car elle croyait être encore jeune ; et qu'elle se soumettrait volontiers aux autres conditions annoncées dans mon écriteau.

« Mademoiselle, vous êtes la maîtresse de ne vous servir que d'une chambre, mais tout l'appartement vous appartiendra.

— Monsieur, quoique l'écriteau dise *à bon marché*, l'appartement entier serait trop cher pour moi ; car je ne puis dépenser pour mon logement que deux shillings par semaine.

— C'est précisément le prix que je veux de tout l'appartement. Vous voyez donc, mademoiselle, que vous en êtes la maîtresse. La fille vous servira et vous procurera tout ce qui vous sera nécessaire pour votre nourriture, et de plus elle blanchira votre linge. Vous pourrez aussi vous en servir à volonté pour vos commissions, afin de n'être pas obligée de sortir pour des bagatelles.

— Je donnerai donc congé à ma servante, et je n'en suis pas fâchée, me dit-elle ; car elle me vole, peu, il est vrai, mais toujours beaucoup trop pour mon économie. Je dirai à la vôtre ce qu'elle doit m'acheter chaque jour pour ma nourriture, sans jamais excéder la petite somme que je destine à ma subsistance. Je lui donnerai dix sols par semaine pour ses peines.

— Elle en sera très contente. Je puis même vous re-

commander à la femme de mon cuisinier, qui pourra vous fournir à dîner et à souper pour le même argent que vous dépenseriez en envoyant chercher votre nourriture dehors.

— Je ne crois guère la chose possible, car je suis honteuse de vous dire ce que je dépense.

— Quand vous ne dépenseriez que deux sols par jour, je lui dirai de ne vous donner que pour deux sols. Cependant je vous conseille de vous accommoder à la nourriture que vous pourrez avoir de la cuisine, et de n'avoir aucun scrupule sur le bon marché ; car j'ai l'habitude de faire faire abondamment pour quatre, quoique je sois presque toujours seul, et le reste est le profit du cuisinier. Je me contenterai de vous recommander pour que vous soyez bien, et j'espère que vous ne vous offenserez point que je m'intéresse à vous.

— Monsieur, la chose est surprenante, et vous êtes bien généreux.

— Attendez un moment, mademoiselle, et vous allez voir comment tout cela s'arrange le plus naturellement du monde. »

J'ordonnai à Clairmont de faire monter la servante et la femme du cuisinier, et je dis à cette dernière :

« Pour combien par jour pouvez-vous donner à dîner et à souper à cette demoiselle qui n'est pas riche et qui ne veut manger que pour vivre ?

— Je pourrai la nourrir à très bon marché, car monsieur mange presque toujours seul et fait faire la cuisine pour quatre.

— Fort bien, et par conséquent, j'espère que vous la nourrirez fort bien pour ce qu'elle voudra vous donner.

— Je ne puis dépenser que cinq sols par jour.

— C'est pour cinq sols, mademoiselle, que l'on vous nourrira. »

J'ordonnai à l'instant que l'écriteau fût enlevé, et que la chambre que la demoiselle voudrait occuper fût munie de tout le *comfortable*. Puis, quand la cuisinière et la servante se furent retirées, la demoiselle me dit qu'elle ne sortirait que le dimanche pour aller à la messe à la chapelle du ministre de Bavière, et une fois par mois pour aller chez une personne qui lui remettait trois guinées pour vivre. « Vous pourrez sortir quand vous voudrez, mademoiselle, et cela sans en rendre compte à personne. » Elle finit par me prier de vouloir bien ne jamais conduire personne chez elle ; d'ordonner à la portière de dire à quiconque viendrait s'informer d'elle qu'elle ne la connaissait pas. Je lui promis que tout se ferait selon ses désirs, et elle partit en me disant qu'elle allait faire porter sa malle.

Dès qu'elle fut partie, j'ordonnai à tout mon monde d'avoir pour elle tous les égards imaginables. La vieille *housekeeper* vint me dire qu'avant de partir elle avait payé la première semaine d'avance, qu'elle en avait retiré la quittance, et qu'elle était partie en chaise à porteurs, comme elle était venue. Puis la bonne vieille, s'émancipant, me fit dire de prendre garde aux attrapes.

« A quelle attrape ? je n'en vois pas en perspective. Si elle est sage et que j'en devienne amoureux, tant mieux : c'est ce que je désire. Il ne me faut que huit jours pour la connaître. Quel nom vous a-t-elle donné ?

— Le voilà : *Mistress Pauline*. Elle est arrivée ici fort pâle, et elle était tout enflammée en partant. »

Plein d'espérance, cette trouvaille me comblait de joie. Je n'avais pas besoin de femme pour satisfaire mon tempérament, car cela se trouve partout ; mais j'en avais besoin pour aimer. J'avais besoin de trouver dans l'objet de mes affections le mérite de la beauté et celui des qualités de l'âme : et mon amour croissait en proportion

des difficultés que je prévoyais à la conquête. Quant à l'irréussite, j'avoue que je la mettais sur la ligne des impossibilités ; car je savais qu'il n'y a point de femme qui puisse résister aux soins assidus et à toutes les attentions d'un homme qui veut la rendre amoureuse, surtout quand cet homme peut faire de grands sacrifices.

Le soir, en rentrant de la Comédie, la servante me dit que madame avait fait choix d'un modeste cabinet situé sur le derrière et qui ne pouvait convenir qu'à un domestique. Elle avait soupé modérément, ne buvant que de l'eau, et qu'ayant prié la femme du cuisinier de ne lui fournir qu'une soupe et un plat, celle-ci lui avait répondu qu'elle devait accepter ce qu'on lui servirait et que la servante mangerait ce qu'elle ne voudrait pas.

« Quand elle a eu soupé, elle s'est enfermée pour écrire, et m'a souhaité le bonsoir avec beaucoup de bonté.

— Que prend-elle le matin?

— Je le lui ai demandé, et elle m'a répondu qu'elle ne mangeait qu'un peu de pain.

— Tu lui diras demain matin que la coutume du cuisinier est de faire présent à toute la maison d'un déjeuner en café, thé, chocolat ou bouillon, à volonté ; et qu'en le refusant elle pourrait me faire de la peine. Mais ne va pas t'aviser de lui dire que je t'ai fait la leçon. Voilà une couronne, et je t'en donnerai une toutes les semaines pour que tu aies pour elle les attentions les plus délicates. »

Avant de me coucher, je lui écrivis un billet très poli pour la prier de quitter le petit cabinet dont elle avait fait choix ; elle le quitta, mais elle fit porter ses effets dans une chambre voisine sur le derrière, et sur les observations de Fanny, elle accepta du café. Désirant l'engager à dîner et à souper avec moi, je m'habillai pour aller lui faire visite et lui demander ce plaisir d'une façon à ne

pas pouvoir lui permettre un refus, lorsque Clairmont m'annonça le jeune Cornelis. Je le reçus en riant et le remerciant de sa première visite depuis six semaines.

« Maman ne m'a jamais permis de venir. Je n'en puis plus, et j'ai été tenté vingt fois de venir malgré elle. Tenez, lisez cette lettre et vous y trouverez quelque chose qui vous surprendra. »

J'ouvre la lettre, et voici ce qu'elle contenait :

« Un *bailiff*, hier, ayant saisi l'instant où ma porte était ouverte, entra dans ma chambre et m'arrêta. Je fus forcée de le suivre, et me voilà en prison chez lui, et si dans la journée je ne fournis pas caution, il me conduira ce soir à la prison de Kings-Bench. Cette caution est de deux cents livres sterling que je dois pour une lettre de change échue et que je n'ai pu payer. Je vous supplie, mon bienfaisant ami, de me faire sortir d'ici tout de suite, car je pourrais avoir le malheur de voir paraître dès demain une foule de créanciers qui me feraient écrouer, ce qui rendrait ma perte inévitable. Empêchez-la, je vous en supplie, en empêchant celle de mon innocente famille. En votre qualité d'étranger, vous ne pouvez pas me cautionner, mais vous n'avez qu'à dire un mot à un chef de maison, et vous en trouverez dix pour un. Si vous avez le temps de passer où je suis, venez, et vous saurez que si je n'avais pas signé la malheureuse lettre de change, je n'aurais pu donner le dernier bal, car j'avais toute ma vaisselle et ma porcelaine en gage. »

Outré contre cette impudente qui s'était si fort oubliée à mon égard, je lui écrivis que je ne pouvais que la plaindre, que je n'avais pas le temps d'aller la voir et qu'au reste j'aurais honte de prier qui que ce fût de la cautionner.

Quand le petit Cornelis fut parti fort triste, je dis à

Clairmont de monter chez Pauline et de lui demander si elle me permettait de lui souhaiter le bonjour. Elle me fit dire que j'étais le maître de me présenter. Je monte, et je trouve sur une table plusieurs livres et sur une commode des hardes qui n'annonçaient pas le besoin.

« Je suis infiniment sensible, me dit-elle, aux bontés que vous avez pour moi.

— Ne parlons point de cela, madame, et croyez bien que c'est moi qui ai besoin des vôtres.

— Que puis-je faire, monsieur, pour vous montrer ma reconnaissance?

— Vous gêner, madame, en m'honorant de votre compagnie à table toutes les fois où je n'aurai pas de monde; car quand je suis seul, je mange comme un ogre, et ma santé en souffre. Si vous ne vous sentez pas disposée à me faire ce plaisir, vous me pardonnerez de vous l'avoir demandé, mais les avantages que je vous ai procurés chez moi ne diminueront pas à cause de votre refus.

— J'aurai l'honneur, monsieur, de manger avec vous toutes les fois que vous serez seul et que vous me ferez prévenir. La seule chose qui me peine, c'est que je ne suis pas sûre que ma société puisse vous être utile et vous amuser.

— Fort bien, madame, je vous suis reconnaissant, et vous promets que vous ne vous repentirez jamais de votre complaisance. Je ferai mon possible pour vous amuser, et je serai heureux d'en venir à bout ; car vous m'avez inspiré le plus vif intérêt. Nous dînerons à une heure. »

Je ne m'assis point, je ne regardai point ses livres, et ne lui demandai pas même si elle avait bien passé la nuit. La seule chose à laquelle je fis attention, ce fut qu'en entrant elle avait l'air pâle et soucieux, et que ses joues étaient d'écarlate quand je sortis.

J'allai me promener au parc, déjà fortement amoureux de cette charmante personne, et bien décidé à tout faire pour l'obliger à m'aimer, car je voulais ne rien devoir à sa complaisance. J'étais extrêmement curieux de savoir qui elle était et je la soupçonnais Italienne ; mais je me promettais de ne l'importuner d'aucune question, dans la crainte de lui déplaire. Cette idée romanesque convient comme une autre à ce sentiment exalté qu'on nomme amour, quand la délicatesse se met de la partie.

Dès que je fus rentré, Pauline descendit sans que je la fisse demander, et cette attention me plut infiniment ; car je trouvai cela de bon augure, et je l'en remerciai vivement. Ayant devant nous une demi-heure, je lui demandai si elle était contente de sa santé.

« La nature, me dit-elle, m'a favorisée d'une constitution si heureuse que, de ma vie, je n'ai eu la moindre indisposition, si ce n'est sur mer; car cet élément me révolte.

— Vous avez donc voyagé sur mer ?

— Il l'a bien fallu pour venir en Angleterre.

— J'ai pu vous supposer Anglaise.

— C'est possible, parce que cette langue m'est familière depuis ma tendre enfance. »

Nous étions assis sur un sofa, et sur la table qui était devant se trouvait un échiquier. Pauline en maniait les pions, et je lui demandai si elle connaissait le jeu d'échec.

« J'en joue, et bien, à ce qu'on m'a dit.

— Moi j'en joue mal, mais faisons une partie ; mes défaites vous amuseront. »

Nous commençons, et Pauline me fait le coup de l'écolier ; au quatrième coup, je suis échec et mat. Elle rit, et moi j'admire. Nous recommençons, et je suis mat au cinquième coup. Voilà mon aimable convive à

rire de tout son cœur. Pendant ce rire, je m'enivre d'amour en voyant ses superbes dents, le charme de son émotion, et surtout en observant combien la gaicté lui donnait l'air du bonheur. Nous entamons la troisième partie ; Pauline se néglige, et je la mets dans l'embarras.

« Je crois, me dit-elle, que vous pourrez me vaincre.

— Quel bonheur ce serait pour moi ! »

On vint nous dire que nous étions servis. « Les interruptions sont souvent importunes, » dis-je, et, me levant, je lui offris mon bras, bien sûr qu'elle ne perdrait point la signification des derniers mots, car les femmes ne laissent aucune allusion sans solution.

Nous venions de nous mettre à table quand Clairmont m'annonça la petite Cornelis avec Mme Raucour. « Dites que je dîne et que je ne sortirai de table que dans trois heures. » Comme Clairmont sortait pour porter ma réponse, la petite Sophie entre et vient en courant se jeter à genoux devant moi, fondant en pleurs et ne pouvant parler, tant ses sanglots l'étouffaient.

Tout ému à cet aspect, je m'empresse de la relever, et l'asseyant sur mes genoux, j'essuie ses larmes, et la tranquillise en lui disant que je savais ce qu'elle me voulait et que, par amour pour elle, je ferais ce qu'elle voudrait.

Passant de la désolation à la joie, cette chère enfant m'embrasse, m'appelle son cher père et finit par me faire pleurer à mon tour. « Dîne avec nous, ma fille, cela m'encouragera à te contenter. »

Sophie se dégage de mes bras et court embrasser Pauline, qui pleurait aussi par sympathie, et nous dînons avec l'air du bonheur. Sophie me pria de faire donner à dîner à la Raucour, me disant que sa mère lui avait défendu de monter.

« Ce sera comme tu le désires, mon enfant, mais à

cause de toi seulement ; car cette Raucour mériterait bien que je la laissasse à la porte, pour la punir du peu d'égards qu'elle eut pour moi à mon arrivée. »

Cette enfant nous entretint pendant tout le dîner de la manière la plus surprenante ; Pauline était toute oreilles et ne disait pas le mot, tant elle était étonnée d'entendre un enfant raisonner avec une suite qu'on aurait admirée dans une personne de vingt ans. Sans jamais sortir des bornes de respect, elle condamna la conduite de sa mère, se disant malheureuse que son devoir la forçât à dépendre d'elle et à faire aveuglément ses volontés.

« Tu ne l'aimes pas, je parie?

— Je la respecte, mais je ne puis l'aimer, car elle me fait toujours peur. Je ne la vois jamais sans crainte.

— Mais d'où venaient donc tes larmes?

— De la pitié qu'elle me fait, mais surtout la famille ; des paroles qu'elle m'a dites en m'ordonnant de venir auprès de vous.

— Et quelles sont ces paroles?

— Va, m'a-t-elle dit, va te jeter à ses genoux, car il n'y a que toi qui puisse l'attendrir, et je n'espère qu'en toi.

— C'est donc parce qu'elle te l'a dit que tu t'es jetée à genoux?

— Oui, car de mon propre mouvement je me serais jetée dans vos bras.

— Tu as raison. Mais étais-tu sûre de me persuader?

— Non, on n'est jamais sûr de rien ; mais je l'espérais en me rappelant ce que vous me dîtes à La Haye. Ma mère dit que je n'avais alors que trois ans, tandis que je sais que j'en avais cinq. C'est elle qui m'avait ordonné de vous parler sans vous regarder. Heureusement vous

sûtes la contraindre à révoquer sa défense. Tout le monde lui dit que vous êtes mon père, et à La Haye, elle me l'a dit elle-même : ici elle me casse la tête à me répéter que je suis la fille de M. de Montpernis.

— Mais, chère Sophie, ta mère te fait tort en te faisant passer pour bâtarde, tandis que tu es la fille légitime de Pompéati, danseur, qui s'est tué à Vienne, mais qui vivait encore lorsque tu vins au monde.

— Si je suis la fille de Pompéati, vous n'êtes donc pas mon père?

— Non, assurément, car tu ne saurais être fille de deux pères?

— Mais comment se fait-il que je sois votre portrait?

— C'est un jeu du hasard.

— Vous m'ôtez une illusion qui me faisait plaisir. »

Pauline, vivement intéressée par l'éloquence de Sophie, ne disait presque rien, mais la couvrait de baisers que la petite lui rendait avec effusion de cœur. Elle me demanda si madame était mon épouse, et lui ayant répondu que oui, elle l'appela sa chère maman, ce qui fit beaucoup rire Pauline.

Quand nous fûmes au dessert, je tirai de mon portefeuille quatre billets de cinquante livres sterling, et les donnant à Sophie, je lui dis qu'elle pouvait en faire présent à sa mère, mais que c'était à elle et non à sa mère que je les donnais. En lui faisant ce présent, ma chère fille, ta mère pourra ce soir aller coucher dans sa belle maison où elle m'a si indignement reçu.

« J'en suis malheureuse, mais pardonnez-lui.

— Oui, Sophie, mais par égard pour toi.

— Écrivez-lui que c'est à moi que vous faites présent des deux cents livres ; car je n'oserais pas le lui dire moi-même.

— Tu sens, mon enfant, que je ne puis pas lui écrire

cela, car j'insulterais à sa douleur. Comprends-tu bien cela?

— Oh! parfaitement bien.

— Tu peux lui dire que toutes les fois qu'elle t'enverra dîner ou souper avec moi, elle me fera un grand plaisir.

— Oh! mais cela, vous pouvez l'écrire sans blesser sa douleur, n'est-ce pas? Oh! faites-le, je vous en prie. Ma chère maman, dit-elle en regardant Pauline, priez mon papa d'écrire cela, et je dînerai quelquefois avec vous. »

Pauline alors, riant de tout son cœur et m'appelant son mari, me pria d'écrire ces quatre mots sur un bout de papier, ce qui ne pouvait que faire connaître à la mère que j'aimais Sophie et augmenter les égards qu'elle devait avoir pour une telle fille. Je cédai en disant que je ne pouvais rien refuser à la femme adorable qui m'avait honoré du nom de son mari. Sophie heureuse partit après nous avoir prodigué les plus tendres baisers.

« Il y a bien longtemps que je n'ai tant ri, me dit Pauline, et je ne crois pas avoir fait de ma vie un aussi agréable repas. Cette petite est un bijou précieux. Elle se sent malheureuse, pauvre enfant! elle ne le serait pas si j'étais sa mère. »

Je lui confiai alors qui elle était et les raisons que j'avais de mépriser sa mère.

« J'ai envie de rire en pensant à ce qu'elle dira quand Sophie lui aura dit qu'elle vous a trouvé à table avec votre femme.

— Elle ne le croira pas, car elle sait que le mariage est un sacrement que je déteste.

— Pourquoi?

— Parce que c'est le tombeau de l'amour.

— Pas toujours. »

Pauline soupira en baissant ses beaux yeux, et changea

de conversation. Elle me demanda si je comptais faire un long séjour à Londres, et quand je lui eus répondu que je croyais y passer neuf à dix mois, je me crus en droit de lui faire la même question.

« Je n'en sais rien, me dit-elle, car mon retour dans ma patrie dépend d'une lettre.

— Oserais-je vous demander quelle est votre patrie?

— Je prévois que je n'aurai pas de secret pour vous, pour peu que vous désiriez les connaître; mais, de grâce, laissons passer quelques jours. Je n'ai commencé à vous connaître qu'aujourd'hui, et d'une façon qui vous rend bien estimable à mes yeux.

— Je me trouverai heureux de pouvoir captiver votre suffrage et confirmer la bonne opinion que je vous ai donnée de mon caractère.

— Vous vous êtes montré jusqu'ici sous le jour le plus respectable.

— Accordez-moi votre estime, j'en suis jaloux, mais épargnez-moi le respect, car il semble exclure l'amitié ; or j'aspire à la vôtre, et je crois devoir vous prévenir que je vous tendrai des pièges pour la conquérir.

— Je vous crois très habile à cette chasse, mais je vous crois généreux aussi, et je suis sûre que vous m'épargnerez. Si je venais à contracter pour vous une amitié trop forte, la séparation me serait trop douloureuse; et cette séparation peut arriver d'un instant à l'autre : je dois même le désirer. »

Notre entretien devenait sentimental, et Pauline, avec cette aisance que donne seule l'habitude du grand monde, le porta sur des objets indifférents ; puis elle me demanda la permission de monter chez elle. J'aurais volontiers passé toute la journée avec elle, car je n'avais guère trouvé de femme dont les manières fussent à la fois aussi douces et aussi distinguées.

Quand je fus seul, sentant une sorte de vide, j'allai voir la Binetti, qui me reçut en me demandant des nouvelles de Pembroke. Elle avait du dépit.

« C'est, me dit-elle, un homme détestable ; il lui faut une nouvelle femme chaque jour. Comment trouves-tu cela ?

— Je suis jaloux du bonheur qu'il a de pouvoir l'obtenir.

— Il l'a parce que les femmes sont des sottes. Il m'a attrapée, parce qu'il m'a surprise chez toi ; sans cela, il ne m'aurait jamais eue. Tu ris ?

— Je ris, parce que s'il t'a eue, tu l'as eu également. Ainsi vous êtes quitte à quitte.

— Tu ne sais ce que tu dis. »

Je rentrai à huit heures, et Pauline descendit dès qu'elle me sut chez moi, car, sur son ordre, Fanny l'avait prévenue de mon retour. Je crus voir dans cette action le dessein de me captiver par des attentions, et comme j'étais dans les dispositions que j'aimais à lui supposer, nous ne pouvions pas être longtemps à nous comprendre.

Le souper étant servi, nous nous mîmes à table et nous y restâmes jusqu'à minuit, occupés à converser sur des riens, mais d'une manière à faire passer les heures sans les compter. En me quittant, elle me souhaita une bonne nuit et me dit que ma conversation lui faisait trop oublier ses malheurs.

Pembroke vint me demander à déjeuner le lendemain et me faire compliment sur la disparition de mon écriteau.

« Je serais bien curieux, me dit-il, de connaître votre locataire.

— Je le crois, milord, mais je ne saurais pour le moment satisfaire votre curiosité, car c'est une solitaire

par goût qui ne me souffre que par nécessité. Il n'insista pas, et, pour détourner son esprit du sujet qui l'occupait, je lui dis que la Binetti détestait son inconstance, ce qui parlait en faveur de son mérite. Cela le fit rire, et sans répondre, il me demanda si je dînais chez moi ce jour-là.

— Non, milord, pas aujourd'hui.

— J'entends, et c'est naturel. Adieu, menez l'affaire à bonne fin.

— J'y travaille. »

Martinelli, ayant trouvé dans l'*Advertiser* trois ou quatre parodies de mon écriteau, me l'apporta et me fit rire en les traduisant; mais c'étaient des exagérations calculées pour faire rire le public et remplir une colonne du journal. Le caractère, en général, en était indécent, car on abuse extrêmement à Londres du droit de tout dire. Quant à Martinelli, il était d'un caractère trop prudent et trop délicat pour me rien dire touchant ma locataire. Comme c'était un dimanche, je le priai de me conduire à la messe chez le ministre de Bavière; et j'avoue ici, en toute humilité, que ce ne fut point par dévotion, mais bien dans l'espoir d'y voir Pauline. Mon attente fut trompée, car, comme je l'ai su depuis, elle allait se mettre dans un coin où personne ne pouvait l'observer. La chapelle était remplie, et Martinelli me fit voir des lords, des ladies et autres personnages marquants qui étaient catholiques et qui ne s'en cachaient pas.

Au moment où je rentrai, un domestique de la Cornelis me remit un billet dans lequel elle me disait que, pouvant sortir librement le dimanche, elle désirait que je lui permisse de dîner avec moi. Je montai de suite chez Pauline pour savoir si elle n'aurait point de difficulté à dîner avec elle, et cette aimable personne m'ayant

dit qu'elle y dînerait volontiers, pourvu qu'elle n'amenât point d'homme, je lui fis dire que je la recevrais avec plaisir, en société de ma fille. Elle vint, et Sophie ne me quitta pas un instant. La Cornelis, gênée par la présence de Pauline, me prit à part pour me parler de sa reconnaissance et me communiquer plusieurs idées chimériques qui devaient la rendre opulente en peu de temps.

Ma petite Sophie fut l'âme du dîner, mais ayant dit à la Cornelis que Pauline était une dame étrangère à laquelle je louais un appartement :

« Elle n'est donc pas votre femme? me dit Sophie.

— Non, je ne suis pas assez heureux pour cela. Je te l'ai dit en plaisantant, et madame s'est amusée de ta crédulité.

— Eh bien, je veux coucher avec elle.

— Vraiment? et quand?

— Quand maman me le permettra.

— Il faudrait voir, dit la mère, si madame y consentirait.

— Elle n'a pas de refus à craindre, dit Pauline en l'embrassant.

— Eh bien! madame, je vous la laisse avec plaisir : je la ferai prendre demain par la gouvernante.

— Il suffit, dis-je, demain à trois heures, car il faut qu'elle dîne avec nous. »

A ces mots, Sophie, voyant que sa mère consentait par son silence, alla lui donner des baisers, qu'elle reçut avec froideur. Elle ne connaissait pas le bonheur de savoir se faire aimer.

Après le départ de la mère, je demandai à Pauline si elle désirait aller faire un tour de promenade avec la petite et moi aux environs de Londres où personne ne nous verrait.

« Je dois, me répondit-elle, avoir la prudence de ne sortir que seule.

— Nous resterons donc ici ?

— Oui, nous ne saurions être mieux. »

Pauline et Sophie chantèrent des duos italiens, français, anglais, et ce concert me parut ravissant. Nous soupâmes avec gaieté, et à minuit je les conduisis au troisième, disant à Sophie que je monterais le matin pour déjeuner avec elle, mais que je voulais la trouver au lit.

J'avais le désir de voir si son corps était aussi beau que sa figure. J'aurais volontiers prié Pauline de m'accorder la même faveur, mais je n'étais pas assez avancé pour oser pousser la licence à ce point. Aussi le matin l'ai-je trouvée debout et dans un négligé très décent.

En me voyant, Sophie se mit à rire et se cacha sous la couverture ; mais quand elle me sentit auprès d'elle, elle me montra son joli minois que je couvris de baisers.

Quand elle fut levée, nous déjeunâmes très gaiement, puis nous passâmes le plus agréablement du monde le temps qui s'écoula jusqu'au moment où la Raucour vint prendre la petite, qui s'en alla le cœur serré, et je restai seul avec ma grande Pauline, qui commençait à me tourmenter de manière à forcer une explosion au premier moment, et pourtant je ne lui avais pas encore baisé les mains.

Resté seul avec elle, quand Sophie fut partie, et l'ayant engagée à s'asseoir près de moi, je lui pris la main, et après la lui avoir baisée avec transport, je lui dis :

« Êtes-vous mariée, chère Pauline ?

— Oui.

— Connaissez-vous l'amour maternel ?

— Non, mais il ne me faut pas un grand effort pour m'en faire une juste idée.

— Êtes-vous séparée de votre mari ?

— Oui, par circonstance et contre notre volonté. On nous a séparés avant que nous eussions cohabité ensemble.

— Est-il à Londres ?

— Non, il est fort loin d'ici ; mais, de grâce, n'en parlons plus.

— Dites-moi seulement si, quand je vous perdrai, ce sera pour aller le rejoindre.

— Oui, et je vous promets, à moins que vous ne me donniez congé, de ne vous quitter que pour sortir d'Angleterre ; et je ne sortirai de cette île heureuse que pour aller être heureuse moi-même avec l'époux que je me suis choisi.

— Ma charmante Pauline, moi je resterai ici malheureux, car je vous aime, et je crains de vous déplaire en vous donnant des marques de mon amour.

— Soyez généreux, modérez-vous ; car je ne suis pas ma maîtresse pour me livrer à l'amour, et peut-être n'aurais-je pas la force d'y résister, si vous ne m'épargniez pas.

— Je vous obéirai, mais je languirai. Comment puis-je être malheureux, si je n'ai pas le malheur de vous déplaire !

— J'ai des devoirs à remplir, mon cher ami, et je ne puis les enfreindre qu'en devenant méprisable.

— Je me croirais le plus indigne des hommes, si je pouvais dénier mon estime à une femme pour avoir fait mon bonheur, en cédant à un penchant que je lui aurais inspiré.

— Eh bien, je vous estime trop pour vous en croire capable ; mais modérons-nous en songeant que nous

pouvons nous voir forcés à nous séparer dès demain. Avouez que si nous cédions aux désirs que l'amour fait naître, notre séparation serait bien plus amère que si nous y résistons. Si vous n'en convenez pas, c'est que votre amour n'est pas de la nature du mien.

— De quelle nature est donc l'amour que j'ai eu le bonheur de vous inspirer ?

— Il est de telle sorte que la jouissance ne pourrait que l'accroître, et pourtant elle ne me semble en être qu'un accessoire presque inutile.

— Et quel est donc le sentiment essentiel ?

— Vivre ensemble dans un accord que rien ne pût troubler.

— C'est un bonheur dont nous jouissons du matin au soir ; mais pourquoi n'y ajouterions-nous pas l'accessoire qui ne nous occupera que quelques instants, et qui portera dans nos cœurs amoureux ce calme et cette tranquillité qui nous sont nécessaires ? Et puis, divine Pauline avouez que cet accessoire sert de nourriture à l'heureuse consistance du principal.

— J'en conviens, mais convenez à votre tour que, le plus souvent, cette nourriture lui devient mortelle.

— Je ne le crois pas, quand on aime bien, et je suis dans ce cas. Pouvez-vous croire que vous m'aimerez moins quand vous m'aurez possédé dans toute l'ardeur de la tendresse ?

— Non, je ne le crois pas ; et c'est parce que je suis sûre du contraire que je crains de me rendre le moment de la séparation désespérant.

— Je dois céder à votre dialectique irrésistible, charmante Pauline. J'ai envie de voir avec quoi vous nourrissez votre esprit sublime, de voir vos livres. Voulez-vous que nous montions ? Je ne sortirai pas.

— Avec plaisir, mais vous allez être attrapé.

— De quelle façon ?

— Allons. »

Nous montons, je vais à ses livres et je n'en trouve que de portugais, excepté Milton en anglais, l'Arioste en italien et les *Caractères* de La Bruyère en français.

« Tout cela, dis-je, ma chère Pauline, me donne de vous une fort haute idée ; mais pourquoi cette préférence au Camoëns et à tous ces autres Portugais ?

— Par une raison bien naturelle ; je suis Portugaise.

— Vous Portugaise ? Je vous ai crue Italienne. A votre âge, vous parlez cinq langues, car vous devez savoir l'espagnol ?

— Oui, quoique cela ne soit pas absolument nécessaire.

— Quelle éducation !

— J'ai vingt-deux ans, mais je savais ces langues à dix-huit.

— Dites-moi qui vous êtes ; dites-moi tout. Je mérite votre confiance.

— Je le crois, et je vais vous le prouver en me confiant à vous sans crainte et sans réserve ; car puisque vous m'aimez, vous ne pouvez me vouloir que du bien.

— Et qu'est-ce que tous ces manuscrits ?

— Mon histoire que j'ai écrite ici. Asseyons-nous. »

CHAPITRE XIII

Histoire de Pauline. — Mon bonheur. — Son départ.

« Je suis la fille unique du malheureux comte de X....mo, que Carvalho Œyras (le marquis de Pombal) fit mourir en prison après l'attentat à la vie du roi, attentat qui fut attribué aux jésuites. Je ne sais pas si mon père était coupable ou s'il fut une innocente victime d'une vengeance particulière ; mais je sais que le ministre tyran n'a osé ni lui faire faire son procès, ni confisquer ses biens, dont je suis en possession, mais dont je ne pourrai jouir qu'en rentrant dans ma patrie.

« Ma mère me fit élever dans un couvent dont sa sœur était abbesse et qui me donna toutes sortes de maîtres et entre autres un Italien de Livourne, homme savant, qui, en six ans, m'apprit tout ce qu'il crut permis de m'apprendre. Je ne l'ai jamais trouvé avare pour répondre à mes questions, si ce n'est en matière de religion ; mais je dois avouer que, bien loin de me déplaire, sa réserve me le faisait chérir davantage ; car il s'attachait à former mon jugement, et, m'enseignant à réfléchir et à juger par moi-même, il me fournissait matière à nourrir ma pensée.

« J'avais dix-huit ans quand mon aïeul me fit sortir du couvent, quoique j'eusse déclaré que j'y demeurerais avec plaisir jusqu'à ce que l'occasion de me marier se fût présentée. J'étais tendrement attachée à ma tante, qui, depuis la mort de ma bonne mère, faisait tout son

possible pour me rendre moins sensible la double perte que j'avais faite. Ma sortie du couvent décida du sort de ma vie entière; et, comme elle ne fut pas un acte de ma volonté, je n'ai pas à m'en repentir.

« Mon aïeul me mit chez sa belle-sœur la marquise de X....mo, qui me céda la moitié de son hôtel. On me donna une gouvernante, une demoiselle de compagnie, des femmes de chambre, des pages, des gens de service, qui tous, quoiqu'à mon service, dépendaient immédiatement de la gouvernante, dame noble, mais heureusement honnête et très bonne femme.

« Un an après mon entrée dans le monde, mon aïeul vint me dire, en présence de ma gouvernante, que le comte Fl... me demandait pour son fils qui devait arriver de Madrid ce jour-là.

« — Que lui avez-vous répondu, mon cher papa ?

« — Que ce mariage ne pouvait qu'être agréable à toute la noblesse et obtenir l'approbation du roi et de toute la famille royale.

« — Mais, cher grand-papa est-on bien sûr que je plaise au comte et qu'à mon tour je le trouve à mon goût ?

« — On ne doute pas de cela, ma fille, et on n'a pas dû s'en occuper.

« — Mais moi, grand-papa, je puis en douter et je suis intéressée à y penser. Ainsi nous verrons.

« — Vous vous verrez avant de conclure ; mais cela ne pourra apporter aucun obstacle à la conclusion.

« — Je le désire ; je l'espère même, cher grand-papa ; mais ne jurons de rien. Nous verrons. »

« Dès que mon aïeul fut parti, je dis à ma gouvernante que j'étais fortement résolue à ne jamais accorder ma main qu'à l'homme auquel j'aurais donné mon cœur, et que j'aurais soin de ne le donner qu'à celui dont j'aurais

étudié le caractère, et que je jugerais capable de me rendre heureuse. Ma gouvernante ne me répondant point, je l'excitai vivement à me dire son sentiment, et elle me dit que, sur un point aussi délicat, elle s'imposait un silence absolu. C'était me dire fort clairement qu'elle m'approuvait, ou au moins je me le persuadai.

« Dès le lendemain, j'allai faire une visite à ma tante l'abbesse qui, après avoir écouté l'affaire avec bonté, me dit qu'il était à souhaiter que le comte me plût et que je fisse sa conquête ; que cependant, quand bien même il en serait autrement, il était probable que ce mariage se ferait, car elle croyait savoir que le plan en avait été conçu par la princesse du Brésil, qui favorisait le comte Fl.

« Quoique fort affligée de ce que je venais d'apprendre, je fus bien aise de le savoir, et je ne fis que me confirmer dans la résolution de ne me marier qu'autant que le parti m'offrirait toutes les convenances.

« Au bout de quinze jours, le comte Fl. arriva, et mon aïeul me le présenta, accompagné de son père : plusieurs dames se trouvaient dans la société. Il ne fut pas question de mariage, mais on fit causer beaucoup le nouveau venu des pays étrangers et des mœurs des autres peuples. J'écoutai tout avec la plus grande attention, sans presque jamais ouvrir la bouche. Comme j'avais peu d'expérience du monde, je n'étais pas en état de juger mon prétendant par comparaison, mais il me sembla impossible qu'il pût aspirer à plaire à une femme et que je pusse jamais lui appartenir. C'était un ricaneur présomptueux, plaisant de mauvais goût, sot, bête et dévot jusqu'à la superstition et au fanatisme. Outre cela, et cet article est important aux yeux de toute femme, il était laid, mal bâti et fat à tel point qu'il n'eut pas honte de débiter, d'un air suffisant et dédaigneux, plusieurs for-

tunes galantes qu'il disait avoir eues en France et en Italie.

« Je rentrai chez moi pleine d'espérance de lui avoir déplu, car je n'avais pas fait l'aimable ; et huit jours de silence me confirmaient agréablement dans cette idée ; mais on me désabusa bientôt. Ma grand'tante m'ayant invitée à dîner, j'y trouvai le sot et son père, et mon aïeul vint me présenter le fils comme mon futur époux, en me priant de fixer le jour où nous signerions le contrat de mariage. Résolue comme je l'étais à signer plutôt ma sentence de mort, je répondis assez poliment, mais d'un ton très froid et très décidé, que j'indiquerais le jour quand j'aurais décidé de me marier, mais que cela demandait du temps. Le dîner fut silencieux, et je n'ouvris la bouche que pour prononcer des monosyllabes, quand je ne pouvais me dispenser de répondre à des questions qui m'étaient directement adressées par tout autre que par le sot qui m'inspirait du dégoût. Après le café, je sortis, ne saluant que ma tante et mon aïeul.

« Quelques jours s'étant écoulés de nouveau, sans que je visse personne, je commençais à me flatter que j'avais dégoûté le prétendant de toute prétention à ma personne, lorsque ma gouvernante me fit dire que le père Freire était dans l'antichambre et qu'il désirait me parler. Je le fis entrer. Ce père était le confesseur de la princesse du Brésil, et après plusieurs propos oiseux, il me dit que la princesse l'avait chargé de venir me complimenter sur mon prochain mariage avec le comte Fl.

« Sans faire paraître aucune surprise, je lui répondis que j'étais sensible, comme je le devais, aux bontés de Son Altesse Royale, mais qu'il n'y avait rien de décidé, puisque je ne pensais pas encore à me marier.

« Le prêtre, fin comme un courtisan, me dit avec un sourire moitié bénin, moitié sardonique, que j'avais le

bonheur d'être dans cet âge heureux où je n'avais besoin de penser à rien, pouvant laisser ce soin à ceux qui m'aimaient et dont j'avais le bonheur de dépendre. Il ajouta qu'ainsi ma décision devenait une affaire de forme et ne dépendait que d'un moment.

« Je ne lui répliquai que par des sourires d'incrédulité, mais que, malgré sa finesse monacale, il pouvait prendre pour de l'embarras de jeune fille.

« Prévoyant les persécutions auxquelles j'allais être en butte, dès le jour suivant, je me rendis, avec ma gouvernante, chez ma tante l'abbesse, qui, dans mon embarras, ne pouvait me refuser un conseil; mais ce conseil ne devait concerner que les convenances, car je commençai par lui déclarer ma ferme résolution de mourir plutôt que de consentir à jamais épouser un être qui m'était antipathique.

« La bonne religieuse me répondit qu'on lui avait présenté le comte; qu'à la vérité elle l'avait trouvé insoutenable, mais qu'elle craignait qu'on ne trouvât le secret de me forcer à cette union malgré ma répugnance.

« L'impression que me fit cette réponse fut telle que, n'ayant pas la force de continuer à m'occuper du même sujet, je parlai de toute autre chose jusqu'à la fin de ma visite. Mais, de retour à la maison, sans consulter personne et n'écoutant que mon désespoir, je pris le parti le plus extraordinaire. M'étant enfermée dans mon cabinet, je me mis à écrire au bourreau de mon malheureux père, à l'impitoyable Œyras, auquel j'exposai toute l'affaire, finissant par implorer sa protection auprès du roi, lui disant qu'il me la devait, puisqu'en me rendant orpheline, il avait contracté devant Dieu l'obligation d'être mon protecteur; que je désirais qu'il me mît à l'abri de la disgrâce de la princesse du Brésil et qu'on me laissât

la liberté de ne disposer de ma main que lorsque j'aurais disposé de mon cœur.

« Sans supposer à Œyras un cœur humain, j'ai cru pouvoir lui supposer un cœur d'homme et le toucher; d'ailleurs, par mon langage ferme et résolu, par ma démarche extraordinaire, j'ai cru parler à son orgueil et l'intéresser. Je me sentais sûre qu'il s'efforcerait de me faire rendre justice, pour me prouver qu'il n'avait pas été injuste envers mon père. Je ne me trompais pas, comme on va le voir ; et toute jeune fille que j'étais, malgré mon inexpérience des hommes et des choses, mon instinct me servit à souhait.

« Il y avait deux jours que j'avais fait remettre ma lettre par un page, quand un envoyé d'Œyras me fit demander l'honneur de m'entretenir en secret. Cet envoyé me dit que le ministre me faisait prévenir confidentiellement de répondre à tous ceux qui me solliciteraient de consentir à ce mariage que je ne me déciderais que lorsqu'on me convaincrait que S. A. R. la princesse du Brésil le désirait. Le ministre me faisait faire ses excuses de ce qu'il ne me répondait point par écrit, ayant des raisons puissantes pour en agir ainsi; mais que je pouvais compter sur lui.

« Après avoir fait sa commission, le messager s'en alla, en me faisant une profonde révérence, et sans attendre la moindre réponse. Au reste, je dois l'avouer, l'aspect de ce jeune messager m'avait rendue muette. Je ne saurais décrire l'impression qu'il laissa dans mon esprit; mais elle a eu la plus grande influence sur ma conduite et doit, sans doute, influer sur ma vie entière.

« Le message du ministre m'ôta toute inquiétude, car il ne pouvait m'avoir fait tenir un pareil langage qu'avec la certitude que la princesse ne se mêlerait plus de mon mariage ; et je me livrai tout entière au nouveau sen-

timent qui me dominait. Quelque fort qu'il fût cependant, il se serait effacé sans doute, ce sentiment, si je n'avais trouvé à le nourrir chaque jour; car, ayant rencontré le jeune messager à l'église cinq ou six jours après, je le reconnus à peine; mais, depuis cet instant, l'ayant rencontré partout, à la promenade, au théâtre, dans les maisons où j'allais en visite, et toujours, au moment où je descendais de voiture ou quand j'y allais monter, prêt à m'offrir la main, je m'habituai tellement à le voir et à penser à lui, que lorsqu'il m'arrivait de ne pas le trouver à l'église, j'éprouvais une inquiétude, un vide qui me rendaient malheureuse.

« Je voyais presque tous les jours les comtes Fl. chez ma grand'tante; mais comme il n'était plus question de rien entre nous, je les voyais sans peine, comme sans plaisir. Je leur avais pardonné, mais je n'étais pas heureuse. L'image du jeune messager, dont j'ignorais encore le nom et le rang, me poursuivait sans cesse, et je rougissais de ma préoccupation, quoique je n'osasse point m'en demander raison.

« J'étais dans cet état quand, un matin, je fus attirée dans l'appartement de ma femme de chambre par une voix que je ne connaissais pas. Voyant une quantité de dentelles sur une table, je m'en approchai, sans faire attention à une jeune fille qui se tenait debout et qui me fit une révérence. Ne trouvant rien à mon goût, la jeune fille me dit qu'elle m'en apporterait à choisir le jour suivant, et levant les yeux sur elle, je vis, imaginez ma surprise, la figure du jeune homme dont j'étais uniquement occupée. Douter que ce fût lui et que je pouvais être abusée par une ressemblance due au hasard, fut ma seule ressource. Ce qui me rassurait, c'est que la fille me paraissait plus grande, et d'ailleurs tant de hardiesse me paraissait invraisemblable. Elle s'en alla, après avoir

ramassé ses dentelles et sans me regarder en face, ce qui augmenta mes soupçons.

« — Connaissez-vous cette fille? » dis-je froidement à ma femme de chambre.

« Elle me répondit qu'elle la voyait ce jour-là pour la première fois. Je me retirai, sans mot dire et sans être persuadée.

« Réfléchissant à cette ressemblance, et me trouvant presque ridicule d'y réfléchir, je m'efforçai de chasser cette idée, tout en me déterminant à parler à cette fille dès qu'elle reviendrait et à la démasquer, si mes soupçons étaient vrais. Je me disais que peut-être elle était sœur du jeune homme dont j'étais éprise, qu'ainsi elle pouvait être innocente ; qu'enfin si cela était, il pourrait m'être moins difficile de me guérir de mon penchant. Une tête de jeune fille qui raisonne sur les affections du cœur fait beaucoup de chemin sans s'en douter, surtout quand elle n'a personne à qui se confier et qui puisse l'arrêter dans sa course si fertile en faux pas!

« La prétendue marchande ne manqua pas de revenir à la même heure avec un carton de blondes et de dentelles. Je n'hésitai pas à la faire entrer dans ma chambre dès qu'on me l'annonça, et lui ayant adressé la parole pour l'obliger à me regarder, je vis, à ne pouvoir m'y méprendre, que j'avais devant moi l'être qui disposait de toutes mes pensées et qui me dominait par un pouvoir qui domptait toutes mes facultés. Je fus si émue que je n'eus pas la force de lui adresser une seule des questions que j'avais préméditées. D'ailleurs, ma femme de chambre était présente, et la crainte de me compromettre à ses yeux me retenait, je crois, aussi fortement que mon émotion. Je me mis machinalement à choisir quelques blondes, puis, ayant dit à ma femme de chambre d'aller chercher ma bourse, je vois la fausse marchande tomber à

mes genoux et me dire d'un ton respectueux et passionné :

« — Décidez de ma vie ou de ma mort, madame, car vous me reconnaissez.

« — Oui, je vous reconnais, et je ne puis que vous croire fou.

« — Oui, je le suis peut-être, madame, mais c'est d'amour et de respect : je vous adore.

« — Levez-vous, car ma femme de chambre va rentrer.

« — Elle est dans mon secret.

« — Quoi ! vous avez osé?.... »

« Il se relève, et la femme de chambre, rentrant, lui compte intrépidement son argent. Il ramassa ses blondes éparses, me fit une profonde révérence et sortit.

« Il aurait été naturel qu'après son départ j'eusse parlé à ma femme de chambre ; mais il aurait été plus naturel encore que je l'eusse renvoyée sur-le-champ. Je n'en eus pas le courage, et ma faiblesse n'étonnera que les rigoristes qui ne connaissent pas le cœur d'une jeune fille et qui, par défaut de bienveillance, ne pèseront point la situation où je me trouvais, jeune, amoureuse et abandonnée à moi-même.

« N'ayant pas fait tout de suite ce qu'un sévère devoir m'aurait prescrit si je l'avais consulté, sans avoir l'esprit prévenu, je vis bientôt qu'il était trop tard ; et, comme on est toujours fort habile à trouver des motifs de consolation dans les chagrins que l'on s'est attiré soi-même, je me persuadai que je pouvais feindre ne pas savoir que ma femme de chambre était dans le secret. Je pris donc le parti de dissimuler, espérant ne plus revoir le jeune téméraire, et qu'ainsi la chose serait comme non avenue.

« Cette résolution était l'effet d'un premier mouve-

ment de dépit ; car, une quinzaine de jours s'étant écoulée sans que je rencontrasse mon jeune homme, ni aux promenades, ni au théâtre, ni en aucun des lieux où il savait que j'avais coutume d'aller, je devins triste, rêveuse, tout en rougissant de me sentir subjuguée par un sentiment dont le sujet pouvait être indigne de moi. Je brûlais d'apprendre son nom, et il n'y avait que ma femme de chambre de qui je pusse le savoir, car je ne pouvais pas l'aller demander à Œyras. Je détestais ma femme de chambre, et je rougissais quand je la voyais devant moi, me figurant qu'elle savait que sa faute m'était connue et qu'elle jouissait de ma contrainte. Je craignais qu'elle ne tirât de ma réserve des motifs de juger défavorablement de mon honneur. J'appréhendais enfin qu'elle ne crût que j'aimais ce jeune homme, et l'idée de ce soupçon, qui me paraissait outrageant, me désespérait. Quant au jeune téméraire, il me semblait plus à plaindre qu'à blâmer ; car je ne supposais pas qu'il pût se croire aimé, et je pensais que l'idée que je devais le mépriser me vengeait assez de son audace. Mais je ne pensais ainsi que dans les moments où ma vanité l'emportait sur mon amour, et ces moments étaient de courte durée ; car bientôt le désespoir le vengeait lui-même de mon orgueil, puisque, ne le voyant plus, je me persuadais qu'il avait pris le parti de ne plus penser à moi, et que peut-être il m'avait déjà oubliée.

« Un état de violence ne peut être permanent, car si rien ne vient détruire l'oscillation qui agite un esprit tourmenté, il finit bientôt par faire un effort sur lui-même, afin de retrouver l'équilibre qu'il a perdu.

« Ayant mis un fichu de blonde que j'avais acheté à la fausse marchande, je dis à ma traîtresse :

« — Qu'est devenue la fille qui me l'a vendu ? »

« Je fis cette question sans l'avoir préméditée, et ce

fut comme une inspiration de mon bon ou de mon mauvais génie.

« Aussi fine que je venais d'être naïve, ma femme de chambre me répondit que, sans doute, elle n'avait pas osé se présenter de nouveau, dans la crainte que je ne me fusse aperçue de son déguisement.

« — Assurément, lui répliquai-je, je m'en suis aperçue ; mais je ne suis pas peu surprise d'apprendre que vous saviez que ce déguisement cachait un jeune homme.

« — Madame, je n'ai pas cru faire une chose qui pût vous déplaire : je le connais personnellement.

« — Qui est-il ?

« — C'est le comte d'Al...., que vous avez dû reconnaître, puisque vous l'avez reçu dans ce même appartement, il y a environ quatre mois.

« — C'est vrai, et il se peut même que je l'aie reconnu ; mais je désire savoir pourquoi vous avez menti quand je vous ai demandé si vous connaissiez cette fille ?

« — Madame, j'ai menti pour ne point vous gêner. J'ai d'ailleurs craint que vous ne fussiez fâchée que je connusse le masque.

« — Vous m'auriez fait plus d'honneur en supposant le contraire. Quand, au moment où vous étiez dans votre chambre, je lui ordonnai de partir en traitant sa démarche de folie, et lui faisant craindre que vous ne le surprissiez à mes genoux, il me dit que vous étiez dans le secret.

« — Si c'en est un, je l'avoue ; mais je regardais tout cela comme une plaisanterie sans importance.

« — Je veux croire la chose possible ; mais moi, j'y ai attaché une importance telle, que, pour ne point vous renvoyer, j'ai pris le parti de me taire, comme si je n'avais rien su.

« — Je m'étais imaginé, madame, que cette mascarade ne pourrait que vous divertir ; mais en apprenant que vous l'avez prise au sérieux et que vous en êtes fâchée, je suis vraiment au désespoir d'avoir, en quelque sorte, à me reprocher d'avoir manqué à mon devoir. »

« Telle est la faiblesse du cœur d'une femme, quand l'amour s'en empare, que dans cette explication qui aurait dû me dévoiler toute l'énormité de la faute de ma servante, je n'y vis qu'une pleine justification. Au fait, elle mit mon cœur en repos, et alors c'était beaucoup : mais mon esprit n'y trouva point les motifs de la tranquillité qui m'était nécessaire. Je savais qu'il existait un jeune comte Al...., de très bonne naissance, mais entièrement dépourvu de fortune. Il n'avait que la protection du ministre, et la perspective de bons emplois. L'idée que le ciel me destinait peut-être à réparer à son égard les torts de la fortune me causait de douces rêveries, et alors je me surprenais à trouver que ma femme de chambre avait plus d'esprit que moi, en considérant la démarche du comte comme une espièglerie que l'amour devait excuser. J'allais jusqu'à me taxer de ridicule dans ma scrupuleuse délicatesse qui me semblait de la pruderie. J'aimais plus que je ne croyais, et cela peut rendre excusable l'erreur de mes raisonnements : je n'avais personne à qui me confier, personne qui pût me guider ou me conseiller.

« Mais après les idées les plus consolantes venaient les idées sombres. C'était le revers de la médaille. Mon esprit était comme le flux et le reflux d'une mer, tantôt calme, et tantôt agitée. La résolution que le comte semblait avoir prise de ne plus me voir me forçait à lui supposer ou un esprit très borné, ou très peu d'amour, ce qui me déplaisait plus que tout le reste ; et cette supposition m'humiliait. « Si, me disais-je, le

comte s'est offensé de ce que sa démarche m'a paru d'un fou, il ne peut être ni délicat, ni sage, ni digne de ma tendresse. »

« J'étais dans cette cruelle incertitude, le pire des états, quand, à mon insu, ma femme de chambre prit sur elle d'écrire au comte qu'il pouvait venir la voir sous le même déguisement, persuadée qu'elle était que je ne blâmerais point sa hardiesse. Il suivit son conseil, et un beau matin la finette entra dans ma chambre en riant, et me disant que la fausse marchande était dans sa chambre avec des colifichets. Je fus vivement émue à cette nouvelle; mais, me possédant assez pour cacher mon émotion, au moins en partie, je me mis à rire comme elle, quoique la chose ne me parût aucunement risible.

« — Madame, me dit-elle, voulez-vous que je la fasse entrer?

« — Es-tu folle?

« — Faut-il la renvoyer?

« — Non, j'irai moi-même lui parler. »

« Ce fut ce jour-là que s'entama la grande négociation. Ma femme de chambre allant et venant, nous eûmes tout le temps de nous comprendre et de nous faire toutes les déclarations que nous pouvions désirer. Je lui avouai franchement que je l'aimais, mais je lui fis sentir que la prudence exigeait que je l'oubliasse, parce qu'il n'était pas probable que mes parents consentissent jamais à notre union. Il me déclara à son tour que le ministre ayant décidé de l'envoyer incessamment en Angleterre, il mourrait de désespoir s'il n'emportait pas l'espérance de me posséder un jour; car il m'aimait trop vivement pour consentir à vivre sans moi. Il me supplia de lui permettre de venir me voir quelquefois sous le même déguisement; mais, quoique je crusse ne pouvoir rien lui

refuser, je lui objectai à quoi nous pourrions nous trouver exposés.

« — Il me suffit, répondit-il vivement et avec un profond sentiment de tendresse, de n'avoir rien à craindre pour vous : mes visites ne pourront jamais vous être attribuées ; elles le seront à votre femme de chambre.

« — Il me suffit, lui dis-je, que j'aie à craindre pour vous, puisque votre seul déguisement est un crime : votre réputation en souffrirait, et ce ne serait pas un moyen d'avancer l'accomplissement de nos vœux. »

« Malgré mes objections, mon cœur parlait en sa faveur ; et puis il sut si bien plaider sa cause, il me promit d'être si prudent, que je finis par lui dire qu'il pouvait être certain que je le verrais toujours avec grand plaisir.

« Le comte Al.... a vingt-deux ans, et est plus petit que moi ; sa taille est mince et bien prise ; de sorte que sous son déguisement de femme, il était difficile de le reconnaître, même au son de la voix, car il l'a très douce. Il imite, à s'y méprendre, les gestes et les allures des femmes ; il a très peu de barbe, et avec quelques faibles emprunts, plus d'une femme s'accommoderait de lui ressembler.

« Ainsi pendant près de trois mois le comte vint me voir trois ou quatre fois par semaine, toujours dans la chambre de ma confidente, et presque toujours en sa présence. Mais eussions-nous été en pleine liberté, il avait trop peur de me déplaire pour manquer aux moindres égards. Je crois aujourd'hui que cette retenue réciproque contribua puissamment à augmenter la flamme qui nous dévorait ; car, lorsque nous pensions au moment qui devait bientôt nous séparer, la tristesse s'emparait de nos esprits, et nous restions absorbés dans une muette douleur : mais nul projet de prendre un

parti pour nous rendre heureux. Notre amour même, accablé par l'abattement de notre esprit, nous rendait stupides. Nous nous flattions que le ciel ferait quelque miracle, que le moment de la séparation n'arriverait jamais, ou nous en éloignions la pensée. C'est ainsi que le moment arriva à l'improviste, et par conséquent trop tôt, soit que nous voulussions prendre un parti, soit que nous nous déterminassions à n'en prendre aucun.

« Un matin, de meilleure heure qu'à l'ordinaire, le comte vint m'apprendre, en fondant en larmes, que le ministre lui avait donné la veille une lettre pour Londres, adressée à M. de Saa, envoyé de Portugal, et une seconde ouverte, à l'adresse d'un capitaine de frégate qu'on attendait du Ferrol, et qui, après une relâche de quelques heures, devait remettre à la voile pour l'Angleterre. Dans la dernière lettre, le ministre ordonnait au capitaine de recevoir le comte Al.... à son bord, de le mener en Angleterre et de le traiter avec distinction.

« Mon pauvre amant était anéanti ; les pleurs le suffoquaient, et sa tête était dans un état à ne pouvoir lier deux idées de suite. Agissant pour lui et ne consultant que sa douleur et mon amour, je conçus à l'instant le projet hardi de partir avec lui en qualité de son domestique, ou même, pour n'avoir pas besoin de déguiser mon sexe, de le suivre en qualité de sa femme. Quand je lui communiquai mon projet, il en fut stupéfait et ébloui. L'excès de son bonheur le transportait au point qu'incapable de raisonner sur une matière aussi importante, il s'abandonna entièrement à mes inspirations. Nous convînmes d'en parler plus amplement le jour suivant, et nous nous séparâmes.

« Prévoyant que je pourrais trouver des obstacles en sortant de mon hôtel en habits de femme, je pris le parti de me vêtir en homme ; mais, comme en qualité

d'homme je ne pouvais me présenter que comme le valet de chambre de mon amant, je réfléchis qu'au cas d'une navigation pénible, je pourrais me trouver exposée à des fatigues au-dessus de mes forces et peu compatibles avec la délicatesse de mon sexe. Cette réflexion m'inspira l'idée de faire moi-même la figure de maître, si le capitaine ne connaissait pas personnellement le comte; mais, poussant plus loin la réflexion et répugnant à voir mon amant figurer comme mon serviteur, je résolus de le faire passer pour ma femme.

« Dès que nous serons débarqués en Angleterre, me disais-je, nous nous marierons, et chacun reprendra les habits de son sexe. Notre union effacera la honte de notre fuite; on accusera peut-être mon amant de m'avoir enlevée, mais on n'enlève guère une fille sans sa participation, et il n'est pas probable que le comte d'Œyras me persécute pour avoir fait la fortune de son favori. Pour vivre en attendant que je pusse recevoir mes revenus, la vente de mes diamants devait suffire, et j'avais l'écrin à ma disposition.

« Le lendemain, quand je communiquai au comte ce projet extraordinaire, il ne sut ou ne voulut me faire aucune objection. Le seul obstacle qui s'offrit à son esprit fut la possibilité d'être personnellement connu du capitaine du vaisseau qu'on attendait, et cet obstacle aurait été invincible; mais, la chose ne lui paraissant pas probable, il fallait en courir le risque, et nous convînmes qu'il me procurerait les habits qui m'étaient nécessaires pour le nouveau rôle que j'allais jouer.

« Je ne revis mon amant que trois jours après, à l'entrée de la nuit. Il vint m'annoncer qu'il venait d'être prévenu de la part de l'Amirauté que la frégate était arrivée du Ferrol, qu'elle était en rade à l'embouchure du Tage et que le capitaine devait remettre en mer dès

qu'il serait de retour à bord, n'étant descendu que pour remettre ses dépêches et recevoir de nouvelles instructions du bureau de la marine; qu'en conséquence lui, comte Al...., était invité à se trouver à minuit à tel endroit, où la chaloupe serait à ses ordres pour le transporter à bord.

« Déterminée comme je l'étais, je n'avais pas besoin d'en savoir davantage; et après nous être donné rendez-vous, je m'enfermai, affectant d'être indisposée, et ayant mis dans un petit sac le peu d'objets qui m'étaient indispensables et le précieux écrin, je m'habillai en homme, et je sortis de l'hôtel par un escalier qui ne servait qu'aux gens de la maison. Je ne fus pas même aperçue par le portier quand je franchis le seuil de mon palais.

« Le comte, dans la crainte que je m'égarasse, m'attendait à une centaine de pas : il me surprit agréablement en me prenant par le bras; ayant soin de me dire en même temps : « C'est moi. » A ce soin, tout simple et tout naturel, je reconnus qu'il avait de l'esprit; car, ne connaissant pas encore toute ma fermeté, il avait craint de m'effrayer en me prenant sans se faire connaître. Nous nous rendîmes ensemble dans une maison où il avait sa malle, et dans une demi-heure son travestissement fut complet. Quand tout fut prêt, un commissionnaire vint prendre notre mince bagage, et nous nous rendîmes au bord du fleuve, où nous trouvâmes la chaloupe qui nous attendait. Il était onze heures quand nous quittâmes la terre, et croyant mon écrin plus sûr dans sa poche que dans mon petit sac, je le lui confiai, et nous attendîmes patiemment l'arrivée du capitaine. Il vint à minuit avec ses officiers, et m'aborda en me disant qu'il avait ordre de me traiter avec distinction. L'ayant remercié cordialement de son accueil, je lui présentai ma femme, qu'il salua avec respect, en lui disant qu'il était

ravi d'avoir à son bord une aimable compatriote et que sans doute nous aurions une navigation heureuse dont nous lui serions redevable. Il était trop galant pour s'aviser de trouver étonnant que le ministre, en recommandant si particulièrement le comte, n'eût point fait mention de son épouse comme devant être du voyage.

« Nous arrivâmes à la frégate en moins d'une heure ; elle était à trois lieues en mer, et dès que nous fûmes à bord, le capitaine fit mettre à la voile. Il nous mena dans une chambre fort commode pour un vaisseau, et après nous en avoir fait les honneurs, il nous quitta.

« Quand nous fûmes seuls, nous remerciâmes le ciel que tout se fût passé ainsi, et loin de nous coucher, nous passâmes le reste de la nuit à nous entretenir de la démarche hardie que nous avions faite, ou plutôt que nous venions de commencer, mais que nous jugions devoir finir aussi heureusement que nous l'avions commencée. Quand le jour parut, nous nous réjouîmes de n'être plus en vue de Lisbonne, et comme nous avions besoin de repos, je me jetai sur un strapontin, pendant que le comte se mit dans un large hamac, sans nous donner la peine de nous déshabiller.

« Nous commencions à sommeiller quand nous éprouvâmes les premières atteintes du mal de mer, et pendant trois jours nous n'eûmes pas un moment de repos. Le quatrième, pouvant à peine nous tenir debout, nous commençâmes à ressentir les premiers tourments de la faim, et nous eûmes bien de la peine à nous modérer pour ne point nous causer une maladie plus sérieuse. Heureusement pour nous, le capitaine avait fait ample provision de bonnes choses, et nos repas étaient aussi délicats que bien servis.

« Mon amant, ayant été plus incommodé que moi, fut bien aise que ce prétexte lui permît de ne point sortir

de sa chambre : et le capitaine ne se présenta pas une seule fois pour lui faire visite. Nous ne pouvions attribuer cette réserve qu'à une extrême politesse ; car chez nous il est permis d'être jaloux, sans passer pour ridicule. Quant à moi, j'étais presque toute la journée sur le pont ; le grand air me faisait du bien, et je m'amusais à regarder avec mon télescope les objets que l'on pouvait découvrir dans l'éloignement.

« Le septième jour de notre navigation, mon cœur tressaillit comme par un pressentiment de malheur, quand on me dit qu'un vaisseau que nous distinguions à une assez longue distance était une corvette qui avait dû mettre à la mer un jour après nous ; mais que, comme elle était fine voilière, elle arriverait en Angleterre deux ou trois jours avant la frégate.

« Quoique le trajet de Lisbonne en Angleterre soit fort long, puisqu'il faut traverser presque toute la mer Atlantique, ayant eu constamment un petit vent arrière, nous arrivâmes le quatorzième jour de notre navigation, et au point du jour nous jetâmes l'ancre dans le port de Plymouth.

« L'officier que le capitaine envoya à terre pour avoir la permission de débarquer des passagers revint à bord vers le soir et lui remit des lettres. Après en avoir lu une avec une attention particulière, il m'appela à part et me dit :

« — Cette lettre est du comte Œyras, qui m'ordonne sur ma tête de ne point laisser sortir de mon vaisseau une demoiselle portugaise, si elle y est, à moins qu'elle ne me soit particulièrement connue. Il m'enjoint de la reconduire à Lisbonne après avoir fait les commissions qui me retiendront quelques jours. Il n'y a sur la frégate ni femme, ni fille, excepté Mme la comtesse votre épouse. Prouvez-moi qu'elle est réellement votre femme,

et je n'oppose aucun obstacle à son débarquement : sans cela, vous sentirez que je ne saurais désobéir aux ordres du ministre.

« — Elle est ma femme, lui dis-je avec assurance; mais, n'ayant point prévu cet accident, je n'ai aucun papier qui puisse vous en convaincre.

« — J'en suis fâché, car alors elle retournera à Lisbonne avec moi. Au reste, vous pouvez être certain qu'elle sera traitée avec tout le respect possible, conformément aux ordres exprès du ministre.

« — Mais, capitaine, la femme est inséparable du mari.

« — Je vous l'accorde. mais je ne saurais rien changer aux ordres supérieurs que j'ai reçus. Au reste, rien ne vous empêche de retourner à Lisbonne sur la corvette. Vous y serez avant nous.

« — Pourquoi ne puis-je y retourner sur cette frégate ?

« — Parce que j'ai l'ordre impératif de vous débarquer. Aussi, quand j'y pense, pourquoi, dans la lettre qui m'a ordonné de vous conduire en Angleterre, ne dit-on pas un mot de votre femme? Si madame n'est pas la personne que le ministre demande, vous pouvez compter qu'on vous la renverra à Londres.

« — Vous permettrez que j'aille lui parler?

« — Volontiers, mais en ma présence. »

« J'avais le cœur navré ; cependant il fallait faire bonne mine à mauvais jeu.

« J'allai trouver le comte, et le nommant *ma chère femme*, je lui annonçai l'ordre cruel qui allait nous séparer.

« Je craignais qu'il ne se trahît, mais il eut la force de savoir se contraindre, et me répondit que nous n'avions d'autre parti à prendre que de nous soumettre, certains

que nous devions être de nous revoir dans une couple de mois.

« Comme j'étais gênée par la présence du capitaine, je ne pus rien lui dire qui ne pût être su de tout le monde. Je me bornai à le prévenir que, de Londres, j'écrirais sans retard à l'abbesse, que c'était la première personne qu'il devait voir à Lisbonne, et que ce serait d'elle qu'il apprendrait mon adresse. Je me gardai bien de lui demander mon écrin, car le capitaine aurait peut-être cru devoir s'en assurer, parce que la richesse des diamants aurait pu lui faire supposer que ma prétendue femme pouvait être quelque riche demoiselle que j'aurais séduite.

« Nous devions nous abandonner entièrement à notre destinée. Nous nous embrassâmes en pleurant, et le capitaine, tout à fait brave homme, pleura aussi quand il l'entendit me dire avec affection :

« — Recommandez votre honneur et le mien à ce digne capitaine, et soyons sûrs l'un de l'autre. »

« On mit la malle du comte dans la chaloupe, et n'ayant osé prendre mon sac, en arrivant à terre je ne me suis trouvée en possession que d'une garde-robe d'homme, dont je n'aurais pu me servir quand bien même j'aurais voulu continuer à déguiser mon sexe.

« Quand je fus à la douane, je sus ce que je possédais. Des cahiers, des livres, des lettres, du linge, quelques habits, une épée et deux paires de pistolets, dont une paire de poche, que je mis dans les miennes ; puis je me fis conduire à une auberge, où l'hôte me dit, dès que je fus entrée, que si je voulais partir pour Londres le lendemain matin, il ne m'en coûterait qu'un cheval.

« — Qui sont les personnes, lui dis-je, qui désirent un compagnon ?

« — Je vous ferai souper avec elles, si vous le désirez. »

« Ayant accepté, je me trouvai avec un ministre du culte et deux dames dont le maintien m'engagea à profiter de l'occasion. J'eus le bonheur de leur convenir à mon tour, et le lendemain de bonne heure nous arrivâmes à Londres, et nous descendîmes au Strand, dans une auberge où je ne fis que dîner, et d'où je sortis pour aller en quête d'un logement convenable à mes moyens et au genre de vie que je voulais mener. Je ne possédais que cinquante lisbonines et une bague d'une valeur à peu près pareille.

« Je pris une chambre à un troisième, sur la recommandation d'une mine de bonne et honnête femme que je trouvai dans mon hôtesse. N'ayant ni expérience ni recommandation pour personne, je ne pouvais me confier qu'en Dieu et en ma bonne volonté, et m'abandonner à la sympathie. Cette femme me plut, et je fis mon accord pour dix shillings par semaine. Je la priai à l'instant de m'habiller selon mon sexe, proprement, mais sans le moindre luxe ; car je n'osais plus sortir avec mes vêtements d'homme.

« Dès le lendemain je me vis pourvue de tout l'attirail d'une pauvre fille qui ne veut ni éblouir ni attirer les regards de personne. Parlant assez bien l'anglais pour ne point paraître étrangère, je savais quelle conduite je devais tenir pour n'avoir rien à craindre. Quoique mon hôtesse fût une assez bonne femme, je ne tardai pas à m'apercevoir que sa maison ne convenait pas tout à fait à ma situation ; car mon affaire pouvait durer longtemps, et si j'étais venue à manquer d'argent, je me serais trouvée malheureuse. Je me décidai à en sortir. Maîtresse de ne voir personne, je ne recevais point de visite ; mais je ne pouvais pas empêcher que des curieux ne vinssent

toute la journée à ma porte ; et plus on savait que je ne recevais personne, plus les importuns se multipliaient. Cette maison était trop fréquentée. Étant à peu de distance de la Bourse, une foule de jeunes gens fourmillait dans le quartier, et plusieurs venant manger au premier, faisaient leur possible pour me guérir de ce qu'ils appelaient ma tristesse, quoique je ne fisse aucune mine d'avoir besoin d'être guérie.

« Résolue à ne dépenser qu'une guinée par semaine, et ma bague m'étant parfaitement inutile, je me déterminai à la vendre, mais à condition de n'en toucher la valeur que par parties. Un vieux marchand qui logeait porte à porte et dont mon hôtesse me garantit la probité, estima ma bague cent cinquante guinées, et m'en demanda la préférence, si je n'en trouvais pas un meilleur prix.

« Je ne la croyais point d'une si grande valeur, et je la lui cédai à condition qu'il me la payerait à quatre guinées par mois, et que je pourrais la racheter pour le même nombre de guinées qu'il m'aurait données, si je pouvais le faire avant l'entier payement.

« J'ai voulu conserver sur moi l'argent comptant que je possédais et que j'ai encore, afin de pouvoir retourner à Lisbonne par terre, quand on m'aura écrit que je puis y reparaître sans crainte. J'ai trop souffert du mal de mer, pour pouvoir me résoudre à reprendre cette voie.

« Ayant communiqué mon embarras à mon honnête hôtesse, que j'ai encore pour amie, elle m'aida à chercher un autre logement ; mais je fus forcée de prendre une servante pour me procurer mes petites provisions, n'ayant pu me résoudre à manger hors de chez moi. Cette nécessité fut pour moi une source de désagréments et de chagrins, car je n'ai trouvé que des coquines ; or,

on sent que ne voulant dépenser qu'un shilling par jour, je ne pouvais passer sur les petits vols auxquels ces malheureuses sont si accoutumées, qu'elles se feraient un cas de conscience de ne pas prendre sol ou maille sur le moindre achat qu'elles font.

« La sobriété que je m'étais imposée, car je vivais à peu près de pain et d'eau, me faisait maigrir à vue d'œil, et je ne prévoyais pas de sitôt le moyen de mener un meilleur train de vie, quand le hasard me fit jeter les yeux sur votre singulier écriteau. Après en avoir ri en moi-même, entraînée par une puissance irrésistible, ou par une forte dose de curiosité assez inhérente, il faut l'avouer, à notre nature de femme, je n'ai pu résister à l'envie de vous parler. L'instinct me faisait chercher le moyen d'améliorer ma condition, sans augmenter ma dépense.

« En rentrant chez moi, je trouvai chez mon hôtesse une feuille de l'*Advertiser* dans laquelle le rédacteur plaisantait sur l'écriteau que je venais de lire. Il disait que le maître qui disposait de la maison était un Italien qui ne devait pas craindre les attaques. Comme de mon côté je croyais n'avoir pas à me prémunir contre les violences, je m'enhardis à les braver ; mais je sens que j'ai été fort présomptueuse, et qu'il y a telles violences auxquelles il est doux de ne pas résister. Ayant été élevée par un Italien, homme d'esprit et de probité, j'ai toujours conservé une grande prédilection pour votre nation. »

Ma belle Portugaise ayant achevé :

« Voilà, madame, lui dis-je, une petite histoire qui m'a beaucoup amusé ; il y aurait toute la matière d'un roman.

— Je le crois, me dit-elle, et il aurait le mérite d'être un roman historique. Pour mon compte, cependant, ce

que j'y trouve de plus amusant, c'est que vous ayez pu l'entendre sans ennui.

— Modestie, madame ; non seulement votre récit m'a beaucoup plu, mais encore depuis que je sais que vous êtes Portugaise, je me sens tout réconcilié avec votre nation.

— Vous ne nous aimiez donc pas ?

— Je vous en voulais, parce qu'il y a deux cents ans, vous avez laissé mourir votre Virgile dans la misère.

— Le Camoëns ! mais les Grecs ont eu avant nous le tort de laisser mourir leur Homère.

— C'est vrai ; mais les torts des uns n'excusent pas ceux des autres.

— J'en conviens ; mais comment pouvez-vous faire si grand cas du Camoëns, si vous ne comprenez pas le portugais?

— Je l'ai lu traduit en vers héroïques latins si beaux, que j'ai cru lire Virgile.

— Est-ce bien vrai?

— Je ne saurais vous mentir.

— En ce cas, je fais vœu d'apprendre le latin.

— Ce vœu est digne de votre esprit, mais il faut que ce soit de moi que vous appreniez cette belle langue. J'irai vivre et mourir en Portugal, si vous me promettez votre cœur.

— Mon cœur ! que n'en ai-je deux ! Depuis que je vous connais, je m'aime moins, car j'ai grand'peur de n'être qu'une inconstante.

— Je me contenterai de n'être aimé que comme si j'étais votre père, pourvu que vous me permettiez de presser ma fille contre mon sein. De grâce, continuez votre histoire; car il me reste à connaître l'essentiel. Qu'est devenu votre amant? et qu'est-ce que vos parents ont fait quand votre évasion leur a été connue?

« Le troisième jour après mon arrivée dans cette ville immense, j'écrivis à l'abbesse ma tante une longue lettre dans laquelle je l'ai informée, avec vérité et dans le plus grand détail, de tout ce qui m'est arrivé : je l'ai suppliée de protéger mon époux et de m'appuyer dans la résolution où je suis de ne retourner à Lisbonne que lorsqu'elle m'assurerait qu'à mon arrivée mon mariage ne rencontrerait aucun obstacle, et que, maîtresse de mes biens, je pourrais vivre publiquement avec l'époux de mon choix. Je l'ai priée en même temps de me tenir au courant de tout, en m'adressant ses lettres sous le couvert de mon hôtesse, en ne mettant sur l'adresse qu'*A miss Pauline*.

« J'adressai ma lettre par Paris et Madrid ; c'est la route la plus directe par terre ; aussi n'ai-je reçu la première réponse que trois mois après. Dans sa lettre, ma tante m'informa que la frégate qui m'a conduite ici n'était de retour à Lisbonne que depuis peu de jours ; qu'à son arrivée, le capitaine avait écrit au ministre que la seule dame qu'il eût eue à son bord en abordant en Angleterre s'y trouvait encore ; car il l'avait ramenée, malgré l'opposition du comte Al....., qui déclarait que cette dame était son épouse. Le capitaine finissait son rapport en demandant des ordres à Son Excellence pour la destination à donner à ladite dame.

« Le ministre Œyras, ne doutant pas que cette prétendue épouse ne fût moi, ordonna au capitaine de me conduire au couvent de ma tante, avec une lettre qu'il lui envoya pour elle. Le ministre, dans sa lettre, disait à ma tante qu'il lui envoyait sa nièce, et qu'il la priait de la tenir sous bonne garde jusqu'à nouvel ordre. Ma tante fut fort surprise, mais elle l'aurait été beaucoup plus, si peu de jours auparavant, elle n'eût reçu ma lettre. Ayant remercié le capitaine, elle conduisit la prétendue nièce

dans une chambre où elle l'enferma ; puis elle écrivit au comte Œyras qu'en conséquence des ordres de Son Excellence, elle avait reçu du capitaine une personne supposée sa nièce ; mais que, cette personne étant un homme déguisé en femme, elle ne pouvait point prolonger son asile dans son couvent, et qu'ainsi elle suppliait Son Excellence de l'en débarrasser au plus tôt.

« Quand l'abbesse eut envoyé cette singulière lettre au ministre, elle alla faire une visite au comte Al...., qui se jeta à ses genoux. Ma bonne tante se hâta de le relever, en lui montrant ma lettre. Elle l'informa qu'elle avait dû écrire au ministre, et que sans doute dans très peu d'heures il recevrait une autre destination. Le comte, fondant en larmes, supplia la digne abbesse de prendre sous sa protection nos affaires communes, et lui remit mon écrin que ma tante reçut en dépôt avec grand plaisir. Elle le quitta en lui promettant de m'informer de tout.

« Le ministre, étant allé à une de ses terres, ne reçut la lettre de la supérieure que le lendemain, et se hâta de lui porter sa réponse en personne. Ma tante convainquit facilement Son Excellence de l'importance du secret sur cette affaire, car la clôture de son couvent se trouvant violée, son honneur aurait été vivement compromis. Elle communiqua au fier ministre la lettre qu'elle avait reçue de moi et la remise de l'écrin par l'honnête jeune homme.

« Le comte ministre remercia l'abbesse de la franchise avec laquelle elle l'avait mis à part de toute l'affaire, et lui demanda pardon en riant de lui avoir envoyé un joli garçon pour lui tenir compagnie. « Le secret, dit Son Excellence, est d'une importance absolue, et pour nous en assurer, il ne faut pas mettre un tiers dans notre confidence. Je vais en conséquence vous débarrasser en

personne de la fausse nièce, que je vais emmener dans ma propre voiture. »

« Ma tante, prenant l'Excellence au mot, alla chercher le jeune reclus, qui monta dans la voiture qui était à la porte et s'en alla avec le ministre. La bonne abbesse me disait que depuis ce moment elle n'en avait rien su, que tout Lisbonne parlait de mon affaire, mais en y ajoutant une circonstance qui change entièrement l'essentiel de l'histoire et qui devait beaucoup amuser le comte Œyras. On dit à Lisbonne que le ministre m'a consignée d'abord à l'abbesse, mais qu'ensuite il s'est emparé de moi, et qu'il me tient cachée depuis, sans que l'on sache le lieu où il m'a recluse. On croit donc le comte Al..... à Londres, et moi au pouvoir du ministre, et probablement la chronique lui prête-t-il pour moi de tendres sentiments.

« En attendant il est facile que Son Excellence soit parfaitement informée de ce qui me regarde ici, car il sait mon nom et mon adresse, et certes il ne manque pas d'espions.

« Sur le conseil de ma tante, j'ai écrit à Œyras, il y a une couple de mois, que je suis prête à retourner à Lisbonne, si Son Excellence veut bien m'écrire de sa propre main qu'à mon arrivée dans ma patrie le comte Al..... sera publiquement mon époux, et que personne ne m'ordonnera d'aller ou de venir, pas même en qualité d'ami. Sans ces conditions, je déclare au ministre que je suis résolue à ne jamais quitter Londres où les lois me garantissent une entière liberté. J'attends à tout moment sa réponse, et je ne puis guère la supposer contraire aux désirs que j'ai manifestés ; car, outre que dans tous les cas nul ne peut me priver de la jouissance de mes biens, et que je puis me moquer des faveurs de la cour, je suis convaincue qu'Œyras s'estimera heureux de me proté-

ger, ne fût-ce que pour atténuer l'odieux de la mort de mon père. »

Pauline ne me fit pas un mystère des noms propres, mais elle vit encore, peut-être, et son souvenir m'est encore trop cher pour m'exposer à lui déplaire en les nommant, quoique ces Mémoires ne soient probablement pas destinés à voir le jour de mon vivant. Il me suffit, pour constater la vérité du récit de ma belle Portugaise, que son histoire soit bien connue des habitants de Lisbonne, et que les acteurs qui y ont joué un rôle soient des gens dont l'existence n'est un mystère pour personne en Portugal.

Je vivais avec la belle Pauline dans une intimité parfaite, sentant chaque jour accroître mon amour pour elle, et lui inspirant chaque jour des sentiments plus tendres. Mais plus mon amour grandissait et plus je le sentais irrésistible, je maigrissais à vue d'œil, je perdais le repos, le sommeil et l'appétit; j'aurais péri de langueur, si je n'avais pu le satisfaire. Pauline, au contraire, engraissait et devenait chaque jour plus belle.

« Si ma souffrance, lui dis-je, sert à augmenter vos charmes, vous devez m'empêcher de mourir; car un mort ne souffre plus.

— Vous croyez, me répondit-elle, que votre souffrance vous vient du sentiment que je vous inspire?

— Je n'en saurais douter.

— Je veux croire qu'il y a quelque chose de vrai dans votre assertion. mais, croyez-moi, un sentiment si doux ne saurait causer votre maigreur et vos insomnies. J'attribue avec raison votre changement à la vie sédentaire que vous menez ici depuis que j'y suis. Si vous m'aimez, vous m'en donnerez une preuve ; allez vous promener à cheval.

— Je n'ai rien à vous refuser, belle Pauline, et apres?

— Après, vous me trouverez reconnaissante, vous aurez bon appétit et vous dormirez. »

Vite un cheval! vite mes bottes! Je lui baise la main, car je n'en étais encore que là, et je m'achemine vers Kingston. Le trot m'incommodant, je lance mon cheval au galop, quand tout à coup il s'abat, et me voilà sur le pavé devant la porte du duc de Kingston. Miss Chodeleigh était précisément à la fenêtre, et en me voyant les quatre fers en l'air, elle poussa un de ces cris qu'un premier sentiment arrache si facilement à une femme. Ce cri m'ayant fait tourner la tête, elle me reconnut. Aussitôt elle se hâta d'envoyer un de ses gens à mon secours. Dès que je fus debout, je voulus aller la remercier, mais il me fut impossible de changer de place. On me porte dans une salle basse, on me débotte, et un valet de chambre chirurgien, après m'avoir visité, décida que je m'étais démis la clavicule.

« Il vous faut huit jours d'un repos complet, » me dit-il.

La jeune miss se hâta de me dire que si je voulais rester chez elle, je pouvais compter sur les soins les plus empressés. Je la remerciai vivement, puis, sous le prétexte de lui causer trop d'embarras, je lui témoignai le désir d'être transporté chez moi. Elle donna de suite tous les ordres nécessaires avec une grâce charmante, et je fus bientôt rendu au logis dans une bonne voiture. Il me fut impossible de rien faire accepter aux deux domestiques qui m'accompagnèrent, et je reconnus là un surcroît de cette délicatesse hospitalière dont on fait honneur aux Anglais, et qu'ils méritent sous bien des rapports, quoique d'un autre côté l'égoïsme soit une des parties saillantes de leur caractère national.

Arrivé chez moi, je me mis au lit et je fis appeler un chirurgien, qui rit beaucoup de la prétendue luxation.

« Je gage que ce n'est qu'une simple entorse, et je voudrais que ce fût une rupture pour vous montrer qui je suis.

— Je suis ravi, lui dis-je, de n'avoir pas à mettre votre talent à une pareille épreuve, et j'en aurai la plus haute idée si vous me rétablissez bien vite. »

Je ne voyais pas Pauline, et cela m'étonnait. On me dit qu'elle était sortie en chaise, et j'en fus presque jaloux, quoique aucun soupçon outrageant ne se présentât à mon esprit. Enfin deux heures après je la vis rentrer tout émue, ayant appris de la vieille ménagère que je m'étais cassé la jambe, et qu'un chirurgien avait déjà passé une heure avec moi.

« Malheureuse ! s'écria-t-elle en approchant de mon lit, c'est moi qui suis la cause de ce malheur. »

En achevant ces mots, elle pâlit et tomba presque évanouie à mon côté.

« Femme divine ! lui criai-je en la pressant dans mes bras, ce n'est rien.... une simple entorse.

— Sotte vieille ! quel mal elle m'a fait ! Que Dieu soit loué ! Sentez mon cœur.

— Oh ! je le sens avec délice. Heureuse chute ! »

Collant mes lèvres sur les siennes, je sens avec délice que nos baisers se confondent, et je bénis mon heureuse entorse.

Après cette effusion d'un premier bonheur, je sens que Pauline rit.

« De quoi riez-vous, ma délicieuse amie?

— De la fourberie de l'amour qui finit toujours par triompher

— Où êtes-vous allée?

— J'ai été chez mon vieux pour retirer ma bague et je vous en fais présent pour que vous ayez un souvenir de moi.

— Oh ! ma Pauline, un peu d'amour me serait bien plus cher que ce beau solitaire.

— Vous avez le solitaire et mon amour. Jusqu'à mon départ, qui ne viendra que trop tôt, nous vivrons ensemble comme deux tendres époux, et nous ferons la noce ce soir en soupant ici sur votre lit, car l'entorse et moi, mon doux ami, nous vous défendons de le quitter.

— Ah ! ma chère Pauline, quelles douces paroles viennent de s'échapper de vos lèvres ! Quel bonheur vous m'annoncez ! Non, je n'en supporterais pas la certitude en perspective. Souffrez que j'en doute jusqu'à ce que j'en savoure la réalité.

— Volontiers, mon ami, si cela vous convient ; mais que votre doute soit bien léger, car autrement, il pourrait me faire du tort. Lasse de vivre avec vous en vous aimant et vous rendant malheureux, j'ai pris le parti de vous appartenir au moment où je vous ai vu monter à cheval. En conséquence, je me suis hâtée de sortir pendant votre absence, pour aller retirer ma bague, et ne plus sortir de vos bras jusqu'au moment où la fatale lettre que j'attends de Lisbonne viendra m'en arracher. Depuis huit jours je vis dans une crainte continuelle, car cette lettre que j'ai tant désirée, j'appréhende de la voir arriver.

— Puisse le courrier être dévalisé en route !

— Nous n'aurons pas ce bonheur. »

Comme Pauline me parlait debout, je l'invitai à se jeter dans mes bras, car je mourais d'envie de lui donner les plus vives marques de ma tendresse.

« Non, mon ami, l'amour n'exclut point la prudence, et vous voyez que la porte est ouverte. »

Elle alla prendre l'Arioste et voulut me lire l'aventure de Ricciardetto avec Fior-d'Espina, princesse d'Espagne, épisode qui fait tout le mérite et toute la beauté du vingt-

cinquième chant de ce beau poème que je savais par cœur. Elle se figurait être la princesse, et moi Ricciardetto. Elle se plaisait à imaginer :

Che il ciel l'abbia concesso
Bradamante cangiata in miglior sesso[1].

Quand elle en vint à cette stance :

Le belle braccia al collo indi mi getta,
E dolcemente stringe, e baccia in bocca :
Tu puoi pensar se allora la saetta
Dirizza Amor, se in mezzo al cor mi tocca[2] !

elle voulut gloser sur *baciar in bocca* et sur l'amour qui, dans ce moment, rendit raide la flèche de Ricciardetto ; et moi, prolixe dans mes explications, je lui fis toucher par surprise une flèche pareille à celle dont parle l'Arioste, ce dont elle se montra courroucée. C'était dans l'ordre ; mais sa colère n'était pas de nature à durer, et elle éclata de rire quand elle en vint à ces vers :

Io il veggo, io il sento, e a pena vero parmi :
Sento in maschio la femina mutarsi[3].

Puis :

Cosi le dissi, e feci ch' ella stessa
Trovo con man la veritade espressa[4].

1. Que le ciel ait accordé de changer Bradamante en meilleur sexe.

2. Alors il me jeta ses beaux bras autour du cou, et me pressant doucement, me baisa sur la bouche : tu peux penser si alors l'Amour dirigea sa flèche contre son cœur, et s'il le perça par le milieu !

3. Je le vois, je le sens, et à peine cela me parut-il vrai ; je me sentis transformer en mâle, de femme que j'étais.

4. Je lui parlai ainsi, et je fis qu'elle-même trouvât de sa main la vérité exprimée.

Elle s'étonnait que Rome n'eût pas défendu ce poème, qui, disait-elle, fourmillait de saletés.

« Je crois que vous vous trompez, ma chère Pauline ; ce que vous appelez des saletés ne sont que des licences, et Rome n'en est pas avare.

— Voilà un lardon qui vous vaudrait les censures de l'Église et le bûcher de la sainte Inquisition. Mais qu'appelez-vous donc des saletés?

— Les choses qui dégoûtent, et non celles qui plaisent.

— Vous avez une logique particulière, mais dans l'état de mon cœur je ne dois pas la combattre. Je trouve plaisant que l'Arioste ait choisi une Espagnole de préférence à une femme de toute autre nation pour lui attribuer le goût baroque qui la porta à s'amouracher de Bradamante.

— L'ardeur du climat lui a fait supposer l'ardeur du tempérament, et par suite l'anomalie du goût.

— Les poètes sont des fous qui se donnent champ libre sur ce qui flatte leurs inclinations. »

Continuant la lecture tout en dialoguant je crus l'heure du berger sonnée quand elle en fut à ces vers :

> Io senza scale in su la rocca salto,
> E lo stendardo piantovi di botto,
> E la nemica mia mi caccio sotto [1].

Je voulus tout de suite lui montrer le drame en action, mais elle me dit, avec cette sensibilité délicate si naturelle aux femmes et qu'elles savent si bien employer en guise d'aiguillon :

« Mon cher ami, vous pourriez empirer votre mal :

1. Moi, sans échelle, je sautai sur la roche ; j'y plantai soudainement l'étendard, et je mis mon ennemie sous moi.

je vous en supplie, modérez-vous jusqu'à ce que votre entorse soit guérie.

— Faut-il donc attendre ma guérison pour consommer notre hymen?

— Je le crois, car, si je ne me trompe pas, vous ne pouvez consommer l'œuvre sans un certain mouvement....

— Vous êtes dans l'erreur, délicieuse Pauline; mais quand même! Soyez bien certaine que je ne différerai pas à demain lors même qu'il devrait m'en coûter la jambe. D'ailleurs, vous verrez qu'il y a des moyens assez faciles d'atteindre le but sans aggraver mon mal. Êtes-vous persuadée? Dites-le-moi, car votre sollicitude m'inquiète.

— Eh bien, mon ami, puisqu'il est écrit que la femme doit obéir à son mari, vous me trouverez docile.

— Quand?

— Après souper.

— De grâce, ma chère femme, passons-nous de souper. Nous dînerons mieux demain, et commençons tout de suite.

— Non, songez qu'en nous livrant à l'effusion du plus doux sentiment, nous devons éviter d'inspirer des soupçons aux gens de service. L'amour a aussi sa décence et ses bonnes mœurs qu'on ne doit jamais blesser.

— Vous parlez comme un Caton, mon amie, et je me sens forcé de vous donner raison en tout. »

Le souper fut servi comme à l'ordinaire, et il était délicat; mais l'attente d'un bonheur très prochain avait assoupi notre appétit : nous mangeâmes par manière d'acquit, et à dix heures nous nous trouvâmes livrés à nous-mêmes, sans crainte d'être dérangés.

Cependant cette charmante personne, qui m'avait, peu auparavant, déclaré en termes si clairs et si résolus

qu'aussitôt après ma guérison nous vivrions dans la pleine licence de deux époux, n'eut pas le courage de se déshabiller devant moi. Elle ne pouvait s'y résoudre, et me le disait en se moquant d'elle-même. Cela prouve que la décence du corps est plus tenace que celle de l'esprit.

« Mais, ma chère, lui dis-je, vous avez habité quinze jours dans une même chambre avec votre fiancé.

— Oui, mais il était sur son hamac et le dos tourné chaque fois que je me déshabillais; et le matin, j'étais toujours vêtue avant qu'il osât se tourner vers moi pour me donner le bonjour.

— Comment! il n'a jamais osé....

— Je ne lui aurais jamais rien permis

— Tant de vertu paraît incroyable!

— Songez, mon ami, que le comte doit devenir mon époux pour toujours et, dans ce cas, une jeune femme sait être sur ses gardes. Au reste, je crois que lorsqu'on n'a point commencé, il est facile de se contenir. D'ailleurs, le comte, timide par caractère, aurait trop craint de me déplaire en se permettant les libertés qui peuvent mener au but : il aurait fallu que je l'y enhardisse, et je n'avais garde de le faire. Pour cette nuit, vous me permettrez d'être auprès de vous tout habillée.

— Si vous voulez que je m'habille aussi, oui; autrement, vous nous outrageriez tous deux.

— Que vous êtes cruel!

— Mais, mon cœur, ne devez-vous pas rougir de ces scrupules qui font tort à votre esprit?

— Eh bien! éteignons au moins les bougies, et dans une minute, je suis à vous.

— Passe pour cela, quoique le défaut de lumière me prive d'un grand plaisir. Vite, éteignons! »

Ma charmante Portugaise, tout occupée de notre lu-

mière artificielle, ne fit point attention que la lune éclairait en plein l'appartement, et que mes rideaux de mousseline n'étaient point un obstacle suffisant pour m'empêcher de voir les formes les plus délicieuses, et surtout dans la position que le hasard lui avait fait choisir. Si Pauline n'avait été qu'une coquette, j'aurais pu croire tout ce manège calculé à dessein pour augmenter mon ardeur; mais elle n'en avait pas besoin. Je la tins enfin entre mes bras, et nous demeurâmes absorbés dans un silence immobile que ne troublait aucun mouvement que celui d'une pression intime, et que trahissait à peine le bruit léger de nos baisers. Bientôt notre union devint intime, et ses gémissements et son ardent abandon me prouvèrent qu'en me consacrant ses prémices, ses besoins de jouissances surpassaient les miens. Je me possédais assez moi-même pour ne pas oublier que je devais ménager son honneur, ce que je fis à son grand étonnement, car elle m'avoua qu'elle n'avait point réfléchi à ce subterfuge, et qu'elle s'était donnée à moi sans arrière-pensée, en se soumettant aux suites qu'elle croyait inévitables. Je la rendis heureuse en lui expliquant le mystère.

Jusqu'à ce moment, l'amour seul m'avait animé, mais après le sanglant sacrifice, je me sentis pénétré de respect et de reconnaissance. Je lui dis, avec abondance de cœur, que je sentais toute l'étendue de mon bonheur, et que j'étais prêt à lui sacrifier ma vie pour la convaincre de la constance de ma tendresse.

Plus heureuse par l'idée de sécurité que j'avais su lui inspirer, Pauline se livra à toute l'ardeur de son tempérament méridional, et je lui tins tête vaillamment; cependant nous fîmes tant que l'épuisement s'en mêla au point que le dernier sacrifice ne pût être entièrement consommé. Nous nous livrâmes à un sommeil paisible et

profond. Je m'éveillai le premier. Un soleil radieux éclairait la chambre, et je me mis à contempler Pauline. En voyant en ma possession cette femme ravissante, la première beauté du Portugal, l'unique rejeton d'une famille illustre, qui s'était donnée à moi par amour, et que je ne devais pourtant posséder que bien peu de temps, appuyé sur mon coude, je poussai involontairement un profond soupir.

Pauline s'éveilla, et son regard, brillant et doux comme le premier rayon d'un soleil de printemps, se fixa sur moi avec confiance et amour.

« A quoi penses-tu, mon doux ami?

— Je tâche de me convaincre que mon bonheur n'est pas un songe, et, si c'est une réalité, je désire mourir avant de te perdre. Je suis l'heureux mortel à qui tu as livré un trésor inestimable, et je m'en crois indigne, quoique je t'aime au delà de toute expression.

— Mon ami, tu es digne de tout mon dévouement comme de ma tendresse, si tu peux m'estimer encore.

— T'estimer encore, Pauline! pourrais-tu en douter?

— Non, cher ami, je crois à ta tendresse, et je suis sûre de n'avoir jamais à me repentir d'avoir eu confiance en toi. »

Après avoir renouvelé la plus douce des offrandes, Pauline se leva, riant avec grâce de ce que ma présence ne la gênait plus. Puis, passant de la plaisanterie aux plus hautes réflexions :

« Mon ami, dit-elle, si la disparition de la honte est un effet de l'acquisition de la science, d'où vient que nos premiers parents ne furent honteux qu'après qu'ils l'eurent acquise?

— Je n'en sais rien, mon adorable amie, mais dis-moi à ton tour si tu as jamais fait cette question au savant précepteur italien dont tu m'as parlé?

— Eh bien! oui.

— Que t'a-t-il répondu?

— Qu'ils furent honteux, non pas d'avoir joui, mais d'avoir désobéi, et qu'en couvrant les parties qui les avaient séduits, ils pensèrent désavouer la faute qu'elles leur avaient fait commettre. Quoi qu'on en dise, je pense qu'Adam fut beaucoup plus coupable qu'Ève.

— Comment cela?

— C'est qu'Adam avait reçu la prohibition de Dieu même, tandis qu'Ève ne pouvait l'avoir apprise que d'Adam.

— Je crois que tous deux la reçurent immédiatement de Dieu.

— Tu n'as donc pas lu la Genèse?

— Tu te moques de moi.

— Tu as donc mal lu, car il y est dit très clairement que Dieu fit Ève après avoir fait la défense à Adam.

— Je trouve singulier que nos interprètes n'allèguent point cette circonstance, car elle me paraît essentielle.

— C'est que ce sont des fripons, presque tous ennemis de notre sexe.

— Oh! pour cela, ils donnent trop souvent des preuves du contraire.

— N'en parlons pas, je t'en prie; mais mon précepteur était un honnête homme.

— Était-il jésuite?

— Oui, mais de robe courte.

— Qu'est-ce que cela?

— Nous en parlerons une autre fois.

— Fort bien, ma chère, et nous verrons comment jésuite et honnête homme peuvent marcher de compagnie.

— Il y a des exceptions à toutes les règles. »

Ma Pauline était une penseuse profonde, et comme elle était très attachée à sa religion, elle s'en occupait plus

que moi. Je ne lui aurais jamais reconnu ce mérite, si je n'étais parvenu à coucher avec elle. J'ai connu plusieurs femmes de cette trempe : pour connaître la hauteur de leur esprit, l'élévation de leur âme, il faut d'abord commencer par les damner. Quand on y parvient, on est certain de toute leur confiance, car elles n'ont plus de secret pour l'heureux vainqueur qui a su les conquérir. C'est en grande partie pour cette raison que ce sexe faible et charmant aime les braves et méprise les poltrons ; on en voit quelquefois de ces poltrons préférés en apparence ; mais c'est à leur beauté qu'ils doivent des succès de caprice ; les femmes s'en amusent, et si quelque brave leur donne du bâton, elles sont les premières à en rire.

Après la délicieuse nuit que m'avait procurée l'amour, faveur qui me semblait la plus douce que ce dieu n'eût jamais accordée, je pris la résolution de ne plus sortir de chez moi aussi longtemps que Pauline resterait à Londres. Cette charmante personne ne me quitta pas un instant hors du temps qu'il lui fallait le dimanche pour aller entendre la messe. Je fermai ma porte à tout le monde, et même à l'élève de Saint-Côme, car mon entorse disparaissait d'elle-même. Je m'empressai d'informer de ma rapide guérison l'aimable miss Chodeleigh, qui dès lors cessa d'envoyer, comme elle l'avait fait, deux fois par jour pour demander de mes nouvelles.

Pauline étant montée dans sa chambre après notre amoureux conflit, ne revint que pour dîner ; mais alors je crus voir une néréide, ou plutôt un ange. Son teint, que l'abstinence de près d'une année avait rendue trop pâle, avait pris cet incarnat de lis et de roses que l'on ne trouve qu'avec la jeunesse et la santé ; et sa figure avait gagné un air de satisfaction et de bonheur que je ne pouvais me lasser d'admirer.

Comme nous désirions réciproquement avoir nos por-

traits, j'écrivis à Martinelli de m'envoyer le meilleur peintre de Londres : il m'envoya un juif qui réussit parfaitement Je fis monter le mien en bague, et ce fut le seul présent que Pauline consentît à accepter de moi, qui me serais cru plus riche si elle avait accepté tout ce que je possédais.

Nous passâmes ainsi trois semaines dans une abondance de bonheur que rien ne saurait décrire. J'étais parfaitement rétabli ; nous jouissions d'une santé parfaite, et nous étions amoureux de volupté et de sentiment. A chaque instant du jour et de la nuit, nous étions tout l'un à l'autre, et, nos désirs toujours satisfaits et toujours renaissants, nous étions au comble de la félicité. Le temps de penser à l'avenir nous manquait, et cela peut-être ajoutait encore à notre bonheur. En un mot, il est, je pense, difficile de se faire une juste idée de la situation de deux individus qui vivent dans l'abondance de toutes les jouissances physiques et qui n'éprouvent aucune peine morale ; qui vivent tout dans le présent, sans que rien dans l'avenir occupe leur pensée ; qui sont heureux par soi et par tout ce qui les affecte, et dont le bonheur est centuplé par les jouissances qu'ils se procurent réciproquement et incessamment : telle pourtant était alors ma position ; tel était l'état de ma divine Pauline.

Tous les jours je découvrais dans mon amante des qualités qui me la faisaient chérir davantage : son esprit et son heureux caractère étaient un trésor inépuisable; car la nature l'avait encore mieux traitée au moral qu'au physique, et une excellente éducation, en donnant du nerf à son intelligence, en avait développé singulièrement les facultés. Pauline, avec la beauté, les grâces et la douceur qui distinguent les femmes, avait cette fermeté, cette hauteur de caractère et cette étendue de réflexion qui caractérisent les hommes le plus heureusement

doués. Déjà elle commençait à se flatter que la fatale lettre qui devait la rappeler n'arriverait point, et l'idée du comte Al.... n'existait dans son souvenir que comme un de ces rêves sans importance. Elle me disait quelquefois qu'elle ne comprenait pas d'où venait la puissance matérielle d'une jolie figure et l'influence qu'elle exerçait sur nos affections au mépris de la raison qui la réprouvait. « Je sens trop tard, ajoutait-elle, que le hasard seul peut rendre heureuse l'union qui se contracte par ce moyen animal. »

Le premier d'août fut un jour fatal pour elle et pour moi. Pauline reçut de Lisbonne deux lettres qui ne lui laissaient aucun prétexte de retarder son retour, et moi j'en reçus de Paris une qui m'annonçait la mort de Mme d'Urfé. Mme du Rumain m'écrivait que, sur le témoignage de la femme de chambre, les médecins avaient déclaré que la marquise s'était donné la mort en prenant une trop forte dose d'une liqueur qu'elle appelait la *panacée*. Elle m'annonçait qu'on avait trouvé un testament qui sentait les Petites-Maisons, car elle laissait tout son bien au premier fils ou fille qui naîtrait d'elle et dont elle se déclarait enceinte. Elle m'avait institué tuteur du nouveau-né; ce qui me navrait de douleur, car cette histoire était de nature à faire rire tout Paris pendant une semaine. La comtesse du Châtelet, sa fille, s'était emparée de tous les immeubles et de son portefeuille où, à mon grand étonnement, on avait trouvé quatre cent mille francs. Les bras m'en tombèrent, mais je concentrai ma douleur et mon repentir dans l'intérêt que je prenais aux deux lettres de ma Pauline. L'une était de sa tante, l'autre du comte Œyras, qui l'invitait à retourner à Lisbonne le plus tôt possible, par mer ou par terre, et lui assurait qu'à son arrivée elle serait mise en possession de ses biens et qu'elle pourrait épouser publiquement

le comte Al... Il lui envoyait une traite à vue de vingt millions de reis. N'ayant jamais réfléchi à la mince valeur de cette monnaie, je m'extasiai; mais Pauline me dit en riant que cela ne valait que deux mille livres sterling, somme suffisante pourtant pour lui permettre de voyager comme une duchesse. Le ministre, en outre, l'engageait à revenir par mer, et dans ce cas, elle n'avait qu'à faire connaître son désir à M. de Saa, qui avait ordre de lui assurer le passage sur une frégate de l'État qui se trouvait dans un des ports de l'Angleterre. Pauline ne voulait entendre parler ni de mer, ni de Saa, car elle voulait que personne ne pût supposer qu'elle avait été contrainte de revenir. Elle était fâchée que le ministre lui eût envoyé une traite, parce que cela lui montrait qu'Œyras la supposait dans le besoin. Je n'eus pas de peine cependant à lui faire entendre raison sur ce point, et à la faire convenir que le procédé du ministre était délicat; car il ne lui disait pas qu'il lui en faisait présent, ce qui l'aurait outragée.

Pauline était riche, et elle avait l'âme grande. On peut en juger par la bague qu'elle m'avait forcé d'accepter, dans un moment où elle se trouvait, pour ainsi dire, dans la misère; et certainement elle ne comptait pas sur ma bourse, quoiqu'elle fût sûre que je ne l'aurais jamais abandonnée. Je suis sûr qu'elle me croyait fort riche, et je ne faisais rien pour qu'elle pût supposer le contraire.

Nous passâmes fort tristement cette journée et même la nuit. Le lendemain Pauline me parla ainsi, avec cette sensibilité exquise et cette force de raison qui distinguent un grand caractère :

« Nous devons nous séparer, mon cher ami, et tâcher de nous oublier, car mon honneur exige qu'à mon arrivée à Lisbonne je devienne la femme d'un homme auquel tout le monde doit croire que je me suis déjà donnée; or

tu sens que dès que j'aurai donné ma foi au comte, mon devoir exige que je le mette en possession de mon cœur comme de ma personne, sans partage. Cela ne me sera point difficile, car outre que je ne saurais concevoir la possibilité d'être heureuse autrement, dès que je ne te verrai plus, le sentiment de mes devoirs prendra le dessus, parce que l'on doit pouvoir ce que l'on veut fortement. La première impression de mon cœur, que tu as presque effacée, reprendra sa première force dès que je t'aurai quitté, et je suis persuadée que j'aimerai mon époux, car il est bon, doux et aimable : j'ai pu le juger dans le peu de jours que nous avons vécu ensemble. »

Après ce préambule : « Voici, mon cher ami, ce que je dois te demander et que tu dois m'accorder, ne fût-ce que comme une grâce. Promets-moi de ne jamais venir à Lisbonne, à moins que je ne t'en donne la permission. J'espère que tu n'as pas besoin que je t'en dise les raisons : tu ne dois pas hasarder de venir troubler la paix de mon âme, car je ne pourrais devenir criminelle sans devenir en même temps malheureuse, et, m'aimant aussi tendrement que tu m'aimes, tu ne voudrais pas devenir l'instrument de mon malheur. Hélas! crois-moi; je me figure avoir vécu comme ton épouse, et dès que nous serons séparés, je m'imaginerai que je suis veuve, et que je vais à Lisbonne pour convoler à d'autres noces. »

Fondant en pleurs et la pressant dans mes bras, je lui promis obéissance.

Pauline répondit au ministre Œyras et à sa tante l'abbesse qu'elle serait à Lisbonne dans le courant du mois d'octobre, et qu'elle leur donnerait de ses nouvelles dès qu'elle serait en Espagne. Ayant les fonds nécessaires, elle acheta une voiture et prit une femme de chambre que lui procura l'honnête femme chez laquelle elle avait logé au commencement de son séjour à Londres. Ces

arrangements lui prirent la dernière semaine qu'elle passa avec moi, et j'obtins d'elle, à titre de grâce, que Clairmont l'accompagnât jusqu'à Madrid. Elle devait me renvoyer ce fidèle serviteur dès qu'elle serait dans cette capitale ; mais le sort avait décidé que je ne le reverrais plus, et j'avoue que ce fut là l'un des plus mauvais tours que m'ait joués la fortune.

Nous passâmes les derniers huit jours noyés dans l'amertume et les délices. Nous nous regardions sans parler, nous nous parlions sans savoir ce que nous nous disions. Nous oubliions de nous mettre à table pour nous nourrir ; nous allions nous coucher, espérant que l'amour et la douleur nous empêcheraient de dormir ; mais nous nous trompions ; une léthargie causée par l'abattement de nos sens nous plongeait dans un sommeil profond, et quand nous nous réveillions fortement embrassés, de profonds soupirs et des baisers de feu peignaient le véritable état de nos âmes.

Pauline ne put me refuser le plaisir de l'accompagner jusqu'à Calais, ni se le refuser à elle-même. Nous partîmes le 10 août, et nous ne nous arrêtâmes à Douvres que le temps nécessaire pour faire embarquer la voiture sur un paquebot. Quatre heures après, nous débarquâmes à Calais, où Pauline, voulant commencer son veuvage, me pria de coucher dans une chambre séparée de la sienne. Le 12 août, elle partit, précédée de mon pauvre Clairmont, et déterminée à ne voyager que de jour.

La ressemblance de ma séparation d'avec Pauline avec celle qui, quinze ans auparavant, m'avait été si douloureuse à Genève, au départ d'Henriette, est frappante par la ressemblance de caractère de ces deux femmes incomparables, qui ne différaient que par le genre de beauté. Il fallait cela peut-être pour que je de-

vinsse éperdument amoureux de la seconde comme je l'avais été de la première. Toutes deux sages, toutes deux douées d'un esprit profond, ce ne pouvait être que par l'effet d'une éducation différente que l'une était plus gaie, avait plus de talents et moins de préjugés que l'autre.

Pauline avait le noble orgueil de sa nation, penchait vers le sérieux et avait la religion dans le cœur plus que dans l'esprit. En outre, elle surpassait Henriette dans l'ardeur amoureuse et dans le penchant à l'amour. Je fus heureux avec toutes les deux, parce que j'étais riche : sans cette circonstance, je n'aurais connu ni l'une ni l'autre. Je les ai oubliées, parce que tout s'oublie ; mais, quand je me les rappelle, je trouve plus profonde l'impression que me fit Henriette ; et c'est sans doute parce qu'alors je n'avais que vingt-deux ans, tandis que j'en avais trente-sept à Londres. Plus je vieillis, plus je sens combien l'âge émousse nos facultés impressives, et plus je regrette de n'avoir pu trouver le secret d'arrêter la jeunesse, ce temps heureux des douces illusions. Vains regrets ! nous devrions finir comme nous commençons, ou changer l'ordre établi par la nature ; c'est-à-dire finir par où nous commençons. Encore vains regrets !

Je rembarquai le jour même, et j'eus une traversée des plus incommodes. Cependant je ne fis que passer à Douvres, et dès que je fus à Londres, je m'enfermai chez moi avec une humeur sombre, un véritable *spleen* britannique, pour m'occuper des moyens d'oublier Pauline. Jarbe me mit au lit. Ce Jarbe était un brave garçon que j'avais pris à mon service pendant que Clairmont serait absent. Le lendemain, au moment où il entra dans ma chambre, il me fit frissonner par une naïveté qui bientôt après me fit rire.

« Monsieur, me dit-il, la vieille m'a chargé de vous

demander si vous voulez qu'elle remette votre écriteau à la porte.

— La scélérate ! elle veut donc que je l'étrangle de rage ?

— Mon Dieu, non, monsieur, car elle vous aime beaucoup, en vous voyant si triste, elle a pensé...

— Va-t'en lui dire de n'avoir jamais de pareilles idées, et toi...

— Oh ! moi, monsieur, je ferai comme vous voudrez.

— Laisse-moi. »

CHAPITRE XIV

Singularité des Anglais. — Castelbajac. — Le comte Schwerin. — Ma fille Sophie en pension. — Ma réception au club des parieurs. — La Charpillon.

Je passai une de ces nuits que l'on peut comparer à un cauchemar éternel, et je me levai triste, sombre, d'une humeur à tuer un homme ou à jouer sa vie sur un as de cœur. Il me semblait que les combles de ma maison, qui jusqu'alors m'avait paru si belle, pesaient de tout leur poids sur ma poitrine. Je sortis sans penser à ma toilette, car je remis machinalement mes habits de voyage, et j'entrai dans un café, attiré par une vingtaine de personnes qui lisaient les journaux.

M'étant assis au hasard, et n'entendant pas l'anglais, je me mis oisivement à observer les allants et les venants J'étais dans cet état depuis quelques minutes, quand mon attention fut attirée par la voix d'un homme qui

parlait français, et qui adressait à un autre les paroles suivantes :

« Tommy s'est tué, et il a, ma foi, bien fait, car ses affaires étant dans un désordre extrême, il ne pouvait plus vivre sans être malheureux.

— Vous êtes complètement dans l'erreur, lui dit l'autre avec un calme doctoral. Comme il était mon débiteur aussi, j'ai assisté hier à l'inventaire de ses effets, et chacun a pu se convaincre qu'il a fait une sottise d'écolier : il pouvait attendre six mois encore avant de se donner la mort et continuer à bien vivre, malgré le désordre. »

Ce calcul m'aurait fait rire si j'avais été dans une disposition moins sombre ; mais il est de fait que ce sentiment de gaieté négative me fit du bien. Je laisse aux physiologistes à rechercher l'effet à produire sur l'homme pour le faire passer de l'état de torpeur où le plonge une grande perte à l'état de calme ou d'indifférence qui semble mieux convenir au bien-être.

Je sortis du café, sans y avoir prononcé une parole, sans y avoir fait aucune dépense, et je me dirigeai vers la Bourse pour y prendre de l'argent. Un nommé Bosanquet, commis de mon banquier, me donna de suite ce que je lui demandai ; puis, sortant avec lui, et voyant un individu dont la figure m'intéressait, je lui dis :

« Qui est ce monsieur ?

— C'est, me répondit-il, un homme qui vaut cent mille pièces.

— Et qui est celui-ci ?

— C'est un homme qui n'en vaut pas dix.

— Mais je ne vous demande pas leur valeur en pièces, mais bien leur nom.

— Je ne le sais pas.

— Et sans connaître leur nom, comment pouvez-vous estimer leur valeur ?

— Ici le nom ne fait rien et la valeur fait tout. La connaissance d'un homme consiste à savoir *de combien il peut disposer*. En effet, qu'importe un nom ? Demandez-moi mille livres et faites-moi votre quittance, en ma présence, prenant le nom d'Attila ou de Socrate, et cela me suffit. Vous ne me rembourserez pas comme Seingalt, mais comme Socrate ou Attila, et nous rirons.

— Mais lorsque vous signez des lettres de change ?

— C'est autre chose, car je dois les signer du même nom que le tireur me donne.

— Je ne comprends point cela.

— Vous n'êtes ni Anglais ni commerçant.

— Soit. »

En le quittant, je me dirigeai vers le parc ; mais avant d'y entrer, voulant changer un billet de vingt guinées, j'allai chez un gros marchand, bon vivant dont j'avais fait connaissance à la taverne, et prenant un billet que je jetai sur son comptoir, je le priai de m'en donner le montant en pièces d'or.

« Venez dans une heure, me dit-il ; je n'ai pas d'argent ici dans ce moment.

— C'est bon, je reviendrai en sortant du parc.

— Reprenez votre billet : vous me le donnerez quand je vous remettrai les vingt pièces.

— C'est égal. Gardez-le ; je ne doute pas de votre probité.

— C'est une folie, mon ami, car si vous me laissez le billet, je ne vous donnerai plus la monnaie, quand ce ne serait que pour vous apprendre à vivre.

— Je ne vous crois pas capable d'une action malhonnête.

— Je ne le suis pas non plus ; mais, lorsqu'il s'agit d'une chose aussi simple que de mettre dans sa poche un billet de banque qui ne cause aucun embarras, le

plus honnête homme peut croire ne l'avoir pris qu'en en donnant la valeur, et le moindre défaut de mémoire pourrait amener une contestation dans laquelle vous seriez nécessairement victime : car on vous rirait au nez, si vous alliez vous plaindre.

— Je sens la justesse de vos raisons, surtout dans une ville où l'on a la tête chargée d'affaires. »

Entré au parc, j'y trouvai Martinelli que je remerciai de m'avoir envoyé un *Décaméron*, et il me fit compliment de ma réapparition dans le monde et de la belle personne dont j'étais devenu l'heureux possesseur et sans doute l'esclave.

« Milord Pembroke l'a vue, me dit-il, et il l'a trouvée charmante.

— Quoi ! que dites-vous ? Où l'a-t-il vue ?

— Avec vous dans une voiture à quatre chevaux ; vous alliez du côté de Rochester au grand trot. Il y a de cela trois ou quatre jours.

— Fort bien, mon cher Martinelli, je puis vous dire à présent que je la conduisais à Calais et que je ne la reverrai jamais.

— Louerez-vous encore votre appartement et aux mêmes conditions ?

— Non, jamais plus, quoique l'Amour m'ait traité en dieu propice. Vous me ferez plaisir de venir dîner avec moi quand cela vous fera plaisir.

— Faudra-t-il vous prévenir ?

— Non ; pour un ami, Lucullus dîne chez Lucullus. »

Nous continuâmes à nous promener en causant mœurs, littérature, et sans but déterminé. Tout à coup, aux environs de Buckingham-House, j'aperçus à ma gauche cinq ou six personnes dans les broussailles qui satisfaisaient un besoin impérieux et qui tournaient le derrière aux passants. Cette position me parut d'une indécence ré-

voltante et j'en témoignai mon dégoût à Martinelli, en lui disant que ces déhontés devraient au moins tourner leur face aux passants.

« Nullement, s'écria-t-il, car alors on les reconnaîtrait peut-être, et à coup sûr on les regarderait ; tandis qu'en exposant leur postérieur, ils ne courent point le danger d'être connus, et qu'en outre ils forcent les gens tant soit peu délicats à se détourner.

— J'approuve votre raisonnement, mon cher ami, mais vous trouverez naturel que cela révolte un étranger.

— Sans doute, car les usages particuliers de nos pays s'enracinent comme des préjugés. Vous aurez pu remarquer qu'un Anglais qui, dans la rue, a besoin de lâcher ses écluses, ne va pas, comme chez nous, se cacher dans une allée, se coller contre une porte ou s'abriter contre une borne?

— Oui, j'en ai vu qui se tournent vers le milieu de la rue ; mais s'ils évitent ainsi la vue des gens qui passent sur le trottoir ou qui sont dans les boutiques, ils sont vus de ceux qui passent en voiture, et cela n'est pas bien.

— Qui oblige ceux qui passent commodément en voiture à regarder là?

— C'est encore vrai. »

Ayant poussé jusqu'à Green-Park, nous y rencontrâmes Lord Pembroke à cheval. Il s'arrêta et jeta les hauts cris en me voyant. Comme je devinai la cause de sa surprise, je me hâtai de lui apprendre qu'à mon grand regret j'avais recouvré ma liberté et que je me trouvais fort isolé à ma bonne table.

« Je suis un peu curieux, mon cher Seingalt, et je viendrai peut-être vous tenir compagnie aujourd'hui. »

Nous nous séparâmes, et, comptant le voir chez moi à l'heure du dîner, je rentrai pour dire à mon chef de cui-

sine que je dînerais dans le salon d'Apollon. Martinelli était engagé ce jour-là et ne put être des nôtres; mais il me fit sortir par une porte que je ne connaissais pas et me mit sur mon chemin.

En enfilant une rue, nous vîmes une foule de monde qui semblait regarder quelque chose de curieux. Martinelli s'en approche, puis revient me dire :

« Vous allez voir quelque chose de singulier que vous pourrez consigner dans vos remarques sur les mœurs anglaises.

— Qu'est-ce donc?

— Un homme qui va mourir dans un quart d'heure des suites d'un coup de poing qu'il a reçu à la tempe en boxant contre un autre brave homme.

— N'y a-t-il point de remède?

— Il y a là un chirurgien qui promet de le sauver, si on lui permet de le saigner.

— Et qui peut le lui défendre?

— Voilà le singulier! Deux hommes qui ont parié vingt guinées sur sa vie ou sa mort. L'un a dit : « Je parie qu'il mourra; » l'autre : « Je parie qu'il ne mourra pas. » Le premier empêche que la saignée s'opère, car, si le chirurgien guérit le blessé, le second demandera ses vingt guinées.

— Voilà un homme bien malheureux et des parieurs bien impitoyables!

— Les Anglais sont singuliers sur l'article des paris. Chez eux tout est objet de gageure. Il y a une société qu'on appelle le Club des parieurs. Si vous êtes curieux d'en faire partie, je vous ferai présenter.

— Y parle-t-on français?

— Sans aucun doute, car il y a des gens d'esprit et de distinction.

— Et qu'y fait-on?

— On y cause, on y raisonne; et lorsque quelqu'un nie une chose qu'un autre avance, si l'un des deux parie pour ou contre, l'autre doit parier, sous peine d'une amende pécuniaire au profit de la caisse commune, qui se partage à la fin de chaque mois.

— Mon cher ami, faites-moi entrer dans ce charmant club qui m'enrichira, car je n'épargnerai pas mon avis lorsque je me trouverai d'un sentiment contraire, et j'aurai soin d'être sûr de mon fait.

— Prenez garde à vous, car vous aurez affaire à forte partie.

— Mais retournons à l'homme qui se meurt. Que fera-t-on à celui qui l'a tué?

— On lui examinera la main, et si on la lui trouve comme la vôtre et la mienne, on se contentera de la lui marquer.

— Je ne comprends pas cela. Veuillez me l'expliquer. Comment connaît-on une main dangereuse?

— Si on la lui trouve marquée, c'est preuve qu'il a déjà tué un homme, et que lorsqu'on la lui a marquée, on lui a dit : « Prenez garde d'en tuer un autre, car, si cela vous arrive, on vous pendra. »

— Mais si cet homme vient à être attaqué.

— Il doit montrer sa main. A cette exhibition, tout le monde s'éloigne et le laisse en repos.

— Mais si on le force?

— Alors il se défend, et s'il tue, il est absous, pourvu qu'il ait des témoins.

— Puisque le combat à coups de poing peut occasionner la mort, je m'étonne qu'il soit permis.

— Il n'est permis que comme gageure. Si, avant le combat, les champions n'ont point jeté à terre une ou plusieurs pièces de monnaie, ce qui est l'indice flagrant de la gageure, dans le cas où il y a un mort, le vainqueur est pendu.

— O lois ! ô mœurs ! »

C'est ainsi que j'apprenais à connaître cette fière nation, si grande et si petite !

Le noble lord ne manqua pas au rendez-vous, et je le traitai de façon à lui donner envie d'y revenir. Quoique nous fussions tête à tête, le dîner fut très long, car je voulus des commentaires sur tout ce que j'avais vu le matin, et particulièrement sur le Club des parieurs. L'aimable Pembroke me conseilla de n'y pas entrer, à moins que je ne me proposasse de garder un parfait silence pendant quatre ou cinq semaines.

« Mais si l'on m'interroge?

— Tergiversez.

— Sans doute, je tergiverserai quand je ne serai pas en état de donner mon avis ; mais dans le cas contraire Satan lui-même ne pourrait me faire taire.

— Tant pis.

— Mais sont-ce des fripons?

— Non, certes. Ce sont tous des nobles, des savants, riches et bons vivants : mais ils sont impitoyables pour proposer et accepter des paris.

— La caisse est-elle riche?

— Rien moins que cela, car on considère comme une honte de payer l'amende et on accepte plutôt une gageure modérée. Qui vous présentera ?

— Martinelli.

— Oui, il s'adressera à Spencer, qui est membre de la société. Je n'ai pas voulu en être.

— Pourquoi?

— Parce que je n'aime pas à disputer.

— Un goût contraire m'engage à solliciter mon admission.

— A propos, monsieur de Seingalt, savez-vous que vous êtes un homme singulier?

— Pour quelle raison, milord?

— Enfermé tout un mois avec une femme qui a passé quatorze mois à Londres sans que personne ait pu parvenir à la connaître, sans même savoir de quel pays elle est! C'est une chose qui pique vivement tous les amateurs.

— Comment avez-vous su qu'elle a passé ici quatorze mois?

— Parce qu'elle a été vue par plusieurs personnes chez une honnête veuve où elle a vécu le premier mois. Elle n'a jamais voulu répondre aux avances qu'on lui a faites, et votre écriteau a fait miracle.

— Malheureusement pour moi, car je sens qu'après elle je ne pourrai plus aimer une autre femme.

— Oh! voilà de l'enfantillage, mon cher. Dans huit jours, et peut-être demain, si vous voulez venir dîner à ma campagne. Je me suis engagé hier, par hasard, à Chelsea, où une véritable beauté française m'a demandé à dîner. J'y ai envoyé mes ordres et j'ai fait prévenir quelques amis qui aiment le jeu.

— Jeu de hasard?

— Sans doute.

— Est-ce que cette charmante Française aime à jouer?

— Pas elle, mais son mari.

— Comment l'appelez-vous?

— Il se fait appeler comte de Castelbajac?

— Ah! Castelbajac?

— Oui.

— Gascon?

— Oui.

— Grand, maigre, brun et marqué de petite vérole?

— Précisément! je suis charmé que vous le connaissiez. N'est-il pas vrai que sa femme est une beauté?

— Je ne saurais le dire. Il y a six ans que j'ai connu ce Castelbajac, ou soi-disant tel, et je n'ai jamais ouï dire qu'il fût marié. Au reste, je serai des vôtres, milord et je suis bien aise de me trouver de cette partie. Je dois cependant vous avertir de ne rien dire, au cas qu'il fasse semblant de ne pas me reconnaître ; car il peut avoir de fortes raisons pour en agir ainsi. Je pourrai après-demain vous confier une histoire qui ne lui fait pas honneur. J'ignorais qu'il fût joueur. Je serai sur mes gardes dans la société des parieurs, et je vous conseille, milord, d'être sur les vôtres dans la société de demain.

— C'est un avis dont je ferai mon profit. »

Quand Pembroke m'eut quitté, je sortis pour aller voir la Cornelis, qui m'avait écrit huit jours auparavant que ma fille était malade, et qui se plaignait de n'avoir pas été reçue à deux diverses fois qu'elle s'était présentée chez moi, quoiqu'elle fût certaine que j'y étais. Sur ce dernier point, je lui dis qu'étant amoureux et heureux chez moi, j'avais fermé la porte à tout le monde ; et elle dut s'en contenter ; mais l'état de ma petite Sophie m'alarma. Elle était au lit avec une forte fièvre ; elle avait beaucoup maigri, et ses regards expressifs me disaient qu'elle se mourait de chagrin. Sa mère était au désespoir, car elle l'aimait avec passion, et je crus qu'elle allait m'arracher les yeux quand je lui dis qu'elle aurait à se reprocher la mort de cette enfant, si elle venait à mourir. Sophie, dont le cœur est excellent, s'écria « Non, non, mon cher papa ! » Et se jetant au cou de sa mère, elle l'apaisa par ses caresses.

Cependant avant de les quitter, je pris la mère à part, et je lui dis que la maladie de Sophie ne provenait que de la crainte que son excessive sévérité lui causait.

« Malgré votre extrême tendresse, vous usez d'un despotisme insoutenable. Mettez-la en pension pour une cou-

ple d'années, avec des demoiselles de bonnes familles. Donnez-lui cette nouvelle ce soir, et vous verrez si elle ne sera pas mieux demain.

— Mais, me dit-elle, une bonne pension coûte cent guinées par an, y compris les maîtres particuliers.

— Si la pension dont vous ferez choix me convient, je payerai une année d'avance. »

A cette offre, cette femme, qui, malgré son luxe et sa richesse apparente, était véritablement dans l'indigence, m'embrassa avec les marques de la plus vive reconnaissance.

« Venez, me dit-elle, venez, mon ami, et annoncez vous-même cette nouvelle à votre fille. Je veux observer sa physionomie.

— Volontiers.

— Ma chère Sophie, dis-je à l'enfant, votre mère est persuadée comme moi qu'en changeant d'air vous recouvrerez bientôt la santé. Si vous voulez aller passer un ou deux ans dans une des meilleures pensions de Londres, je me chargerai de payer de suite la première année.

— Je ne saurais qu'obéir à ma chère mère, dit Sophie.

— Il n'est pas question d'obéissance. Irez-vous volontiers en pension? Parlez franchement.

— Mais cela fera-t-il plaisir à ma chère mère?

— Beaucoup, ma chère enfant, si tu y vas volontiers.

— Oh! alors, ma chère maman, j'irai avec grand plaisir. »

En prononçant ces mots, la figure de l'enfant s'enflamma, signe évident pour moi que je l'avais bien jugée. Je la laissai, en la priant de me faire savoir de ses nouvelles.

Le lendemain à dix heures, Jarbe vint me demander si j'avais oublié ma partie.

« Non, lui dis-je, mais il n'est que dix heures.

— C'est vrai, monsieur, mais nous avons vingt milles à faire.

— Vingt milles?

— Oui, assurément, car il faut aller à Saint-Albans.

— Je trouve bien singulier que Pembroke ne m'en ait pas prévenu. Comment le savez-vous?

— Il a laissé son adresse en partant. »

Voilà comme sont les Anglais.

Je pris la poste, chose facile, car elle est partout, et en moins de trois heures je fus au rendez-vous. Rien de plus beau que les routes anglaises, et rien de plus riant que la campagne. Il n'y manque que la vigne, car le sol de l'Angleterre, extrêmement fertile, ne supporte point la culture du raisin.

La maison de Lord Pembroke n'est pas vaste, mais elle peut loger commodément vingt maîtres et leurs domestiques.

La dame n'étant pas encore arrivée, le lord me fit voir ses jardins, ses bains, ses serres superbes, et un coq enchaîné dans une loge : cet animal avait un air féroce vraiment effrayant.

« Qu'avez-vous là, milord?

— C'est un coq.

— Je le vois, mais il est enchaîné, et pourquoi?

— Parce qu'il est féroce. Il est fort amoureux, et s'il n'était enchaîné, il irait courir les aventures galantes, et tuerait tous les coqs des environs.

— Mais pourquoi le condamnez-vous au célibat?

— Pour qu'il se maintienne vaillant à la guerre. Tenez, voici la liste de ses victoires. »

Il me présenta une liste authentifiée de tous les com-

bats dont son coq était sorti vainqueur, après avoir tué son adversaire : il y en avait plus de trente. Il me montra ensuite les éperons d'acier dont on l'armait aux jours de combat. Le coq frémit en les voyant et se mit à chanter. Je ne pus m'empêcher d'éclater de rire en voyant cette martialité dans un si petit animal. Il paraissait possédé du démon des combats, et levait les pieds, comme pour solliciter qu'on lui attachât ses armes.

Après les éperons, Pembroke me montra le casque, également d'acier très luisant.

« Mais, lui dis-je, avec ces avantages, il est sûr de vaincre son adversaire.

— Nullement, car lorsqu'il est armé de toutes pièces, il dédaigne un adversaire privé des mêmes armes.

— Ceci passe croyance, milord.

— C'est un fait de toute notoriété. Tenez, lisez. »

Il me présenta alors une liste qui contenait la généalogie de ce singulier bipède. Il pouvait prouver trente-deux quartiers de noblesse mieux que beaucoup de grands seigneurs, mais de père, cela s'entend ; car, s'il avait pu prouver le pur sang de la part des mères, milord Pembroke l'aurait décoré pour le moins de l'ordre de la Toison d'or.

« Ce coq, me dit-il, me coûte cent guinées, mais je ne le donnerais pas pour mille.

— A-t-il des enfants?

— Il y travaille, mais c'est difficile. »

Je ne me souviens pas de ce que ce lord me dit sur l'espèce des difficultés. Les Anglais sont le peuple qui offrent le plus de singularités à l'observateur attentif.

Enfin je vis arriver une voiture avec une dame et deux cavaliers, dont l'un était le fripon Castelbajac, et l'autre un maigre personnage qu'il présenta sous le nom du comte de Schwerin, neveu de l'illustre feld-maréchal de

ce nom, mort sur ce qu'on est convenu d'appeler le lit des héros et le champ d'honneur. Le général Bekw....., Anglais qui commandait le régiment du feld-maréchal au service du roi de Prusse, et qui était un des convives de Pembroke, lui fit politesse, en lui disant que son oncle était mort en sa présence. A ces mots, ce modeste neveu tira de sa poche le cordon de l'Aigle Noir tout ensanglanté et nous dit :

« C'est celui que mon oncle portait le jour de sa mort, et Sa Majesté prussienne m'a permis de le conserver comme un noble souvenir.

— Mais, lui dit un autre Anglais présent, ces choses-là ne se portent pas bien dans la poche. »

Le soi-disant Schwerin eut l'air de ne pas comprendre, et c'en fut assez pour que je susse à quoi m'en tenir sur son compte.

Lord Pembroke s'empara d'abord de la dame, qui ne me parut point supporter de comparaison avec Pauline. Plus blanche, parce qu'elle était blonde, moins grande et sans le moindre air de noblesse, elle me laissa dans une complète indifférence, car le sourire l'enlaidissait, et c'est une grande imperfection dans une femme, que le rire doit embellir pour être vraiment intéressante.

Lord Pembroke présenta ses convives à la société, et quand il me nomma, Castelbajac, qui, au nom de Seingalt, aurait pu faire semblant de ne pas me connaître, témoigna une grande satisfaction de me revoir.

Nous dînâmes gaiement à chère anglaise, et à la fin madame proposa une partie de pharaon. Milord ne jouant jamais, ce fut le général qui consentit à faire une banque pour amuser la compagnie et mit sur le tapis une centaine de guinées et plusieurs billets de banque. Il pouvait y avoir mille guinées en tout. Puis il distribua vingt jetons à chaque ponte en disant que cha-

que marque valait dix shillings. Comme je ne voulais jouer qu'or contre or, je n'en acceptai pas. A la troisième taille, Schwerin, ayant perdu ses vingt jetons, en demanda vingt autres; mais le banquier lui ayant dit qu'il ne jouait point sur parole, le soi-disant neveu du feld-maréchal se tut et ne joua plus.

A la taille suivante, la même chose arriva à Castelbajac, et comme il était à mon côté, il me demanda la permission de me prendre dix pièces. Vous me porteriez malheur, » lui dis-je froidement en lui repoussant la main.

Il sortit pour aller se promener au jardin, sans doute pour y dévorer l'affront qu'il venait de recevoir. La dame dit alors que son mari avait oublié son portefeuille. Une heure après, le général posa les cartes, et je pris congé, en invitant milord et toute la compagnie à dîner chez moi le lendemain.

Je fus de retour chez moi à onze heures sans avoir rencontré des voleurs, comme je m'y attendais, et j'avais mis six guinées dans une petite bourse que je leur avais destinée. Je fis éveiller mon cuisinier pour le prévenir que le lendemain je donnais à dîner à douze personnes, et que je voulais qu'il me fît honneur. Je trouvai sur ma table une lettre de la Cornelis qui me disait que le dimanche suivant elle viendrait dîner chez moi avec sa fille, et que nous irions voir la pension où elle avait intention de la mettre.

Le lendemain lord Pembroke arriva chez moi le premier avec la belle Française dans une voiture à deux places gênées; mais cette gêne était favorable à l'amour. Le Gascon et le Prussien arrivèrent les derniers.

Nous nous mîmes à table à deux heures, et nous en sortîmes à quatre, tous très contents du cuisinier, et plus encore du marchand de vin; car, quoique nous eus-

sions vidé quarante bouteilles de divers vins, tous excellents, aucun de nous ne déraisonnait.

Après le café, le général invita tout le monde à souper chez lui, et Mme Castelbajac m'excita à faire une banque. Sans me faire prier, je mis mille guinées sur le tapis; mais, n'ayant ni jetons, ni fiches, je prévins que je ne tiendrais qu'or contre or, et que je finirais quand bon me semblerait.

Les deux comtes, avant de commencer, payèrent au général leur perte la veille en deux billets de banque, que le général me pria de lui échanger. J'en échangeai aussi deux autres à ces messieurs, et je mis les quatre billets de côté sous ma tabatière. Le jeu commença. N'ayant point de croupier, je devais tailler lentement, et avoir l'œil sur les deux comtes qui se trompaient toujours à leur avantage; ce qui me donnait de l'humeur. Enfin, tous deux étant à sec, et, pour mon bonheur, n'ayant plus de billets de banque, Castelbajac tira de sa poche une lettre de change de deux cents guinées, et me la jeta, en me priant de la lui escompter. « Je ne me connais pas en effets de commerce, » lui dis-je. Un Anglais ayant pris la lettre, l'examina dns tous les sens, et dit en la remettant sur le tapis, qu'il ne connaissait ni le tireur, ni l'accepteur, ni l'endosseur.

« L'endosseur, c'est moi, dit Castelbajac, et cela doit suffire, je crois. »

Tout le monde se mit à rire, moi excepté, et prenant la lettre, je la lui remis poliment, en lui disant qu'il pourrait le lendemain l'escompter à la Bourse. Il se leva de mauvaise humeur, et sortit en murmurant des mots insolents. Schwerin le suivit.

Après le départ de ces deux honnêtes gens, je continuai à tailler tranquillement jusque fort avant dans la nuit, et je quittai, quoiqu'en perte, parce que je voyais

le général trop en bonne veine. Avant de s'en aller, il me prit à part, avec milord, et me pria de faire en sorte que les deux escrocs ne se trouvassent pas chez lui le lendemain soir; car, me dit-il, si le Gascon se permettait de me dire la moitié des insolences qu'il s'est permises à votre égard, je le ferais sortir de chez moi par la fenêtre.

Pembroke lui dit qu'il n'y avait qu'à charger la femme de cette commission.

« Croyez-vous, lui dis-je à mon tour, que ces quatre billets qui viennent d'eux puissent être faux?

— C'est très possible.

— Que feriez-vous pour sortir de doute?

— Je les enverrais à la Banque pour les faire échanger.

— Et si la Banque les reconnaît pour faux?

— Je prendrais patience, ou je ferais arrêter les fripons. »

Le lendemain j'allai moi-même à la Banque, et la première personne à qui je présentai mes quatre billets me les rendit froidement, en me disant :

« C'est là de la fausse monnaie, monsieur.

— Veuillez, lui dis-je, les examiner attentivement.

— La chose est inutile, les billets sont faux. Rendez-les à la personne qui vous les a donnés, et elle ne se fera point prier pour vous les échanger. »

Je savais bien que je pouvais faire mettre ces deux coquins sous les verrous, mais je répugnais à le faire. J'allai chez lord Pembroke pour savoir leur demeure. Il était encore au lit : un de ses gens me mena chez eux. Ma présence les surprit. Je leur dis avec assez de sang-froid que, leurs quatre billets étant faux, je venais les prier de les reprendre et de me compter quarante pièces d'or en échange.

« Je suis sans argent, me dit Castelbajac, et je suis

fort étonné de ce que vous me dites. Je ne puis que les rendre à qui me les a donnés, si toutefois ce sont les mêmes que vous avez reçus hier de nous. »

A cette alternative, le sang me monte à la tête, et lui lançant un regard d'indignation avec une apostrophe flétrissante, je le quitte, et le domestique qui m'avait accompagné me mena chez le magistrat qui, après m'avoir fait prêter serment, me délivra un bill qui m'autorisait à faire arrêter les filous. Ayant remis le bill à un alderman qui se chargea de l'exécution, je rentrai chez moi fort ennuyé de cette honteuse affaire.

Martinelli m'attendait ; il était venu me demander à dîner. Je lui contai l'affaire, sans lui dire que les coquins allaient être arrêtés ; mais lui, philosophe, me dit avec calme, qu'à ma place il ferait un auto-da-fé des quatre billets. Le conseil était bon, mais je ne le suivis point.

L'honnête Martinelli, croyant me faire plaisir, me dit qu'il avait fixé avec lord Spencer le jour de mon introduction au Club des parieurs, et je répondis que l'envie d'en faire partie m'avait passé. J'aurais dû traiter cet homme, distingué par son savoir autant que par ses mœurs, avec politesse et égards ; mais qui sondera jamais la profondeur des faiblesses humaines ! On en veut souvent à un homme sage pour un conseil de prudence qu'on n'a pas le courage de suivre.

Vers le soir, je me rendis chez le général, où je trouvai la soi-disant comtesse de Castelbajac assise sur les genoux de lord Pembroke. Le souper fut beau et gai : les deux malheureux n'y parurent pas, et nulle mention ne fut faite d'eux. En sortant de table, nous passâmes dans un autre appartement et nous jouâmes jusqu'au point du jour. Je me retirai avec perte de deux ou trois cents guinées.

Ne m'étant éveillé que fort tard le lendemain, mon domestique, à mon réveil, m'annonça un individu qui voulait me parler. Je le fis entrer, et comme il ne parlait qu'anglais, je dus me servir de Jarbe comme d'interprète. Cet homme était le chef des sbires : il me fit dire que, si je voulais lui payer le voyage, il me promettait d'arrêter Castelbajac à Douvres, pour où il était parti à midi. Quant à l'autre, il était sûr de l'avoir dans la nuit. Je lui donnai une guinée, en lui faisant dire que la capture du second me suffirait, et qu'il pouvait laisser à l'autre la clef des champs.

Le jour suivant était un jour férié, un dimanche, le seul jour de la semaine où la Cornelis pût courir les rues de Londres sans courir le risque qu'un huissier ou un constable lui mît la main dessus pour l'arrêter. Aussi vint-elle dîner chez moi avec sa fille, que la perspective prochaine de quitter sa mère avait rétablie comme par enchantement. La pension dont la Cornelis avait fait choix était à Harwich, et nous y allâmes après dîner.

La directrice de l'institut était catholique, et malgré ses soixante ans, elle avait l'air frais, beaucoup d'esprit et d'usage du monde. Ayant été prévenue par la recommandation de lady Harington, elle fit à la jeune Cornelis l'accueil le plus amical. Elle avait une quinzaine de jeunes pensionnaires de treize à quatorze ans. Lorsqu'elle leur présenta Sophie comme une nouvelle compagne, elles s'empressèrent autour d'elle et la couvrirent de caresses. Cinq ou six étaient des anges d'une beauté ravissante, et deux ou trois étaient d'une laideur repoussante. Ces extrêmes se rencontrent en Angleterre plus que partout ailleurs. Ma fille était plus petite de taille que toutes les autres, mais elle était assez belle pour n'avoir pas à craindre la comparaison ; son esprit la mettait au pair des premières venues, et elle répondit à leurs caresses

avec cette aisance que plus tard on n'acquiert que par une longue fréquentation.

Nous allâmes visiter l'intérieur de la maison, et toutes les élèves nous suivirent ; celles qui parlaient assez bien le français ou l'italien m'adressaient la parole, me disant combien elles aimeraient ma fille ; les autres se tenaient à l'écart, et comme honteuses de leur ignorance. Nous vîmes les pianos, les harpes, les salles, les chambres à coucher, tout ; et je jugeai que ma Sophie n'aurait pu être mieux placée. En conséquence, nous passâmes dans le cabinet particulier de la directrice et la Cornelis lui compta cent guinées pour la pension d'une année, et en tira quittance. Nous convînmes ensuite que Sophie serait reçue et traitée en pensionnaire dès le jour où elle se présenterait avec un lit et tout le trousseau nécessaire. La Cornelis s'acquitta de ce devoir dès le dimanche suivant.

Le lendemain l'alderman me fit savoir que le comte Schwerin était prisonnier chez lui et qu'il désirait me parler. Je m'y refusai d'abord ; mais, l'envoyé de l'alderman m'ayant fait dire par Jarbe que ce pauvre diable n'avait pas le sol, la pitié me fit changer d'avis ; car, comme il s'agissait de faux billets, il aurait été conduit à Newgate et courait grand risque d'être pendu.

Je suivis l'émissaire du magistrat, et je ne saurais dire ce que j'éprouvai de douloureux à l'aspect des larmes abondantes, des gestes de désespoir et des supplications de ce malheureux pour exciter ma pitié. Il me jura que les billets lui avaient été donnés par Castelbajac, mais il ajouta qu'il savait de qui il les tenait lui-même, et m'offrit de me nommer la personne, si je voulais lui faire la grâce de le faire remettre en liberté.

Par un reste de rancune, je lui répondis qu'en faisant connaître la personne il était sûr de n'être point pendu,

mais que je le tiendrais prisonnier, moyennant quatre sols par jour, jusqu'à ce qu'il m'eût rendu mon argent. A ces menaces, ses larmes, ses cris recommencèrent des plus belles, en me disant qu'il était dans la misère la plus complète; et, après avoir tourné toutes ses poches dans lesquelles il n'y avait pas une obole, il m'offrit en gage le cordon ensanglanté de son oncle soi-disant, et moi, charmé de trouver un prétexte sans faiblesse, je l'acceptai et lui donnai quittance de sa dette, m'engageant à lui restituer ce brimborion, auquel pendait l'Aigle Noir, quand il me remettrait quarante guinées.

Ayant écrit mon désistement et payé les frais de sa détention, je brûlai en sa présence et en celle de l'alderman les quatre faux billets et je le fis mettre en liberté.

Deux jours après, la prétendue comtesse se présenta chez moi et me dit que Castelbajac et Schwerin étant partis, elle ne savait où donner de la tête. Elle se plaignit amèrement de Lord Pembroke qui l'avait aussi abandonnée après avoir obtenu d'elle les marques les moins équivoques de sa tendresse. Je lui dis, pour la consoler, qu'il aurait eu grand tort de la quitter auparavant, car il devait la considérer comme sa débitrice.

Pour me débarrasser de cette femme, je fus obligé de lui donner de quoi faire son voyage jusqu'à Calais. Elle me dit qu'elle ne voulait plus revoir le Gascon, qui d'ailleurs n'était point son époux. Nous retrouverons ces mêmes personnages dans trois ans.

Un ou deux jours après, un Italien se fit annoncer et se présenta avec une lettre de mon ami Baletti, qui me recommandait le porteur Constantini, natif de Vicence, qui venait à Londres pour une affaire d'importance qu'il devait me communiquer. Il me priait de lui être utile en ce que je pourrais.

Ayant assuré M. Constantini que je m'estimerais heureux de pouvoir justifier la confiance d'un de mes meilleurs amis, il se prit à me dire que le long voyage qu'il venait de faire avait à peu près épuisé sa bourse ; mais il ajouta :

« Je sais que ma femme est ici et qu'elle est riche. Il me sera facile de découvrir sa demeure, et vous savez qu'en qualité de mari, tout ce qu'elle a m'appartient.

— C'est ce que j'ignorais.

— Vous ne connaissez donc pas les lois du pays?

— Je les ignore.

— J'en suis fâché, mais la chose est ainsi. Je compte aller chez elle demain et de la mettre à la porte avec la seule robe qu'elle aura sur le corps ; car meubles, habits, bijoux, linge, tout ce qu'elle possède, en un mot, m'appartient. Oserais-je vous prier d'être avec moi quand je ferai ce bel exploit? »

J'étais ébahi. Je lui demandai s'il avait informé Baletti de ses intentions.

« C'est une chose que je n'ai confiée à qui que ce soit : vous êtes la première personne à laquelle je me sois ouvert. »

Je ne pouvais pas le traiter de fou, car il n'en avait pas l'air, et jugeant qu'il se pouvait bien que la loi qu'il alléguait existât en Angleterre, je lui répondis que je ne me sentais pas disposé à me mêler dans l'affaire dont il me parlait, affaire que je désapprouvais fort, à moins que son épouse ne lui eût dérobé les effets qu'elle possédait en ce moment.

« Mon épouse, monsieur, ne m'a volé que mon honneur, et elle m'a quitté n'emportant que son talent. Ici elle doit avoir fait une grande fortune, et n'ai-je pas raison de m'en emparer, quand ce ne serait que pour la punir et m'en venger?

— Cela peut être ; mais, comme vous me paraissez homme de bon sens, je vous demande ce que vous penseriez de moi, si, de but en blanc, je consentais à vous seconder dans une entreprise que je trouve cruelle, quelque bonnes que vos raisons puissent être? Ajoutez qu'il se pourrait fort bien que je connusse votre femme, et même que je fusse son ami.

— Je vous la nommerai.

— Non, je vous en prie, quoique je ne connaisse aucune Mme Constantini.

— Elle a changé de nom : elle a pris celui de Calori et elle est cantatrice au théâtre de Haymarket.

— Je sais qui c'est à présent, et je vous dis que vous avez eu tort de me la nommer.

— Je ne doute point de votre discrétion, et je vais de ce pas m'informer de sa demeure, car c'est le principal. »

Il me quitta en pleurant, et j'en eus pitié. Cependant j'étais fâché qu'il m'eût fait, malgré moi, dépositaire de son secret. Quelques heures après j'allai faire une visite à la Binetti, et elle se mit à me conter l'histoire de toutes les virtuoses de Londres. Quand le tour de la Calori fut venu, elle m'apprit qu'elle avait eu plusieurs amants dont elle avait retiré beaucoup, mais que pour le moment elle n'en avait aucun, si ce n'était le célèbre violon Giardini, dont elle était amoureuse tout de bon.

« D'où est-elle? lui dis-je.

— Elle est Vicentine.

— Est-elle mariée?

— Je ne le crois pas. »

Je ne pensais déjà plus à cette mauvaise affaire, quand trois ou quatre jours après je reçus un billet de la prison de Kings-Bench. Il était de Constantini. Ce malheureux me disait qu'il me regardait comme le seul ami

qu'il pût avoir à Londres, et que par conséquent il espérait que j'irais le voir, pour lui donner au moins un bon conseil.

Je ne crus pas devoir faire la sourde oreille, et je me rendis à cette prison. Je trouvai ce malheureux dans la désolation, avec un vieux procureur anglais qui jargonnait un peu l'italien et que je connaissais.

Constantini avait été arrêté la veille, à cause de plusieurs billets à ordre souscrits par sa femme et qu'elle n'avait point acquittés à l'échéance. Par ces billets, la Calori paraissait débitrice de mille guinées. Le procureur était dépositaire des billets, qui étaient au nombre de cinq, et il était allé proposer des accommodements au mari.

Je vis d'abord dans ce procédé une infâme supercherie, car la Binetti m'avait informé que la Caroli était fort riche. Je priai le procureur de vouloir bien me laisser seul un instant avec le prisonnier, ayant à l'entretenir tête à tête.

« On m'arrête, me dit-il, pour deux dettes de ma femme, et l'on me dit qu'il faut que je les paye, parce que je suis son mari.

— C'est un tour que vous joue votre femme, parce que, sans doute, elle a su que vous êtes à Londres.

— Elle m'a vu à la fenêtre.

— Pourquoi avez-vous tardé à exécuter votre projet?

— Je l'aurais exécuté ce matin; mais pouvais-je supposer que la friponne eût des dettes!

— Elle n'en a pas non plus, et ces billets sont factices. On les a antidatés, car ils ont été faits hier. C'est une mauvaise affaire qui pourra lui coûter cher.

— Mais, en attendant, je suis en prison.

— Restez-y, et comptez sur moi. Nous nous reverrons demain. »

Outré de cette friponnerie, et déterminé à prendre fait et cause pour ce malheureux, j'allai conter ce fait à Bosanquet, qui me répondit que ces sortes de fourberies étaient chose commune à Londres, et que depuis longtemps on y avait appris les moyens de les déjouer. Il me dit enfin que si le prisonnier m'intéressait, il le mettrait entre les mains d'un avocat qui le tirerait d'affaire, et qui ferait repentir sa femme de sa supercherie, et son amant qui probablement lui avait prêté son appui. Je le priai d'agir comme pour moi-même et de me considérer comme garant au besoin. « C'est assez, me dit-il; ne vous en mêlez plus. »

A quelques jours de là, M. Bosanquet vint me dire que Constantini était sorti de prison, et même d'Angleterre, à ce que venait de lui dire l'avocat qui s'était chargé de son affaire.

« Comment cela? c'est impossible!

— Non, c'est tout simple au contraire. L'amant de sa femme, prévoyant l'orage qui allait éclater sur sa tête, l'aura fait circonvenir et, moyennant une somme plus ou moins forte, le malheureux aura consenti à s'enfuir

— Voilà une affaire finie, mais elle fait rire, et on ne tardera pas à la voir dans les feuilles publiques ornée de tout le ridicule dont elle est le modèle, et on ne manquera pas de louer Giardini d'avoir conseillé cette belle action à sa maîtresse. »

Pour moi, bien que satisfait de l'issue de cette affaire, je gardais une espèce de rancune à Constantini de n'avoir pas donné une bonne leçon aux deux amants. J'écrivis toute cette histoire à Baletti, et je sus de la Binetti que la Calori avait fait tenir cent guinées à Constantini pour l'obliger à fuir. Quelques années plus tard, j'ai retrouvé la Calori à Prague.

Un officier flamand, le même que j'avais secouru à

Aix-la-Chapelle, m'avait fait plusieurs visites et avait même dîné deux ou trois fois chez moi. Je me reprochais de n'avoir pas eu la politesse de lui faire une visite de convenance à mon tour. Il m'en faisait rougir quand, par hasard, je le rencontrais dans les rues de Londres, en m'en faisant poliment le reproche. Il avait avec lui sa femme et sa fille. Un peu de honte et beaucoup de curiosité m'excitèrent, malheureusement, à me rendre chez lui.

Dès qu'il me vit, il me sauta au col et me présenta à sa femme, en me nommant son sauveur. Je fus alors forcé de recevoir tous les compliments que les fripons font toujours aux bonnes gens qu'ils espèrent duper. Quelques minutes après, je vis entrer une vieille femme avec une jeune fille. L'officier me présenta, en leur disant que j'étais M. le chevalier de Seingalt dont il leur avait souvent parlé. La jeune personne, affectant la surprise, me dit qu'elle avait connu un M. Casanova qui me ressemblait beaucoup. Je lui répondis que c'était aussi mon nom, mais que je n'avais pas le bonheur de la remettre.

« Je m'appelais alors Anspergher, mais aujourd'hui je m'appelle Charpillon; et, comme vous ne m'avez vue et parlé qu'une seule fois, il n'est pas difficile que vous m'ayez oubliée, d'autant plus qu'alors je n'avais que treize ans. Quelque temps après, je suis venue à Londres avec ma mère et mes tantes, et il y a quatre ans que nous y sommes.

— Mais, mademoiselle, où ai-je eu le plaisir de vous parler?

— A Paris.

— Et dans quel endroit?

— Au palais marchand. Vous étiez avec une charmante dame, et vous me fîtes présent de ces boucles (elle me

les montra à ses pieds) ; puis, encouragé par ma tante, vous me fîtes l'honneur de m'embrasser. »

Je me rappelai alors cette circonstance, et mes lecteurs se souviendront que j'étais alors avec la belle Baret, marchande de bas.

« Mademoiselle, lui dis-je, je vous remets bien maintenant, mais je ne reconnais pas Mme votre tante.

— Celle-ci est sœur de celle qui était alors avec moi ; mais, si vous avez la bonté de venir prendre le thé chez nous, vous la verrez.

— Où demeurez-vous, mademoiselle ?

— Nous demeurons au Danemark-Street, Soho. Je vous ferai voir par écrit le compliment flatteur que vous me fîtes. »

CHAPITRE XV

La Charpillon et les suites funestes de cette connaissance.

Le nom de Charpillon me fit souvenir que j'avais une lettre à son adresse. Je tirai mon portefeuille, et la lui présentant, je lui dis que ce petit écrit allait doubler notre connaissance.

« Quoi ! s'écria-t-elle, un billet de mon cher ambassadeur, de M. le procurator Morosini ! Que cela me fait plaisir ! et depuis trois mois que vous êtes à Londres, monsieur, ne pas avoir pensé à me remettre plus tôt cette marque de son souvenir !

— Je m'avoue fort coupable, mademoiselle ; mais, outre que le billet est sans adresse, M. de Morosini n'a

point marqué un certain empressement.... Je rends grâce au hasard qui me permet aujourd'hui de m'acquitter de ce devoir.

— Venez donc dîner demain chez nous.

— Je ne le puis ; j'ai promis à lord Pembroke de l'attendre.

— Serez-vous seuls ?

— Je le pense. C'est un tête-à-tête.

— J'en suis bien aise, et vous m'y verrez avec ma tante. Où demeurez-vous ?

— Voici mon adresse, mademoiselle, et vous me ferez grand plaisir de m'y voir. »

Elle la prit, et après l'avoir lue, je fus surpris de la voir sourire.

« Vous êtes donc, me dit-elle, cet Italien qui fit mettre l'écriteau qui a fait rire toute la ville ?

— Moi-même.

— On m'a dit que cette plaisanterie vous a coûté cher.

— Bien le contraire, car je lui dois l'un de mes plus doux souvenirs.

— Mais maintenant que celle qui en est l'objet n'est plus ici, vous devez vous trouver bien malheureux ?

— Je l'avoue ; mais il y a des peines qui sont si douces qu'on ne voudrait pas s'en défaire.

— Personne ne sait qui elle est, mais vous devez le savoir.

— Oui.

— En faites-vous un mystère ?

— Bien certainement, et je mourrais plutôt que de le dévoiler.

— Demandez à ma tante si je ne voulais pas me présenter pour vous louer une chambre ; mais ma mère ne voulut pas y consentir.

— Quel besoin avez-vous de chercher à vous loger à bon marché?

— Aucun, mais j'avais besoin de rire, et envie de punir l'audacieux auteur d'un pareil écriteau.

— Comment m'auriez-vous puni?

— En vous rendant amoureux de moi, et puis en vous faisant souffrir des peines affreuses. Ah! j'aurais ri!

— Vous vous croyez donc maîtresse de rendre amoureux qui bon vous semble, en formant l'infâme projet de devenir le tyran de celui qui aurait rendu à vos charmes l'hommage qui leur est dû et que vous auriez sollicité? Un tel projet est digne d'un monstre, et il est malheureux pour les hommes que vous n'en ayez pas du tout l'air. Cependant je vous sais gré de votre franchise, et j'en profiterai pour me tenir sur mes gardes.

— Il faudra vous imposer l'obligation de ne pas me voir; sinon, vains efforts. »

Comme pendant tout ce dialogue la Charpillon ne cessa de rire, je le pris pour une plaisanterie, et c'était naturel; mais je ne pus m'empêcher d'admirer en elle un genre d'esprit qui, joint à sa beauté, devait lui rendre facile de subjuguer un homme. Quoi qu'il en soit, le jour où je connus cette femme fut un jour néfaste pour moi, mes lecteurs pourront en juger.

C'était vers la fin de septembre 1763 que je fis la connaissance de la Charpillon, et c'est de ce jour que j'ai commencé à mourir. Si la ligne perpendiculaire d'ascension est égale à la ligne de descente, comme cela doit être aujourd'hui, premier jour de novembre 1797, il me semble pouvoir compter sur environ quatre années de vie, lesquelles se passeront bien vite selon l'axiome *Motus in fine velocior*[1].

1. Le mouvement s'accélère vers la fin.

La Charpillon, que tout Londres a connue, et qui, je crois, vit encore, était une de ces beautés auxquelles il est difficile de découvrir le moindre défaut physique. Ses cheveux étaient d'un beau châtain clair, et d'une longueur et d'un volume étonnants ; ses yeux bleus avaient à la fois la langueur naturelle à cette couleur et tout le brillant des yeux d'une Andalouse ; sa peau, légèrement rosée, était d'une blancheur éblouissante, et sa taille élevée promettait d'atteindre à vingt ans la taille élancée de Pauline. Sa gorge était peut-être un peu petite, mais d'une forme parfaite ; elle avait les mains blanches et potelées, minces et un peu plus longues que ne le sont les mains ordinaires ; avec cela, le pied le plus mignon, et cette démarche noble et gracieuse qui donne tant de charme, même à une femme ordinaire. Sa physionomie douce et ouverte avait l'expression de la candeur et semblait annoncer cette délicatesse de sentiment et cette sensibilité exquise qui sont toujours des armes irrésistibles dans le beau sexe. Dans ces points seulement, la nature s'était plu à mentir sur sa figure. C'est là plutôt qu'elle aurait dû être vraie, et mentir dans tout le reste.

Cette sirène avait prémédité de me rendre malheureux, même avant d'avoir appris à me connaître, et elle me le dit, comme pour ajouter à son triomphe.

Je sortis de chez Malingan non pas comme un homme sensuel et passionné pour le beau sexe, qui doit se sentir joyeux d'avoir fait la connaissance d'une rare beauté et qu'il peut espérer de posséder pour la satisfaction complète de ses désirs ; mais stupéfait que l'image de Pauline, que j'avais sans cesse présente, et qui s'élevait impérieuse à mon esprit toutes les fois que je voyais une femme dont la beauté pouvait parler à mes sens, stupéfait, dis-je, que cette image fût insuffisante pour anéantir

le pouvoir d'une Charpillon que je ne pouvais m'empêcher de mépriser.

Je me réconciliai avec moi-même, en me figurant que je n'avais été surpris que par l'attrait puissant de la nouveauté et par les circonstances, et par l'espoir que le désenchantement ne tarderait pas à venir. « Je cesserai de la trouver merveilleuse, me dis-je, dès que je l'aurai possédée, et cela ne saurait tarder.

Ici, cher lecteur, vous pourriez peut-être vous croire autorisé à me taxer de présomption ; mais comment pouvais-je me la figurer difficile? Elle s'était invitée elle-même à dîner chez moi ; elle avait été tout entière à M. le procurator Morosini, qui n'avait pas dû soupirer auprès d'elle, car il n'était pas homme à cela, et qui devait l'avoir payée, parce qu'il n'était ni jeune, ni assez bel homme pour faire un caprice. Sans me flatter de vouloir lui plaire, j'avais de l'or et je n'étais pas avare : je pouvais donc supposer qu'elle ne résisterait pas.

Pembroke était devenu mon ami depuis la bonne œuvre que j'avais faite envers Schwerin, et en ne revendiquant point la moitié de la somme de la part du général. Il m'avait dit que nous arrangerions une partie de plaisir où nous passerions une journée agréable. Ainsi, quand le lendemain il vit quatre couverts, il me demanda qui seraient mes deux autres convives. Il fut très surpris quand il sut que c'étaient la Charpillon et sa tante, et que cette fille s'était invitée elle-même, dès qu'elle avait su qu'il dînait seul avec moi.

« Cette friponne, me dit le lord, m'avait inspiré une violente envie de la posséder quelques instants, quand un soir, l'ayant trouvée au Vaux-Hall avec sa tante, je lui proposai vingt guinées, si elle voulait venir se promener seule avec moi dans l'allée obscure. Elle accepta, mais à condition que je lui donnerais la somme d'avance, ce

que j'eus la faiblesse de faire. Elle m'accompagna dans l'allée ; mais dès que nous fûmes un peu avancés, elle quitta mon bras, et je ne pus la rejoindre de toute la nuit.

— Vous auriez dû la souffleter en public.

— Je me serais fait une mauvaise affaire, et de plus, on se serait moqué de moi. J'ai mieux aimé mépriser la fille et la somme qu'elle m'a subtilisée. En êtes-vous amoureux ?

— Non, mais j'en suis curieux comme vous l'avez été.

— Soyez sur vos gardes, car elle fera tout son possible pour vous attraper. »

Elle entre, et sans le moindre embarras, elle s'adresse à milord, lui dit les plus jolies choses du monde et n'a pas l'air de faire la moindre attention à moi. Elle rit, plaisante, conte le tour qu'elle lui a joué au Vaux-Hall et lui fait la guerre d'avoir manqué de courage à la poursuivre à cause d'une espièglerie qui, au contraire, aurait dû l'exciter à l'aimer davantage.

« Une autre fois, lui dit-elle, je ne vous échapperai pas.

— Cela se peut, ma belle, car une autre fois, certes, je ne vous payerai pas d'avance.

— Fi donc ! payer est un vilain mot qui vous dégrade.

— Et qui vous honore peut-être ?

— On ne fait jamais mention de cela. »

Lord Pembroke loua son esprit, et ne fit que rire de tous les propos impertinents qu'elle lui tint, piqué qu'elle était de l'attention indolente avec laquelle il continuait à lui parler.

Elle nous quitta bientôt après le dîner, en me faisant promettre d'aller dîner avec elle le surlendemain.

Je passai le jour suivant avec l'aimable lord, qui me fit connaître le *bagno* à l'anglaise, partie de plaisir qui coûte fort cher et que je ne m'arrêterai pas à décrire,

parce qu'elle est connue de tous ceux qui ont voulu dépenser six guinées pour se procurer cette jouissance. Nous eûmes, dans cette partie, deux sœurs fort jolies qu'on appelait les Garich.

Au jour fixé, poussé par ma mauvaise étoile, je me rendis chez la Charpillon. Elle me présenta sa mère, qui, bien que vieille, décharnée et malade, ne m'échappa point et me rendit d'étranges souvenirs.

En 1759, un Genevois, nommé Bolomé, m'avait persuadé de lui vendre des bijoux pour la valeur de six mille francs, et elle m'avait donné deux lettres de change tirées par elle et ses deux sœurs sur ce même Bolomé : elles se nommaient alors Anspergher. Le Genevois fit banqueroute avant l'échéance et les trois sœurs disparurent. On peut juger de ma surprise de les retrouver en Angleterre, et surtout d'être introduit chez elles par la Charpillon qui, ne connaissant point la mauvaise affaire de sa mère et de ses tantes, ne leur avait pas dit que Seingalt était le même que Casanova auquel elles avaient subtilisé six mille francs.

« J'ai le plaisir de vous remettre, madame, furent les premiers mots que je lui adressai.

— Monsieur, je vous remets aussi; le coquin de Bolomé....

— N'en parlons pas, madame, et remettons ce sujet à un autre jour. Je vois que vous êtes malade.

— J'ai été à la mort; mais cela va un peu mieux maintenant. Ma fille ne vous a pas annoncé sous votre nom.

— Pardon, c'est bien mon nom qu'elle vous a dit. Je m'appelle Seingalt aussi bien que Casanova, nom que je portais à Paris quand je connus votre fille, sans savoir qu'elle vous appartînt. »

Dans ce moment la grand'mère, qui se nommait Ans-

pergher comme sa fille, entra avec les deux tantes; et un quart d'heure après vinrent trois hommes dont l'un était le chevalier Goudar, que j'avais connu à Paris. Je ne connaissais pas les deux autres qu'on m'annonça sous les noms de Rostaing et Caumon. C'étaient trois amis de la maison, trois fripons dont l'emploi était d'attirer des dupes pour pourvoir ainsi réciproquement à leurs besoins.

Telle fut l'infâme société où je me vis introduit et, quoique je m'en aperçusse au premier abord, je ne m'enfuis pas et je ne me promis point de ne plus y remettre les pieds. Il y a des fascinations incompréhensibles! Je crus sans doute ne courir aucun risque en me tenant sur mes gardes; et, comme je n'avais d'autre intention que de nouer une intrigue avec la fille, je considérai tout le reste comme n'ayant rien à faire avec mon but.

A table, je me mis à l'unisson et j'y donnai le ton; j'agaçai, on m'agaça, et je me crus certain de venir sans peine à bout de mon dessein. La seule chose qui me déplut fut la demande que me fit la Charpillon, après s'être excusée de m'avoir fait faire mauvaise chère, de l'inviter à souper chez moi avec toute la compagnie, pour tel jour que je fixerais. Ne pouvant reculer, je la priai, sans biaiser, de fixer le jour elle-même, et elle le fit, après avoir consulté ses dignes conseillers.

Après le café, nous jouâmes quatre robers au whist; je perdis, et, à minuit, je me retirai ennuyé, mécontent de moi-même. mais non pas corrigé, car cette drôlesse m'avait ensorcelé.

J'eus la force cependant de passer deux jours sans la voir. Le troisième, c'était celui qu'elle avait choisi pour le maudit souper, je la vis entrer à neuf heures du matin avec sa tante.

« Je suis venue, me dit-elle de l'air le plus enga-

geant, déjeuner avec vous et vous communiquer une affaire.

— De suite, ou après avoir déjeuné?

— Après, car nous devons être seuls. »

Nous déjeunâmes, et puis, la tante étant passée dans une autre chambre, la Charpillon me dit, après m'avoir informé de la situation de sa famille, qu'elle cesserait d'être dans la gêne si sa tante possédait cent guinées.

« Comment s'y prendrait-elle?

— Elle composerait le baume de vie dont elle a le secret, et certes elle ferait fortune. »

Alors elle s'étendit avec complaisance sur les propriétés merveilleuses de ce baume, sur son débit probable dans une ville telle que Londres, et sur les avantages que j'en retirerais moi-même, puisque je devais être naturellement à part de tous les bénéfices. Elle ajouta qu'en outre sa mère et ses tantes s'engageraient par écrit à me rembourser les cent guinées au bout de six ans.

« Je vous donnerai une réponse positive après souper. »

Prenant alors cet air caressant et entreprenant d'un homme amoureux qui veut atteindre à l'apogée de la jouissance, je fais de vains efforts et n'aboutis à rien, quoique je fusse parvenu à l'étendre sur mon large sofa. Souple comme un boa et pliée au manège, la Charpillon m'échappe et court en riant retrouver sa tante. Je la suis, et forcé de rire comme elle, elle me tend la main, en me disant : « Adieu! à ce soir. »

Resté seul, je trouvai cette première scène toute naturelle et n'en tirai aucun mauvais augure, surtout en pensant aux cent guinées dont elle avait besoin et dont elle m'avait fait la demande. Je voyais bien qu'avec une fille de son caractère je ne devais pas aspirer à ses faveurs sans débourser cette somme; aussi je ne pensais pas à

marchander, mais il fallait qu'elle sût à son tour qu'elle ne les aurait pas si elle s'avisait de faire la bégueule. C'était à moi à me régler de façon à n'avoir pas à craindre d'être dupe.

Le soir, la compagnie étant arrivée, la belle m'engagea à faire une petite banque, en attendant le souper; mais, poussant un éclat de rire auquel elle ne s'attendait pas, je m'en dispensai.

« Nous ferons au moins un whist, me dit-elle.

— Il me paraît, lui répondis-je, que vous n'êtes pas pressée d'avoir la réponse sur l'affaire en question.

— A propos! vous vous êtes déterminé, je pense?

— Oui, venez. »

Elle me suivit dans la chambre voisine et, après l'avoir fait asseoir sur le sofa, je lui dis que les cent guinées étaient à sa disposition.

« Vous les donnerez à ma tante, car ces messieurs s'imagineraient que je les ai obtenues par des complaisances honteuses.

— Vous pouvez y compter. »

Après cette assurance, je voulus m'emparer d'elle, mais je fis encore de vaines tentatives et je cessai lorsqu'elle me dit :

« Vous n'obtiendrez jamais rien de moi ni par argent ni par violence; mais vous pourrez tout espérer de mon amitié quand je vous aurai trouvé tête à tête aussi doux qu'un agneau. »

Je rentrai dans la salle et, sentant une humeur diabolique circuler dans toutes mes veines, pour parvenir à la dissimuler, je me mêlai au whist que l'on avait arrangé pendant notre absence. Quant à elle, sa gaieté était sémillante, mais elle m'ennuyait. A souper, je l'avais à ma droite, et elle m'impatienta par cent folies qui m'auraient

élevé à l'Empyrée si elle ne m'avait pas rebuté deux fois dans ce même jour.

Après souper, et au moment de partir, elle me prit à part et me dit que, si je voulais donner les cent guinées, elle ferait passer sa tante dans l'autre chambre.

« Comme il faut écrire, lui dis-je, cela prendrait du temps ; nous remettrons cela à un autre jour.

— Voulez-vous fixer le moment? »

Tirant une bourse pleine d'or et la lui montrant : « Le moment viendra quand vous lui ordonnerez de venir. »

Quand mes détestables convives furent partis, je réfléchis que cette jeune intrigante avait jeté un dévolu sur moi pour me rendre sa dupe et m'enlever mon argent, sans rien m'accorder en retour, et je résolus d'abandonner mes prétentions. Cette lutte m'humiliait, et pourtant je me sentais vivement attiré par la beauté de cette fille quand tout le reste en elle me rebutait.

Je sentis que j'avais besoin de me distraire et de rompre mes idées par d'autres objets qui pussent occuper mon esprit. Dans ce dessein, le jour suivant, j'allai voir ma fille, muni d'une immense corbeille de confitures.

Dès que je fus au milieu de ce jeune troupeau, j'y fis naître la joie, car Sophie était heureuse de pouvoir distribuer ces friandises à ses compagnes, qui les recevaient avec l'expression du bonheur, si facile à cet âge, et avec cette reconnaissance de l'amitié qui semble dire si bien : « A notre tour! »

Cette journée me parut délicieuse, et, pendant plusieurs jours, j'y allai très souvent. Je leur portais une foule de brimborions, de colifichets qui faisaient leurs délices. Milady me comblait de politesses, et ma fille, qui ne m'appelait plus que son cher papa, me convainquait chaque jour davantage que j'avais pour elle les entrailles d'un père tendre.

En moins de trois semaines, je me félicitais d'avoir oublié la Charpillon et de l'avoir remplacée par des amours innocents, quoiqu'une des compagnes de ma fille me plût un peu trop pour me laisser sans désirs.

J'étais dans cet état quand, un matin à huit heures, je vis entrer chez moi la tante favorite de la Charpillon, qui me dit que sa nièce et toute la famille étaient mortifiés de ne m'avoir pas revu depuis le souper que je leur avais donné, et elle-même surtout à qui sa nièce avait fait espérer que je lui donnerais le moyen de faire le baume de vie.

« Il est vrai, madame, que je vous aurais donné cent guinées si votre nièce m'avait traité en ami; mais elle m'a refusé même les faveurs qu'aurait accordées une vestale, et vous savez bien qu'elle ne l'est pas.

— Permettez-moi de rire. Cette chère enfant est folâtre, un peu étourdie, et ne se donne que lorsqu'elle est sûre d'être aimée. Elle m'a tout conté. Elle vous aime, mais elle craint que votre amour ne soit un caprice. Elle est au lit dans ce moment à cause d'un gros rhume et elle croit avoir un peu de fièvre. Venez la voir; je suis sûre que vous ne vous retirerez pas mécontent. »

Ce discours captieux et préparé d'avance, qui n'aurait dû que m'inspirer du mépris, réveilla en moi la plus violente convoitise. Je me mis à rire avec la vieille, à laquelle je finis par demander l'heure à laquelle je devais y aller pour être sûr de trouver la belle au lit.

« Venez-y de suite et ne frappez qu'un seul coup.

— Allez, et attendez-moi. »

Je me félicitais de me voir au moment d'atteindre mon but et de m'être garanti de l'attrape; car, m'étant expliqué avec la tante et l'ayant pour moi, je ne doutais plus de rien.

Je mets une redingote, et en moins d'un quart d'heure

je frappe le coup convenu à la porte de la Charpillon. La tante vient en tapinois, m'ouvre et me dit :

« Revenez dans une demi-heure, car on lui a ordonné un bain et elle vient de se mettre dans la baignoire.

— C'est une infâme tromperie de plus. Vous êtes une menteuse comme elle est une infâme intrigante.

— Vous êtes sévère et injuste ; mais, si vous me promettez d'être sage, je vais vous mener au troisième, où elle se baigne. Elle dira ce qu'elle voudra, mais vous aurez au moins la conviction que je ne vous trompe pas.

— Si vous dites vrai, allons. »

Elle monte, je la suis doucement; elle ouvre une porte et me pousse dans une chambre dont elle referme la porte sur moi. La Charpillon était dans une grande baignoire, la tête tournée vers la porte, et l'infâme coquette, faisant semblant de croire que c'était sa tante, ne fit aucun mouvement et dit :

« Ma tante, donnez-moi des serviettes. »

Elle était dans la posture la plus séduisante et, la baignoire n'étant qu'à moitié pleine, je pouvais jouir de tous les attraits d'un corps de Vénus, sans que le liquide qui la recouvrait comme une gaze légère pût rien dérober à mes avides regards.

Aussitôt qu'elle m'aperçut, elle poussa un cri, s'accroupit, et me dit avec une colère affectée :

« Allez-vous-en !

— Ne criez pas, belle, car je ne suis la dupe de rien.

— Allez-vous-en !

— Non, laissez-moi reprendre mes esprits.

— Je vous dis de vous en aller.

— Non; mais soyez tranquille, et ne redoutez aucune violence : cela vous arrangerait trop bien.

— Ma tante me le payera, c'est sûr.

— Comme vous voudrez, mais elle me trouvera son ami. Je ne vous toucherai pas, mais développez-vous.

— Comment ! que je me développe?

— Oui, mettez-vous comme vous étiez quand je suis entré.

— Oh! pour cela, non. Allez-vous-en.

— Je vous ai dit que non, et que vous n'avez rien à craindre.... pour votre virginité.

— Vous êtes un monstre. »

Alors, pour se ramasser davantage, elle exposa à mes regards un tableau plus séduisant que le premier, et, affectant de prendre le parti de la douceur :

« Je vous en prie, mon ami, allez-vous-en; je vous en saurai gré plus tard. »

Mais, voyant qu'elle ne gagnait rien, et que, ne voulant point la toucher, j'étais en train d'éteindre le feu qu'elle avait allumé dans mes sens, elle tourna le dos, pour m'empêcher de penser qu'elle trouvât quelque plaisir à me voir, et que cette pensée pût ajouter à ma brutale jouissance. Je savais tout cela, mais j'avais besoin de recouvrer ma raison, et j'étais forcé de m'abaisser pour apaiser mes sens dont l'ardeur me dominait. Au reste, je ne fus point fâché de voir l'effet du frustratoire, car cette satisfaction brutale me prouva que le mal n'était pas profond, puisqu'il ne tenait qu'à la satisfaction animale.

La tante entra comme j'achevais, et je sortis sans mot dire, satisfait de n'éprouver que du mépris pour un caractère tout de calcul et dans lequel le sentiment n'entrait pour rien.

La tante me rejoignit à la porte de la rue, et en me demandant si j'étais content, elle m'invita à entrer au parloir.

« Oui, lui dis-je, je suis très content, mais c'est de

vous bien connaître l'une et l'autre. Voilà la récompense. »

En disant ces mots, je tirai un billet de banque de cent guinées que j'eus la sottise de lui jeter, en lui disant qu'elle pourrait faire son baume, et que je ne me souciais point de son écrit, sachant ce qu'il valait. Je n'eus pas la force de m'en aller sans lui rien donner, comme je l'aurais dû, et la pourvoyeuse experte fut assez fine pour le sentir.

Rentré chez moi, ayant bien examiné l'aventure, et me sentant vainqueur, j'éprouvai un sentiment de joie et de satisfaction. Ainsi, reprenant toute ma bonne humeur, je me crus certain de ne plus remettre les pieds dans la maison de cette indigne engeance. Elles étaient sept, y compris deux servantes ; et le besoin de subsister leur avait fait adopter le système de n'exclure aucun moyen ; et quand, dans leurs conférences, elles se voyaient dans la nécessité d'employer des hommes, elles s'ouvraient aux trois gredins que j'ai nommés, et qui, à leur tour, n'avaient pas les moyens d'exister sans elles.

Ne pensant plus qu'à me divertir, et parcourant, dans ce but, les lieux où je pouvais trouver du plaisir, cinq à six jours après la scène du bain, je rencontrai la friponne au Vaux-Hall avec sa tante et Goudar. Je l'évitai d'abord, mais elle me rejoignit en me reprochant, d'un air de sirène, mon mauvais procédé. Je lui répondis durement ; mais, affectant l'insensibilité, elle entra dans une niche en m'invitant à prendre avec elle une tasse de thé.

« Je n'en veux pas, lui dis-je, je préfère souper.

— Dans ce cas, je l'accepterai de vous, et vous ne me le refuserez pas, si vous n'avez pas de rancune. »

J'ordonne le couvert pour quatre, et nous voilà attablés comme si nous avions été intimes.

Les propos séduisants qu'elle me tint, sa gaieté, ses attraits, me remirent sous le charme; et, mon âme devenue plus lâche encore par l'effet de la boisson, je lui proposai un tour dans les allées sombres, espérant, lui dis-je, qu'elle ne me traiterait pas comme elle avait traité Pembroke. Elle me répondit avec douceur et une apparence de sincérité, dont je faillis être la dupe, qu'elle voulait être à moi entièrement, mais à la lumière; à condition, cependant, qu'elle aurait la satisfaction de me voir chez elle tous les jours, comme un véritable ami de la maison.

« Je vous le promets, mais venez d'abord me donner un petit échantillon de votre tendresse.

— Non, et absolument non. »

Je me levai pour payer la carte; puis je sortis sans lui rien dire, refusant de la conduire chez elle. Je revins chez moi avec la tête un peu prise, et je me couchai.

Ma première perception, en me réveillant le lendemain, fut de me sentir heureux qu'elle ne m'eût pas pris au mot, tant je sentais instinctivement que j'aurais dû briser tous les rapports entre cette créature et moi. Je sentais que l'ascendant qu'elle exerçait sur moi était invincible, et que le seul moyen de me garantir de devenir encore sa dupe était de la fuir avec persévérance, ou de renoncer franchement, en la voyant, à la jouissance de ses charmes perfides.

La seconde condition me paraissant impossible, je résolus de m'attacher fortement à la première; mais l'indigne créature s'était engagée à se jouer de tous mes projets. La manière dont elle s'y prit pour venir à bout de son dessein dut être le résultat d'un conciliabule tenu avec toute sa clique.

Quelques jours après le souper du Vaux-Hall, Goudar

se présenta chez moi, et commença par me féliciter du sage parti que j'avais pris de ne plus aller chez les Anspergher.

« Car, me dit-il, en continuant à y aller, vous seriez devenu de plus en plus amoureux de la belle, qui aurait fini par vous mettre à la besace.

— Vous me croyez donc bien sot? Si je l'avais trouvée complaisante, elle m'aurait trouvé reconnaissant, mais sans aller au delà de mes forces dans les marques que je lui en aurais données ; et si je l'eusse trouvée cruelle, au lieu de ridicule, j'aurais pu faire chaque jour ce que j'ai déjà fait, sans me réduire pour cela à la besace.

— Je vous félicite, car c'est preuve que vous êtes solidement ferré. Mais vous êtes donc fermement résolu à ne plus la voir?

— Très résolu.

— Vous n'en êtes donc pas amoureux?

— Je l'étais, mais j'ai appris à ne plus l'être, et dans quelques jours je l'aurai parfaitement oubliée. Je n'y pensais déjà plus quand je la rencontrai dernièrement avec vous au Vaux-Hall.

— Cela vous prouve que vous n'êtes pas guéri. Soyez certain que le moyen de guérir d'un amour n'est pas d'en fuir l'objet, quand on vit dans la même ville : il est trop facile de se retrouver, et le feu reprend facilement aux poudres.

— En connaissez-vous un meilleur?

— Certes, et c'est celui de se rassasier de jouissances. Il se peut que la Charpillon ne vous aime pas ; mais vous êtes riche et elle n'a rien. Vous l'auriez eue pour une somme, et vous vous seriez guéri d'une façon plus agréable quand vous l'auriez reconnue indigne de votre constance ; car enfin vous savez qui elle est.

— J'aurais volontiers employé ce moyen, si je n'avais pas clairement découvert son projet.

— Vous l'auriez déjoué, moyennant un bon accord. Vous n'auriez jamais dû payer d'avance. Je sais tout.

— Que pouvez-vous savoir ?

— Qu'elle vous coûte cent guinées, et que vous n'en avez pas seulement obtenu un baiser. Or, mon cher monsieur, pour cette somme, vous l'auriez eue dans votre lit tout à votre aise. Elle se vante de vous avoir attrapé, tout fin que vous vous croyez.

— C'est une charité que j'ai faite à sa tante.

— Oui, pour faire son baume de vie ; mais vous conviendrez que sans la nièce la tante n'aurait rien eu.

— J'en conviens ; mais dites-moi ce qui vous porte aujourd'hui à me tenir ce langage, vous qui êtes de leur clique ?

— Rien, je vous le jure, qu'un sentiment d'amitié pour vous ; et sur ce que vous me croyez de leur clique, je veux vous détromper, en vous contant l'aventure qui m'a fait connaître cette fille, sa mère, sa grand'mère et ses deux tantes. Il y a seize mois, continua-t-il, que me trouvant au Vaux-Hall, je vis M. de Morosini, le procurator de Venise, se promener tout seul. Il venait d'arriver pour complimenter le roi sur son avènement au trône au nom de sa république. Voyant ce seigneur enchanté et tout occupé à regarder les beautés de Londres, l'envie me vint de l'accoster pour lui dire que toutes ces nymphes étaient à ses ordres et qu'il n'avait qu'à jeter le mouchoir à celle qu'il lui plairait de choisir. Ce propos le faisant rire, je lui dis que je ne plaisantais pas, et alors, m'en désignant une de l'œil, il me demanda si celle-là aussi pourrait être à ses ordres. Ne la connaissant pas, je lui dis de continuer sa promenade, et que je ne tarderais à lui rendre réponse. N'ayant pas de temps

à perdre, et connaissant à la tournure que je n'allais pas m'adresser à une vestale, j'approche la jeune fille et sa suivante, et je lui dis que l'ambassadeur était amoureux d'elle, et que je le lui conduirais, si elle consentait à le recevoir. La tante me dit qu'un seigneur d'un rang aussi élevé ne pourrait que faire beaucoup d'honneur à sa nièce. Je pris leur adresse, et, me dirigeant vers l'ambassadeur, je rencontrai quelqu'un de ma connaissance et grand connaisseur de cette sorte de marchandise ; et lui ayant montré l'adresse que je tenais encore à la main, je sus de lui qui était la Charpillon.

— Et c'était elle?

— Elle-même. Mon ami me dit que c'était une jeune Suisse qui n'était pas encore sur le grand trottoir, mais qui ne tarderait pas, sans doute, à s'y lancer; car elle n'était pas riche et avait une nombreuse séquelle à nourrir. Je rejoignis le Vénitien, en lui annonçant son affaire faite, je lui demandai son heure pour le présenter le lendemain, en le prévenant qu'ayant sa mère et ses tantes, elle ne le recevrait pas seule. « Je n'en suis point fâché, me dit l'ambassadeur, et je suis bien aise au contraire de savoir qu'elle n'est pas publique. » Il me donna rendez-vous pour le jour suivant, et nous nous quittâmes. Après avoir prévenu ces dames de l'heure et de la conduite à tenir envers le personnage, qu'elles ne devaient pas faire semblant de connaître, je rentrai chez moi. Le lendemain j'allai trouver M. de Morosini, et ayant pris un fiacre, je le menai incognito chez ces femmes, où nous passâmes une heure, en tout honneur, et sans qu'il y eût aucune proposition de faite ; puis nous partîmes. En chemin, l'ambassadeur me dit qu'il désirait posséder la fille aux conditions qu'il me donnerait le lendemain par écrit, en son hôtel, et non autrement. Les conditions furent que la demoiselle irait habiter seule une petite mai-

son meublée, qui ne lui coûterait rien, et où elle ne recevrait personne. Son Excellence lui passerait cinquante guinées par mois, et payerait le souper toutes les fois qu'il lui prendrait envie d'aller passer la nuit avec elle. Il me chargea de lui trouver une maison, si ses conditions étaient acceptées. La mère devait signer le contrat. L'ambassadeur était pressé, et dans trois jours j'eus fini l'affaire; mais j'exigeai un écrit par lequel la mère s'obligea à me donner sa fille pour une nuit, dès que l'ambassadeur serait parti : on savait qu'il ne resterait à Londres qu'un an. »

Goudar ayant tiré de sa poche l'écrit en question, me le présenta : je le lus et relus avec autant de surprise que de plaisir.

Puis il continua en ces termes :

« Quand l'ambassadeur fut parti, la Charpillon, se trouvant libre, eut tour à tour lord Baltimore, lord Grosvenor, le ministre de Portugal, M. de Saa, et plusieurs autres; mais aucun amant en titre. J'insiste auprès de la mère pour qu'elle me donne ma nuit, selon ses engagements; mais elle se moque de moi, et la fille, qui ne m'aime pas, me rit au nez quand je lui en parle. Je ne puis pas la faire arrêter, parce qu'elle est encore mineure, mais au premier jour, je ferai emprisonner la mère, et vous verrez si Londres rira. Vous savez actuellement la raison pour laquelle je vais chez ces femmes, et vous avez tort si vous croyez que j'ai quelque part à leurs conciliabules. Cependant je puis vous assurer que l'on pense aux moyens de vous attraper, et on réussira, si vous ne vous tenez bien sur vos gardes.

— Dites à la mère que j'ai encore cent guinées à son service, si elle peut m'assurer une seule nuit avec sa fille.

— Est-ce tout de bon?

— Assurément; mais j'entends ne payer qu'après l'opération.

— C'est le vrai moyen de n'être pas dupe. Je me charge de la commission avec plaisir. »

Je retins à dîner ce gredin qui, dans le genre de vie que je menais à Londres, ne pouvait que m'être utile. Il savait tout, et conta une foule d'anecdotes galantes que j'écoutais avec plaisir. Quoique vrai sac à diable, Goudar au reste n'était pas sans mérite. Il était auteur de plusieurs ouvrages qui, quoique mauvais, prouvaient en faveur de son esprit. Il écrivait alors son *Espion chinois*, et composait par jour cinq ou six lettres dans les divers cafés où le hasard le conduisait. Je lui en composai quelques-unes qui lui firent grand plaisir. Le lecteur verra dans quel état je l'ai retrouvé à Naples quelques années après.

Dès le lendemain, au moment où j'y pensais le moins, je vis paraître la Charpillon qui, d'un air sérieux, air que dans une autre on aurait pu prendre pour modestie, me dit :

« Je ne viens point vous demander à déjeuner, mais seulement une explication, et vous présenter miss Lorenzi. »

Je la saluai, ainsi que sa compagne; puis je lui dis :

« Quelle explication voulez-vous, mademoiselle? »

A ces mots miss Lorenzi, que je voyais pour la première fois et qui était comme le satyre obligé des tableaux de Vénus, crut devoir nous laisser seuls, et je dis à Jarbe que je n'y étais pour personne. Afin que la suivante de ma nymphe n'eût pas le temps de s'ennuyer, j'ordonnai qu'on lui servît à déjeuner.

« Monsieur, me dit la Charpillon, est-il vrai que vous avez chargé le chevalier Goudar de dire à ma mère que

vous lui donnerez cent guinées pour que je passe une nuit avec vous ?

— Non pas pour que vous la passiez, mais quand vous l'aurez passée. Est-ce que ce n'est pas assez?

— Point de plaisanterie. Il n'est pas question de marchander ; il s'agit seulement de savoir si vous vous croyez le droit de m'insulter et si vous vous figurez que je sois insensible à l'outrage.

— Si vous vous croyez outragée, je pourrai condescendre à croire que j'ai tort ; mais je ne m'attendais pas, je vous avoue, que vous vous crussiez le droit de me le reprocher. Goudar est de vos intimes connaissances, et ce n'est pas la première proposition de ce genre que ce chevalier vous ait faite. Je ne pouvais pas m'adresser à vous directement, car je sais à quoi m'en tenir sur votre compte, puisque vous ne triomphez qu'à manquer de parole.

— Je ne ferai pas attention à ce que vous me dites de peu flatteur, mais je vous rappellerai que je vous ai dit que vous ne m'aurez jamais ni par violence, ni pour de l'argent, mais seulement quand vous m'aurez rendue amoureuse de vous par vos procédés. Prouvez-moi que je vous ai manqué de parole. C'est vous qui m'avez manquée, d'abord en venant me surprendre au bain, et hier en me faisant demander à ma mère pour servir à votre brutalité. Il n'y avait qu'un coquin tel que Goudar qui pût se charger de votre mission.

— Goudar, coquin ! mais c'est le meilleur de vos amis ! Vous savez qu'il vous aime, et qu'il ne vous a procuré l'ambassadeur que dans l'espoir de vous posséder. L'écrit dont il est nanti prouve vos torts. Vous êtes sa débitrice ; acquittez-vous, et puis vous l'appellerez coquin, si vous pouvez vous trouver innocente dans un système différent du sien. Ne pleurez pas, car je con-

nais la source de vos larmes, et elle n'est pas de celles qu'on avoue avec orgueil. Elle est impure.

— Vous ne la connaissez pas. Apprenez que je vous aime, et qu'il est bien dur pour moi de me voir traitée ainsi par vous.

— Si vous m'aimez, vous vous y êtes bien mal prise pour me le faire croire.

— Comme vous pour me convaincre de votre estime. Vous avez débuté envers moi comme envers la dernière prostituée ; et hier vous m'avez traitée comme un animal sans volonté, comme la vile esclave de sa mère. Il me semble qu'avec le sentiment des plus simples procédés vous auriez dû vous adresser à moi-même, et non pas, comme vous l'avez fait, mais par écrit : vous n'auriez pas eu besoin d'un lâche messager : je vous aurais répondu de même, et vous n'auriez pas eu à craindre d'être trompé.

— Supposez que je vous eusse écrit, que m'auriez-vous répondu?

— Faites attention à ma franchise. Je vous aurais promis satisfaction, sans faire mention des cent guinées, à condition que vous m'auriez fait la cour pendant une quinzaine, venant me voir chez moi, sans exiger la moindre complaisance. Nous aurions ri, vécu en famille ; nous serions allés au théâtre, et vous m'auriez rendue folle de vous. Alors vous m'auriez eue telle que vous m'auriez méritée, non par simple complaisance, mais par amour. Je ne reviens pas de ma surprise de voir qu'un homme comme vous puisse se contenter qu'une personne qu'il aime se livre à lui par pure complaisance ou par intérêt seulement. Ne trouvez-vous pas cela humiliant pour l'un comme pour l'autre? Je me sens honteuse quand je pense, et vous pouvez m'en croire, que je n'ai jamais eu que des complaisances. Malheureuse ! Je me sens pour-

tant née pour aimer, et j'ai cru un moment que vous étiez l'homme que mon heureuse étoile avait fait venir en Angleterre pour me rappeler au bonheur d'éprouver une affection véritable. Vous avez, au contraire, empiré mon malheur! Vous êtes le premier homme qui m'ait vue pleurer. Vous m'avez même rendue malheureuse dans mon intérieur, car ma mère n'aura jamais la somme que vous lui avez fait offrir, quand bien même elle ne devrait me coûter qu'un seul baiser.

— Je suis fâché de vous avoir fait du mal, quoique je ne pusse avoir cette intention; mais je n'y vois point de remède.

— Venez chez nous, ce sera le remède, et gardez votre argent, que je méprise. Si vous m'aimez, venez faire ma conquête en amant raisonnable, et non pas en brutal : je vous aiderai à la faire ; car vous ne pouvez maintenant douter de mon amour. »

Ce discours me parut trop naturel pour cacher un piège. J'y fus pris, et je lui promis de faire ce qu'elle désirait, mais seulement pendant les quinze jours qu'elle avait fixés. Elle confirma sa promesse en la réitérant, et la sérénité reparut sur son front. La Charpillon était née comédienne achevée.

Elle se leva pour s'en aller, et lui ayant demandé un baiser pour gage de notre réconciliation, elle me dit avec un sourire auquel elle savait donner le plus grand charme qu'il ne fallait pas commencer par déroger à nos conditions. Elle partit, me laissant amoureux, et par conséquent plein de repentir des procédés que j'avais eus à son égard.

Si au lieu de venir me sermoner de vive voix, cette sirène m'avait envoyé son raisonnement par écrit, il est probable que ce conte m'aurait laissé froid et que j'en aurais ri ; car dans une lettre je n'aurais vu ni ses larmes,

ni ses traits ravissants, ni ses regards qui plaidaient si chaleureusement devant un juge corrompu d'avance par la passion. Elle l'avait sans doute prévu, car la femme est si instinctive, que, pour les affaires du cœur, la simple inspiration du sentiment lui en apprend plus en une minute que nous n'en apprenons en toute notre vie.

Dès le soir du même jour, je commençai mes visites, et, à l'accueil qu'on me préparait, je crus voir le triomphe de mon héroïsme.

> Quel che l'uom vede, amor gli fà invisibile,
> E l'invisibil fà veder amore [1].

Je passai les quinze jours sans lui prendre la main pour la lui baiser, et je n'entrai pas une fois chez elle sans lui porter un présent de prix qu'elle me rendait inappréciable par les grâces enchanteresses et par le semblant d'une reconnaissance sans bornes. Outre cela, pour me rendre le temps plus court, chaque jour quelque partie de plaisir aux environs de Londres ou le spectacle étaient à l'ordre du jour. Je puis compter que ces quinze jours de folies me coûtèrent au moins quatre cents guinées.

Le dernier jour étant arrivé, je lui demandai, sa mère étant présente, si elle voulait que ce fût chez elle ou chez moi que nous passassions la nuit. La mère me dit que nous déciderions cela après souper. Je ne fis point d'objection, ne voulant pas lui dire que chez moi le souper serait plus délicat, plus succulent, et par conséquent plus fait pour le genre de combat que je m'attendais à livrer.

Quand nous eûmes soupé, la mère me prit à part, me dit de partir avec la compagnie et de revenir après.

1. Ce que l'homme voit, l'amour le lui rend invisible, et lui rend visible ce qui ne l'est pas.

Quoique riant en moi-même de cet inutile mystère, j'obéis, et, quand je fus de retour, je me trouvai dans le parloir avec la mère et la fille et un lit dressé sur le plancher.

Quoique cet appareil fût peu de mon goût, j'étais assez amoureux pour m'en contenter, et je me crus enfin hors du danger de toute déception ; cependant je fus fort étonné quand la mère, en me souhaitant la bonne nuit, me demanda si je voulais payer les cent guinées d'avance. « Fi donc ! » s'écria la fille. Et la mère partit.

Nous nous enfermâmes.

C'était l'instant où mon amour, si longtemps muselé contre mes habitudes, devait enfin sortir d'esclavage. Je l'approche donc à bras ouverts ; mais, quoique avec douceur, elle se dérobe à mes caresses, en me priant d'aller me coucher le premier, tandis qu'elle allait se préparer pour me suivre.

Me résignant à sa volonté, je me déshabille et me couche brûlant d'amour. Je la vois se déshabiller avec délice ; mais, quand elle eut fini, elle éteignit les bougies. Me plaignant de ce procédé, elle me dit qu'elle ne pouvait point dormir à la lumière. Dans cet instant, sachant que la honte ne pouvait être pour rien dans ce caprice, je commençai à soupçonner les difficultés qu'elle pourrait m'opposer pour aiguiser le plaisir ; mais, poussant la résignation à l'extrême, je me flattai de les vaincre.

Dès que je la sens couchée, je m'approche d'elle pour la serrer dans mes bras ; mais je la trouve accroupie et enveloppée dans sa longue chemise, les bras croisés et la tête enfoncée dans la poitrine. Dans cette position, j'eus beau prier, gronder, pester ; elle me laissa dire sans proférer une parole.

Je crus d'abord ce jeu une plaisanterie, mais je me

convainquis bientôt que ce n'en était pas une, et je reconnus que j'étais dupe, sot et vil à mes propres yeux, et d'autant plus que je m'étais avili pour une abominable prostituée.

Dans une position pareille, l'amour se change facilement en rage. Je la pris comme un ballot, je la roulai, la heurtai ; mais en vain ; elle résistait et ne disait mot. Voyant que la chemise faisait sa plus grande force, je parvins à la lui déchirer jusqu'au bas du dos, mais je ne pus l'en dépouiller tout à fait. Ma rage grandissant avec les difficultés, mes mains devinrent des griffes, et je ne lui épargnai point les traitements les plus inhumains ; je ne vins à bout de rien. Je me déterminai à la laisser quand, sentant ma main sur sa gorge, je fus tenté de l'étrangler.

Nuit cruelle, nuit désolante pendant laquelle je parlai au monstre sur tous les tons : douceur, colère, raison, remontrances, menaces, rage, désespoir, prières, larmes, bassesses et injures atroces. Elle me résista trois heures entières, sans jamais me répondre, sans jamais sortir de sa pénible posture, malgré les mauvais traitements que je lui fis endurer.

A trois heures du matin, sentant ma tête en flammes, mon corps souillé, abattu, mon esprit avili, je pris le parti de m'habiller à tâtons. Ayant ensuite ouvert la porte du parloir et trouvant fermée celle de la rue, je fis du bruit et une servante vint me l'ouvrir. Je rentrai chez moi et me couchai ; mais la nature irritée me refusa le repos qui m'était nécessaire. Ayant pris une tasse de chocolat, je ne pus la digérer, et bientôt après des frissons m'annoncèrent la fièvre qui ne me quitta que le lendemain, en me laissant perclus de tous mes membres.

Obligé de garder le lit pendant quelques jours, je

savais que je ne tarderais pas à recouvrer la plénitude de ma santé ; mais ce qui répandait un baume dans toutes mes veines, c'était la certitude d'être enfin guéri de ma folie, puisque mon esprit n'était occupé d'aucun projet de vengeance. La honte m'avait rendu en horreur à moi-même.

Le matin même où la fièvre m'avait pris, j'avais ordonné à mon domestique de fermer ma porte à tout le monde, de ne m'annoncer personne et de mettre dans mon secrétaire toutes les lettres qui me viendraient, ne voulant m'occuper de rien avant d'être entièrement rétabli.

Le quatrième jour, me sentant bien, je dis à Jarbe de me donner mes lettres. J'en trouvai une de Pauline qui m'écrivait de Madrid que Clairmont lui avait sauvé la vie au passage d'une rivière, et que, ne croyant pas pouvoir trouver un serviteur comme lui, elle avait décidé de le garder jusqu'à Lisbonne, d'où elle me le renverrait par mer. Je me félicitai alors qu'elle eût pris cette résolution ; mais elle fut fatale à mon fidèle Clairmont, et par contre-coup à moi-même. Je sus quatre mois après que le navire sur lequel il s'était embarqué avait fait naufrage, et ne l'ayant pas revu, je n'ai pu douter que cet excellent serviteur n'ait péri dans les flots.

Dans les lettres de Londres, j'en trouvai deux de l'infâme mère de l'infâme Charpillon, et une d'elle-même. La première, écrite le matin même de l'affreuse nuit, la mère, ne sachant pas que j'étais malade, me disait que sa fille était au lit avec une forte fièvre et couverte de meurtrissures résultant des coups que je lui avais donnés, ce qui l'obligeait à m'attaquer en justice. Dans la seconde, écrite le lendemain, elle me disait qu'elle avait appris que j'étais malade comme sa fille, et qu'elle en était

fâchée, parce que sa fille lui avait avoué que je pouvais avoir des raisons de me plaindre d'elle, mais qu'elle se justifierait à notre première entrevue. La lettre de la Charpillon était écrite le lendemain, elle me disait qu'elle reconnaissait si bien son tort, qu'elle s'étonnait que je ne l'eusse pas tuée quand je l'avais saisie à la gorge, et elle me jurait qu'elle ne s'y serait point opposée, car tel était son devoir dans l'affreuse alternative où elle s'était trouvée. Elle ajoutait que, bien sûre que j'étais déterminé à ne plus aller chez elle, elle me suppliait de la recevoir chez moi une seule fois, étant pressée de me faire savoir quelque chose qui m'intéresserait et qu'elle ne pouvait me communiquer que de vive voix. Dans un billet que Goudar m'avait écrit le même matin, il me disait qu'il aurait à me parler et qu'il viendrait à midi. Je donnai ordre qu'on le fît entrer.

Cet homme singulier commença par m'étonner en me contant en détail tout ce qui m'était arrivé avec la Charpillon. Il me dit qu'il tenait toute cette scène de la mère, à laquelle la fille l'avait racontée.

« La Charpillon, me dit-il, n'a pas eu la fièvre, mais elle a le corps couvert de meurtrissures noires, signes évidents des coups qu'elle a reçus; mais le grand regret de la vieille proxénète est de n'avoir pas eu les cent pièces d'or que vous auriez certainement données d'avance, si sa fille l'avait voulu.

— Elle les aurait eues le matin, lui dis-je, si elle avait été docile.

— Elle avait promis, sous serment, à sa mère de ne pas l'être, et n'espérez point de la posséder à moins que sa mère n'y consente.

— Et pourquoi n'y consent-elle pas?

— Parce qu'elle soutient que dès que vous en aurez joui, vous l'abandonnerez.

— Cela pourrait être, mais je ne l'aurais quittée qu'après l'avoir comblée de présents; et maintenant la voilà abandonnée, sans qu'elle puisse rien espérer.

— Êtes-vous bien décidé à tenir votre résolution?

— Très décidé.

— C'est le parti le plus sage, et je vous le conseille fortement; cependant je veux vous faire voir quelque chose qui vous surprendra. Vous me reverrez dans peu d'instants. »

Il revint suivi d'un portefaix qui monta dans ma chambre un fauteuil recouvert d'une housse. Dès que nous fûmes seuls, Goudar découvrit le fauteuil et me demanda si je voulais l'acheter.

« Que voulez-vous que j'en fasse? Ce n'est pas d'ailleurs un meuble bien attrayant.

— Malgré cela, on en veut cent guinées.

— Je n'en donnerais pas trois.

— Ce fauteuil a cinq ressorts qui partent à la fois dès qu'une personne s'y assied. Leur jeu est très rapide. Deux saisissent les deux bras et les tiennent fortement serrés; deux autres s'emparent des genoux et forcent les cuisses à s'écarter le plus possible, et le cinquième soulève le siège, de manière à forcer la personne à se tenir cambrée. »

En achevant cette description, Goudar s'assit tout naturellement, et les ressorts ayant joué, je le vis placé dans la posture d'une femme en couches. « Faites asseoir ici, me dit-il, la belle Charpillon, et votre affaire est faite. »

Je ne pus m'empêcher de rire de l'invention, que je trouvais à la fois ingénieuse et diabolique: cependant je sentis de la répugnance à me servir d'un pareil moyen.

« Je ne l'achèterai pas, lui dis je, mais vous me ferez plaisir de me le laisser jusqu'à demain.

— Pas même une heure, à moins que vous ne l'achètiez, car le maître m'attend à cent pas d'ici.

— Allez donc le lui remettre, et revenez dîner. »

Il m'indiqua ce que je devais faire pour lui rendre la liberté, puis, ayant remis la housse, il fit monter le portefaix et partit.

L'effet de cette mécanique était immanquable, et ce ne fut point l'avarice qui m'empêcha de l'acheter. Je l'ai dit, l'invention me sembla diabolique et me répugna de prime abord : mais en outre il me fallut peu de réflexion pour considérer qu'elle pourrait m'envoyer à la potence, dans un pays où les juges prononcent bien plus sur la moralité du délit que sur le délit même. D'ailleurs, je n'aurais jamais pu me déterminer de sang-froid à m'emparer de la Charpillon par la force, et encore moins par le jeu de cette redoutable machine, machine qui l'aurait fait mourir de frayeur.

A dîner, je dis à Goudar que la Charpillon m'avait écrit pour me demander une entrevue chez moi, et que j'aurais voulu garder le fauteuil pour lui montrer que j'aurais pu me rendre maître d'elle, si je l'avais voulu. Je lui montrai la lettre, et il me conseilla d'accepter, quand ce ne serait que par curiosité.

Ne me sentant pas pressé de revoir cette créature avec les taches qu'elle n'aurait pas manqué de me montrer pour m'attendrir et me faire rougir de ma brutalité, je passai huit ou dix jours sans me déterminer à la recevoir, Goudar venant chaque jour m'informer du résultat des conciliabules de ce tas de femelles qui s'étaient vouées à ne vivre que de friponneries.

Je sus de lui que la grand'mère était une Bernoise qui avait pris le nom d'Anspergher sans aucun droit, n'étant que maîtresse d'un honnête citoyen de ce nom, dont elle avait eu quatre filles ; la mère de la Charpillon était la

cadette, et comme elle avait été assez jolie et libertine, le gouvernement l'avait exilée avec sa mère et ses sœurs. Elles s'étaient d'abord établies en Franche-Comté, où elles vécurent quelque temps de la vente du baume de vie. Ce fut là que la Charpillon vint au monde, et la mère l'attribue à un comte de Boulainvilliers. Cette fille devenant folie, la mère jugea que la fortune l'attendait à Paris, et alla s'y établir ; mais quatre ans après, voyant que la vertu de son baume ne suffisait pas pour la faire vivre, et que la Charpillon, encore trop jeune, ne trouvait pas quelqu'un qui voulût l'entretenir, qu'en outre les dettes qu'elle avait contractées la menaçaient de la prison, elle prit, sur le conseil de Rostaing alors son amoureux, le parti d'aller vivre à Londres.

Goudar m'apprit encore le tripotage que cette famille faisait pour vivre ; cela m'intéressait alors, mais ne pourrait intéresser le lecteur ; et il me saura gré, je pense, de lui en faire grâce.

Oisif comme je l'étais, dans un pays dont j'ignorais la langue, je m'estimais presque heureux de disposer de Goudar, qui me fit connaître les plus célèbres courtisanes de Londres, et surtout l'illustre Kety-Fisher qui commençait alors à passer de mode. Il me fit connaître aussi, dans une boutique de brasserie où nous buvions la bouteille de strong-beer, préférable à du vin, une fille de service, âgée de seize ans et véritable prodige de beauté. Elle était Irlandaise et catholique, et s'appelait Sarah. Je voulais en faire la conquête ou l'acquisition, mais Goudar avait des vues sur elle, et l'enleva effectivement l'année après. Il finit par l'épouser, et c'est cette même Sarah Goudar qui brilla à Naples, à Florence, à Venise et ailleurs, et que nous retrouverons quatre ou cinq ans plus tard, toujours avec son époux. Ce Goudar avait formé le projet de la substituer à la du Barry, maîtresse de

Louis XV ; mais une lettre de cachet l'obligea de chercher fortune ailleurs. Heureux temps des lettres de cachet, hélas ! vous n'êtes plus !

La Charpillon, s'étant morfondue à attendre une réponse à sa lettre, voyant quinze jours de passés sans entendre parler de moi, se résolut à revenir à la charge. Ce fut sans doute le résultat d'un conciliabule très secret, car Goudar ne m'en avait rien dit.

Elle vint chez moi, seule et en chaise à porteurs, ce qui me décida à la recevoir. Je prenais mon chocolat, et je la reçus sans me lever et sans lui offrir à déjeuner. Elle m'en demanda d'un air modeste, et s'assit auprès de moi, en avançant sa figure pour que je l'embrassasse ; ce qu'elle n'avait jamais fait. Je détournai la tête ; mais ce refus inouï ne la déconcerta point.

« Ce sont, sans doute, me dit-elle, les marques encore trop visibles des coups que vous m'avez donnés qui vous rendent ma figure repoussante.

— Vous mentez, je ne vous ai pas frappée.

— C'est égal ; vos doigts de tigre ont laissé des contusions sur tout mon corps. Voyez, car vous ne risquez pas que ce que je vous montre puisse vous séduire. D'ailleurs, rien pour vous n'est nouveau. »

En disant cela, la scélérate se découvre et montre à mes regards toute la superficie de son corps, où l'on voyait encore quelques taches livides, malgré leur vieillesse.

Lâche ! pourquoi n'ai-je pas détourné les yeux ! Pourquoi ? Je vais vous le dire, lecteur ; parce qu'elle était belle, parce que j'aimais ses charmes, et parce qu'enfin les charmes ne mériteraient pas leur nom, s'ils n'avaient la puissance d'imposer silence à la raison. J'affectais de ne regarder que les taches, mais que je devais avoir l'air ridicule ! J'en rougis. Une petite fille, bien ignorante,

qui n'avait pas, comme moi, dévoré la poussière des vieux livres, une simple fille en savait plus que moi. Oui, elle savait que j'aspirais le poison par tous les pores. Tout à coup, me supposant assez imbu du venin des désirs ardents, elle se rajuste et vient se rasseoir à mon côté, persuadée que j'aurais voulu qu'elle continuât cet enivrant spectacle.

Me domptant cependant de mon mieux, je lui dis froidement que je ne lui avais fait tant de mal que par sa faute, et que c'était si vrai, que je ne pourrais pas jurer d'en avoir été l'auteur.

« Je sais, me dit-elle, que tout a été par ma faute, car si j'avais été docile, comme je l'aurais dû, vous auriez été tendre au lieu d'être cruel. Mais le repentir efface l'offense, et je viens vous demander pardon. Puis-je l'espérer?

— Je ne saurais vous le refuser, et je ne vous en veux plus; je n'ai d'autre regret que de ne pouvoir me pardonner moi-même. Mais actuellement vous pouvez vous en aller et cesser de compter sur moi : j'espère que vous ne chercherez plus à troubler mon repos à l'avenir.

— Ce sera comme vous voudrez, mais vous ne savez pas tout, et je vous prie de m'entendre un instant.

— Comme je n'ai rien à faire, vous pouvez rester et parler; je vous écouterai. »

Malgré le rôle orgueilleux et fier que la raison et l'honneur me forçaient à jouer, j'étais extrêmement ému, et ce qu'il y a de pis, c'est que je me sentais enclin à croire que cette fille n'était venue à moi de nouveau que parce qu'elle désirait enfin de mériter que je devinsse son ami et son amant.

Ce qu'elle avait à me dire aurait pu être dit en un quart d'heure, mais les digressions, les larmes, les redites adroites, bref elle mit deux heures à me dire que sa

mère lui avait fait jurer sur son âme de passer la nuit avec moi comme elle l'avait fait. Finissant par me dire qu'elle voulait finir d'être esclave, elle me proposa d'être à moi comme elle avait été à M. de Morosini, demeurant avec moi, ne voyant plus sa mère ni aucun de ses parents, et n'allant que là où je voudrais bien la mener; mais lui assignant une somme par mois, qu'elle ferait tenir à sa mère, pour qu'elle ne s'avisât point de l'in quiéter par la justice, n'étant pas encore dans l'âge de se déclarer indépendante.

Elle dîna avec moi, et ce fut le soir qu'elle me fit cette proposition, quand, redevenu calme, elle me jugea disposé à me laisser duper de nouveau. Je lui dis que nous pourrions vivre ensemble, comme elle me le proposait, mais que je voulais conclure avec sa mère, et que dans cette intention, elle me verrait dès le jour suivant chez elle. Cette déclaration parut la surprendre.

Il est présumable que ce jour-là la Charpillon m'aurait accordé tout ce que j'aurais pu désirer, et alors il n'aurait plus été question de résistance ni de déception pour l'avenir. Pourquoi donc n'ai-je pas tout demandé? Parce que l'amour qui rend habile, produit parfois l'effet contraire; parce que je me suis figuré qu'étant en quelque sorte devenu ce jour-là le juge de la scélérate, il y aurait eu de la bassesse à moi de me venger en satisfaisant mes désirs amoureux; et peut-être aussi, lecteur, parce que dans ce moment je fus un sot, comme je l'ai été maintes fois dans ma vie.

La Charpillon dut me quitter irritée, et sans doute déterminée à se venger de l'espèce de mépris que j'avais fait ce jour-là de sa personne.

Goudar fut fort surpris quand, le lendemain, je l'informai de la visite et du pitoyable emploi de ma journée. Je le priai de me procurer une petite maison meublée,

comme il l'avait fait à Morosini, et le soir j'allai voir la perfide chez elle, mais monté sur le ton sérieux dont elle dut apprécier tout le ridicule.

Comme elle se trouvait seule avec sa mère, je me hâtai de débiter mon projet.

« Une maison à Chelsea, dis-je à la mère ; votre fille ira l'habiter et dont je serai le maître, puis cinquante guinées par mois dont elle fera l'usage que bon lui semblera.

— Je ne veux rien savoir, dit la mère, de ce que vous lui donnerez par mois ; mais je veux qu'en sortant de mes mains pour aller demeurer ailleurs, elle me donne cent guinées qu'elle aurait dû recevoir de vous quand vous avez passé la nuit avec elle.

— Quoique ce soit votre faute, si elle ne les a pas eues, pour trancher court, elle vous les donnera.

— En attendant que vous ayez trouvé la maison, me dit la fille, j'espère que vous viendrez me voir.

— Oui. »

Dès le lendemain, Goudar me mena voir une jolie demeure à Chelsea, et je la louai, donnant dix guinées d'avance pour un mois, après avoir fait mes conditions et retiré quittance. Dans l'après-midi j'allai conclure le marché avec la mère, en présence de la fille, étant prête à me suivre ; la mère me demande les cent guinées, et je les lui donne, ne craignant pas qu'elle me trompât, car j'avais déjà chez moi tout le petit trousseau de la fille.

Nous partons, et nous voilà à Chelsea. La Charpillon ayant trouvé la maison parfaitement à son goût, nous fîmes un tour de promenade, ensuite nous soupâmes gaiement. Après le souper, nous allâmes nous coucher, et d'abord elle m'accorda des caresses et des faveurs préliminaires ; mais, quand je voulus aller au but final, je trouvai un obstacle auquel je ne m'attendais pas. Elle m'allé-

gua des raisons naturelles ; mais, n'étant pas homme à m'arrêter pour si peu, je voulus passer outre ; ce fut en vain, elle résista, mais d'une manière si douce et si caressante, que je pris le parti de m'endormir.

M'étant éveillé plus tôt qu'elle, je voulus m'assurer si elle m'en avait imposé, et l'ayant découverte avec précaution, je détache le linge et je vois qu'elle m'avait dupé de nouveau. Elle se réveilla, et voulut s'opposer ; mais il était trop tard. Cependant je lui reprochai sa supercherie avec douceur, et prêt à la lui pardonner, je me dispose à réparer le temps perdu ; mais elle le prend sur le haut ton et se fâche de ce que je l'ai surprise. Je tâche de calmer sa colère en la pressant de se rendre ; mais l'indigne créature, se prévalant de ma douceur, redouble de résistance et ne me permet de réussir à rien. Connaissant son jeu, je prends le parti de la laisser tranquille, mais en exhalant mon indignation par des épithètes dignes d'elle. L'insolente se mit d'abord à sourire avec dédain, et se dressant sur le lit, elle commença à s'habiller, puis se permit les reparties les plus impertinentes. Outré du ton résolu et vulgaire qu'elle prenait, je lui lançai un vigoureux soufflet, et d'un coup de pied, je la jetai de son long sur le parquet. Alors elle crie, frappe du pied, fait un tapage affreux. L'hôte monte, elle se met à lui parler anglais : le sang lui sortait du nez avec abondance.

Cet hôte, qui, pour mon bonheur, parlait italien, me dit qu'elle voulait s'en aller, et me conseilla de ne pas m'y opposer, parce qu'elle pourrait me faire une très mauvaise affaire, et qu'il serait forcé de témoigner contre moi.

« Faites, lui dis-je, qu'elle disparaisse au plus vite, et s'il se peut que je ne la revoie jamais. »

Elle acheva de s'habiller, étancha son sang, et partit

en chaise à porteurs : moi je restai inmobile, muet et comme pétrifié, me sentant indigne de vivre et trouvant la conduite de cette malheureuse incompréhensible et incroyable.

Quand, après une heure, je sortis un peu de ma torpeur, je me décidai à faire mettre sa malle dans un fiacre et à la lui renvoyer ; ensuite je me retirai chez moi et ayant fait fermer ma porte à tout le monde, je me mis au lit.

Je passai vingt-quatre heures en réflexions amères, et la raison se faisant jour un moment, je finis par convenir de mes torts et par me trouver méprisable à mes propres yeux. Du sentiment auquel j'étais en proie, il n'y a qu'un pas jusqu'au suicide. Ce pas, je ne le fis pas, et je fis bien.

J'étais sur le pas de ma porte quand Goudar vint à moi et me fit rentrer, ayant à me parler d'une affaire d'importance. Après m'avoir dit que la Charpillon était chez elle avec une joue très enflée qui l'empêchait de se montrer, il me conseilla d'abandonner toutes mes prétentions sur elle ou sur la mère, ou elle était déterminée à me ruiner par une calomnie qui pouvait me coûter la vie. Ceux qui connaissent l'Angleterre et Londres surtout n'ont pas besoin que je leur dise de quelle nature devait être cette calomnie, si facile à faire prévaloir parmi les Anglais, et dont le fait causa jadis la ruine de Sodome. « Je suis, me dit Goudar, engagé par la mère, qui ne veut point vous faire de mal, si vous la laissez tranquille, à m'établir médiateur. »

Après avoir passé la journée avec ce médiateur, et m'être répandu en plaintes comme un sot, je lui dis qu'il pouvait porter mon désistement à la mère, mais que je serais jaloux de savoir si elle et sa fille auraient le courage d'en recevoir l'assurance de ma bouche.

« Je m'en charge, me dit-il, mais je vous plains, car vous allez vous remettre dans leurs filets, et elles vous anéantiront sans vous contenter. Vous me faites pitié. »

Je me figurais que ces deux créatures n'auraient point le courage de me recevoir ; mais je les connaissais peu ; car Goudar vint me dire en riant que la mère espérait que je serais toujours l'ami de la maison. J'aurais, je crois, voulu être refusé, car je ne désirais plus voir cette malheureuse qui me mettait si mal avec moi-même, mais je n'eus pas la force d'agir en homme et de profiter du seul avantage que me laissât leur avidité. Je me rendis chez elles vers le soir, et je passai une heure, sans prononcer une syllabe, face à face avec la Charpillon, qui tenait ses regards fixés sur une broderie, faisant semblant de temps en temps d'essuyer une larme et développant parfois sa tête pour me laisser contempler les ravages que j'avais faits sur sa joue.

Je continuai à la voir chaque jour, et toujours à la muette, jusqu'à ce que le stigmate du fatal soufflet fût tout à fait disparu ; mais pendant ces folles visites le poison des désirs me pénétra si complètement que si elle avait deviné mon état, elle aurait pu me dépouiller de tout ce que je possédais pour une seule faveur.

La revoyant devenue belle, et mourant de désir de la revoir entre mes bras, douce et caressante comme je l'avais eue, quoique imparfaitement, j'achetai un superbe trumeau et un magnifique déjeuner de porcelaine de Saxe, et je les lui envoyai avec un billet amoureux, qui dut me montrer à ses yeux, ou comme le plus extravagant ou comme le plus lâche des hommes. Elle me répondit qu'elle m'attendait à souper tête à tête dans sa chambre, pour me donner, comme je les méritais, les plus tendres marques de sa reconnaissance.

Cette lettre acheva si bien de me faire perdre la tête,

que dans un paroxysme d'enthousiasme je pris la résolution de lui confier les deux lettres de change de six mille francs que Bolomé avait passées à mon ordre, et qui me donnaient le droit de faire mettre en prison la mère et les tantes.

Enchanté du bonheur qui m'attendait et ravi de le mériter par le sot héroïsme dont j'allais donner une si belle preuve à la Charpillon, je me rendis chez elle à l'heure de souper. Elle me reçut dans le parloir avec sa mère, et je vis avec joie le trumeau étalé sur la cheminée, et le service de porcelaine placé en bon ordre sur un guéridon. Après cent expressions pleines de tendresse, elle m'invita à monter dans sa chambre, et sa mère nous souhaita une bonne nuit. J'étais au comble de la joie. Après un petit souper friand, je tirai de mon portefeuille les deux lettres de change, dont je lui contai l'histoire, lui disant que je les déposais entre ses mains pour les passer à son ordre dès qu'elle m'aurait traité en amant privilégié, et pour lui prouver que je ne pensais nullement à me venger de sa mère et de ses tantes. Je l'obligeai seulement à me promettre de ne point s'en dessaisir. Elle les prit avec reconnaissance, faisant l'éloge de la noblesse de mes procédés, et après m'avoir tout promis, elle les enferma soigneusement dans sa cassette.

Alors je crus pouvoir commencer à lui donner des marques de ma passion, et je la trouvai douce ; mais quand j'en fus à vouloir cueillir la pomme, elle me serra fortement dans ses bras, croisa ses jambes et se mit à pleurer à chaudes larmes.

Faisant un effort sur moi-même, je me possède, et lui demande, si, lorsque nous serions couchés, elle changerait de conduite. Elle soupire, et après un moment de silence, elle me répondit que non. Cette réponse me pétrifia. Je fus plus d'un quart d'heure sans faire un

mouvement, sans prononcer une parole. Je me levai avec une tranquillité apparente, et je pris mon manteau et mon épée.

« Quoi ! me dit-elle, vous ne voulez pas passer la nuit avec moi ?

— Non.

— Nous verrons-nous demain ?

— Je l'espère. Adieu. »

Je sortis de cet enfer et j'allai me coucher.

CHAPITRE XVI

Suite du précédent, mais bien plus singulier.

Le lendemain, vers les huit heures, Jarbe vint m'annoncer la Charpillon, en me disant qu'elle avait renvoyé ses porteurs.

« Dis-lui que je ne veux pas la recevoir. »

Mais au moment où j'achevais ces mots, elle entra, et Jarbe sortit.

« Je vous prie, lui dis-je de l'air le plus calme qu'il me fut possible de feindre, de me rendre les deux traites que je vous ai confiées hier soir.

— Je ne les ai pas sur moi ; mais pourquoi voulez-vous que je vous les rende ? »

A cette question, ma bile s'échauffant, je rompis la digue, et ma rage se répandit en flots d'invectives. C'était une explosion dont ma nature avait besoin pour reprendre son équilibre, et qui se termina par une effusion de larmes involontaires et dont ma raison était confuse.

Quant à l'infâme séductrice, calme comme l'innocence, elle saisit l'instant où, suffoqué par les sanglots, j'étais incapable de proférer une parole, pour me dire qu'elle n'avait été cruelle que parce qu'elle avait fait à sa mère le serment de ne jamais se livrer à personne dans sa propre maison, et qu'elle n'était venue me trouver en ce moment que pour me convaincre de sa tendresse, en se livrant à moi sans réserve, et pour ne plus sortir de chez moi, si je voulais la garder.

Le lecteur qui s'imagine qu'à cette déclaration toute ma colère dut s'évanouir, et que sans perdre de temps je me mis en possession d'un bien que j'avais tant convoité, ne connaît pas la nature des passions aussi bien que la connaissait l'indigne créature dont j'étais le jouet. Il ne sait pas que la transition de l'amour irrité à la noire colère est prompte et rapide, et que le passage opposé est lent et difficile. Encore la colère seule peut-elle être apaisée par la douceur, par les larmes, par la soumission et même par la seule faiblesse ; mais quand à la colère se joint l'indignation et que le ressentiment violent d'une déception amère vient se mêler à ce double sentiment, l'homme devient incapable de tout retour subit à la tendresse, de tout sentiment de volupté. C'est une haine furieuse dont la durée est en raison directe de l'irritabilité du tempérament ; elle ne cède qu'en cessant d'exister. Dans ma nature, la colère simple n'a jamais eu qu'une courte durée : mais quand l'indignation s'en est mêlée, mon orgueilleuse raison m'a toujours rendu inflexible jusqu'au moment où l'oubli m'a rendu à mon état naturel.

Quand dans un pareil moment la Charpillon venait se mettre à ma disposition, elle savait bien que ma colère ou mon orgueil blessé m'empêcherait de la prendre au mot, et cette science, qui chez vous, lecteur, peut être

fille de la philosophie, dans l'âme d'une coquette libertine, était fille de la nature. L'instinct, sous ce rapport, en apprend plus aux femmes que la science et l'expérience ne peuvent enseigner aux hommes.

Vers le soir, le jeune monstre me quitta, affectant un air mortifié, triste, abattu, et ne me disant que ce peu de mots :

« J'espère que vous reviendrez à moi dès que vous serez revenu à vous-même. »

Elle avait passé avec moi huit heures, pendant lesquelles elle ne m'interrompit que pour me nier des suppositions vraies, mais qu'il lui importait de ne point me passer. Je n'avais rien pris de toute la journée, mais c'était pour n'être pas forcé de lui offrir quelque chose et de manger avec elle.

Après son départ, je pris un bouillon; puis, m'étant recouché, j'eus un sommeil très calme, et à mon réveil je me sentis tout à fait dans mon état naturel. Réfléchissant alors à la scène de la veille, je crus la Charpillon repentante, mais il me semblait que j'étais devenu indifférent à tout ce qui la concernait.

Je confesse ici, en toute humilité, la métamorphose que l'amour opéra sur moi à Londres à l'âge de trente-huit ans. Ce fut la clôture du premier acte de ma vie. Celle du second se fit à mon départ de Venise en 1783, et celle du troisième arrivera apparemment ici, où je m'amuse à écrire ces Mémoires. Alors sera finie ma comédie en trois actes, et si on la siffle, comme cela peut arriver, j'espère ne pas l'entendre, et c'est une satisfaction que plus d'un auteur devrait se réserver comme moi. Mais je n'ai pas encore informé le lecteur de la dernière scène de ce premier acte, et je la crois la plus intéressante.

Étant allé me promener à Green-Park, j'y fus accosté

par Goudar. Je le vis avec plaisir, car ce roué m'était nécessaire.

« Je viens de chez la Charpillon, me dit-il, et j'y ai trouvé la gaieté. J'ai vainement cherché à tourner la conversation sur vous, je n'ai jamais pu leur arracher un mot.

— Je la méprise, lui dis-je, avec tout ce qui la concerne de près ou de loin. »

Il me loua, m'invitant à persister dans ces dispositions. Je le menai dîner avec moi, puis nous allâmes chez la proxénète Wals, où nous vîmes la célèbre courtisane Kety-Fisher qui y attendait le duc de *** pour la conduire au bal. Cette Phryné était magnifique de parure, et ce n'est pas exagérer que d'estimer cinq cent mille francs les diamants qu'elle avait en ce moment sur elle. Goudar me dit que je pouvais saisir l'occasion, profiter de l'attente du duc et en jouir pour dix guinées. Je n'en voulus pas, car, quoiqu'elle fût charmante, elle ne parlait qu'anglais; or, accoutumé à jouir avec tous mes sens à la fois, je ne pouvais me résoudre, en me livrant à l'amour, à frustrer le sens de l'ouïe. Quand cette fille fut partie, la Wals nous dit qu'un jour cette Kety avala un billet de banque de mille guinées sur une tartine de beurre. C'était un présent que venait de lui faire le chevalier Akins, frère de la belle Mme Pitt. J'ignore si la Banque la fit remercier de ce présent.

Je passai une heure avec Knedi, belle Irlandaise qui jargonnait le français, et qui, animée par du champagne, fit mille folies; mais l'image de la Charpillon me poursuivait à mon insu et me rendait la jouissance insipide. Je rentrai chez moi triste et mécontent. La raison me disait que je devais me vaincre et chasser de ma tête cette petite femelle; mais quelque chose que je prenais pour un sentiment d'honneur me disait que je ne devais

pas lui laisser le triomphe de m'avoir arraché pour rien les deux lettres de change, et je me déterminai à me les faire restituer de gré ou de force. Je devais en trouver le moyen.

M. Malingan, le même chez lequel j'avais fait la malheureuse connaissance de cette infernale créature, vint me prier à dîner. Il m'avait déjà invité plusieurs fois, et je crus ne pouvoir toujours lui refuser. Je n'acceptai pourtant qu'après m'être fait nommer les personnes qu'il avait invitées; et comme il n'y en avait aucune de ma connaissance, je n'eus point d'objection.

Je trouvai chez lui deux jeunes Liégeoises, dont l'une m'intéressa de prime abord, et qui me présenta son mari, que Malingan ne m'avait point présenté, et un autre jeune homme qui paraissait faire la cour à l'autre dame, qu'elle me dit être sa cousine.

La compagnie se trouvant de mon goût, j'espérais passer une belle journée, quand mon mauvais génie amena la Charpillon. Elle entra de l'air le plus gai, et s'adressant à Malingan :

« Je ne serais pas venue vous demander à dîner, lui dit-elle, si j'avais su que vous eussiez si nombreuse compagnie : si je pouvais vous gêner, je m'en irais. »

Tout le monde lui fit fête, moi excepté, car j'étais au supplice. Par excès de contrariété, on la plaça à ma gauche.

S'il elle fût venue avant d'être assis à table, j'aurais aisément trouvé un prétexte pour me dispenser de rester; mais, ayant déjà commencé ma soupe, m'en aller m'eût été me couvrir de ridicule. Je pris le parti de ne point la regarder, réservant toutes mes prévenances pour la jeune dame que j'avais à ma droite. Quand nous fûmes levés de table, Malingan me jura sur son honneur qu'il n'avait point invité la Charpillon; mais ses serments ne me con-

vainquirent point, quoique, par politesse, je fisse semblant de le croire.

Les deux Liégeoises et leurs messieurs devaient s'embarquer pour Ostende dans trois ou quatre jours, et en parlant de leur départ, celle qui m'avait intéressé dit qu'elle était fâchée de quitter l'Angleterre, sans avoir vu Richmond. Je la priai de m'accorder l'honneur de le lui faire voir le lendemain, et sans attendre qu'elle me répondît, j'invitai son mari, et successivement toute la compagnie, moins la Charpillon que j'affectai de ne pas regarder.

L'invitation étant acceptée :

« Deux voitures à quatre places, dis-je, seront prêtes à huit heures, et précisément nous sommes huit.

— Nous sommes neuf, car j'en serai, s'écrie la Charpillon en me fixant de l'air le plus effronté ; et j'espère, monsieur, que vous ne me chasserez pas.

— Non, parce que cela serait impoli, et je vous précéderai à cheval.

— Oh ! point du tout ; car je prendrai sur mes genoux Mlle Émilie. »

C'était la fille de Malingan, et tout le monde trouvant la chose charmante, je n'eus pas le courage de résister. Quelques instants après, ayant eu besoin de sortir, à mon retour, je trouvai l'indigne créature sur le palier, et elle m'apostropha en me disant que je venais de lui faire un sanglant outrage, que je lui devais une réparation ou qu'elle se vengerait d'une façon qui me serait sensible.

« Commencez, lui dis-je, par me remettre mes traites.

— Vous les aurez demain, mais pensez à me faire oublier votre injure. »

Je quittai la compagnie vers le soir, en convenant que le lendemain nous déjeunerions avant de partir.

A huit heures du matin, les deux voitures étant prêtes, Malingan, sa femme, sa fille et les deux messieurs montèrent dans la première, et je dus monter dans la seconde avec les deux Liégeoises et la Charpillon, qui paraissait avoir contracté avec les deux autres une amitié intime. Cela me donna de l'humeur, et je fus maussade tout le long de la route, que nous fîmes en cinq quarts d'heure. J'ordonnai d'abord un bon dîner, puis nous allâmes voir les appartements et les jardins : la journée était superbe, quoique nous fussions en automne.

Pendant la promenade la Charpillon s'approcha de moi, et me dit qu'elle voulait me rendre mes traites au lieu même où je les lui avais données. Comme nous nous trouvions assez loin du reste de la société, je l'accablai d'injures, lui reprochant sa perfidie, sa profonde corruption dans un âge où l'on devrait supposer encore quelque candeur naturelle, la nommant par le nom qu'elle méritait en lui rappelant ceux avec lesquels elle s'était prostituée. Enfin je la menaçai de ma vengeance, si elle me poussait à bout. Mais elle était ferrée à glace, et opposait un calme plat à l'orage d'invectives que je faisais pleuvoir à ses oreilles. Cependant, la société se trouvant alors assez près pour m'entendre, elle me pria de parler plus bas : mais on m'entendait et j'en étais bien aise.

Enfin nous allâmes dîner, et cette indigne créature, s'étant ménagé une place près de moi, fit et dit mille folies calculées pour faire croire que nous étions sur le pied de la plus parfaite intimité, ou qu'au moins elle était amoureuse de moi, ne se souciant point qu'on pût la croire malheureuse du peu de cas que je paraissais faire de ses avances. J'éprouvais un violent dépit, car la société devait juger que j'étais un sot, ou qu'elle se moquait ouvertement de moi.

Après avoir dîné, nous retournâmes au jardin, et la Charpillon, obstinée à vouloir remporter la victoire, s'attacha à mon bras, et après plusieurs détours, elle me conduisit au labyrinthe, où elle voulut faire une expérience de son pouvoir. Là, après m'avoir entraîné sur l'herbe, elle m'attaqua par les paroles les plus insidieuses de l'amour, par les caresses les plus tendres et les plus passionnées, et développant à mes regards la plus intéressante partie de ses charmes, elle parvint à me séduire : cependant je ne saurais décider si ce fut l'amour ou le désir de la vengeance qui me détermina à me rendre; il est possible qu'à mon insu il y eût de l'un et de l'autre.

Au reste, tout en elle paraissait dans ce moment si disposé à l'abandon ! sa prunelle ardente et humide, ses joues enflammées, ses baisers lascifs, sa gorge gonflée et son haleine précipitée, tout devait me faire penser que le besoin de la défaite était aussi impérieux en elle que l'était en moi le besoin du triomphe ; et certes rien ne devait m'inspirer la crainte de la résistance, et d'une résistance calculée d'avance.

Dans cette idée, je deviens doux, tendre ; je me rétracte, lui demandant pardon, rejetant ma fureur et mes torts sur l'excès de mon amour !... Ses baisers de feu répondant aux miens, et scellant la réconciliation, je me crois invité par ses regards et par la douce pression de son corps à cueillir la palme des plus douces faveurs ;... mais à l'instant où ma main entr'ouvrait la porte du sanctuaire, un mouvement me remet à cent lieues du but.

« Comment ! veux-tu encore me tromper ?

— Non, mais en voilà assez, mon cher ami. Je te promets de passer la nuit dans tes bras, chez toi, et, sans réserve. .

Mes sens en tumulte avaient chassé ma raison, et je me

me possédais plus. Je ne voyais que la perfide qui s'était tant de fois déjà jouée de ma sotte crédulité : je voulais profiter du moment et me satisfaire ou me venger. Ainsi, la tenant immobile sous moi avec mon bras gauche, je tire de ma poche un petit couteau, que j'ouvre au moyen de mes dents, et lui en appliquant la pointe sur le cou, je la menace de la mort si elle oppose la moindre résistance.

« Faites tout ce que vous voudrez, me dit-elle du ton le plus calme; je ne vous demande que la vie; mais après que vous vous serez satisfait, je ne sortirai pas d'ici, on ne me portera dans la voiture que par force, et rien ne m'empêchera de dire pourquoi. »

Cette menace était inutile, car j'avais déjà retrouvé ma raison, et je me faisais pitié de pouvoir m'abaisser si bas pour une créature que je méprisais souverainement, malgré l'ascendant presque magique qu'elle exerçait sur moi par les désirs furieux qu'elle savait m'inspirer. Je me levai sans proférer un seul mot, et après avoir pris mon chapeau et ma canne, je me hâtai de sortir d'un endroit où la passion la plus effrénée m'avait mis à deux doigts de ma perte..

Mes lecteurs ne pourront le croire, et c'est pourtant la plus exacte vérité, l'effrontée se hâta de me rejoindre, et s'attacha à mon bras d'un air aussi naturel que si rien ne se fût passé entre nous. Il est impossible qu'une fille de dix-sept ans soit stylée à ce manège infâme, sans avoir éprouvé ses forces en cent combats de ce genre. Une fois le sentiment de la honte vaincu, elle finit par se faire un fond de gloire de ce qui la couvre d'infamie. Quand nous rejoignîmes la société, on me demanda si je m'étais trouvé mal, et personne ne remarqua la moindre altération sur ses traits.

Nous retournâmes à Londres, et, prétextant un violent

mal de tête, je saluai la compagnie et rentrai chez moi.

Cette aventure avait fait une terrible impression sur mon esprit, et je reconnus jusqu'à l'évidence que, si je ne fuyais pas les occasions de me trouver avec cette fille, j'étais un homme perdu. Elle avait à mes yeux ce je ne sais quoi de prestigieux auquel je ne pouvais résister. Je pris donc la résolution de ne plus la voir; mais, honteux de la faiblesse que j'avais eue de lui confier mes deux traites et de m'être si souvent laissé tromper, j'écrivis à la mère un billet dans lequel je lui conseillais d'obliger sa fille à me les remettre, la menaçant, dans le cas contraire, à une démarche qui lui ferait de la peine.

Dans l'après-midi, je reçus cette réponse :

« Je suis fort surprise, monsieur, que vous vous adressiez à moi pour ravoir les deux lettres de six mille livres que vous avez confiées à ma fille. Elle vient de me dire qu'elle vous les remettra en personne, quand vous serez plus sage, et que vous aurez appris à la respecter. »

A la lecture de cet impertinent billet, le feu me monta à la tête au point que j'en oubliai ma résolution du matin. Je mis deux pistolets dans mes poches et je m'acheminai vers la demeure de l'indigne femelle pour l'obliger à coups de canne de me rendre les traites.

Je n'avais pris mes pistolets que pour tenir en respect les deux fripons qui soupaient tous les jours chez elle. J'y arrive furieux, mais je dépasse la porte, en voyant entrer un jeune perruquier, assez beau jeune homme, qui allait lui mettre des papillotes tous les samedis soir.

Voulant éviter la présence d'un étranger dans la scène que je préméditais, je filai jusqu'au coin de la rue, où je m'arrêtai pour épier la sortie du coiffeur. J'attendais depuis une demi-heure, quand je vis Rostaing et Couman, les deux souteneurs de la maison, et j'en fus bien aise.

J'attends encore ; onze heures sonnent et le beau friseur ne sort pas. Un peu avant minuit, je vis la porte s'ouvrir et une servante en sortir avec une lumière à la main pour chercher quelque chose qui devait être tombé d'une fenêtre. Je m'approche sans bruit, j'entre et j'ouvre la porte du parloir qui était à deux pas de celle de la rue, et je vois.... la Charpillon et le coiffeur étendus sur le canapé, et faisant, comme dit Shakespeare, la *bête à deux dos*.

A mon apparition, la coquine, effrayée, pousse un cri, désarçonne le drôle qui se hâte de se rajuster, et que je me mets à rosser à coups de canne redoublés, jusqu'à ce que, le bruit ayant attiré les servantes, les tantes, la mère, il profita de la confusion pour s'esquiver. Pendant cette bagarre, la Charpillon, tremblante, demi-nue, se tenait accroupie derrière le canapé, sans souffler, et n'osant affronter la grêle qui pouvait tomber sur elle comme sur son mignon. Cependant les trois vieilles se déchaînent contre moi comme des furies ; mais leurs injures ne faisant qu'irriter ma colère, je casse le trumeau, les porcelaines, et je brise les meubles ; puis, leurs cris continuant toujours, je me tourne contre elles, les menaçant de leur casser la tête, si elles ne cessent de m'étourdir. Mes menaces ramenèrent le calme.

M'étant jeté sur le fatal canapé, n'en pouvant plus, j'ordonne à la mère de me rendre les lettres de change. Dans ce moment, voilà la garde de nuit qui fait acte d'apparition.

Cette garde de nuit ne consiste qu'en un seul homme qui se promène dans son quartier durant toute la nuit, une lanterne d'une main, un long bâton de l'autre. C'est sur ce seul homme que reposent la paix du quartier et la tranquillité de la grande ville. Il y en a partout, et personne n'ose lui manquer de respect. Je lui mis

dans la main trois ou quatre couronnes, en lui disant : « *Go away* » (Allez-vous-en), et je fermai la porte sur lui. Quand je fus assis de nouveau sur le canapé, je redemandai mes lettres de change à la mère, qui me dit :

« Hélas ! je ne les ai pas, c'est ma fille qui les garde.

— Faites-la appeler. »

Les deux servantes dirent alors que pendant que je brisais les porcelaines, elle s'était sauvée par la porte de la rue, et qu'elles ignoraient où elle était allée. A ces mots, voilà la mère et les tantes qui se mettent à crier et à verser des larmes : « A minuit, ma pauvre fille, seule dans les rues de Londres ! Ma chère nièce, dans l'état où elle est, la pauvre enfant, elle est perdue ! Maudit soit le moment où vous êtes venu en Angleterre pour nous rendre toutes malheureuses ! »

Ma fureur avait eu le temps de se calmer, parce qu'elle avait trouvé à se déborder, et le calme ayant ramené la réflexion, je frémis en me figurant cette jeune fille épouvantée courant seule à cette heure dans les rues de cette vaste cité. « Allez, dis-je aux deux servantes, allez la chercher chez les voisins ; vous la trouverez sans doute. Quand vous viendrez m'annoncer qu'elle est en sûreté, vous aurez chacune une guinée. »

Quand les trois Gorgones me virent intéressé à la recherche de la Charpillon, leurs plaintes, leurs reproches, leurs invectives recommencèrent des plus belles : et moi, muet, immobile, j'avais l'air de leur dire qu'elles avaient raison, et que tout le tort était de mon côté J'attendais avec impatience le retour des servantes. Elles arrivèrent enfin à une heure après minuit, tout essoufflées et avec l'air désespéré. « Nous l'avons cherchée partout, dirent-elles, mais vainement ; nous ne l'avons trouvée nulle part. » Je leur donnai deux guinées, comme si elles l'avaient ramenée, et je demeure immobile et effrayé, considérant

de quelle affreuse conséquence pouvait être, pour la perte de cette fille, l'horrible peur que ma fureur devait lui avoir causée. Que l'homme est faible et sot quand il est amoureux!

Extrêmement affecté de ce funeste événement, je fus assez simple pour exprimer mon repentir à ces coquines. Je les conjurai de la faire chercher partout dès que le jour paraîtrait, et de me faire savoir son retour, pour que je pusse courir à ses pieds lui demander pardon, et ne la revoir ensuite de toute ma vie. Je leur promis en outre de payer tout ce que j'avais abîmé, et de leur abandonner mes lettres de change en signant l'acquit de mon nom. Après ces actes, faits à la honte éternelle de ma raison, après cette amende honorable faite à des proxénètes qui se moquaient de l'honneur et de moi, je partis, promettant deux guinées à la servante qui viendrait m'annoncer que sa jeune maîtresse était retrouvée.

En sortant, je trouvai à la porte le *watchman* qui m'attendait pour me conduire chez moi. Il était deux heures. Je me jetai sur mon lit, où six heures de sommeil, quoique troublé par des rêves funestes, me préservèrent probablement de la perte de ma raison.

A huit heures du matin, j'entendis frapper, et courant à ma fenêtre, j'aperçus une servante de mes ennemies. Je criai avec un grand battement de cœur qu'on la fît entrer, et je respirai en apprenant que miss Charpillon venait de rentrer en chaise à porteurs, mais dans un état pitoyable, et qu'on l'avait de suite mise au lit. « Je me suis dépêchée de venir vous en informer, me dit l'experte servante, non pour vos deux guinées, mais parce que je vous ai vu si malheureux. »

Je fus à l'instant la dupe de cette expression d'intérêt. Lui ayant donné les deux guinées, je la fais asseoir au-

près de mon lit, et je la prie de conter en détail toutes les circonstances de son retour. J'étais bien loin de soupçonner que cette fille pût être endoctrinée par ses maîtresses! J'étais dans une période de sottise et d'illusion.

La drôlesse commença par me dire que sa jeune maîtresse m'aimait et qu'elle ne m'avait trompé que parce que sa mère le voulait ainsi.

« Je sais cela, lui dis-je; mais où a-t-elle passé la nuit?

— Chez une marchande dont elle a trouvé la boutique ouverte et qui la connaît pour lui avoir vendu divers objets. Elle vient de se coucher avec la fièvre, et je crains que cela n'ait de fâcheuses suites, car elle est dans son temps critique.

— Cela n'est pas, car je l'ai prise sur le fait avec son coiffeur.

— Oh! cela ne prouve rien; ce pauvre jeune homme n'y regarde pas de si près.

— Mais elle en est amoureuse.

— Je ne crois pas, quoiqu'elle passe souvent des heures avec lui.

— Et tu dis qu'elle m'aime!

— Mais cela n'empêche pas, car avec lui ce ne sont que des fantaisies.

— Dis-lui que j'irai passer la journée auprès de son lit, et viens me porter sa réponse.

— J'enverrai ma compagne, si vous voulez.

— Non, car elle ne parle qu'anglais. »

Elle partit, et ne l'ayant pas vue revenir, à trois heures, mourant d'impatience, je me décidai à me rendre chez elle pour savoir comment elle se portait. Je frappe, une des tantes paraît et me prie de ne pas entrer, parce que les deux amis étaient là furieux contre moi, et que

sa nièce était dans le délire d'une fièvre brûlante; qu'elle ne faisait que crier : « Voilà Seingalt, voilà mon bourreau, il veut me tuer. Sauvez-moi. Au nom de Dieu, monsieur, allez-vous-en. »

Je rentrai chez moi désespéré, et ne soupçonnant nullement qu'on m'eût menti. Accablé de tristesse, je passai toute la journée sans manger, car je ne pouvais rien avaler. Je ne fermai point les yeux de toute la nuit : j'avais la fièvre. Je pris plusieurs verres de liqueurs fortes, espérant m'étourdir et m'assoupir ; mais ce fut en vain.

Le lendemain à neuf heures je me présentai à la porte de la Charpillon, qu'on ne fit qu'entr'ouvrir comme la veille. C'était la même vieille tante qui vint me dire, en me défendant d'entrer, que la malade avait eu deux redoublements, qu'elle était dans le délire, me nommant toujours avec effroi dans ses transports, et que le médecin avait déclaré que si le mal empirait, elle n'avait pas vingt-quatre heures à vivre. L'effroi lui a fait arrêter ses lunaisons ; elle est dans un état terrible.

« Perruquier fatal ! m'écriai-je.

— Faiblesse de jeunesse ; vous auriez dû faire semblant de n'avoir rien vu.

— Par tous les dieux ! vieille sorcière, vous croyez donc la chose possible ! Ne la laissez manquer de rien ; tenez. »

En disant cela, je lui donnai un billet de dix guinées, et je m'en allai comme un fou. Sur mon chemin, je rencontrai Goudar, à qui ma mine fit peur. Je le priai d'aller voir comment se trouvait la Charpillon et de venir ensuite passer toute la journée avec moi. Il revint me trouver une heure après et me dit qu'il avait trouvé tout le monde dans la désolation et que la fille était à l'extrémité.

« L'avez-vous vue ?

— Non, on m'a dit qu'elle n'était pas visible.

— Croyez-vous que ce soit vrai ?

— Je ne sais qu'en penser ; mais une servante qui m'a d'ordinaire dit la vérité, m'a assuré qu'elle est devenue folle, parce que ses menstrues ont été arrêtées ; en outre, elle a une fièvre continuelle et des convulsions. Tout cela est croyable, car ce sont les suites ordinaires d'une grande frayeur quand une femme se trouve dans ses temps critiques. Elle m'a dit que vous êtes la cause de tout ce malheur. »

Je lui contai alors toute l'affaire. Il ne sut que me plaindre ; mais, en apprenant que depuis quarante-huit heures je n'avais pu ni manger ni dormir, il me dit sagement que ce chagrin pourrait me coûter la vie ou la raison. Je le savais, mais je n'y voyais point de remède. Il passa la journée avec moi et me fut utile. Ne pouvant pas manger, je bus beaucoup, et comme je ne pouvais dormir, je passai la nuit à me promener à grands pas dans ma chambre, parlant à mon bonnet comme un homme dont le timbre serait fêlé.

Le troisième jour, n'ayant pu rien savoir de positif sur l'état de la Charpillon, je sortis à sept heures du matin pour me rendre chez elle. Après avoir attendu un quart d'heure dans la rue, on entr'ouvrit la porte, et la mère m'apparut en pleurs, me disant, sans me permettre d'entrer, que sa fille était à l'agonie. Au même instant, un homme âgé, maigre, pâle et fluet, sortit en lui disant en allemand de Suisse, qu'il fallait se résigner à la volonté de Dieu. Je demandai à l'infâme proxénète si c'était le médecin. « Il ne s'agit plus de médecin, me dit l'hypocrite en redoublant ses pleurs ; c'est un ministre du saint Évangile, et il y en a un autre là-haut. Ma pauvre fille ! dans une heure au plus tard, elle ne sera plus. »

Je sentis dans ce moment comme une main de glace qui me pressait le cœur. Je quitte cette femme fondant en larmes, en lui disant :

« Je suis, il est vrai, la cause finale de cette mort, mais c'est vous, malheureuse, qui l'avez tuée. En me retirant, je sentais mes jambes fléchir sous moi, et je rentrai déterminé à me donner la mort de la façon que je croirais la plus sûre. »

Dans cet affreux dessein, formé du plus grand sang-froid, j'ordonnai que ma porte fût fermée à tout le monde. Dès que je fus dans ma chambre, je mis montres, bagues, tabatières, bourse et portefeuille dans ma cassette, que j'enfermai dans mon secrétaire. J'écrivis ensuite une lettre au résident de Venise, l'informant qu'après ma mort, tout mon avoir appartenait à M. de Bragadin. La lettre cachetée, je l'enfermai dans le même secrétaire où j'avais ma cassette, mes diamants et mes bijoux, et je mets la clef dans ma poche avec quelques guinées en argent blanc. Je me munis de mes bons pistolets, et je sortis avec la ferme intention d'aller me noyer dans la Tamise à la Tour de Londres.

Dans cette idée, formée et nourrie, non par la colère ou par l'amour, mais par la raison la plus froide, j'allai chez un marchand acheter des balles de plomb autant que mes poches pouvaient en contenir et dont je pensais pouvoir soutenir le poids jusqu'à la Tour, où je devais aller à pied. Chemin faisant, mes réflexions me confirmaient de plus en plus dans mon projet, car je me disais qu'en continuant à vivre, j'éprouverais les tourments de l'enfer mille fois le jour en voyant l'image de la Charpillon me reprochant justement sa mort. Je me félicitais même de n'avoir besoin d'aucun effort pour exécuter un parti qui me semblait avoué par la plus sévère raison. Je sentais en outre un secret orgueil de me voir le

courage de me punir moi-même du crime dont je me croyais coupable.

J'allais à pas lents, à cause de l'énorme poids que je portais dans mes poches et qui m'assurait qu'une fois dans l'eau, j'irais mourir au fond avant qu'on pût me rappeler à la surface.

A la moitié du pont de Westminster, mon bon génie me fit rencontrer le chevalier Edgard, jeune Anglais, aimable, riche et qui jouissait de la vie en caressant ses passions. J'avais fait sa connaissance chez lord Pembroke, et il était venu dîner quelquefois chez moi. Nous nous convenions ; il était causeur, plaisant, et nous avions passé d'agréables moments en propos joyeux. Dès que je l'aperçus, je voulus l'éviter, mais il m'avait vu et vint amicalement me prendre par le bras.

« Où allez-vous ? Venez avec moi, à moins que vous n'alliez délivrer quelqu'un de prison. Venez, nous rirons.

— Je ne puis, mon cher, laissez-moi.

— Qu'avez-vous ? je ne vous reconnais pas à votre mine sombre.

— Je n'ai rien.

— Vous n'avez rien ? Vous ne vous voyez pas. Vous allez, je suis sûr, faire quelque mauvais coup.

— Vous vous trompez.

— Vous le niez en vain.

— Je vous dis que je n'ai rien. Adieu. J'irai avec vous un autre jour.

— Eh ! mon cher Seingalt, vous faites du noir ; cela ne vous va pas. Je ne vous quitte point. Allons, je vais avec vous. »

Ayant jeté les yeux sur la poche de ma culotte, il aperçut la culasse d'un de mes pistolets, et sans se gêner, il porte sa main sur l'autre poche, sent le second, et me dit :

« Décidément vous allez vous battre, je veux en être : je ne m'opposerai pas au combat, mais je ne vous quitte pas. »

Affectant alors de sourire, je l'assurai que je n'allai pas me battre; et, sans penser à ce que je disais, j'ajoutai que je n'allais que me promener pour me distraire.

« Fort bien, dit Edgard, et dans ce cas j'espère que ma société vous sera aussi agréable que la vôtre me l'est ; et je ne vous quitte pas. Après la promenade, nous irons dîner au Canon. Je vais faire prévenir une jeune fille qui devait venir dîner avec moi de venir nous y joindre avec une jeune Française charmante, et nous ferons partie carrée.

— Mon cher ami, dispensez-m'en; je suis triste et j'ai besoin d'aller seul quelque part pour dissiper mon humeur.

— Vous irez demain, si vous en avez encore besoin ; mais je suis sûr que dans trois heures d'ici votre humeur noire sera dissipée; si cela n'est pas, j'irai m'ennuyer avec vous. Où comptez-vous dîner de l'autre côté?

— Nulle part, car je n'en ai pas besoin, n'ayant point d'appétit. Je suis à jeun depuis trois jours : je ne puis que boire.

— Tout ceci n'est pas naturel, et je commence à y voir clair. Quelque contrariété vous a remué la bile, et vous pourriez en devenir fou, en mourir, comme c'est arrivé à un de mes frères. Il faut que j'y mette bon ordre. »

Edgard insistant, raisonnant, mêlant la justesse à la plaisanterie, je dis à moi-même : « Un jour de plus. Je pourrai exécuter mon dessein quand nous serons séparés. Je ne risque que de vivre quelques heures de plus. »

Je suis certain que ceux qui se sont tués par suite

d'un grand chagrin n'ont fait que prévenir la perte de leur raison, comme il est incontestable que ceux qui sont devenus fous n'auraient pu éviter ce malheur qu'en se donnant la mort. Je ne pris le parti de me tuer qu'au moment où la folie aurait détruit ma raison, si j'avais tardé un jour de plus à prendre cette résolution. Cependant voici le corollaire : l'homme ne doit jamais se tuer, car il se peut que la cause de son chagrin cesse avant que la folie arrive. Cela veut dire que ceux qui ont l'âme assez forte pour ne jamais désespérer de rien sont heureux. Mon âme a manqué de force dans cette circonstance ; j'avais perdu tout espoir, et j'allais me tuer en homme sage, quoi que puisse en penser mon lecteur. Je ne dus la vie et le retour de l'espérance qu'au hasard.

Quand Edgard sut que je n'allais de l'autre côté du pont que pour mon plaisir, il me dit qu'il valait autant retourner sur nos pas, et je me laissai persuader ; mais une demi-heure après, ne pouvant plus traîner mon corps à cause du plomb dont mes poches étaient remplies, je le priai de me mener quelque part où je pusse l'attendre, parce que je n'en pouvais plus de faiblesse. Je lui donnai ma parole de l'attendre au Canon.

Dès que je me trouvai seul, je vidai mes poches et je mis les balles dans une armoire ; puis, en me reposant, je réfléchis qu'il serait possible que cet aimable jeune homme devînt la cause dirimante de mon suicide, car il l'avait déjà empêché en le retardant.

Je raisonnais, non pas comme un homme qui espérait, mais comme quelqu'un qui prévoyait qu'il était possible qu'Edgard fût destiné par la Providence à m'empêcher d'attenter à mes jours, au moins dans cette circonstance. Il me restait à savoir s'il me ferait par là du bien ou du mal. Je concluais que dans les actions absolues et déci-

sives, nous ne sommes les maîtres que jusqu'à un certain point. Je me considérais, assis dans cette taverne, comme contraint par la force d'attendre le retour du jeune Anglais ; car, en calculant par la force morale, il est certain que j'aurais dû céder à la force.

Edgard revint bientôt et fut content de me retrouver.

« J'ai compté sur votre promesse, me dit-il.

— Vous ne pouviez pas supposer que je manquasse à ma parole d'honneur.

— Ce sentiment me rassure; l'humeur noire se passera. »

Les discours sensés, badins et toujours pleins de bienveillance que me tenait ce jeune homme me faisaient du bien ; je commençais à le sentir, quand les deux jeunes folles, dont l'une était Française, arrivèrent, portant la gaieté sur leur charmante physionomie. Elles étaient faites pour le plaisir, et la nature les avait largement pourvues de tout ce qui allume les désirs dans les plus froids des hommes. Je leur ai rendu toute la justice qu'elles méritaient, mais, sans leur faire l'accueil auquel elles étaient accoutumées. Elles commencèrent à me considérer comme un cacochyme ; mais, quoique je fusse à l'agonie, je ressentis un mouvement d'amour-propre qui me força à jouer l'homme sensible. Je leur donnai quelques baisers inanimés, sans gaieté ; et je priai Edgard de dire à sa compatriote que, si je n'avais pas été aux trois quarts mort, je lui aurais prouvé que je la trouvais charmante. Elles me plaignirent. Un homme qui a passé trois fois vingt-quatre heures sans manger et sans dormir est peu impressible aux irritations de l'amour ; mais les paroles n'auraient point persuadé ces deux prêtresses, si Edgard ne leur eût décliné mon nom. J'avais une réputation, et dès qu'elles surent qui j'étais, je les vis pénétrées de respect. Ils espéraient tous trois que Bacchus

et Comus plaideraient pour l'Amour, mais je les laissais dire, sachant bien que leurs espérances seraient vaines.

Nous eûmes un dîner à l'anglaise, c'est-à-dire sans l'essentiel, sans soupe ; aussi je n'avalai que quelques huîtres avec du vin de Graves délicieux ; mais je me sentais bien, car je trouvais du plaisir à voir Edgard occuper habilement les deux nymphes.

Dans le fort de la joie, ce jeune fou proposa à l'Anglaise de danser la *Rompaipe* en costume de la mère Ève, et elle y consentit, pourvu que nous prissions le costume du père Adam, et que l'on trouvât les musiciens aveugles. Je dis que, pour leur plaire, je me mettrais à l'unisson, mais que dans mon état de langueur, on ne devait pas espérer de me mettre dans l'état d'imiter le serpent tentateur. On me dispensa des frais de toilette, à condition que si je venais à sentir l'aiguillon de la volupté, je me dépouillerais comme les autres. Je promis. On alla chercher les aveugles, on ferma les portes, et les toilettes s'étant faites pendant que les artistes accordaient leurs instruments, l'orgie commença.

Ce fut un de ces moments dans lesquels j'ai connu beaucoup de vérités. Dans celui-là j'ai vu que les plaisirs de l'amour sont l'effet et non la cause de la gaieté. J'avais sous mes yeux trois corps superbes, admirables de fraîcheur et de régularité ; leurs mouvements, leur grâce, leurs gestes et jusqu'à la musique, tout était ravissant, séduisant ; mais aucune émotion ne vint m'annoncer que j'y fusse sensible. Le danseur conserva l'air conquérant, même pendant la danse, et je m'étonnais de n'avoir jamais fait cette expérience sur moi-même. Après la danse, il fêta les deux belles, allant de l'une à l'autre, jusqu'à ce que l'effet naturel l'eût rendu inhabile en le forçant au repos. La Française vint s'assurer si je don-

nais quelque signe de vie; mais, sentant mon néant, elle me déclara invalide.

L'orgie terminée, je prie Edgard de donner quatre guinées à la Française et de payer les frais, n'ayant que peu d'argent sur moi.

Aurais-je pu deviner, le matin, qu'au lieu de me noyer j'assisterais à une si jolie partie?

La dette contractée avec ce jeune Anglais me fit remettre mon suicide au lendemain. Après le départ des nymphes, je voulus me séparer d'Edgard, mais impossible; il me soutint que j'avais meilleure mine que le matin; que les huîtres que j'avais avalées et que je n'avais pas rendues, prouvaient que j'avais besoin de me distraire, que je pourrais me bien porter le lendemain et bien dîner, si j'allais avec lui passer la nuit au Ranelagh. Il me persuada par lassitude et aussi par indifférence. Je montai dans un fiacre avec Edgard, pour satisfaire à la maxime des stoïciens qu'on m'avait insinuée dans mon heureuse jeunesse : *Sequere Deum*.

Nous entrâmes dans la belle rotonde les chapeaux rabattus. Il y avait beaucoup de monde, et nous nous promenons les bras passés derrière le dos, coutume familière des Anglais, au moins dans ce temps.

On dansait le menuet, et ayant jeté les yeux sur une femme qui dansait fort bien et qui me tournait le dos, je m'arrêtai pour attendre qu'elle se tournât. Ce qui m'inspira l'envie de voir sa figure, fut une robe et un chapeau absolument semblables à ceux dont j'avais fait présent peu de jours auparavant à la Charpillon; du reste, même taille et même tournure; mais, croyant cette malheureuse ou morte ou à l'agonie, cette ressemblance ne m'inspira aucun soupçon. Cependant la danseuse traverse, lève la tête, et je vois... la Charpillon en personne!

Edgard me dit plus tard qu'il crut dans ce moment que j'allais tomber du haut mal, tant était convulsif le tremblement dont il me sentit saisi.

Cependant, telle était ma conviction de la maladie de cette fille, que je n'en crus pas mes yeux, et le doute m'aida à reprendre mes sens. « Il n'est pas possible, me dis-je, que ce soit la Charpillon ; une autre peut lui ressembler, et mes sens affaiblis peuvent m'avoir induit en erreur. » La danseuse, tout occupée de son danseur, ne regardait pas le cercle, mais je pouvais attendre. Dans ce moment elle élève ses bras pour aller faire la révérence à la fin du menuet, et par un mouvement instinctif, je m'approche, comme si j'avais voulu la prendre pour danser avec elle ; elle me regarde, et s'enfuit.

Je me possédai, mais la certitude renouvela mon tremblement et je me hâtai d'aller m'asseoir. Dans un instant, une sueur froide inonda mon visage et tout mon corps. Edgard, voyant cette crise, me conseilla de prendre du thé ; mais je le priai de m'abandonner quelques instants à moi-même et d'aller s'amuser.

La révolution qui se fit en moi me fit craindre des suites funestes, car je tremblais dans tous mes membres, et une forte palpitation de cœur ne m'aurait pas permis de me tenir debout, si j'avais voulu me lever.

Enfin la crise, n'ayant pu me tuer, me donna une nouvelle vie. Quel prodigieux changement ! Je sentis peu à peu le calme se rétablir dans tous mes sens, et je pus contempler avec plaisir les rayons qui s'échappaient d'une multitude de bougies, et qui portaient à ma rétine une lumière qui me rendait honteux ; mais cette honte me faisait connaître que j'étais guéri, et dès lors elle m'était douce. Peu à peu je passai, pour ainsi dire, par toutes les nuances du désespoir à l'extase. J'éprouvais un tel étonnement dans ma nouvelle situation, que, ne

voyant point reparaître Edgard, je commençais à croire que je ne le reverrais plus. « Ce jeune homme, me disais-je, est mon génie, mon ange gardien, mon esprit familier, qui a revêtu les formes terrestres d'Edgard pour me rendre à mon bon sens. » Et je me serais affermi dans cette idée, si je ne l'avais pas vu reparaître quelque temps après.

Le hasard, au fait, aurait pu amener à Edgard une de ces créatures séduisantes qui font tout oublier pour un moment, mon ami aurait pu partir du Ranelagh sans avoir le temps de m'en avertir ; alors je serais retourné seul à Londres, mais avec la certitude de n'avoir vu que sa forme. Me serais-je désabusé en le revoyant quelques jours après ? C'est possible, mais je ne saurais l'affirmer. J'ai toujours eu un germe de superstition, un penchant au spiritualisme, dont je suis loin de me vanter ; mais je me confesse, et le lecteur a droit que je me dévoile et ne lui cache rien.

Edgard revint enfin, fort gai, mais inquiet à mon égard, et fut fort surpris de me retrouver plein d'animation et de m'entendre raisonner plaisamment sur les objets qui frappaient mes regards dans ce beau cirque.

« Mon cher ami, me dit-il, tu ris ; tu n'es donc plus triste ?

— Non, mon bon génie, mais je suis affamé, et je vais te demander un grand plaisir, si tu n'as pas demain quelque engagement pressant qui t'empêche de me le faire.

— Je suis libre jusqu'après-demain, et tout à tes ordres.

— Je te dois la vie ; la vie, m'entends-tu bien ? mais pour que ce don soit parfait, j'ai besoin que tu passes avec moi cette nuit et toute la journée de demain.

— Je suis à toi.

— Allons-nous-en chez moi.

— Volontiers. Partons. »

Je ne l'informai de rien en route, et en rentrant chez moi, je ne trouvai de nouveau qu'une lettre de Goudar que je mis dans ma poche, remettant au lendemain les grandes affaires.

Il était une heure après minuit. On nous servit un bon souper, et je mangeai, ou plutôt je dévorai. Edgard me fit compliment, et nous allâmes nous coucher, et je dormis d'un profond sommeil jusqu'à midi. Dès que je fus levé, j'allai déjeuner dans la chambre d'Edgard et je lui racontai mon histoire, dont le dénouement aurait été ma mort, si le hasard ne l'eût fait me rencontrer sur le pont de Westminster, et si son œil intelligent ne lui eût fait deviner mon état moral à l'aspect de ma physionomie décomposée. L'ayant ensuite mené dans ma chambre, je lui fis voir mon secrétaire, ma cassette et mon testament. J'ouvris ensuite la lettre de Goudar où je ne trouvai que ces mots :

« Je suis certain que la fille en question, bien loin d'être mourante, est allée au Ranelagh avec lord Grosvenor. »

Edgard, très sensé, quoique menant joyeuse vie, était furieux. Convaincu de m'avoir sauvé la vie, il m'embrassa en m'assurant qu'il regarderait toujours comme le plus beau de sa vie le jour où il m'avait empêché de me donner la mort pour un objet qui en valait si peu la peine. Il avait peine à concevoir le caractère infâme de la Charpillon et de son indigne mère. Il me dit que j'avais le droit de faire arrêter la mère, quoique la fille ne m'eût point rendu mes lettres de change, parce que la lettre que la mère m'avait écrite avouait la dette et reconnaissait que la fille ne possédait mes lettres de change qu'à titre de dépôt.

Sans lui déclarer mes intentions, je pris dans cet instant la résolution de la faire arrêter. Avant de nous séparer le soir, nous nous jurâmes une amitié constante, et, de mon côté, je la lui devais. On verra bientôt la pénitence que dut faire cet aimable Anglais, pour m'avoir si bien servi.

Le lendemain, fier comme un homme qui vient de remporter une grande victoire, j'allai trouver le procureur qui m'avait servi contre le comte Schwerin. Ce procureur, après avoir entendu mon rapport, me dit que mon droit était incontestable, et que je pouvais faire arrêter les trois sœurs, c'est-à-dire la mère et les deux tantes de ma scélérate.

Sans perdre de temps, je me rendis chez le magistrat, qui, après m'avoir fait prêter serment, me délivra le *verdict*, et le même huissier qui avait arrêté Schwerin se chargea de l'office ; mais il ne connaissait pas les femelles, et il était nécessaire qu'il les connût. Il était sûr d'entrer chez elles et de les surprendre ; mais il fallait que celles qu'il arrêterait fussent bien celles qu'indiquait le mandat d'arrêt, et plusieurs autres femmes pouvaient se trouver réunies chez elles.

Ne pouvant confier à personne une commission aussi délicate que celle de les lui indiquer du doigt, car Goudar n'aurait point consenti à s'en charger, je me déterminai à conduire l'huissier dans la maison, à l'heure où j'étais certain que les trois mégères seraient ensemble au parloir.

Lui ayant donné rendez-vous à huit heures, avec un fiacre à ses ordres, dans la rue de Danemark, je lui dis d'entrer dans la maison dès qu'il en aurait fait ouvrir la porte, qu'au même instant j'y entrerais moi-même, et qu'il pourrait, en toute sûreté, arrêter les trois femmes que je lui indiquerais. En Angleterre, les gens de la

justice sont d'une grande exactitude, et tout se passa ainsi que je l'avais arrangé. L'huissier entra au parloir, avec un agent subalterne, et j'y entrai sur ses pas. Voyant la mère et ses deux sœurs, je les lui désigne, puis je me hâte de sortir, car la Charpillon, vêtue en noir, le dos tourné vers la cheminée, et sur laquelle je ne fis que glisser un regard, me fit frissonner. Je me croyais guéri et je sentais que je l'étais ; mais la blessure profonde que cette perfide m'avait faite était à peine cicatrisée, et je ne sais pas ce qui aurait pu arriver si dans ce moment cette Circé avait eu la présence d'esprit de se jeter à mon cou et de me demander grâce pour sa mère et ses tantes.

Voyant ces trois femmes touchées par la puissante baguette, je m'enfuis en savourant le plaisir de la vengeance, plaisir immense qui rend heureux ceux qui l'exercent, mais qui sont malheureux aussi longtemps qu'ils l'attendent ou le désirent. L'homme véritable ment heureux est l'ataraxe, qui, ne sachant point haïr, n'éprouve jamais le désir de se venger. L'animosité avec laquelle je fis arrêter ces trois proxénètes escroqueuses, et l'effroi que j'éprouvai en voyant la perfide femelle qui m'avait mis à deux doigts du suicide, prouvaient que je n'étais pas encore libre. Pour l'être tout à fait, je devais la fuir et l'oublier.

Le lendemain matin, Goudar vint chez moi, fort gai, et me dit qu'il me félicitait du courage que j'avais montré la veille, car il était garant ou que j'étais guéri de ma passion, ou que j'étais plus amoureux que jamais.

« Je viens de chez la Charpillon, ajouta-t-il, et je n'y ai trouvé que la grand'mère tout en pleurs et un avocat que sans doute elle consultait.

— Vous avez donc su l'affaire?

— Oui, j'y arrivai hier soir une minute après que

vous en fûtes sorti, et j'y restai jusqu'à ce que les trois vilaines se fussent décidées à suivre le constable. Elles faisaient résistance ; elles prétendaient qu'il devait leur donner du répit jusqu'à ce matin, et que dès qu'il ferait jour, elles trouveraient des gens qui cautionneraient pour elles. Les deux braves, qui étaient venus dans ces entrefaites, avaient pris fait et cause et tirèrent même l'épée pour défendre à l'agent de la justice d'employer la force ; mais l'homme que le constable avait amené les désarma l'un après l'autre, et emporta leurs épées en emmenant les trois prisonnières. La Charpillon voulait les suivre, mais elle a cru mieux faire de se mettre en campagne pour tâcher de les rendre à la liberté. »

Goudar conclut en me disant qu'en qualité d'ami il irait les voir en prison, et que, si je voulais me prêter à un accommodement, il se rendrait volontiers médiateur. Je le remerciai, en l'assurant que le seul arrangement auquel j'étais résolu de consentir envers ces indignes femelles était au prix de mes six mille francs, et qu'elles devaient s'estimer fort heureuses que je ne pensasse point à faire valoir mes droits sur les intérêts pour me dédommager en partie des sommes qu'elles m'avaient indignement escroquées.

Quinze jours s'écoulèrent sans que j'entendisse plus parler de cette affaire. La Charpillon allait dîner chaque jour avec les détenues, et c'était elle qui les entretenait. Cela devait lui coûter beaucoup, car elles occupaient deux chambres, et leur hôte, véritable Caron, ne leur permettait pas de faire venir à manger du dehors. Goudar me dit que la Charpillon avait déclaré à sa mère qu'elle ne se déterminerait jamais à venir me prier de les remettre en liberté, quand bien même elle serait sûre de tout obtenir en se présentant. J'étais à ses yeux le plus abominable des monstres. Si je ne puis lui accor-

der qu'elle fût moins monstre que moi, je suis au moins forcé de convenir qu'en cette occasion elle montrait plus de caractère que moi; mais nos positions étaient diamétralement opposées : je n'avais agi envers elle que par l'excitation de la passion, elle que par l'excitation de l'intérêt et peut-être du caprice.

J'avais en vain cherché Edgard pendant ces quinze jours, quand, à ma grande satisfaction, je le vis paraître un matin avec l'air riant et amical.

« Où avez-vous été caché pendant tout ce temps? lui dis-je; je vous ai cherché partout.

— C'est l'amour, mon cher ami, qui m'a, pendant toute cette quinzaine, tenu caché dans ses impénétrables prisons. Je viens vous porter de l'argent.

— A moi! et de quelle part ?

— De la part des dames Anspergher. Donnez-moi quittance, et la déclaration nécessaire; car je dois les aller reconduire moi-même dans les bras de la pauvre Charpillon, qui, depuis quinze jours, ne fait que pleurer.

— Je conçois ses pleurs, et je l'admire d'avoir su choisir pour protecteur celui qui m'a rendu l'inappréciable service de me délivrer de ses chaînes. Sait-elle que je vous dois la vie?

— Elle ne savait rien, si ce n'est que nous étions ensemble au Ranelagh quand vous la vîtes danser et que vous la croyiez morte ou à l'agonie; mais je lui ai tout conté depuis que j'ai fait sa connaissance.

— Elle est allée, sans doute, vous prier de me solliciter en sa faveur?

— Nullement! Elle vient de me dire que vous êtes un monstre d'ingratitude, car elle vous a aimé et vous a donné des marques véritables de sa tendresse; mais maintenant elle vous déteste.

— Dieu soit loué! l'indigne créature! Mais il est sin-

gulier qu'elle ait su vous captiver pour exercer sa vengeance sur moi ; mais elle vous en impose, mon cher ami, et c'est vous qu'elle punit.

— C'est possible, mais en tout cas, c'est une punition bien douce.

— Je vous souhaite que vous soyez heureux, mais prenez garde à vous ; la friponne est habituée à duper. »

Edgard me compta deux cent cinquante guinées, et je lui donnai quittance et déclaration de désistement ; avec quoi il s'en alla content.

Après cet événement, ne devais-je pas croire que tout était fini entre nous ? Je m'en flattais en vain.

A cette époque, le prince héréditaire de Brunswick, aujourd'hui duc régnant, épousa la princesse sœur du roi. Le *common council*, l'ayant déclaré citoyen anglais avec toutes les prérogatives attachées à ce titre, le corps des orfèvres de Londres l'admit au nombre de ses membres et lui en fit remettre dans une magnifique boîte d'or le diplôme par le lord-mayor et les aldermen. Ce prince était le premier gentilhomme de notre Europe, et pourtant il ne dédaigna pas d'ajouter ce nouveau titre à son illustration de quatorze siècles.

A cette occasion lady Harington fit gagner deux cents guinées à la Cornelis, qui prêta sa maison de Soho-Square à un cuisinier qui donna bal et souper à mille personnes, à trois guinées par tête. Les deux époux et toute la famille royale, moins le roi et la reine, y assistèrent. Je fus du nombre des convives, pour mes trois guinées, mais debout avec six cents autres ; car il n'y avait de places à table que pour quatre cents, et il y avait des dames qui ne purent être assises.

Je vis ce soir-là milady Graffton assise à côté du duc de Cumberland. Elle était coiffée en cheveux, sans

poudre, qui lui descendaient raides jusqu'à la moitié du front. Les autres dames jetèrent les hauts cris, car cette coiffure enlaidissait. Elles n'avaient pas assez d'anathèmes contre l'innovatrice; et en moins de six mois, la coiffure à la Graffton devint générale, passa la mer, se répandit dans toute l'Europe, où, contre toute justice, elle fut débaptisée. Cette mode dure encore, et c'est la seule qui puisse se targuer d'une ancienneté de trente ans, quoiqu'elle ait été sifflée à sa naissance.

A ce souper, pour lequel celui qui le donna avait reçu trois mille guinées, ou soixante-quinze mille francs, on trouvait tout ce que les goûts les plus divers pouvaient désirer; mais, ne dansant point et n'étant amoureux d'aucune des belles qui faisaient l'ornement de la fête, je quittai à une heure du matin. C'était un dimanche, jour où personne, excepté les criminels, ne craint la prison en Angleterre. Voici cependant ce qui m'arriva.

Magnifiquement vêtu, je retournais chez moi en voiture, mon nègre Jarbe étant monté derrière avec un autre domestique, quand, à peine entré dans ma rue, j'entends une voix me crier en passant : « *Bonne nuit, Seingalt.* » Mettant la tête à la portière pour répondre, je vois ma voiture entourée de gens armés de pistolets, et l'un d'eux me crier :

« Par ordre du roi ! »

Mes domestiques leur ayant demandé ce qu'ils me voulaient, ils répondirent :

« Le mener à la prison de Newgate, car le dimanche ne garantit pas les criminels.

— Et quel est mon crime? dis-je.

— Vous le saurez en prison.

— Mon maître, dit Jarbe, a le droit de le savoir avant d'y aller.

— Mais le juge dort. »

Jarbe insiste, et les passants, informés de l'évènement, crièrent unanimement que j'avais raison.

Le chef, se soumettant, me dit alors qu'il me conduirait chez lui, à la Cité.

« Va pour la Cité, dis-je, et finissons-en. »

Y étant arrivé, on s'arrêta devant une maison, et on me mit dans une grande chambre au rez-de-chaussée, où il n'y avait que des bancs et quelques grandes tables. Mes domestiques, ayant renvoyé la voiture, vinrent me tenir compagnie. Les six sbires, se faisant une loi de ne pas me quitter, me firent dire que je devais leur faire porter à boire et à manger. Je dis à Jarbe de les satisfaire et d'être doux et poli.

Comme je n'avais commis aucun crime, j'étais for tranquille; je ne pouvais être là que par l'effet d'une calomnie, et comme je savais qu'à Londres la justice est bonne et expéditive, mon malheur ne pouvait être que passager. Je me reprochais cependant de n'avoir point suivi la bonne maxime de ne jamais répondre pendant la nuit; car j'aurais évité ce désagrément. La faute étant faite, il ne me restait plus qu'à prendre patience. Je m'amusais à faire des réflexions plaisantes sur la brusque transition qui me faisait passer du milieu d'une assemblée brillante à l'infâme compagnie dans laquelle je me trouvais, costumé comme un prince.

Le jour parut enfin, et le maître du cabaret où j'étais vint s'informer quel était le criminel qui avait passé la nuit chez lui. Je ne pus m'empêcher de rire quand, à mon aspect, il se répandit en invectives contre les sbires qui ne l'avaient pas éveillé pour me donner une chambre, car il se voyait frustré d'au moins une guinée qu'il m'aurait fait payer pour cela. On vint enfin prévenir que le juge siégeait et qu'il était temps de me produire.

On fit venir une chaise, car, habillé comme je l'étais, la canaille m'aurait jeté de la boue, si je m'étais hasardé de paraître à pied dans la rue.

En entrant dans la salle, je me trouvai entre une soixantaine de personnes qui toutes jetèrent les yeux sur le barbare qui osait se montrer dans une audience avec un luxe aussi impertinent.

Au bout de cette salle, j'aperçus, sur un fauteuil élevé, un homme qui paraissait devoir me juger. C'était le juge, en effet, et ce juge était aveugle. Un large bandeau lui ceignait la tête et lui couvrait les yeux, car, n'y voyant goutte, il lui importait peu de les avoir couverts. Une personne qui se trouvait à mon côté et devinant que j'étais étranger, me dit en français :

« Soyez tranquille, M. Fiedling est un juge intègre et raisonnable. »

Je remerciai ce bienveillant inconnu, et je fus charmé de voir devant moi un homme aimable, homme d'esprit, et un auteur distingué de plusieurs ouvrages dont l'Angleterre s'honore.

Quand mon tour fut venu, son secrétaire, qui était à sa droite, lui dit mon nom, à ce que je présume. « Signor Casanova, me dit M. Fiedling en très bon italien, ayez la bonté de vous approcher, j'ai à vous parler. »

Charmé qu'il m'eût adressé la parole dans ma propre langue, je perçai la foule, et m'approchant jusqu'à la barre, je lui dis : « *Eccomi, signore.* »

Alors, continuant à me parler en italien, il me dit :

« Monsieur de Casanova, Vénitien, vous êtes condamné à une détention perpétuelle dans les prisons de S. M. le roi de la Grande-Bretagne.

— Monsieur, je suis curieux d'apprendre pour quel crime je suis condamné. Voudriez-vous me le faire connaître?

— Votre curiosité est juste et fort naturelle, car dans notre pays la justice ne se croit pas en droit de condamner quelqu'un sans lui faire connaître le motif de la condamnation. Sachez donc que vous êtes accusé, et l'accusation est appuyée par deux témoins, de vouloir défigurer une jolie fille; or, cette jeune fille demande à la justice d'être garantie contre cet outrage, et la justice ne trouve rien de mieux que de vous tenir en prison *in vitam æternam*. Disposez-vous à y aller.

— Monsieur, l'accusation est parfaitement calomnieuse; j'en fais serment. Il se peut cependant qu'en examinant sa propre conduite, cette fille ait lieu de craindre qu'une pareille envie puisse me venir; mais je puis vous certifier qu'elle ne m'est pas encore venue, et je crois pouvoir répondre qu'elle ne me viendra jamais.

— Elle a deux témoins.

— Ils sont faux. Mais, très digne magistrat, oserais-je vous demander le nom de mon accusatrice.

— C'est miss Charpillon.

— Je la connais, mais je ne lui ai jamais donné que des marques de ma tendresse.

— Il n'est donc pas vrai que vous vouliez la défigurer?

— Non, assurément.

— Dans ce cas, je vous fais mon compliment. Vous irez dîner chez vous, mais vous devez fournir deux cautions. Deux chefs de maison doivent nous répondre que vous ne commettrez jamais ce crime.

— Qui osera promettre que je ne le commettrai pas?

— Deux notables Anglais dont vous avez captivé l'estime et qui savent que vous n'êtes pas un scélérat. Envoyez-les chercher, et s'ils arrivent avant que j'aille dîner, je vous mettrai de suite en liberté. »

Les sbires m'ayant reconduit en prison, au lieu où

j'avais passé la nuit, je me hâtai de donner par écrit à mes domestiques les noms de tous les chefs de maison dont je me souvins, les chargeant de leur dire la raison qui me mettait dans la nécessité de les incommoder. Je leur recommandai de faire diligence. Ils devaient venir avant midi; mais Londres est si grand! Ils ne vinrent pas, et le magistrat alla dîner. Je me consolai en songeant qu'il siégeait l'après-midi; mais voici du désagréable.

Le chef des archers, accompagné d'un interprète, vint me dire qu'il voulait me conduire à Newgate. C'est la prison de Londres où l'on ne met que les criminels les plus misérables et les plus abjects.

Je lui fis dire que j'attendais des cautions, et qu'il pourrait me conduire en prison vers le soir, dans le cas où elles ne viendraient pas; mais il fit la sourde oreille. Il me fit dire que dès que mes répondants seraient arrivés, on irait me prendre à la prison, et qu'ainsi cela devait m'être égal. L'interprète me dit à voix basse que cet homme était certainement payé par ma partie adverse pour me faire de la peine, mais qu'il ne tenait qu'à moi de rester où j'étais en lui donnant de l'argent. « Et combien faut-il lui donner, » demandai-je?

L'interprète, après lui avoir parlé à l'écart, vint me dire que dix guinées le détermineraient à me garder chez lui jusqu'au soir.

« Dites-lui que je suis curieux de voir la prison. »

On fit venir un fiacre, et j'y fus conduit.

A mon arrivée dans ce lieu de désolation, véritable enfer digne de l'imagination du Dante, une foule de malheureux, dont quelques-uns devaient être pendus dans la huitaine, fêtèrent mon arrivée en se moquant de ma parure. Puis, voyant que je ne leur parlais pas, ils se fâchèrent et me dirent des injures. Le geôlier les apaisa, en

leur disant que j'étais étranger et que je ne comprenais pas un mot d'anglais ; puis il me mena dans une chambre, m'informant de ce qu'elle me coûterait et des règles de la prison, comme s'il avait été certain que je devais y faire un long séjour. Mais une demi-heure après, le même individu qui avait voulu me rançonner de dix guinées vint me dire que mes cautions m'attendaient devant le juge, et que ma voiture était à la porte.

Je remerciai Dieu au fond du cœur, je descendis et me retrouvai bientôt en présence de l'homme aux yeux bandés. Je vis là M. Pégu, mon tailleur, et Maisonneuve, mon marchand de vin, qui me dirent qu'ils se félicitaient de pouvoir me rendre ce léger service. J'aperçus à quelques pas l'indigne Charpillon et l'infâme Rostaing avec un procureur, et Goudar. Je n'en fus pas ému et me contentai de leur lancer un regard de profond mépris.

Mes deux répondants, ayant su la caution qu'ils devaient fournir, signèrent gaiement ; puis le juge me dit du ton le plus affable :

« Signor de Casanova, venez signer pour le double de la caution ; ensuite, je vous déclare entièrement libre. »

M'étant avancé vers la table du scribe, je demandai le montant de la caution, et je sus que c'était quarante guinées, celle de chacun des répondants étant de vingt. Je signai en disant à Goudar que la beauté de Charpillon aurait été peut-être évaluée à dix mille, si le magistrat avait pu la voir. Ayant ensuite demandé à connaître le nom des deux témoins, on me nomma Rostaing et Bottarelli. Jetant un regard de mépris sur Rostaing, qui était là pâle comme un mort, et sans regarder la Charpillon, par un sentiment de pitié, je dis à haute voix : « Les témoins sont dignes de l'accusation. »

Avant de partir, ayant salué le juge avec respect, quoiqu'il ne pût me voir, je demandai au greffier si je devais

quelque chose pour la procédure. Sa réponse négative fit naître une dispute entre lui et le procureur de la belle, qui était là toute mortifiée de ne pouvoir s'en aller avant d'avoir payé les frais de ma capture.

Comme j'allais sortir, je vis paraître cinq ou six notables anglais qui venaient me cautionner, et qui se montraient mortifiés d'être arrivés trop tard. Ils me prièrent de pardonner aux lois de l'Angleterre, trop souvent incommodes aux étrangers.

Après avoir passé l'une des plus ennuyeuses journées de ma vie, je me revis enfin chez moi, heureux de pouvoir me coucher, tout en riant de ma mésaventure.

FIN DU TOME SIXIÈME

TABLE DES MATIÈRES

DU SIXIÈME VOLUME

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

Pages

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE X.

CHAPITRE XI.

CHAPITRE XII.

CHAPITRE XIII.

FIN DE LA TABLE DU SIXIÈME VOLUME.

2189. — Paris. — Imp. Hemmerlé et Cie.

